



SOUVENIRS

D'UN

VOYAGEUR SOLITAIRE.

TOME II.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

L'ANGLETERRE, L'IRLANDE ET L'ÉCOSSE.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGEUR SOLITAIRE

OU

MÉDITATIONS

SUR LE CARACTÈRE NATIONAL DES ANGLAIS,

Leurs mœurs, leurs institutions, leurs établissements publics, l'association britannique, ainsi que d'autres sociétés savantes et les inventions nouvelles en fait de sciences et d'arts.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ BROCKHAUS ET AVENARIUS,

LIBRAIRES-ÉDITEURS, RUE RICHELIEU, 69.

LEIPZIG, MÊME MAISON.

M DCCC XLIII.

V.

MŒURS NATIONALES

OU EXPRESSION

DE LA CULTURE SOCIALE

DES ANGLAIS.

MŒURS NATIONALES

OU EXPRESSION

DE LA CULTURE SOCIALE

DES ANGLAIS.

CHAPITRE VII.

ARTICLE Ier.

IDÉE DES MOEURS EN GÉNÉRAL ET DE CELLES DES ANGLAIS EN PARTICULIER.

Définition des mœurs nationales. — Leur cachet. — Leur langage, leur loi fondamentale. — Règle de décence d'un peuple. — Ses coutumes et son ethnographie. — Orgueil national. — Caractère distinctif des Anglais et des Français. — Principe historique des mœurs anglaises, fondé sur l'idée du respectable. — Nécessité de l'orgueil anglais. — Causes de l'originalité des Anglais. — Leur amour du paradoxe et des extravagances, basé sur leur caractère national. — Individualité de leurs mœurs. — Leur interprète et leur costume, ou complément de la civilisation.

Les mœurs d'une nation sont l'expression vivante et pratique du caractère national qui la distingue. Ce sont de longues habitudes consacrées par l'usage du temps et respectées par l'inconstance de la mode; elles constituent l'individualité des peuples et remontent, dans leur origine, jusqu'aux premières traditions de leur vie sociale: elles trouvent leur source dans l'histoire des peuples qui forma leur caractère et créa leur nationalité d'après les localités de leur position et de leurs besoins.

Le langage des mœurs, c'est la pratique ; leur loi fondamentale, c'est l'habitude dans la manière d'être, de vivre et d'exister dans les différentes situations de la vie, d'après les qualités morales et intellectuelles du caractère d'une nation, sa façon de penser, de voir et d'agir.

Les usages les plus insignifiants ont eu ordinairement dans leur première impulsion un but d'utilité, surtout chez une nation pratique qui les a fait naître. Ces usages sont les seules, les uniques règles de la décence pour le peuple et dans leur haute acception des convenances dans les relations de la société.

C'est aussi par cette même raison que dans les habitudes domestiques d'un pays, les traits en apparence insignifiants ont un rapport plus intime qu'on ne saurait l'imaginer avec tout le système social, né des coutumes de l'histoire et du caractère d'une nation. Plus d'une de ces coutumes contient des leçons importantes pour l'humanité dans les recherches de leur origine, et plus d'une loi, singulière en apparence, est souvent basée, dans des circonstances données, sur des observations justes et saines qui trouvent leur source dans l'étude de l'ethnographie des peuples.

Le sentiment de *l'orgueil national* en général est celui qui avant tout distingue les nations de l'Europe entre elles. C'est le produit de la civilisation des siècles ; ses nuances sont aussi variées que les nationalités qu'elles caractérisent diffèrent par la nature de leur expression. Dans les unes, cet orgueil est la *morgue* qui les distingue ; dans les autres, c'est la *vanité* qui leur sert de mobile. Les Anglais sont pleins d'orgueil et souvent d'un orgueil morose : c'est le *cachet de leurs mœurs*. Les Français sont pleins de vanité ; c'est celui de leurs habitudes, de leurs goûts et de leurs mœurs. C'est la manifestation du caractère distinctif des mœurs de l'une et de l'autre nation ; c'est la *physionomie* particulière qui appartient

à chacune d'elles. On dirait que ces deux passions ou plutôt ces deux qualités essentielles, par l'importance même de leur origine, de leur mobile et de leurs conséquences, sont la source principale de la plupart des différences qu'on observe entre les Anglais et les Français, dans leur gouvernement, leur administration, les formes de la société, la physionomie même des villes, dans la table et les habillements. Ces dispositions dominantes marquent d'une manière tranchante les deux nationalités que sépare le seul Pas de Calais ; elles s'y embarquent et s'y débarquent toute l'année, sans jamais se confondre, et observent, sans jamais s'en écarter, chacune à sa façon, le culte de son orgueil et de sa vanité. C'est aussi un des traits principaux du caractère particulier qui leur appartient, parce que les *uns*, s'isolant par leur orgueil, *ont besoin d'être Anglais*, et que les *autres*, en se communiquant par un effet de leur vanité, pour être aimables et spirituels, *ont besoin d'être Français*. Il en résulte ainsi une qualité essentielle et exclusive de leur individualité : elle constitue, cette qualité, une partie intégrante des mœurs qui leur sont propres et qui demandent à être *appréciées* d'après la nature de leur origine, de leur histoire et la différence de leur manifestation dans toutes les relations de l'existence politique et morale des États.

Ce n'est pas, on croit pouvoir le dire, un défaut dans une nation, d'être orgueilleuse ou d'être vaine, mais c'en est un de mettre son orgueil ou sa vanité dans une fausse position, ou de leur imprimer une direction qui ne répond pas à *la dignité de l'orgueil* ou à *la renommée de sa gloire*. L'orgueil ou la vanité que chacun blâme est le *mobile* ordinaire *des actions humaines*. De toutes les passions, celle qui a le but le plus noble, c'est *l'amour de la renommée* par soi-même. Il est un des plus puissants mobiles dont la nature fasse usage pour opérer des dé-

couvertes dans les sciences, le progrès du perfectionnement dans les arts et le triomphe de la gloire morale et politique.

On a observé que les Français étaient le peuple le plus vain qui existe, que sa première passion était la vanité, son premier talent, l'esprit. Qu'on ne se formalise point de cette observation, car si l'orgueil a besoin du *respectable* et de la grandeur pour en imposer, il réside dans la vanité un *élan de force* que bien de graves qualités ne sauraient donner : avec elle, on est capable de grandes choses ; or, avec elle se combinent des vues audacieuses d'exécution, auxquelles des nations moins vives ne sauraient suppléer que par l'énergie et la persévérance qui naissent de l'orgueil. Cet orgueil, dans les Anglais, ne se compromettra pas ; il se distingue, avec la morgue qui lui est propre, par sa manière d'agir ; car il agit plus qu'il ne parle. Il a l'apparence d'être moins provoquant que l'orgueil de la vanité, parce que, par la nature même de son arrogance, il ne se vante pas de ses actions, mais il se regarde comme le centre du monde connu.

Plus une nation est fière et indépendante, riche et hautaine, égoïste et imposante, plus ses usages paraissent être d'une nécessité, d'une urgence indispensable dans l'origine de leur institution, plus aussi ils sont la meilleure garantie de l'habitude de l'ordre, de la propriété et de l'aristocratie mercantile et politique qui en est le principe historique au milieu même des éléments les plus hétérogènes du désordre d'une réforme radicale. Cette tendance moderne à tout renverser ébranlerait infailliblement, en détruisant les antécédents de l'histoire d'une puissante nationalité, tout l'édifice des mœurs, des habitudes, des usages et des idées reçues sur l'ordre et ce qu'on appelle *le respectable*, terme propre au caractère anglais, exprimant toute la conséquence du principe de l'ordre, et qui constitue la base historique de l'existence

des États. C'est ce que l'on paraît bien sentir en Angleterre, et c'est aussi pourquoi on y tient avant tout au *respectable* ou au *décorum* des mœurs.

L'Anglais a besoin de se distinguer de ceux qui ne sont pas Anglais; il a besoin, sans s'en douter, de se faire remarquer. Comme il ne s'en doute pas, il a l'apparence de l'indifférence, de l'apathie même avec laquelle il semble mépriser ce qui occupe l'attention des autres et qui est l'effet de la morgue, de l'orgueil, du dédain qui paraissent présider à tout ce qu'il entreprend pour n'être qu'Anglais, tout Anglais, rien qu'Anglais, et si vous voulez archi-Anglais. Il a encore besoin d'être Anglais par sa nature d'insulaire qui s'isole et se concentre dans son île industrielle, et qui, tout en envahissant le monde entier qu'il parcourt en se promenant, semble se suffire à lui-même. Mais, dira-t-on, le désir de se faire remarquer et d'imposer est la maladie générale du siècle; qu'est-ce donc qui constitue *l'originalité des mœurs de l'Anglais*, sans vouloir parler ici de celle de son caractère que l'on a traité plus haut dans le coup d'œil préliminaire de cet ouvrage? C'est dans les habitudes historiques de sa manière d'être, doué d'ailleurs de la gravité d'une raison saine et juste; c'est, au milieu des usages reçus, *l'amour du paradoxe*, mot dont l'origine grecque se traduit précisément par tout ce qui est contre l'opinion (para-doxa); c'est celui des *extravagances* qui est le résultat de son besoin de se faire remarquer comme Anglais, celui de *l'individualité de son caractère national*, et de cette indépendance d'une nation forte par ses institutions, opulente par son commerce et par son industrie. Le paradoxe est l'empreinte de la liberté personnelle du caractère anglais; il est écrit dans les mœurs de son individualité, et il le soutient comme une vérité contraire au préjugé du vulgaire, lors même qu'il ne lui montre les objets que d'un seul côté. Si d'ailleurs dans notre siècle des extravagances

et des manies, le désir de stimuler l'indifférence publique a créé le faux dans la littérature et dans les arts, *l'égoïsme de l'Anglais*, plus sûr de son fait, paraît avoir créé en lui le *goût des extravagances dans le sentiment de son indépendance;* or, ces extravagances se font remarquer dans les frais de son ostentation, jusque dans la simplicité de son élégance, mais qui conserve toujours un caractère de noblesse et de dignité qui est propre à son orgueil et qui tient à *la gravité nationale.* Cette gravité constitue *un esprit d'ordre* sous un certain rapport plus avancé en Angleterre qu'en France, parce que la liberté individuelle y repose sur les *mœurs*, que la propriété tient encore la puissance et que c'est elle qui a si grandement élevé les mœurs du pays.

Lorsque vous voulez vous assurer de l'état de santé d'un homme qui éprouve un malaise et que vous observez, vous lui tâtez le pouls et vous l'interrogez. Pour juger de la vie et de la prospérité d'une nation dans leurs particularités, interrogez aussi, mais ne vous adressez point aux hommes qui la dirigent; interrogez les choses mêmes, les mœurs, les usages, les habitudes, les véritables besoins, le commerce et l'industrie, les entreprises publiques et particulières, les travaux commencés, les projets pour l'avenir, en un mot tout ce qui constitue l'existence et le bien-être, le mouvement et le progrès des intérêts matériels de la société, et vous connaîtrez les mœurs d'une nation, mœurs qui forment la base de ses *opinions*, celle de son esprit public. Or, en fait de politique, les partis seuls ont des *passions*, les masses n'ont que des *intérêts*, et ces intérêts essentiels qui représentent l'industrie, la richesse qu'elle procure et la propriété qui en est le résultat.

Chaque pays a sa *physionomie morale, politique et intellectuelle;* les mœurs qui y ont pris naissance ont la leur; le caractère national qui les renferme a la sienne: toutes ces différentes nuances forment l'ensemble de la

physionomie dans ses rapports avec la morale, la politique et l'intelligence. Les mœurs y représentent les traits de la physionomie ; le pays est le cadre qui l'entoure, et le caractère national l'expression de la pensée qui l'anime, ce qui n'empêche pas que les mœurs ne soient à leur tour les agents de l'expression vivante du caractère. Il peut donc y avoir bien des teintes différentes dans la physionomie d'un peuple pour en rendre l'expression dans tout son ensemble, d'après le type primitif qui la caractérise. Ce sont comme autant de rayons qui se concentrent dans un même foyer de lumière pour former cette physionomie morale du pays, des mœurs et du caractère national que leur impriment tout à la fois les institutions, le système religieux et les formes politiques qui constituent le centre de l'action, le principe vital de sa nationalité dans ses phénomènes et ses manifestations. Il en résulte des mœurs administratives, électorales, parlementaires, politiques et morales. On se bornera dans ce chapitre aux traits de la *physionomie morale des mœurs* qui se rapportent au caractère national en général et aux particularités les plus saillantes qui la distinguent, la physionomie administrative appartenant à l'organisation particulière des institutions politiques qui les consacrent.

Les mœurs ont besoin d'un interprète qui les fasse apprécier et reconnaître. La *simplicité* et la *cordialité* sont les conditions naturelles de leur indépendance ; la *politesse* ou la *civilité* est le signe extérieur, le cachet de leur élégance ; cet interprète enfin, s'il est permis de s'exprimer ainsi, c'est le *costume des mœurs* et le *complément de la civilisation.* Les conditions de l'indépendance des mœurs répondent à un fond de caractère franc et loyal; elles restent invariables et s'interprètent sans intermédiaire. Les convenances de la politesse sont sujettes aux considérations des temps et des lieux, des circonstances

qui les motivent, et, sans dépendre des caprices de la mode, elles ont leur code de modulations d'après les différentes catégories de la position sociale et de l'individualité qui les constituent.

PHYSIONOMIE DES MŒURS ANGLAISES.

Aspect extérieur des mœurs. — Leur caractère, leur dignité, leur moralité publique. — Aspect extérieur des familles. — Centre de nationalité anglaise. — Convenances de mariage. — Rigueur de la moralité des femmes et régularité des mœurs de famille. — Point de galanterie ni de coquetterie frivole. — Probité de parole. — Chasteté au-dessus de l'honneur, de la probité et de la charité même. — Conséquence de cette sévérité extrême; expédient de Gretna-Green.

Lorsque vous arrivez en Angleterre, rien ne vous frappe tant que le grand esprit de régularité, d'exactitude, de propreté; cette physionomie réfléchie et grave qui s'imprime à tout ce que vous voyez, et ce silence imperturbable, accompagné d'une certaine dignité de noblesse, qualités précieuses qui paraissent présider à toutes les affaires, à l'assiduité des occupations du commerce et de l'industrie dans les vastes dimensions de leurs entreprises gigantesques. C'est l'empreinte de la *moralité publique des mœurs*; c'est l'amour même de l'ordre et du travail qui les protége et qui est l'âme du commerce et de l'industrie. Cette moralité publique du décorum, cette honnêteté de toutes les classes industrielles, offrent dans leur ensemble une *physionomie* vraiment *respectable*, image d'une population solide et laborieuse, et qui relève dans les classes élevées l'éclat de l'opulence et des richesses répandues par l'industrie, la simplicité de leur élégance et la noblesse de leur expression jusque dans les habitudes domestiques de leur existence journalière. Vous direz avec l'Anglais: Tel est le vrai *respectable*.

Cette religion des habitudes domestiques dans les classes moyennes constitue le fond de la moralité des

mœurs qui les distinguent. Elles n'ont le temps ni de s'amuser, ni de se livrer aux excès de la frivolité qui leur est étrangère ; elles sont absorbées par les intérêts matériels de leurs spéculations et de leurs combinaisons d'intéressantes entreprises. L'intérieur de leur famille est leur ressource, leur délassement et leur jouissance.

L'Anglais qui paraît se mettre au-dessus de tous les usages étrangers, quand il est sur le continent, tient aux coutumes les plus minutieuses quand il est chez lui ou dans l'intérieur de sa famille. C'est là que se trouve le *centre de sa nationalité*, toute l'expression de ses habitudes, de ses sentiments et de ses affections.

Dans les liens du mariage, dans les affections de bonheur domestique consacrées par les lois de la nature, l'amour de l'Anglais a puisé à la source de l'imagination, avant d'appartenir au domaine du cœur, et souvent chez lui l'amour se dispense de passer par le cœur, parce que la vanité et l'ambition y ont avant tout leur part, et que les prétentions aux titres, aux honneurs et aux privilèges font pencher la balance des calculs. L'esprit de caste domine partout : tantôt il observe des lignes sévères de démarcation, tantôt il les fait disparaître selon ses intérêts et son influence pour dominer ou pour agrandir sa puissance. On n'entend guère dire à Londres que la fille d'un lord, d'un général ou d'un membre du parlement ait été enlevée par un roturier, par un artiste ou un banquier, ou que la fille d'un tailleur l'ait été par le fils d'un lord, mésalliances que l'on voit parfois dans d'autres pays. C'est ici la fierté naturelle de l'aristocratie qui semble élever une barrière presque insurmontable à ces irrégularités, tandis que bien des exceptions viennent souvent constater le fait reconnu des liaisons entre des nobles et des roturiers.

Les jeunes miss, d'après l'usage établi, lancées dans le monde à l'âge de seize ans, et poussées dans la foule, ne

trouvent souvent, dans un lord, d'autres attraits que ceux qu'elles seules savent apprécier, en aspirant au titre de lady. Il en résulte que ces jeunes personnes, détournées du but immédiat du mariage, des véritables intérêts du bonheur domestique, s'allient à un mari, sans toujours choisir un époux, pourvu que ce soit un lord riche et influent.

Ce sont les mariages de convenance, qui n'en sont pas moins heureux en apparence, par un esprit de quiétude et de confort intérieur qui supplée au bonheur des émotions du sentiment. On parlera plus tard des mariages d'attachement, de conviction et de raison, qui appartiennent à la physionomie de la grande nationalité anglaise, et que retrace l'esprit de famille et d'union, et qui offrent ces exemples d'un véritable bonheur domestique qu'on admire dans la nation. L'influence des femmes mariées sur les hommes paraît être rare dans les mariages anglais, à l'exception de quelques maris complaisants et faibles.

Il n'y a peut-être pas de nation qui attache un plus haut prix à la chasteté des femmes, et s'il existe du désordre dans un ménage, l'infidélité des femmes mariées est toujours regardée comme un crime et un déshonneur pour le mari. Aussi les Anglaises, en général, éprouvent-elles pour le vice une impression d'horreur qui les rend, en général, rigoureusement vertueuses; et le respect exclusif qu'on leur porte, répond à la dignité de leur moralité.

Cette rigueur imprime une grande régularité aux mœurs de famille, et produit le résultat remarquable que, même dans les raffinements de la haute société, on connaît à peine la signification du mot *galanterie*, si plein de sens et d'amabilité chez les Français, sans porter ombrage à la fidélité, surtout lorsque la galanterie s'exerce sur une coquetterie d'esprit qui a besoin de briller pour recevoir les hommages qu'on ne rend qu'aux grâces spirituelles

et ingénieuses de l'expression, aux charmes de la pensée et du sentiment, qui suppléent si souvent à ceux de la beauté. Les femmes anglaises ne sont point coquettes; elles se bornent à se distinguer par leur modestie, leur beauté, l'éclat de la fraîcheur et la délicatesse de leur incarnat naturel, leur timidité féminine, la simplicité élégante d'une noble parure, qui n'est pas toujours une mise brillante, d'un goût exquis; elles sont ainsi chastes et fidèles, sans être aussi spirituellement aimables que leurs voisines, parce qu'elles ne sont pas frivoles, ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient intéressantes, et que les hommes, en donnant dans le désordre, ne soient libertins sans être galants.

Les Anglaises sont loin d'être communicatives et causantes comme les Françaises, parce qu'elles manquent de vivacité; et quand elles parlent, elles ont un autre genre de conversation, qui porte un caractère d'ingénuité qu'elles aiment à soutenir, parce qu'elles croient que c'est ainsi qu'elles doivent être. Elles parleront de courses et de chasses, parce qu'elles assistent aux premières, quoiqu'elles ne prennent point part aux dernières; quelquefois elles s'entretiennent de littérature, et, bien qu'étrangères à la vie du mouvement et de l'action politique des hommes, elles arborent les couleurs du parti auquel appartient leur famille.

La *probité* individuelle est un trait fondamental du caractère anglais. Le seul mot : J'ai donné ma parole (I gave my word) renferme tout; il est aussi significatif, aussi grave dans la bouche d'une Anglaise qui se marie, que la promesse d'un Anglais dans les affaires. Elle est la base d'une garantie morale dans la vie privée, comme elle est celle de la confiance dans la vie publique et financière.

En Angleterre, la chasteté d'une femme est placée plus haut encore; elle est non-seulement mise au-dessus de

l'honneur et de la probité, mais même au-dessus de la charité. Cette rigidité extrême paraît souvent avoir pour conséquence la pente rapide du vice, chez une nation fière et exclusive.

Lorsqu'une fille de parents honnêtes a eu le malheur de faire un faux pas avant d'avoir pu se marier de leur consentement, elle en est repoussée avec dureté, sans pitié et sans miséricorde, et le plus souvent abandonnée à son sort. Dans cet état, et délaissée par son amant, elle devient la proie de son désespoir, et s'abandonne d'ordinaire à la pente du vice entr'ouvert sous ses pas. Déchue, depuis quelques mois peut-être, d'une position heureuse et respectable, et répudiée de ses parents, une seule faute d'entraînement ou d'ignorance l'a perdue irrévocablement, et précipitée à jamais dans l'abîme du malheur! Si en fait de moralité de mœurs, il n'y a souvent qu'un seul pas à faire entre la vertu et le vice, ce pas, en Angleterre, est le plus effrayant et le plus terrible que puisse faire la faiblesse humaine, où, sans aucune nuance de charité, il n'existe qu'une seule transition cruelle entre la fille que l'on pourrait et que l'on devrait sauver encore, et celle associée à des filous et fouettée à Bridewell pour ses désordres.

S'étonnera-t-on encore, lorsque, plein de l'impression douce et bienfaisante de la moralité des usages domestiques, de la régularité, de la chasteté et de la probité des mœurs *respectables* que vous admirez, on vous dira que la dépravation est répandue en Angleterre, et que les hospices des villes et des campagnes sont remplis d'enfants anonymes?

Un ancien usage, en prévenant quelquefois ces funestes accidents et leurs terribles conséquences, trouve moyen de se passer du consentement des parents et des convenances sociales du mariage, lorsqu'un amour vif et impétueux, enleveur et ravisseur, fait prévaloir le senti-

ment de l'indépendance pour le satisfaire. Cet expédient est illicite d'un côté et sanctionné de l'autre par la force de loi d'une coutume bizarre. Elle accorde au couple amoureux la faculté de se rendre sur la frontière d'Écosse, à un petit endroit appelé *Gretna-Green*, lieu isolé, qui ressemble à peine à un hameau, pour y être marié par un maréchal-ferrant, sauf les conséquences dangereuses de la fuite, lorsque les amants sont arrêtés en route par les parents qui les poursuivent avec acharnement. Arrivés sains et saufs, s'ils échappent aux poursuites, et c'est là la question dans la course périlleuse où ils se sont engagés, car les espaces et le temps, la vitesse des chevaux de poste largement rétribués, doivent décider du succès des calculs, les amants déclarent simplement, devant le forgeron complaisant, vouloir s'unir par les liens du mariage, et l'affaire est faite, sans opposition et sans information ultérieure. Le maréchal dispense de la cérémonie par sa seule bénédiction; une rétribution convenable lui est payée, et le contrat de mariage, muni de sa signature et enregistré dans ses protocoles, au bruit des coups de marteau qui le proclament, est valable dans toute la Grande-Bretagne, et reconnu comme tel par les autorités du royaume.

Mais lorsque le père ou le frère attrape les fugitifs, qu'il lâche un agent de police dont il est de règle de se faire accompagner, qu'il s'empare de la fille ou de la sœur que, sans égard pour ses larmes et sa désolation, il fait monter dans sa voiture, tandis que l'amant s'exerce parfois à l'art de boxer avec l'agent de police, on retourne au foyer paternel pour des raisons majeures, et si le cas des convenances blessées n'est pas bien grave, on substitue à l'atelier du forgeron l'église paroissiale, où le mariage se célèbre à petit bruit.

MARIAGES DE GRETNA-GREEN ET DE FLEET.

Leur origine. — Leur tendance. — Leur cérémonie. — Nombre des mariages.— Comte de Westmoreland.— Usages antérieurs de Fleet. — Réparation d'honneur. — Coutume du peuple en Angleterre.

On attribue ordinairement à une ancienne prérogative, accordée à une famille de forgerons, l'usage singulier de consacrer des mariages qui ne seraient point reconnus par l'Église, et de leur donner une sorte de validité, pour avoir été conclus devant le maréchal-ferrant de ce petit hameau écossais, qui se trouve sur la frontière d'Angleterre.

Depuis plus de quatre-vingts ans, tous les couples amoureux qui n'ont pu obtenir le consentement de leurs parents ou de leurs tuteurs, et auxquels la rigueur des lois d'Angleterre sur le mariage ne permet point de s'unir, se sont rendus à Gretna-Green, et n'y ont jamais trouvé d'obstacle, pour avoir la bénédiction du forgeron et sa signature du contrat.

On n'a pas tort de s'étonner de ce singulier usage, et on ne saurait concevoir comment il peut être toléré sur le sol de la légitimité, dans le pays de la légalité et de la sévérité des lois. Ces mariages, au fond, n'en sont pas de véritables, aussi n'ont-ils point par eux-mêmes les effets que la loi attache aux unions contractées au pied des autels.

La Gazette des tribunaux atteste que, d'après le principe d'un ancien droit canon, la déclaration de deux personnes : « Nous sommes dès à présent mari et femme, » déclaration faite devant un ecclésiastique, un notaire ou un individu quelconque, obtient la force d'une promesse de mariage, si ces personnes vivent ensuite ensemble comme femme et mari. Cet usage légal, défendu plus tard par une décision du concile de Trente, n'a été aboli en Angleterre que sous le règne de Georges II; il est en-

core aujourd'hui en vigueur en Écosse. Comme d'ailleurs, en Angleterre, les lois reconnaissent la validité de tout mariage contracté hors du royaume, pourvu qu'il ait été conclu d'après les usages de l'endroit où il a eu lieu, la véritable signification du mariage de Gretna-Green se trouve expliquée par cette circonstance.

Il faut observer cependant, dit notre autorité judiciaire, que cette espèce de mariage n'est point absolument à l'ordre du jour en Écosse, car l'usage de la publication des bans y existe tout aussi bien qu'ailleurs. On ne peut s'en dispenser que par une décision de tribunal. Ceux qui assistent à ces mariages secrets s'exposent à des amendes, à des punitions sévères et même à l'emprisonnement. C'est aussi pourquoi les exécuteurs de mariages, à Gretna-Green, demandent des sommes considérables pour fonctionner. La contravention à la loi n'a d'ailleurs aucunement pour conséquence la nullité du mariage. On ne choisit de préférence Gretna-Green que parce que c'est le hameau le plus proche de la frontière d'Écosse. La bénédiction nuptiale ne consiste qu'en une promesse. Le pontife en fonction peut être un maréchal-ferrant, un forgeron, un mercier, un marchand de tabac ou de toute autre profession; il n'a d'autre attribution que celle que lui accordent le préjugé, la mode ou le caprice.

« Le petit hameau, si intéressant et si précieux aux amants, se distingue de loin par un petit bois bien vert et une végétation bien fraîche, ce qui peut lui avoir donné le nom de Vert (Green). Les fuyards, portés sur les ailes de l'amour, descendent à l'auberge de Gretna-Hall, où l'on fait venir le pontife substituant, et l'on convient avec lui, et avant tout, du prix qu'il met à ses fonctions, et qui, selon les circonstances, s'élève de deux à trente guinées. L'aubergiste est toujours muni d'un exemplaire en blanc de contrat de mariage et d'un livre de prières; la cérémonie s'exécute dans la grande salle

de l'auberge, en présence des témoins, qui sont ordinairement l'aubergiste et le postillon. On commence par lire la bénédiction nuptiale ; ensuite on fait la question, si les deux parties ont l'intention de se marier, et sur leur affirmation, on déclare que dès cet instant elles sont légalement unies. L'époux passe la bague nuptiale au doigt de la nouvelle mariée, et celle-ci, sur l'invitation expresse de l'officiant, donne un baiser à son mari. L'aubergiste remplit l'attestation, le pontife reçoit son salaire, à quoi le jeune époux ajoute d'ordinaire une récompense d'argent, tandis que l'épouse ne manque point de lui donner une petite somme pour s'acheter des gants. »

L'année 1825, le nombre de mariages exécutés à Gretna-Green fut de soixante. Dans les registres dressés sur les lieux se trouvent les noms des comtes de Westmoreland, lord Ellenborourgh, sir Thomas Lethbridge, et même ceux des deux chanceliers d'Angleterre, les lords Eldon et Erskine. A ces noms célèbres se lient, comme pour couronner dignement l'illustration de la liste, ceux de Charles-François Bourbon, fils de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de miss Pénélope-Caroline Smith, fille du comte de Waterford, qui se sont mariés à Gretna-Green, le 6 mai 1836. L'*Argus* raconte, à l'occasion de la mort du comte Westmoreland, mort qui a eu lieu il n'y a pas longtemps, l'anecdote suivante : Sa Seigneurie, à l'âge de vingt et un ans, enleva la jeune miss Child, unique fille et héritière du riche banquier Child, qui était contraire à cette union. Le comte, pour échapper à la poursuite, avait loué tous les chevaux de poste sur toute la route de Londres à Gretna-Green. Mais M. Child, qui le poursuivait, fit acheter tous ces chevaux par le courrier qui le précédait; car l'achat annule le bail. Le courrier atteignit en effet la voiture du comte. Sa Seigneurie aussitôt en sort, et, sans autre préambule, tue sur-le-champ, non pas l'homme, mais son cheval,

après quoi le comte continua sans obstacle sa course accélérée à Gretna-Green, où l'union du mariage fut bientôt forgée.

Il est curieux de connaître, à cette occasion, quelques détails qu'on a recueillis sur un usage plus ancien encore de mariages secrets qui ont eu lieu jadis en Angleterre.

« La promesse de mariage *per verba de præsenti* exista jusqu'à l'année 1753, où parut le fameux bill sur les mariages. Depuis cette époque, Gretna-Green devint en vogue. Dans ce temps-là *les mariages de Fleet* étaient encore en usage, et nommés ainsi d'après la prison de Fleet, où ils avaient lieu le plus fréquemment. C'étaient des unions clandestines consacrées souvent par des personnes qui n'avaient aucune mission pour cela, et dont cependant la loi reconnaissait la validité civile. Mais comme les tribunaux ecclésiastiques pouvaient réprimer et punir sévèrement ces sortes d'abus, ces unions avaient ordinairement lieu dans des endroits où l'on se trouvait à l'abri des persécutions de l'évêque. On choisissait donc de préférence, à cet effet, les chapelles des prisons et autres lieux de refuge, tels que May-Fair, Mint, Savoy, et même des auberges destinées à cet usage, et sur l'enseigne desquelles étaient peintes deux mains enlacées, ou d'autres attributs de mariage. Dans le voisinage de ces endroits, même aux portes des églises, il y avait des hommes apostés qui attiraient quelques couples de fiancés indigents par l'offre de la modicité du prix pour l'exécution de l'acte de mariage. Il doit y avoir eu autrefois à Londres soixante maisons de ce genre.

« Il existe encore une ancienne gravure remarquable de l'année 1747, qui représente un de ces soi-disant mariages de Fleet. Un jeune matelot descend d'une voiture de louage, sur la place de la prison de Fleet, avec sa fiancée et sa mère ; deux prêtres de l'endroit, en habit

ecclésiastique, s'empressent de leur offrir leurs services, et chacun tâche de gagner en sa faveur le couple amoureux.

« Après la chapelle de la prison de Fleet, celle de May-Fair fut construite l'année 1730, et c'est la plus connue pour ces sortes de cas. Un prêtre de cette chapelle, nommé Keith, était renommé de son temps pour les annonces qu'il publiait sur ces espèces de mariages qu'il appelait lui-même *ad libitum*. En voici une de ce genre :

« Pour prévenir toute erreur, le public est averti que la nouvelle petite chapelle de May-Fair, près de Hyde-Parc, se trouve dans la maison au coin située vis-à-vis de la grande chapelle qui fait face à la Cité. Le prêtre et le clerc habitent cette maison et sont au service du public tous les jours, depuis le matin de bonne heure jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Le prix de l'assistance du prêtre et du clerc, y compris le permis et l'attestation munie du timbre royal, est fixé, comme autrefois, à une guinée. On reconnaîtra l'entrée de la chapelle par un petit péristyle semblable à ceux qui se trouvent devant les églises de province. »

« Quelques années plus tard, lord Hardwicke présenta le bill susmentionné de 1753, qui exigea, comme condition indispensable et sous peine de nullité, le consentement des parents, la publication des bans, et la bénédiction de l'Église pour chaque union matrimoniale. C'est ainsi que cessèrent enfin, après trois siècles d'abus, les mariages de Fleet. Les registres où ces hymens sont consignés sont conservés dans les archives de l'évêché de Londres. On apprit, à l'occasion des débats d'un procès qui eut lieu en 1827, à Shrewsbury, qu'il existait encore 5 à 600 de ces registres qui pesaient ensemble près de 20 quintaux. Après ce désappointement, il ne restait aux amants contrariés par la résistance de leurs

parents, que Gretna-Green; mais aussi ce dernier refuge paraît aujourd'hui fortement menacé; car le 26 avril 1837, M. Stenart a présenté à la chambre des communes un bill tendant à la répression des mariages secrets d'Écosse, mais ce bill n'a point encore passé jusqu'ici. »

En fait de mariage et d'enlèvement, il reste à observer que si, par une fâcheuse exception, il arrivait que l'ami enlevât la femme de son ami, ce qui, en France, amènerait immanquablement un duel, en Angleterre ce duel n'aurait pas lieu à cette occasion. Il faut, à un Anglais, une autre réparation d'honneur. Or, toutes les fois qu'on se bat en France, en Angleterre on fait un procès en forme, non pour être vengé, mais pour être indemnisé, ce que l'on trouve fort naturel, surtout dans l'intérêt de la propriété lesée, ainsi que des exemples d'un grand éclat et des procès fameux de déplorable mémoire ne semblent que trop l'attester, par la raison qu'on ne cherche point à atténuer le scandale, mais bien à l'approfondir. En effet, rien ne répare mieux l'honneur d'une nation commerçante qu'une amende pécuniaire; elle évite le préjugé des duels et rétablit l'honneur d'un gentleman, en ajoutant au *respectable* de sa fortune. La balle ou le coup d'épée passés dans le corps se trouvent compensés en Angleterre par quelques milliers de livres sterling adjugés au mari offensé dans ses droits de possession exclusive, et l'affaire se passe sans effusion de sang, sans mort ni blessé, mais non sans scandale public et parlementaire. Le même jugement adjuge la femme au ravisseur, et cette épouse *fidèle* déploie dans sa nouvelle position une rigueur de principes et une régularité de conduite qui font bientôt oublier ses antécédents. La rigidité des mœurs anglaises s'en effarouche d'abord dans le principe, mais elle finit par céder, et l'intérêt particulier paraît ainsi concilier le scandale avec la morale, en

s'accommodant avec elle dans cette circonstance plutôt que dans telle autre.

Ces observations, à certaines exceptions et modifications près, s'appliquent aussi à quelques modernes mésalliances, où l'épouse d'un lord qui ne compte point ses ancêtres par quartiers de noblesse, finit par réunir dans ses salons, à la suite d'une conduite régulière et sage, toute la fierté patricienne de l'ancienne aristocratie.

Mais les courses à Gretna-Green ne sont pas toujours à la portée des classes moyennes, et les procès sont trop chers, avant d'obtenir les indemnités qui les compensent. L'expédient de l'ancien usage et le mode de réparation d'honneur ne paraissent donc réservés qu'aux classes opulentes ou riches de la société, tandis qu'ils restent sans effet pour celles qui ne le sont pas. Ces classes honnêtes de notabilités respectables étant plus restreintes dans leurs moyens, un faux pas n'a aucune chance d'espoir d'être effacé par l'expédient que garantit l'usage. Il entraîne donc après lui la condamnation rigoureuse du délit, sans qu'il lui reste aucun appel à la possibilité d'une réparation dans l'opinion publique.

Les classes bourgeoises d'une catégorie inférieure s'accommodent à leur façon, et transigent avec la morale, en pratiquant le scandale, sans le dénoncer, et s'arrangent entre elles sans intenter de procès.

C'est ainsi qu'on vous nommera dans la Cité telle honnête femme de petit bourgeois ou d'artisan qui, depuis quelques années, pleurait son mari, lequel, étant souvent en voyage, avait disparu depuis six ou sept ans, sans lui donner signe de vie. Elle le pleurait sincèrement; toutes ses connaissances en ont été témoins; quand un bon voisin, appréciant ses excellentes qualités, lui demande sa main, lui offrant de réunir sa petite fortune à la sienne pour faire ensemble le commerce; il l'obtient

sans difficulté, car la femme, se déclarant veuve en se présentant chez le curé de sa paroisse, peut disposer de sa main comme de son cœur, et convoler légalement à de secondes noces. Arrive ensuite le premier mari ; il trouve sa femme mariée à un autre, que s'ensuivra-t-il ? Si les deux maris s'arrangent entre eux et conviennent de vivre en bonne harmonie dans un commun ménage, avec la même femme, tout se passe tranquillement et sans conséquence. Ni police, ni clergé ne s'en mêleront tant que durera la bonne intelligence et que la tranquillité ne sera point troublée ; mais malheur à eux, à la première scène de scandale, au premier bruit. Alors on examinera l'affaire, les accusés seront cités en justice, poursuivis devant les tribunaux, et, outre les frais et dépens du procès, ils seront punis selon toute la rigueur des lois qui prononcent la peine la plus sévère contre le crime de bigamie.

C'est ainsi que l'homme du peuple, le matelot amène sa femme sur la place publique, sur le marché au bétail de Smilhfied, au milieu de la belle compagnie beuglante, mugissante et braillante qui les entoure, et que, du consentement de sa moitié, il la vend au plus offrant, lui mettant, en signe de vente à l'enchère, une corde au cou, ancien usage qui se pratique encore aujourd'hui, en égayant la foule des spectateurs qui entourent le couple intéressant ; action qui n'étonne personne, parce que c'est une vieille coutume populaire, et que l'Angleterre est le pays des oppositions, des contrastes et des paradoxes, le pays de l'indépendance par excellence, celui de la liberté de disposer de sa propriété.

Ces cas sont rares, il est vrai, à l'époque actuelle, et n'arrivent peut-être qu'une fois dans l'espace d'un an ou de deux ; mais ils n'en existent pas moins. C'est ainsi que tout récemment un homme a vendu sa femme pour deux schellings au marché de Stoucbridge, dans le comté de

Hersford. Il n'y a pas longtemps qu'une autre femme a été vendue à l'enchère sur le marché de Bridlington à Londres; car presque tous les marchés de la vaste métropole, patrie de la liberté individuelle, sont propres à cet indigne trafic. Les enchérisseurs n'étaient pas nombreux, et pourtant celle-ci fut adjugée à un marchand de poissons pour la somme de deux guinées. C'était peut-être un des petits fermiers ou agents des gros entrepreneurs du commerce de poissons qui ont construit le superbe hôtel de la corporation des poissonniers, près du pont de Londres. La foule s'était portée en masse à ce spectacle ignoble. Un pauvre homme qui, près de là, avait mis en vente son cheval, avait beau vanter les bonnes qualités de sa bête, il ne pouvait réussir à s'en défaire. Comment concilier cette vente publique de femmes avec l'abolition du commerce des nègres ? C'est que l'une se fait avec le consentement, et l'autre sans le consentement de l'individu.

Puisque nous en sommes aux contrastes, passons à une autre partie plus consolante de ce tableau de physionomie des mœurs anglaises, et disons avec la vérité de la conviction, qu'à côté de ces usages, les habitudes religieuses, la rigueur des observances du culte sont un trait du caractère inhérent et bien respectable de la religion des Anglais dans la pratique de leurs coutumes.

LONDRES UN JOUR DE DIMANCHE.

Sainteté du dimanche. — Pratiques religieuses de ce jour. — Ordonnance de 1814, de Louis XVIII, pour l'observation du dimanche. — Les classes moyennes et pauvres, en Angleterre, les jours de dimanche et pendant la semaine. — Physionomie des classes bourgeoises. — Expression principale de leur nationalité. — Le roi de la Grande-Bretagne et le gentilhomme de l'Angleterre.

Les Anglais tiennent beaucoup à la sainteté du dimanche et l'observent avec une grande rigueur. Toutes les

boutiques sont hermétiquement fermées depuis le matin jusqu'au soir, toutes les occupations interrompues ; à peine se permet-on d'exercer celles qui nourrissent le corps : malheur à ces nombreuses familles anglaises qui ont de l'appétit, sans avoir fait des provisions la veille ; elles risquent de mourir de faim. Vous avez beau vous laver, le matin en vous levant, avec de l'eau chaude que l'on vous fournit abondamment, vous ne serez point rasé le dimanche, si vous ne savez pas vous faire la barbe vous-même. On mange le pain rassis de la veille, et on prie Dieu toute la journée. Le soir, point d'amusements publics, point de fêtes, point de danses. Tous les cafés, les billards, les théâtres, les panoramas sont fermés. On s'est scandalisé longtemps de l'émancipation de la haute noblesse, dont la mode du suprême bon ton a introduit l'usage de se promener le dimanche à quatre heures de l'après-midi, seule dans toute sa noblesse, sans témoins roturiers, dans la ménagerie du parc du Régent. Aucune affaire, aucun genre de vente ne doit se faire de toute la journée.

Il est contre les pratiques religieuses d'écrire une lettre le dimanche. Il y a trente ou quarante ans que personne ne voyageait, ne partait, n'arrivait un dimanche ; et il n'y a guère qu'une dizaine d'années qu'on a permis aux diligences de partir ce jour-là. Ce n'est que lorsque la noblesse a commencé à voyager le dimanche, que les petits gentilshommes, les bourgeois notables et le peuple ont demandé aussi à changer d'air ce jour-là. Successivement on a accordé aux voitures publiques, aux fiacres et aux *cabs* la permission de circuler, en évitant les rues et les places fermées par des chaînes de fer, où, au milieu du plus profond silence, on n'entend que les chants d'église et les paroles des sermons prononcés dans toutes les chaires.

Un silence religieux règne dans les maisons et dans les

rues, et se répand sur toute l'immense métropole du commerce qui, un jour de dimanche, ne ressemble qu'à un vaste couvent. On ne lit que des livres de prières et la Bible, on ne chante que des psaumes, on va trois fois à l'église, et quand, dans quelque maison, vous entendez le son d'un instrument, d'un piano, arrêtez-vous pour écouter les accords d'une musique d'église. Une profonde et mystérieuse émotion s'empare de vous, et vous éprouvez le sentiment d'une véritable dévotion, d'un besoin de piété qui dirige vos pas vers l'église ou vous y fait retourner. Heureux le peuple où le sentiment de la religion, celui d'une véritable religiosité se joint à toute la rigueur des habitudes et des mœurs religieuses qui le garantissent et le consacrent!

Pendant le sermon, qui dure deux heures, les grilles de la cour de l'église, qu'entoure le cimetière, et les portes intérieures du temple sont fermées à clef. Il n'est permis à personne de sortir de cette enceinte sacrée avant la fin du service divin, excepté le cas où l'on distribue les saints sacrements, et où sortent ceux qui ne les prennent point ce jour-là. Le service se termine par une quête que l'on fait pour l'église et pour ses pauvres, et on ne laisse sortir les paroissiens, enfermés dans le sanctuaire de la prière, que par une seule porte qu'on ne leur ouvre qu'en leur faisant payer une rétribution, chacun séparément. Cette quête répétée ainsi trois fois, dans le seul jour du dimanche, aux trois sermons qui ont lieu dans chaque église, rapporte nécessairement des sommes considérables; car toutes les églises sont remplies, parce qu'on ne peut pas se dispenser d'y aller, et qu'on ne donne point de monnaie de cuivre : la moindre offrande que l'on met sur le plateau d'argent, qu'on présente en vous faisant sortir isolément, est un shelling ou six pence.

Si l'on voulait imposer à la population de Paris la rigueur des observances du dimanche de Londres, on ver-

rait, sans nul doute, se renouveler la guerre des barricades des journées de juillet. Telle est la différence des traits distinctifs du caractère national de deux peuples voisins, qui ne sont séparés que par la Manche. Lorsqu'en 1814, quelques semaines après le retour de Louis XVIII, il parut une ordonnance qui rappelait l'observance du dimanche et des règlements de l'Église à ce sujet, une véritable révolution fut sur le point d'éclater en faveur des plaisirs et des amusements du peuple de Paris. Accoutumé depuis si longtemps à regarder le jour du Seigneur comme celui qui lui appartenait exclusivement, en contravention à la discipline religieuse, ce peuple, évitant les trop grands efforts de travail pendant les six jours de la semaine, croyait pouvoir se fatiguer le septième pour son bon plaisir. L'ordonnance royale ne passa point. Elle fut d'un mauvais augure pour le nouveau gouvernement, et trahit, dès son début, ses dispositions en faveur de la hiérarchie des prêtres. Elle portait du reste un grand préjudice aux propriétés; tous les lieux publics qui existaient uniquement des revenus du dimanche étaient menacés d'une ruine totale. On aurait dû commencer par les dédommager, et à peine un milliard aurait-il suffi pour concilier les intérêts du monde industriel avec les exigences de l'Église. Huit jours ne se furent point écoulés que l'ordonnance perdit déjà son application. Elle fut même révoquée dans la proclamation de Cambrai, comme une mesure intempestive. Le dimanche redevint le jour du peuple en France, comme il est celui de la dévotion en Angleterre; on ne laissa au Seigneur que les cinq fêtes du concordat, dont la moitié fut encore réclamée par le peuple. Ces contradictions ne sauraient s'expliquer que par la nature même de la différence des mœurs et des coutumes prises qui, à leur tour, reposent sur la force des habitudes et les besoins du caractère ou du tempérament qui le distinguent.

Les classes industrielles travaillent avec assiduité, en Angleterre, six jours de la semaine et se refusent encore le septième à toutes les distractions, pour se reposer dans la douceur de la quiétude, au sein de leurs familles. Elles n'aiment point à s'amuser, parce qu'elles ne sont point frivoles et qu'elles trouvent leurs plaisirs dans les produits de leur industrie et de leur commerce, et que, par une louable coutume religieuse, elles ont besoin d'un jour de recueillement. Il existe peu de pays où le simple artisan se sacrifie avec plus d'application et de dévouement à son travail, et en remplisse plus scrupuleusement la tâche qu'il lui impose, qu'en Angleterre, lors même que le samedi soir il se livre aux excès de l'intempérance. Il n'y a que les classes les plus pauvres qui, dans les grandes villes, se dispensent d'aller à l'église, et on ne saurait en attribuer la cause qu'au déréglement auquel elles se livrent. Le peuple en général observe le dimanche, écoute avec dévotion les paroles du sermon et suit avec attention la mélodie des sons de l'orgue, en chantant les psaumes de David, en langue anglaise. Il a ses églises à part, d'après la condition des états qui distinguent les classes, tels que les soldats qui ont leurs églises et les matelots qui ont pareillement les leurs.

L'aspect monacal de Londres, un jour de dimanche, fait quitter aux étrangers, après le service divin du matin, la capitale puritaine, pour chercher à la campagne une solitude moins sévère et plus douce. Les petits bateaux à vapeur sur la Tamise sont destinés à ce service, en conduisant le public aux endroits de promenade sur les deux rives du fleuve. Ce n'est que depuis peu d'années que le rigorisme s'étant relâché sur ce point, on trouve à bord de ces embarcations une nombreuse réunion de familles anglaises, qui encombrent les ponts des bateaux, ainsi qu'on a pu le voir dans la promenade de Richmond. Leur conduite réservée paraît faire oublier, aux yeux de la dis-

cipline rigoureuse de l'Église, tout ce qu'elle pourrait avoir de répréhensible, en cherchant la distraction au jour du Seigneur.

Tel est l'aspect du dimanche de Londres : celui des jours ouvrables, pendant la semaine, présente plus de variété, mais n'en est pas moins caractéristique : il marque par le mouvement silencieux et préoccupé de l'industrie, et par cette assiduité imperturbable avec laquelle on se livre aux affaires du commerce.

La physionomie des classes moyennes, en Angleterre, diffère beaucoup de tout ce que l'on voit en France sous ce rapport. Les femmes anglaises n'exerçant, en général, aucune influence sur les hommes et leurs affaires, il en résulte que, dans les conditions bourgeoises, elles ne partagent guère la besogne de leurs maris, et que par conséquent on ne les remarque point au comptoir, dans les boutiques, les magasins, les cafés et les restaurants, comme c'est généralement le cas sur le continent, à l'exception de quelques pays.

Le bourgeois, en Angleterre, est l'expression la plus piquante du caractère anglais et de ses idées de civilisation. Il représente en même temps *la classe la plus nationale* de son pays, par son industrie, son application, son sérieux, sa gravité, sa moralité exemplaire, son amour de l'ordre et de la tranquillité imperturbable. Ces qualités, dira-t-on, sont plus ou moins l'apanage des bons citoyens de tous les pays; mais elles le sont surtout et à un degré éminent en Angleterre. *Le noble*, le grand seigneur, dans sa richesse et sa magnificence, est le roi de la Grande-Bretagne, la gloire de son pays; le *bourgeois*, c'est le gentilhomme de l'Angleterre, qui, sans la représenter au pinacle des grandeurs de l'aristocratie, la distingue véritablement comme nation.

ESPRIT DE FAMILLE. — VERTUS DOMESTIQUES. — QUALITÉS NATIONALES.

Ame des nations. — Principe des lois de la nature. — Source des vertus sociales. — Indépendance des jeunes personnes jusqu'à leur mariage. — Leur assujettissement à la volonté de leurs maris. — Leurs occupations. — Leurs soins pour leurs maris et leurs enfants. — Reflet des vertus domestiques. — Propos d'un pape. — Fraîcheur et costume des enfants en bas âge. — Beauté et naïveté des femmes anglaises. — Cause de la conservation de leur beauté. — Mariages d'attachement contractés dans un âge mûr. — Garantie du bonheur constant, des conforts et de la tranquillité. — Amour de la vie domestique. — Expression de l'esprit de famille. — Goûts sédentaires. — Dispositions aventureuses et extravagantes. — L'Anglais casanier et sauvage, indépendant et voyageur. — Sa curiosité. — Maisons de familles anglaises. — Ressources de leur intérieur. — Pièces principales. — *Parlour-drawing-room.* — Chambre à coucher. — Étage supérieur des enfants. — Sentiment de propriété. — Esprit de famille et esprit d'association. — Motif de l'association et son principe appliqué aux États. — Nouvelle ère du progrès de la culture sociale. — Qualités nationales. — Générosité. — Réputation. — Bons sens. — Solidité. — Sens commun. — Éloignement de l'idéologie et du choc des opinions. — Crédit du respectable. — Intrépidité. — Courage. — Duels. — Cause du suicide. — Principe de la grandeur et de la puissance de la nation. — Génie du travail et de l'application, de l'industrie et du commerce. — Source de grandeur. — Le respectable. — Vérité anglaise. — Le respectable des mœurs de la société.

Après avoir examiné les traits de la physionomie des mœurs anglaises en général, il sera permis de considérer le mobile principal, le véhicule qui les vivifie et les réunit dans un centre d'union, qui est celui de l'intérieur des rapports domestiques. Ce véhicule leur sert de base et retrace dans son origine le but du travail individuel de l'industrie et des efforts de l'application qui la consacrent. C'est certainement, comme dans toutes les nations et dans tous les hommes, le désir d'acquérir le bonheur et l'aisance, d'après les idées de l'échelle qu'on s'en forme; c'est aussi ce même désir chez les Anglais; mais il y trouve, avant tout, son expression nationale dans l'idée de *la propriété* et dans

l'esprit de famille qui la formulent et en remplissent toutes les conditions.

L'esprit de famille est fait pour être *la seconde âme des nations;* car elle est celle de l'humanité. Les législateurs modernes ont peut-être trop négligé son importance. La famille appartient aux nations, comme aux individualités, et trouve sa source dans les vertus sociales qui la constituent. La *famille* présente l'image d'une société qui réunit en elle le principe de *ses lois naturelles.* Elles appartiennent, ces lois, au *code de la nature*, parce qu'elles sont naturelles, et qu'elles sont fondées, et ne sauraient l'être autrement, sur des *sentiments :* les peines de leur *code pénal* sont : la réprobation publique et la flétrissure morale du vice.

Mais quel est cet esprit de famille chez les Anglais? Quelle est la source du genre de bonheur auquel il tend de préférence dans ses efforts, au milieu des propriétés qu'il acquiert? et puisque l'amour de l'Anglais, a-t-on dit plus haut, se dispense souvent de passer par le cœur, comment les mariages heureux, le bonheur doux et tranquille, sans jamais être troublé ; comment ce bonheur, cet esprit d'union de famille servent-ils de modèles à tant d'autres pays, et offrent-ils un tableau si consolant et si beau dans les mœurs anglaises?

Les jeunes personnes, observera-t-on, jouissent, dans l'intervalle qui sépare la fin de leur éducation soignée de l'époque de leur mariage, d'une certaine indépendance morale qui paraît être en contradiction avec le sérieux et l'extrême réserve qu'elles professent quand elles sont mariées. C'est qu'elles jouissent de cette indépendance morale pour développer leur caractère et se pénétrer de toute la gravité des devoirs qu'elles ont à remplir, quand elles s'engagent librement, par affection et par dévouement, à la suite d'une parole donnée de probité et d'honneur. Elles sortent seules, suivies d'un domestique, elles font

des visites, parcourent les magasins, s'arrêtent pour parler à leurs connaissances, et montent à cheval dans leur société et dans celle de leurs parents. Elles paraissent aux bals, quelquefois même sans leur mère, accompagnées d'une amie qui les amène et les reconduit, et leur accorde toute la liberté de danser et de se promener dans les appartements avec les jeunes personnes de leur âge. On n'entend que bien rarement parler de quelques légers inconvénients attachés à cette liberté.

Une fois mariées, elles se soumettent à la volonté de leurs maris dans leurs moindres démarches, et renoncent, pour leur plaire, aux vifs plaisirs du jeune âge, surtout à celui de la danse que leur interdisent la plupart des époux. Elles vont aussi plus rarement à cheval, et ne font ces promenades que lorsque leurs époux les accompagnent. Sans entrer dans les détails du ménage, qui ne sont dirigés en grand et ordonnés que par les maris, elles font les honneurs de la table jusqu'au moment de l'*after-dinner*, et ceux de leur salon, où elles se mêlent à la partie oisive de la société, aux dandys inoffensifs et fashionables, parce qu'elles craignent de passer pour savantes, ces sortes de dames étant taxées de bizarrerie et d'affectation. Elles ne semblent ambitionner que le naturel et l'ingénuité des qualités qui les distinguent. Leurs occupations se concentrent dans les soins qu'elles ont de leurs époux, dans ceux qu'elles consacrent à leurs enfants, auxquels elles accordent une constante surveillance, une sollicitude particulière pour leur première éducation et le libre développement de leurs forces physiques et morales. La mise des enfants est un modèle de propreté et d'étude d'une simple mais noble élégance, ce qui relève la fraîcheur et la pureté du beau sang qui les distingue dans l'indépendance d'une éducation physique bien entendue, faite pour fortifier le corps, en le rendant sain et robuste, et qui, dans sa brillante fraîcheur,

paraît être le beau reflet des vertus domestiques, dont les enfants sont une si belle et si douce expression.

Cette fraîcheur, cette pureté du beau sang sont encore relevées par le type qui les distingue. Aucun autre pays du monde n'offre l'image de plus beaux enfants que l'Angleterre. Leurs joues colorées de rose, leur bel incarnat, leurs beaux yeux bleus, leurs cheveux plus ou moins blonds, leurs visages riants, leurs physionomies piquantes, l'indépendance de leurs allures répandent sur l'innocence du premier âge un charme qu'on ne saurait mieux voir qu'un jour de dimanche, lorsque ces enfants se promènent dans les parcs, qu'ils sautent et bondissent sur le gazon, dans la gaieté de leur cœur, en précédant leurs parents, leurs sœurs ou leurs frères plus âgés. Un pape doit avoir dit que les enfants, en Angleterre, seraient de véritables anges, s'ils n'étaient pas des hérétiques. Ce propos caractérise autant le pape que l'homme d'esprit.

Dans les éducations anglaises qui veillent si soigneusement au développement physique des enfants en bas âge, leur costume unit à sa grande simplicité une élégance de coquetterie naïve qui anime leur fraîcheur extrême et leur innocente beauté. On leur fait changer de vêtements plusieurs fois par jour, et toujours une propreté extraordinaire préside à tous les détails de leur toilette. On accoutume les petits enfants des deux sexes à être nu-jambes jusqu'au bas du mollet, pour fortifier les muscles et les préparer à ce pas sûr et large qu'ils doivent imprimer au pied, à cette démarche indépendante et ferme qui caractérise les Anglais dans tous les pays. Les enfants n'ont que de petits chaussons qui ne montent qu'un peu au-dessus de la cheville. On fait porter, aux garçons comme aux filles, des robes courtes qui couvrent à peine les genoux, et leurs jambes fortifiées ainsi, on ne leur fait adopter que plus tard le

large pantalon. Cet usage prouve dans sa pratique qu'il fortifie effectivement le système musculaire des enfants, et paraît être d'une nécessité de *convenance nationale*, parce que tous les Anglais des deux sexes sont bons piétons, et que les Écossais dans les Highlands, qui ont encore plus besoin de cette faculté nationale dans leur patrie montagneuse, se dispensent même entièrement du pantalon, afin de fortifier leurs muscles.

Les femmes joignent à leur beauté et à la régularité de leurs traits, de la naïveté, du dévouement à leurs devoirs, une instruction quelquefois assez variée, un esprit orné, et tout ce qui constitue le bonheur des familles dans le calme de leur intérieur et dans les charmes passifs de la quiétude et du confort qui en est la condition.

S'il existe une vérité philosophique plus ou moins prouvée, qui soutiendra peut-être à cette occasion que la civilisation et la société sont ennemies de la beauté physique, qu'elles multiplient trop les impressions et les sentiments, ou les sensations plutôt, que la physionomie en reçoit et en garde involontairement l'empreinte, qu'elle se complique et s'altère elle-même par ces traits vagues et incertains des goûts de l'opulence satisfaits, qui détruisent sa simplicité et son charme; enfin, que la physionomie finit par être une langue qui, par sa trop grande richesse de mots et de noms qu'invente la mode, ne s'étend plus, parce qu'elle est trop variée, on observera que la beauté des femmes anglaises ne s'altère point par la profusion de son langage, qu'elle se conserve intacte dans le silence de son intérieur et le calme de son âme, en y ajoutant tout l'éclat de sa fraîcheur, de sa simplicité, et du charme de son expression sans paroles, par la raison que cette expression est le langage intime des sympathies d'une belle image sans passion.

La plupart des mariages d'attachement, de raison et de conviction, se font en Angleterre dans un âge mûr;

on ne songe ordinairement à s'engager que lorsque la première jeunesse est passée. Il y a peu d'hommes qui se marient avant trente ans, peu de femmes avant vingt, vingt-deux ou vingt-quatre ans. Le caractère se trouve alors formé, sans que des habitudes irrévocables soient encore prises pour la vie. Peu de mariages sont, comme en France, l'affaire de l'amour ou de l'étourderie d'une première et véhémente passion. La réflexion y préside de préférence; et lorsque les convenances et l'ambition s'accordent, on s'étudie de part et d'autre, et on scrute les dispositions des caractères et des goûts; ce qui empêche d'être amoureux avant d'aimer. Cette épreuve passée, les rapprochements s'établissent, et on procède aux ouvertures en forme. Du moment où l'on est tombé d'accord sur tous les points en question, le prétendu est déjà regardé comme uni à celle qu'il doit épouser. Il la voit souvent, il sort avec elle, la consulte pour les arrangements de leur futur ménage, et elle s'en occupe déjà comme du prochain avenir d'une convention irrévocable; parce que la parole donnée sur la certitude des convenances réciproques est concluante et sacrée.

Tels sont les préliminaires des mariages raisonnables et bien assortis qu'on admire en Angleterre, qui procurent un bonheur constant et dont on voit tant d'heureux exemples dans ce pays. Les maris sévères même commandent sans dureté, parce que les femmes se soumettent à leur volonté sans opposition; leurs accès d'humeur ne sont point rendus plus violents par des répliques; la brusquerie des maris bourrus s'amortit à la patience des femmes, et une observation, quelque vive qu'elle soit, ne dégénère point en querelle. Les femmes emploient des soins et des prévenances qui attachent et fixent leurs maris, et leur prouvent toujours l'intention de leur être agréables. Ces égards et ces attentions commandent une réciprocité de bons procédés, et ces soins secondaires

contribuent beaucoup à prolonger l'amour, lors même que l'âge lui substitue l'amitié. Une vie sans plaisirs vifs, sans combinaisons prófondes, sans agitations et sans grands chagrins, les conduit à une vieillesse honorée et respectée, dont les parures relèvent encore les doux souvenirs. Leur bonheur se résume dans le silence et la tranquillité du confort qui est le caractère de leur vie domestique, et dans une existense interne sans passion et sans émotions, où le calme même finit par être le fond du bonheur qu'elles éprouvent, et qui les attache aux habitudes de leur vie domestique.

C'est bien l'amour de la vie domestique de la nation la moins sociable, c'est l'*esprit de famille* qui sert de base au bonheur des Anglais dans leur intérieur; c'est cet esprit de famille qui renferme une seconde âme de l'humanité. Lorsqu'on observera que le commerce dessèche l'âme et la rend plus égoïste encore qu'elle ne l'est à son berceau, on dira que c'est l'esprit de famille qui s'étend comme un baume salutaire sur l'égoïsme et l'individualité mercantile, et lui donne, dans les sentiments de sa moralité, la noblesse et la dignité qu'elle consacre. *La famille* est la source unique et profonde des populations fortes et pures; elle est le sanctuaire des traditions et des mœurs, où se retrempent toutes les vertus sociales d'une nation, sa religion, ses habitudes, ses affections, tout le résumé de sa moralité, de ses principes et de sa civilisation. La famille, dans son ordre domestique, paraît être le point de départ le plus sûr de la hiérarchie dans son ordre politique. Le bonheur tranquille et silencieux qu'il fait éprouver à l'Anglais, cette satisfaction sans démonstration et sans paroles qui le caractérise, se joint au bien-être du calme et de cette aisance réglée par l'ordre et la simplicité d'une noble élégance qui renferme les conditions d'une existence confortable. Il y trouve le but de ses travaux, de ses calculs et de ses efforts au milieu

des sympathies muettes des conforts de l'intérieur de sa famille, qui exclut naturellement toute sentimentalité d'un cœur tendre et profond, avec les émotions fortes qui l'affectent.

A ces conditions de bonheur domestique, l'Anglais, dans son intérieur, réunit tous les goûts éminemment sédentaires ; mais ce sera aussi le même Anglais, qui, voyageant en Europe et dans toutes les cinq parties de monde, se fera remarquer par ses dispositions aventureuses et par ses extravagances. Il sera sédentaire au point de ne pas sortir de sa maison, ou bien voyageur déterminé, hardi, intrépide, infatigable, et ne voulant plus mettre des bornes à ses courses. Il ne se promènera pas, car la promenade le dégoûte; mais il quittera ses foyers pour faire le tour du monde, comme s'il faisait une promenade, et joindra ainsi à l'aptitude et au goût des voyages, la résolution de les entreprendre avec facilité. Il est *casanier*, parce qu'il est sauvage ; il est *voyageur*, parce qu'il est *insulaire*, *indépendant* et *riche ;* quels que soient ses progrès dans l'industrie, il aura toujours peu de culture sociale, parce qu'il aime à s'isoler au milieu du monde qui l'entoure, mais qu'il cherche et qu'il parcourt pour satisfaire sa curiosité. C'est précisément cette *curiosité*, l'un des traits saillants du caractère britannique, qui, jointe au sentiment de son indépendance, fait voyager l'Anglais sans toutefois la satisfaire, lors même qu'il semble blasé sur tout ce qui l'entoure, sur tout ce qu'il voit, par la seule raison que l'orgueil national qui le domine le porte à prouver que rien ne peut l'étonner, tandis que lui-même semble fait pour étonner tout le monde. Il voyage en émigrant, et transporte toujours sa patrie avec lui, sur tous les continents qu'il visite, en s'arrêtant partout où il se plaît. Fier de son pays, qu'il fait voyager avec lui, avec sa propriété, sa liberté et son existence ambulante, il jouit de la propriété de sa patrie et de

toute la nationalité intérieure de sa famille; car, bien qu'à l'étranger, il reste ainsi Anglais, dans tous les temps et dans tous les lieux. C'est aussi pourquoi il sera toujours et partout chez lui, en Angleterre, tandis que les voyageurs des autres pays sont à l'étranger, en voyageant hors de leur patrie.

Une maison de famille anglaise est la grande ressource de la vie domestique de son intérieur, de cet esprit de famille qui trouve son expression dans les conforts, dans les arrangements et la distribution qui la distinguent, qui tiennent à ses usages et à ses mœurs.

Le premier étage de ces maisons renferme trois pièces principales, qui offrent le tableau de leur existence d'intérieur. Celle où l'on se tient habituellement et où l'on reçoit le plus souvent dans l'intimité de la matinée, c'est le *parlour*, petit salon où les dames se livrent au travail et à la conversation. On y voit de larges tables à ouvrage, pêle-mêle, dans des dispositions d'indépendance; des tabourets moelleux, de longues chaises à bras, élastiquement rembourrées, des écrans, un échiquier, des tricoteuses, des étagères, des rayons suspendus à quatre cordons verts et garnis d'élégants recueils de poésies à la mode, d'un livre de prières et du roman le plus nouveau. Un pupitre en bois de senteur se fait remarquer sur une table; il renferme plumes, encre, crayons, papier satiné, pains à cacheter de la dernière invention, et cire d'Espagne parfumée, de diverses couleurs. Des albums richement ornés, des portefeuilles de la plus grande élégance attirent l'attention, et toutes les petites inventions de luxe se réunissent pour servir au travail, à l'étude, au délassement d'esprit, à ces agréments de confort, à ces besoins superflus dont les dames aiment à s'entourer, et au milieu desquels se plaît la vie de famille, comme au milieu d'un cabinet de curiosités intéressantes et piquantes. Ces accessoires élégants, ces charmants entou-

rages de sociabilité font couler des heures douces, sans ennui, parce qu'elles se passent dans le sanctuaire des conforts, et que l'initié seul de la famille est admis dans l'intimité d'une pièce dont le seuil n'est point franchi par le pied d'un étranger qui puisse aspirer à prendre part aux douceurs de cette vie d'intérieur.

Le *drawing-room*, ou salon de compagnie, est destiné aux visites d'étiquette du matin, et aux petites réunions de l'après-dîner. On y trouve un ordre plus symétrique que dans le *parlour*, moins de profusion d'objets, mais plus de luxe recherché qui l'emporte sur l'élégance de la simplicité. On forme salon autour d'une large table ronde ou carrée, en bois d'acajou ou de palissandre, autour de laquelle la bouilloire du soir, placée au centre, réunit la famille pour le thé, ainsi que les visiteurs. Des corbeilles de fleurs, des curiosités diverses, des consoles chargées de vases en biscuit ou en porcelaine, font les ornements du salon, dont le piano à queue de Broadwood forme la pièce principale du mobilier. Des fauteuils, des lits de repos, couverts d'étoffes riches et précieuses, entourent ce répertoire des accords de famille. Lorsque la bibliothèque n'occupe pas une pièce à part, on trouve aussi dans le drawing-room des maisons bourgeoises de beaux volumes sur des rayons d'acajou. Un autre ornement qui ne manque jamais, c'est la cheminée avec une glace basse : les pincettes, la pelle et le *poker* qui sert à briser la houille, sont d'une grande élégance, d'un travail à facettes brillantes ; et il est d'usage, de rigueur même, que ces instruments, dont l'extrême politure reflète la lumière, soient des fabriques de Birmingham, ainsi que le garde-cendres large et élevé, ciselé à jour et d'un fini remarquable. De belles gravures, des tableaux et des portraits sont appendus aux murailles.

La *chambre à coucher* (bed-room) est le sanctuaire des dieux pénates, dont l'entrée est officiellement interdite au

vulgaire. Une dame anglaise ne permettrait aucunement qu'on y jetât un regard, à moins que ce ne soit en son absence, tandis que les Françaises reçoivent souvent des visites, le matin, dans leur chambre à coucher. En Angleterre on y trouve encore le représentant respectable des siècles passés, cet immense lit gothique à quenouilles, avec des draperies droites, aux six rideaux en perse roide et calandré : la mode n'a point changé la forme de ce meuble ; elle y respecte l'habitude des mœurs de famille. Aussi y repose-t-on encore avec le confort du souvenir des ancêtres. Si les siècles ont fait disparaître les anciens bois de lit, on en a substitué d'autres qu'il serait difficile de distinguer par leurs formes, qu'on appelle aujourd'hui le moderne-antique, de ceux qui comptent leur existence par siècles. On les place, d'après l'autorité de l'ancienne coutume, au milieu de la chambre, la tête appuyée au mur. La couche est large et considérablement élevée ; on ne saurait y arriver sans un marchepied de trois degrés, recouvert en moquette, et placé près du lit. C'est ainsi qu'on en trouve surtout dans l'intérieur du pays. Pour compléter cette physionomie antique de la chambre à coucher, les fauteuils à longs dossiers, ainsi que les armoires-commodes, nommées *ward-robes*, n'y manquent point. La toilette seule, surtout lorsqu'elle se trouve dans un cabinet à part, est d'un goût moderne, sans que les formes gothiques des petits objets élégants qui la composent, en soient exclus. Une noble simplicité préside également à la chambre à coucher des enfants, laquelle se trouve dans un étage supérieur, avec les pièces qui en font partie, et qui sont consacrées à la *nursery* ou chambre de la nourrice, au logement de la gouvernante ou institutrice, et à celui de la bonne. Les meublés y sont simples, à coins arrondis, et les chaises basses. L'étiquette anglaise ne permet point d'admettre les enfants au salon ; la naïveté de leur âge paraît appartenir trop exclusive-

ment à l'intimité de l'intérieur pour se concilier avec la gravité et la réserve du maintien social d'un salon de famille anglaise.

Le sentiment de la propriété qui préside à l'esprit de commerce, qui l'anime et le nourrit pour acquérir ce qu'il aime à s'approprier par ses spéculations et ses travaux, trouve un ample aliment dans la *possession du foyer*, des champs, des hôtels et des campagnes, qui renferment l'idée de la famille, la femme et l'enfant, et les attributions complètes du *confortable* auquel il aspire dans toutes les situations de sa vie, dans ses goûts sédentaires, comme dans ses goûts voyageurs. Tout lui appartient à lui seul, il en est le maître et l'arbitre ; lui seul dispose des volontés de sa famille, qui compose sa seconde individualité, sa seconde âme, qui l'accompagne comme son ombre dans l'intelligence intime de son bonheur, partout où il va, excepté dans ses affaires ; qui s'attache par l'âme et qui se lie par tous les bras disponibles qui se tiennent entre eux, en formant un rempart impénétrable à la promenade publique, comme pour résister en commun à toutes les tempêtes de l'Océan qui entoure son île et à tous les éléments hétérogènes qu'ils rencontrent.

Tel semble être chez l'Anglais le principe de la propriété de commerce appliqué et réuni à l'esprit de famille et de confort. Il satisfait parfaitement, tout à la fois, les idées de la possession exclusive de sa propriété, son orgueil et son égoïsme. C'est pourquoi l'excommunication d'un membre de la famille est une peine morale portée contre un attentat à la propriété ; elle ne peut être, par sa nature même, qu'une peine empreinte de la flétrissure des lois de la famille qui le repousse. C'est pourquoi aussi cet esprit de famille, où ne saurait dominer qu'un seul intérêt commun, fondé sur l'honneur et la probité de tous ses membres, paraît encore caractériser

l'esprit d'association qui distingue l'Angleterre, et qui est une des sources les plus puissantes et les plus remarquables de sa grande prospérité et de son imposante nationalité.

L'association est l'état naturel de l'homme destiné à vivre en société ; elle double ses ressources, lui assure tous les avantages, la garantie des intérêts communs, la sûreté de la famille, et lui ouvre un trésor de confiance et de *crédit*, que seul il ne pourrait jamais acquérir. Cet esprit d'association dans son développement est un phénomène remarquable de nos jours ; il est digne des méditations de l'observateur et de l'homme d'État, par la puissance de ses mobiles et de leurs conséquences.

Le moyen de renouer les antécédents aux besoins toujours croissants du présent et d'*associer l'avenir* à ces besoins, se trouve dans les bienfaits de la paix des familles et des États, qui sont autant de familles dans la grande société humaine ; de cette paix dont on n'a jamais tant senti l'importance, pour le développement du principe de l'action des États, qu'aujourd'hui, dans cette inquiétude de mouvement intellectuel qui signale l'époque. Le motif de ce mouvement extraordinaire paraît avoir sa source dans le développement des relations sociales des *masses poussées par l'esprit d'association.*

Le grand principe de *cette association* qui réunit les forces individuelles en une masse intelligente, ne pourrait pas moins s'appliquer avec vérité aux États, pour mieux avancer leurs intérêts et les grouper d'après la nature de leur position. Ce grand principe semble préparer une *nouvelle ère* dans l'existence sociale des États, et son application aux intérêts de leur vie publique, sous l'égide des bienfaits de la paix, qui renferme la source d'un progrès de prospérité toujours croissant. C'est *le progrès de la culture de la société ;* c'est *le problème social* même : il repose sur la mobilité et le perfectionnement des fa-

cultés de l'homme et de ses besoins, dont le dernier résultat serait l'expression et le but de sa culture dans leur plus haute acception.

L'esprit de famille et *l'esprit d'association* paraissent ainsi à leur tour avoir un même principe, qui leur sert de base et de règle immuable. C'est par le *travail* et l'activité qu'ils se soutiennent; c'est par le travail, qui est la loi de l'existence du monde, que les nations écrivent leur nom respecté dans les fastes de l'histoire. Le travail est *le civilisateur des nations;* il leur est un maître grave et austère, mais il ne les abandonne jamais dans le temps d'épreuves et de vicissitudes; il soutient leurs forces et les arme contre toutes les adversités de la fortune. Lorsque la renommée et le pouvoir, qui peuvent être le résultat d'une conquête, lorsque avec l'éclat de l'ambition et du dévouement même qui les signale, ils auront passé avec leur éblouissant cortége et disparu comme un météore brillant dans l'empire des ombres, le travail, au milieu du désordre et de la véhémence des désirs de l'ambition, au milieu des revers de l'infortune, enseignera encore l'ordre, la patience, la persévérance, le respect des temps et des œuvres; enfin *l'amour des lois* et *le culte des affections de famille.* Il élèvera vers Dieu l'âme la moins sensible; il l'élèvera vers la source inépuisable de ses bénédictions; il la pénétrera du sentiment de la religion et la fera jouir des fruits de sa persévérance.

Telle paraît être la physionomie des mœurs anglaises examinées à la source même des vertus domestiques de la nation la moins affectionnée, la moins aimable et la moins communicative, parce qu'elle est une des plus graves, qu'elle n'est point frivole, et que, pour être heureuse dans son intérieur, elle n'a pas le temps de s'amuser.

En passant aux *qualités nationales* de l'Anglais, on observera qu'il est éminemment *généreux*, tant par son

caractère privé que par son *caractère national*, dans la signification morale de ce mot. Il soulage noblement le malheureux et l'homme persécuté, partout où il les rencontre. Cette tendance se manifeste jusque dans les masses du peuple et le caractérise particulièrement. On dirait que cette propension de bienfaisance tient au *respectable* de l'orgueil national, et, dans les classes élevées de l'aristocratie, aux traces d'un esprit de chevalerie qui appartient à son histoire et à celle des siècles qui l'ont vu naître. Le sentiment de *la réputation morale* paraît avoir été trempé à la même source de souvenirs. La *froideur du caractère*, fondée sur l'esprit de spéculation mercantile qu'on reproche à l'Anglais, est peut-être une des causes principales qui le garantit souvent du vice, et concentre en lui la haute idée qu'il attache au *bon sens*. Son esprit réfléchi a élevé cette qualité à la hauteur d'une vertu nationale, et en a même fait une *formule indispensable* dans les bills qu'on présente au parlement; car on ne manque presque jamais d'en recommander l'objet au *bon sens de la nation*. Elle semble en même temps renfermer la source de l'indifférence générale pour les théories abstraites, préférant l'attachement aux choses existantes, et la paisible jouissance des avantages réels qui lui garantissent la tranquillité de son esprit et de ses conforts. L'intérêt particulier est le premier principe du bon sens des écoles modernes; c'est l'âme du commerce et sa condition *sine quâ non*. Pour mieux assurer ce but et l'atteindre avec plus de certitude, l'Anglais se cotise, s'associe, et lie ses intérêts particuliers aux intérêts des autres; il conclut ainsi des marchés sur le fonds des intérêts qu'il avance, et que lui garantissent les intérêts communs. C'est le *bon sens* du commerce. Il en résulte une réputation de *solidité* qui se répand sur toute *la moralité* de *l'individualité nationale*. Du bon sens, on arrive au *sens commun*, qui rend la nation si apte, si habile à toutes les

entreprises extraordinaires, ce qui distingue si éminemment son esprit de spéculation industrielle et mercantile. Si le *bon sens* est la *saine raison*, on dira que le *sens commun* est *l'instinct du bon sens* et de son jugement; car il lui est commun et est plus rare qu'on ne pense.

Plus cette tendance est vaste par la nature des intérêts du commerce universel des Anglais, moins ils peuvent s'occuper des spéculations abstraites et philosophiques, ou s'y adonner par goût, parce que toutes leurs facultés sont absorbées par la puissance des dimensions et les conséquences de leurs intérêts matériels, qui réclament toute leur activité, leur assiduité et leur extrême persévérance. Cette circonstance paraît être aussi une des causes qui les attachent particulièrement aux *sciences positives*, parce qu'elles sont *pratiques*, qu'elles s'appliquent aux intérêts matériels, au vaste champ des perfectionnements, des inventions et des découvertes, objets sur lesquels ils concentrent tout le fond de leur intelligence. Ils sont ainsi restés étrangers à l'*idéologie* des génies créateurs de systèmes et d'idées nouvelles de spéculations philosophiques. Ils les ont toujours accueillies avec méfiance, tels que les ouvrages de Rousseau, de Voltaire, de Diderot, sans même les examiner ou en faire l'objet de leurs méditations et de leur critique; car toute innovation qui troublerait le bonheur de leur intérieur serait rejetée avec orgueil et dédain. C'est l'expression éminente du caractère d'une nation positive, qui a reconnu sa force dans le rempart des mœurs historiques qui lui garantissent la tranquillité et le bonheur moral de son intérieur.

On n'aime point le choc des opinions, parce qu'il compromet trop d'intérêts; on l'évite autant que possible par une répugnance innée, et les hommes qui tiennent avec pédanterie à des systèmes de doctrines, ou qui s'obstinent à les appliquer à tout, en s'opposant au libre développement de méthodes larges et générales, leur sont

aussi contraires que les idéologues. C'est peut-être un des effets de la solidité de leur caractère qui craint de compromettre son *crédit*, en exposant la tranquillité et le calme du respectable, qui seul garantit les intérêts du commerce et ceux de sa quiétude intérieure. Il en résulte encore, dans les classes moyennes et surtout à Londres, au centre du commerce, un éloignement décidé de tout changement, dont les avantages ne sont pas assurés et prouvés jusqu'à l'évidence. C'est le besoin de la garantie de la propriété qui tient aux intérêts de la conservation.

L'esprit d'entreprise et de spéculation demande de l'*intrépidité* et du *courage*. Tous les Anglais sont braves et audacieux, parce qu'ils sont entreprenants. Déjà leur orgueil national et leur persévérance semblent les y porter. C'est le *principe d'un courage primitif*, généralement répandu dans la nation, parce que c'est un peuple vigoureux; courage si naturel d'ailleurs à des insulaires par leur position géographique, même sans être artificiellement développé dans son application à la société. L'Anglais ne recule point devant le danger, car il est *audacieux* de sa nature; mais, par un effet peut-être de son esprit de famille, et surtout à la suite d'un sentiment de scrupule religieux, il se rétractera, malgré son orgueil, plutôt que de se battre en duel: les fréquentes et nombreuses publications de journaux le prouvent amplement, sans que ces rétractations portent ombrage à son honneur, d'autant plus qu'un duel malheureux flétrit par un jugement sévère. La répugnance générale des Anglais pour les étrangers les rend cependant plus difficiles à se rétracter envers eux. On s'excuse donc en Angleterre d'une insulte faite, sans recourir à un duel, et la réparation est complète par la seule reconnaissance de son tort; tandis qu'en France on se bat avant de se rétracter d'une offense réelle ou imaginaire que souvent la mort rend irréparable. La vivacité des Français y attache un point d'honneur inexorable de

convenance sociale; la gravité des Anglais en fait une question sérieuse de vie et de mort, une affaire de religion et de scrupule. Aussi font-ils leur testament avant de se battre, et prouvent ainsi que chez eux le courage est un principe qu'ils distinguent de l'emportement, d'une inspiration soudaine d'intrépidité, ou d'une effervescence de sang, lorsqu'il s'agit de la grande question de l'existence.

Cependant, ce sont les chances des intérêts de cette même existence, les revers subits de fortune, qui, dans d'autres circonstances, peuvent les porter au *suicide;* crime fréquent, qui paraît diamétralement opposé à la gravité d'une affaire de scrupule et de religion : il suffira d'une seule observation pour en connaître le mobile. Dans aucun pays les contrastes ne sont aussi tranchants qu'en Angleterre, ni leurs effets si accablants; dans aucun pays, les chances de fortune ne sont si grandes, leurs dimensions si gigantesques et par conséquent leurs chutes si violentes; nulle part ailleurs, l'opulence ne regarde la misère avec tant de morgue et de dédain, quoique cette opulence puisse, en un seul jour, être lancée sans retour dans l'abîme de cette même misère qu'elle secourt avec la magnificence de l'orgueil. Cet orgueil blessé, flétri; toutes les spéculations, tous les projets détruits, les espérances déçues ; la pitié de ceux qu'on dédaignait naguère; le désespoir et l'abaissement de la famille qu'on respectait; l'impossibilité réelle ou imaginaire de regagner, par de nouveaux travaux, les biens que l'on a perdus; toutes ces circonstances malheureuses et imprévues, peut-être, peuvent frapper l'esprit, le saisir et le troubler au point de mettre par le crime un terme à toutes ces immenses vicissitudes d'un malheur le plus souvent non mérité. Aussi les Anglais ne s'y décident-ils qu'avec douleur, qu'avec le sentiment d'un profond regret.

Mais les qualités éminentes, que l'on vient d'exposer

ici et qui appartiennent à une nationalité aussi prononcée que celle des Anglais, ne constituent point encore la *grandeur d'une nation;* car chaque nation a la sienne, ne fût-ce que par un principe d'individualité. Il doit y avoir un *véhicule,* un principe particulier qui lui serve de base, de point de départ dans sa glorieuse carrière, dans le développement de sa puissance morale et matérielle. C'est d'abord, chez les Anglais, le *génie du travail et de l'activité,* concentré dans l'occupation générale du *commerce* et de l'*industrie,* qui en est le véhicule, la grande et première qualité distinctive de leur *nationalité,* la cause des richesses immenses, la source de la *grandeur et de la puissance* de la *Grande-Bretagne;* c'est enfin le principe du développement de la prospérité, du progrès de toutes les sciences utiles et positives, et de la physionomie particulière de la *culture sociale de la nation,* fondée sur les besoins de sa position géographique et de la tendance morale de son intelligence. Si l'assiduité et la persévérance du travail en est une source inépuisable, ce n'est point l'amour de l'agitation d'une vaine gloire qui les motive; c'est *l'amour de l'application dans le travail* qui constitue le *principe de sa grandeur et de sa vigueur.*

Les mœurs anglaises de la bonne société, considérées comme traits particuliers de leur physionomie d'ensemble, paraissent se réunir dans une seule expression qui appartient exclusivement au caractère anglais et à sa nationalité. Française d'origine, cette expression, sur le sol breton, est devenue éminemment anglaise; c'est le *respectable,* ou, si l'on pouvait s'exprimer ainsi, *la respectabilité des Anglais;* chapitre important qui, sans parler des usages minutieux des mœurs de famille, pourrait à lui seul fournir ample matière aux lois d'un *code de respectabilité,* lois qui s'observent à cet égard en Angleterre. Il faut avant tout, pour saisir la vaste portée de cette expression nationale, condition indispensable dans toutes

les circonstances, par la nature de sa signification, se pénétrer de la *grande vérité anglaise*, qu'à Londres surtout, il y a quelque chose de plus nécessaire que l'argent même, et que c'est précisément ce qu'on appelle *le respectable des mœurs* et des manières extérieures. On en exposera, dans l'article suivant, les principales conditions, fondées sur des faits qui les motivent et les expliquent.

ARTICLE II.

CIVILITÉ ET MODES ANGLAISES.

Physionomie de la politesse des Anglais. — Costume de leurs mœurs. — Causes de l'absence de la courtoisie. — Base du principe de civilité anglaise. — Classes les plus polies de la Grande-Bretagne. — Importance du mot *Howmuch*. — Respect de la nation pour la fortune pécuniaire. — Causes de la politesse des classes moyennes et de la morgue des classes élevées. — Aristocratie financière. — Ses nuances et ses manifestations. — Causes des manières tranchantes et exclusives des Anglais. — Leur idée du *respectable*.— *Howmuch worth is he?* (combien vaut-il?) — Qualification de gentleman et celle d'esquire.— Synonymes de respectable.— Idée d'un gentilhomme anglais. — Costume anglais. — Idée du ridicule, du bon ton et de la fashion des Anglais. — Parallèle entre les modes anglaises et françaises. — Marques distinctives de leur différence.

Une nation fière et orgueilleuse, grave et impérieuse, pleine du sentiment de sa dignité, qui n'est point aimable et ne cherche nullement à l'être, parce que, dans le sentiment de son orgueil et de son indépendance, elle s'en soucie fort peu, comment saurait-elle être polie, sans être prévenante? Elle l'est bien à sa façon, pourvu qu'elle ne perde rien de sa dignité, de sa fierté. Sa civilité a ses lois, ses causes, ses motifs de raisonnements, ses effets, ses conséquences, et paraît être un sacrifice que l'on porte aux convenances.

L'Anglais, grave et taciturne, fier de ses défauts, exclusif dans ses mœurs et ses manières, y réunit un air de simplicité qui voile son ostentation, ses caprices et ses extravagances. C'est cette simplicité exclusive, accompagnée de la dignité de sa fierté, qui semble constituer lecaractère principal de sa politesse sèche, brève et sans aucune autre démonstration de procédés que celle que prescrivent les convenances usitées du code de l'aristocratie dans les différentes lignes de démarcation rigoureusement observées.

La physionomie de sa politesse répond à l'aspect de sa grande capitale, au merveilleux silence qui y entoure et accompagne l'étranger à son passage dans les divers quartiers de la métropole, comme dans les différentes classes de la société; au calme lugubre et à la grandeur des dimensions des objets qu'on aperçoit autour de soi, comme à l'immense distance qui sépare les hautes classes de la société des conditions moyennes, à cette impression qui prépare votre esprit à contempler une grave et solennelle magnificence, et qui le remplit d'impressions analogues au caractère sévère de la ville de l'or, du grand marché de l'Europe et du monde entier, de la capitale d'une nation d'un génie élevé, mais austère.

C'est dans les fabriques, les *docks* ou bassins de Sainte-Catherine et des Indes, que réside la force des procédés et celle de l'industrie qui forment le costume général des mœurs, le principe de leur expression et de leur manifestation.

Il y a, en Angleterre, une base générale d'une règle de civilité, qui exclut la courtoisie du nombre des vertus. Les personnes du même état, de la même condition, sont généralement grossières entre elles. Patrie de l'arrogance et du dédain, ce pays ne saurait être celui de la courtoisie, qu'on appelait autrefois urbanité; expression d'une bienveillante obligeance, d'une douce aménité, dont le terme a disparu avec les manières élégantes des temps qui l'avaient consacré. La base du principe de civilité anglaise est une *considération financière*, qui est sans doute la plus importante dans nos temps d'égoïsme, la plus essentielle d'une nationalité commerçante.

L'Anglais ne respecte et ne révère particulièrement que ceux qui sont plus riches que lui. Il en tire, sans autre considération d'orgueil, la conséquence naturelle qui ne le choque nullement, de se regarder nécessaire-

ment, dans toutes les situations de sa vie, comme leur inférieur. Voilà son *principe inébranlable de civilité.*

Si d'ailleurs la morgue naturelle des Anglais trace irrévocablement la ligne de démarcation entre les différentes classes de la société, d'une manière tranchante et austère, qu'elle tient les inférieurs à une distance respectueuse, avec un dédain qui ne se démentira jamais, lorsqu'il est question de la soutenir, l'aristocratie de la noblesse décidera toujours du degré de politesse qui lui est exclusivement accordée. C'est pourquoi on voit, en Angleterre, tant de contrastes sous ce rapport ; c'est pourquoi une personne pauvre sera exclusivement civile envers une personne riche ; c'est aussi pourquoi la classe industrielle, les petits marchands, les boutiquiers et jusqu'aux domestiques, sont, dans la Grande-Bretagne, la plus polie de toutes les classes. Les premiers le sont pour vendre beaucoup et cher, les autres pour que leurs services soient plus largement rétribués.

Les boutiquiers redoublent surtout d'attentions dès qu'ils entendent résonner un petit mot qu'on leur adresse et qui produit sur eux un effet magique ; il retentit à leurs oreilles comme de la monnaie sonnante. C'est fort plaisant pour ceux qui ne connaissent pas la langue ou la portée de certaines expressions, d'être compris si poliment et d'une manière si prévenante par ce seul mot : *Howmuch?* combien? c'est-à dire, combien cela vaut-il? sans avoir besoin de rien céder de l'air d'importance qu'il faut conserver comme acheteur. L'emploi de ce mot est si général, qu'il s'applique également à la candidature comme à la conscience de l'électeur, et qu'il figure dans la langue à toutes les occasions, en favorisant le commerce et l'industrie.

Les uns et les autres, boutiquiers et domestiques, font, par leur politesse, le sacrifice de leur amour-propre, comme s'il s'agissait d'une spéculation de commerce, pour

être plus sûrs de leur bénéfice et des intérêts qui les font vivre et prospérer. Par la même raison, il en résulte, en sens contraire, que ceux qui vivent dans l'aisance, ou dans l'opulence, sont essentiellement impolis, malveillants, méfiants et froids, et rendent nécessairement glaciales toutes les relations de la société qu'ils représentent. La fortune pécuniaire est traitée avec égard dans tous les pays, parce qu'elle possède les moyens de l'indépendance; mais il n'existe peut-être pas de contrée où elle ait atteint un développement plus prodigieux, qui établisse une loi si exclusive de respect, dont le principe paraît avoir pénétré dans le caractère du peuple, tout aussi bien que le caractère du peuple est entré dans la loi; c'est aussi ce qui semble être un trait distinctif des institutions anglaises, comme elle est un des plus essentiels dans les mœurs et les idées de convenance et de politesse de la nation.

Après ce coup d'œil général et d'ensemble, on ne s'étonnera plus de voir, en Angleterre, en fait de civilité, ce phénomène remarquable qu'on n'observe dans aucun autre pays : c'est que les classes moyennes et inférieures étant plus polies que les classes élevées, doivent aussi l'être nécessairement par la seule raison qu'elles sont moins indépendantes et qu'elles y trouvent un moyen propre à s'émanciper. Leurs prévenances et leurs politesses sont faites pour étonner, d'autant plus qu'elles ne trouvent point de modèle dans les régions élevées de la société anglaise, où les principes de civilité paraissent étouffés par la magnificence et sa morgue, ou par le dédain de l'indifférence.

Il n'y a que cette *aristocratie financière*, dans ses résultats gigantesques, qui soit en état d'ériger en loi, d'un côté une parfaite impolitesse, marquée par quelques faibles concessions de morgue, de l'autre une civilité obséquieuse de ceux qui lui sont inférieurs; aristocratie toujours jalouse de sa prérogative nationale, afin qu'on ne

lui manque pas de respect. Arrogante, exclusive et altière, elle craint les atteintes qu'on pourrait porter à sa considération, à sa grandeur et à sa dignité; et cette crainte paraît être la source des affronts qu'elle fait à tous les autres, à ses inférieurs, à ses égaux, à tout le monde, excepté à ceux qui, par leur position et leurs richesses, sont censés être au-dessus d'elle. Telle est la nature des oppositions et des contrastes dans le cœur humain, que la morgue du dédain a l'air de mépriser son égal ou son inférieur en fortune, tandis que l'estime que l'on porte, par le sentiment même de l'indépendance morale, à la dignité de l'homme, paraît être la véritable condition de la gravité mâle et sévère, de la dignité de noblesse qui distingue la représentation anglaise.

L'aristocratie financière, lorsqu'elle est le fruit du commerce qui acquiert par ses travaux, en plaçant ses fonds dans l'avenir, est jalouse, par cette même raison, des prérogatives qu'elle lui procure; l'aristocratie historique, quand elle se réunit à de grandes ressources pécuniaires, en plaçant ses fonds dans le passé, est encore jalouse de ses prérogatives, sous l'égide de la gloire et de l'orgueil qui la représentent. Dans les deux cas, l'aristocratie a raison d'être fière avec la dignité et le mérite qui lui appartiennent; mais elle n'a pas raison d'être impolie avec la morgue de l'arrogance.

Voilà enfin, s'il est permis de le dire, la source des manières tranchantes, insouciantes, dédaigneuses et exclusives par lesquelles l'Anglais impose et domine partout où il paraît, et qui choquent tous ceux qui ne sont point Anglais, lors même qu'ils l'observent avec indulgence.

En voyant les Anglais sur le continent, on ne saurait, au premier abord, se rendre raison de ces manières arrogantes et impolies qui ne signalent que la morgue, sous un air de simplicité naturelle, qui les rend si originaux dans leur indépendance, sans qu'ils réussissent toujours

à en imposer. Mais pour être juste, il faut observer que c'est précisément le bon ton, le grand ton des gentlemen, des nobles anglais, de vouloir représenter leur pays, quand ils visitent l'Europe; c'est ce ton imposant dont ils ne sauraient se passer, et qui paraît si bien en Angleterre, parce que c'est le ton anglais de leurs hommes respectables, et qui n'étonne que par la raison que les habitants indépendants d'une île se trouvent sur le continent. En remontant à la source de cette manière d'être, il faut aussi en chercher la cause dans les mœurs en général, dans les habitudes et les idées qu'ils se font sur les convenances, la gravité et la dignité qu'ils ont à soutenir comme Anglais. Tout est fixé chez eux d'après des règles immuables dont ils ne peuvent se dispenser, parce qu'ils sont Anglais, et leur bon ton a des lois sévères qui appartiennent éminemment à leur nationalité, au grand code des démarcations et des gradations de la hiérarchie de l'étiquette et des prérogatives qu'elle établit.

Mais on se hâte d'observer que, si les Anglais ne sont pas un peuple poli et qu'ils croient ne pas avoir besoin de l'être, puisqu'ils sont Anglais, on trouve avec d'autant plus de plaisir, et on s'en réjouit intérieurement, bien des familles respectables, dont la franche cordialité, la grande et noble simplicité, sont l'empreinte de la véritable noblesse et de la dignité des caractères généreux, pleins de mérite et de vertus sociales, qui rafraîchissent le cœur et la pensée par leurs manières simples et loyales, et consolent de toutes les froideurs glaciales de la morgue.

Dans les règles de la civilité anglaise, le *respectable* ou le décorum est la première, la grande condition des convenances. Il tient à l'idée qu'on se fait d'un *gentleman*, à sa mise, à ses habitudes et à toute sa manière d'être anglaise, pour imposer et paraître avec la fierté naturelle qui lui est innée. Le mot anglais *respectable*

renferme en même temps les égards que l'on a pour la fortune, sans qu'il soit indispensable d'y joindre les qualités ou les vertus dignes de respect. Il en résulte qu'on peut être respectable ou respecté pour ses dehors et ses richesses, et être parfaitement méprisable pour sa personne, sans être méprisé. Ce respect pour la fortune produit naturellement une échelle morale particulière qui est propre au caractère anglais. Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un homme, c'est de vanter ses richesses. On lui reconnaît par là un mérite qu'on désigne par une expression éminemment caractéristique, et qui s'articule ainsi : *Howmuch worth is he ? He is worth so much.* (Combien vaut-il ? Il vaut tant)—pratique de langage qui prouve mieux que toute autre chose l'influence des richesses en Angleterre, et les idées de moralité financière qu'on y attache. C'est aussi pourquoi l'expression de *respectable*, si fréquemment employée parmi les Anglais, ne saurait avoir rien de commun avec le mot de *vertu* qu'on n'emploie que dans les livres de morale. Elle renferme essentiellement l'idée d'une certaine richesse que chacun désire acquérir pour être à son aise et devenir ainsi *respectable*.

Tous les Anglais qui voyagent sont des *gentlemen* ou du moins prétendent l'être ; ils sont par conséquent tous *respectables*, honorables ; et comme toute l'Angleterre à peu près est en voyage chez elle ou hors de chez elle, on dirait qu'il suit naturellement qu'elle est peuplée de gentlemen qui soutiennent le respectable de leur qualité financière, comme il y avait un temps où la Pologne paraissait n'être peuplée que de comtes, parce que tous les voyageurs polonais s'affublaient de ce titre.

Si, au milieu des considérations de l'austère hiérarchie des différentes classes de la société anglaise et de tous les contrastes du caractère national, l'homme isolé, hors des rapports de sa position, n'était point estimé pour lui-

même, la seule qualification de *gentleman* suffirait pour le prouver, parce qu'elle le fait jouir, surtout en voyageant, de la qualité du respectable le plus positif. La fusion, ou plutôt la confusion des classes que l'ambition politique a fait naître dans d'autres pays, n'existe point en Angleterre. La force des habitudes et des prérogatives s'y oppose ; les concessions de l'aristocratie ne se rapportent qu'à quelques considérations financières, sans toutefois méconnaître le mérite personnel, lorsqu'il a eu l'occasion de se faire valoir. C'est ainsi qu'à côté du titre généralement usité de gentleman, que l'on accorde à tous ceux qui ont quelques manières de bonne société et qui sont élégamment mis, on donne, sans que cela tire à conséquence, le titre d'*esquire* à tous ceux qui ont 500 livres sterling, 12,500 francs de rente annuelle, et on leur marque une certaine considération comme signe de leur indépendance. Un individu doué des qualités nécessaires pour remplir quelque charge publique, peut aussi, sans aucun appui, ni secours étranger, se créer une position dont son propre mérite donne la mesure, et c'est ce qui paraît contribuer à imprimer au caractère sérieux des Anglais, cet air de noblesse, de dignité et d'indépendance, cet air de gravité mâle et sévère, si plein du sentiment de sa propre valeur.

L'idée qu'on se fait ordinairement en Angleterre d'un *gentleman* est qu'il ne doit au fond avoir, ainsi que l'observe M. Bulwer, d'autre vocation que celle d'être tout juste un gentleman, auquel on pourrait appliquer le mot de Voltaire qui disait, lorsqu'on admirait la beauté et la fraîcheur des arbres de son jardin de Ferney : Pourquoi ne seraient-ils pas beaux, ils n'ont que cela à faire ! Et en effet, ils paraissent l'avoir prouvé jusqu'ici, car ils prospèrent encore sous la surveillance du même jardinier, vieillard plus qu'octogénaire, qui les soigne aujourd'hui comme il les soignait du temps où son maître avait

le même âge. Selon l'opinion des Anglais, il n'y a que les vocations et les professions aristocratiques (aristocratic professions) qui conviennent exclusivement à un gentleman. On y comprend l'état d'officier de terre et de mer, ceux d'ecclésiastique, d'avocat et de médecin. La qualité d'auteur, comme condition d'existence, ne paraît point être assez distinguée pour être digne d'un gentleman.

Il est de la convenance et de la dignité d'un gentilhomme, pour prouver qu'il sait l'être, de ne point ôter le chapeau en entrant dans un hôtel, dans l'antichambre ou l'avant-salle d'une maison. Il le garde en tête, même quand il parle au propriétaire, qu'il le connaît et lui tend la main, le saluant ainsi sans le saluer ; et comme d'ailleurs tout Anglais bien mis prétend au titre de gentleman, tous ceux de cette catégorie, par une conséquence naturelle, gardent le chapeau sur la tête, lors même que d'autres personnes se découvrent. S'il arrivait qu'on en fît l'observation à un Anglais, gentleman de ce genre, il dirait : « C'est mon chapeau, c'est ma propriété, je l'ai acheté pour mon argent afin de m'en couvrir la tête, et je ne l'ôte que quand bon me semble. »

La mise des Anglais est simple et élégante. La vogue des couleurs foncées y domine et présente le suprême bon ton de la physionomie des vêtements. Dans les temps modernes, on y a ajouté, pour les gilets, le changeant qui couvre le cœur et la poitrine, et tire sur toutes les couleurs, d'après les faces sous lesquelles on le considère. C'est la plus grande discrétion des opinions et du goût ; elle ne se compromet pas, car elle ne permet point de reconnaître au premier abord la couleur à laquelle on appartient. Le fond est toujours une extrême propreté de linge, prérogative orgueilleuse des insulaires, entourés d'eau et de prairies : c'est la teinte du haut simple. En apparence, ennemi décidé de toute préven-

tion, l'Anglais, dans sa simplicité, a l'air de mépriser le joug des usages, surtout de ceux de l'étranger, pour ne tenir qu'aux siens propres, qu'il regarde comme sa création historique et son héritage national.

Le *costume des Anglais* en général se distingue toujours par sa régularité et par cette uniformité dans les soins assidus et invariables qui constituent son élégance. La différence principale entre le costume des insulaires et celui des habitants du continent existe dans l'égalité et l'uniformité qui la caractérise. Ces derniers emploient beaucoup de luxe dans les grandes occasions, et se mettent alors avec le goût et l'art consommé de la mode; dans toute autre circonstance, ils se négligent et s'habillent plus ou moins d'après leur fantaisie. On y voit des hommes qui, sans avoir de bien beaux habits, sont reçus dans les sociétés où l'on passe sur le peu d'apparence de leur mise. En Angleterre, on ne voit point les hommes briller par le luxe des vêtements; mais le bourgeois le plus pauvre, l'artiste le moins aisé éprouverait un sentiment d'humiliation dans son orgueil national, s'il devait paraître en présence d'un lord, d'un marquis ou d'un duc, sans être vêtu avec autant de soin et d'élégante simplicité qu'un comte ou tout autre grand personnage. Cette uniformité de costume si généralement répandue à Londres est la source principale du ridicule que l'on trouve dans toutes les personnes qui s'écartent de cette mode. Le *ridicule*, plus dangereux chez une nation sérieuse, est aussi plus puissant dans ses effets chez les Anglais que chez les Français. Il tire à conséquence, parce qu'à Londres il tient aux mœurs et fait une impression publique qui leur paraît d'autant plus choquante qu'elle blesse l'uniformité et la régularité de leurs usages. En France, le ridicule ne paraît s'attacher qu'aux manières, tandis qu'en Angleterre on fait moins attention à un maintien gauche ou à un manque de goût qu'aux formes et à la coupe reçues des vêtements. On

y tient surtout, parce qu'on y attache l'idée du *bon ton*, et que l'uniformité de la mode est répandue dans tout le pays. Il n'y a pas de ville de province où les marchands ne l'observent ; on y verra souvent la femme du mercier repousser celle de l'épicier, parce qu'elle est de mauvais ton ; car le terme anglais si concluant de *fashion* n'est pas exactement rendu par *mode :* il renferme l'idée d'un mélange de *mode*, de *bon ton*, de *rang*, et forme le code des convenances. Il n'y a que le contact des intérêts qui, dans certaines occasions, rapproche les classes, sans que les différentes démarcations en soient moins rigoureusement observées.

Si les Français s'appellent eux-mêmes le peuple le mieux habillé du monde, ce qui peut surtout être appliqué aux dames françaises ; que, pleins du mérite de cette belle épithète, ils dominent sur la presque totalité de l'Europe, habillée à la française, et que le goût de leurs modes s'est répandu dans tous les coins de la terre, les *modes anglaises* n'envahissent pas moins le reste de l'Europe et les deux hémisphères. Ces nationalités se partagent ainsi, sans rivalité, l'empire de la mode et de son influence continentale et maritime. L'une représente le monde élégant du continent mis à la française, l'autre le monde commerçant, mis de préférence à l'anglaise. L'une semble prouver qu'il faut être avant tout simple et exclusif dans l'opulence pour imposer du respect ; l'autre qu'on a besoin de déployer du luxe et de la recherche, pour joindre au goût l'innocente jouissance de la vanité qui aime à se parer. L'une a atteint le fini et la perfection des détails ; l'autre y ajoute le goût et la grâce de l'imagination ; l'une est grave et pratique, laborieuse et constante, l'autre frivole, spirituelle, intéressante et aimable. Choisissez entre la froideur, l'imposant de la morgue, et le brillant, le gracieux, l'attrayant de la vanité, dont vous trouverez une image fidèle dans la mode de deux puis-

santes nationalités. Celle des Anglais aspire au triomphe en dédaignant de briller par la recherche, pour ne marquer que par une simplicité qui n'en est pas moins l'ostentation de la morgue et qui la dispense d'avoir du goût et de la grâce ; or, le fini des détails est trop minutieux par sa nature, pour tenir au gracieux de l'ensemble. L'Anglais aimera mieux le remplacer sous d'autres rapports, par le grotesque et l'extraordinaire, pour en imposer et écrasér tout ce qui tenterait la concurrence. La preuve en est son engouement actuel pour le Chinois, qui l'a rendu, dans certaines fabrications, plus Chinois que les Chinois mêmes, tout étonnés de se voir surpassés.

En France, le costume des hommes paraît être moins pratique et moins convenable qu'en Angleterre; au moins celui des Anglais a-t-il l'air d'être plus commode, car un Français élégant et tiré à quatre épingles semble toujours gêné ou guindé dans ses habits, tandis qu'un véritable gentleman anglais sera toujours à son aise dans les siens. Sa toilette évitera tout ce qui sera marquant ou recherché, et plus un costume sera choisi et soigné, plus il se distinguera par sa simplicité et sa noble élégance, sans être brillant. Chez le Français, c'est justement le recherché qui domine. On voit qu'il s'est paré pour attirer l'attention, qu'il fait tout pour plaire et briller dans le monde ; et pourquoi ne le ferait-il pas, puisqu'il en a les moyens et qu'il est d'une vanité universellement spirituelle? L'Anglais au contraire paraît tout faire pour lui-même, pour la simplicité de son élégance, parce qu'il a l'orgueil de l'égoïsme et que sa personne anglaise perce avant tout pour dominer partout. Les uns et les autres emploient des moyens différents pour arriver au même but; le Français par la vanité de briller, l'Anglais par l'égoïsme de dominer ou d'imposer : l'un domine en brillant, l'autre domine en imposant; l'un et l'autre ont

la manie de se faire remarquer, chacun d'eux d'une manière différente.

Les Anglais ont d'ailleurs raison de ne point imiter les modes étrangères ; cette imitation leur irait mal : ils se font plutôt remarquer à leur façon. Chaque contrée et chaque climat motivent les mœurs, les habitudes et plus ou moins le costume du pays. Beaucoup de choses qui sont convenables ou commodes en France, en Italie ou en Allemagne, ne le sont point en Angleterre. Si les Anglais s'opposent d'une manière trop exclusive dans beaucoup de choses, à ce qui est étranger, pour ne s'attacher qu'à ce qui est indigène, c'est parce qu'ils se méfient d'un changement d'habitude qui ne pourrait point leur être utile ou tourner à leur profit. Mais leur orgueil national n'est point si injuste que de se contenter de ce qui ne serait pas convenable, pour ne pas adopter ce qui serait meilleur, lors même qu'il serait étranger ; car ils ne cherchent que la bonne qualité des choses pratiques dans le perfectionnement du confort. Ils ont devancé la plupart des nations modernes dans le bien-être de tout ce qui est confortable, et dans la plus haute simplicité de l'élégance, qui trouve sa source dans l'application la plus rationnelle et la plus ingénieuse des choses. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils regardent avec quelque méfiance ce qui vient de l'étranger, et qu'ils ne se l'approprient qu'aussi rarement que possible, parce que chez eux toute habitude devient nationale et passe dans leurs mœurs. Bien des choses qui, au premier coup d'œil, paraissent aux étrangers peu commodes et sans goût, sont reconnues, par un séjour prolongé en Angleterre, comme choses utiles et exclusivement appropriées aux besoins et aux idées que les Anglais ont du confort, surtout lorsqu'on examine la distribution et la netteté de l'arrangement de leurs habitations, le fini et la perfection des meubles dont ils se servent.

L'Anglais est toujours bien servi, parce qu'il paye bien ses domestiques; il est bref dans ses ordres et n'attend pas longtemps leur exécution. Domestiques, équipages, table et lits, tout a ses règles précises, ses usages et sa mode; et l'ensemble du ménage, pour être bien anglais, se distingue toujours par quelque manie dominante du maître de la maison. Tel est le costume national des mœurs des Anglais et de leurs modes.

ANGLOMANIE ET CONVENANCES DES MODES ANGLAISES.

L'anglomane plus Anglais que l'Anglais même. — Marques distinctives de l'Anglais modèle, et prononciation de sa langue. — Conformation de sa figure. — Langue galloise (gaïl) des Highlanders. — Nationalité inimitable des Anglais. — Son originalité. — Parure des dames. — Sa source gracieuse et naturelle. — Son caractère distinctif dans la toilette des Anglaises et dans celle des Françaises. — Rapprochement des deux nations. — Obstination des Anglais de ne parler, chez eux, que leur langue avec les étrangers. — Particularités de convenance.

Les manies sont à l'ordre du jour; elles sont la maladie contagieuse du siècle, telles que les manies politiques, les manies des abstractions chimériques d'une liberté vague et indéfinie qui trouve son terme dans l'anarchie; les manies plus pratiques et plus utiles d'entreprises et d'industrie. Pourquoi la mode n'aurait-elle pas sa manie? Pourquoi le monde industriel ne pourrait-il pas à son tour être Anglais, et, à force de commerce, de richesse et d'influence, vouloir l'imiter? Il y réussit en effet, au point que les fervents partisans des manières anglaises, ceux qu'on appelle *anglomanes*, et il y en a tant, parce que l'égoïsme domine partout, sont devenus, au moins en ce qui concerne leur costume, *plus Anglais que les Anglais mêmes*.

Mais alors comment distinguer l'anglomane du véritable Anglais? comment reconnaître ce dernier, si inimitable, dit-on, dans sa nationalité, si en effet l'anglo-

mane le surpasse? Ne vous arrêtez pas au costume, à l'apparence même de l'ensemble des dehors qui pourraient vous induire en erreur ; rappelez-vous que la copie, lors même qu'elle surpasse le modèle, ne vaut jamais l'original; allez plus loin dans vos observations et vos recherches, et vous ne tarderez pas à reconnaître l'Anglais. Ce sont les manières, c'est l'allure, la tournure, tout le maintien de l'insulaire qui distinguent éminemment l'Anglais. C'est cette manière d'abandon, qui n'est pas celle d'un homme indolent; cette nonchalance, qui n'est pas celle d'un homme insouciant; cette négligence dans les habitudes et le maintien du corps, négligence qui n'est point celle de l'homme paresseux, mais d'un homme né avec cette apathie de l'indépendance et de la liberté puisée à la source de l'opulence, avec ce dédain pour les autres, qui, à chaque pas qu'il fait, semble lui dire qu'il vaut mieux que les autres, avec cette indépendance contemplative dont le gentleman voyageur ne sait souvent que faire, à force d'être indépendant, et qui le constitue si indéfinissablement Anglais. Ces antithèses de caractère qui le rendent excentrique, original et bizarre par son indépendance même, lui font aussi courir le monde, sans autre but que celui d'une oiseuse curiosité. Les anglomanes ont beau enjamber tout le monde à la promenade et défier les Anglais d'être plus Anglais qu'eux, ils n'auront jamais cette démarche allongée, indépendante et sûre, qui naît avec la liberté et le dédain de son caractère, et qui fait que l'Anglais marche en se promenant en Europe et dans toutes les parties du monde, et que l'anglomane se promène en Angleterre, sur une île, sans marcher en Europe, sur le continent, et sans jamais atteindre l'élan de l'Anglais dans les courses qu'il entreprend avec le sentiment de cette indépendance originaire d'une patrie insulaire qui voyage avec lui, qui marche et se promène avec lui, et se réfléchit dans les

traits de sa physionomie comme sur la surface d'une mer tranquille ; qui fait voguer ses projets sur le vague indéfini de son immense étendue, qu'envahit son génie entreprenant et ambitieux : quelque blonde ou quelque noire que soit cette physionomie, sa nationalité y aura toujours laissé son empreinte indélébile.

Comment l'anglomane parlera-t-il l'anglais? Il le parlera bien peut-être ; mais il ne parviendra point à composer sa physionomie à l'anglaise, à moins qu'il ne lui fasse subir une réforme radicale; mais c'est là précisément ce qui ne lui réussira pas. Voyez ce navire : il est poussé par le vent avec violence ; il fend les flots agités de la mer avec plus de véhémence encore. L'Anglais, calme et tranquille, sera assis sur le pont, indifférent, apathique, bref, froid et impassible au milieu de l'agitation : voilà le caractère de sa physionomie. Elle répond à son langage et à sa prononciation, et prend la forme de l'expression qui en résulte. L'Anglais ne pousse point les sons qu'il articule, et ne nasille pas ; il les prononce encore moins avec cette mobilité, ces modulations et cette vivacité qui trahissent les émotions de l'âme. Sa langue, cassée par tant de demi-sons qu'il siffle ou qu'il avale, mâche les mots qu'elle prononce en desserrant à peine les dents. Il est curieux d'observer que les Anglais souvent ne comprennent pas eux-mêmes à force de serrer les dents ; ils articulent alors des interrogations coupées qui sont également inintelligibles. Si l'indépendance est dans leur caractère, on peut dire que l'arbitraire est dans leur langue ; elle possède, par conséquent, peu de règles fixes de prononciation ; celles de sa grammaire sont simples et faciles. Lire et écrire correctement, voilà les grandes difficultés de la langue, parce qu'on écrit autrement qu'on ne prononce. Si, dans l'idiome polonais par exemple, on réunit souvent dans une seule syllabe, une demi-douzaine de consonnes pour les rendre par un

seul son, en anglais une seule et même lettre se prononce différemment d'après l'association de celles qui la précèdent ou la suivent; on dirait qu'elle prouve ainsi par la place qu'elle occupe dans la prononciation même de la langue, que l'esprit d'association décide de tout en Angleterre. L'usage et la pratique font marcher son industrie; l'usage et la pratique, avant tout, font aussi articuler sa langue, sauf la physionomie nationale qui lui donne son expression. L'Anglais fait nager ses mots dans l'élément liquide si nécessaire à la mastication des aliments; sa langue en a plus besoin qu'une autre, parce qu'elle ne fait mouvoir que les lèvres et les joues, pour ne laisser échapper les sons qu'elle forme ainsi par un mécanisme qui lui est propre, qu'à traves les dents, sans presque desserrer les lèvres. Il lui échappe bien des mots étrangers, dont l'origine est française et surtout allemande, et quelque étrangement qu'il les prononce, il fait, sans s'en douter, le récit de son histoire, qu'il explique à l'anglaise avec des intonations allemandes et françaises. Le mécanisme du mouvement des lèvres, pour bien articuler la langue, est produit par l'action continuelle des muscles de la mâchoire inférieure, ce qui lui donne dans les contours des joues une certaine ampleur qui se joint à la conformation particulière des os plus ou moins saillants des pommettes, ou partie supérieure, pour former la *physionomie anglaise;* elle marque sur tout par la protubérance de cette partie supérieure des joues, trait distinctif de celle des Écossais, et spécialement des montagnards de ce pays. Les modulations de la prononciation écossaise dans les Highlands se formulent d'ailleurs d'après un idiome du pays qui est l'ancienne langue galloise (gaël); elle fut jadis celle des habitants de la plus grande partie des Iles britanniques et de toute l'Irlande. Enfin, après ce jeu des muscles, cette ampleur et ce fond d'idiome primitif, défiez, s'il vous plaît, l'anglomane, plus

Anglais que l'Anglais même, d'imiter la conformation de la physionomie, la pureté et la fraîcheur de ces races insulaires dans leur amalgame historique.

Rassuré ainsi sur la *nationalité inimitable des Anglais*, dans l'expression de leur physionomie originale, toujours grave, imposante et noble, et sur l'originalité peut-être plus grande encore de leur langue, composée de tant de langues diverses, que pour bien les amalgamer, et bien les prononcer, ils ne sauraient se dispenser de mâcher, on sera sûr aussi de ne pas confondre le véritable Anglais avec l'anglomane. Cette erreur d'ailleurs pourrait sérieusement offenser l'éminente nationalité de son orgueil, qui peut être imitée dans le costume qu'elle porte, mais jamais dans l'expression de l'ensemble de sa tournure et de sa langue. Elle en montrerait tout son dédain; mais elle n'en serait pas intérieurement moins fâchée de pouvoir être imitée, sans être singée, parce qu'elle a la conscience d'être inimitable.

Comme il est permis à toute la *nation anglaise d'être originale*, et cela par une prérogative nationale, on dira qu'un petit gentilhomme, un fonctionnaire, un notable et honnête bourgeois, peuvent sans doute l'être selon leurs convenances, quand elles ne se rapportent pas aux points de contact immédiat des différentes classes, ou qu'elles n'empiètent point sur leurs prérogatives. Si, par exemple, tel petit gentilhomme n'aime pas à donner dans le grand genre d'une haute et élégante simplicité, parce que sous ce rapport il n'y a qu'une seule uniformité du respectable national, par une raison fort naturelle qu'il n'en a pas les moyens, on lui accorde sans difficulté que son habit soit un peu usé, qu'il porte même quelques vestiges d'avoir assisté à de graves travaux de bureau, aux occupations de sa vocation. Mais il est constamment de rigueur que son chapeau ait toujours l'air aussi neuf que possible, parce qu'il est censé y

toucher rarement, et que ses bottes soient d'un luisant parfait, quoiqu'il n'y ait point dans les rues de Londres de décrotteurs comme à Paris, parce que l'on y compte sur la propreté des rues. On n'a pas tort d'observer ces premières conditions de bienséance, car rien en effet ne choquerait tant qu'un chapeau usé et des bottes malpropres. Il s'entend d'ailleurs de soi-même que le linge doit être fin et frais, sans aucune indulgence pour la position gênée où l'on peut se trouver. C'est aussi pourquoi ces gentilshommes portent, par des raisons majeures, du linge de percale qui, à bien meilleur marché que la toile, est cependant d'une éblouissante blancheur.

Un élégant de Londres ne confiera pas son linge à une blanchisseuse de la ville ; il l'enverra à la campagne, parce que la fumée du combustible minéral ne permettrait pas de le rendre assez blanc pour un fashionable, en le séchant dans la capitale.

On pourrait dire avec vérité que nulle part les dames ne se mettent mieux qu'en France, et il s'ensuivrait peut-être que toutes celles qui sont mises à la française le sont bien. Aussi leur supériorité dans tous les arts et dans toutes les finesses de la parure est-elle généralement reconnue et n'est sujette à aucun doute. Leurs modes sont universellement classiques, comme l'est l'esprit français, qui, depuis le dix-septième siècle, tend à l'universalité. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant que les dames françaises y réussissent si bien, car elles paraissent nées pour les parures du goût et de la grâce, et elles ont raison de s'y livrer avec prédilection. Pourquoi, dira-t-on, ne s'y livreraient-elles pas, en embellissant leurs jeunes années? Voyez ce beau papillon aux nuances diaprées, qui ne connaît que les douceurs du printemps, et quelquefois celles d'un été prolongé ; il accomplit sa destinée en déployant ses ailes de zéphir, éblouissantes

de couleurs gracieuses, fraîches et diaphanes, en voltigeant au milieu des bosquets de fleurs qui sont le plus beau domaine de son apparition éphémère sur la terre! Qui ne voudrait prolonger son printemps et son été, lorsque les guirlandes de fleurs l'entourent, de ces fleurs que la déesse cultive de ses mains, qu'elle fait éclore et fleurir chaque printemps, et que les Grâces trempent dans l'aurore qui précède l'astre du jour? Heureux ceux qui savent nourrir la fleur du printemps dans le cœur et la pensée, pour la réunir à celle du souvenir, au bienfait consolant d'un beau souvenir qui sème encore des fleurs sur nos tombes, en consacrant le culte de la mémoire!

Mais que font donc les dames anglaises en fait de parure, qui appartient aux convenances de la société et à la civilisation du siècle? D'abord quelle serait la femme qui n'aimerait pas la parure, l'Anglaise tout aussi bien que la Française, puisque c'est un des apanages de leur sexe? Sans être frivole, l'Anglaise aime à se parer des couleurs du papillon qu'elle modifie, et auxquelles elle donne l'uniformité de la simplicité et de la douceur. Elle sera élégante, riche et magnifique dans la simplicité de sa parure; mais comme elle est d'un caractère plus calme et plus solide que la Française dans son aimable frivolité et sa piquante versatilité, elle lui cédera la vivacité du tempérament, cette grâce de l'esprit qui supplée souvent à la beauté, et elle se réservera la fraîcheur de son teint de rose, ou la pâleur diaphane et intéressante du lis, la noble simplicité de sa beauté naturelle, et y ajoutera l'ingénuité, qui n'a pas moins un genre de douce amabilité qui lui est propre.

Les Françaises, en choisissant, essayant, comparant et critiquant avec l'esprit du tact et du goût qui les caractérise, passent spirituellement toute une journée de préparatifs pour une soirée ou un bal, en se livrant au charme de la causerie de la manière la plus intéressante

et la plus aimable. Comme elles sont communicatives, elles se font part de leurs observations, se consultent et changent souvent d'avis comme de mode. L'Anglaise n'est pas démonstrative ; elle est plus positive et plus constante dans ses choix. Elle mettra moins de temps que la Française à discuter une mode, elle sera taciturne et paraîtra froide, en s'occupant des détails de sa toilette, à laquelle elle procède systématiquement pour briller à son tour.

Les relations sociales entre la France et l'Angleterre sont mises à profit pour les convenances de la toilette, et semblent avoir trouvé moyen de réunir tous les intérêts de la vanité si bien fondée du beau sexe, destiné à briller dans tous les pays. Les beautés françaises dans leur universalité ne sont plus jalouses ni envieuses de leurs amies les belles Anglaises. Elles renoncent à toute rivalité de détail lorsqu'une Anglaise se met sur les rangs avec elles. Tels sont les progrès bienfaisants de la civilisation : ils sont si étonnants qu'aucun nouveau poëme de lord Byron, s'il vivait encore, n'aurait fait dans le monde littéraire, ainsi qu'on l'a observé dans des recueils de mode, autant de fureur qu'en a fait dans le monde élégant chaque parure de la duchesse de Sutherland, et par une raison naturelle, c'est que sans doute elle avait été faite à Paris, dans ce sanctuaire où ces talents distingués du beau sexe qui s'appellent artistes, se livrent, dans leurs utiles et indispensables travaux d'une parure classique, à la méditation, à la composition et à l'inspiration ingénieuse d'une imagination créatrice, afin de représenter sous leur plus beau jour les modèles de beauté qu'elles étudient à l'exemple des peintres, des sculpteurs, des poëtes, et que l'on nomme modistes. Elles ne feraient pas fortune à Londres, mais elles font fortune à Paris, et prospèrent dans tout le reste de l'Europe. Cette circonstance du grand succès d'une toilette anglaise,

succès fondé sur l'art français, prouverait jusqu'à l'évidence un amalgame parfait de nationalité, opéré par les plénipotentiaires de la mode, depuis que les dames anglaises de la haute volée semblent avoir adopté les modes françaises, à quelques modifications près.

Il est curieux d'observer à cette occasion le rapprochement qui existe entre deux nations européennes les plus cultivées, mais d'un caractère diamétralement opposé, rivales et dans le fond ennemies l'une de l'autre par le contraste même des mœurs et du tempérament. Les souvenirs historiques d'une ancienne et longue inimitié ne s'effacent pas si facilement dans les nations. Mais cela n'empêche pas de part et d'autre de profiter des relations que l'on entretient et qui rapprochent les dissemblances, accordent les dissonances de caractère, en évitant le choc des opinions. Beaucoup de Français apprennent aujourd'hui l'anglais : il n'y a pas tant d'Anglais qui s'appliquent au français. Certains industriels qui ne prospèrent pas à Paris passent la Manche pour aller tenter fortune à Londres, et ils y parviennent quelquefois ; mais la connaissance de la langue ne les met point à l'abri des inconvénients auxquels ils sont exposés, car ils se voient souvent condamnés, au milieu des témoignages de confiance et d'intérêt des classes moyennes, comme des classes élevées de la société, à entendre des propos qui ne sauraient être agréables, et qui échappent à la populace, dont ils sont qualifiés encore aujourd'hui de *french-dog*, expression singulièrement désobligeante pour les oreilles délicates d'un élégant et aimable Français. C'est une mauvaise habitude nationale du peuple qui trouve le caractère du Français opposé au sien, et qui s'accommode peu de tout ce qui est contraire à sa nationalité. Ce qui peut consoler le Français de cette épithète qui trahit les dispositions haineuses de John Bull à son égard, c'est de savoir que quand le peuple la

proféře, il est ordinairement pris, non de vin, mais d'ale ou de porter, et que dans cette aberration momentanée de l'esprit, il ne saurait observer les convenances qui doivent présider aux rapports entre puissances amies, pour ne pas produire des réminiscences historiques des anciens temps d'inimitié. Il existe cependant un rapprochement sous d'autres rapports entre les deux nations : il regarde les amusements publics qui occupent la curiosité ; disposition que l'Anglais partage avec le Français qui semble avoir réussi à la cultiver en lui, d'après les besoins de sa nationalité, ainsi qu'il en a été question au résumé de la première partie de l'esquisse de Londres.

Si le Français, comprenant la langue, s'empresse de s'exprimer en anglais, il est dans les convenances de l'Anglais de ne point parler français quand il est dans son pays, lors même qu'il aura été plus d'une fois en France. L'Anglais ne saurait avoir franchement de la prévenance pour le Français ; il ne l'aime point et ne pourra pas l'aimer, parce que les antithèses de leurs caractères se repoussent au moindre point de contact dans leurs mœurs. Il n'aime que la capitale de la France, parce qu'il n'y a qu'un Paris comme il n'y a qu'un Londres dans le monde. L'Anglais qui parle même bien le français fait semblant de ne point le comprendre, quand dans son île il exerce l'hospitalité, en recevant l'étranger dans son intérieur. Il lui laisse toute la liberté, lorsqu'il ne parle que fort mal l'anglais, de se casser la langue pour bien prononcer ce qu'il ne peut articuler. Il observe d'ailleurs une convenance fort naturelle, parce qu'il est juste que ceux qui viennent le voir chez lui sachent parler sa langue pour en être compris. Il se dispense toujours volontiers et s'obstine même à ne parler d'autre langue que la sienne, par une autre raison tout aussi naturelle ; c'est que, dominant par l'empire de son commerce universel, la lan-

gue anglaise a envahi presque tous les ports de mer, où le marchand se trouve comme chez soi. Il faut excepter de cette répugnance de morgue les personnes de la haute volée et les diplomates anglais qui parlent le français avec élégance et même avec complaisance pour les étrangers. La manie actuelle de la mode de Paris d'apprendre l'anglais est encore une facilité de plus pour le voyageur anglais de se passer de l'étude de la langue française. Aussi néglige-t-on dans les établissements d'éducation toutes les langues modernes pour n'y enseigner que les langues anciennes.

Après avoir distingué l'anglomane de l'éminente nationalité de l'Anglais, et caractérisé les modes des costumes insulaires qui appartiennent à la manière d'être de ce peuple, il sera permis d'exposer ici quelques particularités de convenances qui se rapportent à ses idées de politesse et du respectable.

Dans les règles de la civilité anglaise, le *respectable*, ainsi qu'on l'a observé, est la grande, la première condition des convenances de société; sa manière de se manifester varie selon les circonstances. Lorsque vous vous promenez avec un Anglais, que celui-ci rencontre des personnes de sa connaissance et qu'il s'arrête un moment pour leur parler, il faut avoir l'air de ne pas vous en apercevoir. Se mêler de la conversation serait un manque d'égard; ou bien si, en attendant de votre côté, vous apercevez des dames de votre connaissance, les saluer serait absolument une impolitesse, les regarder avec quelque attention une indiscrétion qui pourrait les compromettre. Il faut alors, quittant le bras de votre ami, tâcher de jeter les yeux sur les magasins ou sur les passants que vous ne connaissez pas. L'ami vous en saura gré, d'autant plus qu'il ne suffit pas d'être seulement respectable, il faut encore ne se montrer en public qu'avec des gens qui savent l'être.

L'usage des convenances de bonne société veut qu'on ne paraisse jamais avec un paquet à la main, quelque petit et quelque gracieux qu'il soit. Ce manque du respectable pourrait vous faire passer pour un commissionnaire, un agent de commerce, un garçon de boutique, ou même pour un domestique, ce qui serait encore pis. La conséquence en serait cruelle. Il en serait irrévocablement fait de vous. Si vos protecteurs dans la société, si ceux qui vous ont introduit dans le monde sur les lettres de recommandation les plus respectables et les plus brillantes, si ces personnes vous rencontraient ainsi, dès cet instant, leurs portes vous seraient à jamais fermées. Mais si vous tenez en main un fruit rare et exotique des Indes, de la Nouvelle-Hollande ou d'Amérique, un ananas par exemple, à condition qu'il soit d'une dimension respectable; et que vous venez de choisir à Kingstreet-Cheapside, dans un beau magasin fruitier, près de Mansion-House (hôtel de ville), à Covent-Garden, ou, ce qui vaut mieux encore, au quartier de la haute noblesse, à Piccadilly, on en tirera la conclusion que vous avez beaucoup d'argent; or c'est là justement le fond, la base du vrai respectable, et cela ne nuit jamais à aucun genre de respectable des bonnes manières d'un noble gentleman.

Ce sont des règles de convenance, de civilité et de politesse bien établies; elles ne souffrent guère de modifications, excepté peut-être dans quelques familles qui ont vécu plusieurs années sur le continent et qui ont de l'indulgence pour les étrangers: elles se montrent moins sévères dans l'observation de ces coutumes nationales.

Lorsqu'un petit gentleman ou quelque homme notable rencontre des personnes de haut parage dont il a fait fortuitement connaissance, il faut qu'il prenne garde de ne pas les aborder, et qu'il attende jusqu'à ce qu'il leur convient de lui adresser la parole. Ceci du reste est une règle générale de bonne société, une vérité simple et

naturelle de convenance. C'est le bon ton, le tact de la discrétion européenne, le cachet d'une civilisation classique; elle existe partout dans les usages de la discrétion; mais en Angleterre elle prend un caractère particulier de fierté nationale, parce que, par une conduite différente, on s'expose souvent à de pénibles humiliations.

C'est ainsi qu'un secrétaire de la trésorerie qui réunissait à ses appointements quelque fortune, et qui, parmi ses collègues, passait pour un parfait gentilhomme, crut un jour pouvoir se prévaloir de sa réputation pour se lancer dans des sphères plus élevées, et se fit recevoir au club de beefsteak (beefsteak-club). Le hasard voulut qu'il se trouvât un soir à table à côté d'un noble duc qui lia conversation avec lui. On se leva de table et Sa Grâce s'éloigna sans penser le moins du monde à son ami de circonstance et de nouvelle acquisition. Quelques jours après, le secrétaire rencontre le duc dans la rue et l'accoste d'une manière très-amicale. « Ah! milord, comment vous en va? — Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler, sir? — Votre Grâce ne se rappelle plus?...J'ai eu dernièrement l'honneur de souper avec vous au beefsteak-club: je suis T..., secrétaire de la trésorerie.—Fort bien! M. le secrétaire de la trésorerie! Je vous souhaite bien le bonjour. »

DANDY DE VOCATION.

Convenances de civilité du suprême bon ton. — Prérogative des dandys de donner le ton. — Leur langage à demi-mots. — Signification du mot dandy. — Les uns inoffensifs, les autres offensifs. — Rencontre d'un dandy.

En fait de convenances, rien ne surpasse le suprême bon ton des dandys; ils ont un talent particulier de ne point répondre au salut de leurs connaissances de même origine, de même degré de noblesse, qu'ils rencontrent

dans les rues ou dans la société, et surtout d'affecter de ne point s'en rappeler. Ces personnages fashionables leur tournent le dos, ou regardent avec dédain un étranger, par la seule raison que c'est leur égal, et qu'ils aspirent à être plus qu'il n'est, tandis qu'ils exigent une respectueuse déférence de ceux qui sont ou qu'ils supposent être leurs inférieurs. Ils ne connaissent point la courtoisie ; elle est exclue de l'orgueilleuse simplicité nationale; ils n'ambitionnent que le respect qu'ils prétendent inspirer ou plutôt imposer, et ne font des concessions d'égards qu'à ceux qui appartiennent aux puissantes supériorités sociales. Il y a même en anglais un terme pratique de l'art qui désigne leur genre de politesse par le mot *to cutt* (couper); c'est peut-être pour dire couper court, *trancher*. Celui qui est l'objet de cette impolitesse est nommé *the cuttee*. Il est difficile de concilier ce contraste tranchant et exclusif de morgue d'un côté, et d'humiliation de l'autre, qu'il semble produire dans un pays d'indépendance générale, où chacun est censé faire valoir sa personne par un certain sentiment de fierté nationale. Les uns ignorent l'individu qu'ils connaissent, dès qu'il se trouve dans une catégorie inférieure ; les autres, si ce sont des dandys, croient se prévaloir même vis-à-vis de leurs égaux, d'un rôle plus marquant et plus élevé, parce qu'ils sont en possession du pouvoir de l'opinion et de cette prérogative exclusive de *donner le ton*. C'est l'esprit de la hiérarchie des classes aristocratiques, joint à l'égoïsme de l'orgueil et de la vanité de la morgue, qui formule son expression.

Mais au fond, qu'est-ce donc qu'un dandy? C'est un homme à la mode, mais qui, par le pouvoir de son autorité fashionable, donne avant tous les autres *le ton* à ce qu'on appelle *la mode*. Sans toujours tenir à une haute naissance, il faut qu'il tienne à l'opulence. Souvent on ignore ce que les dandys étaient autrefois, et comment

ils ont fait leur chemin pour arriver à cette vocation avec une fortune médiocre. Les uns sont impassibles et *inoffensifs*, sans chercher à plaire, ni vouloir déplaire ; les autres sont *offensifs* et cherchent à se rendre désagréables dans l'intention d'imposer. Un dandy peut même être indolent dans sa toilette, pourvu qu'il soit lié avec la coterie des dandys, qu'il vive avec des gens à la mode, qu'il soit d'une naissance honnête, en se donnant du moins l'air d'être riche et doué de cette qualité qu'on appelle *le bon goût à la mode*. Quelquefois, quant au dandy indifférent, à celui qui ne veut ni *plaire*, ni *déplaire*, c'est un homme tranquille, paisible, sans importance, qui n'existe que pour sa toilette, pour ses chevaux et son cabriolet, objets qui constituent toute son individualité. D'autres fois c'est un homme d'assez d'instruction, mais satirique et ricaneur. L'un se distingue par une élégance recherchée, une propreté extraordinaire, le linge le plus fin, le plus blanc, et par une chaussure dont le brillant réfléchit toute sa personne : ses livrées, ses chevaux, son cabriolet, tout est du goût le plus exquis. Son silence est aussi imperturbable que solennel ; il ne cause jamais, il répète tout au plus certaines phrases dans des occasions données, et ne s'intéresse point à la littérature, aux sciences ou à la politique ; il lit les journaux sans les commenter, et ne paraît avoir d'autre désir, d'autre opinion que *la mode*. Il emploie la matinée à la toilette ; il sort pour se promener, dîne au club, va le soir à l'Opéra, et passe sa vie dans la béatitude d'une quiétude parfaite, sans jamais rire aux éclats et sans jamais se fâcher. Le calme de sa physionomie est le reflet de son âme impassible, et les rides de son visage n'ont jamais d'autre cause que l'effet d'une vieillesse dont l'oisiveté a consacré les habitudes et sillonné le front. L'autre a des connaissances ; il s'occupe de lecture, et sa mémoire brille par les dates qui annoncent son érudition.

Loin de vouloir plaire ou frapper par la bizarrerie même, il a le désir exclusif de déplaire. Il appartient à la classe des dandys qu'on appelle *coupeurs* (cutters) et qui craindraient de s'abaisser en adressant la parole aux personnes qu'ils connaissent le mieux. Il coupe brusquement dès qu'il se doute que vous êtes comme il faut, et rien n'est plus important pour lui que l'idée qu'il s'applique à inspirer, celle qu'on le croie plus qu'il n'est et qu'on n'apprenne point qui il est. Sa position est aussi factice que ses prétentions sont grandes. Son talent et sa tactique consistent à savoir heurter des gens toujours au-dessus de lui et jamais au-dessous, en gardant les apparences les plus respectables. S'il est dans la nature de la faiblesse humaine de vouloir paraître toujours plus qu'on n'est, c'est ici la manie par excellence. Faites-y bien attention, le *coupeur* imposera en paraissant se mettre au-dessus de l'opinion, pour en avoir une qui lui soit opposée, et il se donnera toujours des airs en dépréciant les autres qu'il ne regarde que comme des êtres inférieurs. Il ne manquera pas de réussir à merveille. Or il appartient à la classe la plus nombreuse des dandys. On le recherche, on l'invite parce qu'on le craint, et on aime à s'en faire un ami élégant et insupportable. Un véritable dandy parlera toujours à demi-mots, ce qui sans doute, dans certaines occasions, est un langage très-significatif; mais le dandy y met un laconisme sans pantomime, et des abréviations de mots et d'expressions qui le rendent inintelligible à ses propres compatriotes, à force de bon ton; car les demi-mots demandent à être devinés, ce qui fait toute la gloire de sa diction dans son éloquente conversation à bâtons rompus. C'est ainsi qu'il dira, au lieu de : How do you do? Comment vous portez-vous? *Haw a-a ye?* et au lieu de dire: I am glad to see you, Je suis content de vous voir, il articulera ces mots en serrant les dents: *Am gad to see ye.*

Les Recueils et les Revues anglais se donnent souvent la jouissance de rassembler des traits piquants à ce sujet, fondés sur des faits notoires. C'est ainsi que le dandy George S...... se trouva un jour à Bath, dans un moment où la saison des bains était passée et que l'ennui se réunissait à la solitude du séjour. Dans cet état désolant, il se contenta de la société d'un gentilhomme campagnard, un peu vieux et un peu rustique. Il le rencontrait tous les jours à la source, à la table du restaurant et au casino. Six mois après, ces deux connaissances se rencontrèrent à Londres, dans Saint-James street. Le dandy aurait désiré se glisser sans être reconnu; mais le loyal gentleman campagnard déploya toutes ses voiles et louvoya si bien qu'il lui arriva droit sur le corps. « Comment, vous ne me remettez pas? Nous avons fait connaissance à Bath. — Je m'en souviens fort bien, répondit le dandy; je retournerai sous peu à Bath, et alors je serai bien aise de renouveler connaissance. »

SCIENCE SOCIALE DES CLASSES MOYENNES ET INFÉRIEURES.

Tendance de ces classes pour acquérir les usages de la société. — Science sociale. — Science d'étiquette. — Ouvrages publiés sur ces sciences. — But des codes de gentillesse. — Romans d'un high-life, et livres d'étiquette et d'étude de parvenir. — Conséquence de cette tendance.

Les manières du suprême bon ton des fashionables offrent un contraste particulier avec la tendance des classes moyennes, et surtout avec certaines conditions plus inférieures encore, qui sont animées du vif désir d'acquérir par degrés les usages de la bonne société, pour parvenir jusqu'aux catégories les plus distinguées, dont l'éclat de richesse et de somptuosité se présente à leurs yeux comme un idéal de bonheur et de confort. Cette tendance, au premier abord, paraît être le résultat d'une civilisation progressive des masses; mais en l'examinant de plus près,

on trouve qu'elle a une source profonde dans son application.

Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit aujourd'hui paraître en Angleterre et en Écosse, pour peu qu'on observe les mœurs des provinces et les besoins de leur existence habituelle, une quantité prodigieuse d'ouvrages qui renferment des traités de civilité et d'étiquette, que l'on qualifie de *science sociale*, jusqu'à l'art de briller dans la société, et même d'y dominer ; art qui jusqu'ici ne semblait réservé qu'aux Français, qui se faisaient remarquer en brillant, pour justifier leur réputation de nation la plus aimable et la plus polie de l'Europe. Ils seront surpris de trouver une concurrence d'émulation établie dans l'intérieur de l'Angleterre. On ajoute même à cette tendance une *philosophie des manières de vivre*, et il paraît qu'on y procède avec autant de système que de méthode. Comment expliquer ce phénomène ? Serait-il une parodie de la droiture des mœurs nationales ? Quels peuvent en être la cause et le but? D'où viennent ces indices remarquables? On se bornera à citer ici quelques faits, pour mieux en indiquer la tendance et les motifs.

Les ouvrages qui traitent des règles de la politesse, et qu'a cités plus d'une fois le *Quaterly-Review*, se distinguent, sans parler du mérite de leur civilité, par le nombre de leurs éditions parues en peu de temps, depuis une sixième et onzième jusqu'à une infinité d'autres ; ils portent de préférence le titre de *science d'étiquette*. Ces ouvrages sont si profonds et si variés qu'ils rappellent tout ce que la littérature a fourni dans cette vaste branche de codification chez les différents peuples, en commençant par les Chinois, qui possèdent un tribunal particulier dans leur capitale de Pekin, institué pour surveiller le maintien de la pratique de cette docte science.

On discute, dans ces écrits, le *pourquoi* et le *parce que*, dans une 6e édition d'un ouvrage publié à Londres, en

1837, sous le titre : « Chesterfield modernized, or the book of gentility, and the *Why* and *Because* of polite society, » par un membre du beefsteak-club. Ce titre seul tire à conséquence : il promet au monde civilisé de lui produire bientôt des Anglais d'une nouvelle façon, et tels qu'on ne les a jamais vus ; des Anglais gentils, mangeant du beefsteak. C'est réunir dans un seul livre tout le grotesque, le bizarre et le paradoxe de la gentillesse.

Afin d'être à même d'avoir recours, dans toutes les circonstances de la vie, à la politesse que l'on ambitionne, *pour parvenir*, un au treouvrage, publié la même année à Liverpool, est venu augmenter toutes les collections précédentes de ce genre de spéculations littéraires et politiques ; il est intitulé : « The pocket-book of etiquette and Vade mecum of the observance of society. »

On citera encore : « Thy philosophy of manners, by ΑΣΤΕΙΟΣ ; » Glasgow, 1837, publié dans une ville manufacturière, à côté de tant d'autres philosophies de pratiques matérielles et industrielles, ouvrage qui paraît avoir une tendance profonde par le lieu où il a vu le jour. Pour rendre cette philosophie plus imposante, on lui a donné une teinte antique par le nom grec de l'auteur. Le même savant a écrit : La véritable Science de l'étiquette, « The true Science of etiquette, » Glasgow, 1837, parvenue, selon l'autorité du *Quaterly-Review*, à sa vingt millième édition, chiffre fictif sans doute, mais fait pour répandre l'ouvrage parmi les classes inférieures et pauvres, en stimulant leur goût pour ces sortes de lectures. Quel que soit le nombre réel ou imaginaire des reproductions que l'on attribue à cet ouvrage, on observera qu'il est de fait que tous ces livres d'étiquette font fortune en Angleterre, et qu'ils ont toujours de nouvelles éditions, lorsque d'autres productions de la moderne littérature se sont arrêtées à la première, à la seule qu'elles aient eue.

Quels peuvent être enfin le but et la véritable tendance

de ces ouvrages, de cette singulière étude, surtout dans les villes industrielles les plus populeuses? Ne seraient-ils pas le calcul d'une réforme radicale, à l'occasion de laquelle la population nombreuse des manufactures se préparerait à acquérir les formes prévenantes des classes notables, pour enrichir ensuite les sommités qui s'en dispensent? Les demandes fréquentes des livres d'étiquette et leur multiplication parmi les classes inférieures paraissent assez le prouver, ou du moins venir à l'appui de cette observation, qu'on a cru pouvoir consigner ici en exposant ce phénomène.

Les *romans fashionables* du *high-life*, ou haute société, romans qui naguère avaient leur grande vogue, ont perdu leur importance, pour faire place à une nouvelle industrie qui paraît destinée à exercer son influence sur les mœurs, en travaillant les esprits. La tendance actuelle de la nouvelle étude qu'alimentent les nombreuses éditions des *livres d'étiquette* dans la vie commune, est plus positive encore. Elle semble être faite pour désavouer les anciennes habitudes des mœurs domestiques dans les classes moyennes, de ces mœurs historiques que l'enfant suce avec le lait nourricier de sa mère, comme un héritage respectable qui lui tombe en partage, et que lui lèguent ses ancêtres, afin de ne singer que ce qu'il y a de fashionable dans les formes extérieures des classes auxquelles elles n'appartiennent point. On dirait que c'est l'esprit général du siècle qui travaille les esprits et monte l'imagination des classes inférieures de la société.

L'ennui des romans du high-life, et surtout les critiques sévères des meilleurs poëtes nationaux dans les chansons qu'ils publiaient, ont fait disparaître ces hors-d'œuvre de la recherche du savoir-vivre, et dans lesquels chaque paysan voulait apprendre à connaître comment existait, mangeait, buvait et dormait un lord ou une lady. La mode aujourd'hui a remplacé les romans par des sys-

tèmes *d'étude de parvenir*, sous quelque forme que ce soit ; des codes de gentillesse sont lancés l'un après l'autre au milieu d'une population avide d'acquérir ou oppressée par la misère; la vanité, le désir des futilités sont alimentés dans l'esprit des femmes, des fils et des filles de simples propriétaires campagnards, de petits marchands, d'artisans et d'ouvriers ; on fait des extraits de ces ouvrages de recherche que l'on copie et qu'on apprend par cœur à la campagne. Toutes ces circonstances réunies paraissent menacer les mœurs nationales des classes inférieures dans la simplicité de leur antique et respectable origine, et dans leurs fondements historiques et traditionnels, comme ces oscillations sourdes qui annoncent au loin des tremblements de terre.

Les mœurs d'une nation sont le patrimoine le plus précieux que les temps passés aient légué à l'individualité des peuples. Elles semblent devoir rester étrangères dans leur principe et par la nature même de l'origine des besoins réels et des intérêts particuliers de chaque classe, aux commotions des États, aux mouvements politiques de l'esprit de parti et de ses menées.

MANIÈRES DE SALUER.

Signes formulés des mœurs chez les différents peuples. — Leur cachet oriental et occidental. — Type d'une profonde nationalité. — Usages de différentes peuplades. — Salut du Japonais et de l'insulaire des Marquises. — Saluts européens. — Patrie des baisers d'affection et de religiosité. — Salut de l'Anglais. — Salut à des lieux de bains. — Convenance des saluts. — Fait du prince de Galles à ce sujet. — Particularité de l'emploi des noms de baptême dans les convenances du salut.

Si les mœurs, dans leur ensemble, sont l'expression vivante et pratique du caractère d'une nation, sa manière de saluer est le mode qui les formule, en observant les convenances usitées.

Les diverses manières de saluer, chez les différents

peuples du monde connu, sont aussi curieuses et aussi variées que les mœurs qui les distinguent. Elles semblent empreintes de deux principales couleurs dominantes, dont l'une porte le *cachet oriental*, l'autre le *cachet occidental*, d'après les deux grandes catégories de la civilisation du genre humain et de son origine primitive, dont les deux zones géographiques marquent, dans leur opposition, les différentes gradations qui les caractérisent. Ce mode *de signes formulés des mœurs* porte souvent le *type d'une profonde nationalité*, telle que la manière de saluer d'un individu trahit, jusqu'à un certain point, l'individualité de son caractère, plus ou moins susceptible de prévenance, d'amabilité, ou de quelque qualité saillante que ce soit.

Il y a des peuplades qui se tirent par l'oreille pour se saluer, d'autres qui se touchent le bout du nez, pour exprimer leur salut; il y en a d'autres encore, telles que cette tribu teutonique des anciens *Francs*, dans les quatrième et cinquième siècles, qui s'arrachaient un poil de la barbe pour le présenter à l'ami qu'ils rencontraient, générosité et procédé de salut bien démonstratifs; car chacun de ces poils portait nécessairement la couleur de la politesse qu'il figurait dans ces temps de civilité radicale, qui marquait une féconde croissance de cheveux. Les Japonais tirent une pantoufle de même que les Occidentaux tirent le chapeau, pour saluer. *L'insulaire des Marquises*, dans la mer du Sud, crache dans ses mains et puis se frotte la figure par respect pour celui qu'il salue. Pauvre humanité, dont le respect pour l'individualité qu'elle signale gît dans une marque d'estime qu'elle n'exprime qu'à force de cracher!

Toutes ces démonstrations palpables, que prouvent-elles, si ce n'est, surtout chez les peuples primitifs, le désir de l'homme d'être considéré, de recevoir une civilité en retour de sa politesse, et de laisser une impres-

sion quelconque en formulant le mode de son action de saluer, ne fût-ce qu'en crachant pour se rafraîchir la figure dans un climat brûlant, ou en se tirant par l'oreille, pour se rappeler au souvenir d'une connaissance?

En Europe, on se salue en inclinant la tête, en ôtant son chapeau, en faisant un signe de la main ou des yeux, comme en Italie, patrie de la mimique; en se touchant légèrement la main, ou en avançant avec précaution deux doigts, souvent un seul, s'il est possible, le plus petit même, que l'on retire avec autant de précaution; ou bien en se donnant loyalement la main dans toute son intégrité; enfin on s'embrasse, ou on applique même des baisers, sans s'embrasser, dans différentes directions, sur la main, sur la joue, le front ou la bouche, et même sur le bras. Mais l'essentiel de la chose, c'est l'à-propos, le moment, la circonstance, l'opportunité ou le cas de l'application; c'est, en un mot, le motif et l'objet qui présentent la grande question du discernement et du tact extrême, pour bien connaître la valeur et l'usage des inclinations légères ou profondes, des signes de tête ou de main, des points de contact des doigts, des révérences plus ou moins gracieuses ou respectueuses, des secoûments de mains, ou de ces solides *hands-shaking* des Anglais, ce qui les dispense de toute espèce de révérence, et qui caractérisent si éminemment les différentes nations du Nord et du Sud, de l'Occident et de l'Orient. C'est cette opportunité et cette pratique de démonstrations qui décident, dans les diverses classes de la société, d'après leur degré de civilisation, des convenances qui existent entre elles, et de la manière dont elles veulent être saluées, sans compromettre l'usage des catégories qui les distinguent.

Le chapitre des baisers à lui seul, que d'édifiants épisodes n'offrirait-il pas! quel grand intérêt de pinceau pour saisir la beauté et le caractéristique des groupes de

ces tableaux pittoresques et touchants qu'ils présentent ! Quelle richesse enfin de traits saillants pour l'observateur ! Il y aurait bien des nuances à discerner dans les différentes espèces de ces démonstrations ; des baisers de cérémonie, de salut, de confiance, d'amitié, d'épanchement, de réconciliation, d'affection, d'amour, de cœur, de revoir, et souvent d'adieux éternels ; mais surtout des baisers sacrés de bénédiction auxquels s'attachent le cœur et la pensée ; baisers si attendrissants d'un sentiment profond de piété et de religiosité que de tendres parents, en embrassant sur le front leurs enfants en bas âge, ces petits êtres qui, dans leur innocente beauté, ressemblent à de véritables anges descendus des régions célestes, et que leurs père et mère recommandent sur cette terre à la bonté divine de l'Être suprême. Si ces démonstrations touchantes d'un cœur tendre et profond ont une patrie, ce seraient sans doute de tous les baisers les plus sacrés qui y aient trouvé leur origine. Cette patrie ne serait-elle pas la Russie pure et vierge, dans le sentiment primitif de sa religiosité, pour peu qu'on observe les mœurs patriarcales de l'intérieur du pays dans le fond de la nation? On dira que c'est manifester l'expression intime de l'âme et du cœur, dans toute la vérité du sentiment consacré par cette révélation de l'homme interne et qui trouve son point de contact dans l'accord de l'intelligence universelle. Heureux ceux qui font passer par le cœur la pensée religieuse du sentiment !

L'Anglais bref et sec dans tout son extérieur, parce que son orgueil et son caractère indépendant l'empêchent d'être démonstratif, abrége les saluts européens ; il ne connaît point cette démonstration des embrassements et des baisers, puisqu'il n'a pas l'habitude de communiquer ses sentiments par des témoignages affectueux. En passant dans la rue, un léger signe de tête suffit pour saluer ses connaissances ; il ne se découvrira point ; il ne

touchera pas même son chapeau ; mais il secouera la main à son ami pour le saluer ; il lui donnera le bras en marchant avec lui d'un même pas ferme et mesuré, d'un même pied large et solide, qu'il pose avec assurance, comme un homme dont la vie est assurée par quelque compagnie d'assurance pour la vie (*life assurance*), et dont il frappe de toute sa dimension les larges dalles des rues, proportionnées à ses allures graves et sûres.

Il est d'usage qu'un Anglais de bonne société, et surtout un élégant, passe l'été à un endroit de bains dans son île, entourée de sources intarissables qui sont celles des bains de mer, dans les lieux les plus fashionables de la côte. C'est là que l'habitude de ne point ôter son chapeau est de toute rigueur, et qu'elle a pu s'établir pour une raison bien motivée, celle de ne pas se refroidir en se découvrant. Elle paraît depuis être admise sur le continent, aux bains minéraux, où l'on a reconnu nuisible à la santé d'exposer sa tête aux effets du contact immédiat de l'air quand on prend les bains. Il est aussi plus commode de ne point se décoiffer à chaque instant, et de remplacer cette marque de politesse par un signe de tête plus ou moins prononcé, et quand on se connaît ou qu'on veut se connaître plus intimement, par un secoûment de mains à l'anglaise, dans toute la cordialité de l'indépendance. Ce n'est que devant la puissance de l'aristocratie et de ses diverses attributions de richesse et d'influence que l'on tire le chapeau en Angleterre, pour saluer ceux qui sont au-dessus de soi, et que ceux-ci touchent le leur avec toute la dignité d'une orgueilleuse gravité, par un mouvement d'affabilité, sans porter préjudice à aucune des considérations qui pourraient compromettre les convenances de l'orgueil.

L'étude de l'art de saluer consiste dans le tact de connaître les convenances et de saisir le moment où il faut saluer ou ne point saluer. On pourrait admettre à ce sujet

peut-être, comme règle générale de politesse, de répondre à chaque salut, vînt-il même de l'individu le plus inférieur; mais il y a des considérations majeures à observer dans ces occasions pour ne pas se compromettre.

Le *Quaterly-Review* raconte que le prince de Galles, plus tard George IV, roi de la Grande-Bretagne, modèle du gentleman le plus accompli de toute l'Angleterre, passant un jour dans la rue de Pall-Mall, salua par une inclination de tête tous ceux qui le saluèrent; mais que lorsque le balayeur de rue lui fit aussi sa révérence, il passa sans le remarquer. Fit-il bien, le prince? Après de graves et mûres réflexions, les arbitres des mœurs de politesse n'ont pu décider qu'affirmativement; car saluer un mendiant et ne rien lui donner, c'est se moquer de sa misère; s'arrêter et tirer de sa bourse une pièce de monnaie ne convenait pas à un prince, et cela aurait d'ailleurs fait plus de sensation que n'aurait valu l'aumône: ainsi, ce que le prince avait de mieux à faire, était de passer outre.

S'il est d'usage de bonne compagnie dans tous les pays, quand on rencontre dans la rue, au café, ou quelque part dans un lieu public, des personnes de sa connaissance, de ne point les saluer en les nommant par leur nom de famille, il est curieux d'observer qu'en Angleterre on ne demande point des nouvelles de l'épouse, d'une fille ou d'une sœur; mais que, d'après les règles de bienséance usitées, et sans entrer dans les rapports de parenté, on appelle par son prénom la personne de la santé de la quelle on s'informe, et on prouve ainsi, en étudiant les noms de baptême de ses connaissances, que l'on sait vivre. Cette particularité semble attester toute l'importance que les Anglais attachent à l'individualité, qui passe avant les considérations de parenté et autres relations, et paraît motiver à elle seule le degré de politesse des informations de convenance et de salut.

FRAPPEZ BIEN, S'IL VOUS PLAIT.

Convenances d'une première apparition à Londres. — Logement convenable. — Toilette élégante à l'anglaise. — Art de s'annoncer et de s'introduire convenablement. — Celui de frapper à la porte, d'après certaines règles. — Manière de se produire à l'antichambre. — Manière de s'annoncer dans les différentes conditions de domestique, de commissionnaire, de facteur. — Comment s'annonce le maître de la maison.

Après les règles générales de convenance et de bienséance que l'on vient d'exposer, il y en a une de la plus haute importance et d'une nature particulière qui est au-dessus de toutes les autres, et qui forme une catégorie à part; c'est que pour bien connaître les mœurs des Anglais, il faut savoir bien frapper à leurs portes. Tel est l'objet d'une première étude, indispensable quand on arrive à Londres, et dont la négligence pourrait avoir des suites très-fâcheuses.

En arrivant dans une ville que vous ne connaissez pas, c'est comme un livre nouveau qui vous tombe en mains, et dont il faut parcourir non-seulement les chapitres qui peuvent plus particulièrement vous intéresser, mais surtout ceux qu'il vous importe de connaître les premiers, d'après le but de votre séjour, les besoins de votre position et de celle que vous occupez dans la société. Pour voir les curiosités, les portes des monuments publics vous sont ouvertes au moyen de la monnaie sonnante; pour chercher des plaisirs et des dissipations, ne vous arrêtez point à Londres, vous feriez mieux d'en partir; pour connaître les usages et les habitudes, restez et étudiez, vous aurez beaucoup à apprendre; pour observer enfin, comparer, apprécier et juger la nation avec conscience et impartialité, prolongez votre séjour, instruisez-vous, et profitez avant tout des avis que vous êtes dans le cas de recueillir.

La première chose, dans toutes les villes et dans tous les pays, c'est de vous loger convenablement, et surtout

à Londres : c'est là qu'il faut savoir choisir un quartier respectable, condition indispensable, mais qui ne sert encore que d'introduction à la grande question que l'on va traiter, qui la précède, la prépare et la pose comme l'antécédent et la conséquence dans leur action réciproque. Elle vous impose avant tout la nécessité de prendre les informations de localité qui doivent guider vos premiers pas sur un sol inconnu. Si on vous offrait gratis le plus bel appartement dans un des plus grands hôtels de Totenham ou de Halborn, de grâce ne vous y logez pas, car personne n'irait vous y voir, vous n'auriez aucune invitation, et les domestiques mêmes n'oseraient remettre à leurs maîtres vos cartes, qui doivent porter votre adresse. Un gentleman respectable, et surtout d'un certain rang, doit ignorer ce qui se passe dans ces rues et dans bien d'autres ; mais il doit savoir qu'il ne faut pas s'y loger, d'autant plus qu'il n'y a peut-être pas d'exemple que la livrée d'un lord, d'un comte ou d'un duc y ait jamais paru, ou qu'un Anglais fashionable, qui peut-être a vu les quatre coins du monde, ait habité la partie industrielle de la Cité. Il est bien plus excusable à Londres d'être d'une ingénieuse simplicité d'esprit, de tenir même un peu des qualités d'un nigaud, que de demeurer dans un quartier réprouvé du bon ton, et surtout comme député anglais, pour avoir voté contre l'impôt des portes et fenêtres, auxquelles il faut frapper, que pour avoir écrit le plus beau traité de législation ou de philosophie dont on n'aime point les abstractions.

Les dimensions de votre logement peuvent être calculées sur celles de votre bourse ; c'est une circonstance qui, pour votre intérieur, ne tire point à conséquence, lorsque vous êtes obligé de vivre avec économie ; il vous faut seulement alors avoir soin de ne point en parler, et surtout de ne pas recevoir de visite. Si le manque de

fortune dans certains cas est un défaut, et dans d'autres un malheur, à Londres c'est toujours un vice, et l'infortune pécuniaire se joint ainsi à l'infortune politique.

Installé et logé respectablement, vous pouvez faire des visites pour présenter vos lettres d'introduction, mais toutes les portes vous seront encore fermées, et vous ne serez pas introduit, si vous ne savez pas comment vous y prendre pour les faire ouvrir, d'après les convenances anglaises et la dignité du rang ou de la position que vous occupez dans la société. N'oubliez pas le : Frappez bien, s'il vous plaît, mais faites attention comment il faut frapper.

Votre toilette faite avec soin, simple et élégante, à l'anglaise, votre habit d'une coupe fashionablement noble pour faire de l'effet, car il faut avant tout avoir eu recours au talent du tailleur, pour se présenter convenablement, vous vous trouvez en mesure de vous lancer et de faire votre première visite, dans un carrosse, voiture de remise ou cabriolet de seigneur, à quelque personne à la mode de ce monde fashionable qui décide de toutes les réputations et de toutes les convenances, ou à une personne de qualité, de marque ou de quelque influence. Malgré le suisse de l'hôtel, la porte sera toujours fermée. Frappez alors ou plutôt faites frapper à cette porte fermée, d'*après les règles de l'art de s'annoncer*, bien comme il faut, avec un air d'importance imperturbable; car c'est là le point essentiel, la question majeure de ce que l'on appelle savoir vivre et s'introduire. Ce n'est qu'en frappant à la porte d'une certaine manière que vous vous annoncez convenablement selon votre catégorie; c'est pourquoi il faut avoir soin de porter rapidement plusieurs petits coups consécutifs et bien déterminés. Si vous ne frappez que timidement, que vous ne fassiez partir qu'un ou deux coups même, on vous confondra avec le tailleur

que vous venez de payer, la laitière qui vous apporte la crème pour votre déjeuner, le facteur ou porteur de lettres de profession, quoique vous en soyez un, mais d'une espèce bien différente ; ou tout au plus on vous prendra pour un maître de langue qui vous a appris à prononcer les mots importants que vous ne devez articuler dans certaines occasions qu'en exprimant toute la grave conséquence de votre personnage. Pour ne pas être si désavantageusement confondu et risquer qu'on ne vous fasse attendre avant d'ouvrir, rappelez-vous les petits coups de seigneur, rapidement frappés avec l'assurance de votre dignité ; car la manière de s'annoncer distingue encore l'homme en voiture de l'homme à pied, entre lesquels il y a bien des modifications à observer. Il s'entend qu'il n'est permis qu'aux valets de pied à la livrée d'un duc ou autre seigneur de la plus haute volée, de pousser l'importance jusqu'à démantibuler le marteau à force de frapper, ou d'endommager les panneaux de la porte, d'un fini de politure appliquée d'après une nouvelle invention, brevetée d'une patente royale (royal patent).

Lorsqu'on vous aura ouvert, ayez soin de ne pas ôter votre chapeau, et gardez-vous bien de faire le moindre signe de politesse : observez en tout un air de supériorité quand vous demandez au domestique si son maître ou sa maîtresse sont à la maison, et n'oubliez pas de les nommer par leurs noms de baptême. Du moment que vous négligez ces usages, on ne vous laisse même pas entrer dans le vestibule ; car les domestiques anglais, si soumis, si prévenants envers leurs maîtres, sont d'une insolence classique envers l'étranger qui ne s'est pas étudié à leur imposer, pour être d'autant plus empressés lorsqu'il sait s'y prendre. Le vestibule est leur empire, l'antichambre leur trône ; ils commandent au rez-de-chaussée, et ne dominent à l'antichambre que pour

être esclaves au salon ; ils ne mesurent leur respect que sur la manière plus ou moins importante avec laquelle on se présente devant eux. Si, par exemple, après avoir frappé d'une manière faible et timide, vous vous découvrez et parlez civilement au domestique, il vous tournera le dos, vous éconduira ou vous répétera que ses maîtres n'y sont pas. Prenez sur vous d'être un peu brusque, impérieux, fier, et résumez ces préceptes avec une certaine morgue, en regardant à peine, si vous pouvez assez vous composer, le domestique auquel vous daignez parler ; il sera alors très-poli, et aura de votre personne une haute idée qui vous sera utile, même dans le salon, beaucoup plus que vous ne pensez ; car il faut bien savoir qu'un seul mot, un regard, un geste, la moindre gaucherie qui pourrait vous échapper parviendrait avant vous à la connaissance de la maîtresse de la maison par l'intermédiaire de la femme de chambre ; car l'esprit d'association et de spéculation, deux choses qui vont toujours ensemble, fait que chacun des serviteurs désire se rendre utile et agréable dans la sphère de ses attributions.

Il est certain qu'à Londres, la seule manière de frapper ou de sonner à la porte, annonce la condition de celui auquel on doit ouvrir. Un domestique sonne, un commissionnaire frappe un coup, le facteur deux coups, un homme bien élevé plusieurs coups. Le maître de la maison frappe et sonne en même temps.

CHAPITRE VIII.

SOCIABILITÉ ANGLAISE ET GOUTS NATIONAUX.

ARTICLE Ier.

RÉCEPTION. — SALON. — SOIRÉE.

Entrée dans un salon. — Quiproquo d'annonce. — Aspect du salon. — Règles de conduite fondées sur un principe pratique. — Certain mot de politesse à éviter. — Suprême bon ton d'indifférence. — Secoûment de mains.— Entretien de la soirée et manière de se retirer.

Après avoir, au chapitre précédent, appris à bien frapper aux portes fermées des hôtels, pour s'annoncer avec importance et remettre fashionablement ses lettres d'introduction, l'étranger se trouve installé en qualité de respectable gentleman. Il peut alors s'attendre, comme une conséquence naturelle de son introduction, à des invitations pour la soirée, invitations qui précèdent celles pour le dîner, et qui sont d'une bien plus grande distinction.

Le caractère taciturne, fier et insociable, au milieu de leur sociabilité, ne permet point aux Anglais d'admettre dans un salon de Londres le mouvement de la gaieté, le bruit qui se manifeste dans ceux du continent. Avec un air d'abandon et de négligence, tout y a un aspect sévère et rigoureux d'étiquette de hiérarchie, par les égards qu'on porte aux supériorités sociales, qui donnent la mesure des attentions que l'on témoigne aux étrangers de plus ou moins de distinction.

On fait les premières visites, comme partout ailleurs, le matin, d'après les heures tardives de la journée de

Londres. Les dames reçoivent aussi le matin. L'échange des visites et des cartes ayant eu lieu, on procède aux invitations qui se font ordinairement par écrit, et, dans les grandes occasions, par billets imprimés.

L'étranger arrivé à l'heure indiquée de la réunion du soir, sans trop tarder la première fois, les deux battants lui sont ouverts pour lui donner entrée dans le salon. Le domestique, placé à la porte, prononce à haute voix le nom du nouveau venu, qu'on lui a transmis, et qu'il fait résonner dans l'appartement de toute l'étendue de son organe. C'est un usage respectable de représentation, mais qui donne souvent lieu à des erreurs, à des quiproquo aussi comiques que désagréables, parce que le domestique, malgré la gravité de ses fonctions et la livrée officielle, avec les boutons aux armes de son maître, ses bas de soie, ses aiguillettes et sa tête poudrée, confond surtout les noms des étrangers, ou les estropie d'une manière curieuse, quand il ne peut, d'après les articulations de sa langue, ni les mâcher ni les siffler.

C'est ainsi qu'un Français, nommé Delaflotte, entrant dans le drawing-room de lord L..., fut annoncé par le domestique, qui criait aussi haut que possible, sous le nom de M. *Hell a float*. Au son alarmant de ce mot, qui signifie littéralement *enfer flottant*, tous les yeux se tournent vers l'entrée, et l'on voit paraître un jeune cavalier, mince, élégant, fort doux et délicat, visiblement confondu, parce qu'il ne pouvait comprendre ce qui le rendait ainsi l'objet de l'attention générale.

Un incident plus fâcheux arriva un soir à lady A... et à sa fille, chez le duc de Devonshire. Ces deux dames étaient au nombre des amies intimes de la duchesse, et avaient souvent lieu de se fâcher contre le domestique en faction à la porte, serviteur plein de bonne volonté, mais un peu nigaud, qui chaque fois criait à gorge déployée : « The right honorable lady A... and the ho-

norable miss A...» La très-honorable madame A... et la noble mademoiselle A..., sans jamais dévier de son habitude. Ces dames, à la fin, lui répétèrent d'une manière bien précise d'omettre à l'avenir les titres. Le brave homme prit la chose à la lettre, selon sa conception, et à la prochaine apparition de ces dames, l'hôtel de Devonshire entendit avec étonnement, et au grand amusement de l'assemblée, cette annonce : « Simple lady A... and plain miss A..., ark coming up. » La simple madame A... et mademoiselle A... tout court, montent à l'instant.

Un salon anglais présente, dans son ensemble, un coup d'œil bien différent d'un salon français. Déjà la variété des meubles réunis dans un même salon, la disparate de leurs formes et la manière dont ils sont groupés, lui donnent une physionomie d'indépendance de goût. Il est rare que les pièces de l'ameublement d'un salon aient la même forme, et plus rare encore qu'elles soient rangées en ordre, quoiqu'on aime la régularité; on dirait que c'est fait à dessein, pour éviter l'air d'un certain assujettissement. Sur une douzaine de fauteuils, à peine en trouve-t-on deux de la même dimension, dans lesquels, plein de l'orgueil de sa propre personne et de la dignité qu'on a à soutenir, pour être respectable, on est obligé de se laisser tomber bien bas, quand on s'assied dans ces fauteuils à dos renversés, parce qu'ils sont si près de terre, à force d'être fashionables, qu'il faut faire des efforts peu gracieux pour se relever : c'est la conséquence du confort et de l'indépendance dans la représentation sociale. Il paraît ainsi que, pour s'asseoir dans un salon de bonne compagnie, on ne saurait faire autrement que de se laisser aller, comme les Anglais, à une certaine négligence dans les manières, négligence qui s'étend sur toute la tenue de la société, malgré l'étiquette qui y règne.

On pourrait donc dire qu'il en résulte le *principe pra-*

tique que, introduit dans un salon anglais de Londres, vous réglerez votre conduite d'après cette loi : qu'il faut être *Anglais avec les Anglais*, surtout éviter de paraître étranger avec des habitudes étrangères, fussent-elles élégantes comme les françaises, et, chose essentielle à observer, ne jamais se permettre la moindre familiarité. N'oubliez pas que les plus petites causes produisent souvent les plus grands effets, et qu'ici, au milieu d'une nation grande et puissante, un seul fait de ce genre perd un homme pour toujours dans l'opinion qu'il doit acquérir, parce que c'est le pays des bienséances d'usage, lesquelles, réunies à l'indépendance de l'ensemble, empêchent les empiétements sur tout ce qui concerne les convenances de ce qu'on appelle le respectable de la nation.

Comme il faut être Anglais avec les Anglais, il faut aussi avoir soin de ne pas être ni trop poli ni trop prévenant, et surtout de ne point répéter certaines locutions de bon ton qui ne serait pas celui des Anglais; elles trahiraient un genre de politesse continentale trop insolite pour leur plaire. Ces sortes de choses ne conviennent point à la gravité qui doit constituer la dignité individuelle dans un cercle anglais; elles sont trop banales, trop au-dessous du respectable et de l'aplomb de la représentation sociale. Ménagez les expressions d'une civilité coulante et populaire; placez le plus rarement possible, et surtout à table, qu'elle soit ronde ou carrée, ce petit mot d'urbanité française : « S'il vous plaît », dont la répétition choquerait en Angleterre, parce qu'il y paraîtrait trop poli. Dans la société anglaise, chacun est censé faire, d'après l'échelle du respectable en général, ce qui lui plaît, sans demander aux autres si cela leur plaît; or, chacun doit savoir ce qui convient à autrui, pour ne point choquer l'orgueil de ses habitudes, qui portent l'apparence d'une parfaite indépendance personnelle. Lors même qu'on vous

dira que vous parlez bien l'anglais» on vous observera que ce petit mot : « S'il vous plaît (if you please) », dès qu'il est souvent répété, aurait suffi pour faire connaître à la société votre origine continentale.

En circulant dans un salon, passer quelques minutes à examiner l'appartement élégant du maître de la maison chez lequel on est invité, admirer ses tableaux, ses bronzes et ses meubles, pourrait, en Angleterre, passer pour une conduite fort impolie, car *le suprême bon ton* consiste dans *l'indifférence*. Déjà l'Anglais, par la seule raison qu'il est Anglais, ne voudrait, pour tout au monde, manifester une grande admiration en visitant la maison d'un étranger; il craindrait qu'on ne supposât qu'il n'a jamais rien vu de si beau. Ainsi rappelez-vous d'être, avant tout, Anglais avec les Anglais, pour vous trouver bien dans leurs salons, et ne négligez point d'observer cette règle générale de la convenance des salons anglais, d'affecter une noble indifférence, lors même qu'entraîné par votre goût, vous vous sentiriez le besoin d'admirer le luxe, la richesse et la magnificence qui vous entourent, les beaux tableaux qui s'offrent à vos yeux.

Il est d'usage, en entrant dans un salon, même pour les étrangers qui y sont admis, non-seulement de s'approcher de la maîtresse de la maison, comme cela se pratique partout ailleurs, mais encore de prendre sa main, et, au lieu de la porter à ses lèvres, ainsi que l'exigeait l'ancienne étiquette française, comme pour lui rendre un respectueux hommage, de la secouer bien à l'anglaise, politesse que d'abord il faut savoir apprécier dans certaines circonstances, pour l'appliquer généralement, surtout dans les sommités de la société, où elle est d'une haute portée. Or, en voyant toute une société se secouant ainsi la main réciproquement, sans distinction de sexe, et souvent sans égard à la délicatesse des mains de femmes, on dirait que, par ce procédé de civilité générale, on vou-

drait suppléer au mouvement qu'on chercherait en vain dans les salons d'Angleterre. Au reste, c'est une mode qui paraît se répandre aujourd'hui sur la France, sur l'Allemagne, sur presque toute l'Europe, au point que, quel que puisse être le mérite de sa démonstration franche et loyale, on se trouve secoué maintenant dans la société, sans savoir si c'est à la française ou à l'anglaise. Cette politesse se répète envers toutes les dames que l'on connaît et dont on s'approche avec une cordialité de confiance que des jeunes gens pourraient avoir quelque scrupule de faire valoir généralement vis-à-vis de jeunes personnes, pour être parfaitement à la mode, en leur secouant la main. On dira d'ailleurs que c'est une bonne manière, qui a du mérite même, parce que, dans sa noble simplicité et sa confiante démonstration qui ne craint point d'être compromise, elle a l'air de vous avertir qu'elle ne saurait être que l'expression d'une certaine franchise de caractère, qu'avant tout elle est nationalement anglaise, et, dans ce moment, généralement européenne, par l'influence dominante des démonstrations.

Les convives, arrivés successivement, entourent les dames et se groupent en prenant le café ou le thé. D'autres se réunissent près de la cheminée pour causer, quand on a déjà des relations établies, ou qu'on a été ce qu'on appelle *introduit* (introduced), c'est-à-dire, que les noms ont été réciproquement articulés par l'entremise d'un tiers, ce qui est de rigueur, car l'usage ne permet point d'adresser la parole à une personne à laquelle on n'a point été nommé. Quelques parties de jeu s'arrangent; un morceau de musique est exécuté sur le piano, souvent à quatre mains; des romances sont chantées avec l'expression du romantisme du moderne antique, sans trop animer, ni trop occuper la société, d'autant plus qu'à Londres, on entend la musique sans l'écouter, et on l'écoute sans toujours la sentir. On parle des nouvelles

du jour ; et la politique, passion des hommes, et la mode, idole des femmes, sont ici traitées sans passion, en ménageant les opinions. La soirée se passe ainsi avec toute la dignité de la représentation sociale, sans trop de mouvement ni trop de conversation ; et quoiqu'on soit en Angleterre, on se retire à la française.

Le maître de la maison, au commencement de la soirée, s'étant porté de quelques pas au-devant de l'étranger, en le voyant entrer, se dispense de l'accompagner quand il sort. Lorsqu'il remarque les dispositions de retraite d'un convive, sa politesse se borne à un coup de sonnette pour avertir les laquais et leur laisser le soin de faire les honneurs de l'antichambre.

Les grandes soirées d'apparat, nommées *routs*, et les bals parés réunissent tous les traits caractéristiques les plus saillants de la représentation sociale des Anglais. Mais l'hospitalité nationale, avant d'assembler la foule, qui se heurte et se choque dans l'encombrement des routs, ou de la réunir en la faisant danser, se réserve d'en faire un choix, pour inviter les élus à goûter la soupe à l'anglaise : cette faveur, la plus distinguée, est le triomphe de sa sociabilité et de son intéressante et curieuse originalité, respectable dans ses anciens usages et sa cordialité. Il sera donc permis de procéder d'abord aux dîners anglais, avant de paraître aux routs et aux bals.

DINERS ANGLAIS.

Renommée des anciens dîners de Sybaris. — Disparition de cette ville dans le fond de la mer. — Rochers fabuleux de Scylla et de Charybde d'antique mémoire. — Usage des Chinois. — Heures des dîners en Europe. — Lord Londonderry. — Usage en Angleterre et en France. — Cuisine anglaise. — Quatre catégories de dîners anglais. — Mess des officiers. — Art de Vauban et de Coehorn mis à profit. — After-dinner. — Diners de simples gentlemen. — Leur franchise et leur noble simplicité. — Cordialité de l'after-dinner. — Sociabilité des Anglais dans l'intérieur de

leurs familles. — Triomphe de leur hospitalité. — Dîners ou banquets solennels d'associations. — Places assignées. — Présidents des tables. — Confusion de services et de plats. — After-dinner. — Moments d'inspiration. — Toast. — Discours. — Éloquence générale. — Verve des Anglais aux débats des chambres et aux after-dinner des banquets. — Esprit et profondeur des discours. — Groupes de conversations particulières. — Caractère des discussions politiques à table. — Banquets de haute sociéte, ou dîners de représentation. — Étiquette. — Service pompeux de table. — Plats de fondation. — Caractère cérémonial de l'after-dinner. — Réunion du sitting-room des dames, après la séparation de l'after-dinner. — Principe de séparation des deux sexes. — Résumé de la gastronomie nationale, dans la manifestation de son indépendance.

Le besoin de dîner, on n'en doutera pas, est aussi ancien, aussi antique que l'origine du genre humain. Mais la manière de dîner et les usages qu'on observe en cette occasion diffèrent dans tous les pays, jusqu'au mode et aux termes d'après lesquels on est invité.

En consultant les annales de l'histoire sur ce chapitre important de l'existence humaine et sociale, on apprend qu'à Sybaris on avait la coutume d'inviter les dames toute une année d'avance aux fêtes des banquets publics qui se donnaient dans cette ville, centre du luxe des temps les plus reculés; il leur fallait cette latitude pour les préparatifs de leur toilette qui, sans nul doute, ne devait rien laisser à désirer. On ne prouvera point l'exactitude de ce fait historique, parce que Sybaris, chef-lieu d'une des premières colonies grecques sur la côte méridionale de la Calabre, près de Reggio, avait déjà cessé d'exister longtemps avant l'apparition d'Alexandre de Macédoine, et même d'Homère, ce qui remonte à mille ans avant l'ère chrétienne; c'est dire que les Sybarites n'étaient pas chrétiens. Cette cité voluptueuse, célèbre par son luxe, par sa friandise, sa mollesse et sa dissolution, qui lui ont valu une renommée passée en proverbe, fut engloutie dans les flots de la mer à la suite d'un tremblement de terre. Peut-être disparut-elle avec tous ses habitants au moment de l'un de leurs dîners

somptueux, au milieu de leurs excès, comme pour les punir de leurs vices. La mer, en les précipitant dans ses abîmes, fit naître dans le canal qui sépare la Calabre de la Sicile, les rochers personnifiés de Scylla, monstre malin qui faisait échouer sur ses flancs les navires qui tentaient le passage du canal; et le Charybde, autre monstre qui, du fond de la mer, les engloutissait dans ses gouffres, et dont la fable peignait la puissance redoutable des couleurs les plus vives et les plus effrayantes. Les rochers de Scylla ont disparu à leur tour dans le fond de la mer par le grand tremblement de terre qui dévasta Messine en 1783. Il n'est resté dans ce passage, avec le souvenir des dîners sybarites, qu'un tourbillon qui est encore dangereux aux gastronomes quand ils le traversent par une mer houleuse et écumante. On ne craindra donc plus les inconvénients et les suites des dîners sybarites, car les uns ont disparu, les autres n'ont point lieu, et on n'est plus invité à dîner une année à l'avance.

Dans nos temps éclairés où l'on se presse de vivre et de jouir, on n'a pas besoin de tant de temps pour se préparer à des invitations de dîners. On se borne à l'intervalle de huit, rarement de quinze jours, pour être invité d'avance à un banquet; dans les occasions ordinaires même à trois jours, qui doivent suffire à tous les préparatifs de toilette.

En Chine, il appartient à la bonne manière de vivre que le maître s'éloigne de la maison lorsqu'il a invité du monde à dîner. Cet usage paraît choquant et peu aimable, quoiqu'on imite aujourd'hui les Chinois dans les objets de mode; mais l'usage n'est pas aussi déraisonnable qu'il le paraît au premier abord, car il y aurait peut-être bien des dîners européens où les convives se passeraient volontiers de la présence de celui qui les a invités. Mais dans les dîners qu'on va donner ici, on ne dînera

point sans le maître de la maison, pour apprécier tous les usages respectables qu'il observe et les honneurs qu'il rend à ses convives.

L'heure ordinaire du dîner est aussi différente que les habitudes et les mœurs des diverses nations et des classes qui les composent. En Allemagne, on dîne à une et à deux heures après midi; dans les cercles diplomatiques, à quatre. En Italie, on dîne à cinq heures, à Paris à six, à Londres à sept et à huit heures du soir. On n'aurait au fond rien à objecter quant à l'heure du repas fixé pour le soir, car cet usage réunit bien des avantages pour l'homme d'affaires. On a devant soi toute la journée; on peut beaucoup travailler d'un trait, sans interruption, et il est agréable d'avoir achevé la besogne de sa journée jusqu'à l'heure du repas principal. On est moins préoccupé, on est plus tranquille, mieux disposé, et on se restaure plus à son aise quand on a l'esprit libre pour le reste de la soirée; enfin, on jouit mieux des plaisirs de la table et de la conversation. Il est, dit-on, nuisible à la santé de dîner tard; mais lorsqu'on dîne à une heure, que fait-on le soir? On soupe à huit heures; ce qui répond au déjeuner à la fourchette ou au *lunch* des Anglais à onze heures ou à midi, auquel on ne s'arrête pas longtemps, et au dîner du soir, sans couper désagréablement la journée et le travail.

Le monde fashionable de Londres fait aussi, il est vrai, comme cela arrive dans presque toutes les grandes villes, de la nuit le jour et du jour la nuit; mais les longues séances du parlement y contribuent beaucoup. On se met à table à huit ou neuf heures, on se couche de grand matin, et on se lève après dix heures et même à deux heures de l'après-midi. Lord Londonderry se promenait chaque jour à cheval le matin de bonne heure; il arrivait souvent que les personnes qui avaient été invitées chez lui pour la soirée de la veille, étaient encore réunies dans

son drawing-room ou salon de compagnie, lorsqu'il rentrait de sa promenade matinale.

Le code de la civilité française prescrit au maître de la maison de faire faire connaissance entre eux aux convives qu'il a invités, avant de se mettre à table. Cet usage n'est pratiqué que lorsque la société n'est pas nombreuse.

A Londres, cette formalité n'a jamais lieu; on abandonne ce soin aux convives eux-mêmes, quelque étrangers qu'ils soient entre eux; on suppose, par un effet d'esprit de *bon ton* (fashion), qu'ils se connaissent ou qu'ils sauront bien faire connaissance.

Dans quelques sociétés, en France ainsi qu'en Angleterre, il est d'usage de présenter à la dame le cavalier qui doit avoir l'honneur de lui offrir le bras pour la conduire à table, ou bien de marquer d'avance chaque place du nom de la personne qui l'occupera. Cette dernière coutume, qu'il soit permis de l'observer, paraît peu obligeante; elle déroge aux plaisirs de la table, fait tort à la conversation, sépare ceux qui se cherchent et réunit ceux qui ne se conviennent pas, car la bonne étoile ne favorise pas tout le monde. C'est d'ailleurs une dure condition que l'on impose au convive; elle le prive de la liberté de sa volonté, et lui fait subir les arrêts de la prédestination des Orientaux; car on aurait peut-être encore bien des choses à dire à telle personne que l'on connaît, qu'on n'a pas vue depuis longtemps, bien des politesses à faire à telle autre, indépendamment du plaisir de la conversation que l'on désire avoir.

Autrefois il était d'usage, en France et en Angleterre, et même aux grands repas, que le maître de la maison fît les honneurs de la table. Cet usage a disparu à Londres dans les grands dîners. Les mets sont servis par les domestiques, ce qui contribue à mettre les convives à leur aise et à débarrasser le maître d'une cérémonie d'autant plus fatigante que la société est plus nombreuse. Il peut

aujourd'hui sans contrainte se mêler à la causerie des conviés, et même faire les frais de la conversation ou contribuer à l'entretenir. Aussi cette coutume favorise-t-elle sous tous les rapports l'agrément de la sociabilité qui doit présider à un dîner bien assorti, lors même qu'elle n'appartient pas au caractère anglais.

La cuisine anglaise est en général simple et succulente, mais aussi souvent excitante. On aime beaucoup les mets au naturel. Les légumes, les pommes de terre, les poissons sont cuits à l'eau, accompagnés d'une sauce au beurre, et souvent de simple beurre fondu que l'on sert à part; mais l'assaisonnement est ordinairement le poivre de Cayenne ou d'autres épiceries irritantes que l'on met dans les sauces élégantes. Les pâtisseries ne sont pas renommées, et les plats doux se bornent à quelques crèmes et à quelques gelées, à la confection desquelles ne préside point la perfection de l'art. On fera mention, à l'occasion des divers genres de dîners que l'on exposera ici dans leur physionomie caractéristique, des principaux plats nationaux qui y figurent.

Après ces préliminaires d'introduction, on permettra de se mettre à dîner et d'assister à différents repas, selon les cercles dans lesquels on se trouvera successivement introduits.

On peut admettre *quatre catégories de dîners* distinctes en Angleterre : les dîners d'officiers du même régiment qui se cotisent et qu'on appelle *mess;* ceux de simples gentlemen et d'honorables notabilités; les banquets des réunions solennelles, politiques, savantes et littéraires; enfin les dîners de la haute société, des autorités représentatives de la première noblesse du pays. Tous ces dîners diffèrent entre eux, et ont leur caractère particulier.

Les *mess* des officiers de régiment sont une institution pratique, commode, agréable, et suppléent aux réunions de famille, où chacun apporte sa quote-part pour un

ménage commun, entretenu avec soin, avec économie, et pourtant avec toute la sollicitude du confort qui convient à l'esprit de corps, à la dignité du métier de l'honneur, de la discipline, de la renommée et de la bonne manière d'être solidement nourri. Cette louable coutume dans les armées anglaises, en donnant une famille à ceux qui n'en ont pas, a de grands avantages; les officiers apprennent à se connaître, à vivre ensemble et à ne former qu'une seule famille par le lien le plus naturel, par le besoin journalier de manger ensemble. On y réunit un cabinet de lecture de tous les journaux et brochures politiques et militaires, une bibliothèque qui renferme des livres d'étude de chacune des différentes armes, jusqu'aux globes géographiques et aux cartes de toutes les parties du monde, qui peuvent être consultés à volonté par les officiers studieux; institution dont il a été question avec quelques détails au chapitre VI, à l'art. Woolwich, à l'occasion des mess des officiers d'artillerie. C'est le président élu parmi les officiers pour la semaine ou pour le mois, qui préside au dîner, qui y maintient l'ordre et la décence, et qui, le repas fini et la nappe enlevée, annonce les santés et les toasts qu'il propose et qu'il porte le premier. C'est le président qui sert la soupe et découpe le rôti, les pommes de terre, les beefsteaks, les grandes pièces de résistance auxquelles personne ne résiste; les roastbeefs d'une taille formidable et les plumb-puddings n'y manquent pas. Ces puddings, qui sont servis sur des plats immenses, entourés d'une flamme de Bengale, nagent dans le rhum qu'on a allumé pour mettre le dîner à feu et flammes, avant même qu'on arrive au dessert et aux libations des vins et des boissons spiritueuses. Le dessert servi à son tour, le signal décisif est donné. La nappe est enlevée de la longue table qu'entourent les officiers de tout un régiment; chacun est signalé à son poste; les opérations de la tactique vont dé-

ployer leur force et leur haute portée ; on commence à manœuvrer en rase campagne, secondé par les profondes combinaisons de la stratégie qui calcule le temps et l'effet des opérations, et qui seule tient tête à toutes les batteries qui vont paraître. L'art des Vauban et des Coehorn est mis à profit pour ménager les parallélogrammes et les angles, multiplier les chausse-trapes, discipliner et contenir dans leurs lignes de circonvallation respectives, les flacons de vin qui opèrent comme autant de corps d'armée, en se transportant par échelons.

C'est ce qu'on appelle le *after-dinner*, car les Anglais dînent encore après le dîner, en buvant, comme pour distinguer les gourmands des gourmets. Des carafes de vins d'Oporto, de Xerès (que les Anglais nomment Cheres), et de Madère, qui peut-être quelquefois n'ont point connu leur patrie putative, et qui ne sont souvent que des vins de France ou d'Allemagne, rendus plus forts, plus capiteux par un supplément d'eau-de-vie ou de rhum, qu'on prétend être indispensable pour les conserver durant le trajet de mer qu'ils ont à faire; ces carafes commencent à circuler sur la table, et chacun les passe à son voisin, en portant les toasts que propose de préférence l'officier président. Quelquefois on fait des libations avec le whiskey, espèce d'eau-de-vie très-forte, auquel on ajoute de l'eau chaude et du sucre pour bien terminer le repas. Les officiers auxquels il arrive d'inviter des étrangers à ces mess, leur permettent, quand ils n'ont pas l'habitude ou la capacité de faire honneur aux toasts, de s'adresser au président qui, dans ce cas, a l'obligeance de se charger pour eux des toasts qu'on porte. Dans d'autres occasions, l'usage permet aussi de se borner à porter le verre à ses lèvres, en faisant semblant de le remplir à chaque nouvelle proposition qu'on reçoit; mais accepter un verre, quand la personne qui le propose prie d'indiquer l'espèce de vin qu'on préfère, est une politesse

nationale qu'on ne saurait décliner. L'ale et le porter, dont on n'a pas manqué d'assaisonner le dîner, ainsi que le vin qu'on a bu durant le repas, ne comptent point. *L'after-dinner* a ses lois et ses usages. Le repas est définitivement terminé par le café, destiné à chasser tous les excitants qui l'ont précédé.

Le dîner de simples gentlemen ou d'honorables et respectables notabilités à la ville et à la campagne, est présidé, dans les petits comités, par le maître de la maison qui fait les honneurs de la table avec toute l'obligeance et la franchise d'une noble simplicité qui caractérise les mœurs de son intérieur. Il sert la soupe et interroge chaque convive, en l'appelant par son prénom, tel que sir Charles ou sir John, pour savoir s'il préfère le poisson au bouilli, et il ne manque jamais de demander s'il aime mieux la tête que la queue du poisson, le gras ou le maigre de la viande. On répond avec la même franchise, et on ajoute avec politesse, en envoyant son assiette par le domestique, ou en la présentant par l'entremise des voisins qui s'y prêtent toujours de bonne grâce: « If you please » (s'il vous plaît), sans trop répéter ce mot. C'est sans doute en petite société une bonne manière ronde, franche et loyale d'offrir et de recevoir l'hospitalité d'un respectable ménage; elle rappelle les premiers temps de la simplicité et de la naïveté des mœurs qui l'ont consacrée. Les plats nationaux ne manquent jamais, et le portwine et le cheres, qui circulent sur la nappe qu'on n'enlève point et qui couvre la table jusqu'à la fin de l'after-dinner.

Cependant les modifications de la mode ont aussi plus ou moins pénétré dans la cuisine bourgeoise des petits gentlemen. Le roast-beef et le pudding, ces plats classiques des Anglais, ne se montrent aujourd'hui qu'à la suite des productions d'une gastronomie exotique. Les aldermen même se gênent de manger exclusivement le potage à la tortue; car on voit aujourd'hui cet animal inoffensif

dont la soupe est de fondation aux grands dîners, exposé chez tous les marchands de comestibles; ce qui est déjà une raison valable pour la remplacer par le *mock-turtle-soup*, espèce de potage substantiel de tête de veau, assaisonné d'épices. Les *lamb-chops* sont encore fort estimés, et on apprécie tout ce qu'il y a de spiritueux et de généreux dans les puddings au rhum.

Les dames qui assistent au dîner se retirent à un signal donné par la maîtresse de la maison, après que la dernière crème a été servie. Tout le monde se lève alors pour les saluer, et on est fier de rendre honneur aux dames avec tout le respect qui leur est dû. Elles quittent la salle à manger avant que l'after-dinner commence, pour laisser les hommes jouir de leur liberté, afin que les carafes fassent leur course accoutumée, et rendre aux toasts leur privilége national. Les domestiques qui ont servi le vin disparaissent et ne se montrent que pour remplir les carafes à mesure qu'on les vide. Quelquefois le maître de la maison prend son verre et son assiette, car le dessert est resté sur la table, et va se placer auprès de la personne qu'il veut honorer, ce qui se pratique surtout en Écosse; les convives de leur côté se rapprochent les uns des autres, et s'entretiennent d'intérêts locaux, de chasses et de courses, en donnant libre cours à la circulation de trois ou quatre flacons de cristal qui passent de main en main, jusqu'à ce qu'après trois quarts d'heure ou une heure, les conversations soient interrompues par l'annonce du café. On quitte la table pour aller rejoindre les dames qui, à leur tour, étaient réunies dans le sitting-room, attendant l'arrivée des messieurs pour le café ou le thé que l'on sert en même temps, et qu'elles versent en causant, assemblant autour d'elles toute la société pour se livrer à la conversation avec un certain abandon.

C'est ainsi que le fond du caractère anglais se révèle et

s'épanouit aux dîners de famille. Pris dans son centre, sur le sol natal, il est naturellement ouvert et avenant dans les démonstrations *d'une franche hospitalité*, dont les lois traditionnelles sont religieusement observées. Alors la franchise de l'Anglais va même jusqu'à la bonhomie, et il saura toujours, dans l'intérieur de sa famille, s'occuper de ses convives, sans persécutions de politesses, les captiver et les intéresser, sans les accabler d'ostentation ou de froideur. Un dîner de famille est le reflet des antiques mœurs patriarcales de son pays et *le triomphe de son hospitalité*.

Les *grands dîners ou banquets de réunions solennelles* d'associations savantes, industrielles ou politiques, ont une autre couleur. Ils sont toujours nombreux; et pour distinguer toutes les lignes de démarcations sociales et honorer les sommités d'après leurs titres et leurs catégories, les places sont marquées du nom des personnes qui doivent les occuper. On présente à chacun le numéro de la table à laquelle il appartient, avec le nom de celui qui la préside. Ce président a sa place au haut bout de la table; quelquefois il y en a un second qui occupe l'extrémité opposée. Les plats sont servis avec assez de confusion par une cohorte de domestiques. Les mets qui occupent la table et qui appartiennent au premier et au second service sont confondus, et chacun se sert d'après le choix qu'il fait, sans négliger toutefois d'en offrir à son voisin, ou bien de lui passer le plat après s'être servi. Les divers services chauds ou froids, ceux qui se sont refroidis par une longue exposition, ainsi que le dessert, entamés, envahis de tous côtés avant d'être présentés successivement, restent sur la table, et offrent l'aspect d'une destruction générale à la suite des brèches et des assauts les plus intrépides qu'ils ont essuyés. Le repas terminé au milieu de ces ravages des plats, l'after-dinner s'établit, sans enlever la nap-

pe, et les carafes commencent à entreprendre leur grande promenade.

C'est alors que tout le monde se sent inspiré; c'est alors que les présidents, depuis le premier jusqu'au dernier, se lèvent à tour de rôle pour porter les santés d'usage, qui commencent par « *Majesty's toast* », expression bien significative, car boire à la santé de la Majesté est d'une portée trop nationale pour ne pas l'examiner en son lieu; santé suivie de tous les toasts patriotiques, toujours le verre à la main, en prononçant des discours pleins de chaleur et de verve. C'est alors que la langue est déliée, que les convives inspirés se lèvent l'un après l'autre pour répondre ou pour improviser à leur tour souvent de longs et éloquents discours. Le silence le plus profond s'établit, dès que l'on voit que quelqu'un se lève pour haranguer la réunion, sous l'égide de l'inspiration, le verre à la main, le tenant bien élevé du bout des doigts de sa droite, signe magique du respect qu'il impose. Or, l'orateur commence d'abord son discours éloquent, ou par le toast qu'il porte, ou par celui qui est la conséquence de son allocution, et que couvrent des applaudissements bruyants et multipliés. Souvent, dans des moments d'extase, on entend retentir sur la table des coups de poing pour donner aux applaudissements plus d'expression encore, et manifester ainsi l'enthousiasme de la satisfaction intime que l'on éprouve. Les journaux souvent en rendent compte avec une exactitude remarquable et avec des détails, comme si des sténographes eussent saisi et tracé sur le papier chaque parole pour la transmettre à la postérité. Il est rare aussi que, dans ces salles immenses, où dînent à la fois plusieurs centaines de personnes, il n'y ait point de tribunes garnies de spectateurs.

L'after-dinner est le grand moment de l'éloquence générale, de la verve naturelle de la nation, le moment

le plus curieux, le plus caractéristique et souvent le plus imposant dans sa noble nationalité, dans l'énergie de sa parole et l'élan de son expression, qu'improvise une pensée toujours juste et vraie, du moment qu'elle n'est point trempée dans les couleurs de l'esprit de parti ou d'une passion politique; mais soutenue par le sentiment de la chose, relevée par la dignité de l'expression qui y préside, par l'orgueil national et l'amour de la patrie, que l'Anglais regarde toujours et partout comme la propriété de sa personne, de son individualité et comme une de ses plus glorieuses créations.

L'Anglais paraît n'avoir dans sa vie que deux occasions importantes, où il parle avec abondance, avec verve et éloquence; dans toutes les autres circonstances de sa carrière politique et morale, il n'est guère prodigue de paroles; il est bref, silencieux, sec, d'une apathie de morgue dédaigneuse qui s'oppose à tout échange de paroles et d'idées. Taciturne de son naturel, il ne retrouve la parole que dans ces seules occasions pour briller par son éloquence. Il met alors toute son attention et toute l'expression de ses facultés, de la force et de la véhémence, de la profondeur et de la satire dans sa verve naturelle; de là son pouvoir acquis par ses discours, et ses succès à la tribune. Ces deux occasions remarquables de sa vie, qui rendent sa parole vivante, riche, abondante, sont *les débats des chambres*, surtout lorsqu'il s'agit d'intérêts personnels, et les *after-dinners*, où, sur la base d'un dîner solide et national, fortifié par des libations spiritueuses, il se sent à l'aise dans toute l'originalité de son intéressante et indépendante nationalité. Ce n'est qu'alors qu'il se livre aux inspirations des pensées, des idées qu'il a mûries dans le silence intérieur, et qui trouvent toujours une expression pleine de nerf, de dignité dans son éloquence naturelle, parce qu'elles sont le reflet du type interne de ses réflexions qu'il rend dès lors avec

toute la fraîcheur, le naturel et la naïveté de l'autopsie de la première conception d'une inspiration que lui présente l'occasion. C'est ainsi qu'il parle souvent, avec beaucoup d'esprit et de profondeur, du but pratique des sciences, des nouvelles inventions et de leurs conséquences; et lorsque ce sont des savants qui se trouvent réunis, ils ne manquent point de s'adresser réciproquement les plus brillants éloges, parce que c'est encore l'occasion de les faire valoir; car c'est l'orgueil de la caste qui y préside et qui se confond avec la gloire nationale. Quelquefois, après les grands discours des beaux moments d'inspiration, des conversations particulières s'engagent, s'animent et se croisent d'un côté de la table à l'autre; on se rapproche, on se groupe et on se pose avec cordialité, en appuyant un coude sur la table. Il s'établit alors des communications d'un autre intérêt non moins piquant, en forme de discussions confidentielles sur la politique, conversations qui prennent rarement le caractère de la polémique des partis politiques, nuance qui paraît réservée aux séances publiques de représentation, parce qu'on honore ici le principe de la sociabilité qui a motivé la réunion. Elles se rapprochent cependant quelquefois, ces conversations, par la chaleur et la force de l'expression qui les distinguent, de la gravité des discussions parlementaires, qui sont autant de conversations publiques; elles semblent même y préparer les orateurs par le libre échange de leurs idées et de leurs convictions, qui marquent souvent une bonhomie franche et loyale, sous les auspices de l'hospitalité qui la garantit et qui préside à ses épanchements.

Les *banquets de la haute société*, les *dîners de représentation*, sans déroger à la nationalité et à toute la morgue qui préside à la plus haute aristocratie, offrent une teinte toute différente. Si ce sont des généraux commandants, des lords-lieutenants, ou des vice-rois dans les

provinces qui donnent le festin, ils ne paraissent que quand tout le monde est assemblé, tiennent cercle avant le dîner, et lorsque c'est un vice-roi, comme celui d'Irlande, il passe seul, avant tous les convives, pour se rendre à la salle où la table est dressée. Là, il occupe le milieu, ayant à ses côtés les dignitaires les plus marquants, ou les étrangers qu'il veut distinguer. Les aides de camp, placés aux deux bouts de la table, servent la soupe et découpent le rôti; ou bien, si c'est un ministre, ce sont les secrétaires qui s'en chargent. Le second service d'entrées et le troisième couvrent la large table, ornée de grands vases précieux couronnés de fleurs artificielles et d'une riche argenterie; les plats à compartiments, garnis de légumes, et accompagnés de tout ce qui s'ensuit, sont présentés par des domestiques en livrée, présidés par des groupes d'officiers de la maison, et les maîtres d'hôtel en habit bourgeois et en bas de soie.

Sans vouloir reproduire ici, dans toute son étendue, le menu du banquet national de représentation que la Cité de Londres a donné à la reine d'Angleterre, à Guild-Hall, et auquel les journaux ont fait faire le tour de l'Europe, de l'Amérique et de toutes les parties du monde, on observera que dans les occasions dont il est ici question, c'est ordinairement la soupe à la tortue, épicée, qui joue un rôle éminent de nationalité, parce que les tortues arrivent d'outre-mer. Les amateurs y ajoutent encore du poivre de Cayenne, dont on fait également usage avec le *mock-turtle soup*, ou potage de tête de veau, assez en vogue pour remplacer souvent le premier, que l'on préfère ordinairement quand on sert en même temps une autre espèce de potage à la mode. Les puddings au pain et aux pommes sont substitués au plumb-pudding, afin d'éviter le feu de Bengale qui pourrait donner lieu à des inconvénients. Les beefsteaks et les roast-beefs, ces derniers d'une taille immense, ont conservé leur antique

prérogative de paraître à toutes les tables : les premiers sont servis avec des pommes de terre et des hors-d'œuvre, les autres découpés par ceux qui font les honneurs aux deux extrémités de la table. L'after-dinner a toujours lieu, mais il est abrégé, et le maître de la maison, lorsqu'il veut honorer quelques-uns de ses convives placés loin de lui, envoie un laquais galonné et décoré d'aiguillettes, afin de les prévenir, en s'inclinant, le verre à la main, de son intention de porter leur santé (*to drink with you*). C'est la plus grande distinction que l'on puisse témoigner à un convive. Le café est servi, après qu'on s'est levé de table, et le lord tient encore cercle avant que la réunion se sépare, si toutefois sa seigneurie ou sa grâce n'a point quitté la table pendant l'after-dinner, pour laisser aux convives la faculté de se livrer sans contrainte à leurs conversations, en donnant aux aides de camp ou aux secrétaires le soin de présider la table. C'est ainsi que se termine le dîner de représentation de la plus haute aristocratie, avec toutes les impressions qu'il est fait pour produire.

L'usage selon lequel les dames se retirent après le dîner, en laissant les messieurs à table, dans le dining-room, a ses avantages et ses agréments pour les deux parties, qui jouissent chacune d'un intervalle de liberté, si indispensable au caractère anglais, au milieu d'une certaine gêne qu'imposent les usages de la société des dames. Les messieurs arrivés plus tard pour tenir compagnie aux dames établies dans le *sitting-room*, où l'on prend ensemble le café ou le thé, toute la société reste réunie quelquefois jusqu'à une ou deux heures du matin, avant qu'on se retire. L'intervalle après le dîner refait la société, apporte de la diversité dans la conversation, et relève par cette courte séparation des deux parties, l'attrait que peut avoir leur réunion. On trouve ordinairement les dames groupées autour d'une grande table à thé, occupées à

parcourir des albums, des drawing-books, des keepsakes et des collections de caricatures, ou des gravures élégantes, qui fournissent matière à des observations et des sujets de conversation sur les arts et la littérature.

Telle paraît être, au premier abord, la cause d'une convenance naturelle, qui motive la séparation des dames dans certaines occasions, en observant un ancien usage consacré par les mœurs. Aussi ne se retirent-elles que vers la fin du dîner, pour laisser aux hommes la liberté de se livrer aux inspirations de la cordialité le verre à la main. Cet usage, dira-t-on, est une coutume comme une autre; mais, en l'examinant de près, on trouve qu'il a une source plus profonde dans ses motifs et dans ses conséquences, une signification importante de délicatesse et de décence qui le caractérise. Or, cet usage est fondé sur un *principe* général de séparation que l'on retrouve dans les lois, dans la moralité publique et les goûts même du peuple. C'est une démarcation qui paraît basée sur cette vérité simple et évidente, qu'un sexe ne saurait complétement partager les vues, les projets, les amusements et les habitudes de l'autre, et que par conséquent le même principe de séparation se reproduit dans tous les rapports de la société, dans le code et les établissements publics qui embrassent le système social de toute une nation.

Il n'y a certes rien de plus caractéristique qu'un dîner anglais véritablement national, de quelque catégorie qu'il soit. Il représente, dans sa nationalité gastronomique, toute l'indépendance du caractère anglais, par les irrégularités ou les anomalies qui se pratiquent dans la manière même avec laquelle on satisfait le goût d'un appétit indépendant, à côté d'une soif que l'on étanche sans se gêner, pour préparer le moment de l'inspiration générale. On méprise toutes les règles de l'art classique de la gastronomie et l'ordre des convenances, dans la succession naturelle des mets, succession fondée sur le principe de

l'affinité ou de l'alliance de leur composition. Il n'est pas rare de voir, dans les dîners ou banquets d'association, après qu'on a mangé la soupe, entamer un plat doux de dessert qui se trouve en face de l'amateur, comme pour le faire succomber à la tentation, ou de prendre la soupe après le poisson et le bouilli, ou bien une crême avant de toucher au rôti. Au reste, il est assez ordinaire que toutes les crêmes aient disparu avant qu'on soit arrivé au rôti, véritable désappointement pour ceux que des considérations de discrétion et de réserve empêchent de suivre cet exemple, qui ne choque personne, parce qu'on ne fait point attention à ceux qui ne profitent pas de cette prérogative d'émancipation anglaise. Les habitants d'Albion ne sont point, comme les Allemands, observateurs rigides de systèmes ; ils préfèrent avant tout la méthode, en fait de goût, ainsi que les Français, parce qu'elle est plus commode, elle a même quelque chose de plus ingénieux et de plus indépendant. Les Anglais ne connaissent, en gastronomie, que la manière la plus pratique de bien manger, sans système, afin de satisfaire leur appétit d'une manière indépendante, et de boire avec méthode, pour étancher leur soif. C'est ainsi que, dans ce conflit de nationalité, on remarque souvent la plus complète confusion du radicalisme, les alliances les plus hétérogènes, les plus baroques des mets les plus opposés, les contrastes les plus extravagants réunis dans un estomac à toute épreuve, qui paraît les accueillir avec complaisance, pourvu qu'il soit éminemment anglais.

ROUTS-BALS.

Foule réunie en société. — Suprême bon ton. — Définition de société. — Esprit des routs. — Trois conditions indispensables. — Physionomie des routs. — Plaisirs de ces réunions. — Leurs souvenirs et leurs conséquences. — Mot de madame de Staël. — Compte rendu par les journaux. — Bals ou foule en action. — Caractère des différentes danses à la mode, exécutées par les Anglais. — Contredanse française, galop mazourek,

valse. — Théorie des bals anglais. — Un bal en Angleterre, événement important. — Usage des journaux de l'annoncer d'avance et d'en faire ensuite la description.

Depuis que l'Europe sociale, dans les rapprochements de ses relations continuelles, a fait disparaître les distances, au moyen des bateaux à vapeur, des locomotives, des vélocifères et des omnibus, qui confondent tout le monde dans une seule masse mouvante; depuis que l'Europe sociale semble ne plus former qu'une nation, il n'existe plus de société : c'est la grande vérité du jour, résultat de la loi du mouvement, de celle de la réforme universelle et d'un progrès qui n'a pas le temps de s'arrêter pour se consolider, parce que la locomotive n'attend pas.

Il n'y a que la foule qui impose, il n'y a que la foule qui se réunisse en société, ou en cohue, comme pour tuer le principe de la société. Tel est l'esprit de la foule et l'idée qui se prononce dans son mouvement. Elle dirige le goût du jour; elle constitue la grandeur des dimensions matérielles et politiques qu'on y attache et l'influence des masses dans leur représentation nationale. Elle est le type du suprême bon ton, l'idole de la mode.

C'est donc pour rendre hommage à la mode que l'on réunit en masse même les sommités sociales, afin de faire foule, et que ces éléments magnifiques du haut parage des assemblées pompeuses que l'on improvise, soient confondus dans la foule, pour être à la mode.

Mais comme il n'y a plus de société, parce qu'elle a fait place à la foule, on pourra définir plus facilement ce qu'en général on appelle *société*. C'est au fond, philosophiquement parlant, un plaisir qu'on recherche avidement, pour opérer un échange de *douces vanités*, et comme aujourd'hui tout le monde veut prendre part à tous les plaisirs réels ou factices, positifs ou imaginaires, la foule s'en est mêlée. Cette nouvelle mode, qui a trouvé

sa plus noble expression dans les *routs*, s'est si profondément pénétrée de l'esprit du temps, afin de se trouver à la hauteur des circonstances, qu'elle a appelé la foule à son secours. Comme d'ailleurs ce genre de société offre par lui-même beaucoup de jouissances factices, il est devenu un des points essentiels de la vie du grand monde.

Les Anglais, orgueilleux et peu communicatifs, ne trouvent aucun charme dans les réunions ordinaires, sauf les cercles intimes de famille. Ils n'aiment à se rassembler que lorsqu'ils peuvent satisfaire leur órgueil et leur hospitalité d'apparat, en donnant un dîner, un souper, un rout, un bal. Dans les deux premiers cas, la conversation est de rigueur; or, l'Anglais se livre rarement au plaisir de causer, d'abord parce qu'il n'entend pas la causerie, ensuite parce qu'il ne s'amuse pas et qu'il ne veut ni amuser ni être contraint d'amuser qui que ce soit. On a donc raffiné d'une manière si ingénieuse, qu'on est parvenu à se dispenser de causer et même de parler en donnant des routs ou des bals, qui sont autant de routs en action, animés par la musique et la danse.

Un *rout* est une grande soirée de réunion solennelle des personnes marquantes et des hautes sommités de la société; elle a pour principe vital la réunion des masses. Un rout s'annonce à la multitude curieuse de la capitale, qui remplit les rues par un encombrement digne de sa tendance : c'est son caractère distinctif et authentique. Il existe *trois espèces d'encombrements* qui sont indispensables pour remplir les conditions d'un rout. Le premier encombrement est celui des voitures qui arrivent; le second est celui de la foule qui se presse à l'entrée du local, et le troisième est la foule des conviés, qui ne parviennent qu'avec peine à percer la foule pour pénétrer dans la salle. Que de physionomies de caractère, que d'indi-

vidualités variées, que d'opposition dans les originalités, que d'orgueil, de dignité, de prétentions, de morgue et de vanité, se heurtent, se choquent, se coudoient et se poussent, pour se confondre dans une foule en mouvement perpétuel! Que de toilettes froissées, que de dentelles déchirées, que de bijoux perdus, que de bras de femmes drapés à plusieurs étages et de toutes les différentes façons dont la mode, inspirée par les Grâces, invente si ingénieusement les termes; que de bras dont les draperies bombées sont écrasées, que de pieds mignons foulés, enfin que d'accidents curieux dans la cohue!

Il est à observer à cette occasion que dans les routs en général tout le mouvement de la nombreuse compagnie n'a lieu que par des pressions involontaires. Il en résulte des rencontres aussi fortuites que curieuses. C'est ainsi qu'on se trouve quelquefois poussé vers des personnes qu'on désirerait éviter, vers des connaissances indifférentes dont on ne se soucie point, ou, dans ces temps modernes d'esprit de parti et d'animosité qui travaille au bonheur des peuples, vers des ennemis déclarés que l'on connaît à peine de vue, mais que l'on hait franchement par principe, parce qu'ils appartiennent à une couleur d'opinion politique autre que celle qu'on affiche ou que l'on professe. Étouffé par la chaleur, ébloui par la clarté d'un jour factice, par l'éclat des lumières qui semblent défier l'astre du jour de les surpasser en splendeur; enfin, écrasé par la foule, vous vous sentez l'esprit opprimé par tant d'inconvénients physiques et optiques; toutes vos facultés d'observation sont confondues, affaissées, on dirait même anéanties, excepté celles des journalistes; ceux-ci ont tout vu et tout observé sans y avoir assisté, pour en donner la description le lendemain. Vous soutiendrez pendant quelque temps ce mouvement de la foule avec ces pressions physiques involontaires et

ces compressions morales inévitables ; mais vous sentirez vos membres rompus et l'organe de la parole desséché par la chaleur accablante qui résulte de cette foule pressante et pressée. C'est ici le cas de comparer votre situation à celle du docteur Clarke qui, voyageant dans les plaines de la Syrie, ne fit aucune observation, aucune réflexion sur l'aspect de ce pays, parce que, disait-il dans son ouvrage, la chaleur lui avait ôté toute faculté de penser ; ou bien on dira, avec madame de Staël : « Dans vos routs, le corps fait plus de frais que l'esprit. »

Ce sont là les souvenirs glorieux, les détails intéressants de la soirée, où la plupart des convives n'ont pu parvenir à percer la foule pour approcher du maître ou de la maîtresse, et c'est ce qu'il y a précisément de plus imposant et de plus piquant. On en est pour ses frais de toilette, mais on a satisfait sa vanité d'avoir été au rout. Aussi est-ce le lendemain qu'on en jouit et que l'on se glorifie d'être censé avoir assisté à toutes les circonstances, à tous les incidents curieux et intéressants de l'immense soirée-rout, qui vous ont échappé, pressé par la foule, parce que vous avez souffert de la chaleur, comme le docteur Clarke dans son voyage en Syrie. C'est surtout quand la feuille immense d'un journal tout frais et bien accrédité vous arrive à l'heure de déjeuner, que vous jouissez de tous les plaisirs du rout, en les récapitulant pour vous en pénétrer tout à votre aise. Vous y trouvez une dissertation à perte de vue, qui vous donne toutes les dimensions gigantesques de l'illustre assemblée ; car son insertion a été noblement honorée d'avance, l'article même rédigé par quelque ami officieux de la maison, retouché peut-être par la main gracieuse et délicate de milady, maîtresse du magnifique hôtel où le rout a eu lieu. La vaste métropole de l'Angleterre, jusqu'à ses faubourgs les plus éloignés, la fière Albion et l'Europe entière apprennent avec étonnement, et avec une rapidité digne de la presse

à vapeur qui a succédé à celle de la foule, et du perfectionnement des communications accélérées; elles apprennent, par l'organe de tous les journaux, anglais et étrangers, les circonstances les plus minutieuses et les plus remarquables de la fête. On ne manque point de prêter de hautes combinaisons politiques à ce rout, par la présence des représentants des différents partis que lord un tel a réuni dans cette brillante soirée, qui a surpassé en splendeur tout ce qu'on avait vu jusque-là en ce genre. Ces détails certes sont bien faits pour persuader jusqu'à l'évidence les lecteurs de journaux, que rien n'a manqué aux grandes et belles jouissances de la représentation de cette réunion extraordinaire, dont le souvenir sera consigné dans les fastes historiques de la haute société.

Si les routs présentent le tableau d'une foule encombrée, silencieuse, grave et orgueilleuse, où les sommités se réunissent pour se montrer à la masse de la société, *les bals* à leur tour offrent l'aspect d'une foule plus mouvante, d'une *foule en action*, électrisée par la passion de la danse. Au premier coup d'archet, une concurrence générale s'établit; tout le monde s'empresse de prendre les devants, tout le monde se précipite d'une manière irrésistible, comme un torrent qui envahit la salle de danse, pour la remplir tout entière.

Point de routs sans encombrement, point de bals sans cohue, sans contredanse française et sans galop, devenus européens. C'est surtout le galop qui est un expédient admirable, d'invention moderne, pour mettre la société en mouvement; d'abord il se pratique avec beaucoup de succès pour éclaircir les rangs et traverser la foule en triomphe; le premier couple s'élance avec véhémence, c'est la force magique d'une locomotive, sur le passage de laquelle la multitude des spectateurs se range avec étonnement, avec le respect qu'inspire l'invention, et

avec l'expression de l'hommage qu'elle rend à la rapidité qui semble braver tous les obstacles, pour franchir toutes les distances. C'est le progrès vivant du siècle, qui a su réformer radicalement la danse et la perfectionner au point de rapprocher les distances en avançant au galop. Ceux qui ne dansent pas, et qui se bornent à regarder, sont boutonnés et se donnent un air de diplomatie qui les rend importants : ils finissent par quitter la cohue pour aller faire une partie dans les appartements où sont dressées d'élégantes tables de jeu.

Il est fort caractéristique de voir une de ces deux danses européennes exécutées par les Anglais sur le sol de l'Albion. C'est surtout, dans certains bals fashionables, en Angleterre, la contredanse française qui semble offrir l'image d'une passion malheureuse. On dirait qu'elle occupe le premier rang, après celle de la politique, dans la multitude. C'est une ferveur chaleureuse de se balancer lourdement et gauchement au milieu de la foule comme sur le pont d'un vaisseau, pour faire deux pas en avant et deux pas en arrière, en imitant, au risque de perdre l'équilibre, les lestes entrechats, les légers battements des pieds, ou même les brillantes ailes de pigeon de leurs voisins du Pas-de-Calais. Cependant, dans les cercles de la haute aristocratie, on ne fait plus ces efforts, on ne saute plus ; on est censé danser la contredanse en marchant et en se groupant. Mais c'est toujours par la contredanse française que l'on commence, que l'on continue et soutient le mouvement des bals, jusqu'à l'épuisement des forces naturelles, non-seulement dans les Iles britanniques, mais même sur tout le continent. Ce n'est que par le galop que l'on varie le mouvement du contre-poids et que l'on finit par tourner la tête dans toutes les directions, en courant au galop vers le but du plaisir d'un progrès indéfini ; c'est d'ailleurs une danse pour les Anglais. On étudie maintenant le galop en Angleterre avec autant

d'acharnement et de passion que l'on en mettait, il y a plusieurs années, à apprendre la valse, avant d'être parvenu à bien exécuter les figures de la contredanse française, sans jamais s'approprier le tournoiement réfléchi des Allemands, ni la manière de balancer des Français. Mais rien de plus drôle que de voir les Anglais tâcher d'imiter de bonne foi les Polonais dans leur danse nationale, la *mazourka* ou le *mazourek :* rien de plus curieux et de plus piquant que de les voir se grouper et se dessiner dans les attitudes dégagées et pleines d'adresse d'une tournure slavonne.

La valse, d'origine allemande, a fait d'abord le tour de l'Europe. Elle était, dans le principe de sa grave nationalité, d'un mouvement lent et réfléchi : c'était ce qu'on appelait anciennement un *lenderer.* Elle prêtait à la méditation et à une contemplation rêveuse; l'on ne se berçait lentement que pour se fixer à son aise, en tournoyant avec gravité et un certain aplomb germanique. Le progrès moderne en a fait un soulèvement de tempête qui parcourt l'Europe. On l'a apprise et on l'apprend encore avec effort en Angleterre, aux dépens de la dame que l'on conduit, pour tourner rapidement dans un même cercle, tout en avançant au milieu de la foule. Telle est l'impulsion de la mode qui s'élance avec véhémence dans les latitudes du mouvement.

Heureux ceux qui quittent un rout sans avoir essuyé des avaries ou des déchirures! heureux ceux qui quittent un bal sans s'être épuisés par la fatigue du mouvement! Or, être bon piéton comme un Anglais, ou bon danseur comme un Français, c'est une grande différence. Les uns marchent pour enjamber, les autres sautent pour avancer.

La théorie des bals anglais pourrait se réduire à trois observations essentielles. D'abord, on a cherché à approfondir les principes de l'équilibre, en valsant avec

les Allemands, puis la manière de balancer avec les Français, ensuite celle de galoper avec l'Europe au moyen du progrès d'une agitation indéfinie, en suivant la puissante impulsion des locomotives. C'est que le siècle marche et ne s'arrête pas, comme la vieille garde de Napoléon qui meurt et ne se rend pas.

Pour en revenir à la pratique des bals anglais, on remarquera qu'un bal est une chose capitale, un événement important en Angleterre. Longtemps avant le jour où il doit avoir lieu, les journaux de la métropole annoncent avec emphase l'événement, et publient confidentiellement le bruit qu'il sera donné tel jour, en considération de certaines combinaisons politiques, sur lesquelles ils établissent de graves réflexions. Ils se font surtout une fête, ces journaux, d'en entretenir leurs lecteurs, lorsque le bal a eu lieu, avec ce noble désintéressement pour une cause publique dont on a indemnisé la rédaction, sans que les rédacteurs y aient assisté. Aucune circonstance ne leur est échappée, et la description pompeuse des détails les plus importants et les moins intéressants, y est exposée avec une connaissance de cause étonnante, et une admirable profondeur d'observation. Lady une telle, car ce sont de préférence les ladys qui donnent les bals, enfin, lady M., disent les journaux, a donné dans son magnifique hôtel, en indiquant soigneusement le square fashionable où il est situé, un des bals les plus brillants dont on ait jamais conservé le souvenir. Viennent les descriptions de détail de ses appartements somptueusement décorés et livrés à la circulation de la société la plus choisie et la plus brillante. On commençait à arriver à dix heures, à onze les salons étaient remplis. La magnificence de la décoration des appartements était faite pour attirer l'attention de l'assemblée, qui n'y a fait aucune attention, sans doute, car elle était trop fashionable pour avoir l'air de rien remarquer et surtout de

rien admirer. Après une heure de reconnaissance de la société, l'orchestre, composé d'une troupe de musiciens renommés, s'est fait entendre, et tout le monde s'est porté vers la salle destinée à la danse. Suit le tableau le plus brillant et le plus animé des toilettes. L'imposante et belle lady Émilie N., en robe de crêpe cerise, la gracieuse miss Mary M., les cheveux ornés d'une guirlande de bluets, la svelte miss B., en robe de satin blanc, ont ouvert le bal avec lord John C., sir Édouard F., etc.; sans jamais négliger de porter les prénoms des danseurs à la connaissance du public, car c'est ainsi que l'exige le bon ton anglais. On ajoute avec complaisance que les rafraîchissements les plus rares étaient servis avec une profusion digne de la magnificence et du bon goût de la maîtresse de la maison. Ce n'est qu'à cinq heures du matin que l'on a commencé à se retirer, et les équipages ont mis deux heures à s'écouler. On parlera longtemps encore de cette belle et magnifique fête, qui laissera un souvenir aussi long qu'agréable dans la société la plus distinguée de Londres.

Si l'on n'a joui des immenses plaisirs du rout que le lendemain pendant un déjeuner confortable, la feuille gigantesque de la gazette la plus accréditée à la main, c'est encore au moyen de cette même gazette complaisante, qui n'oublie aucune circonstance, aucun nom propre, que l'on s'informe en détail de toutes les délices et de la splendeur extraordinaire dont on a joui au bal auquel on a assisté. Les arguments et les conséquences de cette jouissance sont plus satisfaisants que les incidents d'une toilette compromise, mais que l'on se réserve le plaisir de remplacer par une autre d'une fraîcheur et d'un éclat, s'il est possible; plus étonnants encore que le souvenir de celle avec laquelle on a brillé dans toutes les attitudes et les mouvements gracieux et intéressants de la danse. En vous reposant ainsi sur vos lauriers, vous éprouvez

cette douceur particulière et indicible que vous offre la même feuille répandue en Angleterre, en Europe et en Amérique, par l'exposé du récit de tout ce que vous n'avez pu voir ni observer ; et voilà justement la grande jouissance des bals du beau monde de Londres.

ARTICLE II.

GOUTS NATIONAUX, PLAISIRS ET PASSIONS DES ANGLAIS.

Mobile des goûts et des plaisirs. — Réminiscence de mœurs anciennes. — Expression des goûts et des plaisirs chez les peuples anciens et chez les modernes. — Point de danse ni de chants nationaux en Angleterre. — Défaut d'amusement parmi le peuple. — But de la récréation. — Ressource des pauvres. — Reflet de la civilisation et de ses différentes époques. — Goût et passion des paris. — Jeux publics d'ancienne coutume. — Pugilat. — Combats de coqs. — Courses de chevaux. — Caractère général et motif de ces jeux. — Fusion momentanée des classes.

Dans tous les temps et chez tous les peuples, une disposition naturelle à l'homme, commune d'ailleurs à la plupart des êtres animés, lui a donné le goût des plaisirs et des jeux, d'après les besoins de son tempérament, de sa culture sociale et des qualités plus ou moins prédominantes du caractère qui le distingue. Cette disposition est l'apanage de la plus tendre enfance, comme le compagnon fidèle de la vieillesse la plus avancée. C'est une *inclination naturelle* qui a pour mobile le *besoin de la récréation*, pour se réjouir de son existence, celui du *délassement*. Les enfants ont une manière innocente et naïve de se récréer, et qui tient à leur âge ; les hommes mûrs ont la leur ; chaque peuple a la sienne ; il a ses plaisirs et ses jeux qui, plus ou moins, ont une origine traditionnelle, parce qu'ils se rapportent à sa jeunesse et au développement de ses facultés. Aussi datent-ils ordinairement des premières époque de l'histoire de son enfance, et en ont souvent conservé les traces, à travers les vicissitudes de ses destinées, jusqu'aux temps les plus modernes. Ce sont des *réminiscences de mœurs anciennes*, qui ont pour motif le courage et l'intrépidité, ou l'agilité, la fraîcheur de la mobilité et l'énergie de générations de

races primitives et vigoureuses. Ces races avaient besoin de développer et d'exercer leurs forces physiques, comme l'enfant de faire valoir les siennes, de nourrir des goûts guerriers, qui étaient l'expression de leur force manifestée dans les jeux nationaux, afin de leur servir de récréation et d'exercice, pour se préparer au combat de la défense et de l'agression.

C'était l'*éducation des nations guerrières*, ce sont les mœurs des peuples vigoureux qui ont encore conservé le souvenir des jeux et des goûts nationaux dans le développement successif de leur civilisation et les progrès de la culture qui les ont modifiés.

Ces goûts et ces jeux sont toujours plus ou moins l'expression de l'esprit du temps et du genre de civilisation d'un peuple. Tels étaient les jeux Olympiques des Grecs, les combats de gladiateurs chez les Romains, les jeux des tournois des peuples germaniques du moyen âge. Ils annoncent des nations plus ou moins civilisées, entreprenantes et guerrières, qui ont brillé successivement par l'éclat de leurs conquêtes et dominé par l'influence de leurs mœurs.

Dans les temps plus modernes, les plaisirs gracieux de la danse, des chants et des fêtes champêtres d'Italie et de France, ont remplacé les goûts anciens ; ils ont tracé les contours des nationalités, qu'anime, dans le progrès de la culture, l'amour des beaux-arts, et que distingue l'élégance des mœurs dans celui des plaisirs et des jouissances les plus recherchées.

On a déjà observé, à l'article des amusements publics de Londres, que les Anglais ne content et ne fredonnent point comme la plupart des nations du continent. Ils sont trop graves, trop silencieux, trop préoccupés de leurs calculs, des intérêts matériels de leurs spéculations, pour se livrer à la gaieté des danses et des chants populaires et nationaux, qui leur manquent presque entière-

ment, parce que la gaieté n'est point dans leur caractère et leur tempérament : il existe en Angleterre un *défaut*, *un vide frappant d'amusements* parmi le peuple. L'homme a besoin d'être excité d'une manière quelconque pour contre-balancer la contrainte qu'exige le travail. *Le but de la récréation* est *d'adoucir* et de *civiliser les hommes*. L'effet d'un climat sombre n'est point neutralisé par des récréations nationales, au moins quant au peuple. Aujourd'hui le pauvre, les ouvriers, les prolétaires en général, ne sont excités que dans les conventicules ou dans les cabarets ; dans les uns, ils le sont pour le salut de leur âme, dans les autres pour les assemblées populaires du prétendu salut de leur existence matérielle. La multitude toujours croissante de *sectes religieuses* est la conséquence des unes, les agitations des classes industrielles sont la conséquence des autres. Si le pauvre trouvait une source de récréation à sa portée qui fût populaire, on le verrait beaucoup moins obsédé du sombre fanatisme des sectes.

C'est ainsi que les goûts populaires et les réjouissances ont été, à leur origine, ou rudes et âpres, ou simples et doux, gracieux et gais, pour finir par être recherchés et raffinés, selon que les peuples ont atteint un degré de civilisation ou de culture plus ou moins développé, qui s'accorde avec leurs penchants dominants. Le *caractère des goûts et des plaisirs d'une nation* est donc le *reflet* de sa culture et l'expression ou le résumé des *différentes époques de sa civilisation*. C'est enfin la physionomie du caractère national qui le distingue d'après les différentes variations qu'il a subies.

Les Anglais ont conservé et réglé plusieurs jeux publics d'une ancienne pratique et d'une origine plus ancienne encore, jeux qu'on pourrait appeler *amusements nationaux ;* mais ces jeux n'ont développé en eux que le *goût* et la *passions des paris*, dont l'origine n'est qu'un

jeu de hasard fondé sur l'intérêt du gain, et animé par l'extravagance qui y préside. On dirait que cette passion, dans les excès de son action, est le représentant de l'expression formulée de l'indépendance de leur caractère hardi, entreprenant, spéculatif et aventureux. Ces jeux publics d'antique fondation sont le pugilat ou *art de boxer*, les *combats de coqs* et autres animaux, enfin, les *courses de chevaux*, qui leur sont restés comme le plus beau souvenir de leurs antiques mœurs, où l'honneur du triomphe se joint à la passion des paris.

Déjà du temps du roi Alfred la lutte et le pugilat étaient en honneur en Angleterre. C'était une manifestation de force et d'agilité sans art. Ce n'est guère que depuis un siècle que le *pugilat* est devenu un *art particulier*, et que la civilisation moderne lui a donné des règles fondées sur l'intérêt de la gageure et de la passion des paris, passion qui appartient surtout à l'extravagance du caractère anglais. Dans ces combats, soumis à des principes d'agression et de défense, les combattants de profession sont stimulés par l'attrait d'une somme que leur assurent les souscriptions des amateurs de ces spectacles : ils se disputent le prix de leur courage en attachant leur existence au gain et à la gloire d'un pari. Parmi les amateurs, on remarque des hommes de tous les états de la société : des lords, des ducs, des comtes, des nobles et des plébéiens, groupés confusément dans la foule immense de peuple qui assiste à ces luttes acharnées et qui y prend une part aussi vive que s'il avait engagé dans ces jeux sa propre existence. Un même intérêt, une profession commune les confond. C'est une des rares occasions où il y ait fusion complète et momentanée de toutes les classes de la société ; c'est enfin le *caractère général de ces jeux et de leurs motifs*.

COMBATS DE BOXEURS.

Apparence d'une lutte de gladiateurs.— Combats de boxeurs défendus par la police et conservés par les mœurs du peuple. — Arène, règlements, usage de ces combats. — Signe traditionnel de franchise. — Sparing-matches. — Combat de boxeurs à Manchester. — Changement de goûts depuis vingt ans. — Leurs conséquences. — Anciens boxeurs renommés.

On dirait que les préludes de ces combats préparent à un genre de spectacle d'anciennes luttes de gladiateurs qu'on va voir ; mais leur caractère est moins noble, les attitudes d'athlète n'y dominent pas, et le poing seul y joue le rôle principal. Ces jeux étaient régulièrement organisés à Londres et avaient lieu sur certaines places de marchés ; ils sont défendus aujourd'hui par la police, mais ils n'en ont pas moins lieu quelquefois, parce que la force du poing est restée en honneur dans les mœurs du peuple.

C'est ainsi qu'il arrive, bien que rarement, de voir encore ces combats populaires dans l'intérieur du pays. Un emplacement de dix-huit pieds en tous sens, établi dans une plaine, forme l'enceinte de la lutte. Le public est rangé tout autour, et on fait entrer dans l'arène les deux champions, suivis de quelques amis qui portent des citrons et des bouteilles d'eau fraîche. Les combattants ont la tête découverte et sont nus jusqu'à la ceinture, après avoir quitté leurs vêtements dans la lice même. Le combat a lieu sous l'inspection d'un juge qui en donne le signal. Alors les boxeurs s'avancent au milieu de l'arène et se donnent la main, ainsi que les deux premiers témoins dont ils sont suivis. Tous les quatre se rangent ensuite de manière à former une croix, et chacun des deux adversaires se pose, se met en garde en observant son antagoniste, et s'apprête à lui porter des coups qui annoncent l'ouverture de la lutte. Bientôt les deux champions se serrent de près, tandis que les deux bras sont continuellement en action, de l'un tâchant de frapper

son adversaire, de l'autre cherchant à se faire un bouclier contre les coups qui lui sont portés. Il n'est point permis d'en appliquer au-dessous des hanches, mais les deux poings pouvant agir avec une égale liberté d'action, le bras qui pare assène souvent des coups aussi terribles que décisifs. On ne parlera point ici des cruelles meurtrissures que se font ces héros du pugilat, ni du sentiment pénible que produit leur aspect sauvage et furieux.

Lorsque, dans la chaleur de la lutte, l'un des combattants a été renversé, ses amis s'empressent de le relever et le font asseoir sur leurs genoux. Les témoins l'assistent également, le lavent avec une éponge, l'encouragent à rassembler ses forces, et lui font avaler de l'eau fraîche et du jus de citron. Ces secours sont administrés avec une extrême promptitude, car les lois du combat n'accordent à celui qui a été terrassé qu'*une demi-minute* pour reprendre haleine. Ce court espace de temps écoulé, le juge, la montre à la main, donne de nouveau le signal, et la lutte recommencée continue jusqu'à ce que l'un des athlètes soit complétement hors de combat. Le courage malheureux s'avoue alors vaincu, en offrant la main à son vainqueur. Malgré la rudesse et la férocité de ce jeu, il y a, dans la démonstration qui annonce le commencement du combat et dans celle qui le finit, quelque chose de caractéristique qui serait digne d'une lutte plus noble. Elle ressemble aux anciens combats corps à corps, et paraît avoir conservé le serrement de main, dans les mœurs du peuple, comme un *signe traditionnel* de la franchise de la réconciliation.

Il y a encore un autre genre de lutte qui paraît être une modification plus civilisée des temps modernes: on l'appelle *sparing-matches*. Les boxeurs arment leurs mains de gants rembourrés, pour ne pas se blesser et

laisser au bras tout le jeu nécessaire. Ces luttes avaient lieu à Haymarket, à Saint-Martin's-lane, à Tenniscourt, Windmill-Street, Fives-Court, etc. On annonçait à l'avance le jour du combat par la voie d'un journal appelé Bell's life in London. Le prix d'entrée était de trois schellings ; mais la spéculation et la lutte ont trouvé leur terme dans la défense de la police, qui interdit aujourd'hui ces sortes de jeux dans la capitale.

Si John Bull, pour exercer sa force brutale, ne pouvait autrefois se passer des luttes de boxeurs, espèce de jeu gymnastique un peu barbare, où la férocité de l'attaque égalait la brutalité de la défense, signalées l'une et l'autre par la force des muscles et la violence des coups de poing nationaux, il est beaucoup aujourd'hui revenu de cet engouement. Ce goût des ancêtres de John Bull, sans être entièrement hors d'usage, ne s'est conservé que dans quelques couches inférieures du peuple, où l'influence de la culture des mœurs n'a fait encore valoir ni le pouvoir de sa domination, ni l'entière suppression de ces rudes jeux.

Les règles autrefois en usage sont moins rigoureusement observées maintenant, et ces combats ont perdu presque toute leur ancienne faveur, depuis qu'ils ont pris un caractère moins loyal ; car la loyauté est dans l'âme de l'Anglais, malgré les fréquentes exceptions qui la compromettent. C'est ainsi qu'on a remarqué avec peine qu'à l'occasion d'un pugilat qui a eu lieu à Manchester, les deux champions avaient des souliers dont les pointes étaient en fer et les semelles pavées de gros clous. Après un combat de 28 minutes, l'un des boxeurs fut emporté mourant. De pareilles atteintes portées aux anciennes lois du pugilat ne peuvent que le discréditer entièrement et justifier la défense d'une lutte si souvent réprouvée.

La différence qui existe entre les goûts tels qu'ils étaient

il y a 20 ans, et la direction qu'ils prennent aujourd'hui aux dépens de la loyauté, est comme la lourde et fière grossièreté du peuple d'autrefois et des classes moyennes, en proportion de leur prévenance et de leur politesse actuelle, que les progrès de la spéculation et de l'industrie du gain leur ont fait adopter dans les intérêts de leur profit. Il n'est plus question de ces féroces champions du pugilat, de ces boxeurs tels que *Broughten*, surnommé le père des boxeurs, de ces *Mellish*, de ces *Tornton* et de tant d'autres héros de ce genre de combat, parmi lesquels brillait *Buihore* comme un phénomène dont la force brutale se manifesta même jusqu'au dernier moment de sa vie. Un jour, à la suite d'une orgie, il fut frappé d'un coup d'apoplexie. Tout le monde le croyait mort, et déjà l'on se préparait à célébrer la mémoire de ses hauts faits d'une manière digne de lui, quand, en entendant retentir le signal de ces combats dont il était si souvent sorti en triomphateur, ce héros du pugilat, que l'on comptait déjà sur le grand livre des morts, reprend soudain ses sens comme pour goûter encore une fois la douceur d'assister au moins au combat sanglant qu'on allait livrer pour honorer son glorieux métier. Cette grande brutalité a heureusement disparu, mais la ruse la remplace trop souvent aujourd'hui, et ce qu'on a gagné en culture, on semble le perdre en loyauté.

COMBATS DE COQS (COK'S FIGHTING).

Société établie pour empêcher ces combats. — Leur arène à Londres, et celle d'autres animaux. — Passion pour ces combats. — Melton, endroit célèbre pour ces spectacles. — Généalogie des coqs athlètes. — Lois et formalités de ces combats. — Qualités et armure des coqs. — Leur hygiène. — Parallèle de cette étude d'ornithologie avec les promenades zoologiques du Regent-Park. — Rage du combat et triomphe du vainqueur. — Paris des spéculateurs et violence des passions. — Moyen curieux de réprimer l'excès du tapage et de la turbulence.

Ces combats, naguère encore, étaient une des grandes

passions des Anglais et annonçaient un goût féroce par les nombreux amateurs qu'ils trouvaient. Il n'y a pas longtemps qu'ils sont devenus rares, et ils le deviennent toujours davantage, parce que la société qui s'est formée pour en amener la répression les prévient et les empêche autant que possible. Le champ clos de ces sortes de combats existe encore dans Tuston-Street, Westminster. On donne aussi dans le même local des combats de blaireaux, de chiens, d'ours et d'autres animaux. Près de Red-House il y a un endroit exclusivement réservé aux amateurs du tir aux pigeons (pigeons shooting).

L'entretien de la race des coqs destinés aux combats fait l'objet des soins particuliers des amateurs de ce jeu cruel. C'est le goût des paris extravagants qui leur sert de mobile principal, comme à un jeu de hasard, dont les combinaisons paraissent offrir quelque chance de gain. On aime à voir le courage, même dans les volatiles, et la fin tragique de leur lutte acharnée, pour avoir une impression ou une sensation vive capable d'émouvoir une imagination qu'un simple effet de curiosité ne saurait exciter. Les spéculateurs se passionnent plus vivement pour ce spectacle que les joueurs français pour le *rouge et noir* de la roulette, et prennent fait et cause pour le combat avec autant de chaleur que dans les élections des députés.

Melton, endroit célèbre pour les chasses au renard, l'est aussi pour ses *combats de coqs*. Les races les plus distinguées de ces athlètes emplumés sont entretenues aux environs de cette ville, et cultivées avec tous les soins qui peuvent ajouter au perfectionnement de leurs qualités. On y tient autant à la généalogie d'un coq qu'à celle d'un cheval de course ; la noblesse des poules est indispensable à la gloire de la race et à la pureté de l'origine. On ne souffre point de mésalliance et on exige que les relations de famille remontent à un grand nombre de

générations, pour prouver que les coqs destinés aux combats ont ce qu'on appelle du sang, et qu'ils ont hérité du courage qui doit les signaler dans l'arène. Après ces généalogies, précieusement conservées, et l'éducation soignée que l'on donne à ces animaux, comment réussir à interdire brusquement les combats de coqs élevés avec tant de sollicitude et dont la pureté d'origine remonte à tant de générations, surtout dans l'intérieur du pays?

Les combats de coqs ont leurs lois aussi strictement observées que celles des passes d'un tournoi, et une arène qui répond à l'importance de la lutte. Une salle circulaire est garnie de gradins qui descendent de sa partie supérieure jusqu'au champ clos des combattants. Elle se remplit de curieux à ne plus en contenir. Deux hommes avec des sacs de soie, sur lesquels sont richement brodées les armes de leurs maîtres, paraissent dans l'arène. Ils tirent de leurs sacs les athlètes destinés au combat, les remettent à *un juge* qui les examine, et décide, d'après leur conformation et leur poids, s'ils ont la faculté requise pour lutter à force égale. Cette rigoureuse formalité remplie, les coqs sont placés sur le gazon qui leur sert de champ de combat. Il arrive parfois qu'il y en a de lâches qui tremblent et qui fuient à la vue de leurs adversaires. Les huées des spectateurs et la colère du maître éclatent aussitôt à la vue de cette insulte portée à la race des braves et à l'honneur des combats. La peine capitale est prononcée contre le poltron et l'arrêt de mort est impitoyablement exécuté par le propriétaire en personne; car les spectateurs et le maître sont dès lors persuadés que sa lâcheté n'a pu être que la cause irréparable d'une mésalliance d'origine.

Personne ne parie pour un coq qui n'a point les plumes de la tête entortillées et dès qu'il a la moindre tache blanche; il doit porter la tête haute, avoir la crête gonflée et hérissée avant qu'on la lui coupe; on exige aussi

qu'il ait le regard hardi, l'allure fière et décidée, une voix sonnante, le bec courbé, les pieds forts, couleur de sang, et les ergots imposants, pour inspirer la moindre confiance.

C'est l'armure des combattants et leur aspect défiguré qui annoncent la cruauté de la lutte. Ces pauvres animaux préparés pour le combat ont la tête dégarnie de son ornement naturel : la crête et les plumes leur sont enlevées ; on a laissé de ces dernières à leurs ailes que ce qui leur est indispensable pour s'enlever à peu de hauteur. Leurs ergots sont armés d'éperons d'acier bien tranchants de la forme d'un poignard très-acéré ; la queue, coupée en carré, doit leur donner une apparence martiale, et un air dégagé à leur horrible état de mutilation.

On attribue une grande partie de la vigueur que ces animaux déploient dans leur fureur à l'hygiène à laquelle ils sont soumis, hygiène analogue à celle qu'on fait subir aux chevaux que l'on prépare pour la course. Leur nourriture est calculée de manière à augmenter surtout l'énergie et la force dans le jeu de leurs muscles. On les excite continuellement pour les tenir dans une irritation constante et dans un exercice forcé. On leur donne des électuaires et on leur fait avaler ensuite des stimulants. Ce raffinement de soins perfides, s'il n'est pas digne de l'humanité que l'on ne consulte pas, doit l'être du plaisir féroce des amateurs et surtout des paris extravagants qu'ils font à cette occasion.

C'est là une étude d'ornithologie bien différente des promenades zoologiques et contemplatives que l'on fait à la ménagerie de Regent's-Park. Combien la mode des fashionables de ces promenades innocentes, combien leur suprême bon ton ne sont-ils pas bienfaisants quelquefois et même utiles à l'humanité ! Ce sont eux qui, dans ces circonstances, ont adouci la rudesse des mœurs anciennes et leur ont donné une direction plus digne des

amusements publics d'une grande nation, en commençant à réformer ceux de Londres. Ici on tourmente, on fait mourir méthodiquement les animaux qu'on donne en spectacle; là, on les nourrit, on les soigne, pour les admirer, en étudiant leurs mœurs naturelles. Ici, on voit la rudesse, on dirait la férocité des goûts nationaux du moyen âge; là, on remarque avec plaisir l'humanité et la civilisation des goûts modernes, jusqu'à la bizarrerie piquante d'une mode inoffensive et bienfaisante.

Aussitôt que les combattants sont en présence et dès qu'ils s'aperçoivent, ils se mesurent des yeux, se regardent avec fierté, se menacent en donnant des signes de fureur, que les amateurs étudient, ainsi que ceux qui se préparent à parier; ils penchent le cou vers la terre, restent quelques secondes dans cette attitude, se chargent ensuite avec rage et se combattent à outrance, sans autre motif que la rage qui leur a été inspirée par des moyens artificiels et qui seule marque le courage qui les distingue. La première arme dont ils se servent est le bec; la plus redoutable, c'est l'éperon. Ils s'appliquent à s'en frapper à la tête, dans les flancs, sur le dos. Bientôt le sang leur coule du bec, des yeux, de toutes les profondes et nombreuses blessures qu'ils se sont portées, et leur fureur ne fait que s'accroître; ils s'élancent encore et se portent de nouveaux coups jusqu'à ce que l'un des combattants succombe, nageant dans son sang! Alors le vainqueur se promène fièrement autour de son adversaire expirant, et essaye, d'une voix épuisée et cassée, d'entonner un chant de triomphe, auquel les spectateurs électrisés, frémissant de plaisir et de jouissance, répondent par un tonnerre d'applaudissements qui menace de faire écrouler la salle.

Il arrive souvent que les deux athlètes étendus simultanément gisent mourants sur l'arène. Une dernière étin-

celle de vie paraissant subitement les animer à la fois, ils se redressent, se ruent, se relèvent en sursaut et ajoutent, en retombant d'épuisement, de nouvelles blessures à celles dont ils sont couverts. Dans les convulsions de l'agonie même leur rage ne les abandonne pas, et c'est d'après ces derniers signes que les juges décident et prononcent auquel des champions appartient définitivement la victoire.

Il ne suffit pas aux spectateurs nationaux et patriotiques d'avoir vu un seul combat. Les grands paris ne se font que sur les succès d'une suite de combats entre un nombre convenu de coqs. Ordinairement chaque parieur fournit un contingent d'une trentaine de combattants divisés en trois séries, et opposés successivement un à un à leurs adversaires respectifs. Le pari n'est adjugé qu'à celui dont les athlètes ont été le plus souvent vainqueurs.

C'est pendant le combat que le coup d'œil et le jugement des parieurs s'exercent sur la manière dont un coq entame et soutient la lutte, l'intrépidité et l'adresse avec lesquelles il reçoit ou porte des blessures dans telle ou telle partie du corps, et que s'engagent les grands paris sur les chances de l'issue. Les joueurs crient ces paris à travers la salle, et ceux qui ont envie de les tenir les acceptent avec empressement. A mesure que la lutte s'échauffe, les spectateurs se passionnent, et bientôt cette salle de combats de coqs surpasse en agitation violente tout ce qu'on voit et qu'on entend dans une assemblée d'élection populaire, où les injures et les menaces dont s'accablent les partis les agitent et les exaspèrent. Ici les cris, les applaudissements, les sifflets, les gestes, les trépignements indiquent l'impatience et la violence des passions qui signalent et caractérisent ces réunions qui n'ont lieu que dans le but de spectacle et de plaisir national. Il faut les voir ces réunions afin d'observer ce peuple habituellement si impassible, et le juger quand il se passionne, en se

livrant à ses goûts, à ses sensations et à ses impressions.

On a imaginé un moyen curieux et original, très-caractéristique par l'isolement qu'il produit, pour faire diversion et réprimer l'excès du tapage et de la turbulence des masses. Un appareil singulier vous frappe en entrant dans cette salle de spectacle : c'est une immense corbeille suspendue à la voûte au moyen d'une corde qui passe dans une poulie, et destinée à recevoir les perturbateurs qui, dans leur agitation extrême, franchissent souvent les barrières. On dirait des marins insulaires suspendus dans leur hamac ; rien ne fait plus de diversion et ne distrait tant le peuple anglais que le ridicule.

COURSES DE CHEVAUX.

Revue des coursiers, à Tettersall's repository, à Londres. — Paris extravagants. — Lieux de course célèbres. — Newmarket. — Tribunal des paris. — Pratiques et usages des courses. — Rapprochement public du seigneur et du valet. — Manie et passion nationales. — Agitation du peuple. — Victoire proclamée par les juges. — Réclamation des sommes pariées. — Noms du cheval vainqueur, du maître et du jockey transmis à la postérité. — Epsom, près de Londres. — Aspect de l'affluence de la population et de celui de la course. — Tendance du goût national. — Steeple-chase; obstacles du terrain; casse-cou des extravagants. — Courses de Dead-Head. — But de course vers une tour d'église. — Résumé des accidents, terminé par un dîner.

Voici un goût et un plaisir national plus nobles. Aussi ce plaisir est-il l'apanage des grandes notabilités, des privilégiés et des hommes riches, ce qui n'empêche pas les classes moins fortunées d'y prendre part au moyen des gageures qu'elles font entre elles ; car les paris des propriétaires de chevaux sont la suprême jouissance des courses. Elles ont beaucoup contribué à l'amélioration des races ; mais les défis extravagants auxquels elles donnent lieu ont dégénéré en une passion frénétique.

Les courses les plus célèbres sont celles de Newmar-

ket, Ascot, Egham, Doncaster, Epsom. La plupart des paris se font à Tettersall's repository, Hyde-Park corner, à Londres. C'est là qu'il faut voir passer la revue de ces magnifiques coursiers, pleins de vigueur, de feu et de mobilité. Ce qu'il y a de plus extravagant dans cette revue, c'est que l'on parie pour des chevaux qui n'existent pas encore, mais qui naîtront de telle alliance convenue, et pour d'autres qui n'ont jamais couru, mais dont on connaît la généalogie. Les paris ont toujours leur effet, lors même que, dans le premier cas, les courses ne peuvent avoir lieu, ou plutôt, qu'après trois années révolues. C'est anticiper sur la marche de la nature pour en faire un objet de calcul ; comme le négociant industrieux qui renchérit sur les spéculations de son commerce.

La course de chevaux est le *goût*, la *passion de l'orgueil et de la fierté des Anglais*. Elle est l'apanage de la richesse et de l'ostentation, le goût par excellence de l'opulence britannique pour les dépenses extraordinaires. C'est à *Newmarket*, un des lieux de course les plus renommés, sans être le principal rendez-vous de la grande foule de fashionables, que les amateurs de chevaux envoient les coursiers dont ils veulent fonder la réputation. La contrée est monotone et la ville trop petite pour offrir assez de confort à ceux de la haute société qui ont besoin d'occuper les grandes maisons de campagne pour y séjourner. Près de la ville, à l'extrémité d'un retranchement élevé par les Romains, se trouve un emplacement de trois ou quatre milles, couvert de gazon, soigneusement entretenu et affecté aux courses, On y voit, de distance en distance, des poteaux mobiles qui indiquent la ligne que les chevaux ont à parcourir. D'autres poteaux plus élevés signalent le point de rassemblement des parieurs dans l'intervalle d'une course à l'autre. Ces intervalles sont de la plus haute importance pour les paris ; ils donnent aux joueurs le temps d'examiner les chevaux, surtout

ceux qui n'ont pas encore couru, dans la promenade qu'on leur fait faire, d'étudier leur allure pour baser leur pari sur l'opinion qu'ils en conçoivent. Chacun indique alors le cheval pour lequel il se décide, fixe les conditions du pari et la somme qu'il veut hasarder. Un seul mot, souvent un léger signe suffit pour marquer l'adhésion, et chacun, un carnet à la main, en prend note immédiatement. On parie quatre, dix, vingt, trente contre un : il faut avoir une grande habitude pour saisir promptement toutes les combinaisons de ces paris qui sont ordinairement assez compliquées.

Les paris ainsi établis, on se groupe autour d'une petite guérite placée sur des roues et occupée par deux juges. C'est le tribunal suprême du spectacle national des paris. Des cordes qui traversent de petits poteaux indiquent la barrière des spectateurs, et des hommes à cheval, munis de fouets de chasse, font la police, en frappant indistinctement, en vertû de l'égalité devant la loi des courses, tous ceux qui tenteraient de franchir la limite : c'est le principe de leur arme. Plusieurs rangées de voitures élégantes bordent la foule, et, dans le fond du tableau, on voit des chariots surmontés de baraques en planches, destinées à recevoir les dames qui désirent éviter la foule.

Avant de commencer la course, bien des pratiques, des précautions et des usages sont observés, et le puissant mobile de l'intérêt personnel fait disparaître les démarcations qui séparent si rigoureusement, dans d'autres occasions, les diverses classes de la société. Les joueurs de toutes les conditions se mêlent et s'approchent ; c'est la conséquence du grand intérêt du gain et de l'extravagance, dont le hasard des paris prononce les arrêts. Tout est réglé et fixé selon les pratiques de la course ; les jockeys n'osent avoir que quatre pieds de hauteur et doivent répondre aux conditions indispensables de leur métier,

qui sont d'être maigres et d'avoir les cuisses sèches et courbées. Il est de rigueur de les faire peser avant de monter les chevaux destinés à la course. Ceux qui n'ont pas le poids requis par les règlements sont munis de morceaux de plomb qu'on met dans leur ceinture. Les jockeys qui pèsent quelques livres au delà du poids prescrit ne sont pas admis, ou bien ils doivent se soumettre à un régime rigoureux d'hygiène pour devenir propres à ce service lucratif. On emploie à cet effet des remèdes efficaces et infaillibles, qui ont une parfaite identité avec le régime auquel sont soumis certains athlètes dont il a été question. On se dispensera d'indiquer spécialement ici ce régime ; il suffira d'observer qu'on ne se borne point aux électuaires qui sont administrés aux jockeys trop lourds pour les faire maigrir ; on se sert encore d'un autre expédient, également efficace, afin de produire un effet pareil au moyen de la transpiration : c'est de leur faire faire de fortes promenades en leur endossant une charge de couvertures, tout en diminuant le volume substantiel de leur nourriture, privations qui ne manquent pas d'enfler leur bourse, tandis que le régime auquel elles les soumettent les font maigrir.

L'opération de la vérification du poids terminée, les maîtres viennent encourager leurs délégués, et un rapprochement public et confidentiel très-curieux a lieu entre le seigneur et le valet. Jamais on n'a vu les deux extrémités sociales fraterniser en apparence comme dans ces graves circonstances ; car on remarque souvent un lord, un pair des trois royaumes unis de la Grande-Bretagne passer le bras sous celui de son jockey, vêtu en veste courte et légère, portant les couleurs des armes de son maître, la tête couverte d'une casquette de course, et destiné à monter le cheval de prédilection, recevant dans ce moment important et solennel les conseils et les exhortations de sa seigneurie. On voit aussi un noble lord se-

couer la main d'un ancien boxeur, enrichi à force de coups de poing qu'il a donnés ou reçus, parce qu'il est riche maintenant et qu'il prend part aux paris des courses avec les plus hauts personnages. Les chevaux sont amenés, les jockeys respectifs les montent, le dos courbé, la tête un peu baissée, pour ne pas perdre la respiration pendant la course, et, au signal donné, ils s'élancent comme l'éclair pour disparaître en un clin d'œil aux yeux des spectateurs. Ils ne manquent pas, dans leur vol rapide, de stimuler leurs coursiers par le moyen des éperons et de la cravache dont ils sont munis, afin de gagner ne fût-ce qu'une seconde, même qu'une simple longueur de tête sur leurs rivaux. A peine quelques minutes se sont-elles écoulées que déjà, du côté opposé de l'arène, on voit descendre du sommet d'une colline les chevaux en pleine course. Cette seule apparition électrise les spectateurs qui n'ont vu les chevaux qu'au moment de leur départ, pour ne les apercevoir qu'à l'instant où ils passent sous leurs yeux avec la même rapidité qu'ils s'étaient élancés. Voilà donc, dira-t-on, toute la jouissance des spectateurs! Ils ne s'en contenteraient pas, sans la manie des paris qui les agite; car, même sans y prendre une part directe et pécuniaire, ils se passionnent, par la seule raison qu'en Angleterre *les goûts sont des manies et les manies des passions nationales.*

Plus ou moins intéressée par des défis partiels qui ont eu lieu pendant la course, la foule pousse des cris de joie, de douleur et de désespoir, mêlés de reproches et d'ironie. On voit ce peuple le plus impassible s'animer, s'échauffer, devenir gesticulateur à force de démonstration passionnée. Les jockeys, descendus de leurs chevaux, sont pesés derechef, afin de constater qu'ils ne se sont pas débarrassés, durant leur course, du plomb qu'on leur a mis dans la ceinture pour compléter le poids prescrit. Les chevaux sont conduits dans une baraque,

où ils sont frottés et soigneusement enveloppés de plusieurs couvertures. En attendant, les juges ont proclamé le vainqueur, et le public continue à promulguer cet arrêt par des démonstrations et des cris violents, parmi lesquels on entend souvent proférer des mots d'une haute portée en rappelant impérieusement aux vaincus qu'ils doivent verser les sommes qu'ils ont perdues dans les paris, et qui montent quelquefois de mille à deux mille guinées et au delà, tandis que les chevaux ont coûté à leurs propriétaires des sommes non moins considérables.

Les noms du coursier vainqueur, du maître et du jockey, avec les circonstances importantes de la victoire et la somme du pari gagné, sont conservés dans les familles et inscrits sur des coupes d'argent dont on orne avec ostentation, dans des jours de fête et d'apparat, les buffets des salles à manger : c'est là qu'on peut les admirer et juger de la gloire du triomphe. Ces trophées historiques se transmettent ainsi de génération en génération, et proclament avec orgueil aux temps présents et à venir la magnificence des goûts et de la richesse des habitants d'Albion.

La proximité de Londres d'un autre lieu de course célèbre, et qu'on nomme Epsom, offre un aspect de mouvement plus varié et plus curieux encore que celui de Newmarket, par la grande affluence des différentes classes de la population de la capitale qui s'y portent en masse et à la fois, sur la même grande route et sur toutes celles qui aboutissent au champ de course. Vous y voyez un amas immense d'équipages les uns plus élégants que les autres, qui passent, se dépassent et se croisent ; des chars magnifiques à côté de la modeste charrette d'un paysan, coupant le cabriolet ou le gig léger d'un dandy, d'un merveilleux de la plus haute volée, et le landaw de la dernière mode, de la forme la plus fashionable, attelé de quatre chevaux de race le mieux choisis,

conduits du haut du siége par un noble lord en costume de cocher, le bouquet immense de fleurs des grands jours de gala au côté et un chapeau gris d'été sur l'oreille, posé sur le qui vive, comme un signe d'interrogation. Là une élégante dame, en calèche à soufflet baissé, couverte de poussière, impatiente d'assister à l'une des courses les plus fameuses dont les annales d'Epsom proclameront la gloire et la magnificence. Arrivés sur les lieux, des milliers de voitures sont alignées sur plusieurs rangs, et dans la grande foule de peuple des bandes de bohémiennes se pressent autour de ces voitures, pour mendier en disant la bonne aventure et exerçant avec adresse le métier de voleuses qui les distingue. Si parmi les piétons il se trouve quelque spectateur qui quitte sa place pour tenter de franchir la limite, un homme de police le ramène aussitôt à grands coups de poing, et ce sont là des épisodes qui amusent singulièrement John Bull: ses applaudissements et ses cris retentissent alors de toutes parts, pour manifester sa haute satisfaction. Dans le fond de la scène s'élèvent de beaux pavillons exclusivement destinés à recevoir des personnes de distinction et de haute influence. C'est enfin un aspect où tout ressemble à un vaste camp, au milieu duquel se tient le marché hippodrome des paris par excellence, en offrant à la population de la métropole un spectacle digne de sa grandeur et de la curiosité de ses habitants.

En Angleterre, la tendance à l'extravagance est celle du goût national. Elle paraît être autant le produit de l'orgueil et de la richesse que celui de l'indépendance du caractère intrépide et audacieux d'une nation vigoureuse. C'est par un effet de cette tendance qu'on a imaginé d'ajouter une extravagance particulière aux courses de chevaux, qui en a fait un nouveau genre d'entreprise aventureuse, en stimulant l'audace du courage et des paris.

Ce sont *les courses avec des obstacles*, et connues sous le nom de *steeple-chase*. C'est le casse-cou des extravagants, et, par cette raison seule, la gloire suprême des paris, mobile puissant des plaisirs et des goûts du bon ton. Dans les courses de chevaux ordinaires, ce sont les jockeys qui montent, chargés des intérêts des paris; mais ici chacun paye de sa propre personne pour soutenir le pari : ce sont les maîtres mêmes qui montent les chevaux. On fait choix d'un terrain plein de difficultés, et on établit pour condition d'atteindre un point désigné par une ligne droite dont on ne peut s'écarter de plus de cent pas, en sautant des barrières, des fossés, des haies, des ravins; en passant des rivières à la nage, grimpant des hauteurs escarpées, sans qu'il soit permis au cavalier de mettre pied à terre pour franchir un obstacle. Tout cela se fait sur une ligne de trois à quatre milles, jalonnée de petits drapeaux. Le jour et le lieu de la course étant indiqués, on ignore encore la direction qu'elle prendra, comme le plan d'opération d'un général, qui est décidé sur les lieux mêmes. Elle n'est fixée, cette direction, qu'au moment de la course, par une espèce de jury que nomment les concurrents.

Déjà, depuis longtemps, les courses ordinaires qui se font en plaine ne contentaient plus les grands amateurs; et pour satisfaire la fureur toujours croissante du jeu, on a imaginé les choses les plus extravagantes. Aujourd'hui, l'un ne parie que pour la course la plus désespérée, appelée *dead head*, ce qui répond à *tue-tête;* l'autre s'obstine à ne franchir les obstacles qu'au trot; un troisième à ne parier que pour le *steeple-chase*, en courant ventre à terre sur la déclivité d'une colline vers un but qui s'élance dans les airs, pour se casser le cou d'une autre manière : c'est le dernier goût du bon ton à la mode. Le but le plus en faveur de ces nouvelles courses est de s'élancer vers le clocher d'une église.

C'est celui qui a réuni le plus grand nombre de suffrages, parce qu'il offre au cavalier et au cheval le plus de chances extravagantes, car ce sont précisément les dangers et les obstacles qui présentent un aiguillon si puissant et si extraordinaire pour nourrir la fureur des paris.

Ainsi, la contrée qui réunit le plus d'obstacles, est choisie de préférence pour ces courses glorieuses. Au signal donné, les cavaliers s'élancent bride abattue avec une ardeur sans exemple; ils passent, se dépassent, s'animent, s'échauffent et s'emportent en poussant à l'envi leurs coursiers; ils sautent, franchissent, culbutent, s'accrochent, tombent, se relèvent et se dressent avec des membres et de l'argent compromis, sans pouvoir redresser leur pari perdu; heureux s'ils en échappent sans fracture. Le nombre des coureurs merveilleux, réduit ainsi à leur juste valeur, il n'y en a que deux ou trois parmi les plus audacieux ou les plus heureux et les mieux montés qui arrivent au terme de la gloire et de l'extravagance. Celui de ces fortunés qui le premier l'a atteint, gagne, outre les paris qu'il a faits, la totalité des sommes qu'il est de rigueur que chaque concurrent dépose pour être admis à courir. C'est le triomphe d'une abnégation qui fait abstraction de tout, excepté de la passion du gain; c'est une intrépidité, dira-t-on, digne du plus grand courage et de la cause la plus noble, présidée par une volonté à toute épreuve, mais que justifie seule l'étonnante vigueur des chevaux.

Ce sont les accidents, les contre-temps, les désappointements ou les mécomptes, les bains de ruisseaux, de fossés ou de rivières, la perte des paris, enfin, le bonheur extrême du gain des immenses paris, qui fournissent des détails curieux et extravagants que l'on se communique, qu'on saisit avec avidité et dont on parle encore longtemps après, comme des hauts faits d'une

bataille où l'on s'est battu à outrance, ou enfin comme de ces événements remarquables auxquels président la mode, la manie et la passion d'un goût national. Les concurrents, heureux et malheureux, tous se réunissent à un dîner confortablement apprêté, et ne manquent pas, après des fatigues si extraordinaires, de se restaurer, de se refaire, de se réjouir, de se consoler enfin par de fréquentes libations. C'est là sans doute bien dépenser le superflu de son argent, de ses forces, de sa santé et de son temps.

CHASSES.

Course au lièvre. — Juge du club des levriers. — Règles observées dans ces chasses. — Éducation et nourriture des levriers. — Chasses merveilleuses. — Melton. — Impétuosité et passion des chasseurs. — Épisodes de ces courses retracées dans les gravures. — Hunters célèbres. — Chasseurs anglais dans les forêts de Norwége et de Suède. — Anglais chasseur d'ours près de Gothenbourg.

Les courses de chevaux, jusqu'à la perfection de celles de steeple-chase, ne paraissent servir que de préliminaire ou de transition aux courses de chasses, peut-être plus merveilleuses encore et non moins faites pour dépenser de grandes sommes, car on ne chasse pas sans parier. On court alors à l'envi, avec des levriers, et chacun s'évertue à déployer le plus de rapidité possible. Dans les endroits de course, tels que Newgate, on varie celles de chevaux avec les courses de levriers, et on remplit ainsi, en courant, les intervalles du temps de la saison des fashionables.

Toute chasse, comme de raison, est précédée des paris qu'engagent les chasseurs. A la chasse au lièvre, ces chasseurs, courant avec les levriers qui le poursuivent, ne tiennent compte que de leurs paris. Ils traversent les champs cultivés, franchissent les fossés et les haies, comme aux courses de steeple-chase, et aspirent

avec la même véhémence au prix de leur ardeur, prix adjugé non à celui qui a tué le plus de lièvres, mais à celui qui le plus souvent a dépassé le lièvre, et a, par conséquent, fait preuve de plus de rapidité. C'est un juge étranger à la province, envoyé par le *club des levriers* (grey-hounds-club), qui prononce le jugement, et que les parieurs payent largement.

Il existe dans ces chasses d'anciennes lois de course, qui datent du règne de la reine Élisabeth : elles règlent les paris et sont encore aujourd'hui rigoureusement observées. D'après ces lois, on ne peut lâcher que deux chiens contre un lièvre, lequel doit avoir sur eux deux cent quarante yards, avant d'être lancés. Celui des chiens qui apporte le lièvre sans l'avoir endommagé, gagne le pari à son maître.

L'éducation et la nourriture des levriers sont l'objet des soins d'une étude particulière. Pour les préserver de l'influence d'un climat variable, froid et humide, on les enveloppe, comme les chevaux de course, dans des couvertures d'étoffes qui changent selon la température et la saison. On les fait voyager dans des voitures, et, au retour de la chasse, des bains tièdes leur sont administrés, pour les délasser de la fatigue et les disposer au repos, après leur repas, sur des matelas de laine qui leur servent de lits.

Chez les Anglais, le plaisir principal de la chasse, c'est-à-dire d'une course extravagante, est l'occasion intéressante qu'ils se procurent de risquer de très-fortes sommes aux paris et de faire de grandes dépenses avec toute l'ostentation de la richesse. Dans ces parties de campagne, de courses et de chasses, où l'on a partagé les vicissitudes et les faveurs de la fortune, on ne se sépare point sans se réconforter par un repas substantiellement national et spiritueux, auquel ne manquent point le roast-beef, le beef-steak, le plumb-pudding, le porter,

l'ale, le porwine, le cheres (xerès), le malaga et enfin le champaignwine ou vin de Champagne.

Les chasses les plus célèbres de l'Angleterre ont lieu à *Melton.* C'est une contrée boisée, montueuse, coupée de ravins, de vallons, de ruisseaux encaissés, de haies défendues par des fossés, de rivières rapides et profondes. La ville est petite et sans confort; mais ce pays a été choisi de préférence, parce qu'il offre toutes les difficultés, tous les obstacles et les dangers qui seuls rendent le plaisir piquant et extravagant, et qui, pour être vaincus, exigent du courage et de la témérité, ce qui constitue la gloire des courses. On y fait aussi la chasse au tir, et on remplit de terreur les échos des bois d'alentour, en détruisant le gibier. Melton est par excellence le pays de *la chasse au renard*, qui y attire les amateurs, surtout à cause des difficultés du terrain et du danger qu'elles offrent, et que, par un instinct naturel de conservation, semblent choisir les animaux dont la destruction paraît être l'objet de l'ambition des chasseurs. Le renard pris, on offre au chasseur qui s'est le plus distingué dans sa poursuite la queue de l'animal en signe de trophée. Mais ce n'est point cette queue qui l'intéresse, c'est le pari seul qui stimule son ambition et constitue l'attrait de cette chasse; car, en effet, quel plaisir peut-il y avoir à lancer des chiens pour étrangler un animal qui se sauve, ou même à attraper des rats, dont on ne dédaigne pas de faire des objets de paris.

C'est à Melton qu'il faut voir les chasseurs, excités par les obstacles que leur oppose le terrain, se livrer pour les vaincre à toute l'impétuosité de leur témérité, pleins de cette abnégation de leur conservation personnelle qui contraste si fort avec l'égoïsme de leur caractère; mais la passion du gain et l'amour de l'extravagance l'emportent sur toute autre considération et compromettent leur existence, en l'exposant aux périls les plus éminents.

C'est là qu'il faut voir ces barrières et ces ravins qu'ils franchissent; ces haies séparées des champs qu'elles entourent, par deux fossés de deux pieds de large chacun. D'un seul saut, le cheval doit franchir la haie et les deux fossés. Si le cavalier prend mal son élan, s'il ne s'abandonne pas à l'instinct du cheval, et que l'animal mette les pieds de devant dans le second fossé, une chute périlleuse jette le cavalier à bas, heureux encore s'il en échappe sans membres fracturés. Pour franchir une haie trop élevée, le cavalier choisit un passage à travers les branches les moins rapprochées et s'étend sur le cou de son cheval, en suivant le mouvement de son élan. La force, l'adresse, la promptitude et l'intrépidité du coursier, qui ne recule jamais à la vue des obstacles qui seuls effrayeraient le spectateur, font le salut, la fortune et l'audacieuse gloire du cavalier.

Quel intéressant endroit que Melton, avec ses chasses merveilleuses qui inspirent la passion de sacrifier son argent et sa personne pour la chance d'un pari! Que de matière à récits d'un plus haut intérêt encore que le charme du steeple-chase offre aux chasseurs! Que de fossés, de ruisseaux, de halliers, de haies franchis! que de rivières maintes fois passées à la nage! tous ces obstacles vaincus! rien ne peut arrêter l'ardeur du chasseur, si ce n'est les côtes brisées, les jambes cassées ou les chevaux crevés. Riches épisodes que le burin anglais ne manque pas d'exploiter pour les livrer à l'admiration des générations présentes et futures, dans ces gravures et caricatures des huntings, des steeple-chase, des courses et chasses de toute espèce qui tapissent les magasins d'estampes. On y voit de ces fameux hunters, ou chevaux de chasse, qui, pour être incomparables, s'éclipsent au bout de trois ou quatre saisons pendant lesquelles dure leur service merveilleux, après avoir coûté trois ou quatre cents guinées, afin de laisser aux chasseurs leurs noms immor-

tels consacrés dans les annales des chasses. Le goût, ou plutôt la manie passionnée de la chasse, est en général d'un haut intérêt pour les Anglais, parce que les accidents piquent leur curiosité, stimulent leur témérité, tandis que son but irrite l'extravagance de leur goût. La seule exposition des nombreuses gravures qui représentent les chasses atteste *ce goût national.* Les dames mêmes y prennent un vif intérêt et écoutent avec grand plaisir les récits de ces événements qui, par leur nature extravagante, tiennent au merveilleux du romantique d'une nouvelle ou d'un apologue, dont on ne tirera point le résultat moral que l'on se réserve pour des occasions moins périlleuses.

Mais que d'accidents plus curieux ces dames ne pourraient-elles pas apprendre des récits que seraient à même de leur faire les Anglais qui s'expatrient pour satisfaire à leur passion de la chasse, dans les forêts des contrées les plus lointaines, et qui y trouvent un but et un attrait particulier d'existence! C'est ainsi qu'on voit de ces Anglais originaux, chasseurs plus passionnés que ne le fut jadis le roi Nemrod, qui ont entièrement quitté leur pays, pour se livrer à *la chasse des ours* dans les forêts de la Suède et de la Norwége. Il y en a un, nommément, qui, depuis plusieurs années, s'est établi en Suède, près de Gothenbourg, non loin des cataractes de *Frollhedda.* Il a eu le malheur de tuer à la chasse un paysan vêtu d'une pelisse, qu'il prenait pour un ours, au moment où il grimpait sur un arbre pour épier l'animal. La pension qu'il fait à la veuve ne le console pas de sa cruelle méprise; mais il n'en continue pas moins la chasse aux ours, parce qu'elle est le but de son émigration, de son séjour dans les forêts de ce pays, et la douceur de son existence.

RÉSUMÉ DES GOUTS ET DES JEUX NATIONAUX.

On parie et on joue en Angleterre aux combats de

boxeurs et de coqs ; on parie et on joue aux courses de chevaux, aux steeple-chase, à la chasse au lièvre, au tir, au renard ; on joue et on parie au rouge et noir ; on perd et on gagne de toutes les manières, et ceux qui sont prodigues ne savent plus comment dépenser leur argent, leur temps, la vigueur de leurs membres et exposer leur personne dans toutes les extravagances que leur inspirent leurs goûts et leurs manies. La passion exclusive du jeu en est le fond; elle existe plus ou moins dans tous les pays ; mais chez les Anglais elle se prononce d'une manière d'autant plus différente de tout ce qu'on voit ailleurs sous ce rapport, que leurs usages et leurs goûts ont pour échelle l'*extravagance des manies.* Leur but, c'est le pari ; leur gloire, c'est de gagner ; et comme ils ne peuvent et ne savent guère s'amuser de gaieté de cœur, ils ont naturellement besoin d'un stimulant, d'une extravagance pour être excités. Dans une nation entreprenante, audacieuse et positive, la passion du jeu ne saurait avoir pour objet qu'un intérêt matériellement extraordinaire par ses chances. L'Angleterre est le pays des manies, des extravagances et des jeux de hasard ; c'est enfin, dira-t-on, *le pays des paris par excellence.*

ARTICLE III.

PASSION DES ANGLAIS POUR LES JEUX DE HASARD.

Esprit de spéculation, du jeu de hasard, de commerce et de gain. — Sa source et son caractère distinctif. — Manie et passion du jeu. — Fureur des paris. — Historique de la passion du jeu en Angleterre. — Jeu de hasard au palais de Saint-James.— Cause du nom d'Enfer donné aux maisons de jeu. — Mot de Fox. — Major Aubry. — Enquête des tribunaux anglais. — Avertissement pour l'humanité.

Dans aucun pays peut-être la passion du jeu n'a été si grande et si généralement répandue, depuis les temps les plus reculés de son histoire, qu'en Angleterre, patrie des extravagances, des manies et des paris d'ancienne mémoire. L'origine de cette passion, celle de sa nature psychologique, trouve sa source, comme toutes les passions, dans les replis du cœur humain et dans le développement plus ou moins prononcé des goûts et des dispositions de l'âme.

De toutes les passions, celle du jeu est la plus historique en Angleterre par les annales qui en conservent le souvenir, et la plus variée par les formes sous lesquelles elle s'est manifestée dans le cours des siècles. Rien ne l'atteste mieux que *la fureur des paris* : or, elle ne semble être autre chose qu'une dernière expression *de la passion la plus extravagante du jeu.*

Il est d'ailleurs naturel que, dans une nation commerçante qui n'existe que par le commerce, le désir du gain soit le mobile principal de ses goûts. Il fait naître l'esprit de spéculation, qui est une des premières attributions du commerce dans ses combinaisons de gain : c'est son âme, son principe vital. Cet *esprit de spéculation* est fondé sur le calcul des probabilités du hasard et de toutes les suppositions, de toutes les espérances qu'il fait naître; il se

familiarise avec les chances du hasard, parce qu'il tient à la nature du hasard, et, accoutumé à risquer l'esprit de spéculation, dans sa tendance pour le gain, n'a qu'un pas à faire pour arriver aux jeux de hasard, où toutes les spéculations se confondent, et où, pour toute combinaison, les paris seuls provoquent le hasard du gain. Ces espérances et ces provocations du hasard ne font peut-être pas courir plus de risques, n'exposent pas à des chances plus grandes que l'esprit de spéculation du commerce même qui traverse les mers dans leur immensité sur les planches fragiles de ses embarcations. Ces spéculations se chargent des intérêts matériels pour les transporter et les faire valoir dans les contrées les plus lointaines, sur les parages les plus inconnus, en plaçant le passé et le présent sur les fonds incertains d'un avenir flottant sur les abîmes entr'ouverts d'une mer orageuse. Cet esprit d'entreprises ouvre au commerce l'espoir du gain et constitue son existence; mais ce même espoir du gain, quand il fait abstraction des combinaisons de la spéculation, conduit au domaine exclusif du hasard, qui est le tapis vert d'une table de jeu. Si la spéculation est un jeu de gain dans les combinaisons des probabilités, s'il peut y en avoir, on se joue du hasard même en se livrant aux jeux du hasard, dont on brave toutes les chances avec l'intrépidité de l'esprit d'entreprise.

En Angleterre tout le monde s'occupe du commerce, ou du moins y place ses fonds; là aussi tout le monde est occupé de son gain et parie pour son gain. Les uns jouent au jeu des spéculations du commerce, les autres au jeu de luttes et de courses jusqu'à celles de la chasse; ceux-ci risquent toute leur fortune, malgré les compagnies d'assurance, pour gagner celle qu'ils attendent du hasard; ceux-là risquent une partie de leur fortune en pariant aux dépens de celle qui leur reste : ils engagent leur existence entière au hasard et l'exposent au danger

d'une course merveilleuse et désespérée pour attraper le gain au bord de l'abîme ou au bord de la tombe, tandis que les spéculateurs du commerce le font flotter au gré des éléments sur les mêmes abîmes de la perte. Les uns courent après le hasard au risque de se casser le cou, les autres jouent au hasard en vidant leurs bourses; les uns et les autres provoquent le hasard, et même sans jouer à aucun jeu, chacun de son côté défie le hasard. Les joueurs parient, les spectateurs parient, tout le monde enfin parie, parce que tout le monde veut gagner. Les joueurs s'échauffent ou se glacent; la fièvre chaude ou froide s'en mêle, et une maladie épidémique se déclare; c'est *la manie du jeu et des paris, c'est l'expression de la passion.*

Si les luttes, les courses, les chasses et les paris n'ont pour but que le gain, ils se résument par un seul mot, c'est *la passion frénétique du jeu qu'ils représentent.*

L'influence de cette passion est trop étendue, trop grave et trop importante; elle se retrace trop profondément dans les traits de physionomie du caractère national, pour ne pas exposer ici quelques données historiques sur son origine, ses variations, ses particularités et ses développements successifs dans les modifications diverses qui en ont fait un trait distinctif de nationalité et qui se prononce en dernier résumé par *la manie et la fureur des paris.* Cette manie, dira-t-on, prouve une grande indépendance dans les idées et la vigueur d'un esprit entreprenant et audacieux. Elle est stimulée par un genre particulier d'ostentation fondée sur la richesse et cette extravagance qui distingue les insulaires de la fière Albion de tous les habitants du continent européen, par la seule raison peut-être qu'ils sont insulaires. Il est certain enfin que c'est en Angleterre que les plus grands joueurs ont existé.

Déjà, sous Richard Cœur de Lion et sous le roi Jean, le jeu de dés, avec ses gains et ses pertes, était le goût

dominant, l'amusement principal des grands seigneurs. La pompe et la gloire qui entouraient la chevalerie n'étaient pas même en état de détourner les paladins de ce passe-temps magique. La fureur du jeu, chez les Anglo-Normands de cette époque, était si grande que les rois alliés d'Angleterre et de France furent obligés, en 1190, de donner à ce sujet des lois pour l'armée destinée à combattre les Sarrasins. D'après la teneur d'une de ces lois, les chevaliers ne pouvaient hasarder au jeu que vingt shellings par jour, et il était sévèrement défendu aux soldats et aux matelots de jouer pour de l'argent.

Sous les règnes suivants, quoique généralement défendu, le jeu ne fut pas moins un amusement pour tout le monde, et influa toujours, comme toute passion funeste, sur les mœurs de la nation anglaise. Ce fut nommément le cas du temps de la reine Élisabeth et de ses successeurs. Un seul passage des œuvres de Shakspeare, ce grand peintre des mœurs de son époque, suffit pour en attester l'influence: il y est dit que les serments des joueurs sont proverbialement faux, et les proverbes, on le sait, sont l'écho de l'expérience, s'il faut en croire l'abbé de Saint-Pierre.

La fureur du jeu se répandit encore d'une manière dangereuse sous le règne de Charles II. Après sa mort, cette passion ne parut se calmer un peu que pour reprendre un nouvel élan sous le règne de la reine Anne; car alors elle envahit non-seulement les hautes classes de la société avec toute son ancienne fureur, mais encore elle infesta le peuple au point d'attirer l'attention du législateur.

Dans le recueil des lois de la reine, une décision sur la matière porte : « Que celui dont il est prouvé qu'il a perdu ou gagné dans vingt-quatre heures dix livres sterling et au delà, dans des parties de jeu, doit payer une amende de trente livres sterling. »

Malgré ces défenses et ces efforts pour réprimer un vice passé dans les mœurs et les goûts pervertis de la nation, et que l'on ne parvient point à déraciner par des ordonnances, il existait un ancien usage fort singulier, qui paraissait au contraire protéger cette passion; c'est qu'il était d'étiquette que le roi jouât publiquement, *dans le palais de Saint-James, au jeu de hasard*, la veille du *jour des Trois-Rois*.

Dans le Magasin des Gentilshommes (Gentlemen's Magazine) de 1753, on trouve le compte rendu suivant des résultats de ce jeu dans cette même année: « Samedi, le 6 janvier, Sa Majesté a joué, le soir, *au jeu de hasard*, au bénéfice du premier portier (groom porter). Toute la famille royale, qui a pris part au jeu, a gagné ensemble la somme de 3,000 livres sterling. Ceux qui ont perdu le plus sont, le duc de Grafton, le marquis de Huntingdon, les comtes de Holderness, d'Asburnham et Hertford. Son altesse royale le prince de Galles, le prince Édouard et une société choisie ont dansé dans la petite chambre de gala jusqu'à onze heures, où la famille royale s'est retirée. »

Il existe encore jusqu'à ce jour des dénominations qui datent de cette époque, qui se rapportent à des localités de la demeure royale, et dont on ne saurait expliquer la signification sans connaître leur origine. C'est ainsi que la chambre du palais de Saint-James, où avait lieu le jeu de hasard, était si remarquablement obscure, qu'elle fut nommée *l'enfer* par les habitants du palais. Cette circonstance donna bientôt à toutes les maisons de jeu, à Londres, le nom d'Enfer, ce qui dément la supposition vulgaire, qu'on les nommait ainsi à cause de la mauvaise apparence qu'elles avaient. C'est aussi par une raison également historique que le croupier, ou l'homme qui crie les gains et rassemble les dés, est nommé, dans les maisons de jeu de Londres, groom-porter, ou premier portier.

Sous les règnes de George Ier et de George II, les jeux de hasard furent déclarés loterie par la loi, et les personnes qui toléraient ces jeux dans leur maison furent condamnées à 200 livres sterling, et chacun des joueurs à 50 livres sterling d'amende. Malgré les défenses et les peines portées contre une passion qui ne connaît de bornes que dans la ruine et la misère des hommes, les jeux de hasard, et surtout le pharaon, furent, sous ces deux règnes et en contravention aux lois, joués avec une ardeur qui tenait de la frénésie.

L'usage du jeu de hasard, à la cour, ne cessa toutefois qu'après l'avénement de George III. Il n'avait été toléré jusque-là dans le palais que comme une coutume d'étiquette, une fois par an, la veille des Rois; mais il n'en offrait pas moins un contraste d'autant plus choquant qu'il était en contradiction, et avec les lois existantes et avec les solennités d'une fête religieuse, à laquelle assistait, avec le plus grand recueillement, le même roi qui défendait un jeu qu'il jouait publiquement, à l'occasion de cette fête. Aujourd'hui, les peines les plus rigoureuses sont proposées au parlement, auquel on demande un bill qui accorderait à la police le droit de pénétrer à chaque heure du jour et de la nuit dans la demeure des sujets de Sa Majesté, pour prévenir ou découvrir les réunions de jeu de hasard.

Sous la domination de George III, et surtout depuis 1772 jusqu'au commencement de la guerre d'Amérique, des événements extraordinaires vinrent signaler, dans le monde des joueurs, les suites déplorables de la passion effrénée du jeu, par de fréquents suicides. Les personnes les plus distinguées de ce temps-là, par leurs talents et leur haute position sociale, étaient au nombre des champions les plus intrépides des jeux de hasard. Lord Lauderdale raconte que la somme énorme de cinq mille livres sterling fut pontée sur une seule carte, au jeu de

pharaon. D'après une autorité non moins respectable, le célèbre Fox joua vingt-deux heures de suite au jeu de hasard, et perdit chaque heure 200 livres sterling. Cet homme justement célèbre fut tellement passionné pour le jeu, qu'on l'entendit dire un jour : « La première jouissance ici-bas, c'est jouer et gagner; mais la seconde, c'est jouer et perdre. » On ne saurait certes mieux rendre, et d'une manière plus spirituelle, l'expression d'une passion inexplicable dans un homme supérieur.

Il sera permis ici, afin de compléter cet aperçu succinct, de faire mention d'un des principaux coryphées du tapis vert, d'un homme dont la passion pour le jeu a été si unique dans son genre, qu'elle n'a peut-être point été atteinte, au moins jamais surpassée, ainsi que son habileté dans presque tous les genres de jeux. C'est le *major Aubrey*, dont on raconte que la première fois qu'il entendit le bruit des dés, il s'écria avec enthousiasme, comme Charles XII de Suède, lorsque les premiers boulets sifflèrent autour de lui : « Telle à l'avenir sera ma musique. » Charles XII fut tué par sa musique; Aubrey, plus heureux en apparence par la sienne, vécut de longues années, entouré d'une opulence et d'un bien-être pécuniaire qui ne tenaient qu'aux chances du hasard. Il gagna et perdit au jeu trois fortunes; mais sa vie aventureuse finit à peu près comme elle avait commencé. Dans ses dernières années, il existait d'une modeste rente qu'il avait eu la prudence de placer hors de la portée des chances du jeu. Le caractère de cet homme, remarquable comme joueur de profession, prouve assez ce qu'il y a de vrai dans le mot de Fox, que les jouissances de la table de jeu ne se bornent point à l'espoir du gain; c'est comme qui dirait qu'il ne faut faire de la passion que pour la passion même, et s'obstiner ainsi à se ruiner par sa propre faute. Il arriva une fois à Aubrey de perdre en un jour 25,000 livres sterling au billard,

jeu qu'il jouait très-mal. Dans les dernières années de sa vie, il déclara que l'excitation que produisait en lui le jeu était nécessaire à son existence, et son toast favori était : « Vive et mille fois vive le jeu! car il ressemble à l'air que nous respirons, et sans lequel nous devons mourir. » Cette comparaison métaphorique d'un des plus grands joueurs est sans doute, après le mot de Fox, tout ce qui semble caractériser le mieux la passion du jeu, sans l'expliquer.

Les annales des tribunaux anglais rapportent qu'en 1797 on fit une enquête contre la comtesse de Buckinghamshire, lady Élisabeth Luttret, mistress Sturt et M. Cocanon, pour avoir joué au pharaon dans la maison de lady Buckinghamshire, à Saint-James square. Telle était alors la rigueur des lois vis-à-vis des dames mêmes. Mais aujourd'hui on croit pouvoir observer, et honneur en soit rendu au beau sexe, qu'une joueuse passionnée est une apparition fort rare en Angleterre. Ces exemples, d'ailleurs, paraissent n'avoir eu lieu que dans le temps orageux et anormal de la révolution française, époque où les idées nouvelles, répandues en Europe sur la manière d'être heureux, mettaient toutes les fortunes en question, et chez les dames même, la passion du jeu eſt vogue. Un certain Martindale fut alors dénoncé comme propriétaire de la banque de pharaon qu'il tenait pour ces dames, et condamné à 200 livres sterling d'amende, tandis que chacune des joueuses en fut quitte, ainsi que le joueur, pour 50 guinées.

Que de personnes que l'on pourrait citer, et surtout dans les classes élevées de la société, qui ont fini par être victimes du jeu de dés, de cartes et de ces jeux de hasard appelés *paris*, et engagés aux courses de chevaux et de chasses! que de personnes, distinguées par leur esprit et leurs qualités, ont succombé à l'influence pernicieuse de cette funeste passion, sans compter celles

que la faiblesse et l'étourderie de caractère, ou la force de la mode du suprême bon ton des fashionables, y ont entraînées! Bien peu de joueurs sont restés en possession de l'argent gagné. Un certain lord acquit un jour la somme énorme de 1,500,000 livres sterling : il la perdit bientôt après jusqu'au dernier shelling. Celui qui vit du hasard est le jouet de la passion qui le consume ; il ne sera que rarement capable d'assez d'abnégation pour avoir la force de s'arrêter sur la pente rapide qui l'entraîne.

On dit des Anglais, qu'ils ne se croient parfaitement heureux qu'après avoir essayé de tout ce qui peut rendre l'homme parfaitement malheureux. Ce propos ressemble à une calomnie qui ne pourrait se rapporter, jusqu'à un certain point, qu'à leur extravagance ; on n'entreprendra point de l'approfondir, mais il sera permis d'observer qu'elle pourrait être le résultat d'un abus d'indépendance de caractère, poussée aux plus extrêmes limites par des passions aveugles.

Dans ces caractères indépendants, une disposition naturelle, ainsi qu'on l'a souvent remarqué, semble porter l'homme à ne croire sa position véritablement heureuse que lorsque la possibilité de devenir bien malheureux se trouve être attachée à son bonheur. Quel avertissement pour l'humanité entière et pour les amis d'une liberté vague, dont la seule et unique définition ne devrait se trouver que dans celle des principes immuables de la morale! Que de matière à de profondes réflexions sur la moralité de l'homme et la nature de ses passions!

LE HASARD, LE JOUEUR ET LA PASSION DU JEU.

Signification du mot hasard. — Point de hasard dans la nature. — Mot de Bernis. — Explication donnée par le journal des Demoiselles. — Qualités du joueur. — Parallèle entre la philosophie et la passion du jeu. — Signification du mot passion.

Mais qu'est-ce donc que le hasard? qu'est-ce que le

joueur? car cette matière paraît être importante. Comment peut-on considérer l'un et expliquer l'autre? Malgré tous les exemples existants, il sera toujours difficile de trouver dans le cœur humain la définition de la passion du jeu de hasard, par la raison qu'on ne saurait en connaître la véritable source.

C'est peut-être, sous certains rapports, le besoin d'un caractère ardent et profond, capricieux et indépendant, ou opiniâtre et exclusif; celui de se donner une passion qui renferme l'intérêt de son existence, sans concentrer son esprit et son intelligence, pour les diriger vers le but moral et l'utilité de son existence, dans les rapports de la société, afin d'ennoblir le cœur et la pensée, et y trouver la source de son bonheur.

Jouer au hasard, c'est vivre au hasard, sans choix, sans ordre, sans réflexion. Mais, dira-t-on, il n'y a point de hasard dans la nature; il n'y a que le grand ordre des choses, la cause ignorée mais sentie d'un effet connu. Définissez après cela, si vous voulez, le désordre d'une passion immorale que vous provoquez, celle du jeu de hasard. Les plus célèbres joueurs, tels que Fox et Aubrey, ont bien peint la jouissance du jeu dans son abstraction, parce qu'elle n'a point de réalité entre l'attente et la crainte, sans être une illusion; mais ils n'ont pu définir, dans l'expression même de la passion, l'abstraction du vague de cette crainte et de ce désir qui le caractérise. Ils n'ont pu définir l'imagination passionnée dans sa source, concentrée par le sang-froid et la présence d'esprit le plus imperturbables, le plus nécessaires au joueur.

Le hasard, a dit Bernis, est un mot qu'inventa l'ignorance; or, dans le jeu de hasard, la passion, philosophiquement parlant, serait donc, comme le hasard même, un mot vide de sens, puisqu'elle semble présenter une absence de réflexion. Mais, dira-t-on, c'est une passion qui demande, en pure perte il est vrai, de grandes

qualités d'esprit et d'âme, qu'elle sacrifie ainsi gratuitement pour un mot vide de sens, et qui, certes, serait digne d'un plus noble mobile, d'un objet plus réel, d'un but plus élevé.

Il sera permis d'observer à cette occasion, que les dames, qui ne connaissent que l'empire des grâces indéfinissables, dont elles s'entourent et disposent, ont trouvé le moyen de définir le hasard et d'y reconnaître un sens. Elles ne l'admettent point positivement, mais elles ont remonté à l'origine du mot, qu'elles expliquent depuis qu'elles possèdent une autorité et un organe qui leur en a fait connaître le sens. C'est le journal mensuel des Demoiselles, cahier du 15 janvier 1838, article : Correspondance, page 30, qui ne s'en remet plus au hasard, et ne se livre plus au hasard sans se rendre compte de ce mot. Il n'y trouve plus rien de vague, rien de ce culte de fatalité qui a fait naître le hasard malheureux, que dès lors les demoiselles n'ont plus à craindre. Il y a peu de personnes peut-être qui, par une ancienne fatalité du hasard, connaissent l'étymologie de ce mot. On ne le prononcera dorénavant qu'avec une confiance religieuse, car ce journal apprend aux demoiselles, que le mot *hasard* est dérivé de la langue *suéto-gothique*, dans laquelle *as* signifie Dieu, et *asar* les dieux. C'en est assez pour examiner à notre tour les qualités nécessaires au joueur qui nous occupe, afin de connaître de plus près la nature de la passion du jeu, celle des qualités du caractère anglais qui s'y rapportent, en constituant la profession de joueur, dont l'Angleterre a fourni de si grands exemples.

Le joueur, dit-on, doit avoir le coup d'œil pénétrant afin de remarquer les fautes de ses adversaires et les faire tourner à son avantage. *Le calme et la présence d'esprit* sont ses premières qualités; elles le mettent en état de réparer chaque faute et de la dissimuler, avant que son

adversaire s'en aperçoive. Ce calme parfait de l'esprit demande une entière *absence d'irritabilité de nerfs*; c'est pourquoi sa *physionomie* doit être *immobile* comme celle d'un général commandant sur un champ de bataille, plein du sang-froid de sa valeur et de la promptitude de son coup d'œil. Dans un jeu sans âme et qui n'en a point par lui-même, de tous les sens physiques, celui du *toucher* doit être le seul qui seconde le joueur, de même qu'en chirurgie, le tact de l'opérateur conduit seul la main. Ajoutez à cela les conditions indispensables d'un régime austère par lequel le joueur de profession est obligé de maîtriser ses exigences physiques et d'en faire abnégation pour concentrer son attention, en conservant le calme le plus parfait, et vous aurez une idée des qualités d'esprit et d'intelligence qu'exige cette funeste passion d'une âme souvent forte, qui a manqué sa vocation, son objet et son but, par la seule circonstance de la direction vicieuse que ses facultés ont prise.

Il serait affligeant d'admettre que la vocation ou la profession de joueur, si c'en est une, demande autant de qualités et de force d'âme, pour conduire à l'abîme du malheur, que la philosophie dans son étude pratique, jointe au sentiment profond de la religion qui doit l'animer, peut offrir de force et de calme pour conduire les hommes au bonheur de leur existence morale; mais la philosophie pratique, résumé de la raison dans la recherche des vérités éternelles de l'intelligence, résumé des sciences dans leur but et leur tendance, est une étude trop grave pour être mise en parallèle avec une passion qui ne demande que de la force d'âme dans l'apathie de son abstraction.

Le joueur, en exerçant son métier, pratique au contraire tout ce qu'il y a de plus antiphilosophique dans les combinaisons d'une intelligence inconséquente et immorale par son application. Sa théorie vide de sens est

inséparable de sa pratique hasardeuse; et si elle demande à un haut degré une tête à calcul, le joueur, qui paraît tenir plus du technique que du mathématicien, se trouve toujours en défaut de calcul, malgré sa pratique et sa technologie, parce que le hasard, objet de son culte, est aussi vague qu'il est vide par lui-même.

La passion, en général, est une disposition ou inclination, devenue habitude. Toute passion vicieuse est une maladie de l'âme; elle n'est point un défaut d'intelligence, mais elle est constamment un défaut de volonté et de réflexion qui ne saurait se concilier avec les principes de la morale, comme les symptômes d'une maladie avec les conditions de la santé.

Pour traiter d'une maladie, il faut connaître sa source; celle de la passion du jeu serait difficile à approfondir par elle-même, car elle ne renferme point l'*idée d'une nécessité morale* qui est la source des *passions nobles* et le principe de l'opposition des habitudes vertueuses aux habitudes vicieuses. On ne saurait juger la passion du jeu que d'après les dispositions naturelles de ses manifestations. La crainte et l'espérance sont les grands mobiles de l'existence humaine. Toute la vie ressemble à une alternative de crainte et d'espérance; elle peut ainsi donner le goût du hasard aux uns qui ont le caractère aventureux, comme elle peut donner la force de la volonté aux autres qui ont le sentiment de l'élévation de l'âme, parce qu'ils le cultivent en l'exerçant.

CARACTÈRE DE LA PASSION DU JEU ET SES CONDITIONS.

Origine d'un mobile sans nécessité absolue. — Mot de Montaigne. — Disposition naturelle pour la récréation. — Conditions nécessaires à l'idée de la passion. — Sa définition générale et son application au caractère des Anglais.

La passion du jeu étant répandue dans les deux hémis-

phères parmi les Anglais et parmi toutes les nations du monde, comment l'expliquer dans son application, puisqu'elle ne renferme point l'idée d'une nécessité absolue? Quelle peut être l'origine d'un mobile sans nécessité dans la nature humaine et dans celle d'une nation aussi réfléchie et aussi pratique que les Anglais?

On a remarqué à l'article II, des goûts nationaux, qu'il y a dans l'homme une disposition naturelle qui lui donne celui du jeu. Cette disposition le porte à remplir son temps au moyen d'un objet qui l'occupe en l'amusant, par une récréation adaptée à la nature de son tempérament et qui n'a rien de vicieux dans son origine, en se livrant au plaisir d'un jeu qui le distrait. Mais l'homme livré souvent à la distraction ne se doute pas qu'il peut devenir le jouet de son habitude, ainsi que le prouve le mot de Montaigne, qui dit : Qu'en jouant avec son chat, le chat jouait avec lui.

Tous les animaux jouent lorsqu'ils se réjouissent de leur existence : c'est une disposition naïve et innocente de la nature des êtres organisés. Voyez le moucheron qui voltige en bourdonnant : il s'amuse; le jeune chien qui se pose, se groupe et bondit lourdement encore, en exerçant ses forces : il s'amuse; le chat qui joue à la cachette avec Montaigne et fait mille sauts comiques : il s'amuse; la jeune chèvre qui saute en l'air, et s'élève perpendiculairement d'un seul bond avec l'élasticité d'un sauteur de corde qui exécute des entrechats ou des ailes de pigeon, pour prendre son élan à travers les champs ou les prairies ou caracoler sur les rochers, que fait-elle? elle s'amuse.

Pourquoi l'homme ne s'amuserait-il pas, en se réjouissant de son existence avec toute la supériorité de son intelligence et de sa raison, qui sont les plus belles prérogatives de sa dignité d'homme? Voyez l'enfant dans son berceau; ses petites mains lui servent de joujou : il s'amuse; et ce mobile, sans être la manifestation d'une nécessité

absolue, est la conséquence d'un principe vital qui exerce ses facultés physiques et morales, en payant, par le plaisir qu'il éprouve en lui-même, le tribut de reconnaissance qu'il doit à la Providence; c'est une disposition innocente et pure qui caractérise l'homme dans son enfance.

Tel est l'instinct des animaux, telle est la disposition innée de l'homme, tel est enfin le mobile d'un principe vital dans tous les êtres animés de la création.

Cette disposition innocente de l'homme est encore bien loin de la passion; elle ne peut le devenir que lorsqu'elle se réunit à l'une des trois principales dispositions de l'âme, qui sont : la *domination*, la *vaine ambition* et la *cupidité*. Il faut qu'une de ces trois dispositions prédominantes soit le but que l'homme cherche à atteindre par une inclination vicieuse devenue habitude, avant que le goût du jeu prenne le caractère d'une véritable passion, moralement indéfinissable par l'absence d'une nécessité absolue.

La vanité de la morgue est dans le caractère anglais; c'est son ambition; elle aime à dominer. La cupidité est dans l'esprit du commerce; elle aime à amasser. Ce sont les éléments d'une passion qui trouvent des aliments dans tous les pays; mais leur foyer se constitue de préférence en Angleterre, parce que son échelle de richesse, de spéculation et d'entreprise, est la plus grande qui existe.

EXPRESSION DE LA PASSION DU JEU EN ANGLETERRE.

Diminution de cette passion en comparaison des siècles passés. — Manie excessive des paris. — Dernière expression de la passion du jeu. — Nationalité des courses de chevaux. — Ouvrage littéraire d'hippodromie attribué à une lady.

On a prétendu, non sans raison peut-être, que sur *cinq mille hommes*, il y en a tout au plus un qui possède les qualités nécessaires au joueur de profession. Le nombre

de 10,000 joueurs de métier que l'on admet ordinairement pour la métropole du commerce, sur une population de 1,500,000 habitants, ne paraît donc pas exagéré, surtout après les données historiques que l'on a exposées sur les progrès effrayants de la passion du jeu dans les siècles précédents. Ce résultat de diminution d'une des passions les plus funestes du genre humain est bien satisfaisant; quand on pense qu'autrefois presque toute la nation jouait aux jeux de hasard.

On n'examinera point ici en dernier résultat, jusqu'à quel degré le jeu est aujourd'hui répandu en Angleterre; mais on observera que cette passion pernicieuse, après avoir parcouru toutes les faces de ses variations historiques et signalé sa marche par des excès effrayants, paraît avoir laissé un legs perpétuel aux enfants commerçants d'Albion, dans la *manie excessive des paris,* comme une *dernière expression de la passion extravagante du jeu* qui leur restera, parce qu'elle forme un des traits principaux les plus piquants de l'extravagance de leur caractère original. On peut dire que c'est le raffinement d'un nouveau jeu de hasard qui a changé de nom et que la moderne civilisation a introduit à la suite de ses abstractions et de ses théories, pour arriver de la manière la plus prompte au bonheur de la richesse, en risquant la fortune qu'on possède et même l'existence, pour courir après la fortune du hasard avec la rapidité d'une locomotive.

Cette manie, devenue, dans son impétuosité, une passion effrénée, ouvre un vaste champ à la bizarrerie du caractère qui n'est que l'excès de l'indépendance, et qui, par conséquent, répond parfaitement aux dispositions naturelles de l'esprit national des Anglais.

C'est la manie des paris qui a rendu célèbres les courses de chevaux et qui leur a imprimé un *cachet de nationalité* d'autant plus curieux, que les dames anglaises de la haute volée y prennent tant d'intérêt, qu'elles parient

aussi, à ce qu'on prétend, de très-fortes sommes à ces occasions. On se dit même en confidence qu'une de ces dames de haut rang doit avoir choisi pour sujet d'une œuvre littéraire les grands épisodes dramatiques d'hippodromie. On ne garantira point ce fait, parce que la divulgation d'un secret est toujours une indiscrétion qu'on ne saurait excuser; mais on est persuadé qu'un écrit de ce genre, sorti de la plume d'une élégante lady, ne pourra tracer le coup d'œil rapide d'une course véhémente de chevaux, accompagnée de ses accidents, de ses dangers, de ses hasards, qu'avec toute la grâce légère et l'attrait d'un intérêt général, qui sont l'apanage du beau sexe et qui ne sauraient que relever l'ardeur des parieurs et l'extravagance de la *passion des paris.*

Cette manie semble d'ailleurs être identifiée à la grandeur et à l'ostentation d'une nation riche et commerçante qui aime à calculer, dans ses spéculations et ses plaisirs même, les chances immenses du hasard, pour s'élever avec orgueil au-dessus de celles de la fortune, car tel est son bon plaisir, son goût et sa passion.

APATHIE ET ANTIPATHIE DES ANGLAIS.

Leur goût et leur bon goût. — Mélancolie, disposition nationale. — Sa source. — Parallèle entre la mélancolie des Anglais et celle des Allemands. — Spleen des Anglais ou résumé de leur mélancolie. — Leur répugnance pour les étrangers.— Causes historiques de cette antipathie. — Tolérance pour les étrangers. — Goût des Anglais pour la caricature. — Son expression et son caractère. — Commentaire des préjugés et des passions d'un peuple.

Après les goûts nationaux, les jeux, les manies et les passions, il faut bien qu'il y ait aussi des apathies et des antipathies dans le caractère des Anglais, puisqu'il est rempli de contrastes et d'extrêmes, par un effet naturel de l'indépendance de leurs goûts, qui ne leur conviennent qu'autant qu'ils sont du *bon goût* de leur convenance,

pour répondre à leurs dispositions dominantes; car l'idée du bon goût paraît être chez eux *le respectable des goûts,* ce qui demande explication.

L'Anglais qui manque souvent de goût, parce qu'il s'occupe trop du fini des détails pour avoir toujours le tact du sentiment dans le coup d'œil rapide de l'ensemble qui constitue l'idée du goût, l'Anglais se sert souvent et beaucoup, avec une certaine prédilection, du mot *bon goût* comme d'une expression favorite, employée surtout par l'autorité aristocratique de la mode qui décide des goûts. C'est ainsi qu'à la chambre des communes et jusque dans la chaire on entend parler de bon goût. On vous fera observer que le discours d'un tel était de bon goût, le sermon de tel prédicateur du meilleur goût, et vous direz que c'est attribuer à la législation l'attrait des beaux-arts et au salut de l'âme le sentiment de la convenance qui accommode tout le monde.

Il existe dans le caractère anglais une disposition naturelle qui paraît contraire à l'ardeur des manies et des passions, mais qui semble puiser à la même source son goût et sa tendance, et former une des plus profondes *dispositions* ou *inclinations nationales*, qui donne à la société anglaise une teinte qui lui est propre, celle d'une *mélancolie vague,* produite par une espèce d'*ennui apathique* qui peut avoir sa philosophie, sa poésie et peut-être même sa morale, mais qui n'est point pratique dans ses abstractions, parce qu'elle reste étrangère aux impressions de la vie extérieure, en s'isolant trop des impulsions de la société. C'est par conséquent un *sentiment triste* qui s'ennuie à cause de sa tristesse, qui n'est pas à son aise malgré toute l'aisance, tout le confort que se donne l'Anglais. Cette disposition est l'apanage du caractère historique des Anglo-Saxons, et par analogie celui des Allemands : elle puise à une source profonde, commune aux deux nations, et paraît être le résultat d'une ân

ardente chez les uns et *profonde* chez les autres. Elle produit ainsi, par des causes analogues, le résultat de la mélancolie qui se formule d'après les nuances qui la motivent, en s'isolant chez les uns sur une île, pour rêver chez les autres sur le continent. L'insulaire se sent isolé dans sa sphère uniforme et décolorée de toutes les illusions à force d'apathie ; l'habitant du continent, ne connaissant point l'influence que produit l'aspect vague de la mer qui isole l'insulaire, se livre aux rêveries et descend dans les profondeurs de l'existence de l'âme, comme le mineur pour creuser dans les profondeurs de la pensée. La mélancolie paraît donc être dans les uns une apathie vague produite par une lassitude d'esprit qui se trouve resserré, et dans les autres un affaissement produit par une tendance studieuse d'abstraction. Elle fait naître dans les uns le goût, la manie, la soif des voyages, pour sortir de l'uniformité mécanique de leur île, et se rendre au delà du vague de la mer qui les entoure ; dans les autres, au milieu des abstractions et des théories de leur science, la persévérance laborieuse dans la poursuite de leurs recherches philosophiques. Tous les deux courent après des désirs non satisfaits, et cherchent leur accomplissement avec la *véhémence de l'ardeur*, ou la *passion de la rêverie*. Les uns sont mélancoliques au milieu de leurs richesses, parce qu'ils sont mécontents et qu'ils éprouvent le besoin de sympathies qu'ils ne trouvent pas; les autres sont mélancoliques à force de rêveries non réalisées, et s'accommodent de leur pauvreté, parce qu'ils trouvent les sympathies qu'ils cherchent.

Il paraît que le malaise et le mécontentement, qui produisent chez les Anglais le sentiment d'une mélancolie apathique, est aussi la source d'une maladie de l'âme qui leur est propre et qui semble être la suite de l'influence d'un climat brumeux et humide, en même temps qu'elle peut être celle des maladies physiques qu'il engendre :

c'est le *spleen* des Anglais, ou le *vague de l'apathie* qui fait un appel à toutes les bizarreries et à tous les caprices d'un caractère entier et exclusif; il les surprend dans leur île, comme une manie qui les possède et ne les quitte point sur le continent. Son nom est aussi national que sa cause est compliquée et difficile à définir; elle semble tenir autant à une certaine aigreur de morosité ou à une animosité bilieuse qu'à un ressentiment d'humeur, et se résume par le vague de la mélancolie, dont la cause physique paraît avoir son siége dans un mal de rate.

On dirait que la disposition générale des Anglais à la mélancolie qui s'isole par une certaine apathie d'ennui, est aussi la cause d'un éloignement, de la *répugnance* non moins apathique qu'ils éprouvent *pour les étrangers*, ce qui ne les empêche pas, par le sentiment même de leur isolement, de leur malaise et de leur ennui, d'aller les visiter chez eux. Cette *antipathie* est ancienne et historique; elle a toujours été un préjugé vague qui trouvait peut-être moins sa source dans la position d'isolement géographique des insulaires que dans les souvenirs de leur histoire et des impressions qu'ils avaient laissées dans les mœurs des indigènes, par toutes les invasions et les conquêtes auxquelles ils avaient été en butte.

Une suite de conquêtes opérées successivement par les nations étrangères, les Romains, les Saxons, les Danois et les Normands, a dû naturellement inspirer aux habitants des îles celto-bretonnes un sentiment d'antipathie, plus ou moins fondé, qui trouva son expression dans le seul nom d'étranger. Ces étrangers s'étant fixés à tour de rôle sur le sol de l'Angleterre, la jalousie s'en mêla et ne fit qu'alimenter une répugnance dans ses relations de commerce, lors même que le cours des temps avait légué au passé les pénibles souvenirs de l'histoire, sans parler d'un nouveau fonds d'inimitié qu'ont laissé dans le peuple les guerres prolongées des siècles derniers. Les *répu-*

gnances nationales existent plus ou moins chez tous les peuples; elles sont la conséquence des vicissitudes de leur histoire, et ne sauraient être entièrement effacées dans les masses, par la raison qu'elles sont historiques et traditionnelles, surtout lorsqu'il y a des dispositions de caractère opposées, ou même dans la jalousie de la puissance; et souvent ces trois causes se réunissent pour constituer le sentiment d'une répugnance nationale. Ce sont des traits hostiles, concentrés dans les sensations de l'antipathie, qui retentissent comme des échos lointains à la moindre vibration de l'air, à la plus légère rencontre, ou au moindre froissement d'intérêts matériels qui se choquent. Il en est résulté, en dernier résumé, une sorte de *tolérance générale des étrangers*, qui n'est pas celle des individus en particulier, car elle n'empêche point que la répugnance qu'ils éprouvent des étrangers ne perce très-souvent, comme à leur insu.

Les dispositions, les penchants et les antipathies des Anglais pourraient peut-être trouver une expression générale dans le *goût* qu'ils ont pour la *caricature*, goût qui paraît être autant l'effet de l'intolérance que celui d'un talent d'observation pour saisir le *côté ridicule* des hommes et des choses, tout en se plaçant au-dessus de ce défaut. On dirait que le rire qu'inspire le ridicule, dans la caricature d'une nation sérieuse, est un hommage involontaire qu'elle rend au sentiment du vrai et du beau, parce que la caricature ne saurait atteindre au véritable mérite. Chaque chose peut être considérée sous différentes faces et paraît avoir deux côtés principaux sous lesquels elle se présente: la caricature n'en fait voir qu'un seul, et se présente comme juge plaisant, avant de paraître en juge sévère qui ambitionne moins de faire la censure que de faire rire de ce qui est ridicule : c'est le rire d'une nation grave;

il ne semble point avoir pour objet de porter atteinte à la véritable gloire et à l'orgueil de la renommée, parce qu'en apparence elle n'a point de signification sérieuse; mais le temple de la caricature, entourée de ses rires sardoniques, se trouve sur les confins du domaine de la gloire et de l'orgueil national, qui doit en être la sauvegarde, pour défendre l'intégrité de son terrain.

La caricature est le commentaire de l'histoire des préjugés et des passions d'un peuple, et offre dans la partialité même de son expression, une étude profonde d'observation, parce qu'elle flatte, amuse ou occupe la société, en représentant le culte de ses goûts, de ses antipathies et de ses passions. La caricature est aussi superficielle que l'histoire est profonde dans ses recherches, parce qu'elle ne voit les choses que d'un côté et ne représente que le reflet du présent, celui des intérêts du jour qu'elle retrace sous les traits de la satire. Mais la caricature diffère de la satire, parce que sa tendance est toujours personnelle, son caractère ironique et mordant, et que par conséquent elle ne peut être qu'exagérée et injuste, tandis que la satire n'attaque que le vice en général. C'est le contraste des exagérations qui semble produire *le comique*, ou celui des antithèses; il se prononce par l'étonnement que fait naître le contraste dont on est frappé. La caricature n'a jamais décidé d'une réputation, et ne peut par conséquent ternir le véritable mérite, en se servant des traits du sarcasme qu'elle exagère pour se moquer des opinions et des mœurs. Dans l'agitation des passions des partis, on a toujours eu recours à la caricature, lorsque ces partis étaient les plus enragés les uns contre les autres. L'Anglais ne craint point la caricature, car elle tient à l'extravagance qui est dans son caractère ; il ne s'en offense pas non plus, car il est fier de ses défauts; et comme il

aime l'extravagance, par un excès d'indépendance, il se constitue souvent lui-même caricature pour renchérir sur ses goûts, à force d'être paradoxal, en se distinguant de tous les autres.

ARTICLE IV.

CHANGEMENT DANS LES GOUTS ET LES JEUX NATIONAUX.

Variations dans la physionomie des mœurs. — Changement de costumes et des manières de John Bull. — Club d'Almock. — Caractère de décence et d'austérité des goûts. — Sa source et ses calculs. — Causes de la décadence du pugilat. — Allégation en sa faveur. — Suite de son abolition. — Combat de coqs puni. — Tir à l'arc et chasse au faucon en vogue. — Passion moderne des paris et leur caractère dans les courses de chevaux. — Pavillons et clubs de jeu. — Club des étrangers. — Club de navigation. — Mode de l'art de ramer. — Celle des anciens tournois. — Nouvelles promenades instructives. — Point de jeu de balle et de ballon pour le peuple. — Poumons de Londres. — Chiswick, exposition de flenrs. — Usage moderne de promenades aux cimetières. — Cause de la décadence des théâtres de Londres. — Influence des talents d'agrément de société. — Sobriété des classes élevées. — Usage de fumer. — Décadence des cafés et vogue des clubs. — Anciennes foires et ventes à l'encan remplacées par des expositions de vente d'objets d'art et d'industrie, et des galeries de modèles d'inventions. — Expérience de ces inventions. — Cloches à plongeur servant aux dames. — Mode d'écrire des livres.

On a observé au chapitre IV, article II, du Coup d'œil préliminaire de cet ouvrage, où l'on a donné une idée générale du caractère national des Anglais, que le caractère d'une nation est sujet à des variations et des modifications qui dépendent de la nature de ses relations et des événements qui marquent les différentes époques de son histoire, celles des transitions de ses idées, des intérêts de son industrie mercantile et de leurs combinaisons. On a observé que les Anglais d'aujourd'hui ne sont plus les Anglais d'autrefois, il y a vingt ou trente ans, sans pour cela changer le fond d'un caractère aussi prononcé que celui qui les distingue.

Il sera permis d'examiner ici les changements qui ont eu lieu pendant cet espace de temps dans les goûts na-

tionaux, dans les jeux et les manies, et la manière dont ces variations se sont manifestées, pour opérer jusqu'à un certain point un changement dans la physionomie nationale. S'il est vrai de dire que ces changements tiennent plus ou moins à une réforme générale qui doit renfermer l'idée du progrès de la culture d'une nation, il faut observer que les goûts sont prodigieusement changés en Angleterre, non-seulement pendant le dernier siècle, ou la dernière moitié du siècle, mais même pendant les dernières vingt années. Dans ce court espace de temps, les amusements de la société anglaise et les goûts nationaux ont subi beaucoup plus de changements par leur tendance nouvelle, que la mode dans les variations de ses costumes et la multiplicité de ses produits.

Rien ne marque mieux les changements dans la physionomie des mœurs d'une nation, par rapport aux progrès de sa culture, que les récréations et les jeux publics.

Comment reconnaître ce même John Bull qui, il y a vingt ans, était si fier de sa grossièreté, de ses guêtres, de sa culotte courte et de sa large redingote à longs pans! Son costume actuel est du dernier goût, ses manières sont polies et presque prévenantes. Que d'habitudes, de coutumes et d'usages changés! C'est l'influence des idées et des intérêts nouveaux, le contact plus fréquent avec les nations étrangères; ce sont enfin les communications continuelles avec le continent qui ont produit une métamorphose si remarquable, métamorphose qui, en changeant le costume et les manières du peuple, n'a pas manqué d'altérer aussi ses goûts.

Autrefois de grossières orgies faisaient la clôture de chaque réunion, de chaque banquet, même de chaque bal. Tout cela a changé aujourd'hui : des sociétés, dont le but est de faire prendre les habitudes de sobriété, s'opposent à ces excès. Il n'est personne dans la haute société qui ne connaisse *le club d'Almack*, son aréopage

composé de tout ce qu'il y a de plus respectable, son autorité et son influence sur le suprême bon ton.

Les plaisirs et les goûts ont pris un *caractère de décence et d'austérité* qui leur ôte toute ressemblance avec ceux de leurs ancêtres, rudes, il est vrai, mais aussi plus gais, plus communicatifs et pleins d'une cordialité qui devient tous les jours plus rare; ils ont aujourd'hui une source profonde de calcul dans l'esprit d'entreprise et d'industrie qui domine par la fureur des spéculations, dont les combinaisons ont envahi toutes les classes; la nation entière est absorbée par cet esprit, parce que tout le monde est préoccupé du besoin de s'enrichir le plus rapidement possible. On ne prend plus part à rien, avant d'avoir sous les yeux un avantage matériel; tout est devenu objet de calcul, et tout par conséquent, plus que jamais, a pris un caractère de froideur et de sévérité. Enfin l'humeur gaie et cordiale a complétement disparu; il n'y a que les spéculations qui intéressent et occupent.

On spécule aujourd'hui sur les goûts nationaux pour faire des affaires d'argent et amasser des richesses : que de peines, que d'efforts ne se donne-t-on pas pour prendre d'assaut le gain et le faire valoir à son tour! Les extravagances et les raffinements des jeux modernes n'ont certainement pas l'amusement pour but, mais bien les paris et l'espoir du gain : ce que l'on perd dans un jeu, on le rattrape dans un autre, afin de satisfaire la passion du jeu, qui n'a pour dernier résumé que les paris les plus merveilleux.

Les anciennes coutumes ont plus ou moins un fond de vérité qui repose sur quelque qualité, ou sur quelque disposition particulière du caractère distinctif d'une nation qui les motive et les consacre. Ces coutumes peuvent être modifiées et civilisées, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans le cours des temps; mais dès qu'elles changent pour

être remplacées par d'autres, il paraît qu'il s'opère aussi un changement essentiel dans le caractère même de la nation, et qu'une diversion nouvelle s'exerce sur les dispositions qui la distinguent.

C'est ainsi que le *pugilat*, ou combat des boxeurs, rude par sa nature, est tombé en discrédit par le manque de confiance des patrons en leurs clients; car le *patronage* en Angleterre est le mobile et le soutien de toute entreprise d'industrie : il faisait la fortune des boxeurs, comme il a fait celle de tant d'autres spéculations. Quelque brutal que paraisse ce jeu dans son principe, on a toujours allégué pour sa défense qu'il était nécessaire, afin d'entretenir dans le peuple cette vaillance britannique propre à soutenir, par sa seule force physique, un combat loyal et *ouvert*, pour vider publiquement une querelle, sans se permettre de nourrir un ressentiment sourd de vengeance et de haine, comme on le trouve dans les nations du Midi, qui n'entendent rien à l'art de boxer; car les préludes et la fin du combat attestent dans leurs coutumes la loyauté d'un caractère généreux. Sans vouloir examiner jusqu'à quel point cette défense peut être fondée, il sera permis d'observer que depuis le temps où le métier de boxeur est tombé en discrédit, par l'effet des coups dangereux qu'il portait, on en a admis d'autres moins ouverts et moins loyaux : il a été constaté qu'à compter de l'époque de la défense des jeux de boxeurs, les tribunaux de Londres ont souvent à connaître des attentats et des cas de meurtre, où des personnes ont été poignardées, chose jusqu'alors extrêmement rare en Angleterre.

Le combat des coqs est défendu aujourd'hui par une loi, dont la contravention a été récemment punie par les juges d'Angleterre. La chasse au taureau et à l'ours a également disparu. Le tir à l'arc et la chasse au faucon paraissent l'avoir remplacée, et ont pris depuis quelques années une vogue particulière. On ne saurait y méconnaître

le résultat d'un adoucissement de mœurs qui prouve *la civilisation des goûts.*

Quant à *la passion du jeu*, en général, passion qui de nos jours se manifeste dans *les paris extravagants* qui ont lieu surtout aux courses de chevaux, on ne saurait mieux faire que de citer ici une autorité anglaise, bien compétente dans cette matière, c'est le *Sporting-Magazin.* Ce journal fait observer que les modernes courses de chevaux n'ont plus en vue que le gain, dont les énormes paris de 2,000 et 3,000 guinées, proposés à Tuttersal, sont la preuve irréfragable, d'après les Revues hebdomadaires qui les publient. Il a été constaté que parmi dix paris, il y en a à peine deux où l'on ait procédé loyalement, et que des personnages haut placés se sont laissé entraîner, dans ces courses merveilleuses, à des tricheries, après en avoir peut-être été la dupe eux-mêmes, et comme pour exercer un droit de représailles. D'après ce journal, et sans prétendre garantir l'exactitude des faits qu'il rapporte, on remarquera que les progrès qu'on a faits aujourd'hui dans la culture, se sont opérés aux dépens de l'antique loyauté dont on mine les fondements. Dans le *steeple-chase*, ou courses avec les obstacles, on procède avec plus de franchise, car on y paye de sa personne, et on ne court après le gain qu'en risquant de se casser le cou. *Les courses au clocher* sont plus que jamais en faveur, car on y vise à un but élevé, et comme suspendu dans les airs. Mais la fureur du jeu ne se borne point à ces courses extravagantes que motivent les paris dont elles sont l'objet. Les gentlemen ne pouvant point décemment se rendre à la bourse pour spéculer sur le cours du change, spéculent sur d'autres chances de fortune ; ils se font construire de jolis petits pavillons pour s'y livrer à leur aise et en sûreté aux jeux de hasard. En vain la presse et l'opinion publique, dit le *Sporting-Magazin,* ont-elles flétri les maisons de jeu du nom d'*enfer,*

leur nombre n'en augmente pas moins, et tous *les clubs de jeu* prospèrent de la manière la plus étonnante. On leur a donné une nouvelle organisation, et afin de sortir de l'obscurité mystérieuse qui les couvrait, on a créé un *club pour les étrangers*, à l'exemple de ceux qui existaient en France. On s'est adressé aux joueurs les plus renommés pour porter à la connaissance du public joueur le plan de ce club, les avantages qu'il offre, ayant un fonds capital de 50,000 liv. sterl., en fixant la moindre mise à 5 shellings et la plus haute à 500 liv. sterl.

Les amusements, les exercices, les distractions, observe ce même Magasin, tout devient motif de jeu, tout donne occasion aux paris. On arrange des courses à pied, et on fonde *des clubs de navigation*, non pour contribuer à l'instruction des marins, mais pour avoir un nouveau prétexte de jeu et de paris.

La chasse même n'a pu se soustraire à cette influence pernicieuse, car on joue et on parie en chassant. Les chasseurs d'aujourd'hui sont de véritables dandys; leur costume est magnifique, leurs chevaux coûtent des sommes énormes; les demeures, ou loges des chiens, ressemblent à des palais, et le nombre de leurs écuyers va toujours croissant. Les manières sont devenues plus polies, mais aussi plus frivoles, et la mode de réunir à la campagne un grand nombre de personnes distinguées ressemble à une prétention d'ostentation et de vanité qu'autrefois on aurait vainement cherchée chez les chasseurs : telles sont les suites du raffinement de la culture! Les chasseurs étaient, il y a vingt ans, d'une seule et même trempe, qui était celle de la franchise et de la loyauté. Ils chassaient pour avoir du plaisir; plaisir, il est vrai, difficile à expliquer pour ceux qui ne sont pas chasseurs; l'hilarité présidait à leur table, et si les vins n'étaient pas si choisis que dans les modernes maisons de campagne (*country-houses*), ils coulaient en profusion. La naissance

et les titres ne pouvaient aspirer à l'honneur d'être distingués que lorsqu'ils avaient à produire des trophées remportés à la chasse au renard, tandis qu'aujourd'hui les hommages sont pour celui qui a gagné le plus de paris.

Si donc les goûts nationaux ont changé pour la forme, par l'effet d'un vernis de culture moderne, un changement non moins important s'est opéré dans le but et l'objet des goûts et des modes. C'est ainsi qu'autrefois on ne faisait aucun cas d'un genre d'exercice que l'on ne regardait que comme une profession, et qui aujourd'hui est au nombre des plaisirs en vogue, où il occupe même une place distinguée : *c'est l'art de ramer.* Les vêtements brodés et roides que portaient les dandys du siècle dernier, ne leur permettaient pas de se livrer à ce plaisir; leurs mœurs et leurs habitudes s'y opposaient également. Maintenant c'est une récréation qui réunit l'exercice du corps à l'avantage d'être à la mode, sans égard aux dangers auxquels on s'expose surtout sur la mer, où de nombreux exemples en ont prouvé toutes les funestes conséquences.

Les anciens tournois paraissent aussi avoir pris place parmi les jeux des goûts modernes. Lord Eglintoun, qui en a donné l'impulsion, y a déployé un luxe et une magnificence qui semblent devoir en assurer la vogue, malgré les accidents qu'on a eus à déplorer et qui ont affligé les anciens chevaliers de moderne création.

Les nouvelles promenades du monde fashionable ont pris également un caractère tout différent, observe le *Sporting-Magazin.* Les amusements les plus insignifiants de la haute société doivent aujourd'hui être relevés par *l'intérêt de la science et des arts.* Les jardins, pour être fréquentés et participer aux faveurs de la mode, doivent être animés par la zoologie vivante et présenter, à côté des lions d'Afrique et des éléphants de Nubie, des réu-

nions d'ours qui se groupent aux entrées et que l'on nourrit de friandises. Le caractère et les mœurs des différents animaux, des quadrupèdes, des oiseaux, des autruches, des aigles ; les habitudes du rhinocéros, les mouvements et les sauts des singes dans toutes les variétés de leurs races nombreuses ; l'historique de la girafe et de sa petite famille, animal qui, dans le temps, donnait un attrait tout particulier au jardin zoologique, où elle avait son domicile, sont des objets de curiosité d'un haut intérêt de distraction et d'instruction pour les jeunes ladys qui se promènent en grande toilette, dans ces jardins d'histoire naturelle, ainsi qu'il en a été question. On se rappellera aussi la promenade de dimanche de la haute volée et du suprême bon ton, au jardin zoologique du Regent-Park, dont on a parlé au commencement de cet ouvrage, pour compléter ici le tableau.

Les jardins destinés à prendre le thé, lieux fréquentés il y a vingt ans par les classes moyennes et les bourgeois notables, s'ils existent encore en partie, ont cessé d'être en vogue. Il n'y a plus de place à Londres pour les jeux de balle, de ballon et autres amusements inoffensifs de ces temps-là. Le peuple, afin de se dédommager de cette perte, se presse aujourd'hui dans les guinguettes pour boire de la bière et de l'eau-de-vie, et jouer tout au plus au jeu de quilles, s'il est resté assez de place pour le conserver.

En revanche, les dimensions sont colossales dans les recherches du goût et des *amusements publics de la haute société*, lorsqu'elle se met en évidence, afin de briller et d'imposer, en annonçant à la face de Londres que l'on va s'amuser. Elle se charge alors avec orgueil de représenter la grandeur et la puissance de la nation. Ce n'est plus Londres seul dont on veut attirer l'attention. Les éléments des préparatifs serviraient à amuser et à dis-

traire toute une province, car Londres même, comme disait un voyageur français, n'est plus une ville, c'est tout une province couverte de maisons. Et cependant cette ville immense offre si peu d'espace, qu'il n'y a point de grandes places publiques qui pourraient servir à des jeux nationaux ; il n'en a pas besoin, à la vérité, car le peuple s'amuse encore moins aujourd'hui qu'il ne s'amusait autrefois. Bien des places vertes ont été transformées en rues : on n'a épargné que *les poumons de la capitale*, nom qu'avec raison on donne aux parcs de Londres, qu'il faut encore aller chercher aux extrémités de cette immense métropole.

Autrefois le jardin de Kensington suffisait à la promenade du dimanche. Il était ouvert à toutes les personnes décemment mises qui s'y promenaient avec plaisir à côté de celles avec lesquelles elles ne se trouvaient pas habituellement en contact. Aujourd'hui personne ne va au jardin de Kensington que les jours où il est du bon ton d'y aller pour entendre la musique militaire exécutée par les musiciens d'un des régiments de cavalerie de la garde royale. C'est pendant la semaine que ce concert a lieu, afin que le public qui peut s'y rendre soit plus choisi. Aussi, en fixant le jour et l'heure où le concert doit avoir lieu, a-t-on soin d'en garder le secret, qui n'est connu qu'à ceux qui appartiennent au cercle de la haute société.

Il est d'usage que les personnes de cette catégorie se rendent quelquefois à *Cheswick*, pour y voir les progrès de la culture des fleurs. Des prix sont distribués par la direction de la société à ceux qui ont obtenu quelques succès marquants; des médailles, des vases et d'autres objets précieux sont offerts aux dames et aux messieurs qui ont exposé les plus belles fleurs, la plus belle giroflée, le lis le plus magnifique de la saison. Cette exposition est d'un aspect ravissant. L'entrée se paye dix shellings, destinés

au fonds de la société, pour l'acquisition des plantes qu'elle cultive.

Un autre usage établi depuis peu, c'est de se promener aux *cimetières*. On choisit à cet effet ceux qui se trouvent aux environs de la capitale et qui occupent de beaux emplacements. Si ce n'est pas pour respirer un air de santé, ou pour relever la moralité et nourrir les dispositions d'un sentiment romantique que l'on a choisi ces lieux funéraires, c'est pour « vivre par la mort, » selon l'expression d'un moderne dramaturge.

On voit ainsi partout une *tendance nouvelle*, une disposition sérieuse de l'âme pour *l'instruction* et *la méditation*, dans ces promenades fashionables ; car elles ne quittent point le domaine de l'instruction, celui de l'histoire naturelle, de la zoologie, de la botanique et de la contemplation des tombeaux, qui occupent les vivants des inscriptions et des épitaphes des monuments des morts. C'est depuis un quart de siècle que ces dispositions sont devenues objet de mode.

La décadence des théâtres de Londres, en général, paraît être la suite d'un changement de goût qui s'est opéré sous plus d'un rapport. Le drame moderne, dans sa tendance actuelle; ne représente plus rien qui ressemble à du sentiment. Le progrès immense du merveilleux, de l'extravagance et du grotesque, l'a fait disparaître de la scène comme une qualité trop banale. Il est devenu le point de mire de la raillerie des esprits forts. L'amour qui rendait autrefois la vertu si sensible par son attrait, est remplacé par une passion impétueuse et par le mobile d'un vil intérêt. C'est cette circonstance surtout qui semble avoir laissé un vide dans le cœur et une fatigue dans l'esprit des personnes bien nées.

Cette décadence des théâtres ne trouve point sa seule source dans la tendance moderne du drame, par laquelle on a renchéri sur les opinions extravagantes et sur les

dispositions de l'esprit public pour les choses extraordinaires. Il y a une autre cause majeure qui paraît y avoir contribué particulièrement, et qui semble annoncer une direction nouvelle de goûts et de moralité dans les dispositions du public. C'est *la propagation des talents de société* qui paraît avoir opéré ce changement. On trouvera difficilement aujourd'hui, même dans les classes moyennes, une demoiselle qui ne sache chanter ou jouer mieux peut-être que celle qui, il y a cinquante ans, donnait des leçons de ces arts. Elles se font accompagner dans leurs soirées musicales par des jeunes gens qui cultivent également ces talents, et forment ainsi des réunions de musique qui leur procurent d'autant plus de plaisir, qu'ils en font tous les frais, et comme acteurs et comme exécutants.

Ce changement important s'est opéré dans la société, surtout depuis que l'étude du chant a pris de la vogue et a relevé celle de la musique instrumentale, pour lui donner une âme nouvelle, et faire naître un goût qui ne tient qu'aux impressions douces et paisibles, également éloignées de la terreur et de la passion violente du drame moderne.

L'influence des talents d'agrément de société est si bienfaisante, qu'elle a encore produit un autre changement également heureux dans les sphères de la bonne compagnie : les cartes semblent avoir disparu des cercles élégants. Les jeunes gens n'y jouent guère, ou très-rarement, et parmi les personnes âgées, le jeu est aussi devenu plus rare. Il y a certainement des gens qui font encore la partie, sans parler de ceux qui appartiennent à la catégorie des joueurs de profession ; mais encore, en considérant la grande masse de la société, on peut dire qu'elle n'est plus absorbée par le jeu, comme au temps où les talents en musique étaient plus rares, moins parfaits, et par conséquent moins dominants.

Il faut noter aussi dans les usages des fashionables du premier rang, que le culte de Bacchus a fait place au culte plus noble d'Apollon. L'usage des *after-dinners* est devenu plus modéré et moins fréquent même, parce que l'on commence à s'abstenir de boire après le dîner. Cet usage de sobriété, observe notre autorité littéraire, a commencé d'être introduit par les ministres anglais qui reviennent en Angleterre de leurs missions dans les pays étrangers; ce qui, en effet, paraît être la cause de ce changement. Au reste, il ne porte point atteinte à l'habitude traditionnelle des after-dinners dans les occasions particulières et extraordinaires où les toasts ont conservé toute leur nationalité, et qui ne sauraient disparaître entièrement, on pense, parce que c'est une ancienne coutume qui appartient aux mœurs de la nation.

La sobriété des hautes classes, qui n'a point encore obtenu le droit de bourgeoisie dans la nation, et qui probablement ne l'obtiendra pas de sitôt, semble avoir donné lieu à un régime d'eau chaude, comme pour apaiser toutes les excitations: car il est décidé maintenant qu'on prend le thé immédiatement après le dîner. On se réunit alors autour de la table ronde, où les dames font les honneurs. On fait servir le café simultanément; mais le thé a généralement la préférence, surtout depuis qu'il a renchéri par l'effet de la guerre avec la Chine. Après la revue des estampes, des gravures sur acier, des keepsackes renfermant des collections de portraits des beautés célèbres d'Angleterre, dispersés sur différentes tables, on finit par faire de la musique, ce qui donne aux jeunes personnes l'occasion de développer un talent qu'on n'aurait point produit, il y a quarante ans, parce qu'alors cela n'aurait pas répondu à la dignité du rang et de la position qu'elles occupaient dans la société.

Les communications fréquentes et suivies avec le continent, fruit d'une longue paix, ont certainement con-

tribué aux modifications des usages de la société anglaise, en lui donnant une nouvelle direction dans le développement de sa culture et de ses goûts; mais elles ont aussi fait naître des inconvénients qui n'existaient point, au moins au degré d'extension qu'ils ont atteint aujourd'hui. L'usage de fumer était reçu en Angleterre il y a cent ans; la pipe était alors à l'ordre du jour, et la chambre des communes n'avait pu se passer d'une chambre à fumer. L'usage d'employer cette herbe qu'on appelle tabac à faire de la fumée, même dans les conseils délibérants de la sagesse représentative d'une grande nation, avait cessé ensuite, et s'était réfugié dans les classes inférieures de la société. Les relations avec le continent paraissent avoir ramené cet usage en Angleterre, et on voit aujourd'hui les Anglais mêler la fumée du tabac à celle de la houille, comme pour en augmenter les inconvénients. L'usage du tabac n'est cependant pas encore aussi général qu'en Allemagne, où l'on dirait que les paysans et les bourgeois surtout sont nés la pipe à la bouche ; en Angleterre, ce n'est point la pipe, mais bien le cigare qui est en crédit, et qu'on préfère aussi sur le continent, comme un objet de mode.

La décadence des cafés paraît être le résultat de l'utilité et des avantages des *clubs*, qui sont d'un intérêt général d'association. Leur augmentation et leurs dimensions sont un indice remarquable de l'esprit du temps. Londres n'avait anciennement que trois clubs, celui de *White*, celui de *Brockes* et de *Boodle*. Le premier et le plus ancien était célèbre du temps de Hogarth, par le chocolat qu'on y prenait, et le second avait d'abord son siége à *Almack*. Ces clubs avaient alors une tendance politique, et n'étaient que des réunions de jeu, sans offrir ces grands avantages de confort pour le déjeuner, le dîner et le souper, qu'on y trouve aujourd'hui. Les clubs actuels ont un but matériel, et réunissent à un haut

degré tous les intérêts de l'association, et ceux des ressources littéraires les plus étendues.

Les anciennes foires fashionables et les ventes à l'encan ont été remplacées par *des expositions de vente* dans des salles et des galeries magnifiques ; ce sont les bazars dont il a été question, et qui renferment les produits choisis de l'industrie et du commerce, et les cabinets de curiosités des découvertes et des inventions dans les arts et les sciences pratiques. On fait des expériences, non-seulement dans ces cabinets de curiosités mêmes, mais on en exécute encore à la campagne, et ces expériences sont à la portée des dames les moins courageuses, qui se font descendre dans des cloches à plongeur, non pas au fond de la mer pour y chercher des perles ou des coraux qu'elles ne trouveraient pas, mais bien dans les profondeurs moins dangereuses d'un petit lac ou d'un étang.

En général ces dames aujourd'hui sont très-occupées par *la tendance des goûts d'instruction ;* elles ont peu de loisirs, car la génération actuelle est fière de s'instruire, et devient toujours plus avide de se livrer à l'étude, parce qu'elle en a toutes les facilités dans les nombreux ouvrages périodiques qui paraissent chaque jour, jusqu'au *Penny-Magazin* pour les moins fortunés. « Il y a trente ans, observe une Revue anglaise riche de remarques, qu'une lady était sa propre cordonnière, exerçant gratuitement l'art d'embellir les formes de son pied ; chaque boudoir se transformait en atelier de chaussure. S'il est vrai que dans ce temps les dames ne recourussent qu'à leur propre industrie pour se munir de souliers, on peut dire cependant, et sans consulter les chroniques, que maintenant elles les brodent sur de fin canevas avec un art exquis dont on ne s'avisait pas alors. Une remarque plus importante encore, et qu'à cette occasion l'on consignera ici, c'est qu'autrefois « un homme, et bien plus

encore une femme qui avait écrit un livre, était une personne remarquable. Aujourd'hui, sans vouloir être auteur de profession, chacun écrit des livres ; et l'homme ou la femme de la bonne société qui n'a rien écrit est, au contraire, un personnage digne d'être cité. »

« Cette mode prend naturellement une certaine partie du temps qu'on employait jadis à des objets de moindre importance. Bien des récréations, des jeux innocents et d'agréables enfantillages ont fait place à la plume, à l'encre et au papier. » Aussi n'a-t-on plus le temps de se récréer, car on a tant à lire pour s'instruire, pour se tenir au courant! par la raison que tout le monde, et surtout le beau monde, est pressé de suivre le progrès, d'écrire sur le progrès, et d'avancer par le progrès.

ARTICLE V.

COTERIES ET CLUBS ANGLAIS. — ESPRIT DE COTERIE.

Son influence et sa prééminence. — Importance de la richesse et respect pour sa puissance. — Moralité de l'esprit populaire et expression de la culture sociale. — Respect et dédain pour la richesse. — Esprit de rivalité et d'émulation. — Première autorité du respectable ou club d'Almack. — Expression du genre de culture de la société anglaise. — Utilité et caractère des clubs. — Leur tendance, leurs avantages pour les hommes isolés.

Un des traits caractéristiques de la société anglaise, ce sont les *coteries*. Leur esprit et leur influence exercent un pouvoir qui domine les caractères les plus indépendants et les plus exclusifs, par le seul mobile de leur influence et de cette autorité qu'elles tiennent de la force de l'association et de ses convenances. On voit partout dans la société des personnes qui parviennent à une certaine *prééminence* sous un certain rapport, et qui, par cette raison, prétendent avoir le droit d'être dispensatrices des réputations : tel est le cas de la haute société en Angleterre. L'influence de la naissance et de la richesse, réunie à celle de l'importance des relations, constitue les fondements de cette prééminence.

La *première impression* que reçoit l'étranger en arrivant en Angleterre est celle de la *richesse* et de son importance, qui frappe surtout les voyageurs solitaires, par *la grande estime*, par le respect exclusif que l'on porte à la richesse, conséquence naturelle de la puissance du commerce, qui embrasse toute l'existence de sa grandeur et de son système social. Le commerce est trop sérieux et trop préoccupé par lui-même pour rendre un culte frivole au plaisir ou à l'ambition chevaleresque de la va-

nité ; son culte, son ostentation, son influence et sa puissance, c'est l'argent.

Les classes moyennes, dans l'ensemble de leurs sensations et quelquefois de leurs sentiments, forment ce qu'on appelle l'*opinion publique*. Les classes élevées, les hommes influents de la société semblent présenter à leur tour, dans leurs impressions ou leurs sentiments, une impulsion qu'on appelle *la mode*. Les premiers représentent *la moralité de l'esprit populaire* des masses ; les autres, *la magnificence de l'aristocratie* et de sa grandeur qui, dans les nuances de la mode même, réunit, dira-t-on, *le reflet d'un caractère national* dont elle renferme la dernière et la plus haute expression, qui est celle de *sa culture sociale*.

Cette mode, celle des usages et des convenances dans les idées reçues, porte en Angleterre un cachet qui lui est propre, et qui se distingue par le contraste de deux manifestations différentes ; c'est qu'il s'exprime ou par *le respect pour la richesse*, ou par *le dédain qu'il affiche*, lorsque cette richesse n'est pas dignement soutenue par l'importance de relations convenables, ou par l'influence qui lui appartient. Cette circonstance explique la position où se trouvent les hommes même titrés qui, parvenus à fonder leur existence par la puissance de l'argent, doivent en soutenir l'influence par l'importance de leurs alliances. Balançant ainsi entre le respect qu'ils doivent à leurs richesses et l'orgueil qui appartient à leur rang, il faut qu'ils cherchent à cultiver des relations qui leur assurent et leur conservent la position qu'ils occupent dans la société, en pénétrant dans un cercle de haute aristocratie, auquel ne peut aspirer la classe à laquelle ils appartiennent par leur naissance ou leur origine. C'est ainsi qu'aujourd'hui on *respecte* les riches que demain on affecte de *dédaigner*, qu'aujourd'hui on est frappé de leur servilité et que demain on s'indigne de leur arrogance.

Il en résulte *un esprit de rivalité* parmi les riches d'extraction vulgaire, et une arrogance inconséquente parmi les nobles héréditaires. Si le riche négociant donne des fêtes magnifiques pour prouver qu'il peut aller de pair avec le lord, celui-ci en donne de plus magnifiques encore, pour n'être pas surpassé par un négociant ou un banquier; et c'est ainsi que l'ostentation devient la conséquence nécessaire de la richesse. Cette émulation a gagné toutes les classes de la société, et tout le monde s'appauvrit aujourd'hui avec empressement par la seule crainte d'être cru pauvre; ou bien on quitte son pays pour faire des économies.

Rien n'est plus pratique et plus efficace dans cette alternative extrême, pour tirer une ligne distincte de démarcation et séparer les sommités de la société, que l'esprit d'association, celui d'appartenir à un *club fashionable* qui réunisse l'autorité la plus respectable à l'arbitre le plus prononcé pour tout ce qu'il y a de distingué, de mieux allié et de plus élevé dans la société par le rang et les alliances, par l'influence et les titres. C'est *le club d'Almack* qui réunit ces précieux avantages, et dont les soirées sont l'objet de l'ambition de tout ce qu'il y a de plus distingué. On se réserve d'exposer à l'article suivant son but et sa tendance, pour compléter l'idée générale des clubs et de leurs institutions.

Si les coteries forment un trait principal dans le système social et le genre de culture des différentes classes de la société, *les clubs* en sont l'*expression.* Autrefois on ne voyait dans ces clubs que ce qu'on appelait de bons vivants, de mauvais politiques et des joueurs. Aujourd'hui un caractère d'intérêt plus positif, plus intellectuel et plus austère, les distingue. Chaque profession a son club particulier et son *esprit de corps*, malgré la fusion apparente dans certaines circonstances d'intérêt général et national; depuis le soldat jusqu'aux hommes de la science,

tout est coterie, tout est club en Angleterre. Ces clubs, en nombre prodigieux, ont dans leur tendance actuelle exercé les effets les plus salutaires ; ils ont facilité les relations des Anglais avec les étrangers, qu'ils admettent en qualité de membres honoraires ; ils les ont rendus plus communicatifs en modifiant leur goût prédominant pour la solitude.

Depuis que l'usage de jouer et de boire est exclu de la plupart des clubs modernes, ces réunions offrent en général un point de délassement intellectuel peu coûteux, en proportion des autres lieux de réunion, parce que les frais sont supportés par l'association, et elles servent à dilater l'esprit en lui offrant des moyens de communication, de culture et d'instruction. On y trouve les journaux de toutes les couleurs, et comme ces journaux discutent les intérêts politiques, les affaires publiques sont souvent traitées dans ces clubs, où elles forment le sujet des conversations ordinaires. Toutes les discussions parlementaires ayant lieu en forme de conversation, genre qui paraît réservé à la parole anglaise une fois articulée, ces causeries privées des clubs, ces sortes d'entretiens sans prétention semblent faits pour leur servir de préparation.

C'est ainsi qu'il y a des clubs particulièrement destinés à cet effet, nommés *debutting clubs,* où l'on s'exerce à discuter divers objets, en imitant les débats parlementaires. On propose une question ou une thèse, on élit un *chairman* pour conduire la discussion, et les orateurs des deux partis opposés se font entendre, ordinairement deux de chaque côté, n'ayant chacun que le temps limité d'environ vingt minutes à consacrer à son discours.

Les coteries des clubs et des associations renferment d'ailleurs un genre de coopération générale, où l'homme isolé qui n'a peut-être que 150 livres sterling à dépenser par an peut jouir des agréments que procure une fortune de 4 et 5,000 liv. sterl. Il trouve dans un club une

bonne table, de grands appartements bien éclairés, bien chauffés, un bon feu de cheminée, des journaux de toute espèce, des livres, les nouvelles productions périodiques de la littérature, et une société choisie et instruite. Tels sont les grands avantages des clubs actuels en Angleterre, surtout à Londres; ils offrent les jouissances du luxe et du confort qui ajoutent à la dignité sociale et au *respectable* de l'individu; car aujourd'hui c'est une véritable distinction que d'appartenir à un club, surtout à celui dont on va exposer ici le but et la tendance.

COTERIE DE LA HAUTE SOCIÉTÉ OU CLUB D'ALMACK.

Condition de la haute société. — La bonne compagnie limitée en Angleterre. — Causes de l'indifférence des réunions. – Club d'Almack composé des sommités de la société, dirigé par des dames. — Origine du nom d'Almack. — Séances graves et solennelles des dames. — Importance de leurs discussions. — Règlement du comité. — Considérations du comité de patronage. — Nombre de membres du club. — Observation finale.

La bonne compagnie est la condition de la haute société. Cette ancienne expression française, qui a subi tant de modifications dans les éléments qui la composent aujourd'hui, répond à ce que les Anglais appellent avec une emphase qui tient à leur orgueil et à leurs traditions historiques, « respectable people, » hommes honnêtes, « nice people,» hommes gentils, «select people,» société choisie; enfin « gentlemen, » gentilshommes, ou, à la rigueur, hommes de salon. Cette compagnie choisie et respectable, avec toutes ses épithètes d'aristocratie anglaise, n'a pas manqué de subir en Angleterre de grands alliages par suite des diverses réformes qui y ont eu lieu. Cependant Londres, sous ce rapport, est loin de pouvoir être comparé avec Paris, où les changements ont été bien plus grands encore. La bonne compagnie proprement dite est très-limitée; aussi la métropole présente-t-elle un nombre

infini de candidats qui aspirent à y être admis, et qui tous ont plus ou moins le droit à y prendre part.

En Angleterre, la société est tout autrement constituée qu'en France. Il existe à Londres peut-être plus d'hommes instruits, d'un esprit cultivé, pleins de talents distingués en fait de littérature et de politique, que dans beaucoup d'autres grandes capitales; mais ils marquent moins que dans d'autres pays, parce qu'ils n'exercent point d'influence sur la société. Ils ne sont point répandus dans le monde, ce qui fait qu'on ne rencontre guère à Londres les personnes qu'on désirerait voir le plus souvent. L'inconvénient d'une ville immense sans concentration a pour conséquence une société sans intérêt de réunion. Il en résulte aussi que les habitants de la métropole sont très-indifférents les uns pour les autres. Le monde ne se voit qu'en foule et se succède comme les flots de la mer qui se confondent sans laisser de trace. Ce n'est que dans les coteries et les clubs que l'on s'approche et se voit en détail.

Pour soutenir le *respectable* de son rang, la haute société de Londres a formé une espèce de conseil délibérant qui préside aux réunions d'une coterie composée des sommités les plus marquantes. C'est l'aréopage du bon ton, c'est *le club d'Almack*. Le conseil qui le représente est formé de dames de la haute volée; elles tiennent séance et constituent l'arbitre absolu devant lequel s'inclinent les fashionables de la dernière élégance, pour se soumettre aux décisions des grâces réunies au delà desquelles il n'y a plus d'appel. Ce conseil pèse les arbres généalogiques de ceux qui briguent la faveur de l'admission aux brillantes soirées de la coterie. Il décide seul si les portes du sanctuaire peuvent s'ouvrir aux aspirants, et ses arrêts, souvent arbitraires, ont déjà fait verser bien des larmes à maintes jeunes beautés. Cette société est le point de réunion où se concentrent les re-

présentations de toutes les nations, les dames les plus belles, les plus aimables, la magnificence du bon goût, l'orgueil des plus hautes dignités sociales, l'élégance la plus recherchée.

Mais d'où vient ce nom singulier d'Almack, qu'on dirait d'origine orientale, d'autant plus qu'aujourd'hui le goût oriental est à l'ordre du jour? Qui ne connaît d'ailleurs le nom d'Almack, pour l'avoir entendu prononcer souvent dans les sociétés de Londres, sans savoir sa date, son origine, et l'époque depuis laquelle il est en vogue? car ce mot est historique dans les annales de la haute société de cette capitale, et doit par conséquent avoir une origine respectable. Le premier écrivain qui en ait fait mention est Horace Walpole, et, pour le dire en peu de mots et en toute confidence, Almack n'est autre chose que le nom du propriétaire qui louait les appartements dans lesquels les membres du club se réunirent autrefois. On a conservé ce nom pour indiquer le local, quoique Almack ait cessé d'exister depuis plus d'un demi-siècle, sans se douter de la célébrité que sa location devait attacher à son nom. Le propriétaire actuel des salles de bal se nomme Willis. Peu de temps après la fondation du club, les dames protectrices ou patronesses (patronesses) de cette société ne pouvant plus s'entendre, les réunions cessèrent; néanmoins le club fut bientôt réorganisé sur un plan si étendu et protégé par un patronage si puissant, qu'il s'éleva à un degré d'autorité et d'influence extraordinaire dans le monde fashionable. Aujourd'hui toute la haute société s'y est placée sous la domination illimitée d'une demi-douzaine de dames qui tiennent leurs séances à Kings et James Street, une fois par semaine, tous les lundis, pendant la saison des bals. C'est là que s'assemble *un conclave solennel et grave* autour d'une table ronde, couverte d'un drap rouge, pour décider du sort de familles entières, par la seule manifestation de son irrévo-

cable volonté. C'est là que les nombreuses requêtes pour l'admission sont examinées et les dispositions nécessaires ordonnées pour le bal qu'on va donner. Les décisions prises sur les requêtes accordent ou refusent catégoriquement les billets d'entrée pour ce cercle choisi de la haute aristocratie. Les familles les plus distinguées et les plus fières ne manquent point de s'incliner respectueusement devant cette puissance morale du pouvoir de la renommée, et de solliciter humblement l'admission par le moyen de quelques billets d'entrée. Le privilége de prendre part à la réunion est la plus haute position qu'une dame ou un cavalier puissent ambitionner dans les cercles du grand monde. Le refus d'admission est un arrêt funeste qui pèse de toutes les suites de son austérité exclusive sur celui qui en est l'objet; il équivaut à une rélégation complète et irrévocable, et fait tomber, non seulement dans l'opinion de la haute noblesse, ceux qu'il frappe, mais encore il les exclut d'une manière absolue de toute espèce de rapprochement social avec elle.

Le comité est composé de six dames patronesses. Elles se choisissent entre elles lorsqu'il y en a une qui se retire ou qui meurt. Réunies en séance, après s'être mûrement consultées, et avoir soigneusement pesé le mérite et les titres des personnes proposées par chacune des membres, la dame qui a obtenu le plus de suffrages est élue à la place vacante. On peut s'imaginer combien ces positions éminentes sont avidement briguées et recherchées.

Une feuille périodique intitulée « Chamber's Edinburgh Journal, » qui publie quelquefois des détails sur le club d'Almack, fait observer que les places des dames patronesses sont viagères, excepté le cas où, par arrêt de la majorité, l'une d'elles est exclue. La saison des réunions et des bals du club commence ordinairement dans la seconde semaine du mois d'avril, et dure jusqu'au milieu de juillet.

« Les hommes qui sollicitent la réception doivent se soumettre aux mêmes formalités que les dames, et leurs titres sont soumis à l'examen le plus rigoureux. Cependant, lorsque le candidat appartient à une haute famille, qu'il occupe une charge élevée, ou qu'il est même fils aîné de famille, il est presque toujours traité avec beaucoup d'indulgence. Pour ce qui concerne les fils cadets, que l'on qualifie du nom caractéristique d'*inconvénients*, on procède sans façon. La moindre tache d'immoralité offre souvent le meilleur prétexte de les tenir éloignés du club, tandis que leur frère aîné, qui porte un beau titre, qui possède ou qui possédera un jour des revenus considérables, est reçu sans difficulté, lors même que sa conduite n'est pas exempte de reproche. »

Ce sont toujours les titres et le rang qui décident dans toutes les occasions; les invitations ne sont point prodiguées au membre le plus aimable d'une famille, mais bien au plus riche. Cette circonstance ne contribue pas à rendre la société intéressante; il semble même qu'on regarde comme dangereux ceux qui sont peu favorisés des dons de la fortune et célibataires. Il arrive d'ailleurs dans tous les pays que le jeune homme riche est flatté de préférence, pour être attiré; mais, en Angleterre, on va jusqu'à se mettre au niveau de ses goûts et du genre d'esprit que la richesse seule lui accorde ou qu'elle a développé en lui; on lui parle volontiers de chasse, de chiens et de chevaux au milieu des bals dont on trouve qu'il fait l'ornement. C'est un inconvénient de convenance, qui semble être plus grand que celui d'*inconvénient* dont on qualifie les fils cadets.

« On ne saurait se faire une idée des peines que l'on se donne pour obtenir l'accès des salons d'Almack. C'est un fait avoué même par la haute aristocratie, que la plupart des grandes familles ne brigueraient pas avec plus d'ardeur un siége au parlement pour leurs fils, que l'in-

troduction de leurs filles au club d'Almack. La peine qu'elles éprouvent d'un refus leur est beaucoup plus sensible si elles le reçoivent du club que s'il leur vient du parlement. »

Une invitation au club d'Almack change toute la position sociale d'une jeune personne. Dès qu'elle figure dans ces brillantes réunions, elle acquiert le droit d'admission dans une classe de la société sur laquelle jusque-là elle n'osait lever que timidement les yeux. Depuis lors elle peut recevoir des propositions de mariage de la part de jeunes gens qui, sans cela, l'auraient à peine remarquée. C'est là sans doute un avantage précieux pour les deux sexes ; il leur procure un point de réunion qui facilite les alliances les plus brillantes. Aussi les dames patronesses ont-elles sous ce rapport des considérations particulières à ménager, et elles ne les perdent point de vue, sans doute, lors de la réception des aspirants ; c'est de favoriser des unions choisies, et leurs intentions, leurs combinaisons sont souvent couronnées des plus heureux succès. L'habitude qu'elles ont d'exclure du club les cadets de famille y contribue beaucoup. Lorsqu'au bout de deux ans, les jeunes gens dotés de toutes les qualités nécessaires pour le mariage n'ont point justifié l'attente qu'on en avait conçue, ils sont exclus du club : or, un jeune homme, observe-t-on, que rien n'empêche de s'établir, et qui, durant deux saisons consécutives, peut résister à l'influence de tant de charmes, restera probablement toute sa vie un opiniâtre célibataire ; et ces sortes de jeunes gens n'ont rien à faire dans les salons de Willis.

« Le club, dit le journal d'Édimbourg, est composé de 8 à 9 cents membres ; cependant il n'y en a jamais eu plus de 650 de réunis, nombre trop grand encore pour l'étendue des appartements. Le chiffre moyen des membres assemblés ne s'élève pas au delà de 500 Nulle part peut-être on ne pourrait trouver une réunion de beau-

tés plus rares, plus accomplies que dans les grands bals d'Almack. Une décision du comité, qui prescrit de n'admettre jamais à la fois plus de trois membres de la même famille, donne aux patronesses la faculté d'exclure ceux qui ne leur conviennent pas. Elles préfèrent d'ordinaire la beauté à la laideur, et quelle que soit, sous d'autres rapports, la diversité de leurs opinions, toutes les jeunes personnes qui ne sont pas physiquement favorisées par la nature sont proscrites avec une touchante unanimité. »

On observera, en dernier résumé, que les décisions du club des réputations sociales paraissent souvent aux yeux du public arbitraires et injustes, par la rigueur des convenances particulières peut-être que les dames directrices doivent soutenir dans la combinaison des considérations supérieures qu'elles ont à ménager. Comme il n'y à point d'appel au delà de cette autorité, on a vu souvent des familles entières plongées dans le deuil le plus profond pour le reste de leurs jours. Ce sont de ces cas affligeants dont, à Londres, on cite plus d'un exemple. On se bornera ici aux détails qui ont pu donner une idée du club d'Almack et de sa tendance, sans entrer dans tous ceux que les journaux publient à ce sujet; car on ne se permettra point de juger des questions qui appartiennent exclusivement aux localités et aux convenances d'une société aussi distinguée par sa position que par sa culture.

ARTICLE VI.

ARISTOCRATIE ANGLAISE DANS SES RAPPOR AVEC LA SOCIÉTÉ.

Principe de respect et de considération. — Habitude des mœurs ari cratiques. — Garanties du gouvernement et condition du comme — Influence sociale de l'aristocratie combinée avec les spéculations commerce. — Fierté et popularité de l'aristocratie. — Différence considération parmi les égaux. — Influence et alliances. — Nationa des contrastes. — Idée de la noblesse. — Réserve du silence et de l' gueil. — Sa source et son importance pour l'étranger. — Influen fusion, démarcation de principe aristocratique.—Solution de la questi du jour. — Alliage, séparation, amalgame. — Deux pouvoirs aristoc tiques et leur intermédiaire. — Importance de l'influence aristocratic et respect pour la richesse. — Préjugé et point d'honneur national. Esprit de caste remplacé par l'esprit de corps, fondé sur l'esprit famille. — Exemples cités de l'*Atlas*.

Il y a en Angleterre une aristocratie historique et u aristocratie de commerce, qui ont pour base de leur i fluence l'aristocratie de l'argent, la considération de s importance et celle de la place que l'on occupe dans hiérarchie de la société, pour la soutenir avec l'éclat la dignité que l'opinion y attache, et de l'idée que l s'en forme sous le rapport de la représentation social nationale.

Le principe du respect et de la considération pour position des supériorités et de leur influence dans les lations de la société, a profondément pénétré l'espi anglais dans le cours des siècles qui l'ont consacré, paraît appartenir aux traditions historiques mêmes de nation. On dirait qu'il tient lieu de ces démonstrations politesse et de prévenance personnelles qu'on cherch rait en vain dans la société anglaise, en distinguant plut l'individu que sa position, et dont avec raison on s'h

nore en France comme d'un titre glorieux de civilisation de la nation réputée la plus polie de l'Europe.

En Angleterre, le principe historique de respect pour la position et l'influence fondées sur la considération que procure la richesse, a résisté à toutes les commotions politiques du pays, parce que l'indépendance individuelle, inhérente aux mœurs de la nation, est honorée pour la position qu'elle occupe et l'influence qu'elle exerce comme une propriété ou une possession que l'on a acquise, et que l'on respecte dans la personne, sans que le respect s'attache toujours à la personne même. C'est aussi à ce principe de respect pour la supériorité de l'influence que l'on peut attribuer cette grande régularité que l'on admire dans toutes les parties de l'administration. Elle offre le phénomène remarquable d'être réunie à l'idée d'une individualité parfaitement indépendante qui observe religieusement toute la rigueur des distinctions sociales, en respectant la puissance de l'influence et de la propriété qui la garantit; phénomène qu'on ne saurait expliquer que par *l'habitude des mœurs aristocratiques* de la nation même. Ce sont aussi ces idées reçues d'ordre et de respect qui constituent *la garantie morale* du gouvernement. C'est une vérité qui paraît avoir été sentie et qui le sera encore au milieu des progrès du radicalisme; elle forme la première condition des *garanties* mêmes du *commerce,* qui est la base de l'existence politique et matérielle de l'Angleterre.

On dira que c'est dans la nature des relations sociales qu'il faut chercher les qualités qui distinguent l'influence de l'aristocratie anglaise de celle de toutes les autres. Le pouvoir de l'influence qui lui appartient depuis si longtemps paraît avoir pour mobile l'absence même de toutes les prérogatives, de tous les priviléges exclusifs qu'établissaient les droits féodaux, toujours odieux par la ligne de démarcation qu'ils traçaient. L'autorité de cette no-

blesse historique, qui a pour égide des noms populaires, ne semble point se mettre en avant aux yeux du peuple, qui, bercé de l'idée abstraite d'un équilibre de pouvoirs, a réglé la balance par la seule influence d'un principe d'aristocratie générale de possession qui domine dans toutes les classes.

L'influence sociale de cette aristocratie devait aussi augmenter *son influence législative.* Tirant ses principaux revenus de la terre, elle en recevait la partie la plus légitime de son pouvoir. Cette ancienne influence ostensible que le sol lui donnait *dans les élections* était surtout fortement contestée; les membres de l'aristocratie ajoutant souvent au poids de leurs richesses et à l'éclat de leur rang l'influence de la popularité personnelle qu'ils avaient acquise.

Les classes intermédiaires qui, dans les autres pays, possèdent rarement autant de biens que la noblesse, sont riches en Angleterre par elles-mêmes; aussi arrive-t-il que bien des nobles anglais réparent leur fortune, épuisée peut-être par de trop grandes prodigalités, en s'alliant à des familles de négociants, de banquiers, ou d'avocats, et par ce moyen ils augmentent la popularité qu'ils exercent sur ces classes. C'est aussi pourquoi le riche négociant met aujourd'hui son ambition à s'allier avec une famille noble, en rendant ainsi d'autant plus hommage aux honneurs et aux distinctions, parce que lui et ses enfants peuvent y aspirer. Une circonstance particulière favorise cette ambition et combine *les idées aristocratiques avec les spéculations du commerce;* c'est que depuis longtemps, parmi ces classes, il est d'usage d'acheter des titres, ou d'acquérir, par des voies détournées, quelque bourg, ce qui leur assure des prérogatives, de sorte que le plus mince boutiquier, dès qu'il s'est enrichi, aspire à parvenir à sortir de son état, et recherche les honneurs aristocratiques, soit pour lui-même ou pour l'aîné de ses fils.

Si donc l'aristocratie anglaise, distinguée, par sa position, par son influence et ses honneurs, se soutient par ses richesses, tout en observant une stricte ligne de démarcation dans ses attributions, elle ne s'isole point de son pays par cette démarcation, ainsi que le fait la noblesse allemande. Fière de ses prérogatives, elle est *populaire* par l'influence morale qu'elle exerce sur toute la société, et constitue ainsi son pouvoir et sa puissance, en s'alliant au principe aristocratique du commerce même, qui est la base de la prospérité du pays.

Cette alliance de la plus haute aristocratie et de son influence avec celle des richesses du commerce, alliance hétérogène et homogène tout à la fois, a donné lieu en Angleterre à des degrés *de dignités et de distinctions* beaucoup plus nombreuses par les nuances qui les séparent que dans la plupart des pays. L'égalité de la naissance, de la fortune et de la position sociale, offre de très-grandes différences de considération, qui font que l'une des parties égales se croit toujours au-dessus de l'autre. C'est un phénomène qui, au premier abord, paraît difficile à expliquer, mais qui trouve sa solution dans la nature même de la cause dont il émane ; et c'est aussi celle qui, d'un côté, établit une ligne sévère de démarcation entre les égaux, et qui, de l'autre, la fait disparaître entre ceux qui ne le sont pas. Ce phénomène est le grand mot *de l'influence* et *des alliances* en Angleterre ; il caractérise *la nationalité des contrastes* et l'importance des relations. L'un des deux égaux de naissance et de richesse sera infiniment plus élevé, plus au-dessus de l'autre, parce qu'il sera allié à des personnes beaucoup plus élevées, plus haut placées dans l'échelle sociale; car il est entendu que les alliances ne procurent pas seulement une importance abstraite ou imaginaire, mais avouée, réelle, comme loi imposante d'un usage historique ; c'est ainsi que les simples liaisons ou relations de société deviennent

également des sources d'honneur. Après l'avantage *d'être allié aux grands*, ce qui forme le premier degré de bonheur, vient celui de *connaître les grands*, de les recevoir et de les fêter. La femme d'un riche bourgeois qui est parvenue à remplir sa maison de personnes du beau monde, est autorisée à se regarder et même à être tacitement reconnue comme étant d'un rang plus élevé que sa voisine mieux née et peut-être même plus riche qu'elle, parce que celle-ci a fait moins de frais que son importante voisine, pour rendre hommage à la naissance, à l'influence et à la fortune de ceux qui sont au-dessus d'elle. L'une occupe le rang qu'elle tient de sa personne, l'autre réfléchit celui de chaque sommité dont elle reçoit les cartes de visite. L'idée qu'on se fait en Angleterre de l'importance de la noblesse est donc celle qu'on attache *aux relations de la noblesse;* on dirait même que c'est celle qu'on se forme de la dignité d'un souverain qui relève ceux auxquels il daigne adresser la parole.

Ce rapprochement de l'aristocratie avec les autres classes de la société a produit, dans ses nuances graduées, mystérieuses et variées, une idée *de mutation générale de position*, qui fait que personne n'a plus de position exacte et fixe, sans avoir des liaisons de société; c'est aussi pourquoi il peut arriver que l'inférieur se trouve, par ses relations, placé au-dessus de son supérieur.

Cette tendance à changer de position, cette manie d'imposer, cette ardeur de parvenir à force de richesses et de relations, paraissent avoir produit ces nuances de gradations d'influence et de distinctions, qui tiennent à la nature particulière de *l'influence de l'aristocratie anglaise*. Elle a sa source dans l'idole de la richesse qui ouvre la voie des alliances, et dans le respect pour la noblesse qui en contient l'échelle. On dirait que c'est la concurrence excitée par une grande spéculation, où l'on s'empresse d'acquérir le respect de l'opinion publique au

moyen d'une abnégation complète de sa propre opinion et de l'indépendance d'un caractère foncièrement orgueilleux, que captivent l'importance des relations et le pouvoir de l'influence sociale.

Le désir des Anglais d'acquérir et de parvenir dans le monde forme un contraste tranchant avec la *réserve* qui les distingue. Elle semble renfermer un sentiment intérieur de mécontentement ou de dédain, qui se prononce par le silence d'une morgue glaciale, sous l'apparence de la *réserve*, qui n'est rien moins qu'une abnégation ; car cette *réserve du silence*, qui a tant d'humeur chez les Anglais, paraît ne trouver sa source que dans une ambition déçue, qui peut avoir pour dernier résultat *le spleen*, maladie dont ils sont affectés à la suite du malaise qu'ils éprouvent. Cette maladie se joint à la répugnance qu'ils ont pour les étrangers, répugnance qu'ils manifestent surtout par l'orgueil tranchant qui en est l'expression, lorsque l'étranger va les visiter dans leur île.

On observera ici, qu'au milieu de tant de contrastes qui se réunissent dans la nation, il paraît au premier abord qu'il n'existe pas de *rang* réellement *fixé* dans la société, à moins d'appartenir aux sommités des étoiles fixes qui dirigent la rotation. C'est une circonstance bien importante à considérer pour l'étranger ; car elle motive cette règle de prudence, qu'étant pénétré du principe de la *réserve de l'orgueil*, il ne doit point faire des avances dans la société anglaise à l'homme qu'il croit être son égal, ce qui d'ailleurs est à peu près le cas partout, par la seule *discrétion de cette réserve*, qui doit lui faire craindre de se compromettre, et surtout en Angleterre, en se liant avec une personne du même bord, mais qui n'a point de liaison ou de rapport d'influence, et qui ne possède par conséquent aucune de ces attributions du fashionable, qui le relèvent aux yeux de la société à laquelle il appartient d'ailleurs par sa nais-

sance. Il s'exposerait à des mortifications et rendrait *position équivoque*.

C'est ainsi que, malgré l'orgueil et la morgue personnelle, on considère moins la dignité de l'individu même que ses relations, ce qui est en contradiction avec l'idée de l'indépendance individuelle dont on se targue en Anglerre. Il en résulte qu'on a moins de respect pour le mérite et les qualités inhérentes à une personne que pour ses relations accidentelles. On pourrait peut-être, sous ce rapport, comparer les Anglais aux célibataires qui affichent souvent l'importance d'une position factice, qui, en réalité, ont un rang moins bien établi que les hommes mariés, car ceux-ci peuvent prétendre à une influence de famille, fondée sur les bases solides des relations de parenté. Tel paraît être le cas des fashionables ou hommes à la mode dans la société anglaise.

Mais qu'est-ce donc qui établit les strictes démarcations des catégories qui existent dans les différentes classes de la société britannique? Ces classes, en Angleterre, ne sont-elles pas amalgamées à peu près comme partout ailleurs, par le pouvoir des richesses et l'influence des alliances, ou plutôt par la seule puissance de l'aristocratie historique qui, aujourd'hui en Angleterre même, s'allie sans grande difficulté à l'aristocratie de l'argent? Ne paraissent-elles pas, ces classes, effacer toute ligne de démarcation, en recrutant des contingents de part et d'autre, afin de ne rendre hommage qu'à l'influence qui relève indistinctement du principe de l'aristocratie? C'est cette influence qui trace elle-même une ligne sévère de démarcation. Il en résulte qu'il y a fusion apparente d'un côté et séparation ou *démarcation* de l'autre, fondée sur un *système d'influence sociale* qui prouve toute *la portée du principe de l'importance* qu'on y attache. Telle paraît être en Angleterre la solution de la question du temps, et celle *de l'aristocratie et de la réforme*. Elle semble

prêter à la sanction du mobile, à la mutation générale où chacun demande à parvenir à son tour, où les classes moyennes veulent se mettre à la place des classes supérieures, sans se rappeler que les antécédents, les titres historiques des services rendus par des générations entières d'illustres familles aristocratiques, dont les noms appartiennent à la gloire et à la puissance de la nation, leur manquent encore, qu'elles ne sauraient être improvisées par une réforme, et qu'il faut bien des générations avant que les classes nouvelles deviennent historiques à leur tour. Leur réunion à cette aristocratie, par le moyen de leurs richesses, est donc un *recrutement provisoire,* un placement de fonds sous la garantie du principe de la conservation de ces fonds, d'autant plus que cette garantie est aussi celle du commerce qui les a acquis. L'ancienne noblesse, avec ses défauts et sa grande importance pour le maintien de l'ordre, peut ainsi, en Angleterre, être comparée à une compagnie d'assurance pour la vie, au milieu des agitations du temps, où toutes les existences sont mises en question. Elle y ajoute le fonds des souvenirs du passé et garantit les richesses qu'elle protége. Les classes moyennes qui se préparent à la remplacer pour devenir politiquement aristocratiques à leur tour par leurs richesses, leur influence et leurs fonds territoriaux, ne sauraient y suppléer par leur *seule intelligence;* car les antécédents de mérite et de gloire ont été conquis avant qu'elles eussent acquis de l'argent.

La fusion s'opère donc par l'influence et les alliances de la richesse; *la démarcation* par les titres historiques de l'aristocratie, qui, chose remarquable, se séparent de l'alliage tout en s'amalgamant dans sa fusion. C'est une action réciproque où, dans la séparation d'un côté et l'amalgame de l'autre, *le recrutement* s'opère en alliant les richesses aux influences, et en ouvrant à l'ambition le chemin des honneurs, des degrés et des rangs de la

société, parce que cette société est fondée sur la puissance d'un État de commerce, où ne domine que la richesse alliée au pouvoir.

On dira ici, en résumant ces considérations, qu'il existe dans la fusion même *deux classes* très-distinctes *d'aristocratie;* l'une est celle des richesses d'une nation puissante, richesses qui s'acquièrent tous les jours ; l'autre *l'aristocratie historique de l'influence et du pouvoir.* Leur amalgame s'explique par le commerce intermédiaire des deux pouvoirs ; car il y a peu de nobles, de lords, de vicomtes et de ducs même qui ne soient intéressés à des entreprises d'industrie, de fabriques et de commerce par le placement de capitaux et par les actions qu'ils fon valoir dans les inventions et les perfectionnements machines, en protégeant l'industrie et le commerce. *fusion des intérêts explique ainsi celle des classes*, jusqu la faculté de l'influence qu'elles exercent les unes sur le autres.

C'est ainsi que la richesse, en recevant de l'*importanc* de l'aristocratie, doit y ajouter celle que lui donne commerce, pour soutenir son *influence.* De la distinctio de l'influence, il n'y a qu'un pas au culte du respect car ce que l'on a appris à distinguer, on apprend auss à le respecter, à l'apprécier comme une qualité moral ou l'équivalent d'une *vertu,* soit historique, soit de circonstance. De la vertu on arrive au mérite, et bientô on voit que la *richesse* devient un *mérite*, à mesure qu la pauvreté se constitue, en Angleterre, comme un vic de société. On ne saurait mieux juger de l'influence morale des richesses, en Angleterre, que par une seul locution, éminemment caractéristique, que l'on emploi pour apprécier un homme ; c'est cette petite interroga tion dont il a été fait mention, et qui résume tout en u seul mot : « How much worth is he? » « He is worth s much ; » expression significative en fait d'aristocratie

indispensable à l'idée du *respectable*. Le sens qu'on y attache n'a certes rien de commun avec la vertu, parce qu'elle ne se rapporte qu'à la valeur de l'argent, à celle des richesses matérielles que l'on possède, et qu'en Angleterre on ne se sert du mot *vertu* qu'en parlant de morale, ainsi qu'il a été dit à l'occasion de la définition de *respectable;* car le mot *worth*, mis pour le substantif *worthiness*, réunit déjà l'idée de l'existence du mérite à la dignité de l'importance.

La puissance de l'aristocratie, dans les différentes acceptions qui la distinguent, est donc très-étendue en Angleterre, et appartient essentiellement aux mœurs de la nation, par les résultats qu'elle produit et l'influence qu'elle exerce dans ses rapports avec les classes commerçantes et industrielles. Cette influence s'étend même sur *les lois*, et y a introduit bien des anomalies et des injustices en faveur du principe de son autorité et *du système* des lois civiles.

Si, au milieu de toutes les fusions et des alliances modernes, d'un côté, et de séparation, de l'autre, il existe un *préjugé national* qui inspire tant de respect pour la richesse et tant de mépris pour la pauvreté, ce préjugé produit *un point d'honneur* particulier qui caractérise l'orgueil jusque dans les dernières couches du peuple. Ce point d'honneur empêcherait même l'individu le plus pauvre de fréquenter un de ces établissements populaires nouvellement ouverts, et où l'on vend des liqueurs spiritueuses, seul confort de la pauvreté, si on les y vendait à trop bon marché. Le pauvre, dans sa misère même, craindrait de se compromettre en y allant, et c'est ainsi que, dans son indigence, il cherche encore à soutenir une certaine dignité. Aussi, lorsque, dans les fêtes publiques, on voit, en France, les boutiquiers, les épiciers même se mêler aux paysans et prendre part à leurs récréations, l'esprit aristocratique des classes moyennes,

en Angleterre, ne permettrait pas ce mélange, à moin
que ce ne soit *à l'occasion des élections*, où tout le mond
veut décider la question des élus, en renversant momen
tanément les barrières et les démarcations de rangs.

On observera finalement que le nouvel édifice des con
venances et des relations sociales, en Angleterre, para
avoir remplacé l'*esprit de caste* par un *esprit de corps*
pour soutenir l'ancien édifice dans ses fondements aristo
cratiques. Un terme moyen de rapprochement semble e
en être le mobile; il attire pour *lier*, et repousse po
séparer, en établissant une ligne de démarcation au mili
des alliances, et dont l'*esprit de corps* trace les limit
C'est l'*esprit puissant de famille*, dans son application
l'État, et son *principe esentiel d'ordre aristocratiq*
qu'il paraît emprunter à la régularité des lois de la n
ture, et qui, par son influence, se constitue l'appui de
grande famille de l'État même. Or, toutes les institutio
d'un pays, pour lui être identifiées, ne sauraient prend
leur origine qu'à l'antique foyer de ses *mœurs*, intime
ment liées à son histoire et au développement progress
de la civilisation.

L'aristocratie britannique, observe judicieusement l'*At
las*, ouvre ses rangs à quiconque parvient aux richesse
et cette aristocratie lui procure l'éclat que l'*opinion publ
que* accorde aux favoris de la fortune. C'est ainsi qu'el
l'empêche de former un parti hostile, qui soit indépen
dant de son influence, en l'agrégeant à sa classe. Dans
première génération, les hommes nouveaux se font o
dinairement remarquer par quelque entreprise saillan
de commerce ou d'industrie. Dans la seconde, ils devie
nent membres du parlement ou employés de tribunau
et à la fin d'une carrière honorable, la dignité de pa
les attend. On n'a qu'à jeter un coup d'œil rapide sur
pairie, pour se convaincre que cet état, *si puissant p
son esprit de corps*, ne se recrute que de cette façon. L

exemples des lords Brougham, Lyndhurst, Cottenham et Langdale, pour ne citer que les jurisconsultes des trois derniers ministères, prouvent suffisamment la manière dont les intérêts des anciennes familles qui ont échappé à la marche des temps et des révolutions, se sont consolidés de jour en jour par l'admission des nouvelles notabilités qui y ont été agrégées. Dans d'autres pays, les légistes et les négociants, réunis à la riche bourgeoisie, passent pour un contre-poids de l'influence de l'aristocratie; en Angleterre, les hommes de loi et le commerce fournissent des appuis aux priviléges des rangs héréditaires de la grande richesse du pays, plutôt que d'en constituer l'opposition. A peine l'avocat de Westminster-hall, l'architecte des vaisseaux de Liverpool, le fabricant de Sheffield et de Manchester ont-ils acquis de la fortune, que leurs idées prennent aussi la direction de cette forme aristocratique qui paraît avoir apposé à l'esprit des mœurs britanniques un cachet indestructible. Si l'un est réformiste sous le rapport politique, l'autre dissident sous le point de vue religieux, cela ne fait rien à la chose, car l'un achète une terre avec le droit de patronage d'église, pour la transmettre à l'aîné de ses fils; l'autre ne fait point valoir son influence dans les élections des comtés, et se fraye par là une voie à la dignité de baronnet; l'un et l'autre, à peine arrivés à un degré de prospérité, que leur richesse ne date que d'hier, s'empressent déjà de se rendre au bureau héraldique pour acheter un écusson à leur famille; vanité la plus naturelle et la plus incorrigible.

C'est ainsi qu'on dira que la liaison intime des chaînons du système social et la dépendance réciproque de ses différentes parties intégrantes entre elles sont une des raisons majeures par lesquelles l'Angleterre est restée exempte des grandes commotions politiques qui ont agité successivement les autres États constitutionnels.

VI.

REPRÉSENTATION NATIONALE
ET PUISSANCE
DE LA
GRANDE-BRETAGNE.

REPRÉSENTATION NATIONALE

ET PUISSANCE

DE LA

GRANDE-BRETAGNE.

CHAPITRE IX.

ARISTOCRATIE DANS SES RAPPORTS AVEC LA NATION.

ARTICLE Ier.

IDÉE DE LA ROYAUTÉ ANGLAISE.

Cause du respect traditionnel pour l'idée de la royauté.—Sa représentation et sa puissance. — Signification du mot Majesté, sans pronom. — Insulte en Angleterre, et attentat en France. — Principe de la dignité de la royauté et de la tendance sociale. — Anciens usages au couronnement. — Hommage de respect pour le souverain. — Actes publics. — Affiches de théâtre. — Nationalité de la royauté.— Point de citoyens ou bourgeois, mais sujets anglais.

Il existe en Angleterre un respect historique et traditionnel pour la royauté. L'idée qu'on y attache est identifiée à l'histoire de la nation, et l'attachement que le peuple anglais porte à sa dynastie paraît en être une manifestation irrécusable. Le motif de ce respect et de cette vénération, même pour la seule idée de la royauté, est aussi simple que sa source est historique. C'est que déjà depuis des siècles, la royauté en Angleterre est restée

étrangère à toutes les menées des partis, par une conséquence naturelle qui est celle du principe même de s conservation, de sa dignité et du respect dont elle doi s'entourer. Telles paraissent être l'origine de ce phénomène et la source principale des hommages traditionnel que lui rend l'opinion.

C'est ainsi que la royauté, sans avoir jusqu'ici pri exclusivement fait et cause pour un parti, a paru n point exercer une influence immédiate dans les affair des partis, d'autant plus que les différentes factions, e Angleterre, n'y sont point accoutumées, et qu'un pr cédé de cette nature paraîtrait contraire à l'habitude, offrant un inconvénient dans l'idée de la représentati personnelle et indépendante de la royauté même qui d être au-dessus de tous les partis.

Si l'Anglais aime sa patrie autrement que d'autres na tions aiment la leur, ainsi qu'il en est question au cha pitre IV de cet ouvrage, il honore aussi et vénère so souverain ou sa souveraine d'une manière différente ou par des motifs différents que d'autres nations qui lu sont plus rapprochées et qui en dépendent comme de enfants dépendent d'un père de famille. L'Anglais avan tout honore le principe avec l'indépendance de son caractère exclusif, parce qu'il connaît à peine la personn et les qualités qui représentent le principe. C'est pourquoi on chercherait en vain en Angleterre cette vénéra tion illimitée et cette adoration idolâtre qu'on avait jadi en France pour la personne du monarque. L'Anglai aristocratique est trop fier pour cela au milieu de so aristocratie dont il a tant besoin; car, en sa qualit d'homme, il ne s'estime pas moins que son roi; mais o lui trouve une sorte de *vénération religieuse*, de *l'humili* même quand il est question de la souveraineté de so roi ou de sa reine, de la *royauté anglaise* dans son prin cipe et dans les abstractions de sa dignité, par la seul

raison peut-être qu'elle se rapporte à la puissance de *l'individualité* nationale, à laquelle chacun croit avoir sa part de dignité et d'orgueil, et s'honorer soi-même en honorant et vénérant *la Majesté*, pour laquelle il s'incline comme pour le principe suprême de son égoïsme. Il y a donc dans l'idée de la royauté *un orgueil de représentation* ou d'indépendance d'une portée beaucoup plus grande qu'on ne saurait le croire, et le mot même de Majesté, pour bien figurer dans la bouche d'un Anglais, ne s'articule que *sans article*, et ne recouvre toute la force de sa signification que lorsqu'il s'emploie *sans pronom*, comme pour faire sentir qu'il ne se rapporte point exclusivement à la personne qui en représente la dignité dans la patrie insulaire. C'est ainsi qu'un Anglais dira : « Majesty is so censitive in such matters », Majesté (la Majesté) est si sensible dans ces sortes de matières. Par la même raison, lorsque la reine aura assisté à une solennité, et que par sa présence elle en aura relevé l'éclat, il dira simplement, et sans se servir de l'expression *our queen* (notre reine), *in his Majesty* (sa Majesté), « Majesty, » ou, « the presence of Majesty. » Il est donc censé, pourrait-on observer, de ne point donner à la personne seule du souverain le titre de Majesty, mais de personnifier la Majesté dans la personne qui en est revêtue. Telle paraît être, d'après l'usage même de la langue, l'idée de la royauté dans le sens que l'Anglais lui donne. Il séparera toujours, dans sa manière de s'exprimer, ainsi qu'on a si souvent l'occasion de le remarquer, la personne du monarque de l'idée de la Majesté qu'elle représente, et la regardera comme celle d'un particulier; c'est aussi par la même raison que, sans s'en douter peut-être, il supprime le pronom qui précède le mot Majesté chez les autres nations où les sujets fidèles aiment à dire, avec effusion de cœur : « C'est *Sa Majesté !* C'est *notre* Souverain ! *notre* Père !

Mais pourquoi a-t-on insulté quelquefois en Angleterre la personne du souverain, sans attenter à ses jours à moins que ce ne fût quelque individu timbré, qu'ordinairement on a enfermé dans les petites-maisons, sans qu'il y ait eu ni complot ni conjuration, et pourquoi en France à-t-on si souvent voulu assassiner le roi sans l'insulter? C'est précisément par la raison qu'en Angleterre, en séparant la personne du roi de l'idée de royauté, le peuple, dans sa grossièreté, lui a témoigné son humeur contre quelque acte du gouvernement, sans en vouloir au principe de la royauté qui couvre de son égide historique toute l'Angleterre, tandis qu'en France on a attenté à la personne du roi, pour tuer le principe de la royauté, parce qu'un certain parti du progrès n'en veut pas. L'attachement à l'idée d'une royauté abstraite est dans la nation anglaise; il appartient aux traits éminents de son caractère et de ses mœurs pleines d'orgueil et d'ostentation.

Le respect pour le principe et la dignité de la royauté est si profondément identifié aux habitudes des Anglais, que les hauts dignitaires du royaume, tels que le lord chancelier et le président de la chambre des communes, lorsqu'ils approchaient du souverain, dans les affaires de leurs attributions, n'osaient naguère se présenter sans génuflexion. Dans ce respect d'ancienne forme, si elle existe encore, il peut y avoir quelque chose de *profondément* social qui lui serve de base pour la garantie de l'inviolabilité des droits traditionnels et historiques, dont cette coutume est une démonstration ostensible. Or, c'est à l'abri de ce respect que la liberté des institutions a marché sans secousse et s'est constituée sans violence. Après avoir fléchi le genou devant la dignité royale, ou devant la *Majesté*, source du pouvoir, de leur existence et de leur gloire, ils se redressent, ces fiers Bretons, avec tout l'orgueil de leur antique aristo-

cratie. Aussi, d'après l'ancien règlement du couronnement, les grands dignitaires du royaume, dans la prestation de foi et hommage, étant agenouillés devant le monarque, ainsi que les archevêques et évêques, répètent la formule du serment que prononce à haute voix l'archevêque de Cantorbéry. Cet acte de profonde soumission terminé, ils se relèvent, approchent de la personne du souverain, les archevêques et évêques en tête, pour baiser la joue gauche du monarque. Les pairs temporels, en suivant chacun dans l'ordre de son rang, et s'approchant du trône la tête découverte, touchent de la main la couronne sur la tête du souverain, avant de lui donner le baiser de cérémonie; marques significatives de respect et de familiarité tout à la fois, et dont l'histoire même expliquerait difficilement l'origine, à moins d'observer qu'une nation si peu démonstrative, qui dans ses mœurs ne connaît point l'usage des baisers, après s'être agenouillée devant l'image et l'idole de sa puissance, touche les insignes de son propre orgueil, en baisant la joue gauche de la personne sacrée qui représente sa puissance. Parmi les coutumes surannées dont la jeune reine s'est dispensée à son couronnement, à commencer par les baisers d'usage des évêques et des pairs, on observera aussi que, dans la nouvelle couronne qui a été faite pour cette occasion, on a supprimé les fleurs de lis qui ornent l'ancienne; c'est pour dire qu'on a abandonné à jamais la prétention à la couronne de France, prétention que les monarques bretons avaient toujours conservée, à l'instar du roi de Sardaigne qui tient encore à son titre de roi de Chypre et de Jérusalem.

Le cérémonial de la cour d'Angleterre est donc celui des gouvernements les plus absolus d'un côté, tandis que de l'autre le monarque ne peut rien faire contre la volonté du parlement et sans le contre-seing de ses mi-

nistres, et que la chambre des communes, qui souvent domine celle des lords, ne se présente devant cette dernière qu'avec les signes de la plus haute déférence.

Le respect pour la royauté se manifeste en Angleterre dans toutes les réunions; car il n'y en a point où l'on ne commence par porter la santé de Sa Majesté. « Majesty's tost, » quelle que soit la couleur politique de l'assemblée. Aussi, toutes les fois que dans ces réunions ou au théâtre, on entonne des chants nationaux, le premier est-il toujours « God save the Queen, » et le second « Rule Britania. » Lorsqu'une publication quelconque a lieu, soit d'une ordonnance de police, soit d'un objet perdu, tel qu'un papier d'État, ou toute autre chose, et que le mot *Écoutez* a retenti trois fois, l'annonce commence et finit immanquablement par ce vœu : « God save thè Queen. » Une simple affiche de théâtre, après le nom de la pièce et ceux des acteurs qui y jouent, se termine irrévocablement par ces mots imprimés en grands caractères : « Vivat regina ! » ou, lorsqu'il y a un roi et une reine, « Vivat rex et regina ! » A l'occasion de la mort du roi, de la reine ou d'un membre de la famille royale, ce n'est pas seulement à la cour que l'on prend le deuil; mais tout Anglais, à quelque classe qu'il appartienne, le porte comme pour un proche parent; ce qui, certes, atteste éminemment toute la *nationalité de la royauté anglaise* inhérente aux mœurs historiques de la nation. A la mort de Guillaume IV, on a vu non-seulement les marchands de Londres en deuil, mais encore, par un mouvement spontané, les boutiques de la Cité fermées pendant plusieurs jours. Une autre circonstance paraît donner une plus grande idée encore de la haute vénération des Anglais pour le principe de la royauté, c'est que les actes ou autres documents du parlement ne sont point datés d'après les années de l'ère chrétienne, comme chez les autres nations modernes, mais à l'exemple

de Rome antique, qui comptait d'après ses consuls, d'après 'celles du règne de chaque monarque. Aussi observera-t-on que dans les actes privés ou publics des tribunaux et des administrations, on ne se sert jamais des mots *citoyens* ou *bourgeois anglais*, rarement même du compellatif *Anglais*, mais des seuls mots valables : « *Sujets anglais;* » qualification dont on se glorifie dans la libre Albion, où l'on ne veut être que sujet anglais, sans ambitionner le titre de bourgeois ni celui de citoyen, parce que l'Angleterre, il ne faut pas l'oublier, n'est peuplée que de *gentlemen* qui tous sont sujets anglais, tandis que dans le pays voisin, on déteste cette expression, parce que l'on craint de désigner par là la servitude.

C'est aussi pourquoi les Français ne sont ni sujets du roi, ni sujets de la France, mais purement Français, citoyens de la grande nation!

ARTICLE II.

ARISTOCRATIE DES NOBLES ET DES PLÉBÉIENS.

Échelle de l'influence et de l'importance. — Titres de noblesse et de pairie. — Ceux des plébéiens notables. — Causes de l'influence de la noblesse anglaise. — Idée de la pairie et de son importance. — Aristocratie historique, base des institutions anglaises. — Noblesse protectrice du commerce et son associée. — Code du pays. — Mélange des langues. — Aristocratie originaire et aristocratie variable. — Priviléges des pairs. — Historique des cinq titres de pairie. — Particularités de quelques titres héréditaires. — Emplois non salariés de l'aristocratie. — Loi *of entail.* — Influence de la pairie par ses formes féodales. — Signification du mot *gentry*. — Autorité des influences. — Mobile de la question du temps. — Compagnies d'assurance. — Position de l'état ecclésiastique. — Cause dès sectes dissidentes. — Droit d'aînesse. — Bénéfices ecclésiastiques. — Impôts des dîmes.

En Angleterre, chaque individu occupe une position déterminée dans l'ensemble de la hiérarchie et de l'échelle de la société, quelles que puissent être d'ailleurs ses relations particulières : il ne jouit de ses droits politiques qu'en vertu de sa position. C'est l'échelle de son influence et l'importance de sa dignité.

L'aristocratie se compose de la noblesse et des grands propriétaires fonciers non titrés. Les termes de *noblesse* et de *pairie* sont synonymes en Angleterre : la noblesse c'est la pairie. Nul n'est titré sans être pair, nul n'est noble sans être titré. Il y a dans la Grande-Bretagne *cinq titres :* ceux de duc, de marquis, de comte ou *earl*, de vicomte et de baron. Le titre de *baronnet*, qui est héréditaire, et celui de *chevalier*, qui est viager, ne donnent pas le droit de noblesse, ni par conséquent celui de siéger à la chambre haute ; mais ceux qui sont revêtus de ces titres sont les *chefs du gentry*, ce qui est la première sous-division de *communalty*, dénomination qui signifie *corps des plébéiens*, sans qu'elle ait jamais été prise en mauvaise part, telle que l'expression de

oturier en France. Comme tout individu qui n'est pas omme d'église est laïque, ceux qui ne sont pas nobles ont *commoners* ou *plébéiens*.

Les nobles ont toujours été peu nombreux en Angleterre; c'est peut-être une des raisons pour lesquelles ils ont échappé à l'envie haineuse et au discrédit qui s'attachèrent à la noblesse française vers la fin du dix-huitième siècle. La grande influence de la noblesse anglaise est fondée sur les *immenses richesses territoriales* qu'elle possède; mais de fait elle n'a point de droits exclusifs.

Ce sont les vastes possessions territoriales qui donnent aux pairs ce pouvoir historique et cette influence exclusive qui leur appartiennent. Leur grande influence est consolidée par l'appui du Gentry qui constitue une seconde classe d'aristocratie. Ce sont des hommes opulents, issus de très-anciennes familles, quelquefois même illustres : ils sont alliés à la pairie, et partagent par conséquent ses intérêts et son influence. Il ne faut donc pas s'étonner que l'Anglais, si fier de sa liberté, se montre singulièrement soumis en présence d'un pair; c'est que, si son respect, comme celui qu'il porte à l'idée de la royauté, n'est pas individuel, il s'incline devant l'autorité de la pairie dont les membres composent la haute chambre des lords, et dont, avant tout, l'influence est si respectable, qu'il rend respectueusement hommage à l'idée d'une pairie dominante, personnifiée dans l'individu.

Cette pairie anglaise n'est donc pas, comme celle de France, la réunion des hautes capacités de l'État ; son existence est si intimement liée aux usages, aux mœurs et aux lois, ainsi qu'aux besoins matériels et politiques de la nation, qu'elle y est d'une tout autre importance qu'en France, et d'une influence qu'elle ne saurait avoir qu'en Angleterre. En France, le gouvernement et l'opinion publique ont reconnu le besoin d'établir une cham-

bre des pairs; en Angleterre, c'est l'*aristocratie histo que* même qui a constitué le gouvernement tel qu'il e et qui jadis assigna aux communes la place où aujo d'hui elles croient se trouver gênées. Si, en France noblesse n'est que l'effet des institutions, en Anglete elle en est la cause et la source. Elle appartient au sol pays, car elle y est souverainement intéressée par la p session de sa propriété territoriale. Supprimer ce princi de l'aristocratie anglaise, ce serait renoncer au gouvern ment représentatif; or, *la représentation de la propri* amènera toujours au même résultat, étroitement lié d'a leurs avec les intérêts du commerce qui constitue la ba de toute l'existence de l'Angleterre, de ses libertés et sa prospérité, parce que l'aristocratie de la noblesse celle de la richesse sont synonymes dans les entrepri du commerce et de l'industrie, dont la noblesse est *l' sociée et la protectrice.*

Mais d'où vient donc *la pairie?* car le commerc existé avant la noblesse L'Angleterre n'a, proprem dit, *point de charte écrite:* sa charte, ce sont les l historiques et organiques. Le pouvoir politique, arra à Jean sans Terre par les barons anglais, ne consti qu'une des faces de la pairie; il appartient au code en du pays, et ce *code* s'appuie sur *les priviléges et l fluence de la grande propriété*, qui est tellement liée événements de l'histoire et à ses vicissitudes, qu'il difficile aux Anglais même d'en démêler la prem origine, parce que la rédaction des anciennes lois p sente un mélange effrayant des divers idiomes des nati qui ont successivement conquis l'Angleterre. Ce méla est composé de la langue des *Bretons*, dans le pays Galles; des *Celtes*, dans les îles adjacentes; du *saxo* du *frison*, importés par Hengist et Horsa; du norm de Guillaume, du danois de Canut et d'Hérold; français des Angevins (Andegavensis, d'Anjou), s

compter le latin, appartenant à toutes ces époques, et, dans les temps plus modernes, de l'anglais, à peine introduit aujourd'hui dans la jurisprudence. Il y a encore bien des milliers de lois obscures qui ne sont point coordonnées ni réunies en code, ni rédigées dans une même langue, et toutes ces lois diverses, formant *la loi commune d'Angleterre*, se combinent avec l'édifice de la *grande charte* et les *lois organiques postérieures*, qui enfin ont produit *la pairie anglaise* dans ses attributions actuelles. Toute l'histoire du pays est là : supprimer la pairie, ce serait anéantir l'histoire d'Angleterre.

L'aristocratie anglaise peut être considérée sous deux rapports différents ; elle est ou *originaire et invariable*, ou *éventuelle et variable*. A la tête de l'aristocratie originaire se trouvent le roi et la reine régnants. Viennent les princes du sang, qui après la *Majesté* sont les plus élevés de la nation ; mais leur position est différente, d'après les dignités dont ils sont revêtus, les uns de préférence aux autres. Tel est aussi le cas des pairs, qui viennent après les princes du sang. Arrivent ensuite ceux qui ont droit au titre de gentlemen, formant la classe du gentry.

Les pairs d'Angleterre ont de grandes prérogatives. Ils ne peuvent être jugés que par leurs égaux, et ne sauraient être emprisonnés pour dettes ; privilége qui s'étendait autrefois jusqu'à leurs servants, mais aboli depuis 1770. Lorsqu'un pair est constitué juge, il ne donne point son *veto* (verdict) comme un juré d'un jury ordinaire ; il le donne *sur son honneur*, ainsi que la garantie sur des plaintes portées contre lui à la chancellerie supérieure de son tribunal. Mais comme témoin dans un procès civil ou criminel, observe la *Revue britannique*, il doit prêter serment, parce que la parole d'honneur que la loi accorde au pair ne s'étend pas si loin que de pouvoir renverser le principe général : « In judicio non creditur nisi

juratis. » Chaque pair a droit d'entrée et de siége au nombre des juges toutes les fois qu'un procès important est traité devant un tribunal. D'après les commentaires de droit de *William Blackstone*, autorité célèbre en matière de jurisprudence anglaise, il est exprimé nommément à l'article des priviléges de la pairie, que lorsqu'un pair est cité devant la justice pour une *cause criminelle*, il ne peut être jugé que par ses égaux, comme on l'a vu naguère dans le procès de lord Cardigan. Dans le même paragraphe, Blackstone dit qu'un pair ne peut perdre la dignité que lui confère la pairie que par la mort, ou par un crime prouvé de déshonneur : « by attainder. » Il cite, à cette occasion, un seul cas exceptionnel : « Sous le règne d'Édouard IV, George Neville, duc de Bedford, fut déclaré déchu de sa noblesse à cause de sa pauvreté, qui ne lui permit pas de faire valoir ostensiblement et convenablement sa dignité de pair. »

Les cinq différents degrés que renferme la *pairie* appartiennent exclusivement à la dignité de sa position, et ont pris successivement leur ancienne origine sous différents règnes. *Celle du titre de duc* ne remonte en Angleterre qu'au quatorzième siècle. Édouard III le conféra à ses deux fils, et quelque temps après Jean de Gand fut nommé duc de Lancaster. C'est Richard II qui, en 1397, créa ducs les premiers pairs qui furent revêtus de ce titre sans être membres de la famille royale. La *Revue britannique* observe encore à cette occasion, que le premier duc et comte d'Angleterre est le duc de Norfolk de la maison de Howard. Il est en même temps maréchal héréditaire d'Angleterre, actuellement le douzième de sa maison, dont le premier obtint ce titre en 1483, sous Richard III. Les ducs portent le *prédicat* de « most noble » (très-noble), et dans les lettres et les allocutions verbales ; « your grace » (votre grâce). Les marquis sont qualifiés de « most honourable, » et les autres lords, de « votre

seigneurie » (lordship). Les comtes, vicomtes et barons sont « righthonourables » (bien honorables). Le titre de baron ne se trouve que dans les actes ; dans tous les autres cas, ceux qui en sont revêtus portent la qualification générale de *lord*. Les pairs qui siégent de fait au parlement sont les seuls en Angleterre qui aient le droit de porter un de ces titres : leurs enfants ne peuvent ajouter à leur nom que le mot « *honourable.* » C'est au fond la seule distinction qu'il leur soit licite de porter dans les actes judiciaires. Mais dans les relations de société on ne néglige point de donner des titres de courtoisie aux fils et aux filles des ducs et des marquis, ce qu'on ne fait pas pour les enfants des vicomtes et des barons. Les fils aînés des marquis et des comtes portent le soi-disant second titre de leur père : c'est ainsi que le fils aîné du duc de Norfolk est nommé comte de Surrey, celui du marquis de Londondery, vicomte Castlereagh, et celui du comte Spencer, vicomte Althorp. Les fils aînés des marquis et des comtes ne peuvent point porter de titre proprement dit; mais ils mettent le mot de lord avant leur nom de famille, nécessairement précédé du nom de baptême. Lord John Russel est un fils cadet du duc de Bedford. Toutes les filles des ducs, des marquis et des comtes sont intitulées *Lady*, titre également suivi du nom de baptême. Cette particularité de la hiérarchie des titres anglais attachés aux prénoms demande une étude suivie, appartenant aux exigences du bon ton et aux besoins indispensables des convenances de la vie sociale. On dirait qu'elle est fondée sur le soin extrême qu'on met en Angleterre, dès que le nom d'une personne est prononcé, de reconnaître aussi le rang qu'elle occupe dans le monde, en faisant précéder son prénom de la qualification qui marque sa naissance. Quant au titre de baron, il est encore à remarquer « qu'il n'est pas toujours une distinction de noblesse; qu'il est aussi une distinction de fonction judi-

ciaire, comme c'est le cas avec les *barons du tribunal des finances*, dont les conseillers se nomment ainsi, sans qu'il leur soit permis de mettre ce titre avant leur nom ou celui de leurs femmes. »

« Si les pairs forment le seul état de noblesse qui existe en Angleterre, il y a cependant une distinction héréditaire qui en approche, et pour laquelle il n'y a point d'équivalent dans le reste de l'Europe, c'est celle de *baronnet*, dont il a été parlé, titre que les étrangers confondent, tantôt avec *banneret*, qualification militaire et personnelle ; tantôt avec baron ; et cette méprise est plaisante pour une oreille anglaise, lorsque, dans les journaux du continent, on trouve le *jeune baronnet*, pour désigner le fils d'un lord. Le titre de baronnet est un simple titre d'honneur créé par Jacques Ier en 1611, qui en vendit un certain nombre, pour achever avec la somme qui en provint la conquête de la province d'Ulster, en Irlande. La prérogative des baronnets consiste à faire précéder leur nom, à l'instar des chevaliers, du mot *sir*, au lieu de la qualification ordinaire de *mister*... Il y a de particulier dans ce mot *sir*, comme dans celui de *don*, qu'il n'est placé qu'avant le nom de baptême, et jamais immédiatement avant celui de famille. Les baronnets ont encore un grand privilége en commun avec les chevaliers, c'est que leurs femmes peuvent se nommer ladys, comme celles des lords, et enfin que leurs armes portent dans l'écusson celles de la province d'Ulster. Le respect qu'on a en Angleterre pour tout titre de noblesse est si grand, qu'il est considéré comme inaliénable. La fille d'un pair qui porte le titre de lady, à cause de sa naissance, ou par considération de courtoisie, ne le perd point, lors même qu'elle épouse un roturier : le mari reste *mister*, et elle *lady*. Il y a plus lorsque la veuve d'un pair épouse en seconde noce un pair d'une noblesse inférieure, elle conserve toute sa vie non-seulement le rang, mais aussi le nom de son premier

époux. Quoique quelques jurisconsultes ne veuillent accorder ce droit qu'aux duchesses, l'usage l'a aussi consacré pour d'autres cas. »

Une des causes particulières de la *puissance* aristocratique en Angleterre, est l'existence de plusieurs *emplois non salariés*, qui sont nécessairement occupés par des hommes riches et de loisir. Tels sont :

L'emploi de *lord-lieutenant*, ou gouverneur militaire du comté, toujours *pair*, nommé par le roi ou la reine, révocable en droit, mais de fait inamovible.

Celui de *sheriff*, ou chef civil du comté, nommé tous les ans par la reine au mois du novembre, et choisi dans le rang du *gentry*.

Enfin, l'emploi de *juge de paix*, magistrat qui, d'après l'institution primitive, sert de juge instructeur dans les procédures criminelles, et qui depuis a été chargé de diverses fonctions administratives. On compte un grand nombre de juges de paix, et ce sont ordinairement d'anciens militaires de terre et de mer, des ecclésiastiques, des propriétaires, rarement des pairs.

On ne dira point que la réforme de 1832 n'a pas affaibli l'empire des classes aristocratiques; mais elle ne l'a point frappé au cœur, et y parviendra difficilement. La loi municipale de 1835 accorde le vote à tout individu qui possède une maison d'une valeur quelconque.

La loi of entail assure la possession des biens-fonds au fils aîné, ou à son défaut, au plus proche parent mâle du titre, au point d'empêcher celui-ci de vendre son domaine sans le consentement de son plus proche héritier. La séparation du titre d'avec les biens-fonds n'a lieu que dans les familles où il n'existe point d'*entail;* et lorsque la descendance directe masculine vient à manquer, les femmes héritent des biens-fonds, et le titre passe au plus proche parent mâle du défunt. *Les pairesses* qui le sont

de leur propre droit (peeress in her own right), sont celles dont les aïeux ont reçu du monarque, par le brevet de création à la pairie, le droit de transmission du titre à leur postérité des deux sexes. Le fils aîné d'une pairesse de son propre droit, quand même elle aurait épousé un roturier (commoner), hérite des domaines et des titres de ses aïeux maternels, et siége à la chambre des lords.

La grande imfluence de la pairie est encore fondée dans *les formes féodales*, qui se sont maintenues dans toutes les grandes maisons, et qui sont continuellement entretenues. Ces classes passent la moitié de l'année dans leurs somptueux châteaux, où elles consument dans le faste la plus grande partie de leurs revenus, au milieu de leurs fermiers et de leurs tenanciers ; ce qui sert à fonder un vaste *réseau de pouvoir*, qu'elles étendent sur toute la surface du pays. C'est ainsi que les riches lords s'entourent d'une cour vraiment princière. Le premier serviteur de la maison, qui est ordinairement un homme d'une certaine naissance, s'appelle le gentilhomme de sa grâce ou de sa seigneurie ; après lui viennent les chapelains, dont le nombre se règle sur le rang du pair. Un duc peut avoir six chapelains, un marquis ou comte cinq, un vicomte quatre, un baron trois, et chaque veuve de pair, quelque titre qu'ait porté son mari, peut en avoir deux. Tous les pairs dont la fortune égale l'importance, ont un médecin du corps et un chirurgien de la maison, qui accompagnent la famille dans ses voyages et sur ses terres. A l'occasion de la naissance, de la déclaration de majorité, aux noces de l'héritier, des fêtes splendides sont données dans toutes les terres du lord, dans le style et l'esprit du moyen âge, auxquels répond la construction et la physionomie du moderne-antique de leurs châteaux gothiques hérissés de tours et de murs crénelés. Les cloches des églises retentissent toute la journée ; les fermiers qui, ces jours-là, prennent la place des vassaux

et des serfs, sont réunis dans la grande salle du château au repas du festin, composé des anciens plats nationaux. Le lord profite de cette occasion pour dispenser du payement d'impôts arriérés et pour diminuer de son propre chef le taux de la recette que rapporte la ferme. Mais ce qu'il y a de particulièrement digne de remarque, dit la *Revue britannique*, c'est que ces solennités et ces libéralités spontanées ne bornent point l'effet de leur impression au cercle de la famille, à un certain incognito de compagnie, comme cela se pratique dans d'autres pays; elles remplissent consécutivement pendant plusieurs jours les colonnes de tous les journaux de la capitale, comme de la province qu'elles concernent, des relations des fêtes et des amusements qui y ont eu lieu, avec des détails si remarquables, que l'on apprend le nombre de bœufs qui ont fourni les roast-beefs, celui des plumpuddings qui ont décoré et éclairé de leurs flammes volatiles les tables des fermiers, et les *pour-cent* qui ont enrichi leurs bourses par la diminution du bail de la ferme. Il est naturel que ces sortes de prérogatives, auxquelles l'Anglais tient comme à l'Évangile, soient faites pour donner une prépondérance aux pairs, telle qu'on ne la trouve nulle part.

« Mais ce n'est point encore toute leur influence. La supériorité reconnue de la chambre des lords, supériorité qui s'étend sur chacun de ses membres, se manifeste à la moindre occasion. Un spéculateur ou marchand qui fait insérer une annonce dans les journaux, ou qui la fait afficher au coin des rues, a toujours soin de s'exprimer d'après les formes usitées, en disant: « The no-« bility, gentry and public at large, are respectfully in-« formed that..... » dont l'équivalent en français serait à peu près : La plus haute et la haute noblesse, ainsi que le public en général, sont respectueusement informés, etc. Mais en Angleterre ce n'est point la pairie seule (no-

bility), qui se trouve à la tête de toute la société; c'est sa gradation aristocratique, désignée par le mot de *gentry*, qui n'existe qu'en anglais, et qu'on ne saurait rendre dans aucune autre langue de l'Europe »

Il importe d'avoir une juste idée de la signification de *gentry* et de l'état qu'il représente dans l'étiquette de la société anglaise, d'autant plus que cette expression est intraduisible. Ce sont *les fils cadets des pairs* qui appartiennent à la classe du *gentry*, classe d'ailleurs composée de tous ceux qui ont droit au titre de gentleman, des riches propriétaires, des baronnets, et en général de la noblesse de seconde ligne, ce que l'on désignait jadis en France par *petite noblesse*. Après le *gentry* viennent les différentes classes industrielles. Il est à remarquer à cette occasion qu'il y a une circonstance d'une haute importance pour le principe de l'aristocratie anglaise dans la pureté de son origine, c'est que le rang est fixé par la naissance, ou par la volonté du monarque; dans quelques cas par le bonheur; et que, dans toute l'Angleterre, aucun individu, aucune corporation ne peut élever le bourgeois au-dessus de son état. C'est par cette raison que les membres de la chambre des communes n'ont, comme tels, aucun droit à une place dans l'aristocratie. Ils ne sont considérés pour eux-mêmes que comme de simples bourgeois qui exercent un emploi passager. Mais dans son ensemble, la chambre des communes reçoit le titre d'*honorable*, et, par son président, elle est représentée dans les rangs des classes privilégiées de la noblesse.

Le gentry jouit du droit d'avoir des armoiries; mais cette prérogative est commune à ceux qui sont à même de consacrer la somme de cent guinées pour acheter à la chambre héraldique des armoiries d'Angleterre, les armes qu'il leur est permis de faire peindre sur les portières de leur voiture, de faire graver sur leur argen-

terie et leur cachet. Il n'y a cependant que les personnes d'un certain rang et d'une fortune indépendante qui se décident à faire cette dépense. Ces armes ne manquent point d'en imposer à la multitude ; mais ceux qui s'entendent à ces emblèmes héraldiques qui décorent les panneaux des équipages, savent aussi qu'il n'y a que l'écusson des pairs qui puisse être surmonté de la couronne d'or.

Toutes les nuances des prérogatives de l'aristocratie qu'on vient d'exposer ne se bornent point à la classification des rapports de la société, pour la faire valoir dans des cas rares de solennité et de représentation. Jamais l'Anglais, malgré l'indépendance et l'orgueil de son caractère, ne manquera, même dans la conversation la plus intime, d'employer vis-à-vis d'un lord ou d'une lady les titres qui leur appartiennent. *L'étude des noms de baptême* est la première exigence des égards. Aussi, pour adresser convenablement la parole à un baronnet, est-il indispensable d'apprendre son prénom avant de l'accoster. On donne à tout ecclésiastique le qualificatif de *your reverence ;* aux juges, *your worship.* Dans une société, à une table où se trouvent des personnes de différents rangs, le baronnet se gardera bien de prendre le pas sur le pair, ou le simple gentilhomme sur le baronnet. On y trouverait un manque de savoir vivre et on l'exclurait de la bonne société. Pour venir au secours de ceux qui pourraient manquer à cet article des convenances, il existe une profusion de listes de classification de rangs, et de livres d'étiquette des différentes catégories qui sont répandues dans toute l'Angleterre.

Les *plébéiens* ont le droit de parvenir aux honneurs publics et d'atteindre à l'influence patricienne. Si *le désir de parvenir* est dans *l'esprit de la démocratie*, *le talent de l'aristocratie* est dans la manière et la forme dont les honneurs sont acquis. D'après la teneur de la loi, les

places les plus élevées sont ouvertes à chacun, sans con sulter sa généalogie ou ses quartiers de noblesse ; mai au-dessus de cette loi existe l'*autorité des influences* plu forte que la loi ; or, les influences ont décidé, en mc difiant les lois, que les places ne peuvent être obtenu que par le secours de l'aristocratie. Cette particularité c pouvoir de l'aristocratie produit le résultat remarquabl que l'on voit des hommes sortis des rangs du peupl élevés, par le mérite ou par les circonstances, aux p hauts degrés de l'aristocratie, sans qu'ils se servent profit du peuple de l'influence et du pouvoir qu'ils o acquis. A peine arrivé à l'aristocratie et à l'importanc qu'elle donne, le parvenu de l'origine la plus obscur devient l'aristocrate le plus orgueilleux et le plus hautair Élevé par le principe de la popularité, il en fait abstrac tion dans celui de sa politique, par la raison qu'il es sorti de la foule ; et cette réaction paraît établir un just équilibre entre le principe démocratique qui parvien aux honneurs publics, et le *principe aristocatique* qui l reçoit dans son sein pour l'unir à son importance et à l *popularité* générale de son *influence*. C'est un procéd chimique d'amalgamation où toutes les propriétés dé mocratiques sont absorbées pour entrer dans la subs tance de la composition aristocratique qui se refait ou s recrute en marchant avec les progrès du temps. Le mo du fameux M. Hunt, qui a été cité comme doctrinaire expliquera le reste : « Vous parlez, disait-il un jour à l chambre des communes, *de la foule des démagogues* qu le bill de la réforme fera entrer au parlement ; mais n les craignez point, car vous avez un moyen certain d guérir les plus sauvages d'entre eux : choisissez votr homme, emparez-vous de lui, placez-le sur le banc de ministres, et soyez persuadés qu'il ne sera plus questio de lui en qualité de démagogue. » Telle est *l'ambitio des places* dans l'histoire des partis, et du plébéie

élevé à la pairie, pour servir les intérêts de l'aristocratie.

On dira que c'est là que gît le mobile de l'ambition de parvenir, la question d'une mutation générale pour protéger le progrès de ceux qui sont pressés d'avancer, afin que chacun parvienne à son tour. C'est tout à la fois le véhicule et le résultat réunis dans la grande question populaire et philanthropique du temps. Son expression, réduite à sa juste valeur, est cette pensée profonde qui agite les classes inférieures, de se mettre à la place des classes moyennes, et celles-ci à la place de la haute aristocratie, afin d'en former à leur tour une nouvelle. Au milieu de ce mouvement général, de nouvelles compagnies d'assurance s'élèvent de toutes parts en Angleterre, jusqu'à garantir la longévité des spéculateurs. De toutes ces compagnies d'assurance, on a trouvé que celle de l'aristocratie historique, qui ne demande point de sacrifice, est la plus solide, parce qu'elle est fondée sur des possessions territoriales et qu'elle vit des souvenirs du passé; c'est pourquoi tous ceux qui ont acquis des *richesses* veulent être *historiques*, et c'est aussi pourquoi tout le monde se presse pour s'allier à l'ancienne noblesse et se reposer dans le sein de ses honneurs, de son influence et de son opulence, en y ajoutant la richesse acquise par l'industrie.

Quant à l'état ecclésiastique en Angleterre, il est d'une catégorie particulière qui dépend d'autant plus de l'influence et du pouvoir aristocratique, que les fils cadets des nobles qui ne se font pas militaires, y trouvent une existence assurée par de larges dotations ou de riches prébendes. C'est pourquoi il est *indispensable* qu'un *prédicateur* soit *un homme comme il faut*, d'après les doctrines aristocratiques qui l'assujettissent à toutes les *notions de l'aristocratie.* Sa position est restreinte, mais sa dignité est assurée. S'il est riche, ou si son bénéfice est

richement doté, il est respecté, sans avoir de l'influence, même en souscrivant à toutes les charités; il impose, mais il est trop grand pour l'humilité de son état. Un certain orgueil règne parmi les prédicateurs; il entoure la religion de distinctions féodales qui perdent leur importance, parce qu'elles ont cessé d'appartenir à la politique. Leur charité est de la condescendance qui descend dans la chaumière du pauvre sans réchauffer son cœur et sa pensée. C'est une des *causes des sectes dissidentes*, parce que leurs prédicateurs sont tirés du sein des classes pauvres, pour rester parmi les pauvres, assis à leurs foyers, captivant leurs sympathies et leurs affections. Les pauvres préfèrent ainsi de choisir un ministre dissident pour soigner leurs intérêts spirituels et temporels. Aussi les prêtres de l'Église anglicane sont rarement d'accord avec le peuple quant aux opinions politiques, tandis qu'il est de l'intérêt des sectes dissidentes de favoriser plus ou moins le parti populaire, pour obtenir à leur tour de la popularité et acquérir de l'influence sur le peuple. C'est pourquoi leurs ministres semblent n'être que les amis et les confidents du peuple, afin d'être préférés par lui aux prédicateurs anglicans qui représentent la religion de l'État.

Des motifs puissants influent en Angleterre sur les membres du clergé. Le premier de ces motifs est le *droit d'aînesse*, conservé intact dans la constitution anglaise, ancien reste des institutions féodales dont le code britannique est rempli. Ce droit d'aînesse est la force de l'aristocratie et la source principale de la concentration des fortunes, principe *de centralisation* que l'indépendance du caractère national n'admet point dans l'administration, mais qui constitue la puissance du commerce et de l'industrie pour les étendre avec d'autant plus de succès. Un seul enfant dans une famille emporte l'héritage de ses pères, et abandonne à ses frères, laissés dans le dénûment, les places de l'armée et du clergé, qui sont

succession des cadets de famille et que l'on tire sur l'État comme des lettres de change endossées par droit d'aînesse. Un père qui veut assurer un sort à ceux de ses enfants que la loi déshérite, leur achète un grade dans l'armée, ou leur obtient, par sa protection et ses alliances, un rang dans la marine royale, ou bien il leur fait suivre un cours de théologie aux universités d'Oxford et de Cambridge, pour leur assurer un jour *des bénéfices ecclésiastiques*, fondés sur l'*impôt des dîmes*, qu'il serait par conséquent impossible de réduire, ainsi qu'on en a agité la question. Les dîmes sont un inconvénient qui donne lieu à des rapports peu agréables entre les pasteurs et les propriétaires, parce qu'elles tombent à la charge des paroisses. Les bénéfices sont si bien établis, que les moins considérables l'emportent sur les pensions largement payées de l'État. Mais à côté du grave inconvénient des dîmes, l'influence aristocratique offre au système ecclésiastique le grand avantage de pénétrer dans l'intérieur du pays, jusqu'aux extrémités de ses confins maritimes, pour y porter la civilisation, fonder des écoles dans les plus petits villages, agir sur le caractère moral, sur l'enseignement spirituel, en réprimant les excès du fanatisme et les émancipations des sectes dissidentes, enfin à instruire et éclairer les petits gentilshommes de campagne.

La question des dîmes est donc une question de vie et de mort pour l'aristocratie, car leur réduction, qu'elle ne pourrait accorder qu'en cédant à la force et après une lutte longue et violente, entraînerait nécessairement l'abolition du droit d'aînesse et du trafic des grades dans l'armée. Le peuple est las de payer les dîmes de ses sueurs pour un clergé qui lui reste étranger, pour un clergé fier et aristocrate, placé trop haut pour descendre jusqu'à lui, pour visiter la cabane du pauvre, le consoler dans ses peines et ses douleurs, pour un clergé qui, lorsqu'il soulage la misère en déposant entre les mains des pré-

posés (overseer) les deniers qu'il donne, afin d'être distribués aux indigents, renonce à la plus belle portion de ses attributions et des antiques prérogatives de la charité chrétienne, celle d'adoucir par ses secours les douleurs et la misère, en consolant les malheureux par la douceur de sa parole et par la sollicitude de sa compassion personnelle.

ARTICLE III.

ARISTOCRATIE DES CHAMBRES DU PARLEMENT.

Principe de la constitution. — Royauté des biens-fonds. — Supériorité et influence de la chambre haute, et son antique origine. — Respect pour la pairie et la chambre des communes. — Origine des armoiries, des boucliers et des drapeaux des corporations.—Membres de la chambre des communes et leur représentation. — Causes de la réforme. — Physionomie de la chambre des communes. — Costume antique du président et de ses secrétaires. — Ministres. — Députés. — Discussions. — Dispositions de la salle. — Respect pour le président.

La constitution anglaise, on le sait, est *aristocratique* depuis la base jusqu'au sommet. Elle répond aux garanties du commerce qui s'y attache et se place sous l'égide du corps puissant des grands propriétaires qui le représentent. C'est une espèce de *royauté de biens-fonds*; elle puise sa force, son pouvoir et son influence à la source de la possession du sol, et de l'étendue immense du territoire qu'elle occupe; la loi de primogéniture la maintient et lui garantit sa propriété solidement établie sur tous les points de ses vastes domaines, où tout à la fois elle gouverne, juge et administre. Ce n'est point à ses détails, c'est à l'ensemble de ses institutions que l'on prend le progrès de l'esprit du temps et la marche des réformes dans la mutation générale des intérêts.

La grande supériorité de la chambre haute et celle de son influence sociale puise sa source, non-seulement dans le rang, les titres et les richesses de ses membres, le privilége qu'elle a de former des assemblées extraordinaires et de contrôler les décisions de la chambre des communes, mais encore dans cette *antique origine* qui précède de deux siècles celle de la chambre des communes. C'est à cette source d'autorité historique, identifiée aux intérêts de la nation, qu'elle trouve particulièrement les éléments de sa supériorité et ceux de son influence morale. *La chambre des communes* n'est qu'une émanation

de la chambre des lords, quelque grand que soit le pouvoir dont elle jouit aujourd'hui. La chambre haute se glorifiera toujours de descendre en ligne droite de ces anciens vassaux immédiats de la couronne, qui servirent leur gouvernement et leur roi, depuis la première fondation du royaume des Normands, malgré les changements innombrables que les mœurs, les lois et toute l'existence de l'État ont éprouvés, malgré l'abolition de l'attirail de leur pouvoir féodal, et le mélange de la pairie avec des races sans noms historiques, tandis que les représentants de la bourgeoisie sont choisis tantôt par les pairs mêmes, pour les opposer aux prétentions de la couronne, tantôt par la couronne pour faire contre-poids à l'ambition des lords. Il faut ajouter à cela une sorte de prédilection nationale qui fait que l'idée de la descendance historique et immédiate des pairs est inébranlable dans l'esprit de tout Anglais, et que cette prédilection est soigneusement nourrie par les *formes féodales* qui se sont conservées dans toutes les grandes maisons, et qui exercent encore une puissante influence, après que bien des siècles ont fait disparaître le principe même, avec les droits de la féodalité et de ses conséquences.

Si l'on a lieu de s'étonner que le peuple anglais, si fier de ses libertés, paraisse si soumis en présence des pairs, il ne leur témoigne point cette vénération comme individus, mais comme appartenant à la pairie personnifiée en eux ; et on remarquera que la *chambre des communes* est également respectée par le même principe, comme formant une institution du pays. Il en résulte que chacun de ses membres n'est considéré, en sa qualité d'individu, que d'après les talents qu'il développe, ou d'après le degré d'influence personnelle dont il jouit. La distinction que l'on accorde à la chambre des communes et à toute autre institution en Angleterre, comme corps de l'État, paraît donc être le résultat d'une grande et profonde vérité que

reconnaissait déjà le moyen âge : c'est que toute réunion d'hommes pour un but moral et utile mérite de la considération par le motif de la réunion, et que les membres isolés ne possèdent point exclusivement, sans l'idée de la dignité de l'ensemble. Les Anglais distinguent leur chambre des communes par le mot *honorable* (honourable), et dans le cours des débats, les membres se qualifient également d'*honorables*, sans oublier que ce titre, distinction exclusive d'une haute naissance, ne revient de droit qu'aux fils des pairs. Dans le moyen âge, époque où la noblesse était si puissante et si arrogante, les corporations de métiers se constituèrent de leur côté, et obtinrent, non-seulement l'abolition des impôts sur les métiers, mais encore des priviléges d'honneur et de noblesse, comme corporation, car dans ce temps-là on attachait de l'importance à l'idée des *corporations*, comme on l'attache aujourd'hui à celle d'*associations* qui en sont peut-être la conséquence ; de manière que chaque corporation, quelque inférieur que fût l'état ou le métier de ses membres, s'étayait du principe de noblesse pour les priviléges dont elle jouissait. Telle est l'origine des *armoiries*, des *boucliers*, des *drapeaux* et d'un grand nombre d'autres insignes honorifiques qui furent accordés aux villes municipales, et plus tard à chacun des métiers en particulier. Cette coutume, observe la *Revue britannique*, se maintient encore en Angleterre dans toute l'originalité de sa première origine. On y a ajouté la richesse et la splendeur des temps modernes. C'est ainsi que les tailleurs et d'autres métiers ont pour leurs maisons de réunion de véritables palais de représentation, ornés des armoiries et des emblèmes de la corporation ; et tel est, entre autres, le magnifique hôtel des poissonniers de la capitale, qui forme, avec sa belle terrasse sur la Tamise, le coin du pont de Londres vis-à-vis de l'hôtel de l'Europe. C'est ainsi qu'une des tavernes les plus fréquentées de la métro-

pole porte pour enseigne, dans un écusson d'armoiries, les ustensiles des maçons (bricklager's arms); sans faire mention de tant d'autres exemples de ce genre.

Tous ces droits politiques sont exclusivement attachés à la position qu'occupe l'individu, la corporation, l'association ou le corps d'institution auquel il appartient. « La chambre des communes, comme corps constitué, est composée de 471 *membres qui représentent effectivement l'Angleterre;* mais tous ces membres dans leur ensemble n'y siégent pas dans la même qualité, comme on le trouve si souvent sur le continent, dans les constitutions imitées de l'Angleterre; de ce nombre, 144, nommés par les comités ou les provinces, représentent *les intérêts du territoire et de l'agriculture;* 323 *députés* des villes incorporées, c'est-à-dire des villes avec leur propre tribunal d'administration, représentent les *intérêts des corporations*. La science, enfin, est représentée par *quatre membres* des universités de Cambridge et d'Oxford. Si les distinctions ne sont pas toujours scrupuleusement observées dans la pratique, quels que soient les différents noms sous lesquels les députés ont été élus, ils siégent tous au parlement en qualité de membres, et composent un corps d'État uniforme qui représente les intérêts du pays. Mais il n'en est pas moins certain que si un électeur anglais donne sa voix à un candidat, il distingue parfaitement qu'il ne vote point dans sa qualité abstraite et générale d'Anglais, mais simplement comme membre d'une réunion d'individus faisant partie de l'ensemble des sociétés dont la nation anglaise est composée. Cette distinction avait donné lieu à *un usage respectable* dans la chambre des communes, d'après lequel les membres de cette assemblée n'étaient jamais nommés par leurs noms de famille, mais bien par celui du lieu qu'ils représentaient. C'est ainsi que sir Robert Peel et M. Hume, du moment qu'ils avaient pris leurs places à la chambre, cessaient

d'être appelés Peel et Hume, et devenaient Tamworth et Middlessex. Cet usage prêtait une grande dignité aux débats, et jusqu'à l'époque de la réforme, il les avait préservés de ces scènes violentes qui arrivent souvent à la tribune. »

D'après l'ancienne constitution anglaise, la chambre des communes représente la bourgeoisie dans son ensemble, et se compose, dans ses détails, des représentants des corporations qui font partie de la bourgeoisie. Mais dans la suite des temps et des événements historiques, et à la suite de l'accroissement de la population et du commerce, il s'est trouvé qu'une grande partie de la nation était exclue de toute corporation et par conséquent de tout droit d'élection et de représentation. Cet inconvénient a fourni un des principaux motifs à la réforme de la chambre des communes.

Le nombre des électeurs a été augmenté en proportion de la population. Les grandes villes qui, depuis un siècle, se sont élevées à un haut degré de prospérité, telles que Manchester, Birmingham, ont obtenu le droit d'être représentées par un membre au parlement, tandis que ce droit a été enlevé à quelques bourgs délabrés qui ont presque cessé d'exister, et qui, par conséquent, ont perdu toute leur ancienne importance, pendant que des villes entières avaient pris naissance, ou s'étaient considérablement accrues par le moyen de l'industrie et du commerce. La mesure d'une réforme était donc, sous ce rapport, devenue une nécessité incontestable.

L'aristocratie fortement constituée, maîtresse des hautes positions du pouvoir, quoique menacée de s'en voir expulsée, cette aristocratie qui occupe toute la chambre haute, son ancien domaine, remplit encore *les deux tiers de la chambre des communes*, malgré la nouvelle loi de la réforme, qui promettait que désormais le peuple serait représenté de fait. Cette promesse n'a pu être com-

plétement tenue, parce que les whigs, qui ne sont a[illegible] fond qu'une nuance, une section moderne de l'aristo[illegible]cratie, ont su faire entrer dans le bill quelques claus[illegible] dont la tendance est contraire au système d'émancip[illegible]tion. C'est ainsi que la division de plusieurs comtés [illegible] deux ou trois districts, dont chacun nomme ses déput[illegible] a considérablement augmenté *l'influence de l'aristocrat[illegible] locale;* d'où il résulte que le système actuel d'électio[illegible] est moins populaire que le précédent.

Il est curieux de combiner, avec ces réformes, *l'an[illegible]cienne physionomie* que la chambre des communes a con[illegible]servée dans l'inaltérable figure de son *speaker*, d'antiqu[illegible] mémoire, avec sa perruque du moyen âge, que la chut[illegible] des bourgs n'a pu entraîner dans leur ruine, et dont l'at[illegible]tirail impose encore de la gravité des siècles passés. C[illegible] speaker, ou président de l'ancien régime, préside au[illegible] débats et aux passions modernes de ses contemporains[illegible] discussions qui parfois sont empreintes d'une véhémenc[illegible] qui leur fait oublier les convenances d'une grande assem[illegible]blée. A côté de l'éloquence et de la gravité des longs di[illegible]cours dans lesquels on discute les intérêts du pays, l[illegible] passions souvent éclatent d'une manière singulière, et [illegible] représentation nationale se prononce alors par toutes l[illegible] voix sourdes et les sons inarticulés des honorables gen[illegible]lemen, dont les uns murmurent, les autres crient, tan[illegible] que le speaker parle le moins possible, comme pour donn[illegible] l'exemple du calme et de la contenance. Il reste inébra[illegible]lable en sa qualité de grave représentant *du passé*, av[illegible] sa tête à la Titus, mais, comme celle du magistrat sur s[illegible] siége et de l'avocat au barreau, affublée d'une *grotesq[illegible] perruque en crin gris*, dont les ailes antiques cachen[illegible] peine les boucles des cheveux naturels, qu'elles reco[illegible]vrent de l'autorité des siècles, en descendant jusqu[illegible] milieu de la poitrine.

Enveloppé d'une sorte de simarre, le speaker est as[illegible]

dans un fauteuil qui fait une saillie assez prononcée, afin que plusieurs rangées de banquettes puissent être placées en arrière. Devant lui se trouve une table carrée, couverte de registres, de cartons, de livres, et sur laquelle figure en outre une énorme masse dorée. Trois secrétaires, en robe noire et perruque grise, sont assis tournant le dos au président, tandis que ce dernier cause avec les membres qui se succèdent auprès de lui et qui lui parlent avec beaucoup de déférence. Les ministres, placés sur un banc, à la droite du président, ne se distinguent point par leur costume : leurs défenseurs sont groupés derrière eux. Chacun parle sans quitter sa place ; et quand on veut prendre une part active à la discussion, on s'assied sur les bancs inférieurs les plus rapprochés du président, auquel on est censé adresser la parole. Les bancs restés vacants servent de lits de repos à des membres qui s'y étendent et qui finissent par s'assoupir. Les députés se présentent en redingote, en bottes et le chapeau sur la tête, souvent avec un parapluie sous le bras. Ils ont l'air de prêter peu d'attention à la plupart des discours, mais ils répètent souvent le cri : *hear! hear!* (écoutez! écoutez!) avec des intonations qui marquent ou l'approbation ou l'improbation. On cause et on s'agite sans égard pour celui qui parle ni pour ceux qui suivent la discussion. Lorsque le bruit des conversations domine trop, le président crie d'une voix forte : « *Order! order!* » avant que les passions des partis répandent le désordre. Une galerie saillante en corniche, et supportée par des piliers en fer, règne dans la partie supérieure de la salle, sans être assez spacieuse pour recevoir beaucoup de monde. C'est là que le public, qui n'est pas recommandé à un membre pour entrer dans la partie inférieure de la salle, est admis pour une *demi-couronne* par tête, et que les rédacteurs de journaux prennent leurs places ; car si la discussion est libre, l'entrée des curieux dans cette assem-

blée nationale ne l'est qu'au moyen d'une rétribution. Quelque orageux qu'aient pu être les débats, les membres ne sortent point de la salle sans se tourner vers le président pour le saluer avec respect.

INFLUENCE DE L'ARISTOCRATIE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ADMINISTRATION.

Son caractère et sa prépondérance. — Réforme des abus et réforme radicale. — Influence de la noblesse. — Sa popularité. — Vote secret. — Indépendance individuelle et impopularité de l'administration. — Causes de l'esprit de corps ou d'association, et du mécontentement des Anglais par rapport à leur gouvernement. — Source de la grande nationalité du pouvoir aristocratique. — Origine du patronage de l'aristocratie. — Son étendue et ses conséquences. — Aristocratie dominant dans la chambre des communes. — Élections dirigées par l'aristocratie. — Vote secret dans ses conséquences.

Si en Angleterre on fait la guerre à l'esprit aristocratique, qui est l'âme de son commerce et par conséquent de son existence, parce que les hommes de l'opposition et de l'esprit de parti aspirent, comme ailleurs, à se mettre à la place de l'aristocratie, pour en former une nouvelle, *l'influence de l'ancienne aristocratie* n'en domine pas moins, parce qu'elle est identifiée avec le pays et qu'elle lui donne sa couleur. C'est elle qui imprime une nuance dominante au caractère national; c'est elle qui règle l'éducation, qui fournit à tous les degrés du système social, qui domine la religion par la raison qu'elle la préside, qui dirige la tendance de la littérature, de l'étude des arts et des sciences pratiques, pour n'y trouver que le but de leur utilité et de leur application; c'est elle, enfin, qui tient à l'idée de l'ordre au milieu du désordre des passions de l'esprit de parti et de sa dernière expression, le radicalisme, qui ne demande, pour dominer, que le renversement des choses existantes.

Il n'est point dans l'intelligence humaine de nier la

nécessité de ces réformes, qu'on appelle améliorations, qui suppriment les abus et remédient aux imperfections des institutions sociales, dont la perfectibilité ne paraît consister que dans le développement progressif du but de leur utilité pour le bien général, et de leur application aux progrès du temps. On dirait que c'est la crainte d'une réforme indéfinie qui a consolidé en Angleterre la prépondérance et l'influence du pouvoir conservateur des garanties de l'ordre. Les justes demandes de *la réforme des abus* auraient été satisfaites, si un parti ne s'était levé pour demander avec véhémence une *réforme radicale*, afin de détruire l'état des choses existantes. La constitution anglaise est inhérente aux mœurs de la nation, par la raison qu'elle fait partie de ces mœurs et qu'elle a consacré leurs besoins par des améliorations, sans détruire les antécédents qui ont motivé ses développements. Elle a subi bien des amendements et des changements dans le cours du temps; mais quel changement plus grand pourrait égaler celui qui produisit l'acte de *Habeas corpus* et le *Bill of rigths!* Le dix-septième siècle leur a donné l'existence sur un fondement solide, et le dix-neuvième devrait les détruire et voir cet œuvre s'écrouler sous une réforme sans base, aussi indéfinie que le sont les intentions du but qu'elle se propose!

L'ancienne aristocratie de la noblesse exerce encore une *influence naturelle* et populaire dans un pays où elle possède d'immenses domaines, et où elle jouit d'une suzeraineté presque féodale. Ce sont là de puissants moyens d'influence dont elle dispose *sur le corps électoral*, en l'absence d'un *vote secret*, qui serait l'arrêt de mort contre toute l'existence de cette classe dominante. Son influence trouve encore un puissant moyen d'action dans la faculté qu'elle exerce et qui lui appartient de disposer de la plupart des *emplois militaires*, *civils*, *judiciaires* et *ecclésiastiques*, ainsi qu'on l'a vu à l'article précédent.

On a beaucoup loué l'avantage de *l'indépendance individuelle* en Angleterre, parce que le gouvernement laisse aux individus la liberté de soigner leurs propres intérêts, tant sous le rapport du commerce que sous celui de l'influence personnelle. Cet avantage demande à être examiné de plus près. D'abord *le gouvernement n'est pas populaire*, et il ne peut point l'être par le mode de son administration ; il honore l'indépendance de l'individu, qui s'en glorifie en exerçant son industrie ; mais pour cette même raison, *il ne le protége*, ni *ne le contrarie*, ni *ne le soulage*. Comme l'individu n'a point d'appui, à force d'être indépendant, il trouve une puissante ressource dans *l'esprit d'association* qui couvre de ses filets toute l'Angleterre, et remplit *les garanties de la protection*. Il forme ainsi des sociétés, des réunions et des compagnies fondées sur l'intérêt général de *l'esprit de corps* qui le distingue et qui constitue la puissance de la nation. C'est aussi pourquoi les Anglais s'imaginent, quant à leurs intérêts personnels, se gouverner eux-mêmes, tandis que *le peuple reste étranger au gouvernement*, dont il n'apprend l'existence que lorsqu'on frappe à sa porte pour demander les impôts. N'ayant aucune idée de *protection* que l'on attribue au gouvernement, il ne croit voir partout que des exactions ; car le gouvernement ne lui donne point de gage d'amour et d'attachement ; il n'élève point ses enfants et ne protége point son instruction, attribution précieuse des administrations populaires, où la confiance et l'attachement réunissent la nation au gouvernement. C'est ainsi, dira-t-on, que les Anglais, égoïstes comme leur gouvernement, et parce qu'ils sont indépendants, ne semblent lui porter aucun amour, ni aucune affection. Il résulte de là qu'il n'y a point de *concentration* dans l'administration, et que tout en se glorifiant de leur indépendance individuelle, les Anglais sont toujours *mécontents* de leur gouvernement. On observera enfin que

c'est aussi une des raisons pour lesquelles il paraît que, aristocratiques et indépendants comme ils le sont, *ils aiment leur patrie* autrement que les autres nations, et qu'ils la regardent comme une *propriété* qu'ils croient avoir créée par leur industrie et leur esprit d'association, ainsi qu'il en a été question au chapitre IV de cet ouvrage. Telle paraît enfin être la source de *la grande nationalité du pouvoir aristocratique du commerce*, de ses richesses, et de son influence, intimement liée à celle de la noblesse.

Le gouvernement, *impopulaire* par sa nature, tout en accordant à l'industrie l'indépendance créatrice de ses intérêts, paraît encore avoir donné lieu à ce système particulier qu'on appelle *patronage*, *fait social important* qui caractérise les formes aristocratiques, parce qu'il place sous sa domination exclusive une portion intelligente et intéressante de la société ; or, il y a bien des savants, des littérateurs, des jurisconsultes qui ne sauraient espérer d'avancer ou de réussir dans leur carrière, sans être honorés du puissant *patronage* d'un membre influent de l'*aristocratie*. Que d'exemples que l'on pourrait citer à l'appui de ce fait! que d'écrivains et de savants anglais sont dans ce cas, sans en excepter Thomas More, dont le patron siége à la chambre des lords! C'est une condition d'existence, un usage indispensable qui paraît appartenir aux mœurs du pays et aux prérogatives des classes privilégiées de la société. L'aristocratie, maîtresse souveraine de la plus grande partie des fonds territoriaux, forte de sa position acquise par le seul privilége de sa naissance et de son droit de primogéniture, en possession d'une branche importante de la législation et de l'administration, on dirait qu'elle est tout, et que les classes moyennes ne sont rien. Elle occupe, par la nature même de sa position dans le pays, presque exclusivement, l'enceinte de la chambre des communes, et

exerce ainsi sur le pays une influence et une dominati
d'autant mieux fondées qu'elles sont revêtues de la san
tion de la loi, consacrées par les souvenirs de la traditi
et de l'histoire, tandis que sa puissance s'appuie enco
sur la coutume et sur les mœurs.

Parmi les causes nombreuses et puissantes d'influen
que l'on vient d'indiquer, il y en a une qui l'empo
peut-être sur toutes les autres par l'importance extrê
de ses conséquences : c'est celle qui met *les élection*
la disposition de l'aristocratie. Les immenses riches
dont la noblesse dispose, la mettent à même de fai
d'immenses sacrifices pécuniaires lors des élections. C
sacrifices, d'après l'autorité des journaux anglais, se so
élevés à la somme énorme de 250,000 livres sterling, c
6,250,000 francs, pour appuyer la candidature d'un se
membre conservateur.

On conçoit en effet l'énormité des sommes qu'absor
la vénalité des élections, quand on publie avec oste
tation que le duc de Cleveland, du parti des whigs,
souscrit à lui seul la somme ronde de 100,000 livres ste
ling, pour les frais des élections de 1841, et que le marq
de Westminster en a donné autant, et même davantag
avec la plus grande facilité. Une feuille tory a pub
que sir J. Hobhouse, candidat whig, élu à Nottingha
avait employé 25,000 livres sterling pour obtenir s
élection, et qu'il avait payé la voix de beaucoup d
lecteurs à raison de 50 livres sterling par tête. Les c
penses faites par les whigs et les torys à l'occasion c
élections de 1841, dans l'intérêt des candidats de le
parti respectif, ne s'élèvent pas à moins de 500 millio
de francs.

Lorsque de pareils sacrifices ont produit du malai
dans quelque famille, ou la menacent d'une ruine com
plète, on se rend sur le continent où l'on se résigne
vivre de la manière la plus retirée, afin de faire des éc

nomies, et tâcher de rétablir sa fortune par quelques années de privations ; et tout cela pour avoir fait voyager splendidement des centaines d'électeurs, dont les voix peut-être ont été inutiles au candidat. On aura une idée de quelques détails de ces sacrifices dans l'article suivant : Des assemblées populaires et des mœurs électorales.

C'est ainsi que la *chambre basse*, à l'exception d'un petit nombre de membres, est entièrement dévouée aux intérêts de l'aristocratie, malgré la différence d'opinion qui se manifeste quelquefois dans les affaires d'administration ou de finance ; elle les soutient pour tout ce qui se rapporte au maintien du principe vital de l'existence aristocratique, du moment qu'elle paraît être menacée dans ses fondements. C'est la chambre des communes qui s'est opposée à tout changement dans la répartition de l'impôt ; c'est elle qui, jusqu'ici, a maintenu les lois sur les blés, pour complaire aux propriétaires ; c'est elle enfin qui a protégé la volonté aristocratique dans toutes les occasions, jusqu'à ce qu'elle a fini par être érigée en loi de l'État.

Le *vote secret* annullerait d'un seul coup tous les moyens d'influence dont l'aristocratie dispose dans les élections. Si ce but était atteint, il aurait pour résultat son *abaissement politique et historique au profit de la bourgeoisie*, afin que cette bourgeoisie devînt à son tour une aristocratie, et plus tard, dans la progression de la mutation, l'abaissement des classes moyennes au profit des classes inférieures. Tels sont les symptômes d'une lutte qui se prépare de longue main ; elle pourra devenir vive et acharnée, et avoir un effet pareil à celui du bill de réforme de 1832. L'aristocratie aura besoin de toute l'opulence qui l'entoure, de l'éclat du rang qu'elle occupe, joints à la supériorité de son intelligence, pour maintenir son ancienne puissance et son autorité dans le pays, puissance fondée sur l'influence morale, politique

et pécuniaire, sur le prestige du nom et des richesses qui constituent son apanage historique.

ASSEMBLÉES POPULAIRES ET MŒURS ÉLECTORALES.

Alliance de l'ancienne constitution avec les idées nouvelles du jour. — Caractère des assemblées populaires. — Signification du mot : *Meeting.* — Assemblées publiques autorisées par la loi. — Tendance et motifs de la prérogative nationale. — Meetings populaires. — Discours des meneurs des assemblées. — Points litigieux décidés d'avance. — But des assemblées. — Élections. — Préparatifs de ces assemblées. — Apparence d'impassibilité. — *Great attraction.* — Comités des *hustings* et des *polls.* — Applaudissements et désapprobations, invectives et injures des partis. — Excitation des masses à la révolte. — Leurs signes distinctifs. — Leurs combats. — Candidats élus. — Causes de l'agitation du peuple. — Entrepreneurs d'élections. — Détails de frais pécuniaires. — Nécessité de la vénalité des élections.

On a souvent fait l'observation que l'Angleterre réunit en elle la force de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie, on dira ici que c'est celle d'une *nationalité particulière* fondée sur ses institutions, parce que dans les autres États, tant d'éléments si différents ne peuvent être en contestation ouverte que pour s'affaiblir réciproquement. Il y a, en effet, dans la machine curieuse qu'on appelle *sa constitution*, une si grande originalité de vigueur et de ressorts, au milieu de cet amas d'institutions incohérentes et bizarres, tant de force vitale, qu'il pourrait être douteux, en dernier résumé, qu'une organisation plus systématique et plus logique puisse assurer à un plus haut degré, dans le résultat de l'ensemble, la puissance du pays, parce que tout y a passé dans *l'empire des mœurs et de leurs usages.* La chose la plus remarquable dans cet ancien édifice politique, dont les fondements reposent sur des siècles, *c'est la vieille constitution même réunie aux idées nouvelles* par un vernis d'amalgame, où il paraît que l'on s'inquiète moins de la logique des choses que de l'utilité des faits dans les com-

binaisons de leur ensemble. Toujours est-il constant que c'est un des plus *grands phénomènes des temps modernes*, que de voir à côté d'une antique aristocratie, fière et historique, et du *principe aristocratique même*, qui est la base du commerce et de l'industrie, des assemblées populaires, fondées sur les coutumes démagogiques, dont l'aspect seul semblerait annoncer, dans d'autres pays, l'état d'une révolution.

Il n'y a rien de plus *caractéristique* que *les assemblées populaires* et *les élections* en Angleterre. Elles sont uniques dans leur genre et ne peuvent être comparées à rien de tout ce qui existe ailleurs dans ce genre, parce qu'elles appartiennent aux mœurs du peuple et aux longues habitudes qui les ont consacrées. On a dit bien des fois, et on répétera souvent encore, que les assemblées populaires, « meetings, » si dangereuses dans d'autres capitales, sont, en Angleterre, la chose la moins signifiante ; mais on observera qu'il faut bien les distinguer des rassemblements des élections. On n'y fait nulle attention ; on a l'air de se dire : « C'est une coutume anglaise comme une autre ; » mais du moment où l'on voudrait l'abolir, une révolution deviendrait imminente. Le mot « *meeting*, espèce d'assemblée solennelle délibérante, a une signification honorable, et selon l'expression nationale, même *respectable*, ou ce qui tient au décorum anglais. Toute la nation, sans être plus sociable pour cela, est composée, on peut le dire, de sociétés et d'associations, depuis les plus matérielles jusqu'aux plus intellectuelles, depuis le beefsteack-club jusqu'aux sociétés savantes, telles que celle du progrès des sciences pratiques, nommée British-Association, etc. ; chacune a ses meetings, son président, son vice-président et ses orateurs. Le peuple est censé avoir les siens, avec toutes ces autorités d'usage et de forme représentées par ses organes, c'est-à-dire, par ceux qui parlent pour lui et en son nom.

La *loi autorise ces assemblées*-meetings, comme toute autre qui se tient publiquement, et leur légalité suffit pour en éloigner le danger, quelque douteuse que soit leur tendance dans bien des circonstances. Elles ne produiraient d'ailleurs aucun effet comme seul moyen de soulèvement, parce qu'on est habitué à ces réunions, qu'on les regarde comme une coutume, une prérogative, et qu'on ne s'y rend que comme au spectacle, les uns pour déclamer et pérorer, les autres pour écouter, et s'ils n'entendent ou ne comprennent rien, pour y avoir été : les uns et les autres, acteurs véhéments et spectateurs bruyants, rentrent le soir tranquillement chez eux, et racontent avec la même tranquillité à leurs familles ce qui s'est passé au meeting, persuadés que leur présence a suffi pour exercer leurs droits de réclamation et de pétition ; car chaque meeting de ce genre finit ordinairement par le vote général d'une pétition à la chambre des communes. Ils sont satisfaits d'y avoir assisté comme membres de corporation ou d'assemblée, à l'exemple de celles des autres classes de la société, et ces meetings sont considérés comme la garantie ou la bannière de leurs libertés et des prérogatives qu'ils possèdent en commun avec les classes privilégiées. Le peuple a donc ses meetings, parce qu'ils sont une *prérogative nationale*. Il est même censé discuter, par l'organe de ses orateurs, les affaires de l'administration, en votant ses pétitions au gouvernement ; il est enfin persuadé d'avoir rempli une obligation qui appartient aux attributions de sa prérogative nationale, accordée par la loi. Mais on observera que, malgré la constitution anglaise et son administration, à laquelle le peuple est convaincu de prendre part, le gouvernement lui reste étranger, et qu'il n'apprend son existence, ainsi qu'il a été dit plus haut, que lorsque le fisc vient frapper à sa porte pour lever les impôts dont il est grevé.

Les assemblées populaires (meetings) sont toujours conduites, comme de raison, par un meneur qui prononce un discours longuement élaboré, et servant de prélude à un immense festin que lui donnent les coryphées de son parti. Ces meetings sont composés de 20, 30 et quelquefois de 100,000 individus, dont souvent la plupart ne se doutent pas seulement de quoi il s'agit; aussi il serait de toute impossibilité physique qu'ils entendissent le discours de l'orateur, quoiqu'un tonnerre d'applaudissements lui soit assuré, dès que les personnes le plus rapprochées de sa tribune en donnent le signal. Le *point litigieux* est donc toujours *résolu d'avance* aux dépens du sens commun et de la raison populaire.

Ainsi, toutes les questions sont traitées sommairement et ne manquent jamais de décision concluante. On y traite la *loi sur les pauvres*, *la question des corporations*, celle de *l'Église d'Irlande*. Chaque question fait l'objet d'un meeting à part; mais aucun des orateurs de ces assemblées n'a pu encore résoudre la question des pauvres qui reste en suspens, comme une affaire pendante au tribunal des générations du genre humain.

Toutes ces réunions populaires ne paraissent avoir pour but que *l'affaire du moment* et *l'impression de la circonstance*. La véhémence de l'orateur est grande, et l'effervescence de l'assemblée est générale; mais tout est oublié le lendemain, et la tranquillité des esprits paraît plus imperturbable que jamais. Tel est l'effet curieux des habitudes et des mœurs.

C'est dans les *élections* que le peuple, travaillé par l'esprit de parti qui l'agite, prend une part plus active aux menées des électeurs. C'est alors que le pays offre l'image des agitations d'Athènes démocratique, de l'ancienne Rome des temps consulaires, ou bien des communes du moyen âge occupées de leurs élections. En Angleterre, les électeurs sont placés sous la protection

de la nation et la garantie du gouvernement, et on y tient à l'influence de l'argent, aux festins et aux systèmes politiques dont les partis se disputent le pouvoir.

Les *préparatifs* pour les assemblées populaires des élections et des conseils (hustings), avec leurs listes de suffrages (polls), sont aussi extraordinaires que les scènes auxquelles ils donnent lieu. Chaque électeur se rend au husting, afin d'inscrire ou de faire inscrire son nom sur les registres ouverts pour le candidat qu'il veut porter. L'opération peut se prolonger pendant quatorze jours; ce temps est employé par les concurrents à l'appel de leurs amis et des individus dont les votes leur sont assurés.

Des localités particulières sont louées pour les comités d'élection; on les arrange et on les décore avec soin; les murs sont placardés d'annonces et de proclamations; des drapeaux aux couleurs des partis sont promenés en triomphe; on se montre, on se fait connaître de part et d'autre, et les forces belligérantes s'organisent des deux côtés, se constituent ou se déploient avec autant de zèle et d'ardeur que pour des jours glorieux de combat et de défense en faveur d'une patrie commune. Malgré toute cette ardeur et ces démonstrations d'une grande activité, on procède avec un calme qui paraît être le résultat d'une longue expérience en fait d'élections et d'assemblées populaires. Les maisons des comités sont drapées de tapis et ornées de drapeaux de toutes les couleurs, et les édifices marquants, des deux côtés des rues principales, sont couverts d'annonces rouges, jaunes, noires et blanches, présentant des lettres d'une taille gigantesque. Les partisans des candidats se parent de leurs couleurs, et en décorent leurs voitures jusqu'aux harnais de leurs chevaux. On voit des hommes parcourir les rues, portant sur la poitrine et sur le dos des écriteaux dont les caractères sont calculés pour attirer l'attention par leurs dimensions extraordinaires, et qui indiquent les noms des candidats

et la ligne qu'ils s'engagent à suivre. Des omnibus, partant de l'hôtel de ville et parcourant incessamment la capitale dans toute sa longueur, sont également chargés d'écriteaux qui portent les noms des candidats. D'autres omnibus, lancés dans d'autres directions, viennent au secours des colporteurs de circulaires, pour proclamer les noms des postulants désignés par les comités d'élection. Ces voitures arborent sur l'impériale des drapeaux rouges qui portent ces inscriptions : « La reine et la constitution ; » « La reine et l'Église ; » « La reine et la réforme » tout uniment. Mais au milieu de ces mouvements préparatoires, le peuple paraît encore impassible, car il a l'air de n'y faire aucune attention et de ne penser qu'à vaquer à ses affaires, avec cette parfaite tranquillité qui ne laisserait soupçonner aucune passion.

On est étonné de la variété des détails et des contrastes qui ressortent de ce grand mouvement politique et populaire. Les villes et les villages, jusqu'au plus petit hameau, se montrent avec leurs nuances particulières ; mais tout a l'air encore d'un spectacle auquel on s'apprête. Des affiches immenses de théâtre qui annoncent des pièces burlesques, des farces, des ballets, sont placardées à côté des proclamations d'élections, comme autant d'annonces de spectacles populaires : il est curieux d'observer que les unes et les autres, les affiches de théâtre et les proclamations d'élections, portent en tête en énormes majuscules, la même inscription, qui laisse le choix du spectacle annoncé ; c'est : « *Great attraction* », qui veut dire littéralement *grande attraction*.

Rien ne surpasse l'excessive profusion des imprimés portant les noms des candidats proposés par les comités d'élection, et qui tapissent les maisons, et la foule de colporteurs et de crieurs chargés de les distribuer dans la ville. Rien n'égale la sourde agitation et le mouvement grave et lourd du peuple qui se manifestent en ces mo-

ments, de ce peuple naguère si tranquille et si impassible. C'est un esprit inquiétant et pénible qui paraît être le prélude de scènes violentes; il annonce, en effet, l'approche d'un moment décisif, et bientôt une multitude remuante se presse dans les squares et les places publiques. Les orateurs envahissent de vive force la *tribune des hustings*. Les imprécations commencent à retentir contre les torys, les yeux étincellent, les visages s'enflamment de passion et d'animosité : on dirait un peuple méridional prêt à tirer le poignard pour s'entr'égorger; mais à la place du poignard, c'est ici le poing qui se charge de soutenir les arguments de la passion, et de faire sentir les impressions communiquées par les déclamations des orateurs auxquels les masses témoignent leurs suffrages par d'immenses applaudissements, ou leur désapprobation en frappant du pied, en sifflant et beuglant, selon qu'*ils* flattent ou blessent leurs opinions et leurs penchants, travaillés d'avance par d'innombrables agents de partis. Rien n'approche des injures, des invectives et des diffamations dont s'honorent les mandataires populaires de ces partis qui se trouvent en présence et qui se confondent avec les masses. On en vient souvent à des voies de fait. Les oranges que les avaries du transport ont fait rejeter du commerce, chose commune dans les ports de mer; les pommes dans un état de décomposition, d'un procédé chimique de fermentation, les pommes de terre non moins fraîches, tout vole à la tête des antagonistes Ces projectiles épuisés, on en vient aux coups de poing et le parti resté maître du champ de bataille termine l'élection et complète la victoire par une attaque contre les maisons des chefs du parti vaincu. Rien alors n'égale les efforts que font les meneurs pour exciter les masses à la révolte en agitant les torches de la discorde, en propageant la calomnie la plus atroce, ou attisant la haine la plus frénétique. Le peuple, à défaut de matière com

bustible, s'est armé de gros bâtons ou de massues, et une guerre d'Hercules s'engage; les coups, de toutes les variations, de toutes les dimensions, terrassent les combattants. C'est là ce qu'en terme technique on appelle un *row*, espèce de bataille rangée. Dans ces moments terribles, les partis sont en évidence; ils se distinguent par leurs bannières déployées, par la couleur des rubans ou des écharpes qu'ils portent: le jaune est la marque des whigs, le bleu celle des torys, et le vert la couleur des radicaux. Chacun alors est prêt à défendre son parti, au prix même de son sang, dans ces luttes acharnées de gladiateurs, où, au milieu de ces masses confuses, on combat corps à corps de tout l'aplomb de ses poings ou de tout le poids de sa massue, pour soutenir l'honneur et le droit de la couleur que l'on porte.

On a vu à Wackefield, au nombre des candidats whigs, lord Morpeth, fils du comte de Carlisle, et lord Milton, fils du comte Fitz-William, l'un des plus riches propriétaires fonciers de l'Angleterre, l'épée au côté, avec une coiffure ornée de plumes jaunes, marchant à la tête de leur parti, distingué par des cartes jaunes au chapeau en guise de cocarde, et précédés d'un homme vêtu de jaune de pied en cap. Les bleus, ou torys, avaient à leur tête lord Wharncliffe, fils de Stuart Wortley, et un Mister Edmond Dennison. On a vu ces partis se charger alternativement et tomber sur les verts, ou radicaux, et sur les chartistes qui s'étaient postés entre les jaunes et les bleus, déployant sur le champ de bataille leurs bannières vertes et leurs drapeaux tricolores, avec cette inscription: « Vote général, — Scrutin secret. »

Tous les candidats arrivent à cheval ou en voiture, précédés de musiciens, suivis de leurs amis et d'une portion de la populace qui s'est déclarée pour eux. Dès qu'ils sont élus, on les place sur des siéges ornés de rubans à leurs couleurs, et portés en triomphe par une douzaine d'hom-

mes choisis parmi les moins ivres ; et dans cet équipage, ils s'avancent au milieu des applaudissements, des huées et des sifflets de la foule. Le cortége s'arrête par intervalles, et le triomphateur, s'il peut y parvenir, harangue la multitude et improvise un discours plein de véhémence et de passion. Ce tribut offert à la raison des masses, il se remet en marche, et, plein d'un appétit dévorant, se rend à un banquet qui termine le spectacle populaire de la « Grande attraction » (*Great attraction*), annoncé par les placards. Les chansons, les toasts et les harangues se succèdent à ces banquets, et d'abondantes libations animent et prolongent la fête. C'est la cérémonie concluante que l'on nomme *procession*; elle termine toutes celles d'une brillante journée d'élection.

Mais d'où vient cette agitation subite, cette effervescence extrême et spontanée dans un peuple en apparence si sensé et si tranquille? C'est que le peuple est en fonction d'exercer ses prérogatives et ses priviléges qui lui sont accordés par la loi, et que l'aristocratie est en mesure d'obtenir le résultat de ses efforts et de ses énormes dépenses. La manière dont la candidature se prépare est une chose curieuse : elle demande toute l'ardeur de l'activité de ceux auxquels il importe de faire valoir leur influence. Il y a des individus particuliers, *des entrepreneurs d'élections*, qui s'engagent, au moyen d'une somme convenue, à procurer des suffrages au candidat. On ne néglige rien dans ces occasions; lettres, voyages, repas, tout est largement payé, et le candidat, muni d'un *avocat* qui, pour quelques centaines de livres sterling, se charge de contester les droits que les antagonistes prétendent avoir à donner leurs votes, et de défendre ceux dont on ne voudrait pas. Les électeurs sont défrayés des dépenses qu'entraîne leur déplacement. Sur toute la route qu'ils ont à faire, les comptes sont ouverts chez les maîtres de poste et chez les aubergistes, et les uns et les autres en usent

.rgement. On voit les rôutes couvertes de voitures à quatre
nevaux, portant des hommes qui, en d'autres occasions,
ont heureux de voyager sur l'impériale des diligences.
ʟ chaque relais tout est préparé pour leur réception ;
ıbles splendidement servies, vins exquis les attendent
ɔrsqu'ils se rendent aux élections et lorsqu'ils s'en re-
ɔurnent. Les journaux publient les promesses des can-
lidats, prônent leurs talents, citent des fragments de
eurs discours, ou leur en prêtent lorsqu'ils n'en ont pas
ait. Si le public ne connaît point le candidat, on ne lui
aisse ignorer aucun des détails qui le concernent ; on lui
lit ce qu'il a fait et ce qu'il fera encore ; mais lorsque sa
:éputation est déjà fondée, son nom est accompagné de
l'interjection « *for ever!* » ce qui répond à « vive M. un
tel. » Des courriers sont expédiés dans toutes les direc-
tions, d'une extrémité de l'Angleterre à l'autre, et les
énormes dépenses occasionnées par les voyages des élec-
:eurs sont supportées avec zèle et empressement. Cha-
que parti manœuvre avec adresse, combine ses moyens
l'attaque et de défense, et fait preuve d'une grande ha-
ileté dans l'emploi de ses ressources. Toutes ces dé-
enses multipliées, réunies à tant d'autres, expliquent
ısqu'à un certain point les sommes immenses dont il a
été question à l'article précédent.

Que d'éléments divers de dissolution, de corruption,
e vénalité, de passions et de désordre semblent menacer
ʟ société d'une désorganisation totale au moment même
es élections! Un principe puissant d'aristocratie enraciné
ans le sol paraît seul résister aux excès du désordre qui
'efforce de le détruire. Si les électeurs sont mis au *con-
ours de la vénalité*, cette manière de s'en assurer semble
:tre une *nécessité* motivée par l'urgence de la question
ù il y va de l'influence et de l'existence des partis. Cette
nfluence aristocratique se lie à toute l'administration du
ays, et explique les *immenses sacrifices* pécuniaires

qu'elle fait pour la soutenir et qu'entraîne le mode même d'élection, jusqu'aux agents qui en font un métier lucratif d'entreprise. On dirait que l'Angleterre toucherait à une révolution le jour même où cesserait la vénalité des élections et où les candidats et leurs partisans refuseraient de les acheter.

ARTICLE IV.

SANCE MATÉRIELLE DE L'ANGLETERRE. FORCES DE TERRE ET DE MER.

ARMÉE DE TERRE.

de son origine et de sa formation. —Écrevisses rouges (lobsters) eurs de chêne (hearts of oak).— Répugnance pour le service de . — Éléments d'enrôlement de l'armée. — Son entretien. — Orga-ion particulière du corps des officiers. — Vénalité des places. — e du capitaine O'Holloran. — Trois inconvénients principaux. — : d'armée nationale. — Espèce de milice en temps de guerre. — ignance du peuple pour l'usage des armes. — Importance et consé-ce de cette répugnance. — Logements militaires. — Ministre de la 'e non responsable devant les chambres. — Le roi chef de l'armée. oute influence politique éloignée de l'armée. — Qualités des offi-. — Composition de l'armée. — Supplice du fouet. — Soldat is et soldat français. — Passage de Bulwer. — Notice du *Morning-nicle* sur la peine du fouet et sur la construction de cet instrument ipplice. — État effectif de l'armée, en Angleterre et dans ses colo- — Budget de l'état militaire. — École de Norwich. — Proposition néral Napier. — Éducation des officiers. — Institutions à cet effet. istruction des officiers du génie et leurs travaux. — Améliorations roduire.

création de l'armée anglaise n'est pas d'ancienne ie, car l'état effectif de son existence peut à peine até du temps antérieur aux guerres de France. L'ar-ie s'est formée, pour ainsi dire, que dans les guerres agne contre Napoléon. On ne comparera point son ctuel à celui du temps des campagnes de Marlbou-i; mais pour remonter à son origine, on dira que ée de terre a été formée aux Indes orientales, où ngton lui-même a fait ses premières armes. Le cou-iaturel est dans le caractère national; et lorsque le r le commande, les Anglais sont sans contredit une n des plus braves. En Angleterre, l'armée de terre jours trouvé dans la force navale un appui puissant

et d'autant plus d'émulation que la gloire de sa marine date depuis des siècles.

Il existe dans la nation un ancien préjugé contre les armées de terre, ce qui prouve que l'insulaire préférera toujours la force navale à celle de terre. Le peuple désigne les soldats de l'armée de terre par le sobriquet de « lobsters, » ce qui veut dire *écrevisses rouges*, qui cependant ont su égaler les *cœurs de chêne* (hearts of oak), surnom qu'il donne aux marins, ses héros de prédilection, dont il ne parle qu'avec attachement et une admiration remplie d'enthousiasme, tandis que les soldats de terre sont l'objet continuel de ses railleries. On dirait que c'est un instinct naturel du peuple qui reconnaît la véritable ressource de sa puissance mercantile dans le courage, l'habileté et l'audace des marins.

La répugnance pour le service de terre est générale en Angleterre : c'est là une source de bien des inconvénients et de difficultés dans les éléments de la composition de l'armée, et c'est une des principales causes de son organisation vicieuse. Elle influe surtout sur le système d'enrôlement et la nature hétérogène de ses éléments, qu'on ne saurait pourtant changer, ainsi que les anciennes lois de discipline qui les règlent et qui en sont la conséquence nécessaire. Il y a dans les classes inférieures du peuple un caractère de brutalité difficile à vaincre, et c'est parmi ces couches inférieures qu'on est obligé d'enrôler des individus déterminés qui n'ont rien à perdre, mais tout à gagner, en sortant des positions les plus désespérées où ils se trouvent. Leur conduite n'étant donc pas des plus exemplaires, il n'y a que la crainte des punitions et la *rigueur de la discipline* qui soient en état de leur inspirer de la subordination. On réussit à les plier à un système d'ordre et d'obéissance, parce qu'ils sont bien entretenus ; car on peut dire avec vérité que le soldat anglais est un des mieux nourris, des mieux vêtus et des mieux

soignés. C'est là, en Angleterre, la première condition pour former un bon soldat et le disposer à bien se battre : cette condition est moins indispensable en Écosse, et moins encore en Irlande. L'approvisionnement en temps de guerre exige un grand talent d'administration et des combinaisons stratégiques. Aussi le duc de Wellington s'en est-il vanté un jour et à juste titre, vis-à-vis du roi George IV, en lui faisant observer « qu'il s'entendait assez bien à l'alimentation d'une armée. » Le soldat est d'autant mieux maintenu par la sévérité de la discipline, qu'une grande rigueur est également exercée à l'égard des officiers.

Le corps d'officiers de l'armée de terre a une *organisation* particulière à l'Angleterre, et qui ne se retrouve dans aucune autre armée de l'Europe. Cette organisation tient à l'influence de l'aristocratie et se manifeste par des institutions remarquables. « D'après une opinion dominante, on trouve dangereux de n'avoir dans l'armée que des officiers qui se sont distingués par de longs services et une activitée éprouvé. On allègue, à l'appui de cette assertion, que la constitution aristocratique du pays en souffrirait. C'est la raison pour laquelle on aime à avoir au service des individus indépendants par leur fortune et leur position sociale, sans égard à ceux qui, dénués de fortune, en souffrent d'autant plus. Aujourd'hui, tout individu qui peut *acheter ses places* n'a besoin que de six ans pour être officier supérieur, parce qu'il doit servir deux ans dans chaque grade. Ainsi l'armée peut être considérée comme une espèce d'*hospice* pour les fils cadets des familles nobles. Comme ils ont les moyens d'acheter les places vacantes, il s'entend que les officiers sans fortune sont négligés, et que l'on voit des lieutenants de 20 et 30 années de service, tout aussi communément que des majors et des lieutenants-colonels qui ne comptent pas plus de 26 à 30 ans d'âge.

« Ces graves inconvénients et tant d'autres qui existent dans l'organisation de l'armée anglaise, ont mis le gouvernement dans la nécessité de nommer une commission chargée d'examiner l'état des choses. Cette commission se réunit en 1838, et ses sessions durèrent jusqu'à 1840, époque où le rapport sur ses travaux fut soumis au parlement. Personne n'osa proposer d'abolir *le système de la vente des places ;* ainsi tout resta comme par le passé ; mais l'impatience, longtemps comprimée, éclata, et l'on vit des scènes publiques qui ressemblaient à de l'insubordination.

« Le capitaine O'Holloran, Irlandais d'origine, ainsi que l'atteste son nom, dit, dans une des lettres qui furent publiées à cette occasion, « qu'il est digne de compassion de voir chaque jour s'accréditer de plus en plus l'opinion que tout ce qu'un soldat anglais a le droit d'exiger se borne *à la solde, au butin et aux prises qu'il peut faire*. L'armée et la marine sont plus que jamais déconsidérées dans l'opinion publique, car non-seulement les membres du parlement, mais encore les ministres en parlent comme si elles n'étaient composées que de mercenaires, qui vendent leur épée au plus offrant. » « Lord Melbourne augmenta le mal en observant que les soldats et les matelots ne méritaient point des honneurs ni des distinctions particulières, pour ne livrer que des batailles. »

« Afin de donner, en peu de mots, une idée de l'état et des espérances de l'armée, il suffit de remarquer ici qu'il est presque impossible pour les officiers subalternes d'exister avec leurs appointements, et que le système d'avancement est la cause que les officiers sans fortune sont obligés de rester stationnaires. Tous les inconvénients dont ils se plaignent naissent de ces trois points principaux, qui sont *la vente des places*, *l'insuffisance des appointements des officiers subalternes*, *et la protection accordée aux régiments dans lesquels servent de pré-*

férence les fils des nobles, qui savent, par leurs liaisons, obtenir que ces régiments ne soient point envoyés aux stations militaires des Indes occidentales ou orientales, à Sainte-Hélène, à Maurice, ou au Canada, mais bien dans les garnisons agréables de la Méditerranée. Il en résulte que la plupart des officiers subalternes retournent en Angleterre, après 30 ou 40 ans de service, pour y exister d'une demi-solde dont le montant est au-dessous du revenu d'un simple garçon de boutique ou d'un artisan dans son pays.

« Ce n'est que dans des cas particuliers et des circonstances très-favorables que les officiers des grades inférieurs peuvent exister de leur paye dans les garnisons où la vie est à bon marché, et il y en a peu en Angleterre. Le lieutenant en second ou l'enseigne a 94 à 95 liv. sterl. par an : il faut en décompter au moins 73 pour domestique, musique du régiment, quote part générale et obligée pour l'entretien de la table commune (*Mess*) des officiers, ou le dîner, y compris le vin, qu'il est aussi obligé de payer, qu'il en use ou non, de manière qu'il lui reste pour l'équipement, déjeuner et autres menues dépenses, à peine 20 liv. sterl. par an. Il est donc très-difficile que le lieutenant en second existe de ses seuls appointements, et c'est dans cette position, d'après le système des avancements, que restent toute leur vie la plupart des officiers. Les dépenses obligées des repas communs prescrits par les autorités, sont si gênantes, quels que soient leurs avantages, qu'il y a des officiers qui préfèrent se marier, pour éviter cet assujettissement. Ils préparent souvent par là un sort bien dur à leur famille ; car les veuves d'officiers, et elles sont nombreuses, languissent dans une accablante misère. »

L'*Angleterre n'a point d'armée nationale ;* celle qu'elle entretient se recrute par le système d'enrôlement, et l'individu enrôlé s'engage pour toute sa vie. Les places

d'officier, comme on l'a vu, sont achetées, et forment un *corps d'officiers* qui tient au *torysme :* on y trouve par con séquent *un esprit d'ancienne noblesse militaire et féodale*

Une conscription ou un armement général rencontre rait de très-grandes difficultés, et serait diamétralemer opposé au caractère national si fortement trempé, quo qu'il existe *une espèce de milice volontaire*, mais qui trouve dans un bien mauvais état d'organisation, par qu'elle n'est rendue mobile qu'en temps de guerre. Ce qui y comptent comme officiers endossent quelquef leur uniforme rouge à revers de velours noir, unifor que l'on dirait être de leur propre invention, et qu'ils manquent point de relever par deux épaulettes d'offici supérieur lorsqu'ils voyagent sur le continent, afin d'av le droit de paraître à la cour de quelque petit prince r gnant. A l'intérieur tout ornement est un sujet d'alarm et de contestation pour les classes inférieures qu'on ap pelle peuple, parce qu'il déteste les armes, excepté l poing, dont il se sert pour sa défense. Cette répugnanc pour les armes fait que les émeutes, même celles de chartistes, sont rarement dangereuses. Mais du mome que cet éloignement pour les armes viendrait à s'éteind chez ce peuple industrieux, habitué à l'exercice des br et doué d'une vigueur, d'une force d'athlète, qui tie lieu de l'effet des armes, *une guerre civile sanglan* pourrait bien être la conséquence de ce changement d mœurs et d'habitudes dans le caractère national. Une éd cation militaire avec un peuple de marchands serait im possible, parce que, malgré le courage naturel aux A glais, la répugnance pour le métier des armes est da l'esprit dominant du commerce, qui ne prospère que p la paix. Aussi l'Angleterre n'a-t-elle ni écoles, ni sy tème d'éducation militaire qui soit national; car dans l écoles des orphelins des militaires, institution dont il déjà été parlé à l'article de Greenwich, on laisse aux é

ves sortants le choix d'embrasser tel métier, tel état, telle profession conforme à leurs goûts et à leurs dispositions particulières.

Il n'y a point de logement militaire en Angleterre, comme il en existe dans d'autres pays. Aucun citoyen n'est tenu de recevoir chez lui des militaires pour les loger. Lorsqu'un détachement de troupes est en marche, les officiers et les soldats qui le composent sont logés à l'*auberge*, chez les restaurateurs et débitants de bière et de vin, aux frais du gouvernement. Les soldats ont alors le droit de requérir une livre et un quart de viande, une livre de légumes, une livre de pain, deux pintes ou environ un litre de petite bière, le sel et le vinaigre nécessaires pour l'assaisonnement. Ce repas est fixé à dix pence ou un peu plus d'un franc par jour, et la même somme est accordée pour le fourrage de chaque cheval. Il est défendu aux aubergistes, sous peine de 5 à 6 liv. sterl. d'amende, d'offrir aux soldats de l'argent au lieu des denrées fixées par la loi et accordées aux militaires en marche.

En Angleterre, la force armée n'est point dirigée par un ministre de la guerre responsable devant les chambres et exposé à perdre sa place à chaque session; elle se trouve sous les ordres d'un général commandant en chef (*commander in chief*), nommé par le souverain, roi ou reine. Le roi en personne est le seul chef absolu de toutes les forces armées. Les ministres, et particulièrement le secrétaire pour les affaires de la guerre (*secretary of war*), qui souvent n'est pas militaire, ne s'occupent que des intérêts matériels de l'armée. La place de *commandant général* est parfaitement indépendante des changements de ministères : le même général peut être *commander in chief*, indifféremment sous un ministère whig ou tory, et commander l'armée pendant longues années, comme autrefois le duc d'York, et de-

puis lui lord Hill, et acquérir ainsi une influence fondée sur la confiance des troupes. Le roi, aujourd'hui la reine, a le droit exclusif de congédier tout officier qui ne lui convient pas, sans information judiciaire ou dédommagement quelconque. Dans ces cas, l'officier est simplement informé que S. M. n'a plus occasion de faire usage de son service. (*That his Majesty has no farther occasion for his service.*) C'est un droit qui toutefois n'est mis en pratique que dans les cas extrêmes ; il atteste la sollicitude de l'Angleterre à maintenir dans l'armée le principe d'une *obéissance passive* en la tenant *soigneusement éloignée de toute influence politique*, afin d'élever *une digue contre le torrent des passions.*

L'armée anglaise est donc au plus haut degré l'instrument de l'autorité. Dans un mouvement, une émeute, le soldat se présente avec son intrépidité et son courage accoutumés, et après les sommations d'usage, il vide sa giberne et entretient un feu bien nourri contre ses adversaires, sans s'informer ni des causes ni des motifs du combat, laissant aux officiers la responsabilité de ses actes.

On trouve parmi les officiers anglais, lorsqu'on les connaît de près, une cordialité, une franche loyauté et une simplicité de mœurs qui rendent leur commerce aussi sûr qu'agréable. On y rencontre des hommes distingués dont la figure et les manières réunissent ce mélange d'une expression de noblesse guerrière et de douceur bienveillante du vétéran que mille périls ont éprouvé, et qui porte sur tous les traits de sa physionomie l'empreinte de la longue expérience qui l'a formé.

En Angleterre, tout le monde est brave, intrépide et courageux ; mais on a observé qu'il y a dans le courage anglais plus de force *pour la résistance que pour l'attaque*, malgré l'audace qui caractérise ce peuple, parce qu'il ajoute à son action une opiniâtreté propre à son caractère, ce qui le rend plus ferme, plus inébranlable

dans l'adversité que ne le fait le courage ordinaire. On dira que c'est cette opiniâtreté qui distingue essentiellement son courage et lui donne une teinte particulière. L'Anglais, au reste, n'a pas cette *ardeur de sang* qui, à défaut d'une passion profonde ou d'un devoir impérieux, se précipite volontairement et de gaieté de cœur dans les périls, par le seul amour des combats. S'il est audacieux par suite d'une disposition aventureuse qui appartient à son caractère d'insulaire, c'est une audace d'intrépidité qui paraît naître de l'*extravagance* pour en imposer par les choses extraordinaires qui tiennent à son esprit d'entreprise, parce qu'il est Anglais.

On a déjà remarqué qu'il n'y a point de conscription, point d'école destinée à l'éducation militaire en Angleterre. Le soldat est pris dans la lie du peuple, dans le rebut des gens de campagne et des villes, à quoi il faut ajouter encore le fond d'une population vagabonde d'Irlandais émigrés qui forment les deux tiers de l'armée.

Quel peut donc être le sentiment de l'honneur et de l'ambition dans des troupes composées d'éléments aussi affligeants ? Les deux grands mobiles d'une armée sont l'*espérance et la crainte*. Dans l'armée française, tout encourage le soldat à se distinguer ; dans l'armée anglaise aucune espérance de s'élever des derniers rangs ne le stimule : des barrières presque insurmontables s'opposent à tout avancement au delà du grade de sergent. Pour lui, le grand mobile de la *crainte*, c'est le *fouet* qui domine dans l'armée anglaise ; question beaucoup plus importante pour l'Angleterre, et certainement plus compliquée qu'elle ne paraît au premier abord, toutes les fois qu'on pense à l'abolir. Bien des voix se sont élevées contre ce genre de punition, dont l'idée seule afflige la pensée. Il faudrait, pour opérer cette réforme désirable, sans secousse violente, sans révolution, pouvoir changer les éléments de l'armée, les ennoblir en les

prenant dans les classes respectables de la nation, où l'on trouverait des garanties de moralité, d'éducation et d'honneur. Mais, dans un État essentiellement commerçant, où tout le monde pourvoit à ses besoins et cherche à faire fortune par son travail, son activité et son industrie, personne ne veut être soldat, personne n'en a le temps, et tout le monde en éprouve une répugnance, parce qu'on ne saurait se voir confondre avec le rebut de la population dont l'armée se trouve composée, tandis qu'on peut s'enrichir dans toute autre profession. Cette répugnance générale est d'autant plus fondée qu'elle est historique, car, de tout temps en Angleterre, l'armée a été formée d'hommes sans état, de prolétaires sans aveu, que la misère seule a portés à s'enrôler; il est donc naturel que de très-ancienne date la déconsidération se soit attachée au métier de soldat, tout en accordant à l'armée l'honneur qu'elle a acquis par ses hauts faits et par sa valeur.

Mais pourquoi dans l'armée anglaise emploie-t-on le supplice du fouet, dont il faut connaître les détails pour avoir une idée de la dégradation qui s'y attache? C'est qu'en Angleterre il serait impossible que le soldat fût homme d'honneur avant d'être soldat et de s'enrôler pour toute sa vie, par la nature même de ses antécédents, tandis qu'en France, le soldat est homme d'honneur avant d'être enrôlé sous les drapeaux. C'est pourquoi aussi en France le soldat meurt toutes les fois qu'en Angleterre on le fouette. Ici le soldat est rare, parce que le bourgeois ne veut pas et ne peut pas l'être; tandis qu'en France tous les bourgeois sont soldats et veulent l'être, parce qu'il est honorable de l'être. C'est encore pourquoi on le fouette en Angleterre avant de le tuer, et qu'en France on le tue sans jamais oser le fouetter, parce que le fouet déshonore, et que le soldat français ne supporte pas le déshonneur, tandis qu'être passé

par les armes punit, mais ne déshonore point. Le soldat français, plein d'honneur, se fait un jeu de la mort, parce qu'il est glorieux de mourir pour sa patrie et pour la gloire de son état; le soldat anglais la méprise et ne s'en joue pas, parce qu'il ne connaît point le sentiment de l'honneur.

Ce n'est donc pas sans raison que les chefs de l'armée anglaise, dit Bulwer, ont observé que l'abolition des peines corporelles n'est pas le seul changement qu'on aurait à faire dans le code militaire. On citera ici un passage de cet auteur, pour compléter le parallèle qu'on vient de faire : « La conséquence immédiate, dit-il, en serait que *la discipline se perdrait, ou qu'il faudrait y substituer la peine de mort.* Dans l'armée française, on ne connaît que la peine de mort; mais il y a un grand nombre de délits qui encourent cette peine, et qui, dans l'armée anglaise, ne sont pas même punis corporellement; et tous ceux pour lesquels un soldat est fouetté en Angleterre, il est fusillé en France. Il y a dans le code militaire français quarante délits qui sont punis de mort, sans compter la longue liste des délits militaires auxquels sont attachées les peines les plus terribles, telles que les fers, le boulet pour cinq ou pour dix ans (*). Dans la plupart des régiments anglais, on n'inflige le fouet que dans quatre cas, et les régiments les plus sévères n'en connaissent que huit. »

« La véritable raison pour laquelle la peine du fouet a été conservée dans l'armée anglaise est qu'il n'y a peut-être dans aucun pays au monde, observe M. Bulwer, une armée qui soit aussi complétement qu'en Angleterre tirée de la dernière lie du peuple, et qu'il serait extrêmement dangereux de retirer au conseil de guerre le

(*) Il sera permis d'observer ici qu'il y a une série de gradations de peines dans l'armée française, depuis la corvée et la salle de police jusqu'à la peine capitale; mais il n'y a ni verges, ni fouet.

droit de l'infliger, sans accompagner cette mesure d'autres réformes encore.

« En Angleterre, lorsqu'un soldat commet un *vol*, il est livré à *l'autorité civile* et déporté pour sept ans. Ce terme expiré, il retourne de sa déportation fripon plus achevé que jamais, et rentre dans l'armée. Il est fort difficile qu'un soldat obtienne son congé définitif, quelque mauvais sujet qu'il soit. On a observé que, si l'on renvoyait un soldat pour mauvaise conduite, ce serait pour les autres un encouragement à se mal comporter, *on finirait par ne plus avoir de soldats*, parce qu'il y aurait raison de croire que le service est si rude et si pénible, que ceux qui s'y trouvent engagés ne peuvent pas le supporter, et qu'ils commettent même des crimes pour s'en délivrer.

« On ne peut point après cela raisonnablement supposer qu'en abolissant les peines corporelles, une classe de gens plus relevés consentît volontairement à frayer avec des *déportés libérés*, et à embrasser une profession que ces mêmes déportés seraient trop heureux de pouvoir quitter. D'un autre côté, on ne saurait se flatter d'imprimer un sentiment de délicatesse et d'honneur à des hommes choisis dans des classes auxquelles l'honneur est inconnu.

« En diminuant la sévérité du châtiment, dit le même auteur, il faudrait inculquer le sentiment de la honte. On n'y parviendrait qu'en instituant des *écoles militaires* pour les simples soldats, où on leur inspirât dès leur enfance des principes d'honneur. Il faudrait introduire dans l'armée le système de la dégradation, des marques distinctives sur l'uniforme du soldat, comme en Prusse, qu'il perd quand il commet des fautes, et qu'il recouvre lorsqu'il se corrige dans sa conduite.

« Même dans les écoles civiles de la Prusse, il y a une loi qui dit qu'aucun châtiment ne doit être infligé qui blesse le sentiment de l'honneur. »

Le *Morning-Chronicle* a publié une note très-étendue sur le sergent Keurney, qui, après avoir tenté d'assassiner le vice-président de la compagnie des Indes, se tua dans la prison où il était détenu. Cette note avait pour objet de prouver l'impuissance des peines corporelles pour corriger des caractères rebelles et insubordonnés. Dans l'espace de deux ans, Keurney fut mis cinq fois en jugement et chaque fois condamné à recevoir un nombre plus ou moins considérable de coups de fouet.

Sans entrer dans ces pénibles détails, on remarquera ici, d'après le *Morning-Chronicle*, que « le fouet est un instrument composé de neuf cordes, ayant trois nœuds à chaque corde, et qui fait à chaque coup 27 blessures.» Il est appelé en anglais, *chat à neuf queues*, à cause de ses neuf *lanières*, et ne sert qu'à infliger les punitions militaires. « Après cinquante coups, le dos du patient n'est plus qu'une vaste plaie d'où le sang ruisselle de toute part. Keurney, ayant été condamné à recevoir 800 coups de fouet, ce ne fut qu'au 325ᵉ que son supplice fut arrêté. Les cinq jugements ensemble l'avaient condamné à 2,900 coups ; il en avait reçu 735, et on lui avait fait par conséquent dans les différentes exécutions, 20,575 plaies. » Quittons le *Morning-Chronicle*, car ces impressions douloureuses d'une chronique du matin pourraient ne pas s'effacer de toute la journée, jusqu'à ce qu'on arrivât aux feuilles du soir, moins sanglantes peut-être.

ÉTAT EFFECTIF DE L'ARMÉE EN ANGLETERRE ET DANS SES COLONIES.

Plusieurs journaux ont publié, d'après des sources authentiques, l'état effectif de l'armée anglaise. On donnera ici, pour l'aperçu général des forces de terre de la Grande-Bretagne, puisée aux mêmes sources, *la répartition de l'armée anglaise sur les divers points du globe*,

en observant que cette armée se compose, sur le pied de paix, de *cent onze régiments* ou bataillons *d'infanterie*, de 906 hommes chacun, répartis en dix compagnies du centre, et deux de flanqueurs (*wing*); de *vingt régiments de cavalerie*, à 8 compagnies, et 440 hommes par régiment; d'*un régiment d'artillerie* commandé par un lieutenant général, fort de 5,000 hommes environ, dont 1000 artilleurs à cheval; des compagnies du train et du génie militaire.

Dans la Méditerranée: à Gibraltar, 5 régiments d'infanterie; à Malte, 4, plus *le royal Malte-fensible*, milice locale qu'on ne peut faire sortir de l'île; aux *Iles Ionniennes*, 4: total, 13 régiments, formant, avec la milice maltaise et les détachements d'artillerie et du génie, un effectif d'environ 12,000 hommes.

Au *Sénégal*, aux *Antilles*, à la *Guiane*, onze régiments d'infanterie, formant un total de 10,000 hommes, auxquels il faut joindre un bataillon du *royal-africain*, à *Sierra-Leone*; un régiment de milice locale à la *Jamaïque*, et un autre à *Demerara*.

Dans l'Amérique du Nord: *au Canada*, quinze régiments d'infanterie et deux de cavalerie; à la *Nouvelle-Écosse*, au *Nouveau-Brunswick* etc., six régiments d'infanterie, faisant ensemble un total d'environ 20,000 hommes, sans compter les milices locales.

Au cap de Bonne-Espérance, à *Sainte-Hélène*, à *l'île Maurice*, 8 régiments, plus les milices locales.

Dans l'Inde, *à Ceylan*, vingt et un régiments d'infanterie et quatre de cavalerie, formant un total de 20,000 hommes, sans compter l'armée de la Compagnie.

A la Nouvelle-Galles du Sud et *Terre de Van Diémen*, 4 régiments.

Il reste dans *la Grande-Bretagne* quarante et un régiments d'infanterie, ou 36,000 hommes, et seize régiments de cavalerie, ou 7,000 hommes, chargés, conjointement

avec les compagnies de dépôt des régiments employés à l'extérieur, la milice à pied et le *yeomanry*, ou milice à cheval, de contenir l'Irlande et les ultra-radicaux; de tenir garnison dans les grands centres manufacturiers, dans les îles de la Manche et dans les arsenaux maritimes de l'Angleterre.

La force totale de l'armée régulière en Irlande est portée à 15,818 hommes, dont 13,247 d'infanterie, 1,793 de cavalerie, et 812 d'artillerie.

Le parlement vient d'accorder trois millions de livres sterling pour le budget, et a fixé l'état de l'armée à 90,000 hommes, destinés pour le service de terre en Angleterre et dans ses colonies, sans y comprendre les troupes de la Compagnie des Indes orientales, qui sont portées à 190,000 hommes.

En présence de ces faits, dont les résultats sont peut-être exagérés, car il est avéré que beaucoup de régiments sont assez loin d'être au complet du pied de paix, un grand nombre de personnes pensent qu'il est à peu près impossible au gouvernement anglais de songer à une entreprise militaire de quelque importance, sans avoir recours à de nouvelles levées d'hommes.

Le *budget de l'état militaire* de l'armée et de la flotte a été porté, dans les dernières vingt-cinq années, à 350,000,000 de liv. sterl., ou à 13 à 14 millions par an. Chaque soldat coûte 26 liv. sterl. par an : le régiment *Horse-guards,* à Londres, coûte seul 85,000 liv. sterling chaque année, et les trois régiments d'infanterie de la garde 195,000 liv. sterl.; total, 280,000 liv. sterl., dont 3,500 pour les trois colonels des Horse-guards, et 4,000 liv. sterl. pour la table des officiers.

Beaucoup de dépenses pourraient être diminuées, car l'armée compte 198 généraux hors d'activité, 4,640 colonels et autres officiers surnuméraires. La réduction de ces dépenses, ainsi que l'abolition des bureaux inutiles

de l'agence pour le payement des soldats des régiments qui se trouvent dans les colonies, et du règlement qui charge le colonel de l'équipement de ses soldats, produiraient déjà une économie de 350,000 liv. sterling.

« *Dans l'école militaire de Norwich*, on a fait, à côté de l'instruction élémentaire, un essai timide de former *mille jeunes gens pour le service de terre et de mer.* Comme cet institut est une *école modèle* et que le *poor law board* ne s'en est occupé que depuis deux ans, on peut admettre qu'on enseignera bientôt le service militaire à tous les enfants dont l'entretien et l'éducation tombent à la charge de l'État. Une fois que ce système sera complétement introduit, cet exemple devra nécessairement réagir sur l'éducation des fils des bourgeois et de la jeune aristocratie, ce qui présenterait une base assurée pour un armement national.

« Il a été prouvé par le général sir Charles Napier, dans son ouvrage sur les colonies, que les institutions militaires dans les colonies pourraient se payer par elles-mêmes, en employant les troupes à la construction des routes aux colonies du cap de Bonne-Espérance. Déjà, antérieurement, le général Wade a essayé la même chose en Écosse, où il a fait construire dans les Heghlands, à travers des marais et des montagnes presque impraticables, des routes qui surpassent même les travaux en ce genre exécutés par les soldats romains. On a fait naguère avec succès des essais pareils au Canada.

« Quant à *l'éducation des officiers*, une autorité compétente observe que dans là guerre d'Espagne on faisait souvent la remarque que les fautes commises par les soldats français étaient toujours réparées par l'habileté de leurs officiers, tandis que les fautes que faisaient les officiers anglais étaient redressées par la valeur de leurs soldats, valeur qui d'ailleurs ne saurait surpasser celle du soldat français, fondée sur le point d'honneur. Les offi-

ciers de l'armée anglaise ne reçoivent point d'éducation scientifique appropriée à leur état; ils apprennent l'exercice et les évolutions militaires d'un caporal, et ne sont soumis à aucun examen. Il n'existe en Angleterre que *deux établissements d'éducation militaire*, où l'on compte en tout *huit instituteurs* pour les objets de sciences, et dont la dépense totale se monte à 2,234 liv. sterl.; sur une masse d'environ 10,000 officiers de toute l'armée de terre, il n'y a d'autre institution d'instruction générale qu'*une seule* académie militaire qui est très-peu fréquentée. »

Les officiers du corps du génie et ceux de l'artillerie sont à peu près les seuls qui reçoivent une instruction spéciale d'une véritable tendance scientifique. Les premiers surtout font preuve de connaissances et d'habileté dans la levée des plans et la direction des travaux de siéges, ainsi que dans celle des constructions publiques et particulières. Ils consacrent leur science à ce qu'on appelle *Ordinance Survey*, établissement auquel on doit les premiers et les plus utiles travaux géographiques de l'Angleterre. Lors de la levée des cartes de l'Irlande, ils fondèrent un *musée de géologie*, *d'histoire naturelle et d'antiquités* qu'ils avaient rassemblées à cette occasion. L'expérience a prouvé que des officiers de science ainsi formés sont nécessaires pour diriger les troupes des colonies dans leurs travaux d'utilité publique.

D'après ces notions puisées à des sources authentiques, il serait nécessaire, dans l'examen des recherches à faire, « d'entrer dans les détails des dépenses du budget de la guerre qui prêtent à des économies très-considérables et qui rencontreraient le moins de difficultés, d'*améliorer les écoles militaires* et de fonder de nouveaux établissements. Pour réaliser cet objet principal, on devrait abolir la *vénalité des places d'officiers;* mais est elle trop intimement liée aux intérêts existants, pour songer à y remédier

promptement. Il serait enfin nécessaire d'établir des *examens* pour constater la capacité des officiers qui entrent dans l'armée. Tant que durera la vénalité des places, il ne peut être question de l'amélioration des écoles. Ces sortes d'examens d'ailleurs sont une chose extraordinaire, même pour le service civil. Les ministres reçoivent leurs places par l'influence du parlement, et les employés subalternes sont choisis par les ministres, d'après la faveur et la protection qu'ils leur accordent. La discussion sur ce point pourrait agiter une question qui ferait sentir ses conséquences dans peu d'années. L'emploi des soldats dans les colonies à des travaux publics et même à l'agriculture, dont on fait un essai au Canada, est un point qui déjà a été mis à exécution, et qui pourrait facilement trouver une application plus étendue. »

FORCES ARMÉES DE MER.

MARINE. — FLOTTES.

Agent de la puissance navale. — État de la flotte anglaise. — Ses plus grands vaisseaux de ligne et frégates à vapeur. — État des officiers de marine. — Celui des matelots en temps de paix. — Armement des vaisseaux de guerre.

Le commerce et l'industrie, fondés sur les intérêts matériels de l'État, par la nature même de la position géographique du pays, les cultivent et les étendent d'après les besoins de leur développement. C'est la puissance matérielle de la prospérité des nations. La force navale est l'agent de cette puissance. L'une est occupée à créer de nouveaux intérêts ou à consolider les anciens, l'autre à les protéger et à les faire valoir : l'une est la source de la production ; l'autre la conséquence de la production, de la défense et de l'agression. L'une et l'autre offrent, en Angleterre, l'aspect formidable d'une puissance maté-

:lle, combinée dans son ensemble, en formant les con-
:ions vitales de son existence et de sa grandeur natio-
le. Il n'y a pas eu d'exemple dans l'histoire d'une
issance navale aussi imposante et aussi étendue dans
utes les parties du monde. Elle ne peut être, cette puis-
nce, que le produit du commerce, de l'industrie, des
:rfectionnements de la navigation des temps modernes
de l'exploitation des pays lointains. Ce sont, depuis des
ècles, les titres de gloire et de grandeur de la Grande-
retagne.

D'après les rapports officiels du *Navy-Lest*» la flotte
iglaise, au commencement de 1840, consistait en 655
aisseaux de guerre de différentes espèces. De ce nombre
: trouvent, dans diverses parties du monde et pour la
upart désarmés, ayant différentes destinations, 21 vais-
aux de ligne, 26 frégates et 35 petits bâtiments. On
mpte en service actif 308 vaisseaux; le reste se trouve
tionné dans les ports anglais, où chacun de ces vais-
aux peut être mis en état de service dans l'espace d'un
ois pour mettre à la voile. Il faut observer que ce nom-
e de vaisseaux ne comprend point la marine considé-
ble de la Compagnie des Indes, non plus que la flotte
voyée contre la Chine.

L'Angleterre possède *trente-deux* vaisseaux de ligne
74 à 120 canons, 50 bateaux de guerre à vapeur,
o steamers, propriété privée, mais qui au besoin peu-
:nt être requis par l'État et armés en guerre. Ses plus
ands vaisseaux de haut bord sont : le *Trafalgar*, de
30 canons ; le *Calédonia* et le *Saint-George*, de 120 ; le
oyal Sovereign, le *Victory*, l'*Alger* et le *Saint-Joseph*,
e 110 ; le *Londres*, l'*Inde*, l'*Avant-Garde*, le *Nil* et
Indostan, de 92 et de 80 canons.

Parmi les grands *bâtiments de guerre à vapeur*, on
emarque le *Phénix*, la *Reine d'Angleterre*, le *Sala-
nanque*, et le plus grand de tous, l'*Oriental*, dont la force

est de 450 chevaux. Ces constructions monstrueuses sont armées de pièces d'un calibre inusité jusqu'ici, de 42, 68 et 84 livres. On construit en ce moment à *Grenock* six grandes frégates à vapeur, chacune d'environ 1,500 tonneaux, avec des machines de la force de 500 chevaux. Ces bâtiments feront partie des 14 frégates à vapeur destinées, en temps de paix, au service de la poste des Indes orientales. Deux de ces vaisseaux sont déjà achevés.

On compte au service de la marine anglaise 34 amiraux, 50 vice-amiraux, 117 contre-amiraux, 692 capitaines, 662 capitaines de pavillon (capitaines, commodores ou chefs d'escadre), *masters ;* 1,085 *commanders* ou capitaines en second; 2,813 lieutenants, 557 payeurs, 443 chirurgiens, 400 chirurgiens en second, 11 médecins et 69 ecclésiastiques. Il y a dans la marine 3,000 officiers de grades supérieurs hors d'activité, parmi lesquels 125 amiraux, ce qui prouve que l'on pourrait, comme dans l'armée de terre, y faire bien des réductions.

L'*effectif des matelots* de la marine royale de la Grande-Bretagne est porté en temps de paix à 36,000 hommes. Leur nombre, ainsi que celui des soldats de marine qui se trouvent en service effectif, monte aujourd'hui à plus de 43,000 hommes.

La marine marchande d'Angleterre compte en ce moment 18,000 vaisseaux.

D'après des renseignements recueillis par l'amirauté, les différentes sociétés de bateaux à vapeur peuvent, sans nuire à leur service habituel, fournir 50 bâtiments à vapeur de 200 à 1,200 tonneaux, pour être transformés en vaisseaux de guerre, et cette opération peut avoir lieu dans l'espace de trois semaines. La compagnie générale des bateaux à vapeur doit avoir offert à l'amirauté de lui céder, en cas de besoin, douze de ses plus grands bâtiments.

L'armement des vaisseaux de guerre a été effectué suc-

sivement, en mettant à profit les perfectionnements des férentes inventions en fait d'artillerie et de maniement pièces ; il se trouve aujourd'hui sur le pied formidable n système uniforme d'organisation. Le canon à la khans, dont on a fait mention à l'article de Woolwich, l'armement le plus terrible de la marine. Ses effets ont prouvés à Anvers et à Saint-Jean-d'Acre. On compte frais de construction d'un vaisseau de guerre d'après le nbre des pièces d'artillerie dont il est garni : ils montent ,000 liv. sterl. par chaque canon.

L'arrangement intérieur d'un vaisseau de ligne et sa ıstruction est le perfectionnement de la science nau-ue des nations. C'est une forteresse flottante fournie de ıtes les munitions de guerre et des provisions de bouche nt elle peut avoir besoin dans ses opérations. Rien n'y ınque, ni l'hôpital, ni la pharmacie, ni l'arsenal d'ar-ement pour les soldats de marine. L'ordre y est admi-ɔle, la discipline inexorable ; le pouvoir et les droits ın commandant de forces navales en mer sont absolus. intrépidité, le courage et l'audace de l'Anglais se montrent -dominant l'élément de ses goûts et de ses prédilections. serait plus curieux peut-être d'y observer l'originalité ı caractère national dans toutes ses manifestations que ns les institutions de l'armée de terre ; mais il faudrait e en mer, naviguer avec les marins et appartenir à la tte, afin de connaître et d'apprécier ses détails. L'accès est difficile, car les Anglais font un secret, tant de rs chantiers de construction et des arsenaux de ma-e que des communications et des opérations en mer cette force, de leur défense et de leur agression, qui nstitue leur puissance matérielle. On dirait que la nnaissance d'un vaisseau de ligne se borne, pour voyageur étranger, à un déjeuner que l'amiral nne à bord de sa forteresse flottante à trois étages rguments irrécusables, où l'on ne peut qu'admirer

ce qu'on ne saurait soumettre à l'examen de la critique et de l'instruction.

MAGNIFICENCE ANGLAISE, OU RÉCOMPENSES NATIONALES POUR LE MÉRITE MILITAIRE.

NELSON. — WELLINGTON.

Les récompenses nationales de l'Angleterre sont l'orgueil de sa gloire et l'expression de la magnificence de sa générosité. C'est à l'occasion de la discussion de la chambre des députés à Paris, concernant la pension à accorder à la veuve du général Damrémont, que les journaux ont publié un aperçu des récompenses magnifiques accordées par le parlement anglais en pareille circonstance. Ce tableau est aussi curieux que le parallèle en serait piquant.

D'ailleurs il est naturel qu'une nation opulente et qui estime beaucoup les richesses, récompense ses héros de préférence avec de l'or. Le Français se contente de paix et d'honneur ; Rome décernait une couronne de feuilles de chêne ou de laurier.

Depuis le règne de Georges II, l'Angleterre a perdu dans la guerre plus d'un général en chef : trois furent tués en combattant : le général Wolf à la bataille de Quebec, sir John Moore à la Corogne, et sir Ralph Abercromby en Égypte, lors de l'attaque du camp anglais par Menou. Wolf et Moore moururent célibataires, mais Albercromby était marié. Sa veuve fut créée baronne et pairesse d'Angleterre avec une pension de 2,000 liv. (50,000 fr.

Nelson reçut plus d'un témoignage de la reconnaissance nationale : sa mémoire devait être consacrée par l'expression de la plus haute magnificence. A l'attaque de

Calvi, il perdit un œil; à celle de Santa-Cruz, il fut blessé au bras et obligé de le faire amputer. Il reçut alors une pension de 1,000 liv. sterl. La victoire d'Aboukir lui valut une seconde pension de 2,000 liv. sterl., qui passa à ses deux plus proches parents. La Compagnie des Indes orientales lui fit don de 10,000 liv. sterl. (250,000 fr.). La cour de Naples, pour son installation en Sicile, le récompensa d'un duché avec une dotation de 3,000 livres sterling. Après la bataille de Trafalgar, où fut tué le Napoléon des mers, le parlement porta sa munificence sur la famille du célèbre héros. Chacune de ses sœurs reçut un cadeau de 10,000 sterl.; son frère aîné, ecclésiastique, fut créé pair avec le titre de comte Nelson et vicomte de Trafalgar, à quoi on ajouta une pension de 6,000 liv. sterl. (150,000 fr.) et une somme de 100,000 livres sterl. (2,500,000 fr.) pour l'achat d'un domaine.

Mais de tous les généraux de la Grande-Bretagne, celui auquel les chances heureuses de la guerre ont rapporté le plus de richesses est sans contredit le duc de Wellington. Après la bataille de Talavera, sir Arthur Wellesley reçut une pension de 2,000 liv. sterl. et fut élevé à la pairie, avec le titre de baron Douro de Wellesley et vicomte Wellington de Talavera. La prise de Ciudad-Rodrigo lui valut le titre de comte, et le parlement lui augmenta sa pension de 2,000 livres sterling. Après la bataille de Salamanque et l'occupation momentanée de Madrid, il reçut le titre de marquis, et un cadeau de 100,000 liv. ster. (2,500,000 fr.), voté par les deux chambres. A la paix de 1814, il fut créé duc, reçut un nouveau présent de 300,000 liv. sterl. (7,500,000 francs) et une somme qui porta sa pension à 17,000 liv. sterl. par an (425,000 fr.). Enfin, après la journée de Waterloo, le parlement lui vota 200,000 livres sterling (5,000,000 de francs), et lui fit cadeau de la terre de Strathfielsay, évaluée à 500,000 liv. sterl., ou 12,500,000

francs. C'est là sans doute une magnificence difficile surpasser.

En résumant les récompenses pécuniaires que l'Angleterre a données au duc de Wellington, on trouve une pension annuelle de 425,000 francs, et en outre la somme énorme de 27,500,000 francs, sans parler de la foule de présents, de dignités et de titres que le général de Waterloo a reçus en récompense, tant de son roi que des souverains de l'Europe entière. C'est ainsi que le roi des Pays-Bas lui fit cadeau d'un revenu annuel de 20,000 florins. Parmi ses titres, il y en a deux qui sont remarquables, celui de *docteur en droit* et *celui de maréchal de France*. Le premier lui fut conféré par l'université d'Oxford, et le second par le roi de France, Louis XVIII. Sur l'observation qu'on fit à ce roi, que Napoléon et Wellington étaient nés la même année, il répondit : « La Providence nous devait cette compensation. »

ÉTAT DES FINANCES.

REVENUS. — DÉPENSES. — DETTES.

Il sera permis de dire ici deux mots sur les finances de l'Angleterre, sur ses revenus et les dépenses inséparables des dettes dont elle est grevée de bien ancienne date, et qui, au milieu de sa puissance et malgré ses grandes richesses, ont encore augmenté dans les dernières années.

C'est d'après un rapport présenté au parlement sur les revenus et les dépenses de l'État pendant *les quatre dernières années*, ainsi que sur l'exportation des principaux produits anglais et irlandais, et des fabrications des trois royaumes unis, rapport publié par la chambre des communes, que les résultats suivants ont été portés à la connaissance du public. En 1837, les dépenses de l'État se montaient à 47,130,954 livres sterling; les revenus n'é-

taient que de 46,475,194; par conséquent le déficit s'élevait à 655,760 liv. sterl. En 1838, les dépenses étaient de 47,678,687 liv. st., et les revenus de 47,333,459: le déficit n'était plus que de 345,228. En 1839, les dépenses se sont élevées à 49,357,691 livres sterling; les revenus à 47,844,899, et le déficit à 1,512,972 liv. sterl. En 1840, les dépenses ont été de 49,161,536; les revenus de 47,567,560, et le déficit s'est trouvé de 1,593,976 liv. sterl. On voit que le déficit a suivi chaque année une progression ascendante. L'*exportation*, d'après la valeur déclarée, était portée en 1839 à 45,307,409 liv. sterl.; en 1840, à 43,924,958 liv. sterl. Elle a donc diminué dans une seule année de 1,382,451 liv. sterl. Le nombre de vaisseaux employés pour le commerce avec l'étranger a été, en 1839, de 23,114, et en 1840, de 22,725.

La sixième partie des revenus de la Grande-Bretagne et de ses possessions aux Indes orientales dépend de ses relations avec la Chine. Les revenus des Indes peuvent être portés à 20,000,000 de liv. sterl. Dans cette somme les produits du commerce avec la Chine figurent pour 2,000,000 de liv. sterl. par an. La circulation de l'argent comptant que la Chine apporte aux Indes se monte à 1,700,000 liv. sterl.

Après la paix de 1763, l'*intérêt de la dette* était d'environ 4,600,000 liv. sterl., maintenant il se monte à 31,440,000, en sus de la rente d'amortissement. Le produit des terres et des emprunts n'excédait pas alors 14,000,000 de liv. sterl. L'impôt sur les revenus (*in come tax*), de dix pour cent, ne produisait que 14 millions. Toutes les proportions ont augmenté à mesure que la dette de l'État s'est accrue.

La banque d'Angleterre, dans son rapport trimestriel de 1840, a noté l'état de ses actions, l'un portant l'autre, à 25,589,000 liv. sterl.; son passif à 22,783,000 liv. sterl., et ses valeurs effectives à 3,511,000 liv. sterl.

Les papiers émis par la banque montent à la somme énorme de 16,000,000 de liv. sterl., qui ne sont couverts, pour la plupart, que par des lettres de change et par une somme de 3 1/2 millions d'argent comptant.

Si le principe est vrai en général, qu'il est dangereux d'accorder aux sociétés privées le droit de frapper de la monnaie (*the right of making money*), il n'est pas moins chanceux pour un gouvernement de faire des affaires de commerce, ce qui serait peut-être entièrement impossible en Angleterre.

Les revenus de l'église sont en Angleterre très-considérables : on peut sans crainte les estimer à 4,000,000 de liv. sterl. au moins, pour une population de 13,000,000 d'âmes. Ceux de l'église presbytérienne en Écosse ne s'élèvent pas à 30,000 liv. sterl. pour 2,466,000 habitants, le sixième environ de la population de l'Angleterre.

On a cherché dernièrement à augmenter ses revenus, tandis qu'on voudrait diminuer ceux d'Angleterre.

Si l'on ramenait les revenus de l'église anglicane au même pied que ceux de l'église presbytérienne, on les réduirait à 2,000,000 de liv. sterl., ce qui donnerait un excédant de même valeur qui pourrait être employé à amortir une partie des dettes de l'État. On prétend cependant qu'il n'est pas possible qu'une bonne loi à ce sujet puisse retrancher plus de 250,000 liv. sterl.

ARTICLE V.

PUISSANCE INDUSTRIELLE ET MÉCANIQUE, OU INVENTIONS NOUVELLES ET LEURS PERFECTIONNEMENTS.

ESPRIT PRATIQUE DU GÉNIE DES INVENTIONS.

Caractère du génie des inventions. — Mobile de l'industrie et du commerce. — Génie d'invention et génie de création. — Persévérance de conception créatrice. — Leur dernière expression. — Mérite du génie créateur et son importance.

Une des qualités les plus éminentes des Anglais, dans le développement de leur civilisation et de leur culture, qualité qui distingue leur esprit pratique, c'est *le génie des inventions*, et leur application dans les dimensions les plus extraordinaires. Ce génie, motivé par la direction qu'ils impriment aux dispositions de leur intelligence, concentrée exclusivement sur l'application et la pratique des combinaisons les plus utiles dans les choses les plus positives de la vie de l'homme pratique et de ses conforts, ce génie est un trait caractéristique qui assure aux Anglais une supériorité marquée de puissance et d'influence. Fondé sur l'étude des sciences exactes et positives, ce génie trouve un vaste champ d'application dans les calculs et les lois de la *mécanique*. Il donne une physionomie particulière à leur industrie, à leur commerce, à leurs relations et à la rapidité de leurs communications ; c'est enfin un *phénomène curieux* dans le progrès rapide du développement des intérêts matériels du siècle. Les ressources immenses de la richesse du commerce ont donné la première impulsion à l'application de ce progrès universel qui appartient aux habitants industrieux d'Albion.

Tout se concentre là dans l'application et ses consé-

quences, le présent avec ses ambitions et l'avenir avec s espérances. C'est là que les Anglais brillent dans tou leur intéressante activité et leur ingénieuse individuali scientifique et mécanique; c'est là qu'ils trouvent l'e pression du sentiment des choses utiles qui peuvent le servir à l'accroissement de l'industrie et du comme par lesquels et pour lesquels ils existent, qui les enrich sent, en augmentant leur puissance et leur influen pour réaliser leurs projets de domination universelle le commerce, afin de leur assurer le sceptre des mers da toutes les parties du monde.

Le *génie d'invention* et *le génie de création* sont de nuances qui paraissent avoir pour source le même poi de départ : l'un invente pour un but d'intérêt matériel en fait de science pratique; l'autre crée des intérêts m tériels pour un but de domination et de prépondéran ambitieuse, afin d'étendre sa puissance, son influence son commerce. C'est la *propagation du génie du négoc* qui ne reconnaît de limites que celles de l'univers.

En Angleterre, les inventions sont aussi nombreus que les combinaisons et les perfectionnements sont in portants; or, comme on ne cesse de s'en occuper, donnent toujours lieu à de nouvelles découvertes. C' l'effet de l'intelligence concentrée des têtes pensante pratiques et spéculatives, qui n'appliquent les conceptio et les inspirations de leur génie inventif exclusiveme qu'à une seule partie de science positive et mécaniq qui fait l'objet de leurs études et de leurs méditatio Cet objet n'a souvent pour but qu'une seule pensée qu poursuivent une vie entière pour trouver les moyens la réaliser ; dès qu'ils en ont conçu la possibilité, ils s'y a pliquent avec cette persévérance et cette opiniâtreté c rien ne rebute, et qui est un des traits de leur caractè jusqu'à ce qu'ils arrivent au résultat complet *d'un pr cipe en action* ou d'une combinaison réalisée dont

dernière expression est l'exécution d'une *nouvelle machine*. Les nombreux modèles des inventions les plus ingénieuses attestent ces résultats fondés sur des expériences réitérées; c'est *le mérite du génie d'invention*, celui du caractère réfléchi de l'Anglais : il atteste l'homme mûr, des idées positives dans leur application simple et ingénieuse. Or, on n'a jamais mieux prouvé que par le génie des inventions et des découvertes, chez les nations les plus positives, comme chez les peuples les plus spituels, ce grand principe de la nature qui a placé la simplicité dans la vérité, et la vérité des choses dans la simplicité dont elle constitue l'expression du mérite. Si toutes les abstractions spéculatives pouvaient se réduire à la connaissance exacte du véritable mobile dans la nature des choses, on serait plus près de la vérité là où on ne la chercherait pas, en appréciant la juste valeur de son expression.

TENDANCE DE L'INDUSTRIE, ET INFLUENCE DES MACHINES.

Puissance créatrice et force motrice. — Travail matériel. — Représentant de la puissance matérielle. — Circulation des capitaux. — Nouvelle ère dans la marche de la civilisation du siècle. — Crédit du commerce et crédit des États. — Application des machines. — Nouvelle tendance de l'industrie créée par les machines. — Féodalité des capitaux. — Ses conséquences et ses résultats. — Sociétés des ouvriers anglais, et leur tendance. — Théorie de M. Owen. — Ses conséquences. — Sa secte et ses sociétés affiliées. — Écrits à vil prix. — Poëme. — Pamphlet. — But de ces écrits incendiaires. — Caractère du progrès de l'industrie. — Sa puissance colossale. — Sa grande question morale et individuelle.

Le génie de l'invention motive la tendance de l'industrie et de son influence, et semble diriger le développement de ses besoins et de ses intérêts; appuyée sur cette *puissance créatrice du mouvement* et du perfectionnement de la production, l'industrie est devenue à son tour une *force motrice* qui paraît soutenir jusqu'à un certain point

l'équilibre des États dans la balance des intérêts commerce; elle les pèse dans ses bassins, dont l' dira-t-on, renferme le *pouvoir de l'industrie,* l'autre c *des machines* qui la dirigent et la protégent. Le goût travail est une disposition naturelle, une qualité essenti du caractère national des Anglais, une des sources pi cipales de leur prospérité; ils la trouvent dans l'industi Cette *industrie est le travail matériel* qui s'exerce sc toutes les formes qu'elle adopte, sous toutes les fa qu'elle présente, depuis l'atelier des cyclopes, les forg de Vulcain et les foyers de la vapeur, jusqu'à la foi pneumatique qu'elle entreprend d'appliquer aux chemi de fer. *L'industrie dans son travail matériel* embrasse l *griculture*, les *fabriques* et le *commerce :* c'est le *représ tant de la puissance matérielle* de la société et de sa ci lisation, fondée sur les intérêts positifs de son existen L'industrie est aujourd'hui l'apanage du tiers état, qui plaignait, il y a cinquante ans, de n'avoir point d'influen celle qu'il vient d'obtenir ne le contente point: il asp à concentrer tout dans le pouvoir qu'il exerce. La *cir lation des capitaux* a acquis l'importance d'un événem politique, et paraît marquer une *nouvelle ère dans la n che de la civilisation du siècle*; elle est du plus haut int dans les destinées de la société, et d'une portée di des recherches de la méditation sur son influence et conséquences pour l'avenir des États et de leur pro rité. Les gouvernements protégent et consultent le *cr du commerce,* parce que le *crédit des États* en dép pour tout ce qui se rapporte à la marche de l'indust

On ne saurait ne pas convenir que l'étendue de *l'ap cation des machines* a produit un état dont elle dévelo toujours davantage les importantes conséquences. Il pa cependant qu'à l'avenir elle ne pourra point reste base permanente de l'organisation du travail et de chelle de sa valeur, car les capitaux que représen

aujourd'hui les instruments des travaux industriels sont si grands, si énormes par les immenses *résultats de l'esprit d'association* et de *cotisation*, que les ouvriers doivent nécessairement finir par renoncer entièrement à l'espoir d'y trouver leur quote-part, parce que les machines remplacent leur travail. C'est la *nouvelle tendance de l'industrie créée par les machines ;* elle fait de l'ouvrier une partie intégrante de la machine à laquelle il est lié et dont il dépend. Cette tendance marche tous les jours dans une progression étonnante avec les rouages innombrables des machines qu'on augmente à l'infini ; les établissements immenses des grandes manufactures de l'industrie productive en fournissent la preuve la plus évidente.

C'est une tendance irrésistible du progrès du moment et de la force de son mouvement qui égale celle de la vapeur qui la protége. On dirait que cette tendance, fondée sur le principe de *l'aristocratie de l'argent* qu'elle représente, finira par établir la *féodalité des capitaux*, puissance nouvelle de l'industrie qui marchera sur les traces de la féodalité de la propriété territoriale, que tant de siècles se sont efforcés et s'efforcent encore d'effacer de la surface de la terre, pour mettre l'ouvrier dans la possession d'une certaine portion du sol qu'il cultive et laboure, en augmentant sa valeur et ses produits. Les États où l'industrie a fait le plus de progrès paraissent présenter la conséquence et le résultat de cette influence.

Dans les fréquentes réunions des ouvriers en Angleterre, cette population industrielle a déclaré qu'elle ne pourrait point espérer une amélioration dans sa position tant qu'elle ne trouverait pas les moyens d'acquérir la possession commune des machines, en partageant le profit des capitalistes pour l'ajouter au salaire de leur travail. Ces idées, nourries par des théories et des systèmes de nouvelle organisation des classes industrielles, ont donné lieu à des associations et des sectes politiques et

religieuses qui sont fondées sur les utopies d'un prétendu réformateur universel de la société, tel que M. *Owen* et ses partisans. Elles semblent être de nature à attirer l'attention et la sollicitude du gouvernement. Si les théories de ces sectes sont impraticables, comme les essais de M. *Owen* l'ont prouvé en Amérique, elles n'en attestent pas moins la nécessité des améliorations à faire dans l'état des ouvriers en Angleterre, et le malaise qui se fait sentir dans les fabriques et les manufactures, au milieu des immenses progrès de l'industrie des machines.

Sans parler ici des aberrations de l'esprit que signalent les ténébreuses conceptions de M. *Owen*, qui ne se doute peut-être pas lui-même des conséquences terribles de ses rêveries contraires à la morale publique et religieuse, parce qu'il doit être pour sa personne un homme bienveillant et généralement estimé à cause de ses vertus domestiques et de ses qualités de bon père de famille, chose remarquable, qui semble prouver toute la force des habitudes morales au milieu des erreurs de l'esprit; sans parler ici de ces conceptions qui tendent à opérer un bouleversement total de l'ordre de choses existant, en prêchant l'abolition de la religion, du mariage et de la propriété, on observera que ce triumvirat monstrueux et criminel est la source inépuisable de maux incalculables et de forfaits affreux. Sans parler de ces associations de 500 à 3,000 personnes, où il n'existe d'autre classification que celle de l'âge de 10 à 15 ans, de 15 à 25, de 25 à 30 jusqu'à 60 ans, employées indistinctement aux produits agricoles et industriels, et aux soins domestiques de *la direction de la communauté* pour la distribution de ses produits, on dira que *la secte que M. Owen* a formée compte aujourd'hui *soixante et une sociétés affiliées* et nombre d'adeptes dans les grands centres de manufactures. Cette secte active et ardente inonde l'Angleterre d'*écrits à vil prix* où elle expose sa théorie socialiste, reproduite sous

toutes les formes; c'est surtout à Manchester et Birmingham qu'elle les proclame et qu'elle défend ses principes, en provoquant à la révolte ouverte, ainsi qu'il a été prononcé dans l'assemblée publique des ouvriers sans travail à Leeds, en janvier 1840, où il a été dit nommément que : « Si les ouvriers ne peuvent pas gagner assez de pain pour eux-mêmes et pour leurs enfants, ils doivent en prendre sur les fonds communs. » Les écrits incendiaires que l'on distribue, un *poëme* où l'on excite les pauvres à exterminer tous les riches, un *pamphlet* signé Marcus, qui, pour diminuer l'exubérance de la population, engage les familles indigentes à tuer un enfant sur quatre... ce sont là d'exécrables menées qui révèlent toute la profondeur des abîmes révolutionnaires qu'elles renferment, et qui annoncent le délire d'une grave et cruelle maladie industrielle et politique faite pour miner les fondements de l'antique Albion. Telle est l'importance d'une première conséquence, prouvée par des faits qui réclament avec urgence un arrangement constant à établir dans les rapports de l'ouvrier avec le capitaliste.

Les progrès de l'industrie par eux-mêmes, loin de renfermer l'idée du triomphe de la matière sur l'esprit, paraissent au contraire l'emporter sur la matière, en développant l'industrie que l'esprit domine et dirige pour augmenter son indépendance et sa puissance. Or, tant de forces mystérieuses de la nature dont naguère on ne connaissait pas les effets, tant d'agents de sa puissance dont on ne se doutait pas, tant de phénomènes que l'on redoutait autrefois, sans les examiner de près, sont devenus les dociles auxiliaires de l'homme industrieux pour l'assister dans ses travaux. Ce sont sans doute autant de conquêtes de l'esprit humain dont s'enrichissent sa pensée et son intelligence, en triomphant de la matière dont il dispose à son gré.

Il en est résulté que *l'industrie* s'est constitué une

puissance colossale, dirigée par l'intelligence des déc
vertes : elle n'a pas manqué de faire sentir son *influe*
morale et politique, en couvrant de son égide le bien-
matériel du genre humain sur une nouvelle échelle
demande encore à être appliquée à la prospérité des
dividualités en particulier, dans leurs rapports avec l'e
semble de la société et de ses intérêts dominants.

On peut dire qu'il n'y a rien de plus digne d'admi
tion que les machines, triomphe de l'esprit humain s
la matière, par l'application de la matière même. To
le monde, à leur aspect, désire les voir se multiplier
développer les progrès intéressants et instructifs de la *n*
canique, parce que les machines sont destinées à rempla
la main-d'œuvre et à faciliter aux hommes les moyens
se procurer l'existence avec moins d'efforts, sans êt
écrasés sous le poids du travail matériel. C'est là que
la grande *question morale et industrielle des machines*,
combiner les éléments du travail du passé avec les e
gences du présent pour assurer l'existence matérielle c
générations industrielles privées de leur avenir. C'est au
pourquoi les ouvriers anglais n'ont pas tort de dire c
« les machines, qui devraient être leurs esclaves, pa
qu'elles sont des machines, sont devenues leurs conc
rents les plus formidables. » Si donc, d'un côté, la mé
nique facilite, sous beaucoup de rapports, le travail
l'homme, de l'autre, elle prive souvent l'ouvrier de
moyens d'existence. C'est le temps qui marche, et c'
sur le temps que l'on spécule et renchérit pour avancer
pidement la prospérité des masses. C'est ce qui fait qu
dans les grandes fabriques, l'ouvrier n'est plus qu'un
tensile, un instrument imperceptible à côté des machi
gigantesques ; et on semble encore ne se servir de
instrument intelligent que provisoirement, en attend
l'invention d'une nouvelle machine qui suppléera au t
vail de ce petit instrument vivant, et diminuera d'aut

la dépense. Il résulte donc que par la rapidité du progrès même de l'industrie des machines, ces ouvriers n'ont plus d'avenir, et qu'avec une famille sans foyer et sans pain ils se livrent naturellement aux excès et à la *démoralisation* que leur misère achève, sans y remédier.

MACHINES A VAPEUR.

Origine et développement de cette invention. — Obstacle aux inventions dans d'autres pays. — Block, Watt, Fulton. — Aspect et physionomie morale de l'invention. — Son impression et son influence. — Ses ressources et ses conséquences. — Augmentation des voyageurs. — Leur fréquence progressive sur la Tamise. — Navigation des bateaux à vapeur de 1814 à 1836.—Transport sur les chemins de fer.—Leur entreprise.— Spéculation des capitalistes et des petits rentiers.—Notices du *Railwag-Magazine.*— Vitesse des locomotives et des bateaux à vapeur. — Comparaison des différents genres de vitesses. — Résumé de la puissance industrielle des manufactures de l'Angleterre, représentée par les machines à vapeur.

Les machines à vapeur sur terre et sur mer, les bateaux à vapeur et les locomotives des chemins de fer jouent aujourd'hui un rôle si important, non-seulement dans l'industrie et le commerce, mais encore dans l'histoire politique et morale des peuples, qu'on ne saurait ne pas jeter un coup d'œil sur l'origine et le développement de cette importante invention, avant de parler ici de quelques découvertes plus récentes qui ne sont pas moins destinées un jour à étonner le monde par leur application et leurs conséquences. Le perfectionnement des machines à vapeur et des locomotives servira toujours davantage à développer les combinaisons de cette puissance physique et mécanique à laquelle l'Angleterre, pays natal de ces inventions, a donné la première impulsion : elle a déjà changé la face du monde industriel, et la modifiera encore par de nouveaux développements et par ses applications variées.

Tout ce qui, en fait d'inventions et des frais qu'elles

occasionnent, s'adresse aux besoins de l'homme, composé par les besoins de la société et par l'économ politique, en laissant au public le soin de ses besoi et de ses intérêts, calculés d'après ce qui lui est maté riellement utile.

L'application partielle de la science aux arts méca niques crée les machines et perfectionne l'industrie. Si l conception ou le perfectionnement d'une théorie émi nente demande, pour être utile, d'être rendue possib dans son application à un but pratique, le *défaut de capi taux*, dans bien des pays, est un *obstacle aux inventio* et à la disposition de s'y livrer, en rendant souvent le application impossible. Si donc l'Angleterre est *le pa des inventions* et des découvertes par excellence, e est aussi le *pays des richesses*, des capitaux nécessai pour les réaliser.

Chaque pays, dans le cours des siècles, a eu sa pa aux inventions plus ou moins utiles, plus ou moins i génieuses et importantes par leur influence sur les pr grès et le développement de la civilisation, de l'industri de la puissance des peuples et de leurs destinées. Chaq pays réclame sous ce rapport ses titres de gloire, et in crit avec orgueil dans les fastes de l'histoire de son i telligence, ce qu'il doit aux conceptions du génie, de méditation, au besoin de la circonstance et même hasard du moment.

C'est à la France qu'il faut attribuer la découverte *gaz hydrogène* par la distillation des corps combustible elle est due à M. *Lebon*, ingénieur français, sous l'em pire.

D'après l'autorité d'Arago, *Papin* découvrit les m chines à vapeur et les pyroscaphes. M. *Cunio*, França officier du génie, construisit un bateau à vapeur en 176 et *Geoffroy*, vers l'année 1785, fit sur le Rhône des e périences avec un bateau à vapeur. L'Américain *Fult*

en fit à son tour. On doit à *Fonvielle* le grand appareil de filtrage, à *Sellique* l'invention ou le perfectionnement du forage des puits dits *artésiens*. Déjà, en 1784, M. *Pommier*, ministre protestant à Nîmes, avait reconnu la possibilité de la vaccine. *Jenner*, Anglais, en a eu l'honneur par son ouvrage publié en 1798.

L'Allemagne découvrit la poudre, l'imprimerie, la gravure sur bois, la machine pneumatiqne, la lithographie; la France, les bombes, les baïonnettes, les ballons, le métier à tricoter, le métier *Jacquart*, le *Daguerréotype*.

L'Italie a découvert le mouvement de la terre; l'Amérique le baromètre.

Que d'inventions utiles, que de découvertes importantes ne doit-on pas à l'Angleterre! L'utilité morale et positive est le rapprochement des peuples, la propagation des idées pratiques, la destruction des préjugés, sans compter l'influence matérielle des choses, même celle de leurs conséquences dans leur appliquation et le perfectionnement de l'exécution.

« La doctrine du *calorique latent*, qui est la source du grand perfectionnement de la machine à vapeur, avait été découverte par le docteur *Black*. Il fallait d'immenses ressources pour l'appliquer avec succès à l'utilité pratique dont elle était susceptible, à la machine à vapeur. Ce glorieux succès était réservé à l'esprit infatigable de combinaison et d'industrie de M. *Watt;* mais il n'aurait pu réussir s'il n'avait été secondé par les grands capitaux de M. *Boulton.* »

L'*aspect d'un bateau à vapeur*, ou de *la locomotive* d'un chemin de fer *en course*, est fait pour imposer par ses résultats extraordinaires, et pour laisser de profondes impressions, dont il serait intéressant de se rendre compte, d'après les sensations qu'il produit. Ces phénomènes attestent à la fois l'importance de l'invention et

l'influence morale qu'ils exercent, par le seul fait de leu aspect, sur l'intelligence humaine. Leurs résultats ma tériels sont la rapidité du mouvement qui rapproche le distances; leur *influence morale*, l'utilité de la conceptio et le perfectionnement de l'exécution; l'un et l'autr attestent le mérite du génie créateur dans l'application d la mécanique.

Quiconque douterait encore du progrès du temps n'aurait qu'à suivre le cours rapide d'une locomotive qu rapproche les temps et les lieux, et met en contact im médiat le moment du passé et celui de l'avenir. C'est l' mage fidèle de l'inquiétude et du besoin de l'esprit hu main de frayer à son ardeur et à son activité une nouvel route, basée sur les chemins de fer qui avancent san obstacle et approchent les intérêts de l'industrie et peuples, sans perte de temps. C'est une tendance nou velle qui retrace la *physionomie morale* de l'inventi dans ses conséquences; c'est enfin une abstraction qui trouvé son application dans la force de la vapeur. E s'associe dans ses intérêts à un *agent de commerce* qu'e a rendu *universel*, et qui se charge de faire valoir les re sources industrielles des peuples. La supériorité de s apparition, le phénomène remarquable qu'elle présen dans les nouvelles communications de la société, do produire une puissante impression sur ceux qui voien pour la première fois un bateau à vapeur fendant les va gues en remontant une rivière : ou une locomotive qu s'envole avec l'immense train de voitures remplies d voyageurs et chargées de ballots de marchandises en tassés, qu'elle entraine à sa suite avec une vélocité dont jusqu'ici, on n'avait point connu d'exemple. C'est triomphe de l'*intelligence* sur *la matière*, tout en pr tégeant les intérêts matériels qui augmentent ses jou sances. Son impulsion est aussi puissante que son i fluence est grande. On a vu, à l'ouverture d'un chem

de fer, ou au départ d'un nouveau bateau à vapeur, les spectateurs, jusqu'au dernier passant, se découvrir spontanément et saluer avec respect, avec transport, ces grandes créations de l'intelligence humaine. On a vu les uns battre des mains, les autres pousser des cris d'admiration, et plus d'une vieille femme faire le signe de la croix. C'est l'esprit humain qui salue sa propre puissance dans la représentation matérielle de sa grandeur et de celle du génie de l'invention qui lui appartient.

Tout ce qui, dans ces machines, se présente à la conception des spectateurs est sans doute fait pour les étonner, et le bruit et le silence, et le souffle assourdissant, et la nuée blanchâtre de la puissance mystérieuse qui s'échappe par bouffées d'un mince tuyau, lorsqu'on ne s'en sert plus, et qui contient la force motrice de tant de combinaisons d'industrie, de fortune et de prospérité. Toute l'individualité spéculative des insulaires s'y rattache ; elle ne semble respirer que par le souffle et l'élan de cette seule nuée blanchâtre, transparente et aérienne de vapeur que nourrit la force invincible de sa puissance. Tantôt on croit entendre le bruit d'un moulin qui prépare les fruits de la moisson pour l'alimentation universelle du genre humain ; tantôt c'est le hennissement de fiers coursiers qui provoquent les paris pour les hasards du gain ; tantôt on semble distinguer dans les explosions de la vapeur les quintes de toux des chevaux essoufflés qui rentrent de la course couverts de gloire et rendus de fatigue ; ou bien ce sont des sifflements aigus qui percent l'air avec l'impatience du progrès qui marche, sans jamais se fatiguer, parce qu'il est élevé au-dessus de tous les paris ; on y discerne enfin les signaux du départ ou de l'arrivée de la force motrice des grandes entreprises, et on est tenté de reconnaître à tant de mouvements précis et d'accents articulés un progrès personnifié, un être vivant et organisé qui respire et se meut par la seule puis-

sance de la vapeur mystérieuse, légère et transparente. Ce langage, direz-vous, en résumant toutes ses nuances, c'est le langage d'affaires du commerce universel; il est bref, coupé, impérieux et exclusif, comme celui que l'on parle dans les comptoirs des banquiers de Londres, où l'on n'a pas le temps de s'arrêter ou de s'expliquer longuement. Et ce langage significatif de la vapeur, la science a hésité longtemps à lui donner la valeur incalculable de son utilité générale. Que de ressources nouvelles! que de conséquences immenses dans une seule découverte, à la seule vue, au simple coup d'œil d'un progrès matériel qui marche en protégeant la politique des intérêts!

On a observé avec raison qu'en augmentant la facilité de voyager, on augmentait le nombre de voyageurs dans une proportion difficile à prévoir. C'est là l'impulsion remarquable donnée par les inventions et par leur *influence morale*, dont on ne saurait calculer les conséquences dans le développement des intérêts matériels de la civilisation, la facilité des rapports, des points de contact continuels du rapprochement des nations entre elles et des distances qui les ont séparées jusqu'ici.

On cite comme un exemple de l'augmentation du nombre des voyageurs, *la navigation de la Tamise*. Dans une enquête faite en 1836 par la chambre des communes, il a été démontré que 1,057,000 voyageurs passent, année commune, devant Blackwall dans les bateaux à vapeur. Les chemins de fer qui partent du même point et aboutissent au même lieu que les bateaux à vapeur, n'ont pas fait diminuer le nombre des passagers; celui des personnes transportées par des steamers de Hull à Selby, pendant les douze mois qui ont précédé l'ouverture des chemins de fer, réunissant ces deux villes, a été de 38,882, tandis que dans les douze mois

qui ont suivi cette ouverture, le nombre des voyageurs a été de 62,105.

Le *premier bateau à vapeur* flotta sur les eaux de l'Angleterre en 1814. Quelle immense concurrence ce seul bateau n'a-t-il pas eue depuis! Le secrétaire de la Société statistique de Liverpool a communiqué les renseignements suivants sur les développements de la navigation des bateaux à vapeur de 1814 à 1836. A la fin de 1814, 2 bateaux à vapeur, tonnage 456; en 1824, déjà 126 bateaux à vapeur, avec 15,739 tonneaux; en 1834, 462 bateaux, avec 50,736 tonneaux; en 1835, 528 bateaux, avec 60,520 tonneaux; et en 1836, 600 bateaux et 67,969 tonneaux.

En 1835, les divers *chemins de fer* en Angleterre, ouverts à la circulation, ont transporté *dix millions* de voyageurs, 2,230,000 tonnes de marchandises, 300,000 bêtes à cornes, et 1,700,000 moutons et porcs.

Le bénéfice réalisé par les entrepreneurs s'est élevé à 2,000,000 de livres sterling. Dans un seul semestre, malgré son état d'imperfection, le chemin de Liverpool a donné 40,000 livres sterling de produit net.

Depuis cette époque, les chemins de fer ont prodigieusement augmenté en Angleterre, et se distinguent par leur étendue et leur importance. Le zèle et l'activité, dans cette partie de l'industrie, augmentent toujours davantage. Les capitalistes anglais sont des spéculateurs persévérants, et ne s'arrêtent point devant les accidents et les obstacles inévitables qui ont lieu dans les entreprises industrielles. Bien des chemins de fer établis n'ont pas encore couvert les frais et les intérêts; d'autres n'ont jusqu'ici rapporté qu'un modique revenu; mais ces exemples n'effrayent personne, et chaque nouveau projet de chemin de fer trouve une compagnie qui se charge de l'exécution, surtout dans les districts populeux, commerçants et manufacturiers. Un capital de

deux millions de livres sterl. étant nécessaire pour la construction du chemin de fer entre Manchester et Birmingham, la compagnie qui avait reçu ce privilége, ayant émis 20,000 actions à 100 livres sterl. chacune, la seule corporation des marchands de Manchester en prit 11,000, et ouvrit ainsi dans un instant un capital de 1,400,000 livres sterling.

L'esprit d'entreprise pénètre toutes les classes en Angleterre. Les partis politiques qui se font la guerre avec animosité, se retrouvent en paix sur le terrain des entreprises industrielles ; ils y sont d'accord et ne s'efforcent d'atteindre le même but que sur le même chemin. D'immenses richesses étant concentrées dans un petit nombre de mains, ce ne sont point les riches seuls, ceux d'une fortune colossale, qui participent à ces entreprises ; car les gens les moins fortunés, parmi les artisans aisés, y contribuent aussi avec zèle dans la progression de leurs moyens. Lorsque le montant d'une action est trop élevé pour un seul individu, plusieurs petits rentiers ou hommes de commerce se cotisent pour réunir la somme nécessaire, et font en commun les frais d'une action. Cette branche de spéculation est ainsi devenue l'apanage de toutes les classes de la société ; elles la partagent ou s'y intéressent, en formant une réunion de membres d'un état de commerce inférieur. L'empressement de prendre part à ces entreprises est si grand chez les Anglais, que le parlement s'est vu forcé de mettre des bornes à cette ardeur, en examinant les projets des chemins de fer avec un soin scrupuleux de méfiance pour les besoins de l'utilité générale.

A l'avénement de la reine Victoria, la chambre des communes avait eu à examiner 118 pétitions et bills concernant les chemins de fer. D'après un journal mensuel, le *Railway-Magazine*, qui s'occupe exclusivement des affaires des chemins de fer, il y a eu 79 bills du

nombre des 118 qui, ayant été examinés préalablement par les commissions nommées à cet effet, ont été soumis à la discussion de la chambre des communes, réunie en comité. On n'en a approuvé que 42, ou le tiers de la totalité du nombre.

On sait que *le privilége* d'aucune société de chemin de fer ne peut dépasser la durée de 99 *ans*. A l'expiration de ce terme, tous les chemins de fer deviendront propriété de l'État. Les sociétés établies s'opposent ainsi constamment à tous les empiétements des autorités qui pourraient leur porter préjudice jusqu'à cette époque.

Le grand chemin de fer du nord de l'Angleterre (Great North of England Railway) a une longueur de 300 *milles anglais*, et ses deux points extrêmes sont Londres et Édimbourg. L'ensemble de l'étendue des chemins de fer existant en ce moment en Angleterre est de 1200 *milles anglais*, et de nouvelles voies de même étendue sont encore en construction. Le tout exige un capital de 60,000,000 de livres sterling, dont les trois quarts ont déjà été payés comptant.

On porte la *vitesse moyenne des machines* sur le chemin de fer de Liverpool, à 20 milles à l'heure pour les wagons des voyageurs, sur les plans de niveau; à 15 milles pour les wagons des marchandises; à 7 milles sur le grand *tunnel* pour les wagons; à 15 milles sur le plan incliné à Sulton, lorsque les chariots sont peu chargés.

Beaucoup de capitaines de bateaux à vapeur estiment la *vitesse* à la mer par le mille géographique des cartes, sans indiquer combien de ces milles ils comptent au degré. Il en résulte que la vitesse extraordinaire qu'ils semblent indiquer rentre dans la limite qu'aucun navire à vapeur paraît n'avoir dépassée jusqu'à ce jour, c'est-à-dire, 14 *milles anglais* par heure, avec la va-

peur seule, et sans compter la marée ni les courants fa-vorables.

De tous les bateaux à vapeur de la Tamise, le steam *le Ruby*, considéré comme le plus vite de tous, à fl parcourt 13 1/2 milles dans une heure. Ce sont de milles que l'amirauté a fait mesurer au bas de la riviè au-dessus de Gravesend, sur la rive droite de la Tami dans l'endroit nommé *Long-Reach*, un espace conten le *mille anglais légal*. C'est cet espace que les steame tant de l'amirauté que des particuliers, parcourent pl sieurs fois, aller et venir, et le terme moyen du tem qu'ils mettent à franchir cette distance, établit l'éche de leur vitesse.

COMPARAISON DES DIFFÉRENTS GENRES DE VITESSE.

La vitesse comparative, calculée par seconde, est 4 pieds pour un homme, 12 pieds pour un cheval, pour un cerf, 43 pour un cheval de race, 88 pour lièvre, 19 pour un bâtiment ordinaire, 82 pour le ven 1800 pour un boulet de canon.

Un steamer, sur un chemin de fer, voyage à rais de 30 milles anglais par heure (environ 10 lieues ou kilomètres), ce qui fait 44 pieds par seconde, ou on fois plus que l'homme marchant d'un pas ordinair quatre fois plus vite qu'un bon cheval, et deux fois pl que le cerf; enfin, la moitié de la vitesse ordinaire du ve Mais l'homme, le cheval, le cerf sont bientôt épuisé le vent même éprouve de fréquents changements, tan que le steamer est toujours uniforme.

Un cheval de course pourrait rivaliser pendant le pr mier mille; mais on connaît une machine locomot qui ferait en un jour plus de chemin que trois cents ch vaux de race. On observera, en outre, qu'un cheval race ne peut porter aucun poids en sus de son cavali

si sa vitesse est de plus d'un mille par deux minutes, tandis que le steamer, dans sa marche rapide, porte toujours le même poids.

Il résulte de là qu'aucun corps ne peut être comparé à la vélocité des locomotives pour la vitesse et la durée du mouvement.

RÉSUMÉ

DE LA PUISSANCE INDUSTRIELLE DE LA GRANDE-BRETAGNE REPRÉSENTÉE PAR LES MACHINES A VAPEUR.

On peut l'interpréter actuellement par 4213 manufactures de toute espèce, dont 245 ne sont pas occupées. Dans ces manufactures sont employées 3050 *machines à vapeur* et 2230 *moulins à vapeur.* Ces machines représentent une force de 68,920 chevaux. Les manufactures occupent 1,428,209 individus, parmi lesquels 16,844 garçons et 16,605 filles au-dessous de 13 ans; 65,792 garçons et 97,998 filles entre 13 et 18 ans; 18,608 femmes et 46,653 hommes de 18 à 21 ans, et 78,144 hommes et 81,565 femmes de plus de 21 ans.

INVENTIONS NOUVELLES.

NAVIGATION AVEC DES BATEAUX A VAPEUR ET A VIS.

Archimède, premier bateau de ce genre. — Ses courses d'essai, ses avantages. — Rapports des journaux sur les courses de *l'Archimède*.— Observation de l'*Edinburgh-Evening-Post*. — Distinctions accordées à l'inventeur.— Courses ultérieures du bateau.

On a observé, au commencement de cet article de la puissance industrielle et mécanique des Anglais, que le nombre des inventions en Angleterre était aussi grand que les combinaisons et les perfectionnements qu'on y

apportait étaient importants. On dira ici que ces perfectionnements sont autant d'inventions nouvelles en elles-mêmes, par l'importance de leurs développements et de leurs résultats, et qu'une invention donne ordinairement lieu à une autre.

Telle est l'invention nouvelle et ingénieuse des bateaux à vapeur et à vis faite par M. *F. P. Smith*, à Lon dres, pour remplacer les roues des bateaux à vapeur pa une vis d'Archimède, pratiquée entre le gouvernail — le bateau, sous la surface de l'eau. Cette découverte été adaptée au bateau à vapeur *l'Archimède*, et a prou ses avantages d'une manière éclatante.

La vis a un diamètre de cinq pieds, et le bateau p conséquent doit prendre six pieds d'eau au moins. On adapté au même axe deux spirales de vis qui agiss dans un sens opposé, ce qui fait que le gouvernail e toujours maintenu dans la même direction par le doub mouvement des vis, parce que celui de l'eau le frap des deux côtés avec une force égale. La machine à va peur de *l'Archimède* n'a qu'une force de 80 chevau ce qui est peu considérable pour un bâtiment de 2 tonneaux, pesant chacun environ 2000 livres.

Le premier trajet fut exécuté de Douvres à Calais; bateau le fit dans le temps le plus court qu'on ait jam mis : dans une heure cinquante-trois minutes. Le paqu bot à vapeur anglais, *le Widgeon*, reconnu pour être plus rapide à la course, partit en même temps que *l'A chimède* et resta en arrière de dix minutes. *L'Archimè* fit ensuite un voyage autour de la Grande-Bretagne, o il toucha les principaux ports du pays, et exécuta de courses d'essai, en présence des autorités de la marin et du commerce.

L'Archimède n'a pas été construit dans le but de fair des trajets rapides, mais de prouver la facilité avec la quelle la force de la vapeur, réunie à celle des voiles

peut être combinée dans le nouvel arrangement d'un bateau dont la capacité de la vis constitue le moyen de propulsion.

La machine, confectionnée dans un atelier d'où l'on n'avait jamais vu sortir de machine destinée pour le service sur mer, n'a pas été construite avec le soin nécessaire, et cependant *l'Archimède* marche avec rapidité. Si toutes les conditions de la construction de sa machine étaient celles des bateaux à vapeur ordinaires, sa rapidité serait extraordinaire. On en a fait l'essai à *Glascow* sur la rivière de Clyde, en se servant des voiles en même temps que de la vis, et la vélocité ayant considérablement augmenté, un succès brillant en a été le résultat.

Le steamer à vis ne diffère pas, dans sa construction, des vaisseaux ordinaires à voiles; il peut se servir de la vis ou de la voile, ou employer simultanément l'un et l'autre moyen d'acheminement ou de propulsion pour doubler sa rapidité. En ôtant la vis, la marche de *l'Archimède*, cinglant par ses seules voiles, prouva que sa rapidité, sous des conditions données, était égale à celle des vaisseaux ordinaires.

Les *avantages* de la vis sur les roues se montrèrent évidemment en tournant le bâtiment. Les bateaux à vapeur de l'ancienne construction doivent, pour tourner, décrire une courbe qui a six fois la longueur du vaisseau, et exigent par conséquent une latitude de mouvement considérable; tandis que *l'Archimède* tournait sur une courbe qui ne dépassait pas cinq quarts de fois sa longueur. Les petits rouages de l'intérieur de la machine à vapeur qui communiquent la rapidité de leur mouvement à l'action de la vis, font moins de bruit que les roues à aubes extérieures des bateaux à vapeur ordinaires; et encore pourra-t-on facilement remédier à celui qu'ils produisent; aussi le mouvement vibratile, le trem-

blement incommode occasionné par les grandes roues, sur les steamers, n'existe point sur *l'Archimède.* Comme d'ailleurs la vis se trouve entièrement submergée dans l'eau froide, l'axe est moins exposé à s'user par le frottement. Un des principaux avantages de la vis est qu'elle ne produit point sur l'eau l'agitation des vagues comme les roues à aubes, et qu'elle évite ainsi aux petites embarcations le danger auquel elles sont exposées par le choc des eaux dans les canaux et petites rivières au passage d'un bateau à vapeur. La surface de l'eau reste parfaitement unie, de manière qne les rives sont également garanties des dégâts que leur fait éprouver le battement impétueux des flots produit par la force de rotation des roues extérieures. Le mouvement vertical de la vis contribue d'ailleurs beaucoup à remuer le limon dans le lit des rivières et à en faciliter l'entraînement par le courant ; de sorte que, d'après le témoignage du capitaine Chappel, directeur du port de Plymouth, l'emploi de la vis est à recommander, ne fût-ce que pour servir à écurer les ports.

Tel est le résumé du rapport d'un journal écossais, l'*Argus de Glascow* (Glascow Argus), sur les courses d'essai de *l'Archimède* sur la Clyde, courses faites par une société d'ingénieurs et de savants que l'inventeur avait invités à cet effet à bord de son vaisseau.

Les rapports des autres journaux s'expriment dans le même sens, et rendent un parfait hommage à l'invention. La Gazette d'Édimbourg (*Edinburgh-Evening-Post*) contient à ce sujet quelques observations sur les avantages particuliers de ce genre de navigation, dont on exposera ici quelques passages.

« La vis pourra être employée avec beaucoup de succès dans les vaisseaux destinés à faire de longs trajets où, pendant les calmes sur mer, les vents faibles ou contraires, le travail des machines peut alterner, selon les cir-

nstances, avec l'action des voiles. Elle peut fonctionner ar un temps quelconque, même par la tempête la plus iolente, parce qu'elle est constamment sous l'eau, tandis qu'un bateau à roues, quand il est jeté sur le côté par un coup de vent, ne reste dans l'eau qu'avec une seule roue. Aussi les bateaux à vis peuvent-ils entrer facilement dans les ports dont l'entrée est étroite, tandis que les larges caisses qui couvrent les roues en empêchent les steamers ordinaires. La vis est une découverte de la plus haute importance pour les navires de guerre, parce que, se trouvant sous l'eau, elle est garantie contre les boulets, que son action ne dépend point de la position horizontale du vaisseau, et que cette action devient d'autant plus forte que le vaisseau tire plus d'eau. Les roues et les caisses qui les couvrent ne permettent d'ailleurs aucune disposition pour placer des canons le long des flancs du vaisseau, de manière que ce grand inconvénient disparaît également avec les roues.

« Dans les courses d'essai que *l'Archimède* exécuta à Edimbourg, il surprit la société savante qui se trouvait à son bord, par les expériences curieuses qu'il fit. Après avoir dirigé le vaisseau sur un certain point, le pilote quitta le gouvernail, et *l'Archimède* continua sa marche sans la moindre déviation vers son but ; telles sont la rectitude et la force avec lesquelles le gouvernail est maintenu dans une direction donnée par le mouvement vertical que la vis produit sous l'eau. Cette circonstance est d'une importance essentielle dans certains cas, et surtout pendant les tempêtes. On tourna ensuite le gouvernail, et le vaisseau fit consécutivement et avec la plus grande facilité, des mouvements circulaires, de manière que la proue du bâtiment forma la périphérie du cercle qu'il décrivait, tandis que le gouvernail se trouvait presque au centre. Chaque tournoiement en cercle accompli fut fait en moins de deux minutes. Dans une

course d'émulation avec *le Forth*, bateau à vapeur à roues, et renommé par sa vélocité, *l'Archimède* l'emporta d'un demi-mille sur une distance de sept milles anglais, qu'il parcourut en trois quarts d'heure, quoique *le Fort*, construit plus légèrement, et muni d'une force de vapeur proportionnellement plus grande, eût plus d'avantages en sa faveur. »

Après cette course, M. Francis P. Smith fut élu, par acclamation, membre de la Société des arts (Society arts) d'Édimbourg, et en reçut un témoignage formel de satisfaction au nom de la science. A Portsmouth l'amiral sir Édouard Codrington assista aux courses d'essai qui y furent faites, et, appréciant pleinement l'invention, il la recommanda à l'attention de la marine royale. A Bristol, le fondateur de la navigation transatlantique des bateaux à vapeur, le capitaine Claggstown résolut d'adapter la vis à un bateau à vapeur gigantesque en construction, destiné au trajet entre l'Angleterre et les États-Unis. Le voyage autour de la Grande-Bretagne, que l'on estime de 1700 milles anglais, fut fait, y compris le séjour que l'on fit dans divers ports, en trois semaines : le vaisseau fit, l'un dans l'autre, dix milles anglais par heure. *L'Archimède* entreprit aussi un voyage de Portsmouth à Oporto, et parcourut cette distance de près de 800 milles anglais, en 69 heures, rapidité qu'aucun autre bateau à vapeur n'a pu égaler jusqu'ici. Il *vissa* ensuite, terme adopté déjà par les Anglais qui désignent ce genre d'acheminement par le verbe « *to screw*, » pour les Pays-Bas, quitta Anvers à 5 heures du matin, afin de se rendre à Amsterdam, navigua par le Texel et le Zuyderzée, et arriva le soir à 7 heures à destination.

CHEMIN DE FER PNEUMATIQUE OU ATMOSPHÉRIQUE DE M. CLEGG (CLEGG'S ATMOSPHERIC RAILWAY).

Pinkus, auteur de l'invention examinée par Lardner et Faraday. — Clegg, exécuteur de l'invention en grand. — Courses d'essai à Bays-Water. — Témoignage du duc Albert. — Idée de l'invention. — Construction de la machine. — Ses avantages. — Épreuves de l'expérience à faire.

Il ne suffit plus aujourd'hui de couper les vagues pour naviguer contre vent et marée ; il ne suffit plus de fendre l'air pour avancer par la force de la vapeur sur des chemins de fer, il a fallu comprimer l'air pour mieux suivre la marche rapide du temps. Cette nouvelle invention est une découverte remarquable par son application ingénieuse, qu'au premier abord on dirait fabuleuse. Elle consiste à adapter à un chemin de fer ordinaire un appareil pneumatique de compression de l'air atmosphérique qui fait marcher les voitures, et qu'on a exécuté avec un succès complet en faisant des courses d'essai.

C'est une invention bien curieuse, qui a réclamé des ressources particulières d'imagination de la part de son auteur, pour vaincre les grandes difficultés qui s'opposaient à son application. Cette idée a été conçue, il y a quelques années, par M. Pinkus, et approuvée dans son nouveau système de chemin de fer, par le savant docteur Lardner et par le célèbre chimiste Faraday. On a vu dans le temps, à Wigmore Street à Londres, un modèle d'une très-petite échelle de ce nouveau genre de chemin de fer exécuté sur une distance de quelques pas. Il paraît que depuis, il a été réservé à M. Clegg de l'exécuter dans ses véritables proportions, tel qu'on le voit aujourd'hui.

Le nouveau chemin de fer pneumatique est établi à *Bays-Water* sur la longueur d'un demi-mille, et se trouve à peu près à trois milles anglais de Londres. Le public

y est admis gratuitement pour faire des courses d'essai qui ont lieu deux fois par semaine. Le duc Albert a assisté à une de ces courses et en a témoigné son entière satisfaction.

Pour avoir une idée de l'invention, tant qu'on peut la donner sans dessins, il faut se représenter un chemin de fer ordinaire au milieu duquel se trouve fixé horizontalement et parallèlement avec les rails ou ornières de fer, un cylindre à peu près de trois quarts de pied de diamètre, dans lequel le vide est produit par une pompe à vapeur qui fait marcher un diaphragme, auquel un train de voitures communique en dehors. C'est le résumé de la chose. Le cylindre qui se prolonge tout le long de la voie entre les ornières, figure pour ainsi dire le récipient ou la retorte de la machine pneumatique. Chacun de ces cylindres est de la longueur d'un mille anglais, et à chaque mille est placé un petit appareil à vapeur, destiné, au moyen d'une forte pompe à air, à produire le vide. Ce sont des tubes cylindriques en fer de fonte qui s'ajustent bout à bout les uns aux autres, de manière à composer le cylindre complet. Chacun de ces tubes a environ 9 pieds de longueur. Les voitures ou wagons sont remorqués par un chariot qui communique extérieurement avec le diaphragme de l'intérieur du cylindre. Le grand problème consistait à établir cette communication du dehors au dedans du cylindre, sans en détruire l'herméticité. La découverte de ce moyen est le procédé le plus ingénieux de l'invention.

C'était là la principale difficulté de l'exécution. Le diaphragme vertical qui, au moyen d'une forte pièce de fer ou espèce de timon, fait marcher le chariot du conducteur, et avec lui, tout le train de voitures qui y est attaché, doit nécessairement couper le cylindre et l'ouvrir par en haut. C'est en effet une rainure formant une gorge saillante qui règne dans toute la longueur du cy-

à sa partie supérieure. Mais comme avant et après
sage du train de voitures, le cylindre doit être
me temps hermétiquement fermé à cause du vide
été produit dans son intérieur, la question était de
uire des tubes qui pussent à volonté être ouverts
més dans le même clin d'œil. M. Clegg a observé
ès s'être occupé de ce problème pendant deux an-
onsécutives, il avait cru la solution impossible;
orsqu'il l'avait trouvée, elle lui semblait si simple
acile, qu'il était étonné qu'un enfant de dix ans
eu la même idée. Il a donc fini par couper le cy-
dans sa partie supérieure de toute sa longueur, en
nt des languettes opposées à la rainure. Ces pièces
tent successivement dans la rainure au fur et à me-
e la marche des chariots et un peu en arrière du
ragme, de manière que la partie du cylindre qui
uve en avant soit toujours hermétiquement fermée.
ame ou espèce de couteau qui effleure les languettes
upapes, et qui les ouvre en les touchant légère-
se trouve pratiquée derrière le diaphragme et en
de cette barre de fer ou timon qui y est adaptée et
it marcher le train de voitures. Dès que le dia-
me a passé une languette ou soupape, elle se re-
d'elle-même. Toutes les languettes sont enduites
extrémité d'une composition de cire et de suif, et
masse est fondue immédiatement après le passage
aphragme par un fer chaud pratiqué dans l'intérieur
lindre, de manière qu'il glisse de son bout ardent
soupape. La machine pneumatique pompe en
temps l'air intérieur du cylindre, et la pression
ir atmosphérique extérieur ferme la soupape plus
nent encore dans sa charnière. Au bout de cinq
tes, le tube est vide d'air et un nouveau train peut
.

s grands avantages de cette invention méritent bien

d'être considérés attentivement. Les frais de construction et de la locomotive de ces chemins de fer, malgré les cylindres qu'on y ajoute, sont moins considérables que ceux des chemins de fer ordinaires, car la pression de l'air fait monter et descendre sans peine, et un seul léger coup de main du conducteur, appliqué à la barre de fer du diaphragme, suffit pour faire aller tout le train. La vélocité du mouvement sur la petite distance donnée est calculée à 25 milles par heure, avec une charge de dix tonneaux. Cette rapidité peut encore être augmentée et même quadruplée. La voie d'essai monte d'un pied sur trente. Les travaux d'art, de nivellement et de terrassement, sont évités pour la plus grande partie, et l'élévation la plus considérable de terrain n'exige point de percée ou de tunnel. Il y a encore une circonstance qui diminue la dépense; c'est que les petites machines à vapeur, échelonnées à côté du chemin, étant de la construction la plus simple, ont besoin de peu de chauffage, et agissent toujours avec toute leur force, tandis que les locomotives ordinaires perdent une grande partie de leur puissance par la résistance que leur opposent les rails ou ornières de fer pour avancer dans leur marche rapide. Les locomotives usent (wear and tear) promptement les ornières et demandent chaque année de grandes sommes pour leur réparation. Le chemin de fer de Clegg n'offre point ces inconvénients. On a acheté pour sa construction les rails que la direction du chemin de fer de Liverpool à Manchester avait vendus comme étant usés et ne pouvant plus servir. Aucun chemin de fer ne saurait expédier les voyageurs à si bas prix et avec autant de commodité que celui de Clegg; car toutes les cinq minutes un nouveau train peut partir, et dès lors on n'a plus à craindre cette affluence pressante, cette extrême précipitation de la foule qui ont souvent donné lieu à des accidents malheureux, parce que tout retard

est facilement réparé par la fréquence des départs. En outre, le mouvement se fait sans bruit et sans inconvénient, car on n'entend point le souffle étourdissant et les explosions saisissantes de la vapeur, on n'éprouve rien de cet ébranlement qui fait trembler involontairement, et auquel les voyageurs sont obligés de se soumettre pour accélérer la course. Ici on glisse doucement en avançant et sans s'en apercevoir, avec une rapidité inconnue jusqu'ici. Or, la plus grande vélocité de la locomotive se détermine par le plus ou le moins de vide que l'on produit dans le cylindre. Il existe en même temps la plus grande sécurité, car d'abord, il est impossible qu'un train en rencontre un autre, ou que les voitures puissent être jetées hors de la voie, parce qu'elles sont toutes retenues par le diaphragme, et celui-ci par le cylindre. Aucun machiniste n'expose sa vie, aucune chaudière ne peut éclater sur le chemin, et aucun train n'a besoin d'attendre jusqu'à ce que le conducteur remplisse la locomotive d'eau et de charbon. Si la résistance de l'air est un obstacle pour avancer avec rapidité, ici elle est la force alliée de l'appareil de voyage, et se neutralise par sa propre puissance. M. Clegg appelle cette invention simple et facile; la simplicité est toujours ce qu'il y a de grand dans la vérité; mais il paraît qu'on peut encore apporter bien des perfectionnements à l'invention, pour la rendre plus simple. La locomotive est aussi rapide que le vent, et arrive sans obstacle plus vite à son but.

Tous ces grands avantages demandent à être pesés à la balance de l'expérience, car il pourrait bien arriver que le train qui ne marche que par le vide s'arrêtât tout d'un coup au milieu de sa course, si le vide venait à lui manquer, ou que le frottement du diaphragme produisît à la longue des dérangements.

RÉSUMÉ

DE L'ESPRIT D'INVENTION DES ANGLAIS, ET OBSERVATIONS SUR QUELQUES DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES.

Tendance de l'industrie mécanique et scientifique. — Lumière et gaz atmosphérique. — Machine à calculer de M. Babbage.

Que de perfectionnements, que d'inventions nouvelles de mécanique, de sciences et d'arts n'y aurait-il pas à décrire, à examiner et à admirer en Angleterre ! Toute l'intelligence anglaise s'y réunit dans la puissance de sa pensée de conception pratique, qui se fortifie à mesure qu'elle se concentre. Une volonté grave et inébranlable, une ténacité de persévérance à toute épreuve, saisissent les besoins du temps, sans ménager les moments, les frais ni les efforts de travail, pour dominer les intérêts de l'époque. L'Anglais, afin d'arriver au perfectionnement de l'utilité d'une seule pensée pratique qu'il a conçue, s'en emparera avec toute la force de son intelligence, pour ne s'en désister que lorsqu'il aura donné un corps à sa pensée pour la réaliser. C'est la tendance générale et irrésistible de son *industrie mercantile, mécanique et scientifique*. La vérité dont il s'occupe lui paraît si positive dans ses recherches, que rien n'est trop hasardé, ou que l'Anglais ne hasarde pour la mettre en évidence. Bien des idées, en fait de calculs mécaniques, qui ont passé sur le continent pour des rêveries, ont trouvé leur réalisation en Angleterre, et on a souvent contesté la possibilité d'une chose, lorsqu'elle y était déjà exécutée, et que l'on annonçait le succès qu'elle avait obtenu, parce qu'on n'aurait point eu les ressources matérielles pour le lui assurer dans d'autres pays.

On indiquera ici quelques inventions particulières qui suffiront pour caractériser l'esprit des découvertes scientifiques des Anglais, et leurs combinaisons mécaniques

dans l'application qu'ils parviennent à en faire à force de patience et de persévérance infatigable.

On a pu voir, il y a quelque temps, dans Moorgate street, quartier de la banque de Londres, une *nouvelle lumière* qui produira, dit-on, une révolution entière dans le système d'éclairage connu jusqu'à présent, lorsqu'on aura fait les expériences nécessaires pour l'appliquer généralement.

Cette lumière est le produit de l'*air atmosphérique* et n'est autre chose que du gaz. Une lampe, d'une construction aussi ingénieuse que simple, admet l'air courant, tel qu'il se comporte, et le combine avec des huiles volatiles, dont la science jusqu'ici n'avait fait aucun emploi d'une utilité générale.

Le *gaz atmosphérique*, étant plus brillant que celui de la houille, a l'avantage d'être *inexplosible*. On n'a plus besoin, par cette découverte, de gazomètre ni de tuyaux souterrains, ni d'usines, ni de tout l'attirail dispendieux des établissements de gaz à la houille. Un appartement, une maison, toute usine quelconque peut avoir du gaz au moyen du nouvel appareil simple et portatif. Ce procédé présenterait d'ailleurs sur le gaz de houille une économie qui ne serait pas moins de 50 pour 100, tout en produisant le double de la force ordinaire.

Le paradoxe hydrostatique, dit Bulwer, était connu dans son principe depuis deux siècles avant qu'on l'appliquât aux manufactures, parce que l'art de construire des machines n'était point arrivé à ce degré de perfectionnement auquel l'ont porté les progrès étonnants de la mécanique. Presque toutes les fortes pressions dont les arts ont besoin sont fondées aujourd'hui sur ce principe et produites par la presse de Bramah.

Il existe à Londres une *invention étonnante* dont on a trop peu parlé et dont on ne parle plus, parce qu'elle ne se rapporte pas immédiatement à l'utilité générale des

intérêts matériels ; mais elle n'en est pas moins positive dans son application aux sciences exactes, et elle est d'autant plus remarquable dans son genre, que la conception est prodigieuse dans son exécution. Bulwer est le seul qui en ait de nouveau fait mention, il y a quelques années, dans son ouvrage sur l'Angleterre.

C'est l'invention de la *machine à calculer de M. Babbage,* savant mathématicien dont la modestie et la simplicité ne semblent être que l'apanage du véritable mérite qui le distingue. Il aurait eu sans doute plus de succès et acquis des richesses, s'il avait inventé une nouvelle machine à vapeur ou à filer, qui aurait été d'une utilité industrielle et d'une application immédiate pour les fabriques et les manufactures ; mais il n'en est pas moins vrai que dans le pays même des calculs, son invention de *la machine à calculer* est une des plus remarquables de ce siècle des inventions.

Cette machine ne doit pas être confondue avec les essais qui ont été faits antérieurement : elle ne se borne pas à résoudre des problèmes isolés ; elle produit une multitude de résultats d'après des lois données. L'objet principal de son application est de *construire des tables mathématiques*, conformément au procédé et à la *méthode des différences*, *et d'imprimer sur des planches en cuivre* les tables qu'elle a construites.

Dans le principe de sa mécanique, la machine est fondée sur des recherches particulières dont l'application a motivé sa construction. Elle indique par ses combinaisons les progrès futurs des sciences mathématiques, et ce résultat, dit Bulwer avec raison, sera peut-être le plus étonnant qu'obtiendra un jour cette remarquable découverte.

L'auteur ingénieux et profond, en méditant l'exécution de son appareil, n'avait d'abord d'autre but que de produire une machine qui fût à même de construire des

toutes les fonctions les plus variées, mais dont e différence serait constante. Ce seul résultat t déjà assuré une utilité d'application très- ır l'exactitude que les tables n'auraient pu ob- aucun autre moyen. Mais la machine présente ıcultés d'une plus haute portée, sans être encore ent perfectionnée dans ses profondes combinai- Babbage était occupé dernièrement à la recons- à y apporter des changements importants. Elle ommément la capacité de supputer des tables, r de différence constante, et d'y en réunir l'une nature si compliquée, « que l'*analyse ma- ue* devra elle-même être perfectionnée avant de en saisir les lois. » Ces résultats étonnants de sons, résultats déjà obtenus, font espérer que ne, arrivée à l'état de perfection dont elle sera le, « *pourra résoudre les problèmes généraux les pliqués de la pure analyse.* »

sont les supputations remarquables des mathé- appliquées aux combinaisons de la mécanique, ultats qu'elles ont eus par une des découvertes admirables de nos jours. Elles sont propres à es grands progrès de l'esprit d'invention des our tout ce qui se rapporte à l'application des es sciences exactes et à l'utilité positive des lois rment la base; elles prouvent un talent éminent ption pratique, et constituent les titres de gloire ssance industrielle et mécanique qui leur appar-

ARTICLE VI.

CAUSES DE LA PUISSANCE POLITIQUE ET COMMERCIALE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Principe de sa puissance politique et commerciale. — Sources de ses richesses et de son influence. — Aspect de sa puissance. — Ses possessions aux Indes orientales. — Leur étendue. — Leur population. — Leur force armée. — Étude des causes et des conséquences de la grandeur de l'Angleterre. — Réseau des points fortifiés en Europe, en Afrique, en Asie, occupés par les Anglais. — Moyens de transport et de communication avec les deux Indes. — Filet de colonies dans les cinq parties du globe. — Principe de protection et principe de puissance. — Empire des Indes administré par une société de marchands. — Chemins directs des Indes orientales. — Principe vital de la puissance matérielle, morale et religieuse de l'Angleterre. — Probabilités en cas de crise politique.

La puissance industrielle et mécanique de l'Angleterre, après avoir réuni autour d'elle, dans le domaine de ses inventions, les éléments du feu, de l'eau et de l'air, pour les dominer et les faire servir à ses intérêts industriels, afin de consolider son influence et sa grandeur par le moyen de ces agents mêmes, alliés ardents et dociles du génie des découvertes et de celui du négoce, de ces agents qui sillonnent les mers et fendent les airs en courant les chemins de fer avec une rapidité inconnue jusqu'ici, ou qui compriment l'atmosphère pour augmenter leur vélocité, cette puissance a trouvé les *garanties morales et intellectuelles* de son existence dans celle du principe de sa politique et de son commerce. Ce principe est tout à la fois le mobile, la cause et la conséquence de l'*influence universelle de sa grandeur*, et de la nécessité de la soutenir par l'extension toujours croissante de ses limites dans les hémisphères où elle domine.

La puissance politique et commerciale de l'Angleterre est grande et imposante; personne n'en doutera.

Il n'y a point de peuple dans l'histoire qui ait été

ntreprenant, sous le rapport du commerce, que le euple anglo-saxon, à l'exception peut-être des Phéniciens, si célèbres dans l'histoire maritime des peuples, u berceau même de l'enfance de la navigation d'antique némoire.

La Grande-Bretagne offre aujourd'hui au monde civilisé l'aspect d'une puissance commerçante qui, par 'esprit d'entreprise qui la distingue, s'étend dans toutes es parties du globe. Elle est en même temps le centre de a circulation des richessés de toutes les nations par la position géographique qu'elle occupe et qui la met en possession du contrôle des voies d'exportations et d'importations du commerce sur les mers qui l'entourent. La force de ses positions militaires dans les deux hémisphères peut être évaluée en ce moment à un million de soldats sous les armes. Ses combats continuels dans le vaste Orient servent à former ses officiers dans l'art militaire, tandis que ses armées tirent pour la plupart leur entretien des contrées qu'elles envahissent. La force de la vapeur s'est jointe à ses ressources pour rapprocher toutes les parties du monde où elle domine, et faire disparaître les longueurs, les distances et les difficultés des communications. D'après les dernières expériences, on aura à s'attendre à de nouveaux résultats et à des conséquences plus importantes encore de ce puissant agent de commerce dans son action accélérée et dans son application à l'art de la guerre.

L'Angleterre a couvert le monde de ses colonies, et c'est par elles qu'elle est devenue non-seulement une des nations les plus puissantes et les plus riches, mais encore elle a peuplé de sa race des continents entiers : elle y a répandu sa langue, ses mœurs, sa nationalité et son nom, et leur a préparé une durée et une influence calculées pour des siècles. Enfin, elle a su amalgamer à son système les éléments étrangers à ses intérêts pour les faire servir à sa gloire. Un esprit dominant d'entreprise et une prudence

audacieuse sont des qualités qui semblent constituer, pour ainsi dire, *les vertus chevaleresques* des nations commerçantes.

La puissance de l'Angleterre, créée par l'étendue de son commerce, est fondée dans ses colonies sur le principe de son origine même. *Les possessions britanniques dans les Indes orientales* en sont les plus vastes, les plus importantes, et forment une des sources principales de ses richesses et de son influence. Ces possessions, sur une surface d'à peu près *cinq cent mille lieues carrées anglaises*, contiennent une population de *cent millions d'habitants*. Il en résulte que le royaume uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, dont la surface est de *seize mille lieues carrées*, et la population de *vingt-quatre millions*, possède en Asie, dans un éloignement de plusieurs milliers de lieues, une colonie presque cinq fois plus grande et plus populeuse que la mère patrie. Mais cet empire britannique des Indes orientales paraîtrait encore beaucoup plus vaste, si on y ajoutait toutes les possessions médiates et les États suzerains où domine la puissance anglaise. Il en résulterait une surface géographique qui égalerait celle de toute la partie occidentale de l'Europe. Environ *trente mille Anglais* seulement sont répandus sur cet immense territoire. Il y en a à peu près 21,000 formant la *force armée européenne* et 4 à 5,000 officiers qui servent dans l'armée indienne, composée de 190,000 hommes. Le nombre des employés du gouvernement est porté à 1,100, et on compte enfin 2 à 3,000 Anglais possessionnés dans le pays.

Cette faible occupation ne prouverait point encore l'importance des Indes orientales pour la mère patrie. C'est qu'il faut calculer les revenus territoriaux, la proportion dans laquelle ils se trouvent par rapport aux dépenses, le montant de l'échange annuel des productions entre l'Angleterre et les Indes, et, avant tout, mettre en

ligne de compte les avantages que procure aux Anglais leur suprématie dans les mers orientales depuis la Chine jusqu'au pays de Van Diémen et au cap de Bonne-Espéance. Ce n'est qu'en combinant toutes ces circonstances que l'on reconnaîtra les sources immenses des richesses et de la puissance de la Grande-Bretagne.

L'accroissement étonnant de sa puissance politique et commerciale, considérée dans ses *causes*, ses *résultats*, et ses *conséquences*, serait un objet digne des recherches de l'historien et des méditations du philosophe; il le serait surtout de l'homme d'État appelé à diriger les intérêts politiques et à fonder l'avenir même des sociétés civilisées. Il demanderait une étude approfondie des causes particulières qui ont élevé l'Angleterre à ce degré remarquable de force et de prospérité qui la distingue et la rend l'arbitre des mers les plus lointaines. Cette étude offrirait des enseignements utiles pour la conduite des États et trouverait peut-être une de *ses sources principales* dans le développement progressif des dispositions naturelles du caractère national des Anglais, dirigé constamment vers un même et seul but, qui est celui *de dominer souverainement et universellement par son ambition commerciale et industrielle.*

C'est cette persévérance infatigable dans la poursuite de ce but, qualité éminente de la ténacité de leur caractère fier et entier, c'est le système soutenu de leur conduite, cette suite dans leurs idées claires, précises et nettes, toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts matériels, sans s'arrêter aux moyens de soutenir leur principe et de le faire valoir, lorsque ces intérêts paraissent compromis; ce sont enfin toutes ces conditions réunies qui semblent leur avoir assuré le trident des mers lointaines et les rendre si aptes à les dominer par le moyen de leurs forteresses ambulantes ou de leurs villes flottantes.

C'est ainsi qu'ils sont parvenus à envelopper l'*Europe*,

l'*Asie* et l'*Afrique* d'un *réseau de points fortifiés* de la plus haute importance stratégique, dans l'espace de moins d'un siècle, où ils se sont pénétrés de toutes les prévisions d'un conflit général qui pourrait avoir lieu, lorsque, dans le cours des temps, le développement progressif d'intérêts matériels d'autres États se trouvera froissé ou lésé par leur anticipation et leur domination exclusive. C'est ainsi que l'Angleterre s'est mise en possession de *Gibraltar* qui domine tout à la fois l'entrée de la Méditerranée et l'océan Atlantique, appuyant ses opérations sur une ligne de défense prolongée, qui présente d'un côté *Corfou*, de l'autre la citadelle de *la Valette* et toutes les fortifications imposantes de l'île de *Malte;* d'un point militaire comme celui de *Helgoland* qui sert de sentinelle avancée dans la mer du Nord. *En Afrique,* l'Angleterre commande aux côtes de *Guinée,* à l'*île de France,* au *cap de Bonne-Espérance.* Dans l'immense *Océan du Sud,* elle est maîtresse absolue, sans concurrence, sans rivaux, et impose à la Chine. Elle domine les mers depuis *Suez* jusqu'à *Canton,* où elle fait la loi aux Chinois, ayant occupé l'*île de Tchu-san* dans la mer Chinoise forcé l'entrée du Tigre. Elle a enfin occupé le point si important d'*Aden,* qui pourra un jour lui valoir un royaume : elle l'a occupé en l'achetant du scheik qui y résidait, pour 30,000 talaries; elle a pris possession de l'île de Karrak (*) dans le golfe Persique qui domine l'embouchure de l'Euphrate, pour être maîtresse du golfe et lier ses vastes possessions depuis les *Seychélies* jusqu'au delà de l'*Indus. La ville d'Aden,* située dans une péninsule montagneuse, à l'extrémité sud de l'Arabie, sur une langue de terre qui s'avance entre la mer et un petit golfe à l'ouest, a été fortifiée par les Anglais d'une manière

(*) D'après les meilleurs ouvrages géographiques, *Karrak* ou *Karrek* doit être écrit : *Charedsck.* C'est aussi le nom de la citadelle et de la ville qui se trouvent dans cette île.

ıidable, avec peu d'efforts, parce que la nature a
ıré l'endroit d'une chaîne de montagnes en demi-
e, qui s'élèvent presqu'à pic. Du côté du continent,
'ortifications sont aussi indispensables pour les An-
, car les Arabes ne cessent de les inquiéter, au point
souvent on trouve les sentinelles assassinées à leur
e. D'ailleurs, pour le moment, il n'y a point de pro-
lité que les nouveaux possesseurs d'Aden parviennent
ıtôt à établir des relations régulières avec l'intérieur
ays; mais leur persévérance n'en sera point ébranlée.
nt dans la place une garnison de 2,000 hommes, et
obligés de l'approvisionner par mer.
n ne parlera point ici de l'occupation de *Busheer*,
entourée de murs et flanquée de tours, *sur le golfe*
sique, dans une position très-importante sur le côté
Farsistan, à trente lieues à peu près des bouches de
ıphrate, et à l'extrémité d'une presqu'île qui, s'avan-
t à trois lieues dans la mer, reçoit de grandes impor-
ons de denrées des Indes, de draps et autres articles
nufacturés d'Angleterre, et entretient un commerce
-actif d'exportation avec tout l'Orient. La compagnie
laise des Indes orientales y a une factorerie et un agent.
st un point militaire dans une contrée abondante en
its délicieux, entourée des pays les plus fertiles de la
se, qui offrent les beaux pâturages et les chevaux
ellents de Shiras, dans une contrée où une armée
ıbreuse menacerait tout à la fois l'Égypte et l'Asie
eure, en combinant ses opérations avec les côtes de
yrie, ou en imposant à la Perse. On ne parlera point
l'autres points également importants dans les colonies
Indes orientales; mais on observera que c'est la po-
ue de la puissance et du génie du commerce qui,
rès l'étendue de son échelle, doit nécessairement
randir et envahir pour prospérer, parce que c'est le
ımerce de l'univers qu'elle embrasse. Ce commerce

soutient la puissance de la nation, et c'est cette puissance qui, à son tour, le soutient et le protége.

Ajoutez à cela la grande facilité des moyens de transport, produite par toutes les inventions nouvelles et par les perfectionnements qu'on y apporte continuellement, et vous aurez une idée de la *puissance politique, réunie à la puissance industrielle et mécanique d'un empire de négoce* qui, dans sa fière ambition de richesse et de domination, ne connaît de limites que celles du globe entier pour faire le commerce de l'univers. Ce sont surtout *ces moyens prodigieux de transport* qui, en cas de besoin, mettent la Grande-Bretagne à même de faire passer dans un mois, dans quinze jours même, d'Europe en Asie, d'un continent à l'autre, des forces armées comme un ballot de marchandises qu'un négociant expédie par un bateau à vapeur, pour être reçu à terme par son correspondant et être payable à vue par les ressources du pays sur lequel il a été tracé.

L'État britannique, dont la puissance et la grandeur dépendent si essentiellement de l'étendue et de la prospérité de son commerce, ne manque jamais de tirer parti de ses succès politiques au profit de ses intérêts commerciaux. Pour faciliter les communications entre l'Asie centrale et l'Inde, on a autorisé les résidents anglais, à Hérat et à Kaboul, de délivrer aux caravanes des bons sur les caisses publiques de Calcutta et de Bombay, arrangement extrêmement avantageux au commerce. Encore en 1831, la permission de passer l'Indus inférieur ne fut accordée que très-difficilement à un envoyé même de la Grande-Bretagne, tandis qu'aujourd'hui on y a établi une navigation de bateaux à vapeur. Aussi a-t-on le projet de creuser un canal entre Ludianah, sur le Sutledsch, qui se jette dans l'Indus, et Karnahl sur le Gange, pour réunir ces deux rivières principales des Indes orientales. Enfin, on n'épargne ni frais, ni efforts pour accélérer autant

possible les communications avec l'Europe. On se ɔose de suivre à cet effet deux systèmes différents et ɘs combiner ensemble.

es Anglais appellent ces projets, *le système compré- ·if* et *le système précurseur.* Le dernier a pour but la munication la plus accélérée avec l'Europe, par le ·en des bateaux à vapeur qui font le trajet entre *Bom- Suez* et le *golfe Persique;* le premier est calculé pour :re en rapport tous les points importants des Indes : l'Europe, en établissant des courses régulières. De ıds bateaux à vapeur, de la force de 5 à 600 chevaux, : destinés, en partant de Calcutta, à toucher à Madras, lan, l'île Maurice, le cap de Bonne-Espérance, Sainte- ène et les possessions anglaises sur les côtes d'A- ue.

n a pu voir, par les annonces des journaux anglais, ıne nouvelle compagnie de bateaux à vapeur s'est for- : à Londres pour l'exécution de ce plan. Elle se pro- ɘ de disposer ces bateaux de manière à pouvoir se ɜndre contre toute attaque, et de faire partir chaque ıs, à jour fixe, un bateau d'Angleterre et un autre Calcutta. Le trajet d'Angleterre à Alexandrie est cal- é à 15 jours; à Ceylan, à 35 ou 37 jours; jus- ı Madras, de 38 à 40; et jusqu'à Calcutta de 42 à 45 :s.

a société des bateaux à vapeur de la Méditerranée a clu avec les commissaires de la compagnie dite « Com- hensive » de bateaux à vapeur de Calcutta, une con- tion d'après laquelle ces deux sociétés se réunissent r établir entre *Suez* et *Calcutta* des bateaux à vapeur de o tonnes et de la force de 500 chevaux. La compagnie Indes orientales y contribuera pour la somme de ,000 livres sterling dans l'espace de cinq ans.

e trajet d'Angleterre à Bombay, aux Indes orientales, ait aujourd'hui en six semaines tout au plus; et celui

d'Amérique en moins de quinze jours. Ces communications sont maintenant aussi régulières que le service de poste sur le continent. On fait peut-être encore de plus grands efforts pour accélérer celles avec les *Indes occidentales*, surtout avec les États-Unis *de l'Amérique*. Les journaux anglais ont annoncé qu'on est occupé en ce moment, à *Bristol*, de la construction d'un bateau à vapeur en fer, qu'on nommera *Mammouth*, et qui surpassera tout ce qu'on a vu jusqu'ici d'extraordinaire en ce genre. Il sera du port de 3,600 tonnes, et ses machines auront la force de mille chevaux. Avec ce bateau, le trajet d'Angleterre à New-York se fera en *dix jours*.

L'Angleterre, non contente d'avoir enveloppé l'Europe, l'Afrique et l'Asie d'un réseau de points fortifiés, pour protéger son commerce et lui assurer des voies d'exploitation toujours plus étendues, a mis en même temps pied à terre dans toutes les cinq parties du monde, et entouré le globe entier d'un *filet de colonies* et de dépôts de marchandises. Ses vaisseaux pénètrent jusque près des deux pôles couverts de glaces éternelles, et traversent la ligne où le soleil lance ses rayons perpendiculairement sur la tête de ses colons. Des bateaux à vapeur anglais vont à Drontheim, en Norwége, et plus loin à Hammerfest, près du cap Nord, pointe la plus septentrionale du continent européen. Les groupes des îles les plus importantes du grand Océan, ceux de la Nouvelle-Zélande, sont occupés par les Anglais. Leur influence s'étend dans le cœur de l'Asie, et ils dominent aux Indes orientales, jusqu'au delà du Gange. Ils ont formé une enceinte d'établissements autour du continent de l'Australie, dont on connaît à peine les limites ; ils commandent à la presque totalité des îles aux Indes occidentales, au pays qui s'étend le long du fleuve Saint-Laurent, et aux îles de ses embouchures ; leurs chasseurs passent les hautes montagnes de rochers et s'avancent jusque sur les côtes de la

mer Pacifique ; ils sillonnent toutes les mers avec leurs bateaux à vapeur, et ont établi une station de relâche et de rafraîchissements aux îles de Falkland, pour ceux de leurs vaisseaux qui doublent le passage dangereux du cap de Horn.

On observera ici qu'une compagnie française est occupée en ce moment de préparer les voies nécessaires pour l'exécution de l'entreprise méritante de creuser un canal à travers l'isthme de Panama, afin de réunir la mer Atlantique avec l'océan Pacifique, et éviter le passage périlleux du cap de Horn, tout en abrégeant de deux mois la durée du trajet. Un vaisseau qui part de Philadelphie, sur la côte orientale des États-Unis, pour l'embouchure de la Columbia, sur la côte occidentale de l'Amérique, doit faire à présent, en passant autour du cap de Horn, sur la pointe méridionale de l'Amérique, 15,000 lieues maritimes. Lorsqu'il pourra s'y rendre par le canal, qui devait être commencé par M. Morel, directeur de cette entreprise, au printemps de 1841, et achevé dans cinq ou six ans, coûtant seize millions de francs, il abrégera son trajet de 9,000 lieues maritimes. Les conséquences qui résulteront de cette utile entreprise seront incalculables pour la civilisation de l'intérieur de l'Amérique, de ses côtes occidentales, les îles de l'océan Pacifique, le commerce et la politique de toute l'Europe. L'Angleterre gagnera une voie de communication directe avec la Chine. Cependant, depuis les dernières notions publiées par les journaux sur cette entreprise, qui devait avoir été commencée, on n'en a plus entendu parler.

Poursuivant ses projets de routes nouvelles dans les autres parties du monde, cette puissance a essayé dernièrement avec succès d'ouvrir l'Euphrate à la navigation; elle a armé une expédition pour exploiter jusqu'à Sego le Niger (ou Djolliba), fleuve de l'Afrique occidentale, artère principale et mystérieuse de l'intérieur de ce vaste

pays, et dont on ignore le cours cherché depuis si longtemps. L'intrépide et entreprenant Écossais Mungo-Park est le premier qui, le 20 juillet 1796, ait découvert ce fleuve, que les Anglais continuent de faire explorer, dans le but de fonder des établissements sur les deux rives de cet immense cours d'eau, et depuis Ségo, à travers tout le pays, jusqu'au Gambia.

L'Angleterre n'a pas manqué d'examiner la côte d'*Abyssinie;* elle y a acquis depuis quelque temps un territoire inculte, et s'est mise en possession, au moyen d'une indemnité de 1500 *écus*, du port de *Tadschura*, d'où les caravanes ont l'habitude de se rendre à *Schoa.* C'est à la suite de l'apparition de quelques voyageurs français dans ces contrées que le colonel Haines, commandant d'Aden, a fait l'acquisition de ce port, et qu'il a sévèrement enjoint aux autorités locales de ne permettre à aucun Français l'entrée de l'intérieur du pays. La position importante d'Aden servira aussi aux Anglais de point de départ, d'où ils pourront sans difficulté mettre à exécution leurs projets sur la côte d'Abyssinie. Il est d'abord de leur intérêt d'attirer le commerce du café de Mokha sur le littoral et d'établir des relations avec le souverain de ce pays. Aussi le commandant d'Aden a-t-il envoyé dernièrement au roi de Schoa (Choa) des canons et 100,000 talaries en cadeau.

Partout où arrivent les Anglais, poussés par leur esprit d'entreprise et leur ambition commerciale, partout ils portent jusqu'aux dernières limites du globe la civilisation européenne, avec ses bienfaits et ses vices, leurs institutions et leur croyance, le luxe et la Bible, les tribunaux des jurés, la presse et les journaux. C'est ainsi que dans la *Nouvelle-Galles du Sud* il paraît aujourd'hui 29 gazettes, dont l'une, le *Sidney-Monitor*, est publiée tous les jours; au pays de Van-Diémen, 8 journaux; dans l'*Australie du Sud* 4, et à la *Nouvelle-Zélande* 2.

Au milieu de tant de conquêtes et d'établissements, on dira que les Anglais sont donc un peuple guerrier qui a besoin de faire la guerre et de se distinguer par de hauts faits d'armes, comme les Français, ou comme autrefois les Espagnols et les Portugais. Mais les Anglais ne sont pas un peuple guerrier; c'est une nation éminemment commerçante; ils ne font la guerre et n'étendent leurs conquêtes que pour faire le commerce, par la nécessité même où ils se trouvent d'étendre leurs relations commerciales, parce que les propres ressources de la mère patrie ne sauraient suffire pour assurer la grandeur et la puissance de leur empire commerçant. C'est enfin la nécessité de soutenir leur influence par l'étendue même de leur prépondérance industrielle, qui les force d'ouvrir aux produits de leurs fabriques des débouchés toujours sûrs, des débits plus considérables, et par conséquent de nouvelles voies d'exportation. Il arrive aux Anglais ce qui jadis arriva aux Romains: une conquête en entraîne nécessairement une autre, parce que toute nouvelle acquisition doit à son tour être défendue par une autre. C'est par cette raison qu'ils ont franchi l'Indus, et que leur influence s'étend, au moins médiatement, jusqu'à l'intérieur du Tourkestan. L'anarchie qui règne dans le pays des Sigs doit aussi finalement se terminer par une conquête de la part des Anglais comme moyen de ramener l'ordre et le calme dans le pays.

Ainsi l'Angleterre n'est pas un État conquérant; elle ne cherche point à faire des conquêtes, et quand elle occupe un nouveau pays, elle ne fait que céder à l'urgence des circonstances. Elle n'a pas pensé, en faisant ses premières conquêtes aux Indes, de soumettre le pays à sa domination jusqu'au Gange; elle n'y a été forcée qu'insensiblement dans le cours des temps. Jamais aucun peuple n'a eu des possessions aussi éloignées que la nation anglaise, et presque toutes ont été acquises par l'*esprit*

d'entreprise et de commerce. Quoi qu'il en soit, l'empire britannique aux *Indes orientales* appartient encore à présent, avec ses *cent millions d'habitants* et avec presque autant de population dans les pays tributaires, *à une société de marchands* qui seule possède le droit de l'administration. La protection que ces possessions si étendues réclament de la mère patrie, *c'est la politique du pays*, et si l'on veut, sans intention même d'agrandissement ou de conquête ; mais le fait est que le commerce a toujours anticipé sur les opérations du gouvernement : c'est lui qui a placé 150 millions d'Asiatiques sous la domination britannique. D'ailleurs chaque année bien des milliers d'Anglais se rendent aux Indes et dans la mer du Sud pour des intérêts d'industrie ou de spéculation, et ne cessent point, établis dans ces contrées lointaines, de réclamer la protection de l'Angleterre, protection à laquelle ils ont, dans leur patrie, un droit incontestable. Il en résulte des conquêtes, telles que, dans les derniers temps, les îles de la *Nouvelle-Zélande*, où déjà depuis vingt ans des colons anglais s'étaient établis sans le secours du gouvernement : aujourd'hui ils ont demandé avec instance, à la suite de la grande concurrence des établissements, la protection de la mère patrie. Il a fallu la leur accorder par une prise de possession formelle du pays, ce qui n'a été contesté par aucune autorité. Les deux îles de la Nouvelle-Zélande sont assez grandes, fertiles, et ont un climat excellent ; elles peuvent suffire à l'entretien d'une population de dix millions d'habitants, et sous peu d'années le gouvernement pourra y établir un dépôt principal de ses flottes de guerre dans les mers des Indes. Les ports sont vastes et sûrs ; le bois de construction s'y trouve en abondance et d'une qualité supérieure.

Il n'est pas assez généralement connu que déjà, depuis nombre d'années, l'ancien système erroné, d'après lequel les colonies transatlantiques étaient entièrement dé-

lantes de la mère patrie, a été aboli. Toutes les na-
s, dans les possessions britanniques hors de l'Europe,
presque le même droit que l'Angleterre, et les pro-
s de ces pays peuvent être exportés, sans de grands
ts, dans toutes les parties du monde. C'est ainsi
les Français emportent de l'indigo et autres produits
Bengale, sans toutefois importer en Angleterre les
luits des colonies anglaises.

y a maintenant dans le Canada et les pays qui y
rtiennent, 1,500,000 hommes, pour la plupart An-
ou leurs descendants ; dans l'Inde occidentale, en-
n 1 million ; en Australie, près de 200,000, ces
iers Anglais, presque sans exception. A Maurice, à
an, et sur le continent de l'Inde, le nombre des
rés anglais augmente considérablement ; la culture
produits de ces pays et le commerce font l'objet
cipal de leurs occupations.

es émigrations entreprises dans un but de commerce
industrie sont aussi la conséquence naturelle de la
tion géographique des îles Britanniques, à mesure
leur population augmente, afin de trouver des dé-
hés pour se répandre hors du pays.

Angleterre ne saurait se soutenir à la hauteur de sa
ance que par ses colonies ; car elles sont avanta-
es à tous les grands intérêts de la mère patrie : elles
êchent la dépréciation entière des capitaux dans l'o-
nte Angleterre ; ouvrent à la population indigente
perspective pour l'acquisition de propriétés, con-
nent les produits de ses manufactures, et font naître
ouveaux marchés à l'activité de ceux qui sont restés
le pays natal.

y a beaucoup de gens à Londres qui ont placé toute
fortune en hypothèques sur l'Océanie, à dix pour
d'intérêt. La compagnie d'Australie a fait valoir
,000 livres sterling en vaisseaux, chantiers, affaires

de banque et d'acquisition de terrain dans la partie méridionale de cette nouvelle terre. La colonisation, aux risques et dépens des particuliers, était générale dans le dix-septième siècle ; plus tard, elle n'avait lieu que sous la protection et la direction du gouvernement : aujourd'hui, elle semble avoir pris une vogue qui est devenue une espèce de manie. Les spéculateurs y trouveront toujours une riche mine à exploiter. Le grand événement des colonisations modernes paraît d'ailleurs être souvent le résultat d'une *nécessité intérieure*. On dira enfin que c'est le *commerce qui fait les conquêtes et le gouvernement qui en prend possession.*

Une chose dont les annales de l'histoire n'offrent point d'exemple, c'est l'existence du vaste empire des *Indes orientales*, administré par une *société de marchands*, appuyée sur une armée de 190,000 hommes. Leur résidence est à Londres, d'où cette Inde britannique est dirigée par le *East-India-House.* C'est là que se trouvent les grandes salles d'assemblée de la direction et des actionnaires, les comptoirs, les bureaux, les immenses archives, la bibliothèque la plus riche en manuscrits orientaux, le musée et les collections curieuses des Indes, les idoles et les images des Indous, les pagodes, les drapeaux conquis sur *Tippo-Saïb*, et son tigre mécanique qui déchire la poitrine des Anglais étendus sous ses griffes, lorsqu'on met en mouvement l'horloge pratiquée dans son intérieur ; souvenir historique bien significatif.

La direction de la compagnie donne de Londres ses instructions et ses impulsions aux autorités exécutives indiennes, qui s'entendent avec le gouvernement représenté par un tribunal indien de contrôle. La partie théorique et scientifique des affaires est dirigée par les *Examiners*, ainsi qualifiés, lesquels sont les hommes d'État de la compagnie et de son immense influence, mais qui

ne parlent point de leur importance : tels sont MM. Peacock, Mill, Grant, et le directeur sir Hobhouse.

L'Angleterre, dans l'étendue de ses ressources, semble éprouver le besoin d'ouvrir des voies nouvelles de communication pour établir un *chemin direct* aux Indes orientales, au sein même du vaste empire de ses colonies. Elle a pour cela deux moyens : d'abord, celui d'établir une communication des rives de l'Indoustan à la Méditerranée par le *golfe Persique*, par l'*Euphrate* et la *Syrie*. Elle a soigneusement étudié ce projet qui présente de grandes difficultés. Elle a trouvé occasion, en attendant, par prévision, de se mettre en possession du *golfe de Busheer*, par l'occupation de la ville de ce nom qui commande l'embouchure de l'Euphrate dans le golfe Persique. L'autre moyen de voie directe serait d'établir des mêmes rives de l'Indoustan une communication avec la Méditerranée, en remontant la *mer Rouge* et traversant l'*isthme de Suez*. Cette communication directe et rapide qui abrégerait le voyage d'une énorme distance, rapprocherait particulièrement l'Angleterre de ses vastes colonies et lui serait d'un avantage immense. C'est d'ailleurs le chemin que le commerce de l'Inde a suivi pendant un long espace de temps, du moyen âge jusqu'à la conquête de *Gengis-khan*, et que les Grecs de Constantinople avaient découvert, après que l'Égypte fut enlevée aux Romains par les Arabes. Cette route de l'Europe aux Indes par l'isthme de Suez, plus courte et plus économique que toutes les autres, paraît destinée à être ouverte un jour par un État commerçant. La distance de Bombay à Suez est à peu près de 6,500 milles anglais, et peut être franchie en 36 jours, tandis que le trajet autour du cap de Bonne-Espérance est de 15,000 milles, et ne peut être fait que rarement en moins de trois mois.

L'Angleterre a déjà fait un premier pas pour s'assurer

de l'un ou de l'autre de ces chemins. Elle s'est stationnée à *Duker*, par où elle a pris en quelque sorte possession du *golfe Persique*, en se rendant maîtresse du fort d'*Aden*, qui commande l'entrée de la *mer Rouge*, sans parler des autres avantages de cette position importante, dont il a déjà été parlé plus haut, position que les Anglais qualifient de leur *nouveau Gibraltar*. Elle a ainsi pris sa position d'avance pour réaliser l'un de ces deux projets également importants et d'un immense intérêt d'avenir, afin d'agir selon les éventualités sur une base solide, qui est celle de son établissement dans l'*isthme de Suez*, ayant obtenu du gouvernement turc d'y mettre une garnison pour avoir un pied-à-terre concessionné. Les bateaux à vapeur destinés à se rendre directement d'Angleterre à Alexandrie, ont une force de 450 chevaux, et en ce moment un Anglais, nommé Anderson, se trouve en Égypte pour établir sur le Nil un service régulier de bateaux à vapeur jusqu'à Thèbes, et de là une communication par terre avec Kosseir, où des courriers et des voyageurs pourront à l'avenir s'embarquer et débarquer. On évitera par ce moyen une partie du trajet dangereux sur la *mer Rouge*, et on n'aura pas besoin d'aller jusqu'à Suez. Aussi, a-t-on vu arriver les bateaux à vapeur armés de la compagnie des Indes orientales, *le Nimrod* et *le Nitocris*, à *Beles sur l'Euphrate*. Cet heureux événement a eu lieu le 23 mai 1841, et c'est ainsi qu'une entreprise pleine de dangers et de difficultés, qu'on avait crue impraticable, a été mise à exécution et poussée à bonne fin. On a remonté le fleuve en l'exploitant sur une distance de 1130 milles anglais, pour lesquels on a employé 193 jours. Le Tigre et l'Euphrate sont donc ouverts à des vaisseaux d'une grandeur considérable, et ces fleuves devenus navigables pour le but du commerce et de la civilisation; car, si le succès de l'entreprise est dû aux Anglais, et que l'honneur leur en appartienne, les avantages de cette

navigation sont offerts aux nations qui seront dans le cas d'en profiter, et surtout aux habitants de ces contrées, jadis si célèbres, traversées par les grandes rivières de de la Mésopotamie. Cette expédition a été commandée par le lieutenant Camphell, et exécutée sans aucun accident.

Tel paraît être, d'après la nature des faits mêmes, *le principe de la puissance commerciale de l'Angleterre et celui de sa politique par rapport à ses colonies*, dans les conséquences de ses besoins et la nécessité de ses voies directes de communication. Ses entreprises pour exploiter ces voies nouvelles, les faits qui les attestent, semblent proclamer hautement la tendance de ses efforts et de son ambition mercantile.

C'est par les soins que l'Angleterre a constamment mis à étendre ses relations commerciales dans le cours des siècles et des événements extraordinaires qui ont changé la face de l'Europe, qu'elle est devenue le pays le plus riche de l'univers, malgré la dette énorme qui pèse sur l'État. Elle a à sa disposition des ressources de puissance qu'elle peut développer dans le plus court espace de temps, et elle y puise avec l'assurance du pouvoir que lui garantissent les richesses de son commerce universel.

Loin d'un système de concentration de gouvernement, l'Angleterre est fière de sa puissance matérielle et de sa nationalité, afin de la soutenir dès qu'elle se trouverait exposée à être compromise. Le grand *principe vital* qui l'anime est attesté par l'énergie avec laquelle elle sait imprimer à toutes ses conquêtes, à ses colonies et à ses établissements, le cachet de sa *nationalité*, jusqu'aux formes du caractère qui lui est propre. S'il y a des nations européennes qui rivalisent avec elle pour la puissance et l'orgueil national, si nécessaire aux nations, elle possède à son tour la faculté, par la nature même des intérêts matériels de son commerce, qui em-

brasse ceux de tout le pays, de rendre ses *guerres nationales* et de les conduire avec la terreur de la destruction. Elle y réunit l'avantage de développer en temps de paix cette même énergie de caractère et cette persévérance dans ses spéculations de commerce, qui lui servent à soutenir la grande concurrence de ses productions, par les perfectionnements toujours croissants de l'emploi et de l'application de ses machines et de ses inventions, et on dirait que c'est autant par la patience et la politique, que par le commerce et l'industrie, qu'elle domine dans ses colonies.

L'Angleterre est encore secondée dans ses ressources par la force morale qui la distingue et qui appartient au caractère national de ses habitants. La puissance des habitudes religieuses maintient ses mœurs, au milieu de la diversité des convictions et des sectes qui la divisent, par le rigorisme de ses observances qui constitue le respectable de la nation, et par la sévérité de la discipline qui la caractérise dans ses pratiques religieuses. Cette discipline d'église semble l'éloigner également du fanatisme comme de l'opposition irréligieuse qui fut si désastreuse à la France. La saine masse de la nation ne saurait quitter ses habitudes religieuses sans abjurer la gravité de son caractère, ce décorum qui la constitue, et à laquelle le Anglais tiennent si particulièrement.

Si l'Angleterre avait à craindre *une crise*, on croit pouvoir observer qu'elle ne serait pas purement révolutionnaire, comme dans d'autres États; elle subirait de nouvelles réformes et se débarrasserait d'éléments nuisibles, sans désorganiser, parce qu'on tient trop à la conservation des intérêts matériels qui constituent l'âme de la société anglaise. Aussi l'histoire a-t-elle prouvé que les révolutions, en Angleterre, ont toujours été plus religieuses que politiques. L'esprit presbytérien commença la révolution en 1640. L'esprit protestant mina les for-

ıents du trône des Stuarts, de 1660 à 1688, et finit le renverser. Encore, à la fin du dernier siècle, tandis la lutte politique se bornait à l'enceinte du parlement, ıtte religieuse promenait le meurtre et l'incendie dans rues de Londres. Aujourd'hui même, les grandes ɩensions qui agitent les esprits depuis dix ans, n'ont-s pas pour objet une question religieuse? celle de lande, indépendamment des intérêts politiques qui s'y achent. Mais aujourd'hui, une question de religion ɔaraît plus être de nature à troubler le repos intérieur l'Angleterre comme autrefois.

ʼétat de l'esprit de la grande population des ouvriers fabriques, travaillés par des meneurs et des utopistes proclament d'exécrables doctrines, comme M. Owen, ɩont là des symptômes qui n'appartiennent point à une iété bien portante. C'est là que paraît se trouver le itable danger de l'Angleterre. On observera que ce sont point les agitations politiques ou religieuses, que ıe sont point les chartistes, mais bien les *communistes, convulsions sociales qu'ils pourront produire*, qu'on ait à redouter. *L'industrie et ses besoins, ses exigences, 'rient et son avenir,* telles sont, en dernier résumé, les ndes questions de la rotation des sociétés politiques, sur-t celles de l'Angleterre; elles agiteront longtemps encore prit des combinaisons et des destinées européennes. Cependant, si l'arbre fait tomber les feuilles flétries l'automne et en produit de nouvelles, on ne saurait ːment admettre, au milieu même des convulsions iales auxquelles le pays serait exposé, qu'en Angle-'e on parviendrait à couper l'arbre dans sa racine ır le détruire, parce que les grands intérêts de son nmerce sont d'une nature trop conservatrice, malgré progrès du radicalisme, qu'ils sont trop enracinés ıs le pays, dont ils constituent l'existence, pour ne être, dans leur principe, en opposition à toute espèce

de bouleversement général. Ces intérêts ont besoin des garanties morales de l'ordre et de la tranquillité qui forment le principe de la force vitale du négoce. Ce sera peut-être ce principe de commerce seul, ce besoin d'existence, menacée aujourd'hui dans ses fondements industriels, par la misère extrême des classes ouvrières, qui trouvera enfin les moyens nécessaires de remédier à ce fléau, en remontant à ses causes primitives, pour rétablir l'équilibre entre les besoins de la production et ceux du commerce qui les fait valoir, en neutralisant les éléments de révolte et d'agitation intérieure.

VII.

ıTRUCTION PUBLIQUE,

RELIGION,

ICES, BEAUX-ARTS, LITTÉRATURE.

[NSTRUCTION PUBLIQUE,

RELIGION,

ƎIENCES, BEAUX-ARTS, LITTÉRATURE.

CHAPITRE X.

ARTICLE Ier.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

de système général d'instruction. — Point de ministère d'instruction olique. — Causes de cette circonstance — Essai de réforme par le nistère Melbourne. — Instruction fondée sur des institutions partiières, dotées par des fondations.

'est une partie trop vaste pour être traitée en détail : demanderait à elle seule un volume entier, d'après ature même de son importance. On se bornera à quer quelques traits principaux qui la concernent, ant des données exactes sur l'instruction générale Angleterre, pour compléter le tableau des mœurs et aractère national, qui font l'objet de cet ouvrage.

ans un pays aussi cultivé et aussi instruit que la nde-Bretagne, il existe un phénomène curieux à erver sous ce rapport, c'est qu'il n'y a point d'instion publique en Angleterre; assertion singulière et , au premier abord, semble être un paradoxe : elle ande explication. Déjà la seule circonstance remarble qu'il n'existe *point de ministère de l'instruction lique* dans ce pays instruit, semble prouver que l'éation générale de l'État n'y est point regardée comme

une affaire d'État, malgré la grande nationalité des Anglais; c'est la preuve de l'indépendance de leur nationalité. Or, l'éducation, en Angleterre, est l'objet d'entreprises particulières, comme toutes celles qui regardent sa civilisation; et à l'exemple de tant d'autres entreprises utiles, l'instruction semble être abandonnée aux soins des individus qui s'en occupent.

On observera donc, en dernier résultat, et sans paradoxe, qu'il paraît que c'est aussi la raison pour laquelle il n'y a *point de ministère de l'instruction publique* en Angleterre, qui serait responsable à la fois envers le parlement et envers le public, parce qu'il n'y a *point de système d'éducation générale de l'État,* et par conséquent point d'administration publique d'instruction populaire.

On ne sera plus étonné de voir qu'il n'y a rien de tout cela, lorsqu'on apprendra que les réunions des sociétés nationales pour l'établissement des écoles britanniques, ont existé avant que le gouvernement eût accordé des secours des fonds de l'État, et que ces écoles ont été entretenues uniquement par la bienfaisance des particuliers.

C'est entre leurs mains que repose *toute l'instruction populaire de l'Angleterre,* à l'exception des *universités* et des établissements d'éducation catholiques, ainsi que de quelques écoles moins importantes de différentes sectes, par la raison que l'*esprit de corporation* des Anglais s'était déjà emparé antérieurement de cette importante partie d'administration, et qu'il s'est opposé à la surveillance des écoles de la part du gouvernement, ainsi qu'à d'autres projets de centralisation. Il était naturel qu'il en résultât plus d'un abus, qu'il restât bien des choses à désirer, et que l'esprit de parti et d'intolérance y trouvât un riche aliment. Ces considérations ayant paru toujours plus importantes au gouvernement, le ministère Melbourne a fait *un essai* pour opérer une

ie dans cet élément important de l'existence intel-
lle de l'État. On ne voulait point détruire, mais
ir des lacunes et apporter des améliorations aux
fections. Mais l'esprit de parti et de secte s'y est
ient opposé; il a cherché à dénaturer les intentions
nistère; il en a représenté les conséquences comme
t être absolument pernicieuses au bien de l'État et
eligiosité même de ses sujets. Les ministres, aban-
nt une partie de leur projet, voulaient au moins
subsister le comité, composé de cinq membres du
l privé pour l'instruction populaire, afin de sou-
à sa décision la répartition des sommes accordées
parlement pour des buts d'enseignement, de ma-
qu'elles ne fussent plus exclusivement remises à la
ition des sociétés particulières d'éducation, parce
trouvait injuste de refuser tout secours des fonds de
en Angleterre, à d'autres confessions qui n'étaient
comprises dans ces associations, telles que les
iques et les unitaires, et qui n'avaient pas toujours
yens de contribuer aux rétributions des sociétés.
ti opposé insista encore sur ses droits, et déclara
ivement que les écoles n'appartenaient point à l'État.
istruction publique en général est donc incontes-
ient fondée, en Angleterre, sur des institutions
ilières, dotées par des fondations, des legs, des
iptions, comme toutes celles de bienfaisance, et
s par ce même esprit d'entreprise, de compagnies
ssociation, qui, dirait-on, constitue l'âme des
sements d'industrie et de commerce, où tout est
en société et où rien n'est centralisé, pour protéger
té des entreprises particulières. Cette indépendance
aussi s'appliquer à la liberté de la méthode et de
sée qui président au but et à la tendance de l'ins-
n publique dans ses différentes branches.

INSTRUCTION PRIMAIRE.

ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES.

Leur tendance et leur but de civilisation. — Écoles de dimanche. — Méthode d'instruction de Bell et de Lancaster. — Proportion d'instruction. — Nombre d'écoles et d'élèves à Londres, en Irlande et en Écosse. — Aperçu comparatif du nombre des écoles primaires des différents États du continent et de l'Angleterre. — Ses diverses espèces d'écoles. — Leur costume antique. — Leur système d'enseignement.

La première base de la civilisation des masses et des progrès de la moralité, qui doit en être la principale condition, ce sont les *écoles primaires*. L'instruction élémentaire est sans doute la civilisation la plus nécessaire et la plus importante peut-être du genre humain. Partout on a senti le besoin de son organisation générale; mais, dans la plupart des pays, son institution n'a point encore répondu à l'étendue d'un enseignement général, et à la pratique des méthodes les plus propres pour y parvenir. L'état de l'éducation primaire demande une surveillance particulière et continuelle, pour la rendre nationale comme en Prusse et en Hollande. Il n'y a point de pays où l'on ait plus fait qu'en Angleterre pour les pauvres et leur instruction; les preuves en sont les nombreuses *écoles de charité* répandues sur toute la surface du pays. Il n'y a point d'État où de simples particuliers aient plus fait qu'en Angleterre pour l'éducation du peuple, et partout on y observe qu'elle n'a point atteint son but, qu'elle est manquée; car le gouvernement ne s'en est point mêlé dès le principe, pour la diriger. L'instruction primaire est une des branches de l'administration de l'État les plus difficiles et la moins susceptible d'être comparée à une entreprise industrielle, sous le rapport de sa moralité; car le nom seul d'institution publique d'instruction paraît indiquer sa tendance et la nature de son administration.

a fin du neuvième siècle qu'Alfred le Grand, les plus populaires d'Angleterre, donna, par le, l'impulsion salutaire d'établir des fondations s pour l'instruction de la jeunesse des deux que la noblesse et les riches particuliers s'em- d'imiter ; telle fut la base de l'éducation pu- Angleterre. Un édit de Henri VIII défendait eurs, manœuvres, artisans et domestiques de e en leur particulier ; ce qui prouve que, dès le ment du seizième siècle, les classes inférieures t déjà l'instruction de la lecture.

nquante ans que l'o . fit faire un grand pas à publique par l'introduction des *écoles de di-* ; plus tard un progrès plus important encore *hodes d'enseignement de Bell, en* 1797, *et de en* 1798. L'impulsion qu'elles donnèrent se fit toute l'Angleterre, et cette influence salutaire, ar le clergé de l'Église anglicane, et par le ıontra en cette occasion, avancèrent particu- 'instruction des enfants des pauvres. Un tiers nts est élevé, en Angleterre, par le clergé.

ière éducation de l'enfance, les habitudes mo- ;ieuses d'ordre, de travail et d'application, sont la direction la plus importante à donner à n primaire. Le nombre des écoles et celui des nsidérable en Angleterre ; mais la plupart des uvres ne vont qu'aux écoles de dimanche, vent par conséquent de l'instruction qu'une naine ; ce qui ne paraît pas suffisant pour éta- d'éducation suivie. En Angleterre, la pro- l'instruction est d'un enfant sur 17 ; elle est dans le pays de Galles, et varie ainsi selon les

es, on comptait encore, il n'y a pas longtemps, dividus complétement ignorants. En 1818, il

existait en Angleterre 4,187 écoles, dotées de 75 millions de francs; 14,282 écoles non dotées, et 5,162 écoles de dimanche (sunday schools), où l'on instruisait 644,282 enfants. On assure qu'en ce moment ces écoles sont fréquentées par 1,500,000 élèves des deux sexes.

En *Irlande*, il n'existait en 1811 que 4,900 écoles et 200,000 élèves. En 1824 le nombre des écoles s'élevait déjà à 11,843, celui des instituteurs à 12,530, et celui des élèves était de 568,000. Il y avait donc 41 élèves par école, et 1 élève sur 13 habitants.

En Écosse, l'instruction élémentaire a brillé depuis longtemps d'un grand éclat. Dès 1696, le parlement y décréta que chaque paroisse aurait au moins une école, et que le traitement de l'instituteur ne serait pas au-dessous de 175 francs. On y joignit des écoles particulières, dont le nombre s'élevait en 1822 à 2,222, tandis que celui des écoles paroissiales restait fixé à 942. Aujourd'hui l'Écosse compte 50 élèves par école et un élève sur 11 habitants.

Il sera permis, à cette occasion, de comparer ces données avec la progression du nombre des écoles primaires de divers États du continent, pour établir un parallèle général dans cette partie de l'enseignement élémentaire. De 1789 à 1820, on a établi en Europe, le Danemark excepté, plus de 5,600 écoles gratuites; de 1820 à 1829, on doit en avoir créé 19,600 autres, fréquentées par 4,700,000 élèves. En France, l'attention du gouvernement, dans ces derniers temps, s'est portée d'une manière spéciale sur l'instruction primaire. Depuis lors on y a créé 5,000 nouvelles écoles, qui ont augmenté de 400,000 le nombre des élèves. Les écoles mutuelles ont fait faire des progrès, mais il n'en existe pas partout. Le Danemark, qui n'entre point dans les calculs indiqués, compte plus de la moitié des écoles publiques, savoir : 2,646 sur 4,100, qui sont organisées d'a-

s le système de l'instruction mutuelle. On en compte dans l'archipel grec et 23 dans le Péloponèse.
Dans le royaume de Prusse, il existait, en 1825, 21,633 les élémentaires, 24,989 instituteurs et institutrices, 64,000 élèves, ou un élève sur 7 habitants; aujour-ui la proportion est de 1 sur 8.
Dans le royaume de Bavière, il y a 98 élèves par école, st-à-dire, 1 sur 8 habitants.
Dans les provinces septentrionales des Pays-Bas, on mpte 105 élèves par école, ce qui fait 1 sur 9 habi-its, et dans les provinces méridionales, 91 élèves par ole, 1 sur 12 habitants.
L'Angleterre enfin possède aujourd'hui, sans compter écoles pour l'instruction supérieure et ses universités, ,000 écoles de toutes espèces, écoles primaires de di-nche, écoles de la semaine, asiles pour l'enfance, etc. r ce nombre, 30,000 existent en vertu de fondations erpétuité, ou de souscriptions annuelles et volon-es, et 20,000 sont des institutions particulières et in-endantes. Un relevé statistique de 1823 porte à o0,000 d'enfants le nombre de ceux qui, dans ces blissements, recevaient l'instruction primaire. En sse, ce nombre est de 106,000.
a comparaison entre les enfants instruits aux écoles e reste de la population établirait ainsi, en y compre-nt la statistique de l'instruction primaire de quelques res États de l'Europe que l'on vient d'indiquer, la pro-tion suivante : dans l'Angleterre proprement dite, lève sur 17 habitants; pays de Galles, 1 sur 20; Ir-de, 1 sur 13; Écosse, 1 sur 11; en France, 1 sur 28; Prusse, 1 sur 8; en Bavière, 1 sur 8; Pays-Bas, pro-nces du Nord, 1 sur 9; dans celles du Sud, 1 sur 12 bitants.
Du temps du catholicisme en Angleterre, une école ait attachée à chaque couvent. Après la réforme et la

chute de ces établissements religieux, les parlements ordonnèrent qu'une école surveillée et dirigée par le ministre fût jointe à la plupart des temples protestants. En Écosse les réformateurs firent de cette disposition un article de loi sévère. Aujourd'hui, dans les deux royaumes, un tiers au moins de la population adolescente est élevé et instruit par le clergé réformé. C'est aussi la méthode des nouvelles sectes, qui commencent par établir une église, et à côté, une école de leur croyance.

Il existe trois différentes espèces d'écoles élémentaires en Angleterre : *écoles particulières* élevées aux risques et et dépens des instituteurs entrepreneurs, ou par des sectes religieuses ; *écoles de paroisses*, entretenues aux frais de la commune ; *écoles de charité*, établies par des fondations anciennes et modernes, des dons et des souscriptions volontaires. Il faut y ajouter les *salles d'asile* pour l'enfance, dont la première fut fondée, en 1816, à New-Lanark, par Robert Owen. Elles sont entretenues, en Angleterre, par des dons volontaires, et dans certaines localités, outre ces subventions charitables, par une rétribution de deux pence, environ 20 centimes, par semaine, que doit payer chaque enfant, ou 3 pence (30 centimes) par famille, lorsqu'il y a plusieurs enfants, frères et sœurs. Les écoles de dimanche, destinées à l'enseignement des enfants les plus pauvres, et qui, pendant la semaine, sont occupés dans les fabriques et manufactures, sont presque toutes gratuites. On compte dans Londres seule 40 à 50,000 de ces enfants pauvres qui apprennent à lire et à écrire dans les écoles de dimanche.

En Angleterre, les écoles primaires et de charité ont des costumes antiques et particuliers, qui rappellent les temps de leur fondation. C'est ainsi qu'à l'école de charité, près de Breatford, il consiste en une robe longue presqu'en forme de soutane, de cette couleur incertaine

pelle poivre et sel, espèce de gris mêlé peu agréa-
:ulottes de peau jaune, nouées au-dessous du ge-
bonnet jaune de laine, surmonté d'une houppe,
souliers de la même couleur, et une grande
l'étain suspendue sur la poitrine, et portant le
qui indique le nombre des écoliers. Il est curieux
ir, poivrés et plaqués de la sorte, se promener
ceinte de la cour monastique de leur collége, ou
procession du réfectoire de leur antique de-
aussi gothique que leur costume. A leur aspect
ésorienté ; on ne sait plus dans quel siècle on se
:ansporté, ni quelle pourrait être la nation à la-
partient cet étrange accoutrement de la jeunesse,
: de la grande métropole de l'Albion. Lorsqu'on
les échantillons quelquefois tout jaunes dans les
a Cité de Londres, on ne s'en formalise pas,
:s rigoureuses exigences de la mode du jour et
position naturelle du peuple à siffler le ridicule,
e ces apparitions appartiennent au *respectable*
rs antiques dont se glorifie la vieille Angleterre,
'and.

t à peu près le costume général d'antique mé-
opté pour les enfants des institutions de bienfai-
n'est pas élégant et ne brille point par le goût,
urait en disconvenir ; il semble même porter le
'une parcimonie qui se trouve en contradiction
ivec le principe d'une bienfaisance large et géné-
i est la base de ces instituts administrés par des
ons particulières, et entretenus tant par les com-
ue par les personnes bienfaisantes qui y contri-

:es divers établissements, le système d'enseigne-
ituel ou simultané est généralement introduit ;
ois on y suit les deux systèmes ensemble. Pour
s d'une instruction un peu plus supérieure, il

existe des résumés d'histoire et de géographie de plus ou moins de mérite.

Parmi ces ouvrages élémentaires, on remarquera : *The Litterary and scientific class-book*, ou le Livre des classes littéraires et scientifiques, divisé en autant de lectures ou leçons qu'il y a de jours dans l'année, traitant des sujets utiles et nécessaires aux enfants. Ce livre d'instruction, orné de gravures sur bois, dessinées et soigneusement exécutées, forme le principal rudiment pratique pour les écoles en général.

INSTRUCTION SECONDAIRE.

ÉCOLES SUPÉRIEURES ET COLLÉGES.

Leur fondation. — Leur ancienne coutume. — Faggisme. — Fag. — Instruction et éducation des colléges. — Liaison et démarcation des classes.

Il y a en Angleterre beaucoup d'écoles secondaires et supérieures d'instruction et d'éducation, dans lesquelles un grand nombre d'enfants et de jeunes gens de toutes les classes sont aussi élevés gratuitement, comme dans la plupart des écoles primaires, en vertu de fondations bienfaisantes. L'origine de ces établissements remonte à plusieurs siècles, ayant conservé des statuts surannés qui ont à peine subi quelques légères altérations depuis les temps les plus reculés qui les ont vus naître, et dont aujourd'hui la tendance paraît être aussi singulière que la différence des siècles est grande dans l'esprit qui les caractérise.

C'est ainsi que les anciennes coutumes d'un des principaux colléges en Angleterre, de celui d'*Eton* (Eton college), fondé par Henri VI, en 1440, sont encore en vigueur aujourd'hui. Sans parler d'une procession qui y a lieu tous les trois ans, pendant la semaine de la Pentecôte, et dont il a été question à l'article de ce collége

dans les environs de Londres, procession qu'on appelle *Eton Montem*, on observera qu'il existe aussi l'ancien usage du *faggisme* (fagging), espèce d'institution traditionnelle, en vertu de laquelle un élève, ou un étudiant, tient un de ses plus jeunes condisciples dans un état de dépendance absolue bien voisine de l'esclavage. Celui qui en est l'objet est nommé *fag*, expression qu'on pourrait dériver du mot latin *fatigare* (harasser, fatiguer); il n'est rien autre chose qu'un serviteur intimidé, attaché à un tyran, ou du moins à un homme qui lui commande exclusivement, et qui, sous prétexte d'assister son fag dans ses études et de le défendre contre d'autres camarades qui pourraient l'insulter, l'accable lui-même d'indignités, d'ennuis et d'humiliations, le force à lui porter ses livres, à brosser ses habits, à lui relever au jeu sa toupie ou sa balle, en un mot à lui rendre tous les services d'un domestique. Dans son *Traité d'éducation familière*, madame Sw. Belloc rapporte, « que l'on a vu des *fags* obligés de se coucher quelques minutes chaque soir dans les draps glacés de leurs arbitres, pour les échauffer et tenir ainsi lieu de bassinoire. »

Dans ces colléges, ce sont toujours les langues mortes, le grec et le latin, quelquefois les éléments de la langue française, ceux de la géographie et des sciences exactes, qui font la base de l'instruction. L'éducation des jeunes gens n'y est pas soignée, parce que l'ancien système n'a point été changé. Pour apprendre le grec et le latin, l'élève restera huit ans à Eton, après avoir été quatre ans dans une école préparatoire, où la religion et la morale ne sont point enseignées. Le nombre de ceux qui se préparent à l'étude des hautes sciences, observe le savant docteur Babbage, diminue chaque jour en Angleterre. La tendance des idées se dirige de plus en plus vers un but purement mercantile. La plupart des colléges du royaume, qui existent, comme celui d'Eton, en vertu de

fondations de bienfaisance, sont destinés à l'instruction d'enfants indigents.

Dans une école, les enfants se confondent et paraissent tous égaux; dans les colléges, la différence des rangs devient déjà sensible, quoique leurs démarcations, la naissance et la fortune, soient encore faiblement marquées; mais nulle part elles ne sont plus fortement tranchées qu'à l'université. La plupart des jeunes gens qui vont au collége sont des fils de gentilshommes de province, d'hommes de loi opulents, de riches négociants, de personnes appartenant à la « *propriété constituée* du pays. » Il arrive rarement qu'il s'y trouve un petit nombre de fils de nobles, de pairs ou d'hommes d'État. Ceux de l'aristocratie inférieure profitent alors de cette circonstance pour se lier avec les fils de la haute aristocratie et en tirer des avantages, afin d'avoir, à l'avenir, un emploi dans l'administration. Il n'est plus d'usage, comme autrefois, de faire accompagner au collége les fils des riches particuliers par un précepteur, pour leur servir de répétiteur ou dans le but de leur apprendre ce que les professeurs n'enseignent pas; ce qui ne contribue point à l'amélioration de l'éducation de l'aristocratie.

INSTRUCTION SUPÉRIEURE.

UNIVERSITÉS.

Système d'instruction et célébrité des anciennes universités anglaises. — Différence entre les universités d'Angleterre et celles du continent. — Nombre des universités de la Grande-Bretagne, et dates de leur fondation. — Nombre de professeurs et d'étudiants. — État des revenus. — Comparaison de ces instituts avec la statistique des universités de divers États du continent. — Ancienne organisation des universités d'Angleterre. — Colléges et université de Londres. — Leur but et leur tendance.

Le système d'instruction des anciennes universités anglaises offre un contraste particulier avec les universités

ı continent. Ces antiques institutions s'opposent encore jourd'hui à la réforme et aux progrès des idées. L'on ne urait dans le reste de l'Europe se faire une idée de la ıysionomie de leur organisation et de leurs prérogatives.
On observera cependant que ces mêmes universités Angleterre sont célèbres par les grands talents sortis de ur sein, et qui ont produit des Bacon, des Robertson, s Hume, des Samuel Johnson, des Gibbon. On dira ıe l'étude des lois, de la chaire, des sciences et des arts, la politique et de l'art militaire même, y a été cultivée ec succès. Ce sont des faits qui demandent d'être exainés de plus près.
« La différence des universités anglaises et de celles du continent, observe le *British scientific Repertory*, nsiste d'abord dans la grande facilité de s'instruire que ésentent ces dernières, en ouvrant les portes de la science distinctement à tous ceux qui se sont préparés pour y trer. En Angleterre, elles sont fermées à tous ceux qui présentent sans recommandation et qui n'appartienent point à l'Église dominante. Sur le continent, les ofesseurs tirent ordinairement des appointements moques, et leur autorité est moins grande. En Angleterre, sont largement rétribués, et ne dépendent d'aucun ntrôle. En France et en Allemagne, on exige de tous candidats un même degré d'instruction scientifique; les ıdiants pauvres y forment la majorité des citoyens de niversité; en Angleterre on dispense les baronnets, les des comtes et des ducs d'une partie des études de tier, dont on fait une obligation aux jeunes gens des sses bourgeoises; aussi les étudiants riches sont plus mbreux aux universités d'Oxford et de Cambridge que ıx sans fortune. Ce sont les premiers qui reçoivent, les priviléges de leur naissance ou l'influence de leurs ents, et au préjudice de leurs camarades pauvres et érieurs, les bourses que des hommes pieux ont fondées

en faveur de ces universités. Celui qui ne reçoit point de bourse, a ordinairement un revenu annuel de 200 à 300 liv. sterl.; les étudiants véritablement pauvres ne sont admis aux universités d'Oxford et de Cambridge qu'aux conditions les plus humiliantes.

« Ces deux universités coûtent chaque année un million de livres sterling, tandis que le budget général de l'instruction publique en France ne porte que 700,000 liv. st., somme dans laquelle est comprise une partie considérable des frais d'enseignement pour les écoles primaires et secondaires. Cependant Oxford et Cambridge ne sont point redevables de leur richesse aux secours pécuniaires du budget de l'État, mais bien aux legs qui leur ont été faits depuis plus de six cents ans. » Beaucoup de ces dotations possèdent des chaires surnuméraires, tandis que d'autres facultés sont restées entièrement vacantes.

La Grande-Bretagne compte actuellement *dix* différentes *institutions* où l'on peut obtenir des degrés académiques. Ces universités et colléges universitaires sont, d'après la date de leur fondation, le nombre des professeurs, des étudiants, et le montant des revenus de l'établissement : en Angleterre, *Oxford*, fondé en 1201, 30 professeurs, 5,000 étudiants, 457,000 liv. sterl. de revenu ; *Cambridge*, fondé en 1231, 56 professeurs, 5,400 étudiants ; revenus, 370,000 liv. sterl. ; *Londres*, établi en 1836 ; professeurs, 36 : le nombre des étudiants et le chiffre du revenu ne sont pas indiqués dans le tableau statistique. L'Écosse possède *Édimbourg*, fondé en 1582, avec 35 professeurs, 2,000 étudiants et 2,000 livres sterling de revenu ; *Glasgow*, dont la fondation remonte à 1450, avec 20 professeurs, 1,400 étudiants et 10,500 liv. sterl. de revenu ; le *Collége royal d'Aberdeen*, fondé en 1491 ; il y a 12 professeurs, 400 étudiants et un revenu de 4,000 liv. sterl.; *Maréchal*, fondation de 1593, avec 13 professeurs, un revenu de 1,700 liv. sterl.

nombre d'étudiants n'est point indiqué); *Saint-Andrew*, dé en 1412, avec 10 professeurs, 200 étudiants et oo liv. sterl. de revenu; *Saint-Mary*, ayant 4 profesrs, 1,200 liv. sterl. de revenu (sans indication du nbre d'étudiants). L'Irlande n'a qu'une seule univer-, celle de *Dublin*, fondée en 1591, avec 49 profesrs, 1,200 étudiants et 92,300 livres sterling de reu.

Les universités sont autant de corporations privilégiées possèdent des immunités et des droits particuliers. En comparant le nombre de ces instituts et celui des diants qui les fréquentent, à l'enseignement universie du continent, on trouvera que l'Angleterre a le plus ;ement doté cette partie de l'instruction supérieure. elque grands que soient les avantages pour l'enseignent en général, il en résulte, sur le continent, l'inconient, si c'en est un, que le nombre des savants y passe les besoins de la société. C'est ainsi qu'actuellent, d'après les relevés les plus exacts, il existe *en Europe universités* et 70,235 étudiants, ce qui fait, terme yen, 700 étudiants par université, et 1 sur 300 indius. Ce nombre est dépassé en Angleterre. En 1828, ui des étudiants était de 5,164 à l'université de nbridge, et de 5,000 à celle d'Oxford : aujourd'hui on npte à Cambridge 5,400 étudiants. Plusieurs univers d'Espagne et académies de France n'ont pas plus de étudiants, et en Autriche, la Hongrie exceptée, il y 7,896 étudiants, ce qui fait 1 sur 1,444 habitants.

En Prusse, il n'y en avait, en 1820, que 939; en 1828, en comptait déjà 1,984. Ce pays fournit la preuve de difficulté d'employer une si grande masse de savants. puis plus de dix ans, le nombre des théologiens protants s'y est doublé, celui des théologiens catholiques plé; celui des jurisconsultes s'est accru d'un quart, et ce- des médecins, d'un septième. Par suite de cet accrois-

sement, on compte en Prusse un étudiant en théologie sur 442 habitants; un en droit, sur 822; un en médecine, sur 3,660 individus. Or, il ne faut à l'État qu'un prêtre sur 1,350 habitants; un fonctionnaire civil sur 630, et un médecin sur 3,516. Dans les petits États de la Confédération germanique, l'avenir des étudiants qui aspirent à des emplois est encore plus limité. En Angleterre, ces inconvénients sont prévus en partie par les riches dotations qui pourvoient aux emplois salariés des colléges de l'université, dont il sera question à l'article d'Oxford et de Cambridge.

D'après le *British scientific Repertory*, les universités d'Angleterre étaient originairement établies sur le modèle de celle de Paris. Les étudiants d'Oxford et de Cambridge logeaient dans des maisons particulières, ainsi que c'est encore le cas en France et en Allemagne. Plus tard on établit des « *Halls*, » espèces d'hôtels où un certain nombre d'étudiants demeuraient ensemble, sous les auspices d'un recteur installé par l'université. Au commencement du onzième siècle, il y avait à Oxford plus de 300 *halls* qui doivent avoir logé (on ne garantit pas le chiffre) 30,000 étudiants; mais comme ces jeunes gens étaient abandonnés à eux-mêmes, et que du défaut de surveillance naissaient des déréglements, des débauches et de grands excès, on remplaça les *halls* par des *colléges* où tous les élèves furent reçus et placés sous la surveillance d'un supérieur, recteur ou gardien (*guardian*). On employa à chaque collége un certain nombre de gradués qui exerçaient la charge de répétiteur, ou qui préparaient les élèves pour les lectures des professeurs. Cette heureuse réforme porta les personnes riches et pieuses à fonder des colléges et à les doter largement. C'est ainsi que depuis 1249 jusqu'à 1547 il fut établi 22 colléges à Oxford. On en compte aujourd'hui 24 distribués en autant d'édifices magnifiques, qui ont fait donner à Oxford le

m de *ville des palais*. Plusieurs de ces colléges possènt des bibliothèques précieuses, de grands jardins et s chapelles ornées de vitraux peints.

Tandis que Cambridge et Oxford suivent leur ancienne utine, la nouvelle *université de Londres*, fière de se ›uver dans la résidence politique du pays, pourra denir un jour le centre de la culture des sciences dans les ›is royaumes. Ce fut en 1827 que de riches particuliers, otecteurs de la science, se réunirent pour fonder une stitution d'instruction supérieure, destinée à recevoir s jeunes gens voués aux études, *sans égard au culte 'ils professent*. Cette société, composée tant d'ac›nnaires spéculateurs que de donateurs généreux, commença par faire élever un bel édifice dans Grower-Street ›ur les professeurs et les élèves du nouvel institut : c'est jourd'hui le « *London university college*. » Un musée histoire naturelle, un jardin botanique, un théâtre anatomie, etc., se trouvent dans l'intérieur de l'établisnent. Cet institut n'a pas encore le privilége d'accorder s grades. Les actionnaires de cent et les donateurs de quante livres sterling peuvent chaque année faire cevoir un élève gratis. Les autres étudiants payent 50 res sterling. Lord Brougham est président du collége, le duc de Sussex l'est du sénat.

Un an plus tard, une autre société, qui voulait, disait-, neutraliser l'influence anti-religieuse de « l'*university llege*, » fonda le « *London kings college*, » sous le protecrat du haut clergé et des membres les plus orthodoxes l'aristocratie. Ce collége soumet les étudiants de toutes branches de l'enseignement aux exigences de l'*Église glicane*. Son protecteur est le souverain même ; son specteur, l'archevêque de Cantorbéry ; ses directeurs rpétuels, le lord chancelier, l'archevêque d'York, évêque et le lord mayor de Londres.

C'est au-dessus de ces instituts que s'élève le « *London*

university,» que l'on appelle aussi « *university of London*, » ou « *London central university* » (quoiqu'on n'aime pas les centralisations en Angleterre), d'une date plus récente encore, et qu'il ne faut point confondre avec les deux établissements précédents. Cette université fut fondée en 1836 par une lettre patente de Guillaume IV, qui nomma le chancelier et le sénat. La reine Victoria donna, en 1837, une nouvelle charte à l'*institut* créé dans le *but* de *diriger et de surveiller les différentes écoles spéciales* qui refusent de se soumettre à l'Église anglicane; tâche importante à remplir; car à Londres seule on ne compte pas moins de *seize écoles de médecine*, dans lesquelles on fait chaque jour cent cinquante lectures sur les différentes branches de la médecine. L'université, dont le siége est dans Somerset-house, rue du Strand, fait annuellement son rapport au secrétaire d'État de l'intérieur sur l'état des diverses universités d'Angleterre et du continent. On remarquera ici que, dans les examens des premiers grades académiques, on demande, entre autres, la connaissance de la théorie de la vapeur et de la philosophie morale de Pailey, des dialogues de Buttler sur la nature de l'homme, des tragédies grecques et d'autres études de ce genre.

Toutes ces nouvelles créations d'enseignement supérieur, qui sont destinées à amener une réforme dans le système de l'instruction publique, semblent porter plus ou moins le caractère de l'opposition et de l'esprit de parti des sociétés qui les ont fondées, pour atteindre de sitôt le but d'une réorganisation salutaire de l'enseignement qu'elles se proposent.

Après avoir donné une idée de la nouvelle origine de l'université de Londres et de sa tendance, on se bornera ici à présenter un court aperçu des deux universités les plus anciennes et les plus curieuses pour leurs mœurs, leurs priviléges, leurs coutumes, et qui servira à caractériser l'esprit de ces institutions de legs, d'autant de différents

gataires qu'il y avait de simples particuliers qui les
ndèrent.

Les universités d'Oxford et de Cambridge offrent un
bleau de mœurs anciennes à part, et ont conservé un
stème de routine et de stabilité suranné qui domine dans
ıtes les parties de leur organisation, surtout dans celle
Oxford. Aucun candidat n'est admis à ces deux univer-
és sans professer l'orthodoxie la plus complète : elles
réservent seules, sous l'autorité de l'archevêque de
ntorbéry, de conférer les degrés universitaires. Les
holiques et tous ceux d'une secte étrangère à la con-
sion anglicane, sont obligés, pour obtenir les degrés
entifiques, de suivre les cours de l'université d'Irlande,
de celle d'Écosse où la religion dominante se montre
ıs tolérante. La *Revue d'Édimbourg*, en parlant de
niversité d'Oxford, a observé « que ce corps illustre et
pectable a acquis de bonne heure et conservé toujours
ec sollicitude la gloire d'être d'un siècle en arrière sur
ıtes les autres classes de la société britannique. » On
ntreprendra point de justifier cette observation, qui
urrait être trop exclusive.

UNIVERSITÉ D'OXFORD.

ı origine. — Tendance des anciennes universités. — Priviléges accordés
par le gouvernement — Causes de l'opposition des anciennes universités
ıux améliorations. — Leur pouvoir exécutif et législatif. — Leur orga-
nisation. — États dans l'État -- Députés torys. — Priviléges, abus. —
Administration de l'université. — Ses colléges principaux. — Protection
accordée par les souverains. — Particularités des fondations. — Leurs
gratifications et leurs bourses. — Serment de réception à l'université. —
Expédient de tolérance. — Tendance et objet des études. — Dotations
et prix accordés par les facultés. — Point de philosophie spéculative,
de langues orientales et vivantes. — Étude limitée des classiques.

L'origine de l'université remonte à l'an 1133 ; selon
'autres, jusqu'au règne d'Alfred le Grand, en 890 ;
'autres, enfin, fixent cette époque à l'année 1201. A

l'exemple de la plupart de ces anciennes institutions, Oxford et Cambridge avaient à leur création une forme académique. C'étaient des réunions de professeurs et d'étudiants ouvertes à tout le monde; elles se complétaient de toutes les classes et n'avaient pour but que la science et sa propagation. Cette tendance des universités à leur naissance offrait au peuple de grands avantages et les faisait prospérer de plus en plus. Le gouvernement, en considération du bien qu'elles avaient opéré, leur accorda successivement de nombreux priviléges et de grands revenus, et finit par reconnaître l'indépendance des charges supérieures, pour tout ce qui regardait la direction et l'administration des affaires intérieures de ces hautes écoles. C'est dans ce droit primitif qui leur fut accordé, qu'il faut chercher aujourd'hui la source de l'opiniâtreté avec laquelle les autorités de l'université s'opposent à toutes les améliorations proposées par le gouvernement. Elles formaient, à l'exemple des institutions politiques, un *pouvoir exécutif* et un *pouvoir législatif*. Le premier de ces pouvoirs se trouvait entre les mains du *chancelier*, titre confirmé par un acte du parlement sous le règne de la reine Élisabeth. C'était le chef de l'université qui avait la première voix dans toutes les affaires; il était assisté par deux procureurs (proctors) ou surveillants. Tous les délits, à l'exception des crimes, étaient du ressort de leur juridiction, qui s'étendait, non-seulement sur la ville, mais encore sur une circonférence d'un mille au delà des faubourgs. Il s'ensuivit aussi l'institution d'une chambre supérieure et d'une chambre des communes. A Oxford, l'une de ces sections reçut le nom de *chambre de convocation*, l'autre de *chambre de congrégation*; à Cambridge, elles avaient d'autres dénominations. La chambre des communes ou des *Régents*, se composait de tous les maîtres ès arts et docteurs de l'université. La chambre supérieure ne reçut

dans son sein que ceux des maîtres ès arts et docteurs dont les premiers avaient accompli le terme de leur régence obligatoire de cinq, et les seconds de deux années d'exercice. Là on traitait les affaires de l'université et tout ce qui pouvait contribuer à la faire prospérer; les mesures arrêtées par les deux chambres avaient *force de loi*. Telle était la forme qui a été fidèlement transmise jusqu'aux temps modernes; car, aujourd'hui comme jadis, on délibère sous la présidence du chancelier ou du procureur.

A l'époque de leur création et longtemps après, les deux chambres de l'université, nommées aussi *Sénat*, lesquelles représentaient toute l'nniversité, élisaient aussi à toutes les hautes charges des différentes classes des maîtres, de manière que le plus digne, c'est-à-dire celui qui dans les deux chambres réunissait le plus de voix, était proclamé chef des autres. Les voix n'étaient pas limitées ou influencées ; car les délibérations législatives étaient libres : il n'y avait ni censure ni veto. Cependant tout cela a changé depuis que l'influence du clergé est devenue dominante dans les universités; mais elles n'en sont pas moins restées des *États dans l'État*, à cause du grand nombre de priviléges dont elles n'ont cessé de jouir.

La corporation des docteurs et des maîtres ès arts, réunis en collége électoral, envoie deux membres à la chambre des communes, lesquels, d'après le mandat de l'antique compagnie, ne peuvent être que des *députés torys*, par la nature même des anciens priviléges aristocratiques sur lesquels leurs droits sont fondés.

Avec ces prérogatives, bien des abus qui existent encore, se sont introduits d'ancienne date. Les préposés de l'université s'élisent entre eux pour les emplois les plus importants et les plus lucratifs, qu'ils occupent à tour de rôle, les uns après les autres. Le rejet immédiat

d'une proposition, quelque salutaire qu'elle puisse être, dépend d'un seul membre mal intentionné, sans qu'il en soit responsable. Les statuts de l'université ont toujours été rédigés par elle-même : ils remontent au delà du règne de la reine Élisabeth, et n'ont presque éprouvé aucune altération depuis ce temps-là, malgré la teinte de vétusté qu'ils portent.

Les grands dignitaires de l'université d'Oxford sont aujourd'hui, comme autrefois, à commencer par le chancelier et le vice-chancelier, le sénéchal (high steward), les quatre adjoints du vice-chancelier, les procureurs (proctors), et leurs quatre délégués. Toutes les affaires de la corporation se traitent dans les deux chambres de convocation et de congrégation, dont il a été parlé.

La haute dignité de chancelier d'Oxford est annuelle ou triennale. Autrefois le chancelier était ordinairement choisi parmi les membres résidants de l'université. Aujourd'hui cette dignité est devenue entièrement honorifique, sans que les droits qui y sont attachés aient été modifiés. On la confère le plus souvent aux évêques, sans en exclure les laïques, et la preuve en est que le duc de Wellington fut élu chancelier pour l'année 1835, élection par laquelle la science rendit hommage au premier héros de la Grande-Bretagne, en lui conférant le plus haut degré universitaire. Bien des titres de docteur en une faculté quelconque sont accordés à des Anglais entièrement étrangers aux hautes études des sciences, mais qui se sont distingués par de grands talents ou des services rendus à leur pays. On a vu sous ce rapport des exemples aussi curieux que bizarres.

C'est le sénéchal (high steward), désigné par le chancelier et confirmé en chambre de convocation, qui défend les coutumes, les droits, les libertés de l'université, et qui préside, par délégation du chancelier ou du vice-chancelier, toute la corporation savante. Après les digni-

taires, viennent les professeurs pour l'enseignement, au nombre de vingt-sept. Après eux, il y a encore la charge d'*orateur public*. C'est un fonctionnaire qui doit avoir au moins le degré de bachelier en droit ou maître ès arts. Ses attributions sont de rédiger les lettres et adresses d'apparat, de prononcer à tour de rôle, avec les professeurs de poésie, les discours désignés sous le nom de *discours crêwéien* (creweian oration), et de présenter les personnes qui ont reçu le titre de maître ès arts honoraire. Le *creweian oration* est un discours en mémoire des fondateurs et des bienfaiteurs de l'université.

Il y a *à Oxford vingt-quatre colléges*, édifices élevés avec beaucoup de luxe, dans différents siècles, et qui lui ont valu le surnom de *ville des palais*, ainsi qu'on l'a déjà observé. L'université possède une *bibliothèque publique*, nommée d'après son fondateur *Bodleianes*, qui est une des plus volumineuses de l'Europe, car elle compte 400,000 volumes. Les colléges servent de demeure à quatre ou cinq mille étudiants. Les principaux de ces colléges sont : *Baliol's college*, dont le fondateur fut John Baliol, père du roi écossais de ce nom ; *Oriel-New-college ; Lincolm's all soul's*, *Magdalen*, *Christ-church ; John* et *Jésus*, qui doivent leur origine au clergé. Christ-church est le plus important de tous. La fondation y entretient 101 étudiants, sans compter les gentlemen commoners. Aujourd'hui les étudiants d'Oxford et de Cambridge reçoivent leur véritable instruction dans les colléges ; les lectures à l'université sont peu fréquentées ; beaucoup de professeurs se dispensent même d'y faire des cours. Des trente professeurs de l'université d'Oxford, dix seulement tiennent des cours réguliers. Les colléges sont l'âme et le siége de l'instruction académique. L'importance du clergé était immense dans les premiers temps de la fondation des colléges ; il exerçait une influence active et exclusive sur les princes et les grands du pays.

Henri Ier, le fameux cardinal Volsey, Henri VIII, les reines Marie et Élisabeth, Jacques Ier, le savant comte Clarendon, Charles Ier, plus tard George Ier et George II, accordèrent à ces instituts leur puissante protection, de riches dotations de biens-fonds avec de grands revenus, et fondèrent enfin l'établissement des *Sizerships*, *Fellowships* et *Scholarships*, dont, au commencement, les places furent exclusivement réservées au clergé ; aujourd'hui ces dotations appartiennent aux communes, quoique la condition primitive du célibat y soit encore attachée. Les *Sizers* sont de pauvres étudiants entretenus aux frais des colléges, où ils reçoivent une somme qui leur est stipulée. Les *Fellows* et les *Scholars* sont élus dans la chambre de convocation, et composés de docteurs et bacheliers en droit, en médecine, en théologie, et de maîtres ès arts ou bacheliers en philosophie. On observera ici que le mot *Scholar*, ou écolier, ne signifie pas le jeune homme qui suit les cours de l'université. Dans toutes les fondations et les dotations des divers colléges qui composent une université, il est toujours question de fellowships et de scholarships ; ce sont les corporations ou sociétés de ces étudiants gradués comprises sous cette dénomination. Ils sont salariés : le fellow reçoit 50 livres sterling, le scholar 30 livres sterling par an, à titre d'émoluments, et sont en outre nourris et logés. Après un séjour de deux ans, l'étudiant peut devenir scholar. Leur nombre et celui des fellows varie selon les décisions du corps législatif. Ils font vœu de célibat et perdent leurs places lorsqu'ils se rétractent. Dans les différentes fondations qui ont chacune leur collége, il y a des dotations dont les bourses montent jusqu'à 75 ou 80 *livres sterl.* (de 1800 à 2000 francs) par an et par élève. Ces émoluments sont comptés aux titulaires désignés sous le nom *d'étudiants sur la fondation*. Ceux qui suivent les cours à leurs frais

ment à Oxford le titre de *gentlemen commoners*, ou
ilshommes de commune; *à Cambridge* celui de *fel-*
r commoners, ou camarades de commune.
es degrés universitaires, tels que les titres de bache-
, de maître ès arts, de docteur en théologie, en
ecine ou en droit civil, sont obtenus après avoir
i des cours spéciaux pendant un certain nombre de
ıes, subi des examens et lu des dissertations publi-
s sur des sujets qui se rapportent à la faculté dans
elle on milite. Il est curieux d'observer que ce n'est
près huit ou dix années que l'on parvient aux derniers
rés des titres universitaires; cependant celui de ba-
ier suffit pour être reçu avocat ou prêtre. Mais un
ıelier en droit, pour plaider devant les tribunaux
ngleterre et prendre le titre d'avocat (lawyer), doit
ore se soumettre à l'examen de jurisconsultes, dé-
és à cet effet sous le nom de *Benshers*. Les études
licales sont plus renommées à Cambridge qu'à Ox-
l.
l existe un ancien usage fondé sur un édit du roi
ues, d'après lequel chaque étudiant, avant d'obtenir
degré académique, doit prêter serment de confesser
dogmes de l'Église de l'État. Cette disposition, à l'ex-
ion de quelques changements insignifiants dans la
ıe, existe encore à présent et porte dans sa modifi-
n: « Je jure que je suis de bonne foi (bona fide)
ıbre de l'Église anglicane. » Ce serment, qui s'est
ervé à travers tant d'événements politiques et reli-
x, porte encore le cachet de sa tendance primitive
l'on a su maintenir avec soin. C'est pourquoi tous
qui briguent un degré académique dans une faculté
conque, sont renvoyés, encore aujourd'hui, en vertu
et interdit, lorsqu'ils sont catholiques ou dissidents,
u'ils ne peuvent prêter un serment auquel s'oppose
conscience, pour être reçus en forme.

Mais on se tromperait, observe la *Revue britannique*, si l'on croyait que les portes de l'université leur sont fermées pour cela ; ils sont libres de se mêler aux vrais croyants, « true churchmen, » et de s'établir sur les bancs de l'auditoire, à condition de payer leur place ; *expédient de tolérance*, à la faveur duquel les catholiques, les indépendants, les baptistes, les presbytériens, les anabaptistes, en un mot, toutes les sectes qui fourmillent en Angleterre, peuvent prendre part à l'instruction. On n'épargne pas même en ces occasions des invitations et des prévenances, pour attirer autant que possible des non-conformistes, tant qu'il ne s'agit pas d'un fellowship ou d'un degré universitaire. Dès ce moment, toutes les portes se ferment, et l'on demande ou le serment, ou de céder la place au « true churchman. » Or, la réception d'un dissident au sein de l'université pourrait porter préjudice à la foi, et faire croître une mauvaise herbe au milieu de la science, du moment qu'il cesserait de payer sa place pour recevoir à son tour les émoluments attachés aux degrés de la corporation.

La tendance générale des études universitaires d'Oxford a pour objet, comme partout en Angleterre, l'étude des sciences positives qui sont à même de fonder par leur pratique les moyens d'une existence assurée et lucrative. Elle se rapporte par conséquent à des branches d'études qui n'embrassent que les connaissances nécessaires à un certain état. C'est sans doute le moyen le plus sûr de fonder son bien-être matériel et de parvenir à accumuler des richesses ; mais cette direction ne paraît pas être de nature à produire un élan d'idées qui appartiennent aux recherches des sciences spéculatives. Cependant les études de droit, et même de médecine, ne sont point célèbres à Oxford et à Cambridge, peut-être par la raison que ces facultés possèdent des priviléges de fellowships qui y garantissent une existence opulente, et qu'elles tiennent

à l'observance des 39 articles de l'Église de l'État. Les langues classiques et la théologie font surtout l'objet des études d'existence matérielle, et sont particulièrement encouragées et récompensées. Les fondations de *Scholarships* et de *Fellowships* sont richement dotées, et forment dans ces facultés la sept-huitième partie de toutes celles qui existent; ce qui est sans doute un grand attrait d'existence assurée pendant les études mêmes, pour ceux qui s'y livrent sans avoir de la fortune. Aussi, les fondations de ces facultés ajoutent-elles des prix et des récompenses très-considérables pour exciter l'émulation des étudiants et des gradués qui peuvent s'enrichir en étudiant, à force d'obtenir des prix et des gratifications de 25 à 40 livres sterling, tels que ceux fondés par Smith et par Norris, sans compter les deux médailles en or, distribuées par le chancelier, de la valeur de 15 guinées, et de quatre prix, dont chacun est également de 15 guinées, qui sont conférés aux universités par les membres du parlement.

L'étude des mathématiques est cultivée foncièrement : l'Angleterre lui doit le grand Newton et Herschel; celle de la théologie fournit des ecclésiastiques à la moitié de l'Angleterre. La philosophie morale n'est enseignée qu'autant qu'elle se rapporte à l'étude de la théologie; il s'entend qu'on n'y traite point la philosophie dans ses abstractions spéculatives ou la métaphysique. La *psychologie*, cette science intéressante qui a fait de si grands progrès dans les temps modernes, n'a d'autres ressources que les ouvrages de *Locke* et de *Makintosh*. Les langues orientales et presque toutes les langues vivantes ne sont point cultivées, quelque grande que dût être leur utilité pour le pays. L'étude des classiques, malgré ses encouragements, laisse beaucoup à désirer, parce qu'elle est limitée à la connaissance d'un petit nombre d'auteurs, tels que Térence, Platon, Démos-

thène. On y joint quelques compositions latines et grecques qui restent bien loin des originaux. Pour ce qui concerne Sophocle, Thucydide et Hérodote, modèles d'élocution élégante et pure, il n'est point question de ces grands auteurs.

UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE.

Son antique origine. — Nombre de ses colléges. — Statuts de réception. — Fonds de l'université. — Son organisation. — Études rigoureuses de médecine. — Pharmaciens anglais. — Docteurs en musique.

L'origine de cette université est très-ancienne; elle est peut-être la plus ancienne de l'Europe, car on prétend qu'elle a été fondée 270 ans avant Jésus-Christ, par un Ibérien nommé Cantaber. On laissera aux savants antiquaires le soin de prouver l'authenticité de cette haute origine, au moins un peu douteuse. Ce qui paraît être certain, c'est qu'elle a été détruite dans ses commencements, et restaurée ensuite par le roi Sebert en 630, puis longtemps négligée par les rois de race saxonne, et relevée enfin aux honneurs de sa destination. On a donc fixé assez arbitrairement, dans différents tableaux statistiques, sa fondation à l'année 1231.

Cambridge compte *dix-sept colléges*, dont chacun forme une corporation à part, qui possède ses statuts, étant toutefois soumis à la suprématie des lois générales de l'université. Ces colléges ont été fondés par différents individus qui ont particulièrement recommandé la pratique de la religion, des belles-lettres (*polite litterary*) et des sciences en général. Il y a des colléges dont les statuts exigent que les membres soient nés dans certains comtés. Les colléges de *Saint-Jean*, de *Downing*, de *Sidney*, de *Clare-Hall* et de *Trinity-Hall* sont ouverts à tous les aspirants. On y observe, sans exception, la loi que quiconque n'a qu'un parent anglais, doit être

ardé comme s'il était né dans le comté auquel appar-
ıt ce parent, lors même qu'il serait né dans une autre
ıtrée. Mais si tous les deux appartiennent au pays, il
t être regardé comme étant du comté auquel appar-
ait son père.

Le revenu annuel des fonds de l'université est porté
nviron 16,000 livres sterling; la dépense annuelle à
,000 liv. sterl. — Les fonds sont placés sous l'admi-
tration du vice-chancelier. Le sénat nomme tous les
; une commission de trois membres pour faire la ré-
ion des comptes.

Chaque collége fournit des membres, tant pour la
ınche législative qu'exécutive de l'administration. La
emière renferme les deux sections du sénat et un
nseil qui porte le nom de *Caput*. Le sénat est composé
tous ceux qui sont ou maîtres ès arts libéraux, ou
teurs d'une des trois facultés, de la théologie, de la
isprudence, de la médecine, et qui étant enregistrés
ıs un des colléges, occupent un emploi à l'université
demeurent dans la ville de Cambridge; leur nombre
porté à 2,000; ils sont divisés en deux classes, les
ents et les non-régents.

En 1828, le nombre des étudiants aux deux univer-
s d'Angleterre était de 5,164 à Cambridge, et de
oo à Oxford : total, 10,164 étudiants dans les deux
versités.

Tous les projets de loi de l'université et toutes les
positions (*graces*) doivent être approuvés par le
put, dont chaque membre a une voix négative avant
e ces projets soient soumis à la délibération des
ıx chambres du sénat. Des réunions qui traitent des
aires de l'université ont lieu tous les quinze jours
ıs le nom de *congrégations*. D'autres assemblées, ap-
ées *congrégations des statuts*, traitent de l'élection
degrés et des nominations d'employés. Les degrés

pour l'administration intérieure de chaque collége varient selon les différentes institutions et fondations. Le dirigeant d'un collége est ordinairement un docteur en théologie : ce n'est que dans Trinity-Hall, dans King's et Downing colleges, qu'on admet aussi à cette place des docteurs en droit ou en médecine. Le dirigeant de King's-college est nommé prévôt, celui de Queen's-college, président, et ainsi de suite, d'après un cérémonial aussi fatigant que prétentieux.

Toutes ces notices, avec des détails minutieux, sont consignées dans le calendrier de l'université ; elles fournissent ample matière d'étude à ceux qui désirent connaître à fond l'esprit de l'antique administration et de la nomenclature des degrés de l'université de Cambridge, avec ses dix-sept colléges et leurs attributions. Le nombre des fondations pour les étudiants (scholarships), ou les bourses qui leur sont accordées, est porté à plus de 700. Les *sizers*, jeunes gens pauvres ou de peu de fortune, reçoivent des émoluments considérables et ont ordinairement leur entretien défrayé.

Les études en médecine, sans être célèbres, sont très-rigoureuses à Cambridge. Il faut *cinq ans* de travaux et d'épreuves pour prétendre au grade de *bachelier* en médecine, et demander un examinateur et *deux* autres *années* d'études pour avoir le droit d'exercer la médecine. On demande alors la licence *ad practicandum;* elle exige un nouvel examen pour exercer la *profession de médecin*, et ce n'est qu'après *trois années de pratique* qu'on a acquis le droit au titre de *docteur*, qui, au bout de *dix ans* de travaux et d'études, est enfin accordé sur simple thèse, sans examen préalable. D'après ces rigueurs et le nombre des examens, on serait autorisé à dire qu'il doit y avoir en Angleterre les médecins les plus savants et les plus profonds ; c'est une question qu'on soumet à la décision des hommes de la faculté.

.e droit d'exercer la *pharmacie* est accordé par la iété des pharmaciens de Londres, et exige, outre les des nécessaires, deux cours de médecine pratique. st pourquoi, en Angleterre, les pharmaciens exerıt généralement la médecine ; ils consultent, ordonıt, administrent et vendent en même temps les remè qu'ils prescrivent et préparent. Ils ont soin, pour plupart, de se munir d'un diplôme de chirurgien, ır se prévaloir sur leur enseigne du titre de *chirurgienmiste*, assez inintelligible pour les étrangers. Leurs armacies chimiques ressemblent bien plus à des *masins de parfumerie* qu'à des officines ; car on y voit posés de l'eau de Cologne, de la pommade, du savon ur la barbe, et toutes sortes de cosmétiques qui passent annoncer une étude profonde de chimie pour ıt ce qui concerne la culture de la peau et le luxe de toilette.

Quelque long et difficile qu'il soit d'obtenir par tant degrés et d'années d'études universitaires le titre de cteur, il en existe en Angleterre un que l'on ne nnaît point et qu'on n'obtient pas sur le continent l'Europe, titre qui n'est pas moins long à acqué- : c'est celui de *docteur en musique*, grade honoque, qui prouve que les Anglais honorent un art pour uel on ne leur prête pas beaucoup de sympathie. is ce grade n'est pas moins difficilement pris que ıx qu'on cherche dans la poussière des colléges unisitaires, et ne s'accorde également qu'après de lons années d'études et de preuves rigoureuses et soutees. Aussi, faut-il d'abord, pour être reçu *bachelier musique*, prouver, par de bons et authentiques cercats, qu'on a étudié et pratiqué la musique pendant *t ans*. Pour prétendre au doctorat, ces études et cette atique doivent être prolongées encore pendant *cinq tres années*. L'aspirant est cependant loin encore de

son but; car, d'après d'anciens règlements, il doit avoi composé un *cantique à cinq parties* pour le baccalauréat à six ou à huit pour le grade de docteur, et encore : — « avoir fait exécuter à voix et instruments les cantiqu mentionnés dans une solennité publique annoncée tro jours à l'avance par des affiches placardées sur les de battants de la grande porte des colléges. » C'en est ass on pense, pour arriver au perfectionnement de l'ex cice d'un art qui doit puiser l'expression des plus nob harmonies dont l'art est le représentant, aux conc tions inépuisables de l'imagination et du sentiment p fond de l'âme.

ÉTUDIANTS ANGLAIS.

Physionomie des étudiants et leurs études. — Étudiant studieux, étudi insouciant et gai. — Genre de ses amusements et de ses occupations. Costume des étudiants. — Leurs mœurs et habitudes. — Nouveaux glements sévères de conduite et de dépense. — Moyens de répression. Priviléges de naissance. — Causes du manque de liaisons entre les jeu gens de l'université. — Aspect d'Oxford et de ses colléges.

La manière de vivre, les habitudes et les goûts d étudiants anglais sont bien différents de ceux des étu diants du continent. Aussi, leur application, leurs ét des, leurs amusements, leurs mœurs enfin, ont une te dance et une direction qui leur sont particulières et q se rapportent aux dispositions et aux idées reçues de nation même.

L'étudiant anglais studieux ne connaît point c amour du savoir élégant et des formes qui distinguent les colléges de l'autre côté de la Manche, ni cette vi passion qu'ils ont pour la littérature amusante qui e aujourd'hui la fureur de la jeunesse française. Une fo studieux, l'étudiant anglais est grave dans ses études, reste alors également éloigné de l'élégance du savoi

de la frivolité des goûts, de l'extravagance des idées, comme des recherches de la spéculation philosophique. Il fait abstraction de toutes les abstractions, et ne cherche les réalités positives que dans l'application des sciences exactes, ayant en vue d'acquérir exclusivement une seule science toute pratique qui puisse lui assurer une existence toute positive. Tel paraît être le caractère distinctif de sa science et celui de sa nation en général.

L'étudiant anglais qu'on appelle *gai*, par opposition au studieux, ne se soucie point des études; il n'aime pas à ouvrir un livre, à lire un journal ; il reste dans l'ignorance, et ne connaît ni Biron, ni Walter Scott. Ses occupations sont de monter à cheval, d'aller à la chasse, de conduire des voitures; et s'il n'a pas les moyens de jouir en réalité de ces amusements, il se contente de s'en donner l'air. On voit ces sortes d'étudiants indolents et oisifs se grouper tantôt dans l'embrasure d'une fenêtre avec toute l'indépendance de leurs manières nonchalantes, tantôt tuer le temps à faire claquer un fouet de postillon, à hanter les palefreniers, et à chasser au tir. Ils se refusent enfin à tous les moyens d'éducation; et le théâtre étant rigoureusement défendu aux universités, cette dernière ressource d'amusement, afin d'acquérir le goût de l'instruction et de la littérature, n'existe point pour eux.

Les mœurs de ce dernier genre d'étudiants présentent un contraste singulier avec leur costume grave et obligé, qui est aussi celui des professeurs, à quelques nuances près. Ils sont affublés d'une espèce de robe d'étamine flottante ou demi-manteau par-dessus l'habit. Cette robe, sans ressembler au moderne paletot d'un fashionable, est chez les uns plus ample, chez les autres plus longue, et ne manque point d'être chargée de ganses et de brandebourgs qui ont une haute portée de distinction ; car

ils indiquent le titre de l'officier universitaire, qui a le droit d'en porter une certaine quantité. La robe des simples étudiants est courte, noire, sans manches. Les uns et les autres sont coiffés d'une espèce de casquette sans visière, avec un sommet plat et quadrangulaire, sur un gland de soie allongé. Tout cet étrange costume est noir, et ne laisse pas que d'imprimer à toute la population académique la réserve du décorum, et suivant l'abstraction des ornements, une apparence même monastique. Mais ce décorum est factice et imposé; or, il est curieux d'entendre les jeunes gens, sous ce travestissement, parler chasses et chevaux, et de les voir, d'un côté, s'occuper de formalités singulières et claustrales, de l'autre se livrer à un état d'indépendance et d'insouciance où ils négligent les études de la science à laquelle ils se sont voués, pour se trouver isolés dans leurs habitudes d'oisiveté comme dans celles de leurs amusements. Si cette espèce d'uniforme dont l'étudiant est revêtu, lui impose une sorte de réserve extérieure, il ne le force pas au travail. Les plus aisés, qui ne sont pas les plus studieux, passent leur temps à courir à cheval dans leur costume monacal, à pêcher et à se bercer en canot sur la Tamise, comme à Oxford, à suivre les offices de la chapelle, à tirer de l'arc dans le jardin du collége auquel ils appartiennent, ou à se réunir le soir en très-petit comité d'amis. C'est là que les anciens étudiants, entourés de leurs jeunes élèves, se donnent les airs de protecteurs, le cigare parfumé de la Havane à la bouche, se groupant à leur aise dans de longs et profonds fauteuils, dont les coussins leur servent à reposer leur tête pour achever le tableau de la gravité de leur costume. Assis autour d'une table ronde, une immense bouilloire à thé (*tea kettle*), qui chauffe, murmure et frémit tout à la fois, invite à prendre part à une riche et élégante collation composée de pâtisseries, de con-

fruitiers, de viandes froides, de fromage de Chester et de Parmesan, de pain grillé, de beurre, d'œufs à la coque, de quelques carafes remplies de porto et de xerès (cheres), ou à prendre du punch au lait et toutes sortes de vins choisis qui se succèdent. Si, après ces conforts, se reposant longuement, il leur reste le lendemain quelque lacune d'ennui à remplir, ils l'emploient à l'étude, mais c'est l'étude d'un étudiant opulent et sans soucis pour son avenir.

Des statuts particuliers qu'on a rendus dernièrement, plus sévères même que ceux de première institution, règlent la conduite et la dépense des étudiants d'Oxford, afin que les jeunes gens se vouent désormais plus exclusivement à leurs études. Aucun étudiant, à moins de quatre années d'études, ne pourra tenir un cheval, aller en tilbury ou avoir un domestique à son service, sans une autorisation qui doit être demandée par pétition. Nul ne pourra, sous aucun prétexte, avoir chez lui un chien ou des chiens; il ne lui est permis d'assister ni de prendre part à des courses de chevaux, des concours pour des prix, des duels, des tirs à la carabine et au pigeon, sous peine de renvoi ou d'exclusion; il faut une permission spéciale pour louer des voitures ou s'en servir. D'autres règlements portent des dispositions pénales contre tout habitant d'Oxford qui aurait aidé un étudiant à enfreindre ces nouveaux statuts. Enfin, il leur a été sévèrement défendu de tout temps de se livrer aux jeux de hasard, de porter épée, poignard, pistolet ou toute autre arme; de fréquenter des tavernes et de mauvais lieux, de fumer dans les rues, de faire des courses nocturnes, des libelles injurieux, de provoquer des disputes de mots, des voies de fait, ou tout autre acte répréhensible ou irrégulier. La seule négligence de porter le costume prescrit est punie d'une amende (*pensum*).

Les étudiants, les libraires, les marchands imprimeurs

et autres privilégiés des colléges, sont justiciables du tribunal universitaire pour toute violation des statuts. Les peines portées contre ces délits sont : la privation du privilége, l'amende, la prison ou l'expulsion de l'université. La perte de quelques inscriptions (*termes*) pour les étudiants est le moyen de répression le plus utile dans la plupart des cas.

Tous les étudiants d'Oxford sont logés dans leurs colléges respectifs : l'université n'en reconnaît point d'autres. A Cambridge et dans les universités d'Écosse et d'Irlande, ils peuvent loger et s'abonner dans les pensions bourgeoises. A Oxford ils sont tenus de paraître quatre fois par semaine au réfectoire. Le reste du temps, ils se font servir le repas dans leurs chambres par le steward ou maître d'hôtel du collége. Ils doivent assister huit fois par semaine au service répété de la chapelle.

Les fils des lords et les pensionnaires de la fondation ont leurs places d'honneur réservées dans une tribune privilégiée à la chapelle et à la salle à manger, et conservent toujours le pas sur les gentlemen commoners. C'est partout l'*Angleterre privilégiée* qui fait ses études *sur le base de la fondation des siècles*. La naissance décide de la position de l'étudiant et l'accompagne toujours ; les fils des barons, des comtes et des marquis sont, par leurs titres nobiliaires, dispensés d'une ou de deux années d'étude exigées de plus de leurs camarades roturiers, sans égard aux facultés et aux talents que la nature peut leur avoir accordés. Le jeune noble qui, au collége d'instruction secondaire, se confondait encore avec ses condisciples, est entièrement séparé à l'université du jeune roturier. Quand il dîne, sa place réservée est à une table plus distinguée, avec les chefs de son collége universitaire ; quand il se promème, revêtu du costume d'étudiant, quelque marque distinctive de ganse ou de brandebourg le fait reconnaître : la discipline à laquelle il est soumis

adoucie, relâchée à son égard. Entouré de belles espérances, d'un avenir brillant, on n'exige point de lui qu'il soit exact à l'église et aux cours ; car un législateur héréditaire, observe un critique anglais, « peut se passer d'une instruction universitaire, sans être damné par la religion. » La démarcation des rangs, dit Bulwer, va si loin à Cambridge que le fils aîné d'un baronnet adopte une nuance de costume qui doit le distinguer du fils cadet d'un autre baronnet, pour jouir à l'université d'une importance qu'il n'aura peut-être pas dans le monde. C'est par cette observance superstitieuse qu'un fils plus âgé s'élève déjà à l'université au-dessus de ses frères à la hauteur qu'il doit conserver le reste de sa vie. Elle fait connaître de bonne heure aux jeunes gens le prix exclusif qu'on attache à la fortune, et leur donne cette impression qui fait de la fortune une vertu, en comptant les milliers de livres sterling qu'il vaut de plus que son frère cadet. Il en résulte, dans les relations de famille et d'amitié, cette froideur et cet embarras qui frappent l'étranger et qui rendent si rares en Angleterre les amitiés de jeunesse qui prennent leur origine à Eton et se perdent à Oxford et à Cambridge. Aussi la déférence du plus jeune en présence de son ancien, de l'inférieur envers son supérieur, est-elle rigoureusement exigée. Le jeune doit toujours céder le pas à l'ancien et le saluer à distance respectueuse. Dans un pays où, au fond, personne ne salue, cette courtoisie de discipline est en effet une chose assez curieuse dans les universités anglaises. La cause paraît encore en être la bourse et la fondation.

D'après cet aperçu de *mœurs universitaires*, il ne faut point s'attendre à du mouvement ou du bruit dans une ville comme Oxford, si rapprochée d'ailleurs de la capitale. Dans toutes les universités d'Angleterre, on ne remarque rien, sous ce rapport, qui ressemble le moins du monde à ce que l'on voit dans les villes d'université

du continent. C'est surtout en y arrivant de Londres que le contraste est piquant, curieux, immense. On se croit transporté dans un autre monde, dans un siècle bien éloigné du nôtre. Au pas large des hommes affairés de Londres a succédé, dans quelques heures de temps, qui ont suffi pour vous transporter à Oxford, le pas mesuré des officiers de l'université, des étudiants graves et sérieux, en dépit de leur âge, disciplinés d'après les statuts des fondations qui les entretiennent, pleins de la réserve du décorum, à la barrette quadrangulaire, noire comme cette espèce de soutane qui les couvre, apparition étrange de vêtement qu'on prendrait de loin pour un ancien costume espagnol ou pour celui d'un ordre monastique. Non moins jaloux de ce costume et de leurs prérogatives, on ne voit jamais dans les rues le vice-chancelier de l'université ou ses procureurs, que précédés de leurs bedeaux, porte-masse, pénétrés de toute la gravité des siècles qu'ils représentent.

Cette première impression devient d'autant plus forte qu'à chaque pas, dans cette ville, on se voit entouré d'antiques édifices qui comptent leur existence par siècles, offrant un aspect tout à la fois gothique, italien, moresque et espagnol, en présentant au loin des échappées de vue à travers des rues larges et alignées, de clochers, de chapelles et de colléges, qui s'élancent dans les airs. Ces colléges ont de vastes enceintes avec des arceaux mornes et silencieux, dont l'aspect trahit le langage éloquent des temps qu'ils ont vus naître et mourir à leurs pieds. Ici point de bruit, point de mouvement industrieux, de voitures qui se croisent dans les rues, point de fumée de houille, de cheminées monumentales de fabriques, de chaudières à vapeur ni de fourneaux. Les chapelles et leurs clochers élevés annoncent seuls la résidence des muses savantes et leur culte paisible. Dans la tour de Christ-church, on remarque une cloche qui

depuis des siècles, sonne le couvre-feu pour toute la ville et frappé tous les soirs autant de coups qu'il y a d'étudiants sur la fondation du collége de ce nom. Aussi ses pensionnaires nobles jouissent-ils du privilége d'une sonnette dont il suffit de tirer le cordon pour se faire servir, tandis que les gentlemen commoners, privés de ce droit important de fondation, sont obligés de se déranger afin d'appeler eux-mêmes le garçon de service. Ces détails suffiront pour prouver la manie des prérogatives minutieuses dont on s'est occupé dans les statuts des fondations, et auxquels on tient encore aujourd'hui avec cette antique rigueur qui relève l'autorité des siècles et leur souvenir.

C'est ainsi qu'on observe encore maintes formalités étranges et singulières d'un usage suranné dans les cérémonies de l'université à la création et à la réception solennelle d'un gradué, d'un maître ès arts, d'un docteur, jusqu'au docteur en musique, où les formules de présentation, d'injonction et de serment, varient d'après le grade du récipiendaire. Tout enfin respire ici l'autorité exclusive des siècles et l'habitude des formes reçues qu'on appelle avec fierté priviléges coutumes, libertés, statuts universitaires. Ces institutions contrastent singulièrement avec les efforts de la réforme radicale de toute chose qui signale l'esprit des temps modernes.

ARTICLE II.

RELIGION SOUS LE RAPPORT DE LA MORALE PUBLIQUE.

Son caractère distinctif. — Attachement de l'Anglais pour le décorum des pratiques religieuses. — Source de cet attachement. — Tact de bon sens dans les formes de la pratique. — Idée de la science de la morale et de la religion chez les Anglais. — Point de système de morale publique organisé. — Vertus privées séparées des vertus publiques. — Indifférence pour l'étude des sciences morales. — Philosophie de la morale et pratiques religieuses des classes moyennes. — Influence de l'aristocratie sur l'Église. — Décence de la chaire. — Aspect et confort de l'intérieur des églises. — Tolérance. — Intolérance. — Liberté des cultes et des sectes. — Impôts des dîmes. — Origine et création des sectes. — Inspirations des fanatiques et des missionnaires. — Droit de bourgeoisie et de tolérance des sectes. — Nombre de dissidents. — Tolérance religieuse dans les habitudes. — Intolérance dans la loi. — Tendance de la religion à sa séparation d'avec la politique. — Position de l'Église officielle.

Le décorum des formes est le caractère distinctif de la morale publique, que l'on regarde comme appartenant essentiellement à la religion. Il est important d'observer que, dans une confession qui a banni ce qu'il y avait de positif dans le culte extérieur, on soit si fort attaché aux signes visibles des pratiques religieuses qui lui sont restées, ce qui semble prouver le besoin du positif qui existe dans la nature de l'homme, malgré ses abstractions. On ne saurait contester que chez les Anglais les signes extérieurs ne soient considérés comme des marques positives de piété et de recueillement intérieur et spirituel. Cet amour du décorum des formes en fait de pratiques religieuses paraît d'ailleurs être fondé sur le *caractère* et l'orgueil du sentiment de ce que l'Anglais appelle le respectable de sa personne, en respectant les formes de sa religion. Le négociant calcule et spécule toute sa vie, et ne regarde peut-être sa carrière laborieuse ici-bas que comme un problème de calcul; ses habitudes, ainsi que

es pratiques et ses intérêts sont bien positifs ; il ne peut onc avoir, par sa tendance commerciale même, aucun ıtérêt pour tout ce qui regarde l'imagination et la poésie u sentiment; il s'attache par conséquent aux formes du écorum, comme il s'attache aux formes accoutumées de s chiffres : c'est ce qu'on pourrait appeler *le tact du bon ens* dans les formes de la pratique ; il appartient au caractère distinctif de la nation.

On ne regarde point, en Angleterre, *la morale* comme ne science séparée, qui n'a pas par conséquent besoin être traitée à part, car elle appartient, observe-t-on, *la religion*; parce qu'elles ont une origine commune. 'est, chez les Anglais, une opinion assez généralement épandue : elle confond *le principe de la loi* avec *sa conséquence*, ou l'origine même de cette loi avec celle de a morale qui renferme *la nécessité d'obéir à la loi* ou à a science distincte et individuelle qui la pratique. C'est ourquoi en Angleterre *la morale publique n'a point de ystème organisé*. Ici, c'est l'attachement pour les formes ui décide de tout; là, c'est l'amour pour les noms qui emporte sur tout le reste. Ici, c'est le profond sentiment u respect pour les apparences de décorum : l'un et l'aure s'attachent avec la persévérance de la constance et la rce de la conviction à ce qui leur paraît le plus positif le plus pratique.

Ce manque de culture des sciences morales paraît avoir onné lieu à cette grande différence et cette ligne ausre de démarcation qui existent en Angleterre entre le ractère personnel et le caractère public, entre *les vers privées* et les *vertus publiques* que l'on croit pouvoir parer les uns des autres, sans porter préjudice à la perne qui les possède.

C'est pourquoi dans aucun autre pays on n'entend péter si souvent cette phrase, dont on se sert à la triune et dans les violentes diatribes des journaux anglais

qui, après avoir débité les plus grandes injures, ne manquent jamais d'ajouter qu'on n'en veut point au caractère privé et respectable des personnes que l'on attaque c'est, autrement dit, qu'en détruisant publiquement la moralité de ces personnes, dont on parle avec une véhémence haineuse, on leur laisse le décorum ou l'apparence de la vertu privée ; de sorte que l'individu peut être plein de probité à l'intérieur, sans l'être dans ses rapports extérieurs et sociaux, ce qui produit une séparation totale des qualités publiques et des vertus privées. On pourrait peut-être en déduire aussi la grande *indifférence* qui existe pour l'*étude des sciences morales* et de leurs recherches dans le domaine de la *psychologie* et de la *métaphysique*. On n'a point suivi les progrès de cette dernière science depuis le système du matérialisme personnifié de Locke, tandis qu'on la cultive avec succès en Écosse.

La philosophie de la morale, dans ses principes et les mobiles de son application, ne faisant point partie de l'instruction secondaire et universitaire, il en résulte que les vues, en fait de morale, sont assez étroites dans la jeunesse et ne lui présentent guère cette garantie dont elle a besoin, à mesure qu'elle se forme et qu'elle avance en âge, pour ne point respecter les apparences plus que les réalités. *La seule discipline des habitudes morales* paraît y suppléer, tant qu'elle se trouve sous la surveillance des écoles et des colléges. Elle n'apprend point à faire de la morale un objet de pensée et de réflexion philosophique, elle se borne au *respect* que les habitudes lui en inspirent. Tel est surtout le mérite des qualités et des vertus qu'on trouve dans les classes moyennes, qualités fondées sur les pratiques et les habitudes religieuses même auxquelles elles tiennent avec le sentiment du respect qu'elles se portent à elles-mêmes. C'est la philosophie de leur morale ; aussi, ces classes sont-elles plus exactes à s'occuper

des pratiques de la religion que les autres classes ; elles s'attachent à ses observances au milieu des affaires commerciales qui les absorbent. Destinées à former des marchands, c'est-à-dire tout ce monde commerçant qui compose le véritable fond de la nation, elles sanctifient avant tout le dimanche, et se pénètrent du sentiment de la charité en protégeant l'instruction religieuse ; et souvent, par un effet de leur ardeur, elles s'attachent à des sectes dissidentes qui leur paraissent plus rigoureuses que l'église à laquelle elles appartiennent.

On a déjà observé, en parlant du clergé anglican, que les bénéfices de l'Église sont pour la plupart la propriété de l'aristocratie qui la compose. Il en résulte que l'influence des hautes classes exerce un protectorat sur la religion, protectorat qui ne lui profite pas, parce que le patron d'un bénéfice le donne ordinairement à un de ses parents ou de ses protégés, sans penser toujours aux véritables intérêts de l'Église ; car la théorie des rentes l'emporte toujours sur celle des motifs religieux. Les places des prédicateurs chargés du salut de l'âme deviennent ainsi des sinécures héréditaires, et sont souvent occupées par des étudiants à peine sortis du collége.

Le calme du décorum est le caractère distinctif du clergé de l'Église anglicane dans l'exercice de ses fonctions. Pour être populaire, il ne doit point faire de bruit ou se laisser emporter, par son zèle et son ardeur pour le salut de ses ouailles, à compromettre sa dignité par une déclamation ou un geste trop véhéments. La décence religieuse anglicane demande que le prédicateur ne déclame point, mais qu'il parle toujours sur un ton froid et réservé, en débitant les choses les plus véhémentes, sans jamais se permettre de s'abandonner aux inspirations irrégulières d'une éloquence improvisée ; car il est reçu de trouver de mauvais ton l'éloquence dans ces sortes de

matières. Le décorum sans action semble fait pour glacer l'élan de la ferveur et arrêter les effusions de l'âme et du cœur.

Cette même froideur, ce même calme d'apparence caractérise l'aspect intérieur des églises anglicanes. A ce décorum, l'Anglais sait réunir les conforts auxquels il est accoutumé dans l'intérieur de sa maison. C'est dire qu'il lui faut à l'église un lieu clos, des fenêtres et des portes imperméables, et adaptées à l'atmosphère d'un climat humide ; un siége commode et chaud, la distinction des rangs sociaux et l'étiquette de la forme; des bancs encaissés à dossiers carrés, à prie-Dieu et à marchepied, garnis de coussins; la nef remplie de cases séparées par la boiserie des bancs; trois passages étroits et garnis de tapis en sparterie, pour donner aux bancs un libre accès; des rideaux de taffetas vert, suspendus à des tringles de cuivre jaune, d'un poli extrême, afin de garantir du vent les bancs rapprochés de la porte, et des bouches de chaleur ouvertes dans le pavé de l'église, pour donner, pendant l'hiver, passage à un air de chaleur tempéré. A tout cela préside une propreté parfaite : les murs sont blanchis avec soin pour ne pas donner la moindre idée d'une image : les clous qui fixent le drap cramoisi ou écarlate aux bancs et aux dossiers des tribunes du monde privilégié sont dorés avec soin et offrent un modèle d'élégance et de forme. Il existe à Londres une corporation dont le seul but est de bâtir de nouveaux temples et de restaurer les anciens avec tout le soin de la science des conforts.

La tolérance et l'intolérance, la liberté des cultes, au milieu de ces sectes infinies et indéfinies qui divisent l'Église en Angleterre, la grande liberté individuelle en fait de croyance, et le rigorisme extrême des convenances, des observances et des habitudes religieuses, sont autant de contrastes que de phénomènes difficiles à con-

cilier. L'intolérance ferme les écoles et les universités à ceux qui ne sont pas de la religion anglicane dominante, et, pour accorder les degrés savants, elle demande même un serment de foi. La tolérance permet les sectes et leur accorde la faculté de bâtir leurs églises et leurs écoles. L'intolérance, pourrait-on dire, s'exerce ainsi dans l'intérieur de l'église, tandis que la tolérance se pratique au dehors. L'une et l'autre paraissent avoir pour principe un esprit de corporation et d'indépendance qui étend son influence jusque sur la croyance à laquelle il s'applique. La liberté des cultes, autorisée par l'usage, n'est point écrite dans la constitution. Toutes les fois qu'il est question d'émancipation à cet égard et de la réforme des dîmes qui s'y rattache, le clergé anglais se déchaîne et s'agite. Toucher aux dîmes, c'est toucher à l'autel; réduire les dîmes, c'est attaquer la religion : les prêtres et les nobles les défendent comme le principe vital de leur existence.

On a déjà parlé, à l'article de l'aristocratie et de son influence, des distinctions féodales qui représentent la religion et donnent lieu à tant de sectes dissidentes qui choisissent leurs prêtres au sein des pauvres, afin qu'ils restent avec les pauvres, pour leur offrir par leurs sympathies les consolations qu'elles ne peuvent trouver dans l'orgueil aristocratique des ministres anglicans, dotés et privilégiés aux dépens des communes. Cette circonstance est une des causes importantes de la progression toujours croissante des sectes en Angleterre. On dirait que chaque jour en voit éclore une nouvelle, et qu'elles s'improvisent comme par inspiration. Rempli de chaleur et de verve pour avoir trouvé un nouveau mode d'interpréter la Bible et l'Évangile, un inspiré s'élève aussitôt, écrit, parle, prêche, et, à défaut d'une église, apporte un pupitre et un marchepied qu'il érige à la première borne d'un carrefour ou d'une place publique, pour proclamer, sous

la voûte éternelle du temple de la nature, la parole de Dieu, qu'il prend à témoin de l'évidence de ses interprétations. Souvent c'est un jeune missionnaire qui, avant de prêcher aux incrédules et aux sauvages de l'Australie semble se préparer à ses œuvres pieuses, en s'adressant à ses coreligionnaires avec toute la chaleur de ses inspirations. A peine aperçoit-on un pupitre dans la rue, il, comme on le voit au vieux château d'Édimbourg, qui domine toute l'ancienne ville et plonge sur la longue rue qui passe devant la maison du violent réformateur John Knox, fanatique briseur d'images, qu'une foule d'auditeurs accourent pour écouter l'orateur, et se passionne pour ses argumentations, sa foi vive et nouvelle qui les édifie et les séduit. Les adeptes l'entourent en faisant des prosélytes; le troupeau grossit, on fait des quêtes, des souscriptions, on bâtit une église et à côté une école; les enfants accourent pour recevoir l'instruction religieuse selon la nouvelle croyance, et c'est ainsi qu'en peu de temps une secte est improvisée, prêchée, et intronisée au milieu de tant d'autres qui lui donnent droit de bourgeoisie et lui accordent la tolérance de convictions, le calme du recueillement et le respect du décorum.

Le nombre des *dissidents* en Angleterre même et dans le pays de Galles est au moins égal à celui des *anglicans*; et les *catholiques*, qui, d'après le recensement de 1767, ne montaient qu'à 68,000, dépassent sans doute aujourd'hui le chiffre d'un million. En Irlande, on compte 800,000 anglicans, 700,000 dissidents et 6,500,000 catholiques. La religion officielle en Écosse est *presbytérienne*; mais les *méthodistes* et les *catholiques* y font de grands progrès. Il existe en Angleterre un schisme dans la religion dominante, que l'on désigne par le nom de *haute* et de *basse église* (high and low church), et qui ne manque pas de favoriser les sectes. Un schisme

pareil divise l'Écosse : il a pour objet la querelle des propriétaires de bénéfices avec la congrégation générale de l'Église.

D'après tout cela, on pourrait dire que la théologie est aussi variée dans la Grande-Bretagne qu'il y a de sectes qui l'interprètent, de prêtres qui s'en dispensent même, et qu'au milieu de la tolérance qui les tolère, l'intolérance les caractérise et les distingue ; ou bien que c'est la *tolérance religieuse* qui est dans les *habitudes* et *l'intolérance* dans la *loi*.

L'Église officielle d'Angleterre, richement dotée des biens de ce monde et jalouse de les conserver, est ainsi travaillée par les dissensions intérieures qui la divisent toujours davantage, et qui lui enlèvent de jour en jour un nombre croissant de ses fidèles. Une tendance générale et évidente, plus grave encore, à l'exception d'un petit nombre de sectes, semble avoir pour but de *séparer la religion de la politique* et de laisser à chacun la faculté d'adorer Dieu d'après ses convictions religieuses. Beaucoup de sectes n'envahissent l'Église officielle que parce qu'elles lui envient ses richesses et ses priviléges, tandis qu'aux deux extrémités se présentent le *catholicisme* et *l'incrédulité*, en pénétrant de leur côté au sein du protestantisme.

Mais l'Église officielle a ses traditions et ses antécédents dans un pays de traditions, où la lettre survit à l'esprit et où le fait l'emporte sur l'idée. Cette Église officielle, incorporée au gouvernement, est consacrée par la constitution et se trouve inséparablement liée à l'aristocratie territoriale par ses bénéfices, ses dotations et les revenus auxquels sont assignés les fils cadets des nobles qui se vouent à l'état ecclésiastique. Il en résulte pour l'Église la double force de son ancienneté et de son organisation intérieure, ce qu'elle saura opposer avec succès, même en faisant des concessions, parce que les mœurs

et les habitudes sont toujours plus durables que les idées, et que ces mœurs et ces habitudes aristocratiques sont identifiées avec la société anglaise, depuis les premières et les plus anciennes traditions de l'histoire de l'Angleterre.

ARTICLE III.

SCIENCES, BEAUX-ARTS, LITTÉRATURE.

TENDANCE DE LA SCIENCE DES ANGLAIS.

irection dominante. — Idée vulgaire des Anglais sur les spéculations de philosophie. — Leur explication de la métaphysique. — Leurs *philo-phical sciences.* — Matérialisme de la philosophie de Locke; base e leur morale spéculative. — Point d'école idéale. — Hobbes, sa philo-phie de l'égoïsme. — Locke et sa philosophie du matérialisme. — Adam mith et son économie politique. — Sciences morales. — Théorie des entes. — Théorie des motifs et leurs conséquences. — Bentham. — ifférence entre l'idéologie et l'idéalisme. — Sciences transcendantes et atérielles. — Point d'Institut national comme en France. — Sociétés avantes et privées pour la pratique des sciences positives. — Société oyale et autres compagnies scientifiques. — Nombre des séances et des membres. — Revenu et capital des sociétés. — Absence de centralisation es sciences. — Cause de cette absence. — Étendue des bibliothèques en Angleterre, comparées à celles du continent.

Dans un pays de commerce et d'intérêts matériels, il naturel que la *direction dominante* des sciences doit e aussi positive que les intérêts dont on s'occupe sont ls. Les connaissances de spéculation abstraite ne peu-t donc pas être protégées dans un État préoccupé de intérêts fondés sur le commerce. Il en résulte qu'il ne rait exister de disposition naturelle ou prédominante ur des sciences qui, par la nature de leur objet et de s recherches, ne rapportent point d'argent, ou n'ou-nt point la voie des honneurs et des places dans le s, parce qu'on y fait les affaires sans faire de la phi-phie. Les fondations des colléges et des chaires sont sque toutes dotées pour des sciences pratiques de cette égorie. C'est pourquoi aux universités la science pen-e toujours vers les dotations les plus riches.

Il est curieux d'observer à cette occasion que, dans la commune en général, l'idée d'un philosophe est tou-

jours pour l'Anglais une abstraction par laquelle il entend un homme qui cherche la pierre philosophale. Il suffira de dire qu'on trouve même dans les catalogues de livres philosophiques, tels que celui de la bibliothèque de M. Henry Bohne, publié à Londres, York street, Covent-Garden, 1841, et qui contient 23,208 numéros de livres savants, de collections et de manuscrits, le tout montant à peu près à 300,000 volumes, qu'on y trouve le mot de *métaphysique* expliqué en parenthèse par vision mystique, etc.; explication digne de celle qu'en a donnée dernièrement un journal français, qui appelle métaphysique un des germanismes allemands. C'est pourquoi on n'entend aussi vulgairement, sous la dénomination de *philosophical sciences*, pour ne pas donner dans les visions, rien autre chose que les *sciences mécaniques*; ce qui paraît surtout caractéristique par la disposition naturelle qu'ont les Anglais pour ces sciences positives qu'ils cultivent de préférence et qui constituent même le talent dominant de la nation. D'ailleurs cette dénomination pourrait bien être d'une portée plus grande et plus profonde qu'au premier abord on ne saurait le croire.

En Angleterre, où toutes les habitudes sont prises, où elles sont exclusivement fondées sur les intérêts du commerce, on dira qu'il existe même un certain éloignement pour tout ce qui se rapporte aux spéculations abstraites des sciences purement philosophiques, telles que la métaphysique qu'on regarde presque généralement, sans parler de la définition qu'on en donne dans les catalogues savants des librairies, comme étant en opposition directe avec les sciences pratiques de la vie commune et extérieure de l'homme. Le matérialisme des doctrines de *Locke* est la seule étude métaphysique à laquelle les hommes de la science se soient arrêtés en Angleterre, sans suivre les progrès que cette science a faits depuis en Allemagne, et que l'on cultive avec succès en Écosse. C'est

[illegible]

[illegible] réfutée, en [illegible] aujourd'hui [illegible] générale [illegible] pratique les Anglais n'ont pas cessé de tenir système de philosophie de Locke, parce qu'il leur [illegible] adapté à l'égoïsme qui domine le fond caractère, en attribuant les formes matérielles qu'il y [illegible] élevée en Angleterre; elle [illegible] car l'industrie absorbe l'idéologie; la philosophie de l'égoïsme ne peut être que le carac-e distinctif de *mœurs positives* qui ne reconnaissent [illegible] une morale idéale. Cette philosophie de l'égoïsme, osée par *Hobbes*, trouve l'application de ses argu-nts dans la philosophie du matérialisme, représentée *Locke*, sous l'influence du mouvement de la révolu-n des esprits qui se préparait. Vinrent ensuite les étu-positives et matérielles de la philosophie d'*Adam* *ith*, pour trouver dans l'*Économie politique* la logique, hique et la physique, réunies dans la *science morale*, s consulter les *Éthiques d'Aristote*, ouvrages moraux cet auteur de l'antiquité classique, en proclamant le mphe de la *théorie des rentes*, qui devait tenir lieu de *héorie des motifs* dans la recherche des causes primi-s. Il n'y aurait qu'une seule différence à établir, c'est les rentes positives peuvent être réalisées pour porter rentes, et que la recherche des motifs appartenant à pire de l'idéalisme, ne porte d'autres rentes que es qui cultivent la pensée dans le domaine des concep-s de l'âme et du cœur, pour être idéales par l'élan sentiment des choses qui doit les consacrer. Or, si le nmerce de l'industrie amortit le commerce de l'intel-nce idéale, le goût du matérialisme, le caractère me qu'il imprime aux mœurs, finit par *matérialiser la*

pensée et la cultiver à l'école de l'égoïsme et du matérialisme qui paraissent en être la conséquence, malgré les abstractions de *Bentham*, qui a exercé une grande influence, par son traité de philosophie législative, dans les formes matérielles du philosophisme de son siècle. Le système des chaires et des dotations a toujours été un obstacle aux élèves pauvres de se livrer aux études spéculatives, parce qu'elles ne sont point dotées et n'offrent aucune existence à leurs disciples; car l'esprit de négoce d'une nation commerçante, on le répétera ici, semble être toujours et dans toutes les circonstances incompatible avec les spéculations de *l'idéalisme*, qui paraît différer essentiellement de *l'idéologie* dans les opérations de l'entendement. On dirait que celle-ci ne rêve que par l'esprit et que l'autre ne pense que par le cœur, pour arriver à *l'idéal de la pensée* qui la représente ; modes de spéculations philosophiques aussi variés que les systèmes qui les distinguent.

Si les *sciences transcendantes* sont cultivées quelquefois en Angleterre, et plus particulièrement en Écosse, ce n'est qu'un petit nombre de personnes d'une fortune et d'une position indépendantes, qui s'y livrent par goût et par amour pour la science; ce sont rarement des hommes en place, occupant des emplois ou des chaires dans les universités, sans en faire une profession. La science spéculative en général est donc bien resserrée en Angleterre, ses applications utiles ne sont point nombreuses, parce que les spéculations de ses théories ne sont pas communes et encore moins répandues. L'État récompense rarement le savant par le rang et les richesses, et offre sous ce rapport un contraste frappant avec le continent. Les distinctions honorifiques du gouvernement n'encouragent point les chaires dotées par les legs des particuliers, et n'attirent guère sur la science les ambitions personnelles. L'opinion publique même, en négligeant les sciences transcen-

tes, protége d'autant plus celles qui sont d'une utilité
positive et par conséquent plus populaire. C'est ainsi
elle fait prospérer les nombreuses sociétés savantes de
canique, de physique, de botanique, d'horticulture
nt d'autres, défrayées pour la plupart par les classes
yennes.

'il existe une *philosophie* qui caractérise les Anglais,
t celle de *l'égoïsme*, réunie à *la philosophie du maté-*
isme, qui semble offrir le seul point de contact phi-
ophique des Anglais avec les Français, sans que ces
niers soient égoïstes. Le matériel est l'école anglaise
excellence; une exposition ingénieuse et hardie paraît
son mérite, le manque de sentiment son défaut. Les
herches critiques et philosophiques de Kant, de Fichte
le Schelling, sont entièrement inconnues aux savants
glais. L'imagination même, dans les combinaisons de
natière, ne saisit, n'élève, ne touche et ne parle point,
ce que l'âme n'est point dans l'esprit de l'industrie des
chines, que le froid calcul de l'intérêt seul la remplace
que le décorum d'une morale religieuse sans chaleur
peu de pouvoir sur une imagination sans élan et sans
sie, qui ne s'attache qu'à la matière, et n'existe que
s le calcul.

Celle paraît être la *tendance générale de la science en*
gleterre, dont la culture n'est point regardée comme
profession, et dont l'esprit trouve son expression
s les besoins de la société, l'opinion publique et la
ition individuelle de ceux qui étudient pour s'assurer
moyens d'existence.

Il n'y a point en Angleterre un *Institut national* qui
résente la science comme *l'Institut de France*, à Paris.
en n'y est concentré; il existe peu d'académies patro-
ées par l'État; mais il y a d'autant plus de *réunions*
savants et de personnes studieuses qui s'associent, en
dant ce grand nombre de sociétés libres et indépen-

dantes qui remplissent la métropole des trois royaumes. Leur caractère distinctif est d'établir à frais communs des musées, des bibliothèques, des cabinets de curiosités, d'antiquités, de physique, d'instruments mécaniques, de machines, de modèles de tout ce qui a rapport à la *pratique des sciences exactes et positives*, et des cours scientifiques et littéraires sur les différents objets qui forment le but de ces institutions. Ce sont autant de corporations existant par elles-mêmes, qui n'admettent point le public à leurs cours, à peu d'exceptions près, où les sociétaires donnent des billets d'entrée à leurs protégés.

Il y a maintenant à Londres 41 *sociétés* différentes qui s'occupent de sciences et de littérature, et qui tiennent régulièrement des séances depuis le mois de novembre jusqu'au mois de juin. Il a été question de quelques-unes de ces institutions dans l'Esquisse de Londres, où l'on a donné un aperçu général de ces établissements : on le complétera ici sous le rapport de la tendance de ces sociétés dans le domaine des sciences et des arts.

De toutes les institutions de ce genre, la *Société royale* (Royal Society) peut être regardée comme la mère des sociétés savantes de la capitale. Elle fut fondée en 1663, et jouit de l'autorité d'une académie des sciences sans en avoir les prérogatives : elle a étendue son activité sur presque toutes les branches du savoir. La *Société des amis de l'antiquité* (Society of antiquariaus) en fait partie et ne s'occupe que des antiquités des trois royaumes-unis, ainsi que la *Société numismatique*.

On compte dans la capitale *huit sociétés d'histoire naturelle*, dont la société Linnéenne fait partie, sans compter celles d'horticulture et d'économie rurale. Deux sociétés s'occupent d'astronomie et réunissent leurs travaux aux sociétés météorologiques, électriques et mathématiques. Deux autres sociétés ont voué leurs travaux et leurs études à la connaissance du globe, tant pour sa conformation

térieure que pour sa structure intérieure. Il y a une ciété *géographique* et *géologique* et une *société statistie*, qui s'occupent de la recherche des faits et des chiffres partenant à la connaissance du pays, des peuples en néral et de toutes les différentes branches qui se rapprtent à cette vaste science, en embrassant l'éducation les mœurs. *La Société royale asiatique* a pris pour mole celle de Paris, et traite des sciences, des langues et de littérature de l'Orient. Il n'existe qu'une *société royale littérature*. Dans celle de *Royal London and united vice*, on tient des cours et des lectures sur divers objets téraires, commerciaux, militaires et maritimes. La *Soté des arts*, fondée en 1754, s'occupe moins des arts e de la confection des machines, des combinaisons et s calculs de l'ingénieur. Celle *d'agriculture*, composée grande partie de gentilshommes de campagne, tient séances régulières à Londres. Une autre société enfin, mmée *Camden Society*, publie de temps en temps des vrages d'une utilité pratique et générale.

Il y a dans la capitale huit sociétés qui s'occupent objets de médecine et de chirurgie. Trois sociétés sont stinées à protéger les progrès des beaux-arts. Quatre tres, *the Royal*, *the Antiquariaus*, *the Geological and stronomical societies*, sont régulièrement secourues r le gouvernement.

La *Société géographique* reçoit également des secours e l'État, lesquels sont accordés par les Chambres, et ffectés à l'équipement et à l'expédition des voyageurs destinés à faire des voyages de découvertes ou de recherches scientifiques.

Le nombre total des séances de toutes les sociétés savantes se monte, pour tout le temps de la session, qui est de 35 semaines, à 620, de manière que, l'un portant l'autre, il y a 18 séances par semaine, ou 3 chaque soir, excepté le dimanche. Le nombre moyen des membres est

calculé à 17,000; il y a cependant plusieurs noms qui appartiennent en même temps à différentes réunions. Le revenu total des sociétés était porté naguère à 41,000 livres sterling, et le capital à 81,500 livres sterling.

Sans parler ici de la galerie des modèles et des nouvelles inventions pour le progrès des sciences pratiques, appelée « Adelaïde Galery, » dont il a été question dans la première partie de l'Esquisse de Londres, on fera mention de *l'Institution industrielle de Londres* (London mecanic's Institution), dont le but est de répandre, parmi les membres qui la forment, l'instruction la plus pratique pour l'état qu'ils exercent. Un cabinet de physique, de mécanique, d'industrie et d'histoire naturelle est établi à cet effet; des cours ont lieu dans les différentes branches de ces sciences, ainsi que de littérature, d'arts, de chimie, d'architecture et d'astronomie. Des classes élémentaires d'enseignement, une salle d'expériences, un laboratoire de chimie, etc., y sont joints. La société a formé une nombreuse bibliothèque, et accorde à ses membres la faculté d'emporter, pour leurs études, plus de 6,000 volumes à domicile.

Toutes ces sociétés isolées et particulières, aussi nombreuses qu'utiles dans les différentes branches des sciences pratiques qui font l'objet de leurs travaux, prouvent que les connaissances sont bien répandues en Angleterre, mais qu'il n'y a point de centralisation dans l'étude des sciences, pour réunir dans un ensemble les efforts qui les distinguent et former un centre commun et stable qui les dirige. Cet éloignement de centralisation générale est une particularité de toutes les institutions anglaises, ce qui paraît être fondé sur la crainte que la centralisation ne s'opère aux dépens de l'indépendance individuelle, en portant préjudice aux libertés nationales et aux prérogatives des sociétés privilégiées.

L'éducation intellectuelle des écoles, des colléges et

universités se complète, en Angleterre comme sur le inent, par la lecture. Une des *sociétés* les plus utiles ce rapport est celle fondée par lord Brougham en 7. Elle a distribué, par milliers d'exemplaires, 56 ou-es différents, dont chacun forme une espèce de guide r une branche spéciale de connaissances.
'étendue des bibliothèques est très-considérable dans rande-Bretagne. Le seul Musée britannique contient ,000 volumes, et toute l'Angleterre 1,533,000 vo-es. La nouvelle université de Londres possède dans ibliothèque, entre autres, 12,000 volumes qui ont artenu au docteur Morrison, missionnaire en Chine; ociété asiatique, 5,000, et celle de la maison des es, 3,000 volumes de livres chinois. C'est une res-ce d'érudition orientale qui n'a pas moins augmenté olumes des grandes bibliothèques du continent. C'est i qu'il y a, à Paris, près de 15,000 volumes; à Mu-, plus de 10,000; à Berlin, de 4 à 5,000, d'ouvrages différentes branches du savoir chinois. L'Europe en-peut défier toutes les autres parties du monde pour ombre de livres qu'elle possède et ceux qu'elle publie. alcule que plus de 20 millions de livres se trouvent dans bibliothèques publiques de l'Europe. On en compte, toute la France, 6,427,000; dans la totalité de l'Al-agne, 6,751,500; dans toute l'Italie, 2,159,000; en sse, 907,000 volumes, etc. La bibliothèque royale de s contient 450,000 volumes; l'université de Munich, ,000 volumes; celle de Gottingue, 300,000 volu-. Il est probable que les bibliothèques particulières erment plus de deux millions de volumes; car on en naît, à Paris, qui comptent 20,000 volumes; grand nbre de 4 à 6,000, et une foule, dans toutes les gran-villes, de 1,000 et 2,000 volumes. L'Allemagne est, cette partie, au moins aussi riche que la France, et axe seule compte plusieurs bibliothèques privées de

6 à 8,000 volumes. Il y a, en Allemagne, 10,000 cabinets littéraires dont chacun a sa bibliothèque, sans parler de celles qui existent en Angleterre, patrie des sociétés privées.

Les bibliothèques de prêt et les cabinets de lecture offrent encore de grandes ressources pour l'instruction générale, en Angleterre. On y a aussi institué des bibliothèques ambulantes, transportées mensuellement de village en village, ou établies temporairement pendant la saison des eaux, telles que les « Circulating libraries » dans les endroits de bains fashionnables de l'Albion.

ASSOCIATION BRITANNIQUE.

Son but et sa tendance. — Son institution et ses travaux. — Ses membres et son organisation. — Conditions de réception. — Avantages et facilités des rapports réciproques. — Objets de lectures, de dissertations, de découvertes, d'expériences, et leurs résultats d'après les différentes sections des sciences pratiques, et de l'application des découvertes. — Sentiment positif des choses et clarté dans l'expression des faits. — Précision et éloquence naturelle des Anglais. — Leurs discours savants, improvisés et consignés dans les annales de la science. — Recherches de géologie en Irlande et en Écosse.—Caractère et utilité de l'association. — Choix du lieu de ses assemblées. — Son importance pour l'avenir, fondée sur l'utilité de ses travaux et leurs succès actuels. — Nationalité de cette institution ambulante.

Parmi les sociétés savantes et littéraires de l'Angleterre qui tiennent leurs séances dans la vaste capitale, on en remarque une qui n'y est point stationnaire, et qui se distingue surtout par son but et sa tendance. C'est une société d'utilité pratique de science, qui s'occupe des progrès des différentes branches du savoir sous le rapport de leur application dans le royaume uni de la Grande-Bretagne. On peut la regarder en quelque sorte comme le résumé des sociétés savantes du pays, n'ayant exclusivement pour objet que le progrès des sciences pratiques; c'est celle de l'*Association britannique* (British associa-

tion for the advancement of sciences, etc.). Elle rend compte chaque année de ses travaux dans les assemblées, qu'elle tient alternativement à chacune des universités ou dans les villes des trois royaumes unis qui l'invitent et qu'elle choisit à tour de rôle. Cette société, nouvelle dans sa conception et son origine, en Angleterre, fondée d'ailleurs à l'exemple des réunions de savants en Allemagne, est aussi instructive qu'elle est intéressante dans son genre par le but même du cercle de son activité. Elle est caractéristique dans son institution, parce qu'on pourrait dire qu'elle réunit la tendance pratique de sa nationalité à celle de ses études et de leur méthode appliquée aux découvertes et aux inventions qui constituent l'objet de ses travaux nouveaux.

L'Association britannique existe depuis une douzaine d'années; elle tient régulièrement ses séances et ses assemblées chaque année, et varie aussi annuellement le lieu de ses réunions. Les membres de la première assemblée, tenue à York, étaient au nombre de trois cent cinquante. Lorsque, en 1832, la société s'assembla à Oxford, leur nombre était déjà de sept cents. L'assemblée de Cambridge réunit ensuite plus de neuf cents membres, et c'est ainsi que cette institution utile et intéressante augmente d'année en année et son activité et ses travaux avec le nombre de ses membres.

L'administration est composée d'officiers généraux qui sont : le président, le vice-président, le trésorier, le secrétaire général et son assistant, et d'officiers de l'association, ainsi nommés et élus ordinairement parmi les officiers de l'université. Viennent ensuite les officiers des différentes sections de l'assemblée (meeting), ou des divers objets de science que l'on y traite. Il n'y a que les membres de l'association qui soient admis à ces savantes réunions, aux cours ou lectures qui s'y font, et dont la durée n'est que d'une semaine, temps fixé pour les séances

des membres qui y affluent vers cette époque de toutes les parties de l'Angleterre et des pays étrangers. D'après les règlements de l'association, le candidat est proposé par deux membres, et ne peut être reçu dans l'assemblée qu'en qualité de membre d'une société scientifique, ayant publié quelque ouvrage ou dissertation, ou bien comme membre du conseil d'université, enfin comme individu recommandé par les conseils d'institutions philosophiques (philosophical institutions). Dans les assemblées générales, où l'on résume les lectures des exposés et des dissertations qui ont eu lieu chaque jour, pendant la durée de la session, dans les différentes sections, les dames sont admises au moyen de billets délivrés à cet effet. Le prix de souscription de chaque membre est d'une livre sterling, et celui du payement annuel, de 5 livres sterling, y compris tous les frais.

C'est dans les assemblées et les séances de l'Association britannique que les relations personnelles s'établissent parmi les hommes de la science, qu'elles leur offrent l'occasion de se communiquer facilement leurs vues et leurs découvertes, les provoquent à la discussion verbale sur des points de contestation, leur procurent, à leur demande, des aperçus sur l'état existant de la science, dans les différentes branches du savoir, sous le rapport de ses progrès et de ses recherches. Dans les différentes sections qui forment l'objet des lectures d'une science, on traite les mathématiques et la physique en général, dans leur application pratique; on discute les découvertes de la chimie, de la minéralogie, de la géologie, de la géographie, de l'histoire naturelle; on examine les progrès de l'anatomie, de la médecine, de la statistique.

Les séances sont ouvertes par un rapport sur les succès du progrès de la science et des travaux de l'association pendant la dernière année. Chacune des différentes sections de science expose des résultats de discussions, de

.erches, d'arguments et d'observations, de nouvelles
binaisons, d'application des choses et de leur prin-
, d'inventions nouvelles, fondées sur l'exécution de
ries particulières et de leurs expériences. Des opinions
vent, des discussions s'engagent, des questions dou-
es sont examinées et des résultats établis. C'est dans
différentes sections de sciences que des théories dy-
iques, qui calculent les mouvements des corps maté-
s, en les soumettant à l'action de forces mécaniques;
celles de l'action de la chaleur et de ses effets, sont
osées pour démontrer leur application; c'est là que la
iation de la chaleur est traitée d'après les nouvelles
ouvertes; que les comptes sont rendus sur les der-
res recherches faites au sujet de la polarisation de la
leur des corps transparents, en faisant dévier le rayon
ineux de son plan d'incidence, par le mouvement de
tion qu'on lui imprime, et que des appareils de
moscopes de nouvelle combinaison sont produits;
t là enfin que des personnages célèbres par leurs
ages de découvertes et leurs recherches scientifiques,
que le capitaine John Ross, communiquent leurs inté-
ntes expériences, en expliquant l'*origine de l'aurore*
ale, ou quelque autre phénomène météorologique
rvé sous le pôle arctique même, d'après des résul-
de plus de vingt-cinq années d'études, de recherches
e réflexions; qu'ils exposent la théorie des vents et
tempêtes, leurs directions, leur vélocité, combinées
l'état de l'atmosphère, les variations du baromètre
u thermomètre sous différentes latitudes, observées
demi-heure en demi-heure, et dont les résultats dans
application peuvent être d'une grande utilité prati-
pour les navigateurs des découvertes. Ils ont prouvé,
résultats, les progrès qu'on a faits dans la recherche
lois qui produisent les tempêtes et ce qui peut encore
tribuer à l'augmentation des connaissances sur cet

objet, en partant du principe que toutes les opérations de la Providence ont lieu d'après des lois précises et immuables, quelque irrégulière que paraisse la tempête à l'observateur superficiel. Il paraît qu'il a été réservé aux temps modernes de découvrir dans cette matière nouvelle d'étude un terme normal pour quelques-uns des phénomènes qui se manifestent au milieu des mouvements violents des tempêtes. C'est dans ces sections que l'on traite les progrès et les perfectionnements apportés, ou à adapter aux locomotives, aux machines à vapeur, les recherches sur les lois et les principes des phénomènes prismatiques, celles sur l'action électrique et son application aux locomotives; que l'on expose des appareils, tels que le modèle d'une première machine, invention du révérend M. Mac-Gauley, produisant la force locomotive par l'application de l'électro-magnétisme au mouvement des corps; une nouvelle pression donnée à la vapeur ou une nouvelle concentration de la chaleur pour rendre son action plus puissante encore qu'elle ne l'est aujourd'hui. Toutes ces matières abondantes, tous ces objets féconds d'étude et de recherches sont faits sans doute pour exciter et entretenir un intérêt permanent et soutenu d'attention et d'instruction, d'application et d'émulation, dignes de l'importance du progrès pratique des sciences que l'on traite.

On dira enfin que les hommes de science, en Angleterre, paraissent particulièrement avoir à cœur, dans toutes les occasions, de se pénétrer du sentiment positif des choses, tendance qui caractérise leurs recherches pour arriver à la vérité des théories et de leurs principes, par le chemin le plus court, par la clarté et l'évidence des faits qu'ils exposent. C'est cette qualité qui semble développer dans leurs discours, leurs aperçus et leurs exposés, une éloquence naturelle, une chaleur et une simplicité qui se réunissent à la précision de leurs ex-

pressions. Aussi ne manquent-ils point de se prodiguer réciproquement des louanges méritées, sans toutefois renoncer à des répliques fortes et sévères, qui marquent la perspicacité d'une intelligence concentrée, grave et positive qui ne s'en prend qu'aux faits. Leurs discours savants improvisés, dont ils ont une grande habitude, en sont la preuve, et ceux qu'ils prononcent à table, à des banquets de deux, trois à quatre cents personnes, surtout aux *after-dinners* de leurs repas somptueux, sont d'une force d'argumentation, de diction et d'élégance digne des honneurs de l'impression qu'on leur rend, et où l'on ne perd pas une seule parole, les salles immenses des banquets étant ordinairement entourées de galeries où sont admis les spectateurs, et où des sténographes trouvent leurs places d'office, pour consigner ces discours dans les annales de la science.

La minéralogie, et surtout la géologie dans sa haute acception, devenues si intéressantes par les profondes études des Allemands, les progrès de la chimie et de la géographie du globe, semblent aujourd'hui attirer particulièrement l'attention de ces savantes compagnies du progrès. Des géologues anglais d'un mérite reconnu sont invités par la direction de l'Association britannique à se rendre sur les lieux aux frais de la société, pour examiner quelques phénomènes particuliers ou des problèmes de géologie inconnus jusqu'ici, d'explorer les parties les plus intéressantes et les plus curieuses de l'Irlande et de l'Écosse. Ces pays sont regardés comme la patrie de l'étude géologique des Anglais, car ils présentent des conformations particulières de structure primitive, de fossiles, de pétrifications de plantes, d'animaux de races ignorées et gigantesques; enfin des masses de basalte en colonnes octogones, à commencer par le *Geant's cosway* en Irlande, jusqu'à la grotte de Fingal, dans l'île de Staffa, une des Hébrides, appartenant à l'Écosse.

S'il est vrai de dire que l'Association britannique, en choisissant chaque année un autre lieu pour ses séances, réunit le savoir dispersé du pays, et forme ainsi une corporation générale et puissante d'érudition qui supplée aux conditions d'un institut permanent de sciences, et que les localités de ces lieux mêmes offrent plus ou moins d'objets divers d'intérêt de recherches et d'instruction, il faut avouer que les assemblées de cette association paraissent avoir obtenu dans les dernières années des résultats brillants sous le rapport de l'augmentation de ses membres et de la propagation de traités et de livres de science. Leur vente a rapporté à la société, pendant ses séances dans la seule ville de Newcastle, 2,400 liv. sterl. 10 shellings. Les particularités de cette ville, les curiosités de ses environs et de ses localités, ainsi que la grande quantité d'objets d'art et d'industrie qui l'ont rendue célèbre, ne sont pas moins faits pour captiver l'intérêt de la science et de ses recherches, que toutes les autres villes que la société avait choisies jusqu'ici pour tenir ses assemblées, telles que Dublin et Édimbourg : cette dernière avec sa carrière remarquable de Creagleith et ses arbres fossiles qu'on a trouvés dans le rocher à une profondeur de cent cinquante pieds dans les entrailles de la terre.

Cette association est fondée sur un plan si étendu et si bien combiné; elle possède des hommes d'une si haute culture d'érudition qui se vouent constamment à toutes les branches de la science, dans sa haute acception d'application, par le seul amour de la science, qu'on est autorisé à s'attendre, pour l'avenir, à des résultats importants d'une grande utilité que pourront obtenir ses travaux assidus, malgré le reproche qu'on lui fait de trop aimer les fêtes et les repas dans ses assemblées. Elle a déjà su mériter l'estime et la reconnaissance de personnes véritablement éclairées, par les projets qu'elle

soumis au gouvernement, les expositions et les entreprises qu'elle a dirigées, et dont les résultats bienfaisants ont été aussi utiles que leur succès a été complet. Aussi, d'un autre côté, a-t-elle rassemblé, par la grande quantité de ses membres qui travaillent dans différentes directions, un trésor immense de faits dans les branches les plus variées et les plus opposées, qui pourront un jour être exploitées avec fruit. Les rapports de la société sur les travaux des différentes sections, et le jugement des revues savantes et compétentes, attestent le but élevé de la société dans ses attributions.

C'est ainsi que l'Angleterre, sans pouvoir se glorifier d'avoir un institut national, une académie royale des inscriptions et belles-lettres, une savante Sorbonne d'ancienne mémoire, possède une institution qui, sans être permanente, paraît être d'autant plus nationale qu'elle voyage. On dirait même qu'elle imite l'exemple des deux grands mobiles mouvants qui font marcher l'administration de l'intérieur, en ajoutant à la justice voyageante du pays et la police ambulante qui l'assiste, une science pratique qui, à son tour, parcourt les provinces, les villes et les campagnes de la Grande-Bretagne. C'est cette association britannique ambulante, pour les progrès de la science pratique qu'elle fait marcher, qui se répand en effet sur tout le pays, se transporte chaque année dans les villes qui l'invitent, qu'elle choisit, qu'elle éclaire et nourrit de ses lumières, et de ses richesses intellectuelles et matérielles, en exerçant une magnifique hospitalité à l'égard de la grande affluence des membres savants et distingués qu'elle accueille dans ses voyages, qu'elle reçoit, qu'elle alimente et fête pendant ses séances annuelles d'une semaine, à ses splendides banquets, qui terminent les rapports, les lectures, les dissertations des sections, les discours de la science et les réunions brillantes des assemblées.

BEAUX-ARTS.

LEUR DÉFINITION ET LEUR HISTORIQUE.

Idée générale des beaux-arts et leur définition. — Conditions nécessaires au développement du goût et du sentiment des arts dans une nation. — En Angleterre, point de source de prospérité nationale dans les arts libéraux, point de nécessité d'encouragement. — Manque de goût et d'étude des beaux-arts. — Leur haute acception dans la civilisation du siècle. — Architecture, histoire monumentale du genre humain, comparée, dans ses époques, à l'histoire naturelle; ses traditions et ses conceptions. — Temple des Géants, à Gozo. — Ruines de Girgenti, en Sicile.— Images de plantes et d'animaux servant d'ornements à l'architecture. — Époque classique de la philosophie du goût. — Tendance religieuse du gothique. — Art de la sculpture dans l'histoire monumentale des siècles, ou étude de l'imagination animant la pierre d'une âme et d'un cœur. — Caractère de la peinture religieuse, sorti du sentiment du vrai, du beau et du sublime. — Époque principale de cet art. — Chants d'église, ou résumé de la pensée religieuse. — Art de la musique, supplément de la parole. — Définition harmonieuse d'une pensée indéfinie. — Dernier mot de l'art comparé à la dernière parole de la vie.

Si la science est l'étude et la recherche de la vérité dans ses rapports positifs et intellectuels, les *beaux-arts* sont celle du *principe du beau* qui tient au sentiment de la vérité dans sa manifestation extérieure. Le commencement historique de la science et de l'art, c'est leur révélation empirique qui sert de base aux connaissances humaines. Pour juger les sciences et les arts libéraux, dans leur acception supérieure, il faut avoir le *goût de la vérité des choses*, et *l'amour du beau et du sublime*, qui forment le tact du jugement de l'esprit et attestent la culture du sentiment et de l'âme.

L'esprit qui tient au commerce et à l'industrie, en s'occupant de la spéculation des intérêts matériels, ne semble point fait, par la nature même de sa tendance et ses travaux, à protéger les arts de l'imagination et les inspirations du beau et du sublime dans les abstractions d'une conception idéale.

La nation anglaise paraît acquérir difficilement le sen-
ıent des beaux-arts, même en les cultivant, parce
elle est en général froide et apathique dans tout ce qui
st pas d'une utilité positive et matérielle. Pour lui en
ıner le goût, les formes de la beauté, les statues qui
représentent le type devraient orner les promenades
liques, et les portes des musées s'ouvrir grandement
toute la largeur de leurs deux battants à la masse du
lic : les diverses espèces de collections d'art devraient
n être offertes à ses regards. Ce serait peut-être le
ımencement le plus naturel de faire apprécier à un
ple manufacturier le sentiment de la peinture et de
culpture, le goût et le talent de leurs créations, en
tant la curiosité et stimulant l'imagination. Ce talent
s'acquiert point facilement, et demande à être fondé
des dispositions naturelles déjà existantes, sur le
ie, l'individualité et l'histoire même du peuple, avant
lui en donner la direction.

On ne trouve point dans les parcs anglais, dans les jar-
s et les campagnes de statues d'une véritable beauté, qui
ondent aux conditions de l'art, et on n'ouvre point aux
sses inférieures du public les portes des musées et des
lections. Ces musées ne sont pas la propriété de l'État,
exception du Musée britannique, composé de legs
s au gouvernement; et les collections des particuliers
t plutôt ouvertes par concession aux amateurs curieux
à l'intérêt public des arts. Le goût de les connaître et
les étudier dans leurs productions classiques se con-
tre ainsi naturellement dans les hautes classes de la
iété, où il ne satisfait que le besoin d'agrément d'une
position individuelle, sans être la source d'une pros-
ité nationale. Le prix d'entrée qu'on vous demande
portes des musées paraît en expliquer suffisamment
cause. D'ailleurs, toutes les fois que l'on discute ce
it et que l'on serait disposé à l'encourager dans la na-

tion; on s'applique à vous prouver *le peu de nécessité* d'un encouragement qui pourrait porter trop de divergence aux occupations d'un peuple industriel et manufacturier, essentiellement adonné au commerce.

Le manque *du goût des beaux-arts* en Angleterre paraît donc être éminemment le résultat du manque de l'étude des beaux-arts; car leur influence développée dans les hautes régions de la société, ne saurait faire sentir ses effets bienfaisants, en descendant jusqu'à la base.

Les beaux-arts, dans leur haute acception, sont autant de pages de l'histoire des peuples que les monuments de leur gloire, qu'ils attestent et interprètent. Les arts marchent avec les progrès de leur culture et de l'intelligence dans l'application des choses et la conception des idées. Leurs degrés de développement depuis les premières époques de leur origine et les besoins qui les ont fait naître trouvent leur échelle d'intelligence et d'images, en donnant une forme à la pensée d'après le type de l'idéal qui a présidé à leur conception dans le cours des siècles, et les éléments donnés du goût et du sentiment des choses qui a formulé leur expression. La gradation des arts et la suite de leur succession d'après la nature des objets qui les ont occupés, semblent y avoir trouvé leur source, et constitué insensiblement les différentes branches qui les composent, selon les besoins de leur développement progressif.

Dans l'époque la plus reculée de l'origine des arts, *l'architecture* paraît avoir été la première à ouvrir la carrière des beaux-arts dans les conceptions de leur enfance, et le besoin de faire ressortir, par des masses difformes encore, l'idée de la grandeur et de la force d'un peuple qui pressentait la puissance d'une intelligence dont elle ne trouvait l'expression primitive que dans l'échelle des masses qu'elle formulait. Cette première tendance de la conception pourrait être comparée à une image tracée

sur les récits traditionnels de l'humanité dans son enfance, qui raconte les merveilles de la création des premiers âges, en ouvrant les portes du sanctuaire de la science des conceptions qu'elle ne saurait articuler qu'en représentant des masses, pour exprimer les merveilles des traditions. Cette expression primitive de l'art paraît avoir été constamment la formule gigantesque du récit des premiers âges des peuples. Dans ses développements traditionnels, l'architecture semble avoir puisé le goût du merveilleux dans l'idée que lui retraçait l'existence des géants et des monstres qui peuplaient la terre et les mers. Elle représentait ainsi les opinions et les croyances de la société à son berceau, et pourrait être signalée, sous ce rapport, comme *l'histoire monumentale du genre humain*. On dirait qu'elle a marché dans ses progrès et ses *développements organiques*, avec celle de *la géologie*, de *la botanique*, de *la zoologie*, et produit ces premières *constructions cyclopéennes* des anciens Grecs, et probablement des Scythes, des Pélasges, ou des Phéniciens, comme paraissent l'attester les restes du *temple des géants* dans l'île de *Gozo*, appartenant à celle de Malte, ou *les ruines colossales de Girgenti* dans la partie méridionale de la Sicile, qui semblent représenter encore jusqu'ici l'image mythologique des traditions sur les premières époques de la formation de la terre, discutées aujourd'hui dans les découvertes et les recherches intéressantes non moins qu'importantes de l'histoire de la géologie. Les ornements botaniques et zoologiques, les images d'animaux gigantesques et inconnus, dont les fossiles trouvés dans les entrailles de la terre donnent une idée de la dimension d'espèces et de races éteintes, ornements de monstres qui décorent les colonnes et les frises d'antiques monuments, pourraient être comparés à des époques successives des temps antérieurs à l'histoire naturelle jusqu'à ceux de la civilisation des peuples, de la culture

de l'élégance et de la *philosophie du goût* ou de celle de l'*idéal* et de son expression retracée dans les constructions et adaptée aux proportions de l'esprit des conceptions gracieuses des beaux-arts des Grecs, jusqu'aux styles *byzantin et gothique* du moyen âge qui plantait la croix sur les dômes des temples. C'est alors que l'inspiration d'une pieuse imagination formulée par les temps et les lieux, le caractère des peuples et les époques qui les signalaient, trouvèrent leur expression dans le langage significatif de son histoire monumentale, d'autant plus éloquente qu'elle était imposante et majestueuse, remplie de cet élan d'imagination qui se prononçait dans les voûtes élancées et hardies, dans les flèches et les cintres gothiques des églises de ce temps.

L'architecture représentant ainsi le souvenir et les emblèmes de traditions géologiques, botaniques et zoologiques, après que la nature, dans l'impression de son ensemble, avait servi de modèle et d'institutrice aux Grecs, dans son passage du byzantin au gothique, appliquait aux lois de ses *constructions géométriques*, celles de la formation végétative et minérale, qu'elle avait de commun avec la nature. Cet art offrit alors le résultat intéressant d'une cristallisation pétrifiée de figures primitivement géométriques qui constituent la base de l'*architecture gothique* par la combinaison mystérieuse du triangle rectangulaire et des carrés, qui se construisent, se transposent et se reproduisent en se croisant dans les formes de ce style original, frisé et dentelé qui, avec ses voûtes sveltes et pointues, se lance vers la voûte éternelle des cieux.

Telle paraît être l'expression morale et intellectuelle de la physionomie historique et religieuse de l'*architecture des siècles* et de leur langage.

Après l'architecture, on aperçoit dans l'histoire monumentale des arts qui les signalent, *la sculpture des*

Grecs, marquée d'un élan d'intelligence et d'esprit qui achevait d'orner leur noble architecture dans ses belles proportions, de ces statues qu'ils plaçaient au-dessus de leurs colonnes et de leurs arcs de triomphe pour s'élever dans les airs avec l'élan d'une imagination vive et ingénieuse, et animer la pierre, afin de lui donner une âme et un cœur, en lui inspirant l'éloquence de l'expression idéale de l'art. Mais l'esprit et l'imagination, en travaillant sur la pierre, trouvaient cette matière trop dure, après l'avoir animée, pour rendre les inspirations, les révélations de l'intelligence et de la pensée qui s'élevaient vers la source éternelle des bienfaits de la Providence, afin de se pénétrer de son image. L'homme, plein du génie de l'art et du sentiment de la religion qui l'enthousiasmaient, choisit les couleurs, et révéla ainsi le type intérieur de la pensée de son âme que représentait la pierre, par l'image colorée du monde interne et inépuisable du sentiment du *vrai* et du *sublime*, dont il reconnaissait et adorait le principe éternel que lui fit connaître la religion dans le fond de son âme qui avait appris à penser par le cœur. C'est l'art de la peinture religieuse de l'histoire sainte dans ses inspirations et ses images pieuses. Tout un monde d'amour et de souffrances, d'abnégation et de vertus sublimes, se déroulait à ses yeux, et l'inspira du génie d'un sentiment de dévotion et de piété religieuse qui émanait du fond de la cellule des monastères, et consacra le pinceau et les couleurs indélébiles, tirées des minéraux mêmes, dans la main des moines. Les saintes Écritures furent ornées de dessins en miniature, jusqu'aux lettres initiales des chapitres.

Ces inspirations et ces révélations du génie des conceptions et de l'imitation dans les gradations idéales de son expression, ouvraient la *grande époque de l'art de la peinture*, qui se développa avec tant de succès et d'éclat vers la fin du moyen âge. Les bienfaisantes impressions

que fit naître cet art, étaient si fécondes, si intimes, que les convictions de l'âme et du cœur, que l'expression plastique des arts primitifs de l'esprit créateur de l'homme, ne satisfaisaient plus, s'élevaient au-dessus d'elle avec un élan qui le portait à articuler ses impressions avec la dévotion de la reconnaissance qu'elles lui inspiraient. Bientôt il chercha à réunir les accords de sa pensée, et il les trouva dans les sons qui les résumaient. Leur première expression fut le *chant d'église*, les chœurs et les harmonies simples, rêveuses et graves des choraux. Il les reproduisait dans son âme comme un souvenir sacré des temps de l'histoire religieuse des peuples, qui y avaient trouvé l'empire puissant des accords du sentiment de piété qui les animait.

Toutes les abstractions de la pensée, ciselées dans la pierre et retracées dans les couleurs du pinceau, se réunirent ainsi dans les sons, les accords et les harmonies de l'*art de la musique*, qui articulait la surabondance de ses sentiments, en balbutiant, ou en chantant avec tout l'élan de son imagination et de son cœur, la gloire de l'Éternel, en s'élevant au-dessus du monde matériel. Dans ses rapports avec les beaux-arts et le perfectionnement dont elle est susceptible, la *musique* serait peut-être la *dernière expression de la vie interne de l'homme* dans le langage de l'art, le supplément de sa parole, *la définition harmonieuse de sa pensée indéfinie* qui embrasse la terre et les cieux, en exprimant le *dernier mot de l'art*, telle que la dernière parole de la vie externe qu'articule la mort, pour trouver son expression dans la pensée mystérieuse de l'éternité, en prononçant entre le passé, le présent et l'avenir, au moment même du contact de la vie avec l'infini.

Après ce coup d'œil historique et la tendance des beaux-arts, tels qu'ils peuvent avoir pris naissance dans les conceptions et les besoins de l'esprit et de l'âme, on tâchera

le donner ici un court aperçu de leur état et de leur physionomie dans les îles industrielles de l'Angleterre. On commencera par l'architecture destinée à embellir et à orner les édifices, les églises, les châteaux et les maisons de campagne des Anglais, pour désigner son style et sa tendance, avant de donner une idée des produits de la sculpture et de la peinture, ainsi que de l'art de la musique et de sa culture en Angleterre.

ARCHITECTURE, SCULPTURE, PEINTURE ET MUSIQUE EN ANGLETERRE.

Style et caractère de l'architecture anglaise. — Son impression et ses réminiscences. — Son mélange de byzantin et de gothique. — Son imitation du grec. — Églises ornées d'emblèmes mythologiques. — Exemples choquants de ces anomalies. — Style des châteaux et des maisons de campagne. — Leur aspect historique et romantique. — Leur physionomie féodale. — Les personnes et les choses en Angleterre et en France. — Sol de la société moderne et sol de l'histoire. — Genre de sculpture. — Wesmacott, Baily, Flaxmann, Gibson, Chantrey. — Historique de la peinture anglaise. — Ses commencements. — Son application aux fabriques et aux manufactures. — Wedgwood, Reynolds. — Genre historique. — Académie des beaux-arts. — Goût de l'art. — Tableaux d'ameublement. — Genre dominant. — Exposition de Somerset-house. — Dessins à l'aquarelle et à la gouache. — Monro, mistress Seyffurth, Hunt, Bell, etc. — Peinture à l'huile. — Wilkie, Martin, Bryant-Lane. — Son grand tableau caractérisé par Northcot. — Art de la gravure. — Son perfectionnement, son expression d'ensemble et ses effets sur acier. — Doo, Landseer. — Gravure sur bois. — Berwick. — Branche lucrative de commerce des gravures sur acier. — Absence de goût pour la musique et le chant, dans la masse de la nation, malgré les docteurs en musique. — Chant et musique cultivés par les classes élevées de la société. — Peu de compositeurs anglais. — Artistes étrangers attirés et bien payés. — Manque d'encouragement des artistes du pays par l'État. — Usage du patronage individuel. — Ses conséquences pour les beaux-arts.

L'architecture anglaise n'a point un style original qui soit propre ; elle intéresse par son élégance et les conforts de son intérieur ; mais elle ne paraît point naturelle dans son extérieur, parce qu'elle est recherchée, partout où il n'y a pas absence totale d'ornements. Elle

n'offre donc pas par elle-même la noblesse de la simplicité et l'idée de la grandeur dans les premières impressions qu'elle produit, par la raison que son style est composé et qu'il est rarement pur. La plupart des édifices modernes, dans la ville et les campagnes, offrent plus ou moins les réminiscences d'un genre byzantin mêlé au gothique, avec des tourelles coupées, des murs et des créneaux du moyen âge. Ce genre est adopté même pour des constructions qui n'ont aucun rapport avec l'idée d'un château, comme l'école gothique de Birmingham et d'autres édifices de cette nature, les hospices, les façades et l'intérieur des colléges, les clochers d'église, hérissés quelquefois de créneaux qui proclament la parole de paix. On dirait que l'absence d'originalité de style est remplacée par la bizarrerie, et que l'élan de l'imagination y manque, parce qu'il est écrasé dans les édifices publics par le peu de hauteur qu'on leur donne. Si le principe pratique des choses brille dans l'esprit anglais comme une de ses premières qualités, il semble être en défaut dans son application au goût et à la physionomie de l'architecture que l'on rend antique pour la rendre moderne, sans lui donner l'expression des temps qui l'ont vue naître.

Quant au style de l'architecture grecque qui s'élève à côté du gothique, on dira que l'on n'est pas toujours heureux de trouver les justes proportions, le tact et le goût qui lui appartiennent, sans pouvoir la nationaliser dans un climat brumeux et froid comme celui de l'Angleterre. On est choqué surtout de l'anomalie des emblèmes mythologiques du paganisme adaptés aux églises chrétiennes, pour leur servir d'ornement et de relief. C'est ainsi qu'on remarque sur une église à Londres, temple dédié à saint Philippe, des têtes de taureaux, attributs de Jupiter, et sur la frise d'un édifice destiné aux réunions paisibles d'une société littéraire, une sculpture en bas-relief représen-

nt une cavalcade grecque, remplie de mouvement, de evaux fougueux, de cavaliers ardents et essoufflés qui pensent guère à la littérature. C'est ainsi que l'on voit in l'un des plus beaux monuments d'architecture morne admiré par la Grande-Bretagne, l'université Edimbourg, avec une frise qui ne devrait offrir dans belles proportions que des emblèmes analogues au ctuaire des sciences, et que l'on voit décorée de têtes victimes de divers animaux, ornées de bandelettes et festons, qui décoraient les portiques des temples an-ns où se faisaient les sacrifices.

Ces violations continuelles du goût et du tact se répènt dans les masses immenses des édifices de Londres, mme pour contraster avec le bon sens qui distingue ailleurs l'esprit des Anglais. Il n'y a sous ce rapport un petit nombre d'exceptions à citer, et dont il a été estion dans l'esquisse de Londres.

Quant aux maisons de campagne, aux châteaux des gneurs qui ornent leurs vastes domaines, il paraît que s romans historiques de Walter Scott leur ont donné n esprit romantique qui les a transportés dans le temps s traditions du moyen âge, dans ceux de la puissance de l'influence de la féodalité. On porte aujourd'hui en ngleterre une prédilection particulière pour la physioomie des châteaux forts, et on dirait que la noblesse e peut plus vivre à la campagne sans habiter une forteesse. Ce goût et cette disposition dominante ne semlent point trouver leur source dans le sentiment de la eauté de ces conceptions, mais bien dans l'idée de l'inluence et de l'impression morale de l'autorité des temps t de leurs prérogatives. C'est rappeler à la nation la duée et la puissance des générations par les signes matéiels qui les représentent dans tout l'aspect imposant de leurs attributions, leurs particularités et les arguments de l'ancienne histoire monumentale du pays; ce n'est

point l'amour des murs crénelés, des tours et des tourelles, des ponts-levis, des herses et des fossés, car les Anglais, avec leur indépendance, évitent d'habiter les forteresses ; c'est l'ostentation de la puissance historique qui se retrace dans les nouvelles constructions de châteaux du moderne antique, d'une combinaison de byzantin-gothique qu'élève l'ancienne aristocratie anglaise dans les belles campagnes de ses vastes domaines. C'est cette ostentation qui se prononce dans les besoins de ses goûts et de ses habitudes, qui paraît prouver son attachement aux souvenirs historiques de sa puissance ; c'est enfin l'expression et le caractère du nouveau genre d'architecture dominante en Angleterre, de sa physionomie et de l'esprit qui y préside.

Cette physionomie d'architecture féodale donne un aspect particulier, une échappée artistement historique à l'intérieur du pays où domine l'aristocratie des siècles, et fait naître des réflexions et des comparaisons. On dirait qu'en Angleterre ce sont les choses et les faits qui marchent avant les personnes, et qu'en France ce sont les personnes qui marchent avant les choses. La richesse, la culture et l'industrie constituent les personnes en Angleterre : les coutumes, les prérogatives, les libertés, sont fondées sur des réminiscences du moyen âge, et en présentent l'expression dans leur histoire monumentale. En France, cet âge est entièrement éteint, et les éléments qui formèrent l'existence de l'ancienne société européenne sont totalement effacés ; c'est le sol de la société moderne. En Angleterre, ces éléments existent encore sur le sol de l'histoire ; le souvenir et les usages nourrissent leur existence ; ils servent de base à la société moderne, et la nationalité anglaise, au milieu de la démocratie qui l'entoure, tient avant tout et avec orgueil, dira-t-on, aux formes aristocratiques, jusqu'à celles des donjons et des tours, des ponts-levis et des créneaux de ses châteaux,

le roman a rendus romantiques, pour jouir de son in-
ɜndance et de son influence historique, du haut des
's crénelés de ses maisons de campagne, malgré les
rmes de la société moderne.

n passant à la *sculpture*, on observera qu'elle domine
Angleterre par le portrait, qui retrace toute la phy-
omie de son talent imitatif; les bustes sont ressem-
ıts, mais peu remarquables par l'art qui les distingue,
i que les statues en général. *R. Wesmacott* a marqué
s ce dernier genre; on cite sa statue de la *Dévotion*.
uvre principale de la salle de sculpture à Londres
ıble être un groupe de marbre représentant une
me endormie avec un enfant qui se presse à son sein;
ception heureuse et création hardie de *E.-H. Baily*.
mi les sculptures anglaises, les anciennes composi-
ıs de *Flaxmann* ont toujours conservé leur mérite
xécution, en y ajoutant celui d'un des premiers talents
ateurs de cet art en Angleterre. Les sculpteurs renom-
s d'aujourd'hui sont: *Gibson* et *Chantrey*, qui s'est
ıé depuis au genre des portraits, et dont les princi-
ɜs productions en fait de sculpture sont la statue de
et celle de James Watt.

'e n'est que dans le cours du siècle dernier que *l'art*
la peinture s'est plus généralement répandu en An-
erre. Il commença par *Thornhill*, et fit des progrès
temps de *Hogarth*, pour être cultivé avec succès. Le
nbre des artistes anglais augmenta depuis 1734 par
tension que l'art avait prise. On fit des essais pour
pliquer aux manufactures et pour le rendre popu-
e, tout en le renfermant dans les limites d'un mono-
e qui favorisa la fabrication de la faïence de *Wedgwood*.
née des dessins de l'art, elle répandit les premières
ions du sentiment du beau et du gracieux dans les
es et les villages de l'intérieur du royaume où l'on se
vit de cette faïence. Flaxmann fut l'auteur de ces des-

sins, qu'il composa pour Wedgwood, et c'est à cette époque que l'on commença à se pénétrer du goût des formes pures et élégantes de la Grèce, qui constitua dans le temps celui du public, et que cet artiste, peintre et sculpteur à la fois, cultiva surtout dans les productions de la sculpture que fit naître son talent. *Regnolds* marqua par la peinture du portrait, et répandit le goût pour cette partie de l'art, qui ne manque point d'être lucrative, et qui, aujourd'hui, domine particulièrement en Angleterre.

L'application des beaux-arts aux manufactures ayant été introduite avec succès en 1734, ne put soutenir la concurrence des fabriques de France dans la peinture des porcelaines jusqu'en 1760. C'est alors que Wedgwood imagina d'appliquer la chimie au perfectionnement de la terre à poterie, qu'il employa dans ses fabrications, en l'ornant de dessins d'après des modèles antiques, genre de peinture qui, en 1806, parvint à un haut degré de perfection par les travaux de *Charles Muss*, qui se distingua également comme émailleur.

A cette époque, l'école historique de peinture produisit le talent de *Barry*, et l'institution de l'*Académie royale* remplaça la société privilégiée des artistes, établie pour l'encouragement de la peinture d'histoire ; mais cette académie ne marqua point par ses succès, et ne présente aujourd'hui dans ses expositions que des paysages et des portraits dont elle est tapissée.

Si la peinture paraît aujourd'hui plus généralement cultivée en Angleterre, elle semble aussi être plus généralement encouragée : les artistes sont mieux payés, et le prix qu'on leur accorde pour leurs productions a fait naître en eux, jusqu'à un certain point, le goût de l'étude de l'art. Il est d'usage, et cette mode a beaucoup contribué à l'encouragement des artistes, de voir les maisons des riches particuliers remplies de tableaux ; ils sont

nus nécessaires, indispensables même, à l'ornement hôtels. On se sert à cet égard d'un terme technique n'est pas celui des beaux-arts, mais celui de *tableaux* *eublement*, pour faire valoir les productions de ture que l'on débite. Aussi l'Anglais, en meublant ses chambres, se fait-il peindre de toutes les ma-es pour relever son ameublement : les portraits de mille et le sien sont le premier ornement de sa mai-
C'est en buste, en statue, en pied, à l'huile, au pas-à l'aquarelle, en miniature, qu'il sait multiplier son ge dans toutes les formes et dans toutes les dimen-s; c'est enfin le portrait qui est le plus demandé chez Anglais. Les expositions de l'art, surtout de *Somerset-se*, attestent ce goût, qu'on pourrait appeler natio-
C'est dans ses nombreux salons que les robes de urs de soie, le moiré des habits brodés et unis, les ormes écarlates et chamarrés, les épaulettes à franges, os bouillons dorés, les bustes de femmes et d'enfants, têtes martiales des guerriers, ont envahi près des quarts du local destiné à l'exposition. Toutes les s d'art, en général, sont immanquablement envahies des productions de ce genre, dont le pinceau, le u et le burin ont pris surtout à tâche de reproduire ortrait du duc de Wellington, multiplié à l'infini, en miniature qu'à l'huile, en gravure, en plâtre, en ore, comme pour relever le mérite incertain de ces ctions de portraits par l'image du héros national.
n cultive avec succès en Angleterre une branche de de la peinture, qu'on appelle *à l'aquarelle*. C'est un de dessin que l'on a adopté vers la fin du dernier le, époque à laquelle le docteur *Monro* exerça ce re avec talent, en formant sous sa direction *Varley*, *ner* et d'autres peintres. Aujourd'hui l'aquarelle est partie de l'art anglais à laquelle se livrent un grand bre d'artistes. Aussi leurs productions sont-elles si

cées. On cite, en fait d'artistes graveurs, *Doo*, *John Landseer* et autres. *La gravure sur bois* a été portée à une haute perfection par *Berwick* de Newcastle.

On peut dire que l'Angleterre est le pays des gravures, comme il est celui des impressions au burin. Aussi cet art, dans les dernières années, a-t-il pris un développement tel, qu'il laisse loin derrière lui tous les perfectionnements de la lithographie, dont il n'est guère question à Londres : il est devenu une branche lucrative et très-étendue de commerce; car, au lieu de 4,000 exemplaires que l'on obtient d'une planche de cuivre, on en tire 10,000 d'une planche d'acier, avant qu'elle éprouve la moindre altération.

Après ces impressions métalliques, celles des sons harmonieux, *de la musique*, devraient l'emporter sur tous les accords de l'art, de l'imagination et de la mécanique, si elles pouvaient offrir une branche de spéculation de commerce ; mais le bruit de tant d'instruments d'industrie, les coups de marteau sur les enclumes des fabriques et des manufactures remplissent l'air des îles de l'Albion, retentissent de tant de vibrations fortes et variées, et absorbent si complétement les combinaisons de ses habitants, qu'il ne leur reste guère le temps nécessaire à l'étude de la théorie, ni à la pratique des sons qui font l'objet d'un talent d'agrément. L'organe de la musique et du chant n'est point dans la masse de la nation ; elle n'éprouve pas le besoin de puiser à cette source profonde du sentiment et de l'imagination, pour lui donner l'expression d'un talent national, malgré les docteurs en musique, qui sont créés d'après toute la rigueur des anciens statuts des universités d'Oxford et de Cambridge, et qui ne contribuent pas même, en exerçant leur art, à faire fredonner le peuple. Il paraît que le chant et la musique instrumentale ne sont réservés en Angleterre qu'aux classes élevées de la société, où le goût pour ces

its semble se développer de plus en plus et constituer agrément nécessaire de la société qui les cultive et protége. Il arrive rarement de voir en Angleterre des its marquants en fait de musique et qui en fassent ession : c'est art n'y est point encouragé comme il ait l'être, ce qui fait que les compositions anglaises uelque mérite y sont aussi rares que les grands musns. Ce peu de succès contribue à faire apprécier les tes étrangers qui y sont attirés par la société qui les largement, mais sans leur accorder les égards et la action qu'ils obtiennent dans les autres pays. Cette nstance est peut-être aussi une des causes du mand'encouragement des amateurs qui ne s'appliquent . cultiver leur talent pour le produire.

existe à Londres une académie royale des beauxqui a remplacé la société des artistes : ses travaux t point obtenu de succès par l'absence totale d'enagement de la part de l'État. Il s'en est suivi un e de protection particulière et de prédilection, qui t être devenu un obstacle au progrès des beaux-arts énéral, ainsi que la source de bien des inconvénients leur pratique. C'est l'usage du *patronage individuel* ait que les arts libéraux s'accommodent plutôt aux enances des particuliers, pour plaire à leurs prours, qu'ils ne s'adaptent anx besoins du progrès et sprit de l'art dans sa haute acception pour se qua· par leurs efforts au système d'une école précise et male. Aussi, bien des talents distingués ont consacré ouvrages à des intérêts domestiques et individuels, de ne s'occuper que d'objets positivement pratiques cratifs. On ne parlera point ici des arts mécani-, que les beaux-arts ne sauraient comprendre dans domaine. Les nombreuses collections de modèles tent leurs progrès, et les nouvelles inventions, auxes on a voué un article à part dans cet ouvrage,

prouvent leurs heureuses et utiles applications, en exposant les vérités matérielles des choses, sans cultiver l'amour du beau et du sublime dans le jugement de l'esprit et le sentiment de l'âme.

LITTÉRATURE ANGLAISE. — SA TENDANCE ET SA PHYSIONOMIE.

Auteurs distingués et manque d'ouvrages. — Nouvelle littérature nautique. — Romans de marins. — Causes du manque d'ouvrages sérieux. — Recueils périodiques et ouvrages séparés. — Deux espèces de littérature. — Tendance de l'esprit du siècle. — Ses besoins du jour. — Littérature périodique. – Première époque des écrits périodiques. — Leurs travaux, leurs succès. — Le *Spectator*. — Goldsmith, Johnson, Pulteney. — *Edinburgh-Review*. — Réputation des feuilles périodiques. — Avantages pour les savants, écrivains, collaborateurs anonymes. — *Quaterly-Review*. — *Blackwood-Review*. — John Wilson, son rédacteur principal, philosophe et poëte. — Conséquence des réputations éphémères et universelles. — Littérature des journaux. — Littérature d'imagination en Angleterre. — Cause de sa vogue. — Littérature ostensible et isolée. — Littérature anonyme ou d'association. — Romans et leurs auteurs. — *Blew-Stockings*. — Poëtes, romanciers. — Wilson, Teninson, Marryat, Bulwer, Morier, etc. — Tendance des romans de marins de Marryat. — Romans de la vie du grand monde. — Littérature anglaise sans influence directe sur la politique, comparée à l'influence littéraire en France, et à sa liaison avec la politique. — Point de publicité universelle et populaire de la science. — Sa popularité en France. — Position des hommes de lettres, en Angleterre. — Appréhensions sur leur naissance. — Byron et sa couronne de lord. — Panégyrique de Boyle. — Goût moderne pour la littérature allemande. — Carlyle, ses traductions, celles de mistress Austin. — Walter Scott. — Coloridge, Thirwall. — Nouvelle société de littérature étrangère. — Ouvrages pittoresques. — Leur luxe. — Virtue, éditeur entrepreneur. — Avances de capitaux. — Littérature à bon marché. — Bibliothèques portatives. — *Penny-Magazin*. — Sa tendance et sa vogue. — Instruction des majorités. — Concurrence. — Distribution d'instruction. — Causes de la rareté d'ouvrages isolés. — Décadence de quelques branches de science. — Ressources de critique et de savoir.

On a observé plus d'une fois que la littérature anglaise d'aujourd'hui ne manquait pas d'auteurs distingués, mais qu'elle manquait d'ouvrages. C'est une anomalie qui demande à être expliquée. On ne s'attachera point à prou-

ci que les Anglais ont de l'imagination au milieu
eurs occupations graves et sérieuses, qu'ils font des
ts de mer afin de recueillir des matériaux pour
e des romans de marine, genre nouveau, brillant
che d'expériences de littérature nautique.
'Angleterre est studieuse et appliquée; elle possède
hommes de lettres aussi distingués que savants; mais
chercherait vainement leurs ouvrages; on connaît
s travaux, sans connaître leurs noms, et on apprécie
mérite dans tout ce qu'il y a de bien pensé et de
ı raisonné. Le fait est que les écrits de ces auteurs ne
rouvent point en corps d'ouvrages séparés; ils sont
signés dans les meilleurs *recueils périodiques*, les
gasins, les *revues* savantes et littéraires. C'est là que
plume anonyme aime à s'acquérir, à se fonder une
ıtation bien méritée, ce qui donne un grand relief à
feuilles périodiques, d'autant plus recherchées du
lic, que leurs articles détachés lui offrent un fond de
rature générale dans des aperçus intéressants et ins-
tifs. Ces aperçus coûtent beaucoup moins de travail
e temps à leurs auteurs que les cadres laborieux d'un
qui traite une seule matière et n'appartient qu'à une
aine catégorie d'intelligence ou de savoir, qui s'occupe
a partie que l'auteur traite exclusivement. Elle lui
ne bien moins de chances d'être apprécié à sa juste
ur, par le grand public, avide d'instruction géné-
, pour embrasser l'ensemble de la littérature dans
aperçus courts et précis. Il en résulte que plus les
rages ont une vogue générale, plus ils sont calculés
r les masses, et ne peuvent par conséquent être popu-
es qu'aux dépens de la profondeur, ce qui néces-
ement les rend plus ou moins superficiels, sans
artenir à la profusion d'ouvrages amusants et fami-
s, comme les romans qui ne contribuent point aux
grès de la science et de l'utilité du savoir, parce qu'ils

ne demandent que la profondeur du romantisme et de ses effets.

Les auteurs les plus distingués ont souvent publiés dans les recueils périodiques leurs pièces les plus estimées, et, sûrs même de leur accueil, ne les ont, plus tard, que rarement fait réimprimer en volumes, pour enrichir d'un corps d'ouvrage séparé la littérature classique et savante de leur pays. Telle est la nature d'une circonstance qui semble caractériser en Angleterre la tendance des productions littéraires d'un intérêt général d'instruction, et établir, pour ainsi dire, *deux espèces de littérature*, dont l'une publie des volumes avec le nom de l'auteur: c'est *celle des romans;* et dont l'autre, sans publier des volumes, fait imprimer anonymement, des pièces, des traités, des articles raisonnés dans les *revues périodiques:* c'est ce qu'on pourrait appeler *la littérature de fonds*, qui ne publie que rarement, ainsi qu'on vient de l'observer, des corps d'ouvrages d'ensemble.

L'esprit d'aujourd'hui demande à tout connaître d'un seul coup d'œil, pour tout juger d'une seule fois, et il n'a peut-être pas tort de s'impatienter dans ce siècle de déluge d'écrits, où il serait impossible de tout lire et d'étudier à fond ce qui se rapporterait à la littérature en général; on se moquerait même de la laboriosité d'un savant de ce genre. C'est une tendance empressée et anticipée de s'instruire sans perdre du temps pour avancer, parce qu'on est tant pressé par les événements qui se succèdent dans leurs variations infinies, semblables aux combinaisons d'un kaléidoscope tourné dans toutes les directions, que par les lumières et les sciences dans les progrès qu'on fait en toutes choses. Les livres trop volumineux sont devenus un obstacle à l'empressement et à la nécessité de s'instruire en aussi peu de temps que possible, pour avoir le coup d'œil de l'ensemble et connaître le résultat des choses et leur ap-

:ation, car c'est *le siècle de l'industrie intellectuelle et* *:érielle* qui court à l'envi avec les locomotives qui le t avancer. Aujourd'hui, pour être à la hauteur du :le, il faut tout faire par *extrait*, par *aperçu* et surtout *coup d'œil*, afin de planer au-dessus des choses et événements. Il n'y a donc rien de plus commode et plus adapté aux besoins du jour, que l'invention des *:ts périodiques*, en fait de sciences, lesquels ont ou-t un vaste champ à l'étude du coup d'œil général du oir et de la littérature dans les cadres les moins volu-ıeux. Cette tendance des esprits, par l'action réci-·que qui existe entre la littérature et la société, a dé-ɔppé les progrès d'un genre de *littérature périodique* , en Angleterre, semble avoir absorbé les hommes lettres, de science et d'étude.

:'est depuis le règne de la reine Anne que ce genre littérature a ouvert la carrière de ses travaux et de succès par les sociétés d'écrivains, auteurs savants, les écrits réunis d'associations d'idées et de pensées en formaient l'esprit et la tendance. Le *Spectator* dans le temps l'arène de l'émulation et des succès hommes de lettres; les personnes les plus distinguées leur rang et leur position sociale profitèrent de cet ıne pour s'adresser au public, et bientôt des noms bres se mirent anonymement à la tête des écrits pé-liques, tels que *Goldsmith, Johnson, Pulteney;* ils :inrent longtemps la réputation de ces feuilles qui, s la forme d'une noble simplicité, prirent un carac-: littéraire et critique dont l'importance assura leur ıtation. C'est ainsi que plus tard l'*Edinburgh-Re-v* fut longtemps le meilleur journal littéraire anglais. eprésenta bientôt *la littérature de fonds* et recueillit s ses colonnes les pièces des meilleurs écrivains. Le ıonnement philosophique et remarquable de sa com-ıition, la vigueur de son style et de ses arguments lui va-

lurent une vogue qui fit que les littérateurs recherchaient l'honneur d'être admis au nombre de ses rédacteurs, en se couvrant du mystère glorieux qui les entourait. Les écrivains trouvaient aussi leur compte dans ce genre de littérature ; car l'intervalle d'une publication à l'autre convenait à leurs goûts et à leurs habitudes, pour publier un essai bien pensé sur une matière profonde dont ils auraient rempli un volume, et le bénéfice pécuniaire pour leur part était certes aussi grand que celui qu'ils auraient retiré d'un corps d'ouvrage isolé. Le prix élevé des honoraires que leur offrait la rédaction, à mesure que la feuille gagnait plus d'étendue, de vogue et de réputation, les dédommageait amplement de leur labeur et du temps qu'ils y avaient consacré. Ils avaient aussi le grand avantage de jouir d'un succès soutenu par celui du journal, sans courir le risque d'attacher leur nom à un ouvrage entier qui n'aurait peut-être pas été goûté, parce qu'il aurait été isolé, et auquel ils auraient mis plus de temps et plus de peine, sans participer à la gloire que leur assurait réciproquement et individuellement un écrit périodique dont ils avaient fondé la réputation. Les jeunes écrivains de talent trouvaient surtout dans ces écrits un excellent moyen d'assurer les besoins de leur existence d'un trimestre à l'autre. Le *Quaterly-Review* vint plus tard partager les travaux et les succès de l'*Edinburgh-Review*, en augmentant les moyens de publication et de bénéfice.

Le principal rédacteur de la *Revue de Blackwood*, John *Wilson*, professeur de philosophie à l'université d'Édimbourg, se distingua autant par son talent d'écrivain que par son savoir. Sa Revue est, pour ainsi dire, le seul interprète des sciences spéculatives de la pensée philosophique en Angleterre. L'auteur étant en même temps poëte, ses productions ont si bien marqué que l'opinion générale fut un moment qu'il allait disputer à lord Byron la couronne poétique.

C'est ainsi que les grands ouvrages devenaient toujours plus rares, et les écrits périodiques moins profonds, parce que, d'un autre côté, la *réputation éphémère* d'un article détaché ne répondait point à la peine que les auteurs se seraient donnée pour lui vouer tous leurs soins. A force d'être universel, on commença d'être moins exact, et de généraliser ce qu'on aurait concentré en d'autres circonstances, ou de concentrer ce qui aurait demandé à être plus scrupuleusement examiné dans ses détails. La *littérature des journaux*, aliment quotidien de la science du jour, a donc fini, comme à peu près partout, par se mettre plus ou moins à la place des grandes conceptions classiques, ce qui, en dernier résultat, paraît aussi avoir fait tomber, sous plus d'un rapport, la littérature de la science, en général, d'une certaine hauteur de recherche approfondie et philosophique des choses, qui reste étrangère à l'influence des opinions de l'esprit de parti, et ne connaît d'autre couleur que celle de l'impartialité du jugement, de la raison et des faits qu'elle examine.

Les productions de l'imagination et d'amusement littéraire ne pouvaient point se prêter à être reçues dans les recueils graves et savants des revues, où se groupait la science pour se nourrir d'aperçus et de coups d'œil périodiques, d'instruction et de critique. Ces productions se trouvant ainsi isolées, parce qu'on ne pouvait en faire des extraits sans nuire à leur ensemble, furent obligées de s'exposer au risque d'être publiées en entier, et d'en appeler à l'esprit romantique du siècle qu'elles flattaient pour assurer leur succès, ce qui paraît leur avoir parfaitement réussi par la vogue qu'elles ont obtenue. C'est cette circonstance, a-t-on observé avec raison, qui a été la cause, ou qui du moins paraît avoir été une des raisons principales de l'élan de *la littérature d'imagination en Angleterre*, phénomène remarquable de succès dans un

pays et chez un peuple grave et sérieux qui prétend si peu aux inspirations de l'imagination, à moins que de les chercher dans les trajets de mer qu'ont entrepris à cet effet certains romanciers anglais, parce que tout y est calculé pour les besoins de la réalité pratique, opposée à l'imagination poétique. L'activité des meilleurs écrivains d'étude paraissait dès lors se retrancher définitivement dans la science des revues.

En résumant la tendance de ces deux grandes sections de la littérature anglaise, on observera qu'il existe ainsi une *littérature ostensible*, qui est celle des ouvrages d'imagination, portant le nom des romanciers et des poëtes, et une *littérature anonyme* ou savante, qui est celle des revues, dont la rédaction couvre d'un voile mystérieux les noms de ses collaborateurs. C'est donc une littérature collective de critique et de savoir par la réciprocité des intérêts de ses écrivains et de leur influence. La première n'a aucun intérêt commun *d'association d'autorités individuelles;* elle n'a qu'un intérêt isolé de faire valoir ses productions en corps d'ouvrage. Leur succès et leur vogue sont l'expression du goût du jour de la société qu'elle lui donne, ou qu'elle en reçoit, dont elle a seule à supporter la responsabilité, le blâme et la critique lorsqu'elle ne réussit pas, tandis que la science des revues paraît être le *répertoire de l'instruction* qui creuse, et de la science indispensable qui alimente l'intelligence de la société instruite par ses expositions savantes et politiques, et les réflexions graves de sa critique.

Dans le genre amusant et agréable des romans, le beau sexe a enrichi la littérature anglaise d'un grand nombre d'ouvrages distingués. Les habitudes sociales procurant rarement aux femmes l'occasion de faire briller leur esprit, elles sont le plus souvent dans le cas de développer leur talent en écrivant, et elles le font généralement avec la grâce et la finesse d'un esprit d'observation qui donne un

caractère particulier à leurs productions. Celles qui cultivent les sciences avec prédilection, ne semblent pas moins qu'ailleurs donner dans un genre d'ostentation prétentieuse qui semble être l'apanage des beaux esprits romantiques, et prêter à une espèce de ridicule qu'on est accoutumé d'y attacher, et que l'on désigne en Angleterre sous le nom de *bas bleus* (blue stockings), dont on ne connaît pas exactement l'étymologie.

Depuis la mort de lord Byron, la poésie a conservé peu de représentants; *Wilson*, *Wordsworth* et *Tennison* sont les principaux que l'on cite. Le romantisme moderne a fait naître des romanciers qui ont universellement répandu le goût des romans en Angleterre. Les plus distingués sont ceux du capitaine *Marryat*, de *E. L. Bulwer*, *Banin*, *Godwin*, *Morier*, de miss *Edgeworth* et de plusieurs autres. Les recueils périodiques brillent de la critique profonde et ardente de *Wilson*, de l'imagination vive et nerveuse de *Macauley*, des travaux méritants de *Southey*, de ceux du satirique *Jeffrey;* et enfin du logique, élégant et spirituel *Sidney Smith.*

C'est depuis que l'auteur américain Cooper a fait paraître ses romans de marins, que ce nouveau genre de romantisme maritime, dont il a le premier donné l'impulsion et le goût, a pris une grande vogue en Angleterre. Le capitaine Marryat trouva le type et le modèle de ses mariniers de la Tamise et de ses marins de l'Océan dans les classes les plus inférieures du peuple, dans la populace même. C'est cette tendance trop populaire qu'on aurait à reprocher à ces modernes romans de marins, dont les auteurs ne manquent point de talent. Il est en effet pénible de voir la peine qu'ils se donnent de choisir de préférence leurs héros marins dans les dernières couches du peuple, dont l'aspect seul ne semble point prêter aux inspirations d'une imagination romantique. Pourquoi le font-ils, ces auteurs? pourrait-on demander; d'où

cela vient-il, et quels peuvent en être les motifs? C'est peut-être le seul goût du grotesque, dira-t-on, qui en est la cause : il se trouve dans le caractère anglais et domine aujourd'hui à côté de celui du beau, pour faire plus d'effet, et assurer ainsi le succès du moment à leurs productions éphémères, en s'adressant dans leurs descriptions et leurs images les plus familières aux émotions les plus vulgaires et les plus violentes de la grande foule; mais ces émotions ne sauraient satisfaire le cœur et nourrir la pensée d'impressions plus élevées par la nature même du grotesque qui est un des goûts du jour.

Le genre des *romans de la vie du grand monde* était fait pour produire une révolution parmi les classes moyennes auxquelles on présentait la perspective de pouvoir devenir à leur tour aristocrates du grand monde. Les romanciers ne manquaient point d'ajouter à leurs tableaux la satire des vices, pour rendre leur narration plus piquante et plus attrayante. Ces romans appelés *fashionables* eurent une vogue qui dura quelques années. Ceux de *Wood* furent, dans ce genre, les productions qui obtinrent le plus de succès. Répandus partout, dans les villages comme dans les villes, ils finirent par dégoûter à la suite de l'insolence et de l'hypocrisie que signalaient les critiques anglais. Aujourd'hui ces productions semblent remplacées par un *romantisme inoffensif* qui puise les héros de ses *romans maritimes* dans les classes qu'on voulait élever, et paraît avoir fait une heureuse diversion à un mauvais genre de commérage romanesque; aussi le talent des romanciers actuels garantit-il, à plus juste titre, le succès et la vogue de leurs romans.

La littérature n'exerce point en Angleterre une influence directe sur la politique ; car les écrivains en général ne jouissent pas de cette considération dont ils sont entourés dans d'autres pays. Les universités et les sociétés dans lesquelles ils se trouvent isolés du reste de leurs con-

citoyens ne semblent point faites, chez une nation aristocratique, pour relever la profession de littérateur, de savant ou d'écrivain. Les travaux littéraires et scientifiques, au milieu d'intérêts aristocratiques, demandent, pour être protégés, des distinctions comme celles que l'on accorde au fonctionnaire public, au guerrier, à l'administrateur, à l'avocat. Le génie littéraire n'est point insensible aux rangs qui distinguent la société, à la protection de la cour, à la richesse et aux honneurs; citoyen de la république des lettres, il y aspire avec l'ambition de la vanité d'un fonctionnaire aristocratique. On ne voit point en Angleterre, comme on le voit en France, ce phénomène curieux qui atteste l'influence de la littérature sur la politique, celui de trouver dans les feuilles politiques le tiers des colonnes rempli d'exposés littéraires renfermant le compte rendu d'un cours de science, ou celui de la tendance d'un roman, parce qu'en France, la littérature marche à côté de la politique du jour. Cette littérature est essentiellement liée à la feuille, par la raison que l'homme qui s'intéresse aux affaires de l'État, paraît aussi nécessairement devoir s'intéresser à la teneur des productions littéraires. Il en résulte une liaison directe entre la politique et la littérature qui n'existe point en Angleterre; car on y voit le tiers des colonnes des journaux politiques rempli d'annonces et d'avertissements de commerce, ce qui change de thèse et paraît prouver la différence de sa tendance politique. On n'y trouve point cette publicité universelle et populaire de la science qui prend à tâche de mettre le lecteur au fait des recherches scientifiques, ni ce mode de rapport intellectuel qui lui communique, au bout de chaque semaine, au milieu de tant de nouvelles diverses de politique et de menées des partis, qui se font la guerre pour faire le bonheur du pays, le compte rendu des séances de l'Institut de France, les résultats des expériences de la se-

maine et du jour dans les sciences physiques et chimiques surtout, et qui répandent ainsi dans toute la France un aperçu suivi des progrès de la science. Le savant expose à l'assemblée les travaux de la semaine, et à peine ses exposés sont-ils imprimés que déjà ils sont répandus dans toute la France et dans toute l'Europe. Ces feuilles, à la fois politiques et littéraires, en satisfaisant avec une étonnante rapidité la curiosité publique, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou le goût général de la politique et des sciences, ou la promptitude de la publication. L'un et l'autre existent aussi en Angleterre, mais on ne s'y sert point de l'organe éphémère des feuilles quotidiennes; cette manifestation se fait par la voie des recueils trimestriels que publient les sociétés savantes et qui contiennent les traités scientifiques de leurs travaux et des progrès de la science qu'elles cultivent.

En Angleterre, *les hommes de lettres* ne jouissent point de la considération sociale qui les distingue en France, ils se retranchent dans leurs recueils, destinés aux hommes de science. Les portes des salons ne leur sont ouvertes qu'avec beaucoup de réserve, et jamais les deux battants ouverts ne leur y donnent un accès libre, facile et de tous les instants. Le titre d'écrivain, en Angleterre, inspire quelque méfiance; car on présume de prime abord, et c'est une présomption majeure, que ce n'est point un gentleman, que sa position est gênée, et que par conséquent elle n'est pas *respectable;* enfin, et surtout, que c'est un censeur assommant et insolent. Cette défiance est un préjugé si général, qu'il s'est étendu même sur lord Byron, par la seule raison qu'il était écrivain. L'estime que les Anglais ont pour eux-mêmes est d'une nature particulière; on dirait qu'elle produit en eux cet effet d'appréhension qu'avant d'être fiers de la gloire d'un compatriote, ils sont jaloux de ce que ce compatriote peut prétendre à plus de réputation qu'eux, et lorsqu'il a peut-

être moins de talent, disent-ils, pourquoi aurait-il plus de bonheur? C'est le témoignage que leur donne M. Bulwer, un de leurs meilleurs critiques.

Comme la profession d'homme de lettres n'est point estimée en Angleterre par elle-même, on dirait qu'il y a une certaine indifférence pour la littérature, dans un pays où les fortunes sont si grandes qu'elles écrasent facilement toute autre supériorité, jusqu'à la considération même à laquelle le génie littéraire a droit de prétendre. Lorsque vous êtes tout simplement gentleman, tout le monde sait ce que vous êtes; mais quand on dit: « C'est un auteur, un écrivain, un homme de lettres, » on soupçonne son origine, et surtout sa fortune; préjugé singulier qui, par un seul mot, le place dans la catégorie des hommes vulgaires. On regarde en général comme au-dessous du rang que l'homme tient dans la société, les travaux littéraires dont il s'occupe, excepté quand c'est un véritable gentilhomme, un gentleman né, qui marque par ses relations, comme lord Byron. Aussi ce poëte avait-il fait mettre sa couronne de lord, non-seulement sur les portières et les panneaux de sa voiture, mais encore au-dessus de son lit, pour constater sa naissance. On citera ici, afin de donner un exemple plus curieux encore de l'importance du préjugé, l'anecdote connue de ce professeur de chimie qui, en faisant l'éloge de *Boyle*, termina son panégyrique par ces mots : « C'était un grand homme, un très-grand homme ; il a été le père de la chimie et le frère du comte de Cork! » Ce n'est que dans les classes supérieures qu'une partie *élue* du public rend un juste tribut d'égards et de considération au mérite d'un écrivain et à sa personne.

Les hommes de lettres mènent en Angleterre une vie bien isolée; ils ne jouissent point par leur catégorie d'une position fixe dans la société, et restent ainsi entièrement étrangers aux affaires publiques. Toutefois, avides de re-

nommée, ils recherchent la connaissance des grands et s'en enorgueillissent, parce qu'ils sont obligés d'être fiers d'autre chose que de leur mérite, pour se faire valoir et ne pas être déconsidérés, ou même traités avec mépris par la grande foule, qui ne prendra pas de sitôt, dans la masse compacte d'intérêts matériels qui l'absorbent, ce goût des lettres et des arts qui inspire de l'estime pour le mérite d'un littérateur distingué, ou pour la science profonde d'un savant, comme on le voit ailleurs, en France, en Allemagne et dans d'autres pays.

On a remarqué, dans les derniers temps, que quelques auteurs anglais commençaient à prendre goût à l'étude et à la critique de la littérature allemande. L'écrivain anglais *Carlyle*, retiré dans la solitude pittoresque des parcs et des jardins de Richmond, ignoré dans sa retraite, a commencé, un des premiers, à cultiver la véritable étude de la littérature allemande, en traduisant les ouvrages de quelques-uns des principaux auteurs modernes de cette nation. Il a donné à cette étude une vogue qui paraît vouloir l'emporter presque sur celle de la littérature française. On a observé que la langue allemande a passé jusqu'ici en Angleterre pour être si difficile qu'on ne pouvait l'apprendre qu'avec les plus grands efforts. Naguère encore, dans la province, on regardait un Anglais qui savait parler l'allemand avec le même étonnement, à peu près, que celui qui aurait parlé le chinois. « La rareté et le prix exorbitant des livres allemands en étaient la cause, et les demandes pour s'en procurer d'autant plus rares que les impôts de douane étaient aggravants pour leur importation. Carlyle, qui s'occupait de traductions de l'allemand, fut regardé, il n'y a pas longtemps, comme un homme d'une singulière originalité, et l'on regrettait qu'il employât si inutilement son talent distingué d'écrivain à des traductions d'une langue si stérile. Telle était l'opinion générale sur cette étude que l'on supposait si

;rate. Tous ces préjugés ont disparu, et les traductions Carlyle et de l'aimable mistress *Austin* ont été aceillies avec intérêt et reconnaissance même par un blic instruit et compétent. Les auteurs qui, les preers, ont frayé cette voie nouvelle, furent d'abord *alter Scott, Coleridge,* aujourd'hui *Carlyle* et *Thir-l.* Ces deux derniers sont liés ensemble et professent ıême admiration pour Goëthe. Leur prédilection pour rand poëte s'est communiquée au public, et il ne se e pas d'année qui ne produise une nouvelle traduc- de Faust. »

D'après quelques notices littéraires que les journaux publiées à ce sujet, Carlyle, ayant donné l'idée d'éir une *société de littérature étrangère,* et de fonder bibliothèque allemande, au moyen de rétributions ıuelles, ce projet a été aujourd'hui mis à exécution c beaucoup d'empressement. On répondra ainsi à un itable besoin vivement senti; on aura particulièrent en vue la nouvelle littérature étrangère en général, ıquelle ni le Musée britannique, ni l'Institution de ıdres n'avaient point fourni jusqu'ici, en complétant collections de leurs bibliothèques de livres allemands. y introduira l'usage d'emporter les livres à domicile, ntage précieux et rare dans les sociétés littéraires. Cet lissement ne pourra qu'être d'une grande importance r l'étude encore nouvelle de la littérature allemande Angleterre.

L'ouvrage le plus récent de Thomas Carlyle a paru sous itre de : *Six lectures sur les héros et l'adoration des os* (Six lectures on heroes and hero-worship). L'aur, dans des tableaux pleins d'esprit, y peint le héros s l'image du prophète, tel que Mahomet, du poëte nme Dante et Shakspeare, de pontife et réformateur la croyance, tels que Luther et Knox. Ce dernier taau est, dit-on, un chef-d'œuvre. Il représente dans

Johnson, Rousseau, Burns, le héros auteur, et enfin le héros dominateur dans la personne de Cromwell et de Napoléon. C'est le dernier ouvrage original de Carlyle. « Mais cet auteur, qui a fait tant de traductions de l'allemand, observe le critique, pourquoi ne voit-il pas ses ouvrages traduits dans la langue des Germains ? Sa *Révolution française* mériterait sans doute bien plus d'être traduite que les romans de Marryat, de James, etc. »

Les feuilles anglaises font en ce moment mention d'un journal allemand qui doit paraître à Londres sous le titre de : *La Presse allemande*, chez Passarge, éditeur de plusieurs réimpressions connues d'ouvrages classiques. « La fondation de cette gazette, dit le *Foreing Quarterly-Review*, est une des nombreuses preuves du progrès du goût qu'on a pris d'étudier la langue allemande. Cette étude, en effet, est aujourd'hui une condition *sine quâ non* pour toutes les branches d'une éducation soignée. On s'attend à ce que la cour prendra cette entreprise sous sa protection. »

La seconde édition d'un écrit philosophique intéressant vient de paraître : « Changes producedin the nervous system by civilization, » par Robert Verity. C'est un phase de recherches qui paraît nouvelle dans son gen et faite pour mériter la réflexion du penseur. Le *Mouth Chronicle* observe à ce sujet que : « Les différentes que tions importantes qui sont traitées dans ces pages, ain que les vues profondes du savant auteur sur ces question rendent cette publication digne de l'attention la plu grave. L'ouvrage est écrit dans un style noble et transpa rent qui rappelle souvent celui de lord Bacon, et établi d'une manière lumineuse des théories que nous croyon vraies et respectables. »

Les *ouvrages pittoresques* qu'on fait maintenant pa raître à Londres présentent une branche de littératur particulière ; on dirait que c'est celle de voyageurs tou

s de métier. Le luxe d'élégance que l'on étale dans
ortes de productions est extraordinaire. Ce sont les
sakes, les albums, les illustrations de toute espèce,
s ornés de gravures sur acier, les plus élégantes, qui
pris une vogue étonnante et qui, par conséquent,
vent un public très-nombreux. Les entreprises de ce
e sont aussi gigantesques que la mode en est généra-
nt répandue. C'est ainsi que M. Virtue, éditeur d'un
age en deux volumes sur l'Écosse, avec 120 gravures
acier (Scottland illustrated), a fait une avance de
oo livres sterling, pour payer les frais de voyage
auteur, ses honoraires, ceux des artistes, des pein-
, des graveurs, le papier, les correspondances, les
nces, l'impression stéréotype et autres frais. D'après
échelle, on peut se faire une idée des dépenses
mes que ce libraire a eues pour faire paraître suc-
ivement la Suisse illustrée (Switzerland illustrated),
108 gravures sur acier; l'Amérique, 2 volumes avec
gravures; le Bosphore et Constantinople, un vo-
avec 80 gravures, également sur acier et parfaite-
t soignées; la Hollande et la Belgique, un volume
63 gravures sur acier, etc. Rien ne saurait mieux
tériser ce goût moderne, cette passion pour les
ires de vues pittoresques, intéressantes et rares des
les plus lointains, que les frais immenses que font
liteurs qui, naturellement, doivent être assurés d'un
fice proportionné à leurs débours par le débit de leur
handise, en spéculant sur la manie du jour et la
e du moment.

côté de l'instruction pittoresque de luxe, d'illustra-
et de descriptions, il y a une *littérature à bon mar-*
qui n'en est pas moins pittoresque dans son genre:
nt les feuilles volantes, les livres, les recueils ornés
ravures sur bois. Plus le luxe des ouvrages est grand
côté, de ces ouvrages imprimés sur papier vélin, à

tranches dorées avec de riches reliures et des collections entières de vues et de portraits gravés sur acier, plus d'un autre côté le bon marché est aussi devenu une manie, parce que tout le monde veut s'instruire à peu de frais. D'abord, les *Bibliothèques portatives*, dont la continuation s'étendait à l'infini, étaient mises en circulation. On louait de petits volumes reliés en percale, qui renfermaient tout ce qui pouvait être intéressant et utile à savoir, à raison de cinq shellings par mois. Ces entreprises industrielles de compilation, qui avaient obtenu une vogue étonnante, se mirent même en concurrence avec les ouvrages scientifiques; mais leur trop grande profusion finit par les faire succomber sous leur propre poids. Il paraît que les feuilles volantes du *Penny-Magazine* ont été créées plus tard sur leurs ruines, en les accompagnant chacune de gravures sur bois et de cartes géographiques sur un fond noir, avec des lettres en blanc, dont le prix ne surpasse pas un penny, et qui enseignent chaque semaine des choses utiles, en formant au bout de l'année des volumes qui surpassent peut-être encore le nombre de ceux qui constituaient les Bibliothèques portatives, avec l'avantage de pouvoir acheter, selon les besoins quotidiens, chaque feuille séparément.

Le bon marché d'une instruction superficielle à un sou a gagné toute l'Europe et renchéri celle des livres d'étude et de fonds, même jusqu'aux ouvrages amusants et familiers. On ne veut être instruit qu'en masse, et pour obtenir l'approbation des masses, il est naturel aussi que la plupart des écrivains ne veuillent plus se faire admirer par des élus. La profusion d'ouvrages superficiels qui forment une branche d'industrie intellectuelle explique la profusion d'écrivains superficiels, et prouve que les auteurs ne sont devenus moins difficiles que parce qu'ils écrivent pour les *majorités*, dont le grand nombre est composé naturellement de lecteurs superficiels. Mais

l'*instruction sans choix* à un sou est précisément la passion des masses et le mérite de l'époque, quant au savoir. C'est pourquoi les feuilles volantes du *Penny-Magazine*, que l'on vend au départ des voyageurs qui aiment à s'instruire en volant avec les locomotives, sont les seules qui se soient soutenues, en fait de spéculation d'industrie de ce genre. Elles répandent les connaissances universelles, sans augmenter le degré d'instruction dans ceux qui n'en ont pas les bases, et qui manquent de système ou de fond de raisonnement. Elles ne répondent donc pas au but d'une véritable instruction utile. Elles contribuent souvent à rendre plus confuses les idées et les abstractions de ceux qui n'en ont pas même qui leur appartiennent, et qui, à force d'apprendre sans être préparés, finissent par ne rien comprendre de ce qui doit les éclairer et les instruire.

Le *Penny-Magazine*, ce répertoire de l'*instruction des majorités*, est une feuille hebdomadaire qui fournit à ses lecteurs, pour la somme d'un penny, trois feuilles imprimées de pièces historiques, de descriptions d'objets d'histoire naturelle, de nouvelles et mille autres articles. Cette entreprise eut d'abord, dès le commencement, un succès tel qu'on vit paraître, à côté de ce Magasin, trois autres feuilles d'une même tendance, le *Chamber's Journal*, le *Magasin du samedi* et la *Feuille de Penny*. On les distribue par milliers d'exemplaires, de sorte que la presse périodique d'Angleterre fournit actuellement, dans une seule année, plus de feuilles imprimées que toutes les presses de l'Europe, ainsi qu'on l'a calculé, n'en ont fait paraître depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'au commencement du seizième siècle.

« Hormis ces ouvrages et ces entreprises de spéculation, les œuvres de sciences isolées ne trouvent point d'éditeurs. Les auteurs sont ordinairement obligés de les faire imprimer à leurs frais, et de payer ceux qui soi-

gnent le débit, et qu'on nomme *publishers*, 40 pour cent de commission : l'impression et le papier fin que l'on exige pour les livres étant fort chers, toutes ces circonstances réunies prouvent suffisamment les causes de la rareté d'ouvrages scientifiques, dont on trouve des traités dans les revues. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Anglais sont considérablement arriérés dans certaines branches de sciences, telles que la jurisprudence et la théologie, la philologie, la philosophie spéculative. Les recueils savants et périodiques semblent y suppléer, et brillent, peut-on dire, par les grandes ressources de critique, de recherche et d'instruction qu'ils présentent.

VIII.

ÉMIGRATION DES ANGLAIS,

ET ASPECT

DE L'INTÉRIEUR DE L'ANGLETERRE.

ÉMIGRATION DES ANGLAIS,

ET ASPECT

DE L'INTÉRIEUR DE L'ANGLETERRE.

CHAPITRE XI.

NATIONALITÉ ANGLAISE EN VOYAGE.

ARTICLE Ier.

ÉMIGRATION DES ANGLAIS.

Causes du goût et de la manie des voyages, chez les Anglais. — Leur invasion en Europe. — Génie voyageur développé par la paix européenne. — Préjugé d'éducation. — Historique du goût de l'émigration. —Anglomanie.—Science des voyages.—Métier de voyageur.—Touristes. — Littérature des touristes. — Voyageurs de résidence. — Voyageurs nomades. — Causes de l'émigration des familles. — Touristes voyageurs errants, mis en parallèle avec les voyageurs de résidence. — Art des voyages joint à la science. — Intrépidité, esprit aventureux, calme de la gravité des touristes. — Goût des voyages motivé, chez les Anglais, par un avantage particulier. — Un *Esquire* sur le continent. — Sentiment de propriété et droit d'appropriation dans les familles anglaises en voyage. — Leur invasion dans les auberges. — Leur nationalité voyageante. — Leur bon appétit à table d'hôte. — Leur dédain pour les autres voyageurs.

Après avoir observé les Anglais chez eux, dans la physionomie de leur caractère et de leurs mœurs, on tâchera de les peindre dans leurs émigrations, enfoncés dans leurs voitures ou groupés sur l'impériale des diligences, pour connaître leur goût et l'aptitude qu'ils ont de courir le monde avec cette même persévérance et cette intrépidité qu'ils mettent à se livrer aux spéculations et aux

travaux de leur industrie et de leur commerce. C'est une partie importante et indispensable de l'ethnographie d'un peuple voyageur et qui se distingue même par sa passion pour les voyages, étude nécessaire, afin de compléter l'ensemble d'un tableau général de mœurs nationales.

Le goût de voyager est aujourd'hui à l'ordre du jour, parce qu'il est protégé par les facilités extrêmes et les occasions fréquentes de communication. Il a toujours été un trait distinctif du caractère des Anglais, motivé surtout par la position géographique du pays et par la nécessité où se trouvent les peuples insulaires de se répandre hors de leur patrie. Les spéculations et les intérêts de commerce ont contribué à en faire une passion chez les Anglais. On les a vus voyager dans toutes les parties du monde, avant d'avoir entrepris d'explorer l'Europe systématiquement: les événements des guerres successives les en empêchaient; mais à peine les guerres continentales, celles de 1814 et 1815, furent-elles définitivement terminées, qu'une invasion de voyageurs insulaires a répandu les Anglais sur toutes les parties de l'Europe. La capitale de la France, évacuée par les troupes anglaises, en 1815, fut d'abord occupée par une nuée de voyageurs anglais. Cette occupation pacifique n'a point cessé depuis; au contraire, elle a augmenté par une émigration générale de familles anglaises, dont on voit chaque année de nouvelles apparitions. Il y a telle ville de province en France, où les Anglais qui y sont établis temporairement forment souvent la huitième partie de la population qu'elle renferme, ainsi qu'il a été prouvé par les notices statistiques que l'on publie et qui sont à la portée de tout le monde.

C'est après les longues guerres d'invasion du continent que la paix européenne a donné l'élan *au génie voyageur* qui le caractérise et se prononce d'une manière particulière dans le type d'indépendance des Anglais. Ce goût,

poussé jusqu'à la passion, ayant toujours existé chez eux comme une conséquence naturelle de leur position géographique, le besoin d'insulaires, d'un côté, de chercher fortune au delà des mers, de l'autre, de satisfaire la curiosité des voyages, ne fût-ce qu'en franchissant le Pas de Calais, a favorisé dans tous les temps *le goût de l'émigration.* Il est devenu un besoin particulier, fondé autant sur un malaise insulaire que sur une habitude qui tenait même anciennement à un préjugé d'éducation.

Déjà, au commencement du siècle passé, du temps de la reine Anne, c'était une coutume généralement établie d'envoyer les jeunes gens des familles opulentes passer plusieurs années à l'étranger, pour y achever leur éducation. Bientôt on ne se contenta plus de voir les fils si bien établis sur le continent; des familles entières, depuis le grand-papa jusqu'au nourrisson, commencèrent à se transporter à Paris, et on essaya même d'imiter les mœurs et les modes françaises; mais il se trouva qu'on était trop Anglais pour y réussir, tandis qu'on se plaisait, au contraire, à imiter les Anglais que l'on voyait dans d'autres parties du continent, en adoptant leurs modes comme nouveauté imposante et extraordinaire; et c'est ce qui paraît avoir donné lieu à l'expression d'*anglomanie*, pour désigner la manie d'imiter les Anglais.

On voyait alors, comme on les voit encore, ces familles dans leurs élégantes voitures de voyage, grandes et profondes, attelées de quatre chevaux, aujourd'hui sans siége de cocher, place qu'occupent les coffres et les malles, autrefois entassés derrière la voiture, surmontées de vaches, avec un siége en cabriolet derrière, et sur lequel se groupent un valet et la femme de chambre. Le père de famille et son épouse sont couchés dans l'intérieur de la caisse, portée sur des ressorts de la dernière perfection, d'un balancement à peine perceptible, et qui à la fois tiennent en l'air les maîtres, les domestiques et

les bagages. Tout est là dans le confort le plus complet et le mieux combiné d'une maison ambulante. Cette voiture est suivie d'une calèche à trois chevaux, avec les enfants, les bonnes et le reste des domestiques, nichés sur le siége de derrière, entourés de cartons, d'étuis de chapeau, de boîtes de toute espèce, et munis de parapluies pour se garantir de la pluie et du soleil.

Aujourd'hui on a fait du goût de voyager un art tout particulier, une étude, *une science de voyage*. Il en est même résulté un *métier de voyageur*, et ceux qui l'exercent méthodiquement sont nommés *touristes* par excellence. Les écrits, les descriptions des voyages qu'ils publient, en descendant de l'impériale des diligences, sont devenus plus nombreux en proportion que ces voyageurs ont augmenté, et ils ont fini par créer une branche de littérature qu'on pourrait appeler *littérature des touristes*.

Comme la pratique a fait un art de la manie de voyager, cet art a nécessairement ses nuances, ses gradations, son système et ses catégories distinctives. C'est ainsi qu'il y a des *voyageurs de résidence* ou d'émigration, et des *voyageurs nomades* ou d'ambulance. Les premiers ou les résidants sont portés, par la nécessité de garantir leur existence dérangée, à émigrer, afin d'assurer leur position financière par un établissement économique à l'étranger. Ce sont de nombreuses familles qui inondent certaines parties du continent et qui passent nombre d'années hors de leur pays, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à remettre l'équilibre dans leurs affaires, à force d'économie, tout en soignant et achevant l'éducation de leurs enfants, ou bien qui se décident à acquérir des propriétés, des maisons de ville et de campagne, et à prolonger ainsi leur résidence pour un temps indéterminé, en faisant quelquefois de courtes apparitions en Angleterre.

Ce fut surtout de 1815 à 1820 qu'eurent lieu de pro-

uses émigrations de familles de cette catégorie qui
nt débarquer en France, comme si elles voulaient
iiser le pays. Leur accoutrement, si étrange et si nou-
dans le temps, car il présentait tout le contraire des
es françaises, fournit ample matière aux caricatu-
de Paris qui les esquissèrent, exerçant ainsi leur
e et leur crayon aux dépens de ces familles exo-
s, émigrés involontaires, respectables d'ailleurs en
-mêmes et par les motifs qui les portaient à l'émigra-
La cherté toujours croissante à Londres, et surtout
nt les longues guerres de l'Europe, avait dérangé
des fortunes et augmenté la disproportion entre les
ıus et les conditions ; ce qui paraît s'être perpétué
is, car l'émigration de ces familles, moins considé-
: sans doute, n'a point discontinué. Les autres émi-
nomades sont les véritables *touristes*, voyageurs
ıts qui roulent continuellement et font rouler avec
toute leur fortune ambulante, en regardant l'Europe
ne la promenade publique de l'Angleterre. Les pre-
s sont des émigrés forcés, les autres des coureurs vo-
iires de grand monde ; les premiers offrent l'image des
ırs de familles anglaises transportées sur le conti-
; les autres, celle de jeunes gens qui auraient besoin,
la plupart, de s'instruire et d'achever leurs études
ur éducation, sauf les exceptions de ceux d'un âge
qui ne voyagent point sans but et sans fruit.
ans ce siècle de progrès où tout marche et avance,
s les nations voyagent; mais l'Anglais seul sait voya-
ɔar excellence, en réunissant la théorie à la pratique
circonspection à la méthode. Sa position l'a forcé,
t toutes les autres nations, d'apprendre à voyager,
e qu'il est insulaire. C'est pourquoi il a joint *à la*
ıce des voyages l'art de l'exercer, en établissant des
cipes et des règles, non de conduite, mais de pra-
:. L'intrépidité de l'insulaire vient d'ailleurs au se-

cours de son aptitude et se manifeste dans toutes les occasions : elle est accompagnée d'un certain *esprit aventureux* qui paraît en être la conséquence et le caractériser de loin comme de près. Cette intrépidité conserve en même temps *le calme de sa gravité* dans les revers et les désagréments inévitables des voyages. De toutes les nations, on reconnaît encore l'Anglais en ambulance sur l'impériale des diligences et sur les bateaux à vapeur, par tout ce qui forme les détails de son costume et l'aisance de ses conforts. On dira que toutes les qualités d'un voyageur accompli se réunissent dans un *touriste de métier;* il renferme l'idée d'un *modèle de voyageur,* qui demande à être présenté dans un cadre à part.

Le goût des voyages semble être motivé encore chez les Anglais par des raisons particulières, dont aucune autre nation de l'Europe ne saurait se prévaloir. Il tient à un avantage qui paraît être une des causes puissantes de leur manie même d'émigrer sur le continent. C'est qu'un Anglais est pauvre dans son pays, et même très-pauvre avec un revenu de cinq cents livres sterling, malgré le titre d'Esquire que lui donne ce revenu, parce qu'il marque déjà une certaine indépendance, en lui accordant le relief d'un premier degré de *respectable;* mais dès que l'Esquire met le pied sur le continent, une merveille s'opère avec son revenu ; car sa rente se trouve être multipliée vingt-cinq fois. Cette surprise, en franchissant le Pas de Calais, doit être d'autant plus grande pour lui, qu'il était pauvre en Angleterre, et que tout à coup, au bout de quelques heures, il se trouve riche en France et sur tout le continent ; car un revenu de 500 livres sterl. métamorphosé dès lors en une rente de 12,500 francs, le met à même de représenter partout un noble gentleman qui voyage à son aise, et peut encore s'en donner à volonté. C'est là sans doute une circonstance heureuse qui ne favorise aucun autre voyageur du continent qui

itte son pays pour voyager ; il dépensera toujours tout
n revenu et au delà, tandis que l'Anglais, voyageant
ıs famille, fera même des économies, tout en jouant
r le continent le rôle d'un seigneur.
Le sentiment de la propriété et sa jouissance exclusive
t un des besoins particuliers dans les conforts de l'in-
ieur des familles anglaises, pour leur garantir le bien-
e d'une possession indépendante, où rien ne les dé-
ge, quand elles sont en permanence. Remplies de ce
timent et de celui de leurs besoins de bien-être, elles
rcent en voyage un *droit d'appropriation* qu'elles ont
té à un haut degré de perfection. Malheur au voya-
r solitaire qui arrive dans une auberge, où on le
it avec ce mot terrassant : « Nous avons une famille
laise. » Il est sûr de ne plus trouver de chambre con-
able pour se logèr, car non-seulement les meilleures
es sont occupées, comme de raison, par la famille,
s aussi les chambres des voyageurs isolés sont rem-
s de bonnes, de femmes de chambre et de domes-
es. Toute la maison, prise d'assaut, est bouleversée,
aparée et encombrée, car les malles, les vaches et
coffres, les cartons, tout est défait à la fois ; des
mbres de toilette sont disposées, des salons à déjeu-
, à dîner, un drawing-room même établis, et une
mbre dressée pour les enfants : tout enfin est mis
un pied de permanence, comme si on voulait s'ins-
r à demeure, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures.
st une corporation de famille, une association d'in-
idus qui se met en possession d'une propriété qu'elle
nt d'acquérir pour se donner toutes les aises et les
forts qu'elle procure, en mettant d'avance l'embargo
tout ce qui est de leur convenance, sans se soucier
moins du monde de celle de qui que ce soit, ne fai-
t aucune attention à d'autres voyageurs, qui ont le
me droit d'occupation ; car la famille, parce qu'elle

est anglaise, regarde la maison qu'elle occupe, même en voyageant, comme la sienne propre, et tous les objets qu'elle renferme comme étant à son seul service. Vous avez beau demander tel objet, tel meuble, tel mets, tout est commandé d'avance, consumé et absorbé par la famille anglaise. Le monopole complet des chambres vous a réduit à vous loger dans un grenier ; le bon appétit de la famille vous réduira encore à mourir d'inanition, même en payant pour votre compte aussi largement qu'elle paye pour le sien ; mais vous êtes seul, et la famille est nombreuse. C'est pourquoi on vous dira toujours que tout a été pris par cette famille anglaise, que tout a été mangé par elle et ses domestiques, et qu'on ne peut plus faire droit à aucune de vos justes réclamations; car l'auberge avec ses habitants appartient exclusivement à la famille anglaise. C'est aussi pourquoi les hôtels en Suisse, où les Anglais aiment à faire leur première tournée, ne sont arrangés que pour les Anglais, et qu'on n'y rêve que familles anglaises. Tel est le droit le plus parfait d'*appropriation*, conséquence naturelle du *droit de la propriété*, qui voyage avec cette famille, parce que c'est une famille anglaise indépendante qui ne se soucie d'aucune convenance pour les autres. C'est précisément l'imposant du *respectable de sa nationalité en voyage*, d'ailleurs si simple et si réservée.

S'il vous arrive encore, pour comble de guignon, de vous trouver à une même table d'hôte avec cette famille anglaise, elle occupera indispensablement le haut bout de la table, et laissera entre vous et le dernier marmot de la famille, un respectable intervalle de plusieurs couverts. Cette famille, armée d'un appétit dévorant, tel qu'on le trouve dans les voyageurs intrépides et infatigables, visite, tâte, dépèce tous les plats et les partage parmi les dix ou douze membres qui la composent, de manière qu'il ne vous parvient que les restes du repas,

dans un état de défaite désolante, avec des croûtes enlevées, des murs de pâté enfoncés et pris d'assaut; vous vous trouvez réduit à vous nourrir de rogatons et de hors-d'œuvre, et vous êtes censé avoir dîné sans avoir rien mangé; car tout ce qui a pu offrir quelque consistance, a dû céder à l'invasion des insulaires, par suite de leur système d'appropriation, en vertu duquel ils ne regardent les autres convives que comme des êtres d'une nature absolument inférieure à la leur, qui paraissent à leurs yeux ne pas même mériter la faveur d'avoir été associés à la table où domine la famille, et qu'elle seule occupe avec la gravité d'un silence imperturbable.

TOURISTE DE MÉTIER VOYAGEANT SUR LE CONTINENT.

Signification de touriste de métier. — Sa valeur et sa tendance, comparée au dandy de vocation. — Leurs destinées divergentes. — Siècle de l'individualité. — Égoïsme en voyage. — Ton des voyages donné par les Anglais. — Leur indépendance hors de leur pays. — Leur nationalité émigrée. — Arrivée du voyageur touriste sur le continent. — Sa première demande dans les auberges. — Sa malle et sa patrie. — Ses conforts et le respectable de sa nationalité. — Son costume de voyage, celui de touriste des montagnes. — Ses poches avec ses guides portatifs, ses manuels, ses itinéraires, ses cartes, ses lunettes d'approche; sa perche et ses souliers des montagnes. — Intérieur curieux et ingénieux de son ménage ambulant. — Son portefeuille, sa malle et son nécessaire. — Forts détachés et murs d'enceinte continue de défense. — Attirail de la science de la vie de voyage. — Modèles de jeunes touristes en Italie. — Terme technique du but de leurs voyages. — Exemples d'originalité. — Touristes de métier sur le Vésuve, à Tivoli, à Terni. — L'Italien et le touriste anglais. — Son isolement sur le continent. — Sa bannière nationale. — Son égoïsme. — Ses mœurs, ses habitudes de voyage et sa manière d'être. — Titre de gloire du touriste de métier et du dandy de vocation.

Ce sont les voyages fréquents des temps modernes, la facilité et l'aptitude de les entreprendre, qui constituent *la science des voyages*. Les Anglais, pour mieux la pratiquer, en ont fait un *métier*, ont contracté une habitude, une

manie, qui paraissent avoir mis en vogue un terme technique de l'art pour désigner un homme qui court le monde par amour pour les courses, comme pour celles des chevaux et des chasses, qui appartiennent aux récréations nationales : c'est le terme de *touriste*, auquel on ajoutera le mot *de métier*. Cette expression de nouvelle création, à laquelle la pratique des voyages a donné naissance, en lui assurant une réputation européenne, semble être déjà consacrée par l'usage dans une langue qui n'est pas celle des touristes, en lui accordant les honneurs du droit de bourgeoisie, sans toutefois l'introduire à l'Académie française, pour la rendre classique par sa signification et sa valeur dans la littérature moderne des voyages. Rien, en effet, ne saurait mieux peindre les voyageurs fashionables de cette catégorie que le nom de *touriste* qu'ils se donnent eux-mêmes, pour se distinguer des autres voyageurs. Le touriste de métier est, en fait de voyage, à peu près ce que le *dandy de vocation* est dans la société : un homme parfaitement indépendant, qui donne le ton, sans se soucier de celui des autres, et impose des lois par la seule puissance de la mode ou de la *fashion*, son plus constant allié du pouvoir absolu de l'opinion, sans permettre qu'on lui en impose ; c'est un homme aussi fier de la supériorité du bon ton de sa fashion et de sa pratique, que du préjugé et du prestige de la mode qui lui donnent sa puissante influence, et le font admirer par tous ceux qui aiment la mode par amour de la mode. Les hautes destinées de l'un et de l'autre sont aussi divergentes que les directions qui les séparent diffèrent entre elles : l'un circule dans les salons, pour y donner le ton de la mode, l'autre dans le monde entier, en sillonnant les mers et franchissant les alpes de tous les continents, pour y donner le ton des voyages.

Aujourd'hui tout est individuel dans le *siècle de l'in-*

dividualité. On dira donc que l'égoïsme, dans les masses même, a pris aussi une nouvelle forme depuis qu'il s'est mis en voyage, et qu'il diffère par sa moderne tournure de celle de son ancienne et bien antique origine. Il a adopté aujourd'hui quelque chose de plus piquant, parce qu'il réunit au préjugé de la mode et à la morgue qui lui est propre, la supériorité de sa manière d'être. C'est pourquoi aussi les Anglais, en donnant *le ton dans les voyages*, se font voir en voyageant sur le continent, et occupent très-naturellement, par la seule puissance de leur égoïsme, la première place partout où ils arrivent, et dans les auberges qu'ils envahissent et dans les villes qu'ils prennent d'assaut, en émigrant, par la force du bon ton de leur fashion.

L'Anglais, hors de son pays, a l'air d'être hors de son assiette ordinaire, pour renchérir sur les habitudes de son caractère, en se livrant sans réserve aux inspirations de son indépendance illimitée, parce qu'il s'est senti gêné et oppressé dans sa patrie insulaire. Fixé quelque part sur le continent, il se défait volontiers du ridicule des voyageurs nomades, qui ne s'accorde pas avec l'aplomb des émigrés résidants. Il jouit alors des avantages réels du pays où il réside, et se contente d'être Anglais dans son intérieur, où il recouvre toutes les bonnes qualités de sa nationalité, qui a émigré avec lui.

Le *voyageur touriste*, après avoir, dans son pays, plané sur l'impériale des diligences, ou l'extérieur, « out side » chez les Anglais, arrive sur le continent, qu'il voudrait voir aussi à vol d'oiseau, s'il y avait des siéges sur l'impériale, préoccupé encore de toutes les impressions des inconvénients de son pays brumeux. La première chose qu'il demande à l'auberge où il descend, c'est, au milieu de l'été et de la chaleur des canicules de l'Italie, de l'eau chaude, quand tout le monde, excepté lui, est bien aise d'avoir de l'eau fraîche, parce que le souvenir

de la double poussière des chemins et de la fumée noire et fine de la houille, qui remplit l'air de son île natale et couvre sa figure, ne le quitte point, et qu'il ne croit pas, par un effet de son extrême propreté, conséquence naturelle de ces inconvénients, pouvoir employer assez d'eau chaude pour les combattre sur le continent même. Ainsi abondamment baigné d'après les besoins du climat de sa patrie, il procède à défaire ses effets.

On dirait qu'en ouvrant sa malle, il ouvre l'entrée de sa patrie et qu'il imite le contrôle de la douane, en faisant sortir les objets de ses conforts qu'il met à contribution. Il y retrouve toute la physionomie de son pays, toutes les petites choses de précautions les plus minutieuses et les plus pratiques, dont il s'entoure, les ustensiles, les instruments, les accessoires divers de sa toilette, sans qu'il en résulte le moindre encombrement ou inconvénient : ce sont autant d'échappées intéressantes et piquantes de sa patrie qui voyage avec lui. L'utilité pratique de chacun de ces objets est aussi indispensable pour lui que les conforts de sa personne le sont pour le *respectable de sa nationalité.* Tous ses vêtements y répondent : son imperméable est certes, de tous les manteaux de ce genre, le mieux fait pour résister aux intempéries de toutes les saisons ; ses habits, simples et élégants, les plus commodes, les plus adaptés au but du voyage ; sa carte routière, la plus parfaite ; le guide portatif du touriste, car tel est le titre de son manuel de voyage, le plus complet.

Sa mise enfin est la mieux adaptée aux voyages, aux courses et aux ascensions. Pour marcher à son aise dans les montagnes, car c'est là le grand but de ses tournées européennes, ses guêtres sont les plus commodes, les plus légères et les mieux tendues qu'on ait imaginées ; son paletot, qui diffère de son manteau, gommé d'après un nouveau procédé, pour le rendre encore plus imper-

méable que tous les Makintosh ; sa casquette à visière descendant à volonté de tous les côtés, afin de garantir sa tête et sa figure contre les vents, de quelque direction qu'ils viennent ; tout est pratique, tout est indispensable pour le touriste marchant et grimpant. Le reste de l'équipement des montagnes, un peu fantastique, est aussi respectable qu'irréprochable, tant pour son exécution que pour sa simplicité, qui caractérise surtout le touriste anglais. Lorsqu'il s'élance au haut des Alpes de la Suisse, aux pointes des aiguilles, des dents de rochers et des glaciers dont elles sont couvertes, son costume est aussi léger, aussi simple, aussi précautionné que son indépendance est courageuse, entreprenante et audacieuse. Il quitte enfin ses gants glacés qui l'ont accompagné jusqu'ici sur le continent, en roulant avec la diligence, et les remplace par des gants de chamois. Une blouse de toile grise qu'en Suisse on appelle une *anglaise*, parce que les Anglais, à ce qu'il paraît, y ont apporté quelques perfectionnements pratiques, et un pantalon, souvent pareil, forment tout son vêtement, qui, selon le climat des différentes régions où il se trouve, et la hauteur de l'ascension, couvre quelquefois son habit ordinaire de voyage, et ne manque point de certains agréments d'élégance, car le collet de la blouse est ordinairement brodé en soie blanche, verte ou rose, ainsi que la ceinture. Les poches, les coulisses et les plis ne sont point épargnés à ce costume alpestre, et s'y trouvent disposés à différents étages. Les unes renferment les cartes routières de la plus grande exactitude et présentant les détails les plus minutieux, des panoramas de toutes les aiguilles des montagnes jusqu'aux sentiers du Mont-Blanc, et une lunette d'approche d'une haute élégance ; les autres des itinéraires, des guides portatifs, chefs-d'œuvre de reliure anglaise et d'impression compacte, avec un portefeuille riche de combinaisons et de compartiments infinis,

où rien n'est oublié. Une longue perche armée d'une forte pointe de fer et surmontée d'un solide crochet de même métal, afin de pouvoir s'accrocher en grimpant dans les crevasses et sur les saillies des rochers, et les souliers des montagnes, garnis de clous à tête triangulaire et pointue, achèvent et complètent le costume du touriste piéton, costume le mieux adapté aux ascensions des Alpes. Les effets du voyageur roulant en diligence, ont été déposés en attendant à l'hôtel le plus fashionable d'une ville qui sert de point central pour entreprendre ces excursions dans toutes les directions. Le bagage du touriste des Alpes se réduit à un habit de rechange, dans un sac de nuit élégant à compartiments pour le linge, quelques petits objets indispensables de toilette, un parapluie et un paletot que le guide conducteur porte sur le dos. Le touriste, dans toutes les occasions, consulte ses manuels anglais, et dédaigne autant que possible les renseignements du conducteur dans les gorges et sur le sommet des montagnes.

De tous les effets du touriste de métier, voyageant en diligence, son *portefeuille,* sa *malle* et son *nécessaire* sont des chefs-d'œuvre d'invention et de perfectionnement. S'il y a de véritabes plis dans sa blouse de montagne, depuis le collet jusqu'à la ceinture, il y en a de faux, remplis d'issues et de conduits secrets dans son portefeuille, et dont chaque porte est close par une patte en cuir, compartiments renfermant les premières exigences du voyage : ce sont les traites, les lettres de crédit, de recommandation, et le passe-port, tous objets de nécessité urgente qui s'y trouvent ; leurs places sont aussi artistement réservées que savamment disposées d'après les règles de pratique éprouvées et démontrées par l'expérience ; son élégance est aussi noble que l'utilité et la commodité de son invention sont royalement attestées par la patente de perfectionnement qui en consacre l'usage

veté. La *malle du touriste*, c'est l'intérieur curieux de
ménage ambulant et ingénieux; il répond à tout,
t à tout, car tout y est prévu et soigné, réunissant
s les calculs géométriques de ses compartiments tous
avantages qui épargnent les délais dans les recherches
la main pressée du voyageur. Une malle anglaise,
e qu'on les fait aujourd'hui, résiste, par sa construc-
n en forme de parallélogramme, avec les angles arron-
, aux chocs les plus violents, et se prête commodé-
nt au transport. Les cahots ne dérangent rien dans son
érieur; les vêtements, les divers objets d'habillement,
chaussures, rien ne se dérange, tout reste à sa place,
n ne tombe en désordre, et jamais l'anarchie n'y pé-
re avec ses funestes conséquences. Aucune appréhen-
n, aucune angoisse de bouleversement intérieur ne
vent troubler la conscience du touriste et lui faire
indre de traîner après soi des vêtements chiffonnés,
pés, déformés, ou de voir dégrader l'économie poli-
e de sa garde-robe par le frottement des objets les
s hétérogènes, car habits, linge, bottes, tout a ses
npartiments séparés dans ses sphères de circonvalla-
n. Chacun des compartiments est un fort détaché, et
parois de la malle forment le mur d'enceinte continue
i les réunit dans un système de défense générale pour
sister aux chocs les plus violents. On en fait aujourd'hui
i sont combinés de manière à pouvoir être agrandis
rétrécis à volonté, et dont, par conséquent, le volume
rie selon le plus ou le moins d'effets qu'on veut y faire
ntrer. Tel est le perfectionnement d'une seule malle,
ui a triomphé des anciennes valises, des porte-man-
eaux, quoique les Anglais s'obstinent encore à appeler
de ce nom français les nouvelles malles perfectionnées,
des boîtes et des cartons qui rendaient autrefois les
voyages aussi incommodes que pénibles et dispendieux,
par les nombreux objets de bagage et par leur volume.

Tout ce dont le touriste se charge aujourd'hui en courant le monde, est d'une urgente nécessité pour ses conforts. Un troisième objet essentiel en forme le dépôt principal, il renferme toutes les petites choses d'agrément : c'est son *nécessaire de voyage*, sanctuaire des habitudes de son ménage d'intérieur, jusqu'aux détails les plus minutieux qui le distinguent. Tous les éléments de la toilette la plus soignée y sont réunis et rangés d'après un ordre symétrique et progressif, d'après l'importance ou la fréquence de l'usage ; tout y est échelonné comme dans la revue d'une armée destinée aux opérations les plus importantes ; tout s'y trouve sous la main et sous les yeux, les essences, les cosmétiques, les pommades, les pâtes, les peignes, les brosses, les rasoirs hebdomadaires, et tous les compartiments renfermant mille petits secrets et objets de discrétion, des pinces à sourcils, à favoris, à moustaches, des tenailles pour les ongles, gratte-dents, gratte-dos, gratte-gencives, gratte-langue, et une infinité d'autres accessoires ; tout y est luisant et poli, merveilleusement fourni, et savamment emboîté ; raffinements de précautions dignes d'une étude de combinaisons qui peuvent grandement occuper un touriste pendant une matinée de relâche, à ne rien faire. Souvent, par une invention ingénieuse, ces ustensiles s'enlèvent avec leur emboîtement pour faire voir toutes sortes de choses curieuses et utiles. Anciennement on découvrait à fond de cale un petit thé en vermeil; aujourd'hui c'est une pharmacie ambulante, garnie de remèdes anglais, de flacons d'éther, de vinaigres, de sels, de spécifiques, et de toutes sortes de remèdes inoffensifs, préparés avec soin. En résumant ces objets de précaution et d'utilité, on dira que cet attirail, à la fois élégant et minutieux, que renferment le portefeuille, la malle et le nécessaire, représente le modèle du bon ordre et de la régularité des calculs de conforts qui constituent *la science de la vie de*

voyage des touristes, et la principale source de la force sociale des Anglais.

Tels sont les objets indispensables qui accompagnent le *touriste de métier* sur le continent, en traversant la Manche et les Alpes de la Suisse, pour faire ce qu'il appelle son *tour d'Italie*, et se présenter partout où il se rend comme un modèle de voyageur qui apprend aux étrangers qu'il visite *l'art de vivre de précaution en voyageant*. Le nombre de ces touristes augmente à mesure que leur art se perfectionne, et on voit partout, dans une profusion étonnante, de ces jeunes Anglais, blonds et lactés, qui courent les grands chemins de l'Europe, groupés dans les auberges, dans les villes et les villages, plantés comme des hiéroglyphes indéchiffrables devant les églises, les édifices et les monuments publics des capitales, la figure inanimée, l'esprit absorbé sans méditation et sans contemplation. Les allures, le langage et le costume monotones de ces voyageurs, touristes de métier, les distinguent partout et les isolent dans leurs courses continentales comme au milieu de leur île. Cette impassibilité, cette roideur, qui les rend souvent immobiles dans le mouvement même qui les entoure, frappe surtout en Italie, à Naples, en Sicile, au milieu de la constante émotion, de l'agitation pleine de vie d'un peuple mobile et criard, au milieu des impressions vives que produit l'aspect des antiques chefs-d'œuvre de l'art des siècles. Elle offre, cette impassibilité, le contraste tranchant de l'habitant impassible et taciturne d'un climat sombre, froid et brumeux, à côté de l'habitant vif et passionné, remuant et impétueux du Midi, sous un ciel ardent et serein.

On ne saurait, dans ces sortes de touristes, discerner le but de leur voyage, pour savoir si c'est une affaire de mode, de convenance, ou le besoin de contempler en silence, sans émotion visible, les monuments de la puis-

sance et de l'art de tant de siècles, la beauté du ciel et les phénomènes imposants de la nature dans ces régions méridionales, ou si c'est peut-être le goût pour l'étude même des anciens monuments qui les porte à voyager. Rien, sous ce rapport, ne se manifeste tout a l'air de s'effacer devant l'individualité imposante de leur nationalité morne et silencieuse, et sans rien avoir vu, ils ont souvent l'air d'être blasés sur tout. Il existe un terme technique dans le dictionnaire de ces jeunes touristes, et ce terme seul, mieux que toute autre définition, semble caractériser et expliquer le but de leurs courses. Ils disent : « *I run* three months over Switzerland and Italy;» « J'ai couru trois mois la Suisse et l'Italie. » Et c'est sans doute tout dire, sans commentaire ultérieur.

La bizarre indifférence de leur morgue égale leur profonde sécheresse, et donne lieu à des anecdotes qui les peignent au naturel. Ces jeunes touristes anglais vont à Naples, dira-t-on, pour voir le Vésuve; ils font cette ascension pénible pendant la nuit, afin d'admirer le magique tableau du lever du soleil au bord du cratère. Arrivés au sommet du cône, ils se réjouissent sans doute de voir paraître les premiers rayons de l'astre du jour à travers l'éruption de la montagne embrasée, dont les flancs, dans une certaine direction, se couvrent de torrents de lave ardente, lancée du fond du cône en gerbes de feu semblables à des fusées gigantesques qui retombent en bondissant, accompagnées d'un bruit sourd de tonnerre souterrain : point du tout, il y en a qui n'ont rien à cœur de plus pressé que de faire leur thé pour le prendre en tournant le dos au soleil au moment même où son apparition remplit d'admiration tous ceux qui ont fait la fatigante ascension dans le seul but de contempler ce magnifique spectacle. Après leur déjeuner, ils écrivent sur leurs tablettes : « Vu lever le soleil au sommet du Vésuve, tel jour, à telle heure. » Il y en a d'autres qui,

pressés de faire leur tour d'Italie, courant la poste pour l'achever plus vite, arrivent fatigués de la course, au but de l'objet de leur curiosité, se font servir à dîner, se reposent, se couchent, et pour ne point perdre leur temps le lendemain matin, repartent sans avoir rien vu. C'est ce qui est arrivé, nommément à Tivoli, il y a quelques années, et plus tard à Terni, où le touriste envoya son domestique remplir une bouteille de l'eau de ces magnifiques cascades, et se remit de suite en voiture sans les avoir vues.

Lorsqu'un jeune Anglais, touriste de métier, occupé de son tour d'Italie, s'arrête dans la rue pour demander des renseignements à quelque Italien qui vient à passer, sur le chemin à prendre pour arriver à tel monument ou à telle église, il roidit les muscles de son visage, fronce le sourcil, comprime les lèvres avec dédain, et garde le chapeau sur la tête. L'Italien, au contraire, avec le geste et le maintien tournés à la bienveillance, tire son chapeau, lui parle la bouche épanouie, le sourire sur les lèvres, parce qu'il est communicatif et obligeant, surtout s'il est Florentin; il se dérangera même de sa direction pour le conduire, afin de faire les honneurs des curiosités et des chefs-d'œuvre de son pays, dont il se regarde comme le dépositaire et le possesseur. L'Anglais, n'étant que le protégé, aura l'air, à côté de lui, de protecteur et de guide, et sans remercier l'Italien en se séparant de lui, il fera à peine un signe de main, ou murmurera froidement et sèchement entre les dents *Good bye* ou *Good day*, comme s'il était sur le pavé de Londres.

Telle est la physionomie originale des touristes de métier, qui représentent d'autant plus d'originaux, qu'il y a peu de voyageurs anglais, qui, à force d'une indépendance indéfinie dont ils ne se rendent pas raison eux-mêmes, n'aient les travers et les ridicules de la bizarrerie qu'on

pourrait appeler nationale. Ceux qui appartiennent au nombre des voyageurs résidants ou émigrés stationnaires n'ont point ces mœurs nomades et s'attachent aux habitudes sédentaires de leur intérieur. Les uns semblent avoir le besoin d'en imposer à l'étranger, au milieu d'un pays étranger qu'ils visitent, par leur morgue insulaire et glaciale ; les autres, moins excentriques parce qu'ils sont plus concentrés dans l'intérieur de leurs habitudes domestiques, auxquelles ils tiennent religieusement, font un accueil plein de bonhomie à ceux qu'ils admettent dans leur société, par la raison qu'ils sont censés les placer sous les auspices de leur protection et de l'hospitalité de leur maison, qu'ils regardent comme le sanctuaire de leur patrie.

Il paraît que le touriste anglais, seul et isolé, transporté sur le continent, se fait une espèce de point d'honneur d'abjurer ses bonnes qualités de franchise et de bienveillance d'intérieur pour s'abandonner entièrement aux inspirations de son égoïsme, qu'il pratique dans toutes ses excursions avec cette persévérance qui finit par le mettre dans un isolement complet au milieu du continent, afin de déployer partout *sa supériorité d'Anglais* comme une *bannière nationale* qu'il plante sur une île dont il prend possession. *Cet égoïsme*, qui se manifeste à chaque pas dans les pays qu'il parcourt, fait qu'il ne s'occupe exclusivement que de lui-même, avec cet air soucieux et farouche qu'on lui reproche avec raison, et qui paraît annoncer des symptômes d'ennui et d'ostentation produits par son isolement, lors même que son but, en voyageant, n'est que de se désennuyer et de satisfaire sa curiosité. Il en résulte aussi que partout il occupe à l'envi, avec les familles anglaises qui voyagent en émigrant, les meilleurs appartements, parce qu'il est touriste anglais. Ainsi qu'elles, assis le premier à la table d'hôte, il y marque, par sa condescendance à se laisser

vir par ses voisins, sans articuler un seul mot de remerment, ou leur faire connaître, par un geste anglais, haute approbation. Insensible à toutes les politesses, manières prévenantes de la bonne société, il l'est alement à toutes les considérations de bienveillance, ge et de sexe, parce qu'il est touriste. Son aisance et agréments matériels de voyage passent avant tout; ils sorbent tout son être, et ne lui laissent aucune faculté penser aux autres; pour lui, voyager c'est payer, and il fait le grand seigneur, et ne se soucier d'aucune tention, d'aucune convenance qui pourrait le déranger moins du monde, ou bien de faire ses prix d'avance marchandant, précaution qu'il a appris à observer en alie lorsqu'il veut faire des économies, et que c'est la ison pour laquelle il voyage. C'est ainsi qu'il n'aura mais, en voyage, aucun genre d'obligeance ni de galanrie, mot qui lui est presque aussi inconnu que la chose ui est étrangère; c'est pourquoi il ne consentira jamais occuper une chambre inférieure ou une place secondaire pour la céder à une dame, lorsqu'il aura *payé* pour la première; ce serait, à ses yeux, un crime de lèse-nationalité qui compromettrait toute la dignité du *respectable* d'un Anglais.

Il arrive quelquefois, en Suisse et en Italie, que de jeunes voyageurs se cotisent pour faire des courses ensemble et à frais communs, soit par motif d'agrément, soit par économie. L'Anglais y prendra rarement part, à moins qu'il se trouve avec des compatriotes, tant il est dans la nature de ses préjugés de marquer par son isolement et son égoïsme. Son itinéraire tracé d'avance, il n'en déviera pas; il mettra à le suivre toute la persévérance du caractère exclusif qui le distingue; il préférera fausser compagnie que d'en faire partie, à condition de s'écarter une seule lieue de sa direction tracée. C'est ce même touriste obstiné qui a des projets pour tous les

pays : tout chez lui est arrêté, et cependant rien n'est décidé dans l'ensemble de ses plans ; car, si vous lui demandez : Où irez-vous d'ici? il vous répondra : Je ne sais pas; peut-être (I don't know perhaps) aux Indes, à Paris, à Constantinople, en Grèce ; tout cela lui semble égal, parce qu'*il ne court le monde que par amour pour les courses*. C'est pourquoi aussi, malgré toute son opiniâtreté et sa persévérance à poursuivre son *but* en *détail*, il change souvent et subitement d'idée dans son ensemble. Taciturne et grave, comme le dandy de vocation, le touriste de métier ne fatiguera point par sa conversation ; mais toutes les fois qu'il ouvrira la bouche, il aura une question à faire ou des éclaircissements peu intéressants à demander, en revenant toujours sur l'autorité de son manuel anglais et son itinéraire infaillibles, qui ne le quittent pas. Ces questions monotones finissent par être aussi ennuyeuses, aussi fatigantes que sa personne même. Souvent absorbé dans sa pensée, sans rien penser, le soliloque qui paraît l'occuper mentalement appartient à ses conforts de quiétisme. Comme compagnon de voyage, il est aussi inconstant que bizarre, à force d'être exclusif et indépendant. Il vous abandonnera dès qu'il n'aura plus besoin de vous, qu'il croira n'avoir plus de questions à vous faire, ou qu'il n'est plus de son intérêt d'être avec vous. Il se couchera le soir sans mot dire, et le matin de bonne heure il aura disparu sans vous prévenir de son départ. Vous aurez beau le chercher, vous n'en découvrirez pas la trace. S'il est indépendant dans son pays, il est complétement *sans gêne* sur le continent, et s'il est accoutumé à se retirer d'une soirée *à la française*, on peut dire qu'en voyage il a l'habitude de disparaître *à l'anglaise*, et de couper court avec vous à l'amiable, comme le fait le dandy avec celui qu'il appelle *the cottue*. Pour l'excuser, on ne saurait admettre qu'avec son caractère froid et glacial il

craigne les émotions de la séparation, qui lui sont étrangères; s'il craint quelque chose, c'est de se lier aux dépens de son indépendance. D'ailleurs, à ses yeux, il est si naturel, par un effet de son orgueil, d'avoir, en se séparant de ses compagnons de voyage, aussi peu de procédés envers eux qu'il en a lorsqu'il les rencontre. C'est *la gloire du touriste de métier*, comme elle est celle *du dandy de vocation;* l'un et l'autre se distinguent par leur indépendance complète et sans-gêne absolu, car *ils sont renommés*, souvenez-vous-en bien, par *leurs ruptures à l'amiable*.

TOURISTE VOYAGEANT EN ANGLETERRE.

Sa manière de voyager dans l'intérieur du pays. — Vue d'oiseau des Anglais, et coup d'œil des Français. — Arrivée des diligences au relais. — Place d'honneur des voyageurs touristes, réservée aux lords mêmes. — Profession de cocher, sa mise, sa dignité, son air de seigneur. — Départ des relais. — Chevaux employés au service des diligences. — Postillons pour les voitures de seigneurs. — Élégance et tenue des harnais. — Attirail de cocher un jour de dimanche. — Éducation et docilité des chevaux. — Voyageurs recueillis dans les villes, au passage de la diligence. — « All right » mot important.

Dans un des articles préliminaires, chapitre III de cet ouvrage, on a vu l'emblème vivant du génie voyageur des Anglais porté en triomphe dans les rues de Londres. On a assisté plus tard au départ des voyageurs de l'hôtel des Postes, Esquisse de Londres, chapitre V ; on verra ici ce génie ambulant des voyages groupé au haut de l'impériale des voitures publiques, prendre son élan hors des barrières de l'immense capitale, centre de son activité, pour se lancer dans l'intérieur du pays des touristes, et on tâchera de les suivre dans leur course rapide, pour connaître leur manière de voyager en Angleterre.

Les places les plus recherchées sont toujours celles de l'impériale des voitures publiques, car l'Anglais aime son

indépendance au grand air; aussi l'intérieur de ces voitures n'est-il calculé, comme il a été dit en son lieu, que pour quatre personnes. A voir les Anglais planer au-dessus de leurs voitures, on dirait que c'est une association indépendante, une compagnie de nouvelles entreprises, voltigeant dans les airs pour avoir le coup d'œil du pays qu'elle parcourt. Dans ces courses rapides qui ressemblent au vol d'oiseau, sans en avoir même un coup d'œil, car ce mot qui n'appartient qu'au français, l'Anglais, il faut le dire, ne saurait l'exprimer, et doit définitivement y renoncer, tant pour la chose que pour l'expression, par une raison bien simple, c'est que coup d'œil n'existe point dans sa langue. Aussi serait-il difficile d'en trouver l'équivalent dans son esprit; car l'Anglais, quand il observe, ne s'arrête point à la superficie des choses; il entrera dans les détails et les jugera avec profondeur, ou bien il ne verra rien, parce qu'il ne s'arrête pas au coup d'œil, qu'il ne saurait articuler, même en voyant les choses du haut de l'impériale; car il ne connaît que les vues ou plutôt *une vue*, — one view, a glance, — pour rendre le mot coup d'œil. Cette seule particularité de la langue prouverait assez la différence qu'il y a entre le caractère du Français et celui des Anglais, en appliquant le parallèle aux touristes. Le Français ne peut pas se passer de coup d'œil, ni pour le mot ni pour la chose, et il n'a pas tort; il veut avoir avant tout un aperçu d'ensemble et d'un seul coup d'œil; c'est s'arrêter avec esprit à la superficie des choses, avant de les examiner de plus près. L'Anglais se passe de tout coup d'œil, parce qu'il n'en a pas même un équivalent dans sa langue et qu'il ne saurait l'exprimer. Il ne lui reste que le choix des deux extrêmes, cette alternative, où il se trouve, de ne rien voir comme les jeunes touristes, à force d'avoir tout vu, ou d'examiner en détail ce qui se présente à son esprit pour aller au fond des choses, parce qu'il aime les détails et

cette gravité de réflexion qui demande à les approfondir. On pourra donc dire que si le coup d'œil est pour le Français, le préliminaire obligé de toute recherche approfondie, l'Anglais, sans s'arrêter au coup d'œil, auquel il substitue des vues ou une vue, arrive du vol d'oiseau de ses ambulances à l'observation qui caractérise ses recherches.

Après avoir donc assisté à Londres au départ des voyageurs, pour la plupart touristes de métier, il faut d'abord les voir arriver au premier relais. Les grands et beaux chevaux sveltes et lestes, dont souvent il n'y a que deux attelés aux stage-coaches, diligences ordinaires, tandis que les mail-coaches en ont toujours quatre, lancés d'un trait depuis la barrière de la capitale, arrivent au galop, rarement au grand trot, devant la maison du relais, après avoir fait quatre lieues, ou dix milles anglais à l'heure, sur les belles routes macadamisées, et parfaitement entretenues des grands chemins d'Angleterre. Cette condition rigoureuse se joint à l'extrême légèreté de la caisse et du train de ces voitures, à la répartition de la charge, presque exclusivement placée sur l'impériale, et à leur hauteur peu considérable pour faciliter la rapidité de la course sans donner lieu à des accidents. Le cocher, assis sur son siége élevé et bien rembourré, d'un air de seigneur, remet, en descendant un moment, les rênes de ses nobles coursiers et le fouet, attribut de son autorité, à son voisin, voyageur touriste, dépositaire obligé de ces insignes de conducteur, tout fier de cette confiance; car la place à gauche du cocher est une *place d'honneur*, qu'il a briguée en s'inscrivant au bureau, et que tout le monde recherche, pour voir courir les chevaux et s'instruire de leur origine, de leurs qualités et des vicissitudes de leur service, par les renseignements qui leur sont fournis avec complaisance par le conducteur. Cette place d'honneur est souvent exclusivement réservée aux fashio-

nables, aux lords même qui ne dédaignent point cette manière de voyager. Le gardien, assis sur une des banquettes établies en regard sur l'arrière-train de la voiture, afin d'avoir sous les yeux les bagages placés sur le milieu de l'impériale, ayant devant lui une espingole et une paire de pistolets, descend en même temps pour remettre les lettres et les paquets dont il est chargé. Les palefreniers, accourus avec des éponges trempées d'eau fraîche, frottent les narines et les extrémités des chevaux couverts de poussière et de sueur, les détachent et les relèvent par des chevaux frais qui attendaient leur arrivée tout harnachés, dressés, brossés avec soin ; et tout cela, il faut le dire, est fait dans un clin d'œil. Dételer et atteler, c'est l'affaire des palefreniers ; le cocher n'y touche pas ; son seul métier, c'est de conduire, sa condition, une *profession d'honneur*. Aussi est-il d'une mise extrêmement propre et élégante, et avec son air de seigneur, estimé, respecté et accueilli en conséquence à tous les relais, n'étant, de sa personne, relevé qu'après plusieurs stations. A peine s'est-on arrêté ainsi quelque peu de minutes, quelques secondes seulement, que déjà le conducteur monte sur son siége, reprend les rênes et son fouet des mains de son voisin, sans aucune démonstration de politesse, et dans le moment même où les voyageurs, descendus pour un instant, se pressent d'escalader leurs places aériennes et de se hisser comme sur le mât d'un vaisseau de ligne. La plupart des passagers restent sur leurs siéges pendant ce court intervalle, pour ne pas risquer de manquer l'instant du départ, car on n'attend personne; ils préfèrent ne pas bouger jusqu'au relais où l'on s'arrête une demi-heure, ou vingt minutes, pour dîner. C'est aussi pourquoi, aux stations intermédiaires, on accourt jusqu'au bord du marchepied, avec des cabarets chargés de verres, afin de rafraîchir les voyageurs d'ale et de porter, parce

qu'ils n'ont pas le temps de descendre pour boire dans la chambre.

La plupart des chevaux employés au service des mail et stage-coaches sont des chevaux de carrosse de seigneurs qui ne leur conviennent plus, mais qui ont conservé assez de vigueur pour soutenir ces fatigues, avant de courir les chances d'être livrés aux fiacres, aux cales et aux omnibus. Leur vitesse dans le service des diligences répond encore à ce que leurs formes sveltes et lestes semblent promettre, en parcourant dix milles anglais à l'heure, y compris le temps des relais.

Les diligences, lors même qu'elles sont attelées de quatre chevaux, n'ont point de postillon; ces chevaux sont si dociles et si bien dressés que la main habile du cocher suffit à les conduire du haut de son siége. Les voitures particulières des seigneurs, où il n'y a point de siége de cocher, sont menées par des postillons toujours choisis parmi les hommes les plus petits. Leur costume ne se compose que d'une veste ronde, d'une culotte courte avec des bottes à revers, et d'une casquette de jockey: tout est calculé de manière à réduire autant que possible le poids que portent les chevaux. Les harnais, qui passent des voitures de ville à celles de poste, et conservés dans le même état d'élégance, sont remarquables par leur excellente tenue. A cette élégance se joint celle de la forme des *coaches* anglais, qui ont toujours l'air neuf et frais. Les cochers des diligences, ordinairement d'une corpulence respectable, joignent à leur costume de seigneur, des gants d'une blancheur éblouissante; le dimanche, un grand bouquet au côté et une longue cravate blanche qui enveloppe le menton, complètent sa parure et caractérisent son ensemble. Ses quatre chevaux sont appareillés et soignés comme ils l'étaient lorsqu'on les admirait aux carrosses des opulents de Grosvenor ou de Barclay-square. Ces nobles coursiers, d'une docilité qui

tient autant à leur tempérament qu'à l'éducation qu'ils reçoivent, obéissent à la parole et ne montrent jamais la moindre hésitation. Le fouet avec sa longue mèche semble servir au cocher plutôt à soutenir la contenance de sa profession de conducteur, que de moyen d'excitation et de correction pour les chevaux qui traversent avec rapidité les rues les plus populeuses de Londres et des grandes villes de fabriques et de commerce de l'intérieur du pays, sans occasionner le moindre accident. Jamais, aux relais, on n'entend ni les jurements des palefreniers, ni le hennissement des chevaux ; tout s'y passe en silence, avec la rapidité de l'éclair et dans l'ordre le plus admirable. Chacun se conforme aux exigences de sa position, et on dirait que les chevaux même font mieux ce qu'ils ont à faire ; ce qui n'est point le cas dans d'autres pays, où l'on fait beaucoup de bruit en voyageant, sans avancer plus vite pour cela. Aussi peut-on parcourir toute l'Angleterre sans entendre le son d'un fouet ou les cris d'un conducteur, qui étourdissent les voyageurs dans certaines parties du continent où les postillons exercent un art dont ils sont fiers, celui de faire claquer leurs lourds fouets d'une façon étourdissante.

En sortant d'une ville, les diligences ordinaires, les stage-coaches, prennent les voyageurs quand ils se trouvent sur leur passage ; mais il faut qu'ils se tiennent sur la dernière marche de l'escalier avec leurs malles ou leurs sacs de nuit : sans cela ils ne sont point reçus, car la voiture ne s'arrête qu'autant qu'il faut pour les faire monter en même temps que l'on charge leurs effets, qui se bornent toujours au plus strict nécessaire.

C'est ainsi que l'on court sans relâche, à l'exception d'une demi-heure tout au plus que l'on donne pour le dîner, après quoi le mot important du conducteur: « All right! » fait déserter la table. Ce n'est qu'à la nuit tombante qu'on s'arrête dans une ville, où ceux qui ne veulent pas

courir la nuit, ou qui y ont des affaires, prennent leur gîte, et descendent à une auberge où ils trouvent tous les conforts dont ils ont besoin.

AUBERGES ANGLAISES ET CONFORTS DES TOURISTES DANS L'INTÉRIEUR DU PAYS.

Auberges de province. — Arrivée et réception des voyageurs à l'hôtel, dans leur propre voiture. — Empressement et attentions de l'aubergiste. — Réception des voyageurs en diligence. — Arrangement de la chambre à coucher et sa destination exclusive. — Salon de réception et « coffee ou tea-room » pour déjeuner. — Dining-room, pour dîner. — Luxe des auberges de province. — De celles d'Oxford. — Manière de déjeuner. — Salon de compagnie après le dîner. — Groupe de touristes, liseurs de journaux. — Attitudes de leurs conforts. — Arrangement d'une auberge anglaise. — Propreté. — Silence profond. — Sa cause principale et celle de l'extrême sûreté dans les hôtels. — Inspection des chambres. — Mécanisme. — Précaution de propreté. — Appareil particulier. — Convenances d'usages de l'auberge. — Inconvénients et manque de moyens de renseignements.

Sans parler des grands hôtels de Londres, de ceux de Mivart's et de Carlton, hôtels qui doivent nécessairement être quatre fois plus chers que les autres, parce que sans cela ils ne seraient point considérés comme fashionables, on donnera ici une idée des hôtels de province, qui ne présentent pas moins une grande différence avec ceux du continent.

Les auberges en Angleterre appartiennent aux progrès de la civilisation; elles sont d'un luxe de richesse et de magnificence, même dans plusieurs villes de province, qui ne laisse rien à désirer; toujours bonnes et bien fournies dans les plus petits villages. Les domestiques sont, pour la plupart, en livrée; leur service est partout prompt et respectueux, et répond aux égards que leur maître témoigne aux étrangers, surtout dans la réception qu'il fait à ceux qui voyagent avec leurs familles. On n'attend jamais un repas, ni un plat, et les mets sont toujours de

bonne qualité. Dans les grandes auberges des villes, l'exagération du bill est le seul mécompte que l'on éprouverait en partant, si l'on n'avait pas lieu d'être satisfait d'avoir été si bien servi pour son argent, tandis que dans la majeure partie des petites et bonnes auberges de province, on a tout lieu d'être content de la carte qu'on présente en partant, parce que tout est réglé d'après des prix fixes qui mettent chacun à portée de faire le calcul de ses dépenses journalières, jusqu'aux pour-boire fixés à un taux invariable que paye le touriste solitaire. Quand on vous demande ce que vous désirez pour votre dîner, il faut régler vos désirs sur le menu qui vous en indique les éléments, et quelquefois même le prix des plats; du moment que vous commandez quelque chose qui ne s'y trouve pas, préparez-vous à payer des prix aussi extraordinaires que l'exception que vous faites; car le nombre des mets dont on vous laisse le choix est toujours considérable. Tout ce qui s'étend au delà du règlement de la maison a une valeur très-élevée.

Lorsqu'en Angleterre vous arrivez à l'hôtel avec votre propre voiture, à ces grands hôtels qu'on appelle « *inn* » pour désigner qu'on y reçoit des voyageurs qui ont leur équipage, rien n'égale la civilité de l'aubergiste; il redouble de prévenances dès qu'il voit que c'est une nombreuse famille et qu'il y a plusieurs voitures. Un landaw de seigneur est une condition essentielle pour être bien reçu. La sonnette alors retentit de toute sa force, l'alarme est donnée à toute la maison; le maître d'hôtel, personnage grave, mais poli, d'une mise élégante et soignée, vient au-devant de vous; il vous reçoit à sa porte, entouré d'une cohue de suivants officieux, et s'empresse d'ouvrir la portière, de baisser le marchepied et de vous faire descendre de voiture avec de grandes démonstrations de respect. Vous pourriez vous croire chez la nation la plus polie du monde! Le maître d'hôtel prévient avec zèle

tous vos désirs. Il élève la voix, il s'agite et commande impérieusement tout ce dont vous pouvez avoir besoin. L'idée seule que vous puissiez attendre un moment la moindre chose que vous demandez, ou que vous semblez désirer, avant même d'articuler votre désir, paraît le faire souffrir. Il montre lui-même les appartements et toute la maison qu'il met à la disposition de la famille. Le vestibule est rempli d'un grand nombre de serviteurs élégants appartenant à l'hôtel et qui tous attendent vos ordres : ils sont pour la plupart vêtus de noir, culotte courte, bas blancs et souliers; d'autres sont en livrée de couleur. Un seul coup d'œil vous donne la mesure de la manière dont vous serez traité et des pour-boire que vous aurez à payer. Telle est la réception des voyageurs de qualité, ou du moins de celle qu'annonce leur propre voiture.

Pour ceux qui n'ont pas cet avantage, mais qui arrivent en diligence, autre réception, autre échelle. Le garçon de l'auberge ou le *Water* seul les reçoit : au premier abord, il juge la personne, le voyageur, sa catégorie, et d'un air de seigneur, ou de maître plutôt, puisque celui-ci ne se montre guère, il commande à la fille ou femme de chambre (chamber maid) de vous donner le numéro qu'il a irrévocablement désigné pour vous. Si cette chambre ne vous convient pas, vous avez beau en demander une autre, vous ne l'aurez pas; on vous dira qu'elles sont toutes occupées, et lorsque vous remarquez toute une enfilade d'élégantes pièces vacantes, le prétexte qu'elles sont retenues d'avance ne se fait pas attendre. Vous avez monté un escalier recouvert de tapis, en suivant le trépignement modeste et léger de la chambrière qui vous précédait pour vous montrer votre appartement, tandis que le portier, lourdement chargé de vos bagages, vous suivait immédiatement. Cette pièce, si ce n'est pas dans la capitale, où elle réunit au salon une chambre à

coucher, se borne, en province, à la dernière, nommée *bed-room*. On y trouve un lit d'une immense largeur avec des rideaux d'une étoffe épaisse de damas; triple matelas, dont les deux inférieurs sont à ressorts et qui peuvent être employés séparément, selon la saison. Une table avec un miroir, un grand lavoir complet et une commode garnissent le reste de la chambre, dont le plancher est recouvert d'un tapis, et qui n'est destinée, avec tous les petits agréments et conforts qu'elle renferme, exclusivement que pour y dormir. Il est généralement reçu en Angleterre, et même d'une pratique rigoureuse, de n'employer la chambre à coucher qu'au seul culte de Morphée, et l'on serait grandement formalisé de la voir transformée en salon pour y déjeuner et recevoir des visites, comme cela se pratique dans les auberges du continent; car en Angleterre il y a dans chaque hôtel, jusqu'aux plus petits boarding-houses ou pensions, une pièce à part où déjeunent les voyageurs et où ils trouvent en même temps des tables à écrire fournies de tout ce qui est nécessaire à la correspondance. Cette pièce, toujours au rez-de-chaussée de l'hôtel, s'appelle « *coffee* ou *tea-room;* » c'est là qu'on déjeune seul ou en société, à des tables d'acajou massif parfaitement polies et d'un fini achevé. On y lit les journaux les plus répandus et on y voit la société la moins animée. Pour les déjeuners à la fourchette ou les *lanches* et les dîners en forme, il y a une autre grande pièce désignée par le nom de *dining-room*.

Dans les auberges rien n'est négligé pour offrir au voyageur tous les conforts qu'il peut désirer, et, dans les villes de province, on est étonné d'y trouver quelquefois un luxe extraordinaire qui rivalise avec celui de la capitale. C'est ainsi qu'à Oxford, dans la principale auberge, on foule à ses pieds, dans le privat dining-room, un immense et magnifique tapis turc ou persan, de 60 à 100 livres sterling, calculé pour être payé par la

fréquence des voyageurs. Tout y est à prix fixe, mais exorbitant. Aussi cet hôtel est-il renommé pour le respectable de son élégance et de ses conforts.

Le déjeuner ordinaire qu'on vous sert dans les auberges est composé de thé, de café, d'œufs à la coque, de pain grillé, de beurre, de jambon, de viandes froides, de roast-beef ou d'un gigot de mouton, de fromage de Chester, dont on se nourrit avec profusion : c'est l'usage du pays ; vous avez beau demander simplement du thé ou du café, on l'accompagne toujours, même de grand matin, de ces viandes froides qui sont d'une convenance indispensable. Il n'y a point de table d'hôte, excepté pour les diligences, où les passagers mangent ensemble avec une grande précipitation, car ils n'ont ni temps à perdre, ni plats à choisir : le beef-steak et les pommes de terre n'y manquent point. Chaque voyageur paye six pence pour avoir été servi par le sommelier (*wuter* ou *steward*). Une profusion d'argenterie couvre la table, quand on est servi seul à son aise : alors chaque plat est recouvert d'une cloche en argent, jusqu'aux indispensables pommes de terre cuites à l'eau, qui forment un plat à part, comme c'est nommément le cas à Oxford. Les passagers, touristes anglais, qui arrivent le soir à l'auberge pour y rester la nuit, entrent de suite dans le *tea-room,* s'emparent avec véhémence des sophas qui s'y trouvent, se font débotter par le garçon d'auberge appelé *boot's*, s'étendent tout de leur long, et commandent du thé ou du grog, qu'ils préparent eux-mêmes, se font donner quelques gazettes et le *Directory* ou livre d'adresses de la ville, ce qui leur tient lieu de valet de place.

C'est après le dîner, où l'on est servi à la carte, à de petites tables séparées, que l'on se rend dans le coffee-room, salon de compagnie où les journaux seuls font les frais de la conversation, et où préside le plus profond

silence. C'est là qu'il faut voir les touristes se dessiner et se grouper dans les positions les plus pittoresques et les plus confortables. Étendus sur les sophas, qu'ils ont pris d'assaut en entrant dans le salon, avec la même intrépidité qu'ils s'en sont emparés le soir de leur arrivée, on les voit y reposer à leur aise. L'un, couché sur le dos, se couvre le corps et la poitrine de l'immense feuille conservatrice du *Times*, afin de mieux entamer les formidables colonnes des débats du parlement, ce qui lui fait l'effet d'un soporifique ; l'autre, niché dans un coin du canapé, la tête appuyée contre le mur, s'abandonne aux douceurs d'un sommeil profond, ses longues jambes librement étendues pour défendre les approches de sa personne, la feuille du jour, avec toutes ses nouvelles et ses discussions, étendue à terre, à ses pieds; un troisième, touriste contemplateur, sans rien contempler ni voir, assis dans un coin ou debout dans une embrasure de fenêtre, restant immobile, comme hébété, ou saisi de quelque idée fine ou profonde, une heure entière dans la même position, s'élance soudain comme en sursaut au milieu d'un rêve qui l'éveille, ou d'un cauchemar qui l'oppresse, prend son chapeau et se précipite, dans ses graves réflexions, hors de la porte. Le tout présente un tableau de léthargie digestive, de conforts, de quiétisme et de rêves, ensemble bien propre à agacer les nerfs et à fatiguer l'esprit, sans l'occuper, au milieu de ces touristes qui paraissent insensibles à toute sensation, à l'exception d'une seule peut-être, celle du confort de la quiétude, si c'en est une que de n'être point dérangés dans leur morne silence, qui n'est qu'un état négatif; car, lorsqu'on veut se dire un mot, on a soin de parler tout bas dans ces salons de compagnie et de lecture: celui qui est assez audacieux pour élever un peu la voix, attire tous les regards. L'Anglais ne sera jamais le premier à vous adresser la parole ; ce serait compromettre sa di-

gnité et son orgueil ; mais dès que vous lui adessez une petite prière, il est presque toujours poli et même prêt à lier une conversation monotone. Il paraît que c'est contre sa nature de commencer le premier une conversation : il s'obstine à se taire jusqu'à ce qu'on lui fasse les premières avances. Mais on risque toujours à l'accoster, car il n'y a point de terme moyen avec lui, ou il est poli ou essentiellement grossier, surtout quand il a le *spleen*, dont on ne saurait préciser les symptômes.

L'arrangement d'une auberge anglaise, ou ce qu'on appelle le règlement de la maison (the regulation of the house), est tout différent de ce que l'on voit sur le continent sous ce rapport ; il est remarquable même pour les détails des conforts qu'on y trouve, et qui tous sont aussi pratiques qu'utiles. La propreté d'abord répond à tout ce que l'on peut s'imaginer de plus parfait dans ses moindres attributions. Toute la maison, les escaliers, les chambres, les corridors, sont couverts de tapis que l'on nettoie chaque jour avec les feuilles séchées du thé qui a servi au déjeuner. L'extrême tranquillité, l'absence du moindre bruit, enfin, ce silence profond qu'aiment tant les Anglais, doit être attribué au règlement de la maison, à cette circonstance surtout qu'on n'entend pas même marcher dans ces maisons, car le bruit des pas les plus larges de l'Anglais le mieux nourri est amorti par le moelleux des tapis. Partout, dans le vestibule et sur l'escalier, on trouve des pots de fleurs groupés avec autant de soin que d'art. Le centre de l'administration de la maison est établi dans l'avant-salle du rez-de-chaussée, derrière de grandes et hautes fenêtres : c'est la résidence du maître d'hôtel, ou plutôt de sa femme, dont le siége doit toujours être occupé. Cet arrangement est la cause de *l'extrême sûreté* dans les hôtels anglais, parce que personne ne peut passer sans être remarqué. Celui

qui ne loge point dans la maison, quand il monte l'escalier, est, sans qu'il s'en doute, suivi jusqu'à ce que l'on voie chez qui il se rend. C'est aussi pourquoi les chambres des voyageurs, ou bed-rooms, restent ouvertes toute la journée. Lorsque la porte en est fermée, c'est signe que le voyageur est chez lui. Dès qu'il sort, la fille du corridor ou de l'étage ouvre la porte et fait l'inspection de l'ordre ou du désordre où se trouvent les effets du voyageur, contrôle facile à faire dans la revue générale des portes ouvertes et qu'il serait difficile d'imiter sur le continent. *Un mécanisme particulier* est adapté aux sonnettes au moyen desquelles le voyageur demande le service dont il a besoin. C'est une association de sonnettes qui se réunissent dans un point central près du comptoir de l'administration ou de la loge de l'aubergiste : chaque coup de sonnette s'y annonce par les oscillations d'un balancier qui indique le numéro de la chambre où l'on a sonné. En descendant ou en montant l'escalier, vous remarquez dans quelques auberges de province, comme à Manchester, un autre arrangement pratique (accommodation), qui attire votre attention. Vous y voyez deux chaînes longues et minces, recouvertes de cuir et fixées à la rampe de l'escalier ; à l'une est attachée une brosse pour les habits, à l'autre, une pour les bottes, précautions essentielles de propreté quand on rentre d'une promenade, pour se faire brosser les habits et la chaussure avant d'entrer dans le salon. Mais ce qu'il y a de plus curieux en fait de perfectionnement de détails pratiques, c'est *l'appareil* qui se trouve dans la loge vitrée de la maîtresse de la maison. On y voit toute une rangée de plus de vingt robinets qui, du fond de la cave, au moyen de pompes à timbale qui y sont appliquées, fournissent toutes les espèces de boissons dont on a besoin, ce qui est une grande épargne pour la maison et un avantage pour la promptitude du

service, comme pour la fraîcheur des boissons. On ne demande point dans les auberges le nom, ni la qualité des voyageurs de passage ; ceux qui y font quelque séjour s'inscrivent dans le grand livre des voyageurs qui est ouvert sur la table du comptoir pour en prendre connaissance.

Il y a dans les auberges, outre le *conversation* ou *coffee-room*, pièce où l'on reçoit ses connaissances, des pièces séparées appelées *privat-rooms,* pour recevoir les personnes qne l'on désire voir en particulier. Ces chambres sont élégamment meublées et peuvent servir de salon de compagnie, de cabinet de lecture, ou à donner de petits dîners privés. Tout d'ailleurs est strictement bien tenu dans ces maisons, selon les règles de la plus grande convenance. Le voyageur touriste, en rentrant le soir, reçoit un petit chandelier en argent avec une bougie pour se rendre dans sa chambre à coucher. Le matin, la fille apporte de l'eau chaude; le décrotteur, appelé *boot's,* d'après son métier, se présente pour nettoyer vos bottes et brosser vos habits, et tout se fait avec une régularité et une précision admirables, afin de vous mettre à même de faire commodément votre toilette, jusqu'au moment où vous descendez pour déjeuner. Mais les heures tardives du service ne permettent pas de déjeuner de grand matin. Un inconvénient plus grand encore, c'est le manque total de moyens de se procurer des renseignements sur les localités de la ville où l'on se trouve, car il n'y a *point de valets de place* dans les auberges des villes de province, ce qui prouve qu'il y a peu d'étrangers qui voyagent dans l'intérieur. Les Anglais n'ont pas même une expression pour *valets de place.* Souvent, l'individu qu'on obtient avec beaucoup de difficultés pour suppléer à ces fonctions, est un enfant, un décrotteur, moins orientés dans la ville que le voyageur même, car ils ne connaissent guère que leur auberge : d'ailleurs

c'est tout au plus si on l'accorde pour une heure. Les Anglais même qui voyagent pour affaires, n'ont d'autres ressources, sous ce rapport, que le livre d'adresses, *Directory*, que l'on trouve dans chaque auberge, et qui contient l'indication des demeures des personnes de différentes conditions et professions auxquelles on aurait affaire, n'offrant que rarement quelques notices statistiques ou locales de la ville dont on désirerait visiter les curiosités, à moins d'acheter un guide portatif, qu'on a beaucoup de difficulté à se procurer sur les lieux mêmes.

En entrant ou en sortant d'une ville, jamais aucune barrière ne vous arrête, parce qu'il n'y en a pas; personne ne vous demande votre passe-port, parce que vous n'en avez pas, et qu'il est resté déposé à Londres, contre un reçu qu'on vous a délivré, et que nulle part on ne demande à voir, à moins qu'on ne déclare l'intention de s'embarquer dans quelque port pour quitter l'Angleterre : il est nécessaire alors, afin de faire venir le passe-port.

ARTICLE II.

PECT DE L'INTÉRIEUR DE L'ANGLETERRE.

ROUTES, MAISONS DE CAMPAGNE, PARCS.

sionomie de la campagne. — Aspect des paysans gentlemen. — Celui es villages. — Routes macadamisées. — Leur construction et leur supéorité. — Maisons de campagne, cottages, villas, châteaux. — Style des aisons de campagne. — Ses caractères différents et sa physionomie riginale. — Style mêlé de gothique et de byzantin, adapté aux châteaux e campagne et aux édifices publics des villes. — Ameublement gothique t musées des châteaux. — Leur aspect intérieur et leur impression. — 'arcs des châteaux. — Leur plan de distribution, leur végétation, leurs eautés et leurs ornements naturels. — Parcs dans la campagne et camagne dans les parcs. — Leurs détails. — Leurs beaux accidents. — Leurs cènes pittoresques et poétiques. — Tableau général des parcs et de leurs hâteaux. — Leur avenue et leurs beautés. — Moderne antique des châeaux. — Romans historiques de Walter Scott. — Résumé de l'aspect es parcs.

L'aspect de l'intérieur du pays est riant par sa grande ture et sa fraîcheur. Les champs, soigneusement laurés, entourés de haies et de plantations d'arbres proement tenus, ressemblent à des jardins. Les belles ites, arrosées aux approches des villes et des villages idant les chaleurs de l'été, serpentent souvent à côté vastes parcs qui présentent des échappées de vue itaines et intéressantes, qui laissent deviner une partie châteaux ou des maisons de campagne qu'ils rennent et dessinent sur l'avant-plan des prairies et des ons, des groupes de bétail et de chevaux qui les anint et qui s'y promènent librement. Les beaux accidents terrain sont rares, excepté dans le pays de Galles, cosse et quelques cantons du nord. Les paysans semnt être plus rares encore. On les chercherait en vain is le moissonneur, le laboureur, le conducteur d'une rrue, et la paysanne dans la glaneuse des champs;

on ne croit voir que des *gentlemen*, car le costume national, c'est le frac, commun au poëte qui laboure l'imagination, comme au cultivateur qui laboure la terre, et pour les femmes, le chapeau et la robe, disparate piquante de la mode des villes et de celle des champs, à l'exception du costume national et original des montagnards d'Écosse, lorsqu'il est question de la Grande-Bretagne.

Partout les villes et les villages présentent la même mise, et vous passez d'un comté à un autre sans vous en douter ; partout la même uniformité vous frappe sous l'apparence d'une centralisation générale qui n'existe point en Angleterre, et que le frac seul paraît avoir centralisée par la force de l'habitude. Les villages, construits avec goût et régularité, sont propres, élégants et bien tenus. Le sol étant fertile, on trouve dans la plupart des comtés une abondance de produits de campagne, un pays magnifiquement cultivé. On serait tenté de demander pourquoi la nation des gentlemen ne se borne-t-elle pas à voyager dans son beau pays, si l'on ne devait pas s'attendre à la réponse que c'est une île où ils se trouvent resserrés de tous côtés, et où ils ne peuvent faire ni leur tour des Alpes, ni celui d'Italie.

Dans un pays où les moyens de voyage et de transport sont si faciles, si simples et si rapides, le perfectionnement des routes doit naturellement répondre à ces facilités et rendre les distances encore plus courtes. C'est au besoin d'aller vite, parce que la rapidité des courses est un calcul de temps, et que le temps est un capital plus grand chez les Anglais qu'ailleurs, que l'on doit attribuer ces magnifiques routes macadamisées sur lesquelles on ne fait jamais moins, mais bien plus de trois lieues à l'heure. Ces routes sont une espèce de chemin de fer ou de pavé, dont tout le caillou fait corps, et qui a été inventée par Mac Adam. Elles appartiennent aux

principaux moyens de circulation ; et comme tout le monde circule en Angleterre, elles forment un objet d'amour-propre et d'orgueil qui les entretient avec un soin extrême. La nature du sol, par sa grande intensité, ne contribue pas moins au bon état des routes. Le gravier se trouve presque partout en enlevant une seule couche de terre végétale qui recouvre des carrières d'un silex dur et abondant, produit de la combinaison d'un acide minéral avec une terre calcaire. Dans les lieux où il ne s'en trouve point, on se sert des grès, et plus fréquemment encore du granit, que l'on tire de carrières lointaines et qu'on amène par mer, sur les canaux ou par les chemins de fer qui aboutissent près des lieux où ils doivent être employés. Les carrières de l'Écosse sont les mines inépuisables qui fournissent cette immense quantité de granit dont on a besoin pour l'entretien des rues de Londres, presque toutes pavées à la Mac Adam. Comme les nombreux canaux et les rivières navigables qui sillonnent le pays servent à transporter les matières lourdes et d'un grand poids, les routes ne paraissent être destinées qu'à la circulation des voitures bien suspendues et peu chargées, ce qui est une raison de plus qui contribue à les conserver en bon état. C'est aussi pourquoi on n'y rencontre point de ces lourds fourgons de rouliers qui couvrent et dégradent les grands chemins du continent.

Les routes en Angleterre ne sont presque pas bombées; elles ont l'apparence d'être plates, et n'ont ni fossés ni pierres brisées; les eaux s'écoulent cependant à l'aide d'un bombement insensible qui leur est donné, et par l'absence même des ornières, dont on ne voit aucune trace, par le soin donné à l'entretien des routes. Elles sont bordées des deux côtés d'une espèce de rigole pavée en pierres brisées et damées qui reçoivent les eaux. D'après un autre procédé, on donne à la route

une légère inclinaison, qui se prononce de l'un à l'autre de ses côtés, et on prétend que cette inclinaison de la route rend la traction plus facile par la déclivité des roues et la diminution de frottement contre l'essieu, et que le collier, en portant plus sur l'une que sur l'autre épaule du cheval, produit une sorte de repos qui s'alterne toutes les fois que varie la direction de l'inclinaison. On a déjà observé que les routes sont arrosées pendant l'été aux approches des villes et des villages : elles le sont, à dix milles de Londres, aux frais des compagnies auxquelles elles appartiennent, ce qui contribue autant à l'agrément des voyageurs qu'à la conservation des routes, précaution qui, dans les rues de la capitale est poussée, pendant les chaleurs de l'été, au point de produire une boue liquide. C'est ainsi que, sur les belles routes d'Angleterre, on voyage sans cahots, sans ornières, sans fossés, et qu'on ne saurait méconnaître la supériorité de leur système de construction.

L'aspect des maisons de campagne dans les comtés ou les provinces est aussi varié que le sont les fortunes des propriétaires et les catégories qui les distinguent. La demeure modeste et confortable du bourgeois retiré aux champs pour y vivre d'une fortune médiocre laborieusement acquise, l'asile de la veuve, du garde-chasse, c'est le *cottage* dans son origine : il sera aussi simple qu'uni; et lorsque c'est le refuge de l'artisan chargé d'une nombreuse famille, il sera humble et pittoresque; le chaume formera sa toiture, le chèvrefeuille et la clématite ses ornements. Depuis le cottage jusqu'aux habitations de luxe recherchées de la haute et riche aristocratie qui s'isole dans ses tourelles antiques ou modernes, au milieu d'une pelouse riante, ce sera la *maison de campagne*, *la villa* de l'opulent gentleman. La résidence vaste et crénelée du nobleman, du lord des trois royaumes, fier des souvenirs d'une ancienne puissance féodale, d'un

nom illustre et d'un domaine dont il connaît à peine les limites, ce sera le château princier à ponts-levis, à tours gothiques du grand seigneur, du noble par excellence.

Le *style des maisons de campagne* est une imitation des genres les plus opposés. A Londres, dans le Regent-Park, ce sont des colonnades grecques des temples d'Athènes, des villas italiennes aux colonnes cannelées, à toiture en terrasse, jusqu'aux statues même, qui se cachent honteuses dans des niches. A la campagne, ce sont les souvenirs de style ancien, d'une physionomie aussi diverse que les temps dont on les a empruntés. On y distingue les formes simples et carrées, à toiture élevée, qu'on pourrait nommer ancien style anglais, s'il n'était d'origine saxonne, le *genre crénelé* (castellated style), surmonté de créneaux et de donjons, entouré de murs avec des meurtrières menaçantes, au milieu d'une riante campagne, aspect de féodalité hostile au sein d'une paix profonde. Le style moderne des Anglais est enfin, dira-t-on, le moderne antique du romantisme; il a substitué aux créneaux une architecture moitié gothique, moitié orientale, appelée, par les architectes anglais, *style pointu* (pointed style), à cause des nombreuses tourelles dont il est hérissé, et des coupoles élégantes terminées en pointes, d'une physionomie orientale, semblable aux minarets des mosquées. Il y a dans ce mélange une empreinte de gothique moderne qu'on pourrait appeler original, parce qu'il semble caractériser l'époque qui l'a fait naître.

Ce sont les châteaux modernes, maisons de campagne de la haute noblesse, qui offrent, pour la plupart, des réminiscences de ce genre. Le gothique mêlé de byzantin y domine; il a même été adapté à des monuments qui n'ont rien de commun avec les châteaux, tels que le nouvel édifice de l'école de Birmingham, à celle d'Édimbourg, flanquée de quatre tours carrées, immenses, sans parler des prisons modernes, qui se présentent

comme des citadelles au milieu des villes. Cette apparence de forteresses, avec les donjons des suzerains d'autrefois, n'a rien de riant pour une maison de campagne qu'on appelle château. Elle paraît surtout choquante, et offre une disparate singulière quand on voit des clochers d'église d'un côté, des façades de collége de l'autre, des écoles primaires et des hospices de bienfaisance hérissés de créneaux.

L'ameublement intérieur des châteaux est fourni ou par l'industrie élégante de Paris, ou par la boutique du brocanteur, et présente alors une réunion de formes anciennes et contournées du moyen âge : tels sont les lits et les fauteuils gothiques, les chaises au dossier élevé, les tables marquetées, sculptées, aux pieds torses. On y voit les anciennes tapisseries bordées de clous dorés, des lits de repos de différents siècles, des consoles chargées de coffrets et d'ornements gothiques, des armoires en laque de Chine ou du Japon; d'autres, moins anciennes, plaquées d'écaille, de nacre et d'ébène, avec des incrustations découpées, ornées de bronze doré, enfin tout ce qui constituait les arts réunis de l'ébéniste et du ciseleur du XVI[e] siècle. Ajoutez à cela de vieux tableaux, copies ou originaux, acquis à grands frais en Italie et aux Pays-Bas, des portraits de famille plus anciens encore, des bas-reliefs, des bustes, des statues de grands hommes, d'anciennes armures suspendues en faisceaux, des arcs et des flèches qui tapissent les murailles, et vous aurez une idée de l'intérieur de ces châteaux, dont on veut rendre l'aspect plus ancien que n'est leur construction. Ce sont des musées de peintures, d'armures et d'antiques qu'ils renferment; ils annoncent l'opulence et l'ostentation de leurs propriétaires, et vous transportent loin des impressions d'une campagne fraîche et verdoyante qui entoure les représentants du moyen âge.

Ce sont *les beaux parcs* d'une étendue immense qui

font le charme de ces habitations princières de la féodalité ; ils environnent ces demeures, et les rendent pittoresques, malgré l'austérité de leur aspect. Les plans et les dessins des parcs font valoir les beautés de la végétation; leur seul art semble consister à ne pas faire paraître l'art, pour ne présenter qu'un paysage tracé par la nature. Entourés de palissades et de rampes ou d'une clôture masquée par une zone de mélèzes, de pins et autres arbres résineux qui forment l'enceinte de ces vastes parcs, on profite avec bonheur des inégalités du terrain et des sources, toujours abondantes en Angleterre, pour créer des pièces d'eau, en élevant une digue à l'extrémité inférieure du vallon, ce qui donne une forme gracieuse à ces grands réservoirs dont les bords sont ornés de beaux arbres. C'est le talent de grouper les arbres de la manière la plus naturelle qui fait un des plus beaux ornements des parcs; on y voit jetés çà et là, comme par hasard, des associations de dix, trente, cent arbres, ornés de tout le luxe et de la vigueur d'une belle végétation, dont la hache n'a jamais arrêté l'élan, et dont le souvenir séculaire préside encore à leur distribution. C'est un laissez-faire de la nature qui présente quelque chose d'imposant et de grand; il prête à la méditation et à la profondeur de la pensée, en contemplant ces témoins mystérieux de tant de générations passées. Que de massifs d'arbres, que d'arbustes toujours verts, au milieu d'une distribution heureuse des eaux qui les animent et qui servent à masquer des bâtiments, des fabriques pleines d'originalité piquante qui forment l'habitation des portiers, des gardes-forêts, avec des taillis pour la chasse! que de variété d'alternatives de grand jour et d'obscurité, de perspective ouverte et lointaine, de vues de détail et d'intérieur! que de fraîcheur de gazons! enfin, quelle riche étude d'arbres et de paysages! Ces parcs, en servant à la promenade la plus agréable et la plus variée, sont des

campagnes étendues, agrestes, champêtres, où l'art a embelli la nature, sans que l'on s'en doute, et où, sans la guinder ou la farder, il dispose du terrain tant pour la culture et un usage utile que pour les agréments et les distractions de la vie de campagne. *C'est le parc qui est dans la campagne et la campagne dans le parc.* Ce terrain étendu embrasse souvent la plus grande partie des vastes possessions du château d'un noble. Ici ce sont des jardins et des champs, le ruisseau et le lac qui présentent les aspects les plus riants; là, les canaux servant aux besoins de l'agriculture ; la percée, qui ménage, par-dessus les allées, la vue d'un village, avec le clocher gothique de son église, la ferme avec ses nombreuses ménageries, le cottage humble et pittoresque du garde-chasse, perdu dans la forêt, dont il adoucit l'aspect sévère ; la grande route, qui présente au loin le passage rapide des diligences remplies de voyageurs groupés à différents étages au haut de l'impériale. Quelquefois un étroit sentier ondoie au travers du parc, et abrége le chemin du village, pour servir aux fidèles, au jour de dimanche, à trouver celui du salut dans l'église de la paroisse. La main de l'homme a tout défriché, tout élagué, mais elle a respecté le massif d'arbres séculaires: ce chêne majestueux, ce vieux hêtre imposant, isolé au milieu d'un pâturage, offrant l'abri de ses immenses rameaux aux troupeaux de brebis, de daims, de gros bétail, ou de poulains, de races célèbres peut-être, qui paissent en se groupant pittoresquement au pied de l'arbre, sans gardien et sans surveillance apparente. Réunis dans une enceinte de haies vives, de clayonnage ou de planches de sapin fendues à la hache, ces animaux savourent paisiblement le riche pâturage que leur offre une végétation magnifique, et prospèrent ainsi au sein de la nature qui les élève et les nourrit. Des procédés particuliers servent à l'entretien du gazon, et les clôtures mobiles en fer réunissent le double avantage

d'empêcher la circulation et de ne pas contrarier la vue.

On est agréablement surpris de trouver des espaces de plusieurs arpents consacrés à la *culture des fleurs* dans un cadre d'arbres magnifiques, où le courant d'une eau limpide et vive les sépare du reste du parc. Vous y voyez encore, sur un gazon d'une fraîcheur délicieuse, et parsemé de beaux arbustes, des corbeilles découpées, remplies d'autres fleurs choisies, qui varient ce tableau ravissant par leur forme agreste et la simplicité de leur composition champêtre. Le tronc d'un vieil arbre d'un pittoresque piquant, placé là comme un signe d'interrogation au milieu du cours du temps, à côté des quartiers entiers de rochers, de débris d'architecture, tout est fait pour occuper votre attention et la fixer sur l'ensemble de ce tableau, en jetant les yeux sur des vases de forme antique, qu'une double chaîne, qui semble réunir le passé au présent, tient suspendus entre les branches de deux ormeaux ou de deux chênes, pour présenter des bouquets de fleurs qui planent dans les airs, et varier ainsi les jouissances et les impressions que vous fait éprouver l'aspect de l'empire gracieux de la déesse des fleurs, et dont la pensée poétique, en embellissant la nature, paraît avoir trouvé sa plus belle expression. C'est surtout en Écosse que l'on trouve de ces vastes châteaux gothiques d'anciennes familles célèbres, entourés de parcs de ce genre d'une étendue immense, qui réunissent toutes les jouissances pures et inépuisables d'une nature pittoresque et champêtre, et dont le séjour est certainement fait pour charmer le cœur et la pensée. C'est peut-être aussi une des raisons pour lesquelles on voit les Écossais moins souvent courir le continent que cette foule infinie et indéfinie de gentlemen anglais qui l'inondent dans toutes les directions.

Continuons de tracer et d'achever le tableau de ces parcs et des châteaux qu'ils renferment, ces lieux cham-

pêtres, peuplés par la zoologie et l'ornithologie, sans qu'il y ait des jardins zoologiques comme à Londres et dans quelques grandes villes de ports de mer, telles qu'à Liverpool. Un seul coup de sifflet d'un gardien suffit pour faire un appel de réunion à des centaines de faisans dorés ou argentés, de pintades, de paons, de pigeons des espèces les plus belles et les plus rares, qui viennent mêler l'éclat brillant de leurs couleurs en se groupant sur le tapis frais et moelleux du gazon, à celui des fleurs qui présentent l'arrière-fond d'un tableau que la nature seule peut créer, et dont elle seule saurait définir le charme.

L'entrée principale d'un parc n'est point assujettie à la rigueur symétrique de l'architecture, que repousse l'idée d'une nature libre et indépendante des vues rétrécies d'une science à compas; elle a d'autres échelles de beautés et de grandeur. Ce ne sont point ces entrées historiques comme en France, impitoyablement placées en face du château, à l'extrémité d'une avenue alignée au cordeau. L'allée qui précède ces entrées ne se déploie point en ligne droite : elle tourne et se plaît, en ondoyant, à ne laisser apercevoir que des champs couverts de moissons, de beaux groupes d'arbres entourés d'une pelouse de verdure, ou des bois touffus qui frappent par la beauté de leur végétation. Ce n'est point l'avenue d'une promenade parée, mais bien celle d'une véritable campagne, grande et étendue, agreste et riante, tant par sa culture que par la richesse et la variété de son aspect. La grande entrée du parc n'en est pas moins imposante; elle est ordinairement somptueuse et monumentale. C'est une espèce de portique ou d'arcade à trois portes, qui répond au genre d'architecture du château, qu'elle fait deviner. Le château, entouré de la majesté du parc, représentant fier du souvenir des ancêtres du seigneur qui l'habite, est généralement placé sur un petit tertre en terrasse, abrité contre les vents du nord par un

coteau élevé, couvert d'un bois dont la fraîcheur de l'ombre garantit contre la chaleur du midi. C'est de ce tertre que le château domine les avenues, les allées, les percées, les taillis du parc et ses échappées de vue pittoresques, romantiques et rêveuses sur les clochers des villages et les fermes, sur la grande route, animée par les diligences dont les impériales sont garnies de touristes des trois royaumes unis, et d'étrangers de divers pays, jusqu'au voyageur solitaire.

A la vue de ces châteaux, le moderne antique se déploie à vos regards, et vous y cherchez le souvenir des siècles dans le genre gothique qu'il représente. On dirait qu'on a surtout commencé à imiter ce style depuis que *Walter Scott* se fit construire, non loin de la grande route d'Édimbourg à Londres, son château d'Abbot-Ford, et que ses romans historiques, tant goûtés, paraissent en avoir jeté les fondements pour consacrer ce goût. Mais il semble qu'il n'a pas toujours été assez heureux dans l'application de la pensée romantique à un style grotesquement gothique et nu, sans aucun des ornements nobles et élégants dont l'abbaye de Westminster offre un si beau modèle. En résumant la physionomie de ces châteaux, hérissés de tourelles et de créneaux, mêlés de souvenirs orientaux même, dont on a parlé plus haut, on trouvera qu'elle n'est point riante dans son ensemble, au milieu de ces belles campagnes ; elle peut être imposante, mais elle n'attire pas, et ses donjons et ses ponts-levis vous font une impression pénible au moment où vous admirez l'indépendance d'un goût pur qui est sans contrainte dans la belle distribution des parcs magnifiques qui entourent ces châteaux. On ne devrait point y entrer par des ponts-levis, des grilles, des portes en fer ; et quelque attrayante que soit la mémoire romantique de l'antiquité, cet aspect est trop sévère et trop hostile au milieu d'une campagne agreste et riante, dans nos

temps de paix et de réconciliation, pour ne présenter que des forts isolés avec leur mur d'enceinte, ne servant aujourd'hui qu'à défendre des villes ou des places fortes.

Cet aspect n'est pas moins en contradiction avec l'hospitalité qu'on trouve dans ces souvenirs austères de la féodalité, et il serait difficile de concilier ce goût avec le besoin qu'ont les hommes d'État et d'affaires, propriétaires puissamment riches de ces campagnes, de venir, pendant la belle saison, se reposer dans leurs forts crénelés, des travaux et des intrigues des sessions parlementaires de l'hiver, si ce n'est l'air pur de la campagne, la vue des beaux parcs, des parterres émaillés de fleurs, des champs et des prairies, qui adoucissent le goût des donjons, des minarets et des tours carrées. On dira enfin que si la politesse des manières est le costume des mœurs, le goût pour le gothique paraît être le costume de la vie de campagne. Il présente un phénomène d'une portée plus importante peut-être qu'on ne saurait le croire au premier abord, parce qu'il paraît tenir au souvenir historique du principe de la conservation.

PHYSIONOMIE DES VILLES DE FABRIQUES EN ANGLETERRE.

BIRMINGHAM.

Aspect des villes de fabriques. — Impression de leur ensemble et de celui de Birmingham. — Physionomie des comtés industriels. — Fabriques de Birmingham. — Sa population ouvrière. — Son aspect affligeant. — Causes de sa détresse. — Enfants employés au travail. — Leur traitement. — Causes de la dépravation des mœurs de cette population. — Misère des ouvriers. — Émigration des pauvres de Birmingham. — Produits de ses fabriques. — Village de Soho. — Détails de quelques fabriques et de leurs machines. — Celle des fouets. — Portefeuille d'échantillons de fouets. — Boutons confectionnés et gravés par des machines. — Fabrication de marchandises plaquées. — Exposition de vaisselle plaquée et objets d'art, dans les ateliers de M. Thomason. — Fabrique d'épingles.

— Celle de papier mâché de M. Jenners. — Richesse de meubles de papier mâché. — Leur prix exorbitant. — Introduction nécessaire pour voir les fabriques. — Meilleur interprète pour les expliquer. — Son savoir et son intelligence.

L'aspect des villes de fabrique n'est pas ce qu'il y a de riant en Angleterre, tant par la monotonie du mécanisme que par le défaut d'agrément des habitations qu'elles renferment. Celui de Birmingham l'est moins encore que Manchester et Newcastel, par l'absence d'environs, de végétation et du mouvement de terrain. La nature même y semble desséchée et absorbée par l'empire de l'industrie et le bruit des rouages des machines innombrables qui s'y confectionnent ou y travaillent avec une incessante activité. Le soleil n'y paraît que comme un fantôme voilé de vapeurs, et on pourrait à peine le distinguer de la lune, s'il ne se faisait sentir par sa chaleur à travers le brouillard de fumée qui remplit l'atmosphère. On se sent oppressé et cependant plein d'admiration pour la puissance de l'industrie créatrice et les arts mécaniques qui la modifient et la développent.

L'ensemble de cet aspect a quelque chose de particulier pour le voyageur du continent, par l'immensité de son échelle qui frappe par sa nouveauté et étonne par son ingéniosité, ainsi que par l'importance de ses résultats. Mais cet ensemble n'occupant que l'esprit et le calcul de l'intérêt matériel, laisse une impression froide et pénible que le métal des machines et le rouage des inventions réfléchissent dans votre âme. La localité même des environs d'une contrée aride, l'absence totale de culture sur plusieurs milles à la ronde autour de la ville, des plateaux sans arbres, sans buissons, sans champs ni moissons; point de promenades, chose qui manque toujours aux villes anglaises, point de gazons pour les jeux des enfants; car on n'en trouve qu'à une distance considérable dans la vallée de Leu, qui présente quelque végétation, tout

donne à la pensée une direction aussi lugubre et aussi aride que l'aspect même du pays. Pour occuper, intéresser et instruire la pensée, il faut aller dans les fabriques; mais vous n'y pénétrerez pas sans lettre d'introduction ou de recommandation particulière. Tout vous annonce que vous n'êtes là que pour ce but, que vous ne pouvez exister et respirer que par ce but. Partout où l'industrie a établi ses foyers, elle seule occupe le terrain, elle seule domine et règne en souveraine absolue. Les arbres que vous cherchez en vain hors de la ville, à l'exception de ceux que vous voyez dans quelques jardins de son enceinte, sont remplacés par des cheminées monumentales et pyramidales qui s'élèvent dans les airs comme autant de tours et de temples consacrés au culte de l'industrie; l'air suave du printemps avec ses fleurs et ses pelouses voluptueuses, qu'on pourrait respirer peut-être dans quelques petits jardins des riches fabricants de la ville, est imprégné de la fumée du minerai qui produit le pouvoir moteur des machines; point de maisons de campagne dans un pays sans champs et sans bois, mais de vastes bâtiments de manufactures et de fabriques, noircis par les vapeurs qui les couvrent. Ajoutez à cela le ciel gris d'Albion, l'humidité continuelle d'une atmosphère brumeuse et l'assiduité morne et silencieuse des ouvriers, noircis par l'huile et le fer, et qui arrivent et passent par milliers dans les ateliers, et vous aurez une idée d'une ville de fabrique anglaise, de la persévérance et de la laboriosité du travail qui occupe sans relâche les ouvriers, semblables aux fourmis dans leur foyer, que rien ne saurait distraire du but de leur travail.

On dirait que chaque comté a sa physionomie à part, sa branche d'industrie exclusive, qu'il s'applique à faire prospérer, pour la porter au plus haut degré de perfection. C'est ainsi que *Galles* paraît être l'atelier des *Cyclopes*, des machines les plus ingénieuses et les plus utiles;

Nottingham, la mère de la filature des toiles; *Staffordshire*, le foyer de la poterie; *Manchester*, la souveraine puissante et infatigable des manufactures de coton; *Shiffield*, le siége de la coutellerie; *Birmingham*, enfin, celui des fonderies, des marchandises *de fer et de métal*, des fabrications de *boutons* et de *papier mâché* revêtu de laque de Chine.

C'est au milieu de ces manufactures et de ces fabriques que se meut une *population à part*, dont l'aspect vous frappe et vous afflige. C'est celle des ouvriers dont la situation physique et morale est d'autant plus à plaindre, que leur détresse est une des causes de leur corruption, et qu'elle trouve une de ses sources principales dans les impôts dont ils sont grevés, car il a été prouvé, par des calculs rigoureux, que chaque ouvrier est imposé du tiers de ce qu'il gagne. Le travail continuel, l'air renfermé et méphitique des fabriques minent leur santé et les affectent de maladies et de souffrances qui abrégent leur existence, en rongeant le cœur et la pensée qu'ils dessèchent. Il en résulte une génération décrépite avant l'âge, imprégnée jusqu'à la moelle des os du terrible héritage des souffrances et des privations de leurs parents, sans connaître les douceurs et les consolations de l'enfance ni les joies de l'adolescence. L'enfant de l'artisan entre tout d'un coup dans la vie avec ses misères et ses cruelles réalités, pour aider ses parents à gagner péniblement une chétive nourriture qu'il partage avec eux. Les plus jeunes de ces enfants, employés dans les fabriques, ont, en proportion de leur âge, qui ne dépasse pas dix ans, le travail le plus fatigant et le plus difficile, car leur emploi est de tenir les machines propres pendant qu'elles marchent, et d'enlever la poussière qui pourrait s'y attacher, en se mettant dans toutes les positions possibles, se pliant et se courbant pour y atteindre, étant dans un mouvement et une activité continuels; efforts au-dessus de leurs forces,

qui les fatiguent et les épuisent. On fait travailler les moins jeunes dix-sept heures par jour durant toute l'année. Ils sont tenus à l'ouvrage par des menaces, ou par le moyen du fouet, peine qu'on est, dit-on, obligé de leur infliger, afin que l'ouvrage se fasse, et vers la fin du jour, on augmente leur labeur, ce qui achève de les accabler. Cet état de dure contrainte, pendant les longues heures du travail, épuise leurs corps et débilite leur intelligence, tandis que l'alternative continuelle d'appréhension et de terreur dans laquelle ils se trouvent les rend tristes, abattus et fait de leur chétive existence une seule série de douleurs. L'enfant et l'adolescent qui ne connaissent point de jeunesse, se flétrissent ainsi par un épuisement prématuré, et, pour ne pas succomber à la fatigue, on les voit avec leurs parents chercher le soulagement du désespoir dans un stimulant artificiel, l'eau-de-vie, liqueur frelatée, mêlée de drogues qui sont autant de poisons pour l'enfance; car les ingrédients échauffants, irritants, tels que le genièvre, le piment et l'opium même, n'y manquent point pour les exciter à peu de frais, car ces drogues sont les moins chères. Lors même que les parents ont des salaires convenables, adonnés qu'ils sont à l'usage des boissons fortes, une seule nuit leur suffit pour engloutir dans la débauche tout le produit d'une semaine. Cette passion malheureuse les conduit à la dépravation des mœurs qui détruit en eux toutes les dispositions d'une conduite réglée. Les sexes, en Angleterre, sont rigoureusement séparés dans les autres classes de la nation, tandis que, dans celle des ouvriers, hommes et femmes sont confondus ensemble : c'est un inconvénient qui, surtout dans les fabriques, ouvre au libertinage une large voie. Le lieu de leur rassemblement et de leur récréation, c'est le cabaret; ils y discutent les causes de leur misère et les moyens d'y remédier : c'est là l'aréopage de leur sagesse et le centre de leurs délibérations.

Telle est l'existence de cette population malheureuse des fabriques. On est saisi d'effroi quand, dans son état de dénûment, on la voit sortir des ateliers de l'industrie, qui sont les mines fécondes de la richesse nationale, pour aller chercher son triste repos. A son aspect de misère, de déguenillement et de saleté, à son regard éteint, au corps desséché, à la figure blême, on se demande avec étonnement : Sont-ce là aussi des Anglais ? et on ne saurait y croire, sans se convaincre de l'accablante réalité de leur détresse. Sont-ce là les progrès de la civilisation, les merveilleux effets de l'industrie pour l'augmentation du bien-être matériel de générations entières ? Ce serait acheter trop cher le progrès aux dépens de la misère qui se traîne à sa suite avec tout son hideux cortége.

La ville de Birmingham était, il y a trente ans, la propriété d'un feudataire. Elle acheta, à cette époque, son indépendance, et fit la condition d'avoir le droit de conserver les armoiries de son ancien propriétaire. Située sur un plateau assez élevé, elle jouit d'un climat sain, mais elle manque d'eau courante. Ce n'est qu'à la profondeur de 20 mètres, sous une couche de pierre de sable rougeâtre, qu'on trouve d'abondantes sources. Toutes les villes de fabrique, en Angleterre, réunissent le contraste de la plus grande richesse et de la misère la plus extrême ; car au milieu du travail le plus actif, le plus assidu, on trouve des milliers d'ouvriers sans ouvrage. D'après les données statistiques, publiées par les feuilles anglaises, il y avait au mois de juillet 1840, à Birmingham, 10,000 ouvriers sans pain qui s'étaient présentés au bureau d'émigration, pour solliciter le passage libre outre mer, afin d'aller gagner leur existence dans un pays quelconque où leur industrie pourrait trouver de l'emploi.

Les produits des fabriques de Birmingham ne se distinguent pas autant par la qualité et la perfection que

par la masse des marchandises qui s'y confectionnent et qu'on y voit entassées. C'est l'usage et la fabrication des machines qui donnent à cette ville sa grande importance. Il faut les voir ces machines pour se faire une idée de l'industrie des inventions qui remplacent le travail des hommes. Les serrures, les vis, les clous, les boutons, les fouets de chasse, les cravaches, les lampes, tout est produit par des machines. Birmingham a la plus grande fabrique de lampes, après celle de Londres, et le monopole de cette branche de marchandises met l'Angleterre à même de se passer des lampes de l'étranger. On y fabrique des objets d'art, de quincaillerie, surtout de bronze doré en grande quantité; des marchandises d'acier de toute espèce, qui ont beaucoup contribué à fonder la richesse et la prospérité de la ville. Une des fabrications curieuses le plus en vogue qui s'y fait, c'est celle des meubles chinois les plus variés, vaisselle même et objets divers en papier mâché. Une manufacture d'armes qui occupe des milliers de bras, et une grande quantité de fabriques de machines à vapeur, ont donné naissance au village de Soho, dans les environs de Birmingham, village renommé par les machines colossales que l'on y construit. Les grands dépôts de toutes ces fabrications se trouvent à Londres, à Liverpool et dans la plupart des grandes villes des trois royaumes-unis, et les fabricants et les marchands envoient chaque année des commis voyageurs sur le continent, afin de parcourir l'Europe, avec leurs échantillons et leurs modèles, et recueillir les commandes pour les fabriques de Birmingham.

Enfin, abstraction faite d'autres ressources, tout vous occupe, vous instruit, vous absorbe dans cette ville industrielle de fabriques; et comme tout le monde est appliqué à son travail, vous vous sentez entraîné, sans professer aucun de ces métiers, à vous appliquer, de votre côté, à l'étude du travail qui se fait sous vos yeux.

Ici, vous voyez une *manufacture de fouets*, non pas de ceux qu'on emploie pour les punitions militaires, mais de ceux dont on se sert à la chasse, au cabriolet, à la voiture, aux diligences et aux courses de chevaux, d'une proportion diminutive qu'on appelle cravaches. Ce sont des objets autant de nécessité que de mode, et dont la consommation est très-grande en Angleterre, parce que la mode des fouets change souvent, et qu'on fait valoir, dans leur confection, toutes les ressources d'une féconde imagination pratique, pour les varier. La main-d'œuvre y est remplacée par des machines, et c'est ce qu'il y a de curieux et de remarquable dans ces fabrications, surtout pour un objet en apparence si peu important. C'est ainsi que vous apercevez une baguette, dont l'extrémité se perd dans une pointe allongée, tandis que le gros bout est assujetti perpendiculairement au centre d'une espèce de clavier circulaire qui l'entoure ; c'est la baguette du fouet autour de laquelle la machine est disposée, et qu'elle entrelace et noue les fils d'après différents dessins, au moyen du clavier en action, qui fait descendre le manche du fouet, à mesure qu'elle achève le travail d'enlacement, pour le terminer à l'extrémité la plus pointue. On vous présente des portefeuilles avec de petits échantillons, pour choisir la forme et le dessin d'après votre goût, en cas de commande. Tous les trois mois, la mode de ces cravaches et de ces fouets dont se servent les fashionables change, et tous les trois mois l'industrie inventive trouve une autre forme pour la mettre en vogue ; c'est pourquoi les portefeuilles élégants qui renferment les échantillons sont indispensables à ceux qui doivent être au courant de la mode des fouets. Les plus chers, et par conséquent les plus fashionables, confectionnés dans cette célèbre manufacture, sont payés à raison de dix livres sterling, ou 250 francs!

Là, vous voyez une *fabrique de boutons*, celle de Tho-

mason, connue en Europe par tous les hommes de l'art et du métier. Ce sont encore les machines qui y jouent le rôle principal, et qui ont sans doute fondé la réputation du fabricant. Elles seules confectionnent les boutons et sont servies par la main de l'homme, comme par celle d'un manœuvre, qui leur fournit la matière première. Une machine ingénieuse prépare le fil, le coupe et le plie à la fois, pour former la queue du bouton, par une seule et même opération; une autre machine d'un mécanisme particulier grave des dessins ou des arabesques sur les boutons. On n'a qu'à mettre en mouvement le tourniquet d'une petite machine qu'on place sur la table, pour faire sortir des pointes de burin qui ont l'air d'exécuter une contredanse sur le bouton qui tourne avec rapidité, et obtenir ainsi un charmant dessin en miniature gravé sur le bouton, opération qui se fait en un clin d'œil. On en fabrique, dans un très-court espace de temps, des centaines de milliers de *grosses* ou paquets de douze douzaines, pour être expédiés dans toutes les parties du monde. Les boutons ont leurs annales historiques, où se trouvent consignées toutes les révolutions et les réformes qu'ils ont subies en Angleterre, avant d'être gravés au burin par le moyen des machines, parce qu'on s'est boutonné bien différemment aux diverses époques de l'histoire, indiquées dans ces annales. Il y a eu des lois qui ont prescrit l'emploi exclusif des boutons de Birmingham dans toute l'étendue de l'Angleterre. Aujourd'hui cet article est moins favorisé, par la raison peut-être qu'on se boutonne moins qu'autrefois; mais il n'a pas cessé d'être une des fabrications les plus importantes de cette ville. On voit dans le même établissement une *fabrique de plaqué*, non moins remarquable dans son genre; des services entiers d'une grande richesse et d'une grande beauté de formes. On y fabrique d'immenses terrines faites au marteau, et destinées sans doute à servir les potages aux banquets nationaux

des meetings, ainsi que des objets d'art d'une grande recherche. On y frappe des collections très-soignées de médailles, représentant toute l'histoire de la sainte Écriture, les portraits en relief des souverains et des hommes célèbres. On y remarque enfin, dans une salle de vente ou exposition de vaisselle plaquée de M. Thomason, un objet d'art particulier, un bouclier plaqué en argent, avec des hauts-reliefs représentant le Christ, entouré des apôtres en médaillons et travaillés en mat. Le bouclier a 4 pieds de long sur 2 1/2 de large. Il y a aussi une collection de médailles en bronze doré, qui se vend 80 guinées, et le beau vase antique en bronze dont l'original en marbre se trouve au château de Warwick.

Dans une autre partie de la ville, vous voyez une grande *fabrique d'épingles* dont la confection passe par douze mains avant d'être achevées. Les paquets sont faits par des filles : chacun de ces paquets contient douze douzaines, et chaque petite ouvrière en fait vingt-quatre par jour, recevant pour salaire de sa journée 12 pence ou 1 schelling (1 fr. 25 c.). On fabrique cent tonneaux d'épingles par an, et chaque tonneau est du poids de 20 quintaux.

Une des fabriques les plus remarquables de Birmingham est celle de *papier mâché* de M. Jenners, où l'on fait des meubles, tables, lavoirs, assiettes, vases, paravents, etc., de papier mâché, ornés de dessins et couverts d'un vernis très-estimé qui remplace parfaitement le laque de la Chine. Dessins, ornements, décorations, tout y respire le goût chinois, jusqu'aux boutons des habits de chasse. C'est là qu'on voit ces tables rondes avec des vues de Chine, entourées d'arabesques dorées ; ces boutons aux chiens de chasse chinois, dont il a été parlé dans un des aperçus préliminaires, chapitre IV, article II de cet ouvrage. C'est là que l'on vend ces tables rondes trop petites pour y prendre le thé, non pas à la chinoise, mais bien à l'anglaise, au prix de 40 guinées la pièce,

et que l'on fabrique des paravents et mille objets de luxe en papier mâché que l'on paye jusqu'à 200 guinées.

Pour voir ces différents établissements, ces manufactures et ces fabriques avec leurs machines et leurs produits, qui ne sont ouverts pour l'étranger, s'il n'est pas marchand ou fabricant, qu'au moyen d'une lettre d'introduction de Londres, on ne peut avoir de meilleur interprète que l'ouvrier anglais même de chaque partie de fabrication, dont il se trouve être le doyen ou le chef. Il vous exposera le mécanisme des machines, leurs avantages, le but de chaque objet qui appartient à son travail, et il vous étonnera par la clarté de ses explications, par l'intelligence et l'esprit de son art. Il raisonnera sur son métier comme un professeur, et vous exposera le comment et le pourquoi de tout ce qu'il pratique dans sa fabrication. Il en connaît le mobile, l'application et le perfectionnement dans toute leur étendue. Il est assidu et persévérant dans son travail ; il connaît le prix du temps et l'avantage que procure la rapidité du travail obtenu par les machines ; il calcule tout par le temps et pour le temps, et n'appartient point à la classe des simples manœuvres, étant mieux payé qu'eux. Il dissipera rarement ce qu'il gagne, parce qu'il est tout à son travail, qu'il aime à en parler et qu'il ne connaît point les distractions, les frivolités d'une vie déréglée, et que son existence assurée enfin le garantit de la dépravation et de la misère.

MANCHESTER.

Aspect de la ville des machines. — Pouvoirs moteurs de l'industrie campés sous la toile d'une tente. — Propos remarquable d'un riche fabricant. — Manchester pendant la nuit. — Tableau de fantasmagorie. — Misère de la classe ouvrière. — Ses demeures. — Son encombrement. — Son apathie. — Port de la ville. — Venise industrielle. — Son aspect et son impression. — Manchester, atelier de l'univers anglais. — Foyer des machines. — Importance de leur destination. — Ame industrielle des machines. — Leur esprit de mécanisme. — Intérêt des villes de machines

— Laboratoire et foyer d'une imagination technique. — Sa conséquence. — Art d'architecture dans les résidences de la mécanique des machines. — Monuments remarquables de Birmingham et de Liverpool. — Caractère des constructions de Manchester. — Produits de ses fabriques de coton. — Nombre d'individus employés. — Capitaux engagés. — Principaux lieux d'exportation. — Nombre d'ouvriers des fabriques de toute l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. — Force motrice des manufactures. — Celle de la vapeur. — Celle de l'hydraulique. — Nombre de fileurs et de tisseurs dans les fabriques. — Appréhensions. — Mécontentement des populations ouvrières. — M. Owen. — Valeur annuelle des produits de l'industrie cotonnière. — Observation finale.

Si l'aspect de Birmingham a donné une idée de la physionomie des villes de fabriques en Angleterre, de l'air brumeux et sombre qui les enveloppe et qui ne paraît imprimer à l'imagination et à la pensée d'autre direction que celle de la spéculation matérielle de l'industrie, du travail des machines, des forges et des rouages, dont le bruit est étourdissant, Manchester est la ville des machines par excellence, ville qui offre cet aspect sur une plus grande échelle, sous un voile plus lugubre encore, parce que la pluie est dans les conditions de son existence. C'est un fait, une vérité reconnue ; car si Birmingham, situé sur un plateau assez élevé, se réjouit parfois de voir le soleil plus ou moins voilé, il est vrai, une journée claire est une calamité pour Manchester, où le mouvement des machines mues par la vapeur l'emporte sur toute autre considération ; or, ces machines industrielles ne semblent bien fonctionner que par un temps nébuleux et continuellement humide que paraissent alimenter les immenses cheminées monumentales des fabriques, avec leur fumée épaisse, noire et humide, que décharge dans les rues l'atmosphère dont la ville est couverte. Les ateliers des machines et leur population languiraient par un temps sec ; l'humidité de l'air paraît seule seconder leurs travaux, car la poussière fine du coton ouvré par les machines étoufferait les ouvriers, déjà si oppressés par l'air enfermé des ateliers, et déran-

gerait, dans ces salles immenses, la marche des petits rouages des différents mécanismes chargés d'huile. On dirait que, même au mois de juillet, la ville est enveloppée des brouillards épais de l'automne. Trois cents cheminées pyramidales s'élancent de son sein et semblent former autant de supports qui soutiennent le ciel de brouillards étendu sur l'industrie, comme la toile d'une tente où sont campés tous les pouvoirs moteurs, les agents et les régents de la mécanique, pour filtrer les vapeurs qui l'alimentent. On ne connaît le soleil à Manchester que par ouï-dire ou par des descriptions romantiques et des traditions ; car lorsqu'au cœur de l'été cet astre semble s'efforcer à pénétrer jusqu'au foyer des machines, il ressemble à la lune, aux contours incertains, nageant dans une mer de nuages ou dans d'épaisses et sombres vapeurs. Rien, au milieu de cet aspect lugubre, ne semble mieux caractériser l'esprit mercantile de l'industrie, que la réponse qu'un des premiers et des plus riches fabricants de cette ville, propriétaire d'immenses établissements de filature de coton, fit, en montrant ses vastes ateliers, à l'observation du voyageur solitaire, que le séjour de Manchester devait être bien triste : « My dear sir, dit-il, we are here for to make money. » (Mon cher monsieur, nous sommes ici pour faire de l'argent.)

Si l'aspect de Manchester est un tableau fantasmagorique pendant le jour, où l'on a de la peine à distinguer les contours incertains des objets qui se présentent à l'œil de l'observateur, son aspect pendant la nuit n'est pas moins fantastique. Le soir anticipe sur le jour, et la nuit empiète sur le clair obscur du soir, c'est pour dire qu'il fait nuit à Manchester lorsqu'il fait jour ailleurs, et que le soir on est surpris par les ténèbres de la nuit qui se répandent tout à coup dans les rues, comme si elles tombaient avec le brouillard qui les remplit. Le coup d'œil

de la ville, vue vers le soir de Old-Church, qui domine une partie de la ville basse, efface ses limites étendues et répand le vague de l'obscurité sur celles de l'horizon. On ne distingue qu'une agglomération de masses noires sur lesquelles le gaz répand une lueur pâle et faible, voilée de vapeur, qui rend les ombres colossales des obélisques manufacturiers plus allongées et plus mystérieuses encore par le vague de l'obscurité où leurs contours s'effacent sur le fond noir du lointain : c'est tout un monde d'industrie qui s'endort sous les ombres de ses machines. Cette impression d'un mystère de fantasmagorie est augmentée par l'aspect indistinct d'une église qui s'élève sur le marché et dont les ombres, qui se dessinent à la lueur pâle des feux de gaz, paraissent appartenir plutôt à un monument de la plus haute antiquité qu'à celui du moyen âge qu'il représente. Ses tours lugubres ressemblent aux spectres gigantesques d'une vision qui les fait grandir à mesure que les ténèbres les entourent et les engloutissent à leurs sommets dans l'abîme du néant, dont l'aspect s'évanouit par le seul souvenir des temps et le grave langage, morne et silencieux qu'ils parlent, en s'adressant à la mémoire des siècles.

Plus l'industrie est grande dans cette ville populeuse et étendue, plus le tableau de la misère de la classe des ouvriers, attachés au travail des machines comme autant de rouages mécaniques qu'ils entretiennent, est affligeant et vaste. Ici la misère est d'autant plus grande que les ouvriers y sont beaucoup plus nombreux qu'à Birmingham. On les y voit, ces ouvriers de tout âge, hommes, femmes, enfants des deux sexes, à peine couverts de vêtements en haillons et pieds nus, sortir du foyer des machines et des ateliers comme des spectres échappés aux ténèbres de la nuit. Ici l'existence des ouvriers, dans les immenses filatures de coton, est plus assujettie et plus fatigante qu'à Birmingham, à cause de la grande quantité de machines

de filage et des innombrables rouages que ces ouvriers doivent soigner pour filer le coton qu'elles préparent, et qu'elles travaillent dans les salles immenses que renferment les vastes édifices de fabriques à six, huit et neuf étages, dont un seul établissement, avec ses appartenances, a l'air d'une ville hérissée d'obélisques que représentent les énormes cheminées de l'industrie. Entassés dans les localités qui leur sont assignées pour demeure, ces ouvriers ne peuvent s'y établir convenablement ni sainement. C'est ainsi qu'à *Bury*, le tiers de la population ouvrière est entassé par trois, quatre, cinq et même six individus dans un seul lit, digne à peine du nom de grabat. Dans les quartiers les plus pauvres de *Glasgow*, c'est bien pis encore, car dix, douze et quelquefois vingt malheureux de tout âge et de tout sexe, couchent pêle-mêle, et presque nus, sur un carreau humide et sale. On n'évalue pas à moins de vingt à trente mille le nombre d'infortunés qui végètent toute l'année dans cet état de misère. A *Bristol*, à *Leeds*, à *Londres* surtout, les enquêtes signalent ces tristes faits. A *Liverpool*, dont la population a plus que doublé dans l'espace de trente ans, il y a, sur deux cent soixante-dix mille habitants, quarante mille individus qui vivent jour et nuit dans des caves humides : d'après d'autres données générales, cette proportion affligeante est bien plus considérable, car elles portent à cent soixante-quinze mille le nombre de gens qui vivent tant dans les cours que dans les caves. L'intérieur de ces cours, sur quarante-cinq pieds de longueur et dix de largeur, renferme huit maisonnettes habitées par cent dix-huit personnes. On ne parlera point ici de la moralité qui y règne, parmi des individus abrutis par la misère. A Manchester enfin, sur deux cent mille habitants, il y en a quinze mille qui partagent ce sort, sans compter la plupart des autres habitations qui ne valent guère mieux.

On dirait qu'à Mauchester la misère a pris un caractère d'indifférence aussi éloigné de la résignation que du désespoir, et que c'est une espèce d'apathie qui existe dans la nécessité de l'habitude. Cette misère voit passer les riches sans leur demander des secours; elle se place sur les trottoirs des palais du négoce, semblable à un squelette, à une ombre sans corps, sans paraître se soucier de son état; elle promène, avec le flegme de l'apathie, les fragments de son déguenillement, et se pare quelquefois des restes d'un châle, d'une robe de soie éraillée et de gants jadis glacés, tout comme les mendiants pieds nus de Londres. Ce sont les ouvriers des filatures, qui, pour avoir filé le tissu des immenses richesses du négoce de l'univers, n'ont en partage que le fil d'une existence de malheur et de dénûment.

Manchester, situé dans l'intérieur du pays, loin de la mer, possède un avantage particulier qui facilite le transport de ses fabrications. On est étonné d'y trouver, au milieu de la fumée d'une ville de fabriques, une odeur de goudron qui semble annoncer la proximité de vaisseaux marchands : c'est que sans mer et sans rivière, Manchester a un *port*, et ses canaux et ses écluses, qui la mettent en communication avec l'Océan, forment des bassins remplis d'embarcations, et dont l'aspect fait penser aux canaux de Venise. Mais Manchester est une Venise enfumée, sans lagunes et sans mer, au milieu des terres, où les canaux seuls forment des îles que la nature n'a point créées. C'est une Venise industrielle qui n'est point sortie du fond de la mer, mais qui s'est élevée des entrailles de la terre; c'est enfin le centre du culte des travaux de l'industrie, dont chaque édifice représente un temple. On y voit des *ponts des soupirs*, entourés d'immenses amas de charbon de terre, des palais noircis de leur poussière glutineuse, palais de l'industrie qui ne sont pas ceux des doges, mais bien des arsenaux, des magasins et des dé-

pôts d'un vaste et puissant négoce qui imposeraient aux doges mêmes; des quais noirs munis de forts anneaux de fer pour y amarrer les bateaux de transport. C'est un tableau unique en son genre, fantastique dans son apparition qui vous saisit singulièrement, et où, en regardant les ponts noirs, les voiles des bateaux noircies par la fumée de la houille, l'eau même des canaux couleur de plomb, on peut se croire tour à tour transporté aux bords d'une des sombres rivières de l'enfer, ou au milieu des ateliers des cyclopes. Ce sont des fabriques avec des centaines de fenêtres qui, d'un huitième étage, ont l'air de contrôler les travaux des ouvriers et des machines, et qui, au sommet de leur noire toiture, présentent des moulins de fer, comme autant d'emblèmes de l'activité de l'industrie. Toute cette partie d'une ville de canaux, de rouages, de machines, de marteaux dont les coups retentissent dans votre âme, tandis que le fer pèse sur votre cœur, tout vous fait connaître l'intérieur d'une industrie exclusivement matérielle, qui s'occupe des matières premières et dont l'esprit créateur et dominant réside dans le commerce, dans ses spéculations et ses vastes et habiles combinaisons. C'est une impression purement technique et mercantile qui vous reste, et que la fumée dont vous êtes envelopppé n'emporte point avec elle dans une atmosphère qui oppresse en la répandant sur toute la ville.

Manchester, avec ses *cent mille ouvriers*, renferme *les ateliers de l'univers anglais.* C'est là que les plus grandes machines sont confectionnées, ces machines qui traversent l'Océan pour trouver leurs lieux de destination dans quelque île de la mer du Sud, dans celles des diverses colonies ou les continents des deux Indes. C'est à ce centre des ateliers anglais que l'industrie s'adresse, lorsqu'il est question de percer un chemin à travers des montagnes et des rochers, de créer des volcans avec leurs éruptions de feu et de fumée au centre des vaisseaux de

toutes les dimensions et pour la guerre et pour la paix, et qui sont destinés à faire le tour du monde. C'est dans le port de Manchester que l'Euphrate et le Gange ont commandé les chaudières qui doivent ouvrir leur navigation à vapeur. Ces commandes ont fait retentir ces ateliers immenses des coups des marteaux qui les ont confectionnées; les fenêtres des palais de l'industrie ont été illuminées de mille feux ardents pour éclairer les travaux des cyclopes; les bateaux de feu ont sillonné les ondes épaisses des canaux, et les écluses se sont ouvertes pour les laisser passer; enfin, les moulins de fer ont tourné avec rapidité sur leur axe, éclairés par le reflet des feux industriels dont la lueur dessinait les contours des châteaux de l'industrie surmontés de ces signaux télégraphiques des communications de l'univers! C'est le foyer de l'activité des volcans et le mobile de leurs travaux infatigables. Sa présence s'annonce par un tremblement qui fait vibrer l'air, par un bruit intérieur et sourd, semblable à ceux qui précèdent les éruptions du Vésuve. On dirait que ces machines ont une âme industrielle, dont les sensations s'annoncent avant de se mettre en action; mais ce n'est point l'âme de l'intelligence seule qui les a créées, c'est *l'esprit du mécanisme* qui raisonne et qui appelle à son secours la main de l'homme pour lui donner l'impulsion de sa volonté intellectuelle.

Tel est l'intérêt que peut inspirer l'aspect sombre et lugubre du foyer des machines d'une des villes les plus intéressantes de ce genre. C'est le laboratoire des travaux les plus pénibles et les plus fatigants que les inventions aient confiés au pouvoir des machines et à la force invisible de la puissance motrice qui les fait marcher, en échangeant les travaux de fer qui en sortent et que négocie le commerce contre l'or qu'il gagne dans toutes les parties du globe. C'est le foyer d'une *imagination technique* qui prospère même dans une atmosphère som-

bre et brumeuse où elle se concentre sur le fer qu'elle exploite à force de coups de marteau, pour créer un monde d'inventions de nouvelles ressources pratiques. Cette imagination technique domine dans l'esprit des machines et semble leur prêter un élan d'enthousiasme industriel que l'on serait entraîné à partager involontairement quand on examine les combinaisons ingénieuses qu'elle produit. Il paraît donc, et on pourrait en déduire même la conséquence, que le climat et le degré de latitude n'influent point sur l'esprit technique d'une imagination industrielle, qu'ils ne peuvent point être pris en considération, et que les climats les plus opposés produisent souvent les mêmes effets sous ce rapport. Le seul discernement de l'intelligence décide du genre d'art qui répond à la disposition naturelle, motivée par les circonstances dont elle dépend et qui lui impriment le caractère de l'originalité qui la distingue.

Pour tout ce qui concerne l'esprit technique d'une imagination industrielle, *Manchester* paraît être le centre et *la résidence de la mécanique des machines*. Il est situé au milieu de deux foyers d'industrie non moins intéressants, où s'élève, du domaine de l'invention et des rouages des machines, un art qui a pour objet *l'architecture*, dont le goût embellit les résidences de l'industrie. D'un côté c'est Birmingham où l'on voit de nouveaux édifices d'un aspect imposant, tels que le Town-Hall, de dimensions aussi grandes que belles, et le *Grammer-School*, qui portent le cachet du sentiment d'un art qui n'a rien de commun avec le mécanisme des machines et qui semble annoncer la disposition pour un genre d'architecture particulier. De l'autre côté, c'est Liverpool, centre d'un commerce qui rivalise avec celui de Londres; il présente certainement dans le nouvel et immense édifice de sa douane, un monument remarquable qui personnifie la magnificence de son commerce et les espérances

d'un avenir toujours croissant de prospérité. C'est un palais digne d'une des premières villes de commerce de l'univers; il reçoit par la voie souterraine du tunnel qui passe sous la ville, les transports immenses des fabrications de Manchester et de Birmingham qui arrivent droit au centre du port et de ses nombreux bassins, qui surpassent même en étendue, et, sous beaucoup de rapports, en richesse, ceux de Londres. Les trois colonnades de sa magnifique façade dominent la rivière et la mer, peuplées des vaisseaux de cette riche ville de commerce, aujourd'hui débouché principal des produits des fabriques de l'intérieur du pays, destinés pour les contrées les plus lointaines du globe.

La nouvelle *église de Saint-Georges à Everton*, près de *Liverpool*, est la première en Angleterre qui soit en entier construite en *fonte :* elle attire à juste titre les regards des curieux. Les embrasures des portes et fenêtres, les supports, les plafonds, les planchers, les ornements, etc., tout est en fer fondu. L'église a 119 pieds de long sur 47 de large ; elle reçoit le jour par de magnifiques croisées en fer, avec des vitraux en couleur. On sait que, depuis dix ans, en Angleterre, dans la plupart des grands bâtiments de fabrique, les portes, les escaliers, les greniers, les cheminées et les fenêtres sont exclusivement en fonte. En Angleterre, où le fer est à bon marché et le bois très-cher, les frais de bâtisse de maisons en fonte sont moins considérables qu'en bois, tandis qu'elles surpassent de beaucoup ces dernières en durée et en élégance. Une fois achevées, ces maisons en fer n'exigent point de réparation, et les ornements de sculpture les plus délicats et les plus gracieux n'élèvent que de bien peu le prix de la fonte unie.

Ce sont là des indications significatives dans le domaine des arts, et qui semblent prouver que le génie de l'utilité technique se réunit au sentiment du vrai et du

beau dans les conceptions de l'imagination; il ne restera pas toujours étranger aux inspirations du véritable goût des beaux-arts, qui ont aussi leur application technique.

C'est ainsi qu'à Manchester, où l'on n'a pas le temps de s'occuper des décorations de l'architecture, qui ne s'accorderaient pas avec l'épaisse fumée des cheminées de l'industrie, on voit élever de nouveaux édifices, où l'architecte invente l'appareil et les machines dont il se sert pour la construction, improvisant à cet effet de petits foyers de vapeur qui tiennent lieu de la puissance des leviers ou des mécaniques, de petits rouages au moyen desquels les pierres, le ciment et autres matériaux arrivent aux ouvriers jusqu'au haut des corniches, sur de petites voies de fer, ainsi qu'on a pu le voir à Birmingham, où ils étaient adaptés à l'échafaudage du gothique Grammer-School, nouvellement construit. A Manchester, chaque nouveau travail est fourni à l'heure, pour ne pas interrompre celui des machines, et, à cet effet, on y a tous les instruments, tous les ustensiles nécessaires sous la main. Le calcul de production des machines et l'intelligence de l'exécution des travaux se réunissent ainsi pour faire marcher l'un et l'autre avec les conceptions des spéculations.

Manchester est aussi une des fabriques de coton les plus considérables du pays. On a observé que le produit annuel de ces fabrications, pour tout le royaume, versait de 30 à 34 millions de livres sterling, ou 850,000,000 de francs. Le nombre d'individus employés directement et indirectement à cette industrie, ou qui lui doivent leur subsistance, est d'environ 1,500,000. D'après diverses autorités respectables, le capital engagé dans l'industrie cotonnière de la Grande-Bretagne est de 34 *millions de livres sterling*. Les principaux lieux d'exportation des produits de cette industrie sont: le Portugal, l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, la Russie,

l'Italie, la Turquie, la Grèce, l'île Ceylan et les autres colonies dans les deux mondes, Cuba, le Brésil, Guatémala et Colombie, le Chili, le Pérou, le Mexique et les États-Unis.

« *Le nombre d'ouvriers* employés dans les *fabriques de coton* est porté, pour l'Angleterre, à 200,000, pour l'Écosse, à 32,000, et pour l'Irlande, à 5,000, ce qui forme un total de 237,000 ouvriers et apprentis des deux sexes, *pour toute la Grande-Bretagne.* La force motrice des manufactures qui emploient ce nombre de personnes est portée à 44,000 chevaux. Dans ce chiffre, la vapeur figure pour 33,000 chevaux et l'hydraulique pour 11,000.

« En admettant le nombre de fileurs et de tisseurs dans les fabriques, ainsi qu'on vient de l'indiquer, à 237,000, il faut y ajouter celui des tisserands ordinaires en coton, et qui est de 250,000; celui des tulliers, dentelliers, de 159,000; des bonnetiers et fabricants de bas, de 33,000, et ceux des indiennes, de 45,000. Il en résulte un total de 724,000 *individus employés* à la seule *fabrique de coton;* chiffre énorme, et qu'il faudrait pourtant accroître encore, en y ajoutant celui des ouvriers d'un grand nombre d'états accessoires, tels que la blanchisserie, la teinture, la broderie des mousselines, la fabrique des métiers et des machines, les arts chimiques, la gravure, le dessin, l'impression; puis ensuite celui des négociants, marchands en détail et commis dont l'industrie s'exerce presque exclusivement dans la partie des cotons: enfin, mais d'une manière moins directe, celui des charpentiers, serruriers, mécaniciens, dont les bras élèvent et construisent les usines et les magasins, etc. »

On est effrayé à la seule idée du danger dont cette vaste population industrielle et mécontente menace la société en Angleterre, quand on pense que ces masses

sont travaillées, surtout à Manchester et à Birmingham, par les écrits incendiaires, les thèses, les nouveaux principes d'association, exposés par des utopistes tels que M. Owen, qui les excitent ouvertement à la révolte. On a traité cette question au chapitre IX, article V: Tendance de l'industrie et influence des machines. Il y a en ce moment à Manchester 4,000 ouvriers sans pain, et ce nombre s'accroît chaque jour. La ville, qui ne comptait en 1801 que 98,000 habitants, en a aujourd'hui 308,000. La population manufacturière de Birmingham et de Liverpool a augmenté d'après la même échelle.

« On a établi le principe, dans le système des fabriques d'Angleterre, que, plus la masse de la production des marchandises est grande, moins elles sont chères, tandis que dans la proportion inverse, elles reviennent plus chères à mesure qu'on en fabrique moins. Il en résulte que les riches fabricants ruinent l'homme à fortune médiocre. D'autres, qui conçoivent l'extravagance de ce système, ne mesurent la force productive de leurs machines que d'après la stricte nécessité des commandes. »

Aucune réduction des impôts sur les vivres ne pourra à la longue remédier à ce mal ; les crises commerciales augmenteront et mineront le bien-être des populations, jusqu'à ce que la production et la consommation auront trouvé un équilibre convenable. Tel est l'avis d'une commission nommée par le gouvernement pour rechercher les causes de la misère des ouvriers.

Le produit de toutes ces forces, ou en d'autres termes, la valeur annuelle des produits de l'*industrie cotonnière* dans les Iles-Britanniques, y compris le salaire des individus employés dans les grandes fabriques, l'achat de la matière première, le bénéfice du marchand, intérêt des capitaux, dépenses pour machines,

métiers, combustible, encollage et frais divers, peut être porté à un total de 31,388,693 livres sterling. C'est aussi à Liverpool que se font les principales importations de coton en laine, et qu'une grande partie de ce coton, filé et ouvré dans les fabriques, est exporté avec toutes les autres marchandises qui s'accumulent à Manchester.

Après cette échappée statistique sur la fabrication du coton dans la Grande-Bretagne, tirée de « Bain's history of the coton manufacture, » on observera finalement qu'en arrivant de Londres par Birmingham à Manchester, on se sent singulièrement désorienté dans ce monde industriel de machines, et désœuvré au milieu d'une population d'ouvriers si occupés, si assidus, qui n'ont le temps de s'occuper de qui que ce soit, dans ces ateliers d'innombrables rouages et de combinaisons les plus étendues. Tout paraît vous annoncer que vous êtes là sans asile, sans abri, sans occupation, et que vous ne sauriez mieux faire que de partir avec tous ces ballots et ces colis de marchandises que les locomotives transportent à Liverpool, pour vous y embarquer et quitter l'Angleterre; de même qu'à votre arrivée à Londres, vous avez voulu partir en arrivant, avec tout ce monde partant qui se hissait au sommet de l'impériale des diligences, et que personne n'arrivait sans être affairé. C'est surtout à Liverpool que vous éprouvez cette disposition, parce que vous sentez que vous vous trouvez sur une île et que vous voyez, immédiatement après leur arrivée, transporter à bord des vaisseaux les ballots de marchandises de Manchester, qui ont couru avec vous dans votre course rapide jusqu'au port de la ville. C'est qu'on ne va point dans le monde des fabriques et des machines, quelque désœuvré que l'on paraisse, sans avoir pour but de s'instruire, d'étudier l'esprit de l'industrie, celui des machines dans les combinaisons de leur action,

dans celles des calculs de la mécanique et du commerce, avant de se confier au vague infini de l'immensité des océans, que l'industrie seule apprend à franchir, sous la sauvegarde du négoce universel.

IX.

COUP D'ŒIL

SUR

L'IRLANDE ET L'ÉCOSSE.

COUP D'OEIL

SUR

L'IRLANDE ET L'ÉCOSSE.

CHAPITRE XII.

ARTICLE Ier.

IRLANDE.

IDÉE GÉNÉRALE DU PAYS ET DE SA POPULATION.

Historique du pays. — Aspect de l'île et de sa population, comparée à celle de la Sicile. — Causes de la misère du peuple. — Rapport avec celle de la Sicile. — Libéralité du gouvernement britannique. — Société pour l'abolition de la mendicité. — Son expédient. — Causes de la progression de la pauvreté dans les grandes villes. — Émigration annuelle des pauvres d'Irlande sur le sol anglais. — Proportion du nombre des ouvriers industriels à celui des ouvriers agricoles. — Position des ouvriers irlandais en Angleterre. — Augmentation de la population irlandaise. — Ressources du pays. — Causes de sa décadence. — Division de la population d'après les cultes. — Anciennes persécutions et position des catholiques. — Écoles, institut de Kildare. – Sa tendance et son livre d'enseignement.

L'histoire des premiers temps des anciens peuples se perd plus ou moins dans les ténèbres des traditions, où la fable se mêle à la vérité des faits, faute d'annales qui les aient consignés dans le cours des siècles. Ces causes et bien d'autres encore ont rendu l'histoire de l'Irlande beaucoup plus obscure que celle des autres nations.

« Cependant, il est établi par le témoignage d'historiens dignes de foi, que cette contrée formait déjà un

royaume puissant longtemps avant que la Grande-Bretagne fût connue des peuples du continent de l'Europe. Le premier qui ait parlé de l'Irlande, est Orphée, qui, en chantant l'expédition des Argonautes, dit : « qu'ils côtoyaient *l'île d'Iernis.* » Cette autorité est reconnue par Canden et le savant Stéphane, qui prouvent que le nom d'Iernis était, pour les Grecs, l'Irlande.

« Il est hors de doute que les Grecs n'avaient aucune communication avec l'Irlande. Le seul peuple assez instruit dans la navigation pour s'aventurer au delà du détroit de Gibraltar étaient les Phéniciens ; ils avaient navigué sur presque toutes les côtes de l'Europe, et en avaient rapporté d'immenses richesses, longtemps avant que ces pays fussent connus des Grecs. Ce fut donc aux Phéniciens que les Grecs durent la connaissance de l'Iernis. Sir Laurence Parsons, dans sa Défense de l'histoire ancienne de l'Irlande, prouve, d'une manière satisfaisante, que du temps de l'historien Hérodote, c'est-à-dire, cinq cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, des mines de plomb étaient exploitées en Irlande par une colonie des Phéniciens. Le colonel Valency a prouvé ce fait dans ses recherches, en comparant la langue carthaginoise avec la langue irlandaise. Les Carthaginois, originairement une colonie sortie de la Phénicie, parlaient la langue phénicienne. On trouve réunies, dans le tome II de *l'Histoire de l'Hybernie*, du colonel Valency, plusieurs citations d'une comédie de Plaute, où le Carthaginois Hannon parle la langue de sa patrie, et les mots qu'il emploie sont de l'irlandais pur, au point de n'avoir besoin d'y ajouter une seule lettre. Ceci paraît aussi concluant qu'on puisse le désirer sur l'identité primitive de ces deux idiomes, et on doit penser naturellement que ces pays ayant le même langage, devaient être en relation l'un avec l'autre.

« Du temps d'Auguste, Pomponius Mela décrivait

l'Irlande comme un pays fertile, où on ne laissait le bétail que quelques heures aux pâturages, à cause de leur abondance, mais dont le climat était malsain pour l'espèce humaine. Il l'appelle *Invernia;* mais il faut remarquer que les Romains ne connaissaient pas bien l'Irlande. Ainsi, on ne sait rien de ce royaume jusqu'à l'époque où il fut uni à la Bretagne ; ce fut alors que son histoire devint passablement positive. Logarius, fils de Veile, qui régnait dans le quatrième siècle, est le premier roi chrétien dont on ait parlé. Il y eut de plus en Irlande plusieurs rois, dont les petits États étaient sans cesse en guerre les uns contre les autres. »

En 815, l'Irlande fut entièrement conquise par les Normands, les Danois et autres peuples barbares du nord de l'Europe, sous la conduite de Teugesius. Après avoir subi leur joug pendant trente années, les habitants se soulevèrent et chassèrent les usurpateurs, dont ils firent un carnage horrible. L'île fut alors divisée en sept petits États, tous tributaires du roi Connought, et passa plus tard sous la domination de Henri II.

En 1072 et 1073, ce roi fit bâtir un palais temporaire à Dublin, près de l'église Saint-André, où il assembla les princes d'Irlande et reçut leur promesse de soumission aux lois de l'Angleterre. Il tint un parlement peu de temps après.

L'Irlande est un pays pittoresque, une île fertile et verdoyante, appelée avec raison l'*Ile verte*, *Green isle*, ou la verte *Erin.* Elle renferme une population de plus de huit millions d'habitants, dont on dirait : « La Providence leur a donné une heureuse patrie! » Mais l'aspect attachant de l'île verte est attristé par le voile lugubre de la misère extrême du peuple, dont la vue seule effraye et saisit le cœur, surtout en venant d'Angleterre, de ce pays de richesse et d'opulence, et en pensant que c'est une partie même de la Grande-Bretagne,

placée sous l'égide du titre de Royaume-Uni, que protége sa vaste puissance. Accoutumé aux antithèses les plus tranchantes qui se présentent en Angleterre, on dira que c'est ici un contraste trop pénible qui vous accable en mettant le pied sur le sol irlandais, au port de Kingston, pour se rendre à Dublin.

A voir cette population de mendiants déguenillés qui vous approche à votre arrivée, vous diriez que vous êtes débarqué sur les côtes de la Sicile, d'une Sicile du nord, sous le rapport du dénûment et de la saleté du peuple, dont la misère supasse même celle de la populace de la Sicile, et sans doute c'est beaucoup dire, sans en dire trop.

Cette population n'est ni criarde ni importune; elle n'est pas tout à fait aussi nue que celle de Palerme, à cause de la différence de climat, mais également malpropre ; elle est triste et taciturne ; elle porte tout le poids de son malheur, et paraît accablée de toutes ses conséquences, sans pour cela être moins indolente ; elle est sous l'influence d'une sorte de stupeur qui semble la caractériser. Là, c'est l'île fertile et brillante d'un climat méridional, où la terre, pour ainsi dire, produit tout elle-même; ici, c'est une île fertile des froides régions du Nord, dont le sol productif demande à être cultivé par des mains laborieuses. Mais au milieu de cette richesse qui ne demande que du travail, quelles sont donc les causes de cette misère et d'où vient cet aspect de dégradation dans le peuple ? Ce sont là de grandes questions pendantes depuis longtemps devant le tribunal de l'humanité. Avant d'en indiquer les raisons principales, on observera ici qu'il existe dans la misère irlandaise une cause qui paraît la motiver dans son origine, et qu'elle a de commun avec celle de la Sicile, c'est que, si dans le principe, le peuple était plus laborieux, plus industriel, il serait sans doute plus heureux et plus riche, in-

dépendamment de toutes les raisons qui le rendent pauvre. On ne saurait, au premier abord, concevoir qu'il puisse exister tant de misère et de calamité dans un pays qui non-seulement se trouve sous un gouvernement chrétien, mais qui depuis si longtemps fait partie de la Grande-Bretagne, pays dont les institutions ont répandu ailleurs la prospérité et les progrès de la civilisation à un si haut degré de développement et de culture. On dira que c'est la véhémence de l'esprit de parti qui, en déchirant l'antique patrie des Celtes, a rendu le problème si difficile à approfondir dans les causes primitives des souffrances qui motivent la position actuelle des habitants de l'*Ile verte*. On peut à peine les indiquer d'après les phénomènes et les faits qu'elles présentent. Malgré l'extrême libéralité du gouvernement britannique pour les pauvres de Dublin, et les sommes accordées par le trésor, sommes portées annuellement à 175,000 liv. sterl.; et malgré la bienfaisance particulière dans la grande et magnifique capitale de l'Irlande, le peuple se trouve encore réduit à la misère par l'absence d'une grande partie des propriétaires de biens-fonds, et par la surabondance d'une population de mendiants. La société fondée pour l'abolition de la mendicité, dit M. Alison, dans son ouvrage sur la progression de la population, avait imaginé un expédient extraordinaire et sans exemple peut-être, en faisant marcher par les rues de Dublin un cortége de 3 à 4,000 mendiants, pour exciter, par cet aperçu général de la misère, toute la compassion des personnes bienfaisantes. Dans les autres grandes villes du pays, comme Londondery, York, Limmerick, les pauvres ne sont pas moins nombreux. Les souffrances et les privations de ces classes malheureuses surpasseraient toute croyance, si elles n'étaient documentées par les actes du parlement.

La progression effrayante de la pauvreté dans les grandes villes est principalement la conséquence du

manque total des moyens de subsistance assurés et des lois sur les pauvres, dans l'organisation même des secours qu'on leur accorde et qui seraient à même de remédier à ses causes compliquées. Si l'industrie avait fait de plus grands progrès et que toutes les ressources du pays fussent exploitées, l'île pourrait nourrir une population triple de celle qui l'habite. Dans les circonstances actuelles, la population de huit millions dépasse de beaucoup la masse de ceux qui peuvent gagner leur vie. Le prix du travail est extrêmement bas et ne répond souvent qu'à la moitié de ce que l'on paye en Angleterre; pendant tout l'hiver les travaux manquent, faute d'industrie. Les paysans n'existent alors que du produit d'un petit champ de pommes de terre attenant à leur demeure. Dès le retour du printemps, ce champ est cultivé, la cabane fermée et le père de famille quitte sa patrie pour aller chercher en Angleterre le travail de l'industrie qui lui manque, tandis que sa femme, suivie d'une foule d'enfants déguenillés, se traîne sur les grandes routes et aux portes des maisons des fermiers, pour soutenir sa pauvre existence en mendiant, jusqu'à ce qu'arrive la récolte des pommes de terre. D'autres paysans, sans famille, quittent pour toujours leur foyer de misère afin de trouver une existence plus ou moins assurée dans les fabriques de l'Angleterre, où souvent ils sont admis de préférence, parce qu'ils s'engagent pour des salaires plus modiques que ceux que reçoivent les Anglais.

Dans ces époques d'émigration annuelle, chaque bateau à vapeur arrivé d'Irlande sur les côtes de l'Albion, amène plusieurs centaines de pauvres Irlandais, couverts de haillons et habitués à se nourrir de pommes de terre de mauvaise qualité, à coucher dans des huttes ou des réduits infects, à vivre enfin le plus mal et au plus vil prix possible. Débarqués à Liverpool, ces pauvres gens se rendent à Manchester, à Birmingham, à Londres

même, sur tous les marchés enfin, où leur main-d'œuvre peut se vendre. En suivant la proportion de ces émigrations on a obtenu des résultats d'après lesquels il est arrivé à *Liverpool*, en 1836, 74,240 Irlandais; en 1837, 45,590; en 1838, 45,470. Le nombre d'Irlandais qui demeurent à *Liverpool*, dépasse 40,000; à *Manchester*, 60,000; à *Glasgow*, 50,000; à *Birmingham*, 25,000; à *Leeds*, 12,000, sans compter ceux qui sont dispersés dans les campagnes environnantes. Cette émigration perpétuelle des Irlandais, sur le sol anglais, produit une grande influence sur la fixation des salaires. C'est une des causes qui ont fait diminuer depuis plusieurs années et d'une manière sensible, le bien-être des classes ouvrières, particulièrement dans les comtés manufacturiers de l'occident de l'Angleterre.

D'après un discours remarquable, prononcé au mois de février 1840, dans la chambre des communes, par M. Slaneg, le nombre des ouvriers industriels n'était, en 1790, par rapport à celui des ouvriers agricoles, que comme 1 est à 2. En 1840, c'était tout le contraire, c'es-à-dire comme 2 est à 1. Dans différents comtés d'Angleterre, la proportion était même beaucoup plus considérable. C'est ainsi que dans le Warwickshire, il y avait 4 ouvriers industriels contre 1 ouvrier agricole, et 6 contre 1 dans l'ouest du Yorkshire, 10 dans le Lankashire et 12 dans Middlessex, augmentation de population industrielle qui doit être attribuée à celle des ouvriers d'Irlande établis en Angleterre, en augmentant leur misère, malgré la diminution de l'émigration irlandaise sur le sol anglais. Cette circonstance a dû naturellement réagir sur toutes les classes ouvrières d'une manière d'autant plus sensible, que les progrès de l'industrie ont été aussi prodigieux que rapides, par le pouvoir des machines qui, en augmentant d'un côté la richesse nationale, a rendu, de l'autre, le contraste de la misère des ouvriers plus

triste et plus tranchant. Après le flux d'une population affamée, qui affluait avec la marée du printemps, c'était le reflux de cette population, livrée à la double misère de sa patrie et de son pays adoptif dans l'existence des fabriques. Il n'y avait que certaines conditions d'ouvriers dont la subsistance fût améliorée par l'accroissement des nouvelles richesses de l'industrie ; mais les fluctuations et les brusques déplacements d'autres branches de productions n'en ont pas moins privé de leur existence des populations entières. Toutes ces circonstances réunies, ainsi que tant d'autres qui se rapportent à diverses localités, n'ont pas laissé que de réagir sur la misère des ouvriers irlandais dans toutes les différentes faces.

Malgré la constante émigration des Irlandais, dans des proportions plus ou moins fortes, tant pour l'Angleterre que pour les contrées les plus lointaines des deux hémisphères, la population s'est accrue en Irlande d'une manière prodigieuse. Pour en revenir à l'autorité de M. Alison, on observera qu'en 1754, on comptait dans cette île 2,672,634 habitants ; en 1797, 4,206,612, et qu'en 1840, la population n'était pas au-dessous du chiffre de 8,500,000. « C'est ainsi que dans l'espace de quatre-vingt-dix ans, le nombre de ses habitants s'est quadruplé, accroissement qui n'a peut-être jamais eu d'exemple dans un ancien État. Sa population dans la campagne est plus compacte qu'en tout autre pays ; celle de ses grandes villes n'est pas considérable, et cependant elle possède, en proportion de l'étendue de l'île, plus d'habitants que l'Angleterre, pouvant nourrir, ainsi qu'on l'a déjà observé, le triple de ce nombre, si l'on exploitait toutes les ressources de ce pays fertile.

« L'Irlande, sous ce rapport, a une population plus grande que l'Italie, la France, la Flandre, la Hollande, quoique ces pays soient couverts des plus grandes et des plus riches villes et fabriques de la chrétienté. Ce résultat

et sa progression sont d'autant plus remarquables que l'Irlande, à l'exception de ses fabriques de toile dans le nord de l'île, ne possède point de grandes manufactures ; que son exportation, comparée à une partie quelconque du royaume britannique, n'est point considérable ; que *Dublin* et *Cork* sont ses seules grandes villes de commerce; que son agriculture est si arriérée que, suivant des données authentiques, elle exigerait une dépense de 120 millions de livres sterling, pour la porter au même degré de perfection que celle de l'Angleterre, et qu'enfin le revenu moyen du sol ne se monte qu'à 17 shellings par arpent anglais. »

M. Alison attribue ces circonstances principalement à la conquête même du pays, au caractère des Irlandais, à l'opposition des catholiques, au protestantisme, au système des fermes qui se pratique en Irlande, au manque de lois sur les pauvres, à l'absence des propriétaires qui ne vivent point dans le pays et confient l'administration de leurs possessions à des agents entrepreneurs qui les prennent en ferme pour des rentes très-élevées. Ceux-ci les transmettent à des sous-fermiers qui s'en chargent à de pareilles conditions, et ce système d'usure a reçu une telle extension, qu'il n'est pas rare de voir dix intermédiaires constitués entre le propriétaire du bien territorial et le véritable cultivateur. La neuf-dixième partie du sol appartenant aux *absenters* ou propriétaires absents, qui résident en Angleterre et dans les pays étrangers, l'Irlande leur paye annuellement un tribut très-considérable de livres sterling.

Les Irlandais s'étant trouvés pendant des siècles entiers, sous une domination qui les opprimait, il n'y a pas 140 ans qu'on fit passer un bill au parlement, en vertu duquel tout catholique qui cherchait de l'instruction et de l'enseignement ailleurs qu'auprès du clergé anglican, était sévèrement puni. On confisquait les biens et les châteaux

de ceux qui quittaient l'Irlande pour faire leurs études sur le continent, et on les remettait à l'administration d'un protestant. Ces persécutions se répétaient sous mille formes diverses. On sait que la population de l'Irlande est composée de trois parties : l'une appartient à *l'église anglicane*, l'autre au *culte catholique*, et la troisième aux *dissidents* : ces deux dernières forment les sept huitièmes de toute la population.

La longue oppression avait beaucoup arriéré la civilisation des catholiques. En 1769, toute l'Irlande n'avait que 52 écoles, fréquentées à peine par 2,000 écoliers. Ces établissements d'instruction ne prospéraient point : le pays tomba dans l'ignorance et semblait ne pas devoir se relever, lorsqu'en 1800, l'institut de *Kildare* fut fondé. On y professait le principe qu'on ne devait point, ainsi qu'on l'avait essayé jusque-là, s'efforcer de convertir les catholiques. Le mérite de cet institut fut particulièrement apprécié par tous les hommes sensés et impartiaux des trois royaumes. Ce fut en 1807 qu'il attira l'attention du gouvernement, et on commença à s'occuper de l'exécution d'un plan général pour l'extension des sages intentions des fondateurs de l'institut, en professant l'égalité des cultes. Les enfants protestants se trouvant confondus dans l'institut avec les enfants catholiques, on fit rédiger, pour l'usage commun des deux croyances, un livre d'enseignement où se trouve exposée une morale saine, adaptée à ces confessions et qui présente des extraits des quatre évangiles. Mais les facultés d'Oxford et de Cambridge, les lords spirituels, les prédicateurs et les vicaires des trois royaumes, se levèrent en masse pour protester contre la publication de ce livre, et le déclarant immoral et impie, ne demandèrent que la Bible, et rien que la Bible tout entière. Tel est en peu de mots l'historique d'un principe de tolérance générale qu'on n'a pu concilier avec les exigences et les convictions religieuses.

DUBLIN.

Aspect de la ville et ses contrastes. — Sackwill-street. — Colonne de Nelson. — Rotonde. — Caractère des édifices. — Ponts, quais, douane, port. — Hôtel de la poste. — Palais de la banque. — Trinity-college. — Fossil deer. — Jardin zoologique. — Éléphant et son cornac. — Gazelle, dromadaire. — Promenade des facultés de l'université. — Obélisque. — Jardin botanique. — Monuments antiques des Celtes, hors de la ville. — Monuments modernes dans la ville, établis sur les débris du moyen âge. — Chapelles-églises. — Rivière de la Liffey. — Canaux. — Baie de Dublin. — Position. — Fort. — Pigeonnier. — Château de résidence. — Misère de la population de Dublin, comparée à celle de Londres. — Tableau de jour et tableau de nuit. — Maison de refuge. — Impression de la capitale.

Le premier aspect de cette grande et belle ville fait une impression pareille à celle d'Oxford, qu'on appelle la ville aux palais, mais aux anciens et antiques palais. Ici vous diriez encore que c'est une ville de palais beaucoup plus grande, de palais modernes et élégants, qui, du haut de leur grandeur, de leur magnificence, plongent sur la pauvreté, sur la misère qui se traîne dans ses rues, à côté du luxe et de la richesse, en présence de l'orgueil et de l'ostentation. Les contrastes de ce tableau sont aussi grands, aussi variés que les contours sont grotesques et fantastiques, dans les quartiers éloignés de la ville, où les extrêmes se touchent et se croisent comme à Londres, surtout dans les quartiers et les carrefours les plus populeux.

Les rues principales de cette grande et riche capitale de l'Irlande sont larges, les trottoirs spacieux, bien soignés, et ne semblent être destinées qu'à être peuplées d'un monde élégant et riche. Telle est Sackwill-street, rue très-large, ornée d'une immense et belle colonne en granit, qui dépasse les édifices les plus élevés de la ville, et sur le sommet de laquelle la statue de Nelson semble proclamer à l'Irlande qu'elle fut la partie de ce grand héros maritime, l'honneur et la gloire de la Grande-

Bretagne. C'est le duc de Richmond, lord-lieutenant d'Irlande, qui fit ériger ce monument en 1828. La rue aboutit à une vaste rotonde décorée de colonnes et qui a l'air d'un Panthéon éclairé par la coupole, et où se tint l'assemblée générale de la société pour le progrès des sciences pratiques (British association), lors de sa première réunion à Dublin, en 1835. On est frappé du luxe et du goût d'architecture grecque dans les édifices publics et les temples, dont les colonnes élégantes, les frises et les chapiteaux sont exécutés avec un soin classique, comme s'ils avaient été faits sur des modèles d'Athènes. Vous y voyez, en passant le beau pont de pierre qui sert de débouché à l'autre extrémité de Sackwill-street, avec ses quais magnifiques et ses échappées de vue sur le port de Dublin, l'élégant et vaste édifice de la *douane*, bordé d'une forêt de mâts de vaisseaux, dont il est rempli. Au delà du pont, se dessine, dans cette échappée de vue, d'un côté le bel hôtel de la poste dans Sackwill-street, de l'autre celui de la douane qui forme le point saillant du tableau, en s'élevant au-dessus du port. Vous vous trouvez près du grand *hôtel de la banque*, et vous voyez se grouper tous ces édifices comme autant de monuments d'une architecture distinguée. C'est au palais de la banque que se tenait autrefois le parlement indépendant du royaume, que les Irlandais montrent encore avec un serrement de cœur, comme pour vous dire : « C'était là le palais de notre parlement que les Anglais nous ont enlevé. » Vis-à-vis se trouve le *Trinity-college*, le premier et le plus vaste de l'université, où se tenaient les assemblées de la société britannique, avec ses cours d'études et ses lectures, ses fêtes et ses dîners solennels, où le cabinet d'histoire naturelle offre des fossiles d'animaux inconnus aujourd'hui et qui ont été trouvés dans les environs de Dublin, tels que le squelette complet et colossal d'une espèce de cerf, appelé par les Irlandais « *fossil deer* », d'une gran-

deur si remarquable, qu'un homme de taille moyenne peut passer sous son ventre sans se courber, et dont le bois, ou cornes ramifiées, est d'une longueur et d'une grosseur prodigieuses. Le Trinity-college, à droite de l'hôtel de la Banque, se trouve en face d'une rue longue et alignée , ornée de beaux édifices. Elle aboutit à une des barrières de la ville , où, en passant la rivière, on prend la direction du jardin zoologique, situé à quelque distance hors de la ville. On y voit le règne des animaux vivant au milieu de la belle végétation d'une promenade remplie d'échappées de vue et de mouvement zoologique. C'est là que l'éléphant se promène sur le beau gazon qu'il foule à ses pieds du pas large et réfléchi de sa puissance, portant, assis sur son cou, le guide ou cornac auquel il remet au bout de sa trompe, toutes les pièces d'argent dont on le gratifie, se réservant pour sa part toutes les provisions de bouche qu'on lui présente et qu'il plonge majestueusement dans le gouffre de sa gueule colossale. C'est là que vous voyez la gazelle légère et intéressante paître sur la prairie, et le dromadaire créé pour les lourdes charges, promener librement sa bosse déchargée. C'est là enfin que les diverses facultés des colléges de l'université et la société savante du progrès des sciences pratiques se sont rendues plus d'une fois pour observer les mœurs, la physionomie et les habitudes des animaux, formées d'après les climats qui les ont vus naître, et jouir en pleine nature d'une promenade instructive, grotesque et variée. Une large route passant à côté de l'obélisque érigé sur un plateau élevé, en l'honneur du duc de Wellington, et faisant face à la ville et à la rivière, tourne autour du jardin pour conduire au parc et à la belle maison de campagne du lord-lieutenant, ou vice-roi d'Irlande. Ce monument, d'une construction lourde de maçonnerie qui repose sur une large base, au sommet d'un tertre, a dû être entouré d'un fossé profond,

et gardé jour et nuit par une sentinelle, pour le garantir contre les insultes du peuple.

A l'autre extrémité de la ville se trouve le vaste *jardin botanique*, avec ses serres chaudes, ses plantes exotiques, et le souvenir d'un déjeuner splendide et magnifique que l'université y donna, sous des tentes élégantes, à la société dite *British association*, lors de ses séances à Dublin; car la science pratique de la philosophie du matérialisme réclame partout ses droits au milieu des progrès du savoir. La richesse des plantes et des fleurs répondait à la richesse de la collation, et les promenades étendues du jardin présentaient aux savants professeurs des échappées de vue sur la fertile campagne qui l'entourait.

On trouve dans les proches environs de la capitale même, des monuments d'antique construction, d'une physionomie particulière et dont l'origine est attribuée aux Celtes, habitants primitifs du pays. Ce sont ordinairement des *tours rondes*, isolées, assez étroites et très-élevées, sans aucune ouverture, à l'exception d'une espèce de petite porte, pratiquée à une certaine élévation: on n'en connaît point le but ou la destination. Elles se trouvent à côté des grandes routes et au milieu des campagnes, sans aucune trace d'autres constructions, de murs, ou de défense, et semblent avoir été employées à correspondre entre elles, pour donner des signaux par des feux qu'on allumait probablement sur leur sommet. Elles n'en sont pas moins curieuses par leur construction sans art et sans apprêt, ce qui paraît attester une haute antiquité, ainsi que les fragments de murailles isolées et sans tour que l'on trouve dans d'autres parties de l'intérieur du pays.

Presque tous les monuments d'architecture de Dublin datent des temps plus ou moins modernes, car leur origine ne va pas au delà du règne d'Élisabeth, qui a fait élever le « Trinity-college » à la place du couvent de « All-

Hallows ». La plupart des édifices ont été construits, à l'exemple de ce collége, sur les débris des monuments publics et religieux du moyen âge, qui jadis appartenaient à la ville. Il y a dans cette capitale *trente chapelles catholiques*, *dix-neuf églises paroissiales* et deux cathédrales. Les sectes religieuses ont aussi leurs maisons particulières. Peu de villes contiennent, en proportion, plus d'édifices magnifiques et d'établissements de charité. La population est de deux cent mille âmes. La rivière de la Liffey, qui partage la ville en deux parties égales, est traversée par six beaux ponts de pierre et par un septième en fer, qui facilitent la communication entre les rives opposées. Deux canaux communiquent avec l'intérieur du royaume et avec la Liffey, qui se jette dans la baie de Dublin. Ces canaux sont navigables pour des embarcations de soixante tonneaux et contribuent beaucoup à diminuer le prix des denrées sur les marchés de la capitale, en fournissant les matières combustibles et des provisions de bouche amenées des parties les plus éloignées de l'Irlande.

L'ancienne ville fut entourée de murs par les Danois, au neuvième siècle ; aujourd'hui, elle présente à peu près la forme d'un parallélogramme à angles droits, dont le côté le plus long est d'environ trois milles anglais, et le plus court des deux. On peut encore indiquer la trace des murs qui l'entouraient et qui n'est pas de plus d'un mille de long. Une route de dix milles d'étendue, appelée *la route circulaire*, règne autour de la ville. On distingue la baie de Dublin par sa beauté et par sa position pittoresque. La situation de la montagne de Howth ressemble au Vésuve dans la baie de Naples, et une chaîne de montagnes formant un rideau autour de Dublin, terminent à l'horizon ce beau tableau. Un fort, appelé *le Pigeonnier*, et occupé par un corps d'artillerie, défend l'embouchure de la rivière, bordée des deux

côtés de quais de granit qui s'étendent sur une longueur de trois milles.

Le château de la capitale, bâti par l'archevêque de Dublin, en 1220, n'est devenu la résidence du vice-roi qu'en 1560, par ordre de la reine Élisabeth.

Si les temps ont fait disparaître dans la capitale de l'Irlande les vestiges de son antiquité, ils ont transmis jusqu'à nos jours l'aspect affligeant de la pauvreté et de l'extrême misère de générations entières qui les ont reçues en héritage de siècle en siècle, pour les présenter aujourd'hui dans toute l'étendue d'un malheur d'ancienne origine, au milieu d'une capitale moderne, dont les palais, les colonnes et les quais semblent annoncer la prospérité et l'opulence, le luxe et la richesse de ses habitants. Cet aspect s'y présente au grand jour dans toute sa nudité et sa désolante détresse, sans faire grâce d'aucun détail, comme pour laisser l'impression la plus douloureuse de la dégradation humaine, dont il offre une effrayante image. On n'essayera point de la peindre ici; les péripatéticiens nocturnes de Londres en ont donné une idée assez étendue pour ne point y revenir. Là, c'est le tableau de nuit, ici, c'est celui de jour : ce sont deux pendants d'un aspect aussi affligeant que dégoûtant et fantastique, dont l'un est éclairé par le soleil, et l'autre tracé aux ombres de la nuit tranchées par les réverbères dont l'éclat du gaz trace les hideux contours. Là, c'est la misère de la dernière couche d'une population de près de deux millions d'habitants que renferme une seule ville; ici, c'est la misère profonde qui embrasse toute la population du pays. S'il vous arrive de voir quelquefois à Londres, sous le voile discret des ténèbres de la nuit, les pérégrinations de la misère, qui se transporte d'un quartier éloigné de l'immense capitale vers un autre, pour être soulagée momentanément dans les maisons de refuge destinées à cet effet, ces émigrations n'ont lieu à Dublin

que pendant le jour. Ce sont, pour la plupart, des pauvres de la banlieue qui, dans leur horrible déguenillement, traversent par centaines les plus beaux quartiers de la ville, pour recevoir dans une des principales maisons de refuge, située sur le quai, au centre de la ville, leur alimentation quotidienne, distribuée en trois repas, déjeuner, dîner et souper. Pendant le jour, on y soigne les plus infirmes, et on leur permet d'y rester jusqu'au soir; mais il ne leur est point accordé d'y passer la nuit, ce qui fait qu'on voit, toute la journée, la misère irlandaise en ambulance, se traîner pitoyablement dans les rues qu'elle infecte de son extrême saleté, en inspirant le double sentiment de compassion et de dégoût. Toutes les institutions de bienfaisance de Dublin, qui, ainsi qu'on vient de l'observer, ont soin non-seulement des pauvres de la ville, mais aussi de ceux de la banlieue, sont loin de suffire pour remédier à tant de misère : les causes de ce malheur ont des racines trop profondes, et le spécifique des remèdes est trop difficile à trouver pour guérir le mal dans sa source. L'aspect continuel de l'extrême misère qu'on a sous les yeux du matin au soir, aurait peut-être pu dispenser la société pour l'abolition de la mendicité, de faire processionner à la fois trois à quatre mille mendiants par les rues de Dublin, afin d'exciter la compassion; car on les voit par cohues aller et venir dans les rues qui conduisent aux maisons de refuge, et causer ainsi l'impression la plus forte et la plus pénible qui puisse accompagner le voyageur dans ses courses, et qui ne l'abandonne point en quittant la capitale de l'Irlande, malgré la beauté de la ville et l'accueil plein d'hospitalité qu'il y a reçu de ses habitants.

PHYSIONOMIE DE L'INTÉRIEUR DE L'IRLANDE, DU CARACTÈRE DE LA NATION ET DE LA MISÈRE DU PAYS.

Monuments anciens du pays. — Leur aspect et leurs souvenirs historiques.

— Détails pittoresques de l'île. — Mélange des anciens Hibernois, ou des Celtes et des Saxons-Normands. — Antique gloire de l'Irlande. — O'Brian et ses bardes. — Chapelles de bois et populations catholiques. — Irlande littéraire d'aujourd'hui. — Noms célèbres d'orateurs, d'hommes d'État, de science et d'art militaire, appartenant à l'illustration de la Grande-Bretagne. — Physionomie des habitants, dans l'intérieur de l'île. — Détresse du peuple irlandais. — Ses qualités. — Avis de l'Anglais sur la misère de l'Irlandais. — Contrastes du caractère des deux nations. — Vices de l'Irlandais, suites de sa position. — White-Boy's. — Ribbon men. — Causes et résultats de ces vices. — Ceux de la répugnance de l'Irlandais pour le travail, de son intempérance et de sa disposition à l'ivrognerie. — Écrits, placards, satires sur le vice de l'ivrognerie. — Cheap whiskey. — Death et compagnie. — Consommation de whiskey. — Dépense de toute l'Irlande pour l'eau-de-vie. — Phénomène étonnant d'amélioration et de sobriété opéré dans les mœurs. — Historique de ce changement subit. — Promesse de tempérance faite devant le père Matthew et sa bénédiction. — Ses miracles et sa modestie, sa réputation de sainteté, ses efforts et ses succès. — Nombre des membres des différentes sociétés de tempérance fondées par le révérend père. — Influence de leur extension. — Vœu de toute âme chrétienne.

Si les monuments des siècles ont disparu dans la capitale qui présente aujourd'hui à l'œil une ville moderne et élégante, l'intérieur de l'île est riche en ruines et en monuments des temps les plus reculés. On y trouve, à côté des chapelles et des abbayes des treizième et quatorsième siècles, des amas confus de masures, de constructions, que l'on attribue aux druides et aux Celtes, et qui portent les traces d'une grande destruction. Le sol irlandais est encore couvert d'autres ruines d'un intérêt historique plus rapproché ; ce sont celles qui datent des époques des conquêtes des Danois, des Saxons, des Anglo-Normands, des guerres de religion qu'ont signalées les cruautés de Henri VI et de sa fille Marie, le fanatisme des soldats de Cromwell, destructeurs des images, et celui de toutes les persécutions religieuses et politiques qu'atteste encore le siècle passé. Tous ces monuments et ces souvenirs sont autant de sources d'étude et d'observation pour l'historien comme pour l'archéologue. Le

pays, fertile et riche en vues pittoresques, est renommé pour ses beaux lacs, les petites îles vertes et fraîches qui en sont l'ornement, les belles chutes d'eau qui tombent souvent d'une hauteur de plus de 200 pieds, du sommet des rochers, dont les murs sont tapissés de lierre et d'autres plantes grimpantes, qui se présentent dans toutes les nuances des couleurs les plus variées, tandis que les brouillards grimpent à leur tour aux cimes des montagnes, comme pour vous faire entrevoir d'autres groupes de rochers suspendus sur les précipices qui s'ouvrent à vos regards. Ici, vous voyez des arbres isolés et gigantesques qui ne comptent que par siècles, et dont l'origine remonte quelquefois au delà de six à sept cents ans, placés au milieu de débris et de ruines confuses, comme des sentinelles avancées des temps écoulés, dont ils représentent un souvenir grave et signifiant; plus loin, le feuillage touffu et frais des forêts, la richesse des prairies, parsemées de trèfles et de fleurs champêtres, qui tracent les plus beaux dessins sur des tapis moelleux et verdoyants qu'étale la nature sous les pas du voyageur. Enfin, dans les vallées, au pied même des cataractes écumantes et bruyantes, vous trouvez de ces humbles cabanes, peuplées d'une race d'habitants dont les formes se distinguent par le type d'un genre de beauté qui semble rappeler leur origine.

L'histoire des peuples, les vicissitudes de leur sort, dans les développements de leur première civilisation, ont de tout temps exercé une puissante influence sur les dispositions de leur caractère, et la manière dont il s'est formé dans le cours des siècles. Celle des anciens Hibernois ou des Celtes, leur mélange avec les Saxo-Normands, a imprimé à la population un type dont on ne saurait méconnaître l'origine et le mélange. L'antique gloire de l'Irlande n'est point consacrée par des monuments historiques, dont les ruines donnent à peine quelque indica-

tion ; mais elle existe, elle vit encore dans les anciennes chansons des *bardes*, qu'a conservées une classe distincte de la population de l'île. Ce sont les pêcheurs de la côte occidentale de l'Irlande, qui semblent indiquer leur origine celtique dans toute sa pureté. La langue anglaise n'a point pénétré jusqu'à eux ; ils chantent encore, dans leur antique idiome, les *ballades* et les *chansons des bardes*, et offrent ainsi, dans leur langage primitif, le souvenir de leur origine. Quelle ressource d'étude et de recherches pour la langue et l'histoire de ce peuple ! Quelle riche mine d'exploitation pour le philosophe et le poëte, au foyer même de ces cabanes construites dans la terre, et qu'habitent la pauvreté, la résignation et la simplicité des mœurs ! Quelle mine féconde, que les accents harmonieux et naïfs de leurs chansons, accents pleins de fraîcheur, et tout empreints encore de la vigueur des temps primitifs qui les ont vus naître ! La pensée musicale y est historique ; elle est tantôt simple et plaintive, tantôt animée par des accords qui vont droit au cœur, parce que c'est du cœur qu'ils émanent. Tout y est dit, tout y est peint dans le langage de l'enfance des peuples, et le murmure des eaux d'un ruisseau, et le fracas des cataractes, les échos des rochers, le souvenir des vicissitudes, des hommes et de leurs souffrances, répétées à travers tant de conquêtes. Ce sont ces accords qui vous frappent, qui arrivent vers vous du haut des rochers ou du fond d'une cabane isolée et lointaine, qu'ils animent comme autant d'échos dont le langage retrace le souvenir des temps d'O'Brian, où les bardes chantaient la piété et la sainteté des mœurs du peuple irlandais. Les chapelles de bois, simples et édifiantes, des paysans catholiques, semblent ajouter une image touchante à ces souvenirs, que relèvent aujourd'hui les consolations du christianisme, surtout lorsqu'on voit ces populations prosternées devant une antique croix de bois, rongée de vétusté et délabrée par

les injures du temps, pour adresser leurs ferventes prières au Sauveur, en levant les yeux vers la voûte céleste qui les couvre.

L'Irlande d'aujourd'hui, sans avoir de littérature qui lui soit propre, a contribué pour une forte part à ce genre d'illustration de la Grande-Bretagne, par le nombre et le talent des hommes de génie qu'elle a vus naître sur son sol insulaire. Les Goldsmith, les Ushart, les Swift, les Shéridan, les Moore et les Sterne, ont enrichi de leurs belles productions la littérature anglaise. Les Burke, les Plumkett, les Grattan, les Carran, les Castlereagh, les Ponsomby, les Canning, se sont distingués comme hommes d'État et comme orateurs. Les sciences se glorifient des noms de Young, de Stock, de Donovan, de Whisley. La chaire évangélique a été illustrée par les évêques Jebb et Mayer, sans parler du grand agitateur de l'Irlande, O'Connel, le fervent orateur catholique. L'Angleterre doit à l'Irlande des officiers très-distingués dans tous les grades et toutes les armes. La carrière militaire semble être un des points les plus avantageux sous lesquels on puisse considérer les Irlandais. Enfin, la gloire militaire de la Grande-Bretagne a été illustrée par le duc de Wellington, après l'avoir été dans la marine par l'illustre Nelson. Les monuments chargés d'en transmettre le souvenir à la postérité, sont placés, celui de Nelson au centre de Dublin, l'autre, dans les environs de cette capitale de l'Irlande.

Les habitants de l'intérieur de l'île portent l'empreinte d'un type qui les distingue du peuple anglais, et qui paraît s'être conservé, malgré les conquêtes de tant de peuples divers qui ont envahi successivement, dans le cours des siècles, les îles celtiques jusqu'au fond de l'Irlande. Les hommes sont généralement vigoureux, les femmes fraîches : à voir ces dernières, sveltes et élancées, aux grands yeux bleus, ombragés de longs cils, avec des

sourcils noirs finement dessinés, et à la peau blanche, elles semblent présenter le résultat d'un mélange de Celtes et de Saxo-Normands, qui forment l'ensemble de leur expression. Les têtes blondes et bouclées des enfants, à côté de celles aux cheveux noirs, également bouclés, d'enfants de même âge, qu'on dirait appartenir à un autre peuple, contrastent singulièrement dans leur physionomie, dont l'expression, chez les hommes, est mâle et spirituelle, et dans les classes supérieures de la société, aussi belle que distinguée. C'est dans la cabane du pêcheur qu'on voit la famille réunie dans son cadre primitif, qu'on entend les chansons, les traditions et les récits des grands-pères et des aïeux; là que l'on voit les petits enfants blonds, à demi nus, au fond de ces trous creusés dans la terre, couverts de tourbe et de terre glaise, qu'on appelle leurs cabanes, croupissant dans la misère et la saleté, jouant et vivant au milieu de petits pourceaux qui habitent avec eux. Cet intérieur des habitations offre partout l'aspect de l'extrême pauvreté qui, à chaque pas, oppresse le cœur, et rend indiciblement pénible un voyage dans l'intérieur du pays. Partout le malheur provoque la compassion, partout il semble réclamer l'aumône que votre cœur ne saurait se dispenser de distribuer à la seule vue de populations entières plongées dans la détresse, qu'à chaque pas vous rencontrez sur ce sol fertile, plein de terrains incultes.

Cette *détresse du peuple irlandais*, on l'a beaucoup moins exagérée qu'on ne serait tenté de le croire, car elle atteint l'extrême limite de la pauvreté. Le costume du peuple n'offre aux regards que des haillons semblables au rebut d'une boutique de chiffonnier, aussi antique que l'origine de la misère du pays, et ausssi compliqué que les recherches à faire pour la trouver. Ces lambeaux, disposés et drapés sur le corps avec autant d'art que chez les mendiants romains, on craint à chaque instant qu'un

nœud ne vienne à céder, ou qu'une couture mal jointe ne se défasse, et ne laisse à découvert toute la nudité de la détresse humaine la plus profonde. Les cottages des paysans, sans les comparer aux huttes souterraines dont il vient d'être parlé, seraient, en Angleterre et en Écosse, à peine des étables pour le bétail.

Parmi les bonnes qualités des Irlandais, on remarque l'humeur réjouie, qualité naturelle qui se prononce déjà dans la gaieté des enfants, leur esprit et leur courage. Ils sont hospitaliers, prévenants et ouverts envers les étrangers, sans l'être toujours pour les Anglais, qu'ils ne considèrent pas encore comme des compatriotes. A leur prévenance se joint un genre de politesse qui leur est propre. On dirait que c'est la nation la plus *honorable* qui a besoin de l'être pour se distinguer du peuple *respectable;* car elle s'honore par l'honneur avec lequel elle traite ceux auxquels elle s'adresse, surtout dans l'accueil qu'elle fait aux étrangers, dont les apparitions sont rares en Irlande. C'est que, dans aucun autre pays, on n'entend prononcer aussi souvent le mot *honneur*. En votre qualité d'étranger, vous pouvez compter sur une bonne réception, même jusque dans les simples et chétives cabanes irlandaises. On vous y offre des pommes de terre, du lait battu, des œufs, un escabeau, ou bien on roule une pierre pour *Votre Honneur*, afin de vous placer près du foyer. Toutes les fois que le peuple anglais vous qualifie de *Sir*, l'Irlandais vous dit *Honneur*, tandis que les lazzaroni de Naples, pauvres par excellence et par goût, disent à tout le monde *Eccellenza*. Les plus pauvres même, ceux qui mendient partout ailleurs, se montrent empressés d'exercer l'hospitalité sous leur humble toit de chaume ou de tourbe. Le peuple, dans son intérieur, toujours disposé à la gaieté, aime par conséquent la plaisanterie. Si l'Anglais s'appelle *John Bull*, l'Irlandais se nomme *Paddy;* sans connaître l'étymologie de ce mot, on pourrait peut-

être le dériver du verbe *to paddle*, *patrouiller* ou *ramer;* mais ce sobriquet, qu'il se donne lui-même, ne l'empêche pas d'être très-irritable. Il est capable de vous assommer sur un soupçon, sauf à déclarer ensuite qu'il s'est trompé, et qu'il n'avait pas l'intention de vous tuer. On pourrait dire que l'Irlandais est, parmi les peuples celtiques d'origine qui ont habité les îles britanniques, ce que le Romain est parmi les Italiens. Irritable et soupçonneux, il est bouillant et terrible, sans être caché, vindicatif ou haineux comme le Romain, excepté dans certains cas. Il est, d'ailleurs, *plein de finesse et d'esprit*, et souvent d'une absurdité fantasque sans être vif ni frivole; il est indolent comme l'Italien, et hospitalier comme l'Écossais. On a souvent cité des traits de son esprit, traits que les touristes qui visitent l'Irlande ne manquent point de recueillir. Il arriva un jour qu'un voyageur donna à un pauvre garçon un shelling au lieu de six pence, c'est-à-dire le double de ce qui lui revenait. « Paddy, lui dit le garçon, rappelez-vous que je vous dois six pence; puisse Votre Honneur vivre jusqu'à ce que je les lui paye. » Cette réplique était d'autant plus spirituelle et courtoise, que tout l'accoutrement du jeune Irlandais valait à peine la somme dont il était question.

Si vous interrogez l'Anglais sur la pauvreté de l'Irlande, il vous dira, « qu'on n'acquiert le bien-être que par le travail et l'activité, et que l'indolence et la paresse naturelle de l'Irlandais ne lui permettant point d'être laborieux, la source de sa misère ne tarira par conséquent jamais, et qu'il ne pourra point faire prospérer l'industrie dans son île. On accuse l'Angleterre, dira-t-il, de la manière la plus injuste, de tenir les Irlandais sous le joug: leur caractère mobile et indolent s'oppose au succès de toute institution libérale. — Comme ils ne sont point faits pour la liberté, disent encore les Anglais, ils ne pouvaient aspirer à un sort plus heureux que de se trouver sous la

suprématie d'une nation civilisée qui lui fait prendre part à sa grandeur, à sa gloire, etc.»

Il existe un *contraste tranchant* entre le caractère national des *Anglais* et celui des *Irlandais*, ce qui paraît surtout être fondé sur une influence d'opinions et d'actions étrangère aux derniers. L'Anglais est inébranlable dans sa persévérance à vaincre les difficultés, jusqu'à ce qu'il parvienne à atteindre son but. C'est la force de volonté qui le caractérise dans toutes ses entreprises. L'Irlandais, sans être aussi inébranlable dans sa volonté, ne semble inconstant et léger que parce qu'il est plus mobile, et que l'espoir et la tristesse, le courage et le découragement, remplissent alternativement son âme par suite de l'état précaire où il se trouve. Rempli d'esprit, d'ardeur et d'imagination, il n'a point cette conséquence à toute épreuve qui domine chez les Anglais, et qui paraît les dédommager de bien des qualités qu'ils ne possèdent pas. Mais tout cela, pour ainsi dire, peut être exécuté d'un seul coup ; tout ce qui ne demande que de la spontanéité réussit mieux à l'Irlandais qu'à l'Anglais, parce qu'il est enthousiaste, qu'il se jette aveuglément dans le danger pour vaincre les obstacles. S'il ne réussit pas à la première attaque, il y revient, mais, obligé de plier, il renonce à son entreprise. Ces caractères étant ainsi diamétralement opposés l'un à l'autre, leur différence paraît fondée sur celle de leur origine et de leur histoire.

Comme, en général, le peuple irlandais n'aime pas le travail, il n'a pas, par conséquent, le zèle et le soin des détails de l'homme laborieux et persévérant ; il est paresseux, dissimulé, intempérant et enclin à la violence; il se plaît particulièrement dans le désœuvrement. Son indolence augmente sa misère, et l'empêche d'être industrieux par lui-même ; avec un peu plus d'application au travail, il pourrait essentiellement améliorer son état, tandis que, abandonné à son sort, il se laisse aller à son

apathie, malgré les privations que sa négligence lui impose. Les idées les plus simples du bien et du mal, du juste et de l'injuste, sont confuses et souvent entièrement erronées dans le bas peuple. L'Irlandais n'aime pas toujours la vérité ; il flatte ses supérieurs et traite ses inférieurs sans ménagement ; aussi accompagne-t-il toutes ses déclarations de l'assurance si habituelle à l'homme qui a la conscience de ne pas rester fidèle à la vérité : « Sur mon honneur ! sur ma parole ! » Dans ses emportements, il est souvent aussi injuste que cruel, et se livre facilement à l'impulsion d'un ressentiment brutal. Mais toutes ces qualités, ces défauts et ces vices, demandent à être examinés dans leurs causes et dans leurs véhicules, qui semblent avoir trouvé leur développement dans les conséquences de la conquête, pour expliquer jusqu'à un certain point la grande différence du caractère national d'un peuple conquis d'avec celui d'un peuple conquérant. Les révolutions les plus cruelles, les catastrophes les plus terribles qui ont eu lieu dans le pays depuis le douzième siècle, ont naturellement fait naître dans le peuple une confusion d'idées sur les principes de morale, de religion et de politique, qui n'ont pu lui inspirer, à la suite des violences auxquelles il était en butte, le sentiment d'un état réglé d'ordre et de tranquillité. Cette confusion d'idées, produite par des contradictions continuelles et des violations de la justice que le droit du plus fort faisait succomber sous le pouvoir matériel, ont dû fausser le caractère national des Irlandais, et le rendre dissimulé, menteur, et violent, comme cela arrive partout où l'homme sans culture trouve l'occasion de l'être. Tel semble être le principe des *White-Boy's*, qui s'efforcent de conquérir les droits du pouvoir, et de s'aider entre eux pour y parvenir. Tel est aussi le mobile des attentats commis encore récemment par les ouvriers des fabriques en Irlande. Bien d'autres affiliations incen-

diaires, telles que les *Ribbon men*, exercent le pillage, l'incendie et le meurtre, sur différents points du pays. Liées par des serments dont la violation est punie de mort, ces affiliations secrètes se livrent aux excès les plus cruels, et échappent à la punition par les vengeances dont ils menacent les témoins, en cas de dénonciation. Leurs bandes sont répandues dans l'île, et forment le noyau de toutes les commotions qui déchirent l'intérieur des provinces. En 1837, Dublin même fut le théâtre d'une foule de cruautés commises par les ouvriers qui détruisirent les fabriques, seules ressources de la faible industrie de leur patrie, et qui leur avaient assuré jusque-là les premiers besoins de leur existence.

L'Irlandais, implacable et cruel contre les ennemis de sa religion, est humain et compatissant, doux et bienfaisant pour ses confrères, humiliés et opprimés comme lui. S'il est vindicatif, même contre ses ennemis quand ils le poursuivent dans le malheur, et qu'alors il étend sa vengeance sur tout ce qui leur appartient, il est dévot et réglé, sobre et chaste dans son intérieur, dès qu'il jouit de la possession tranquille de quelque propriété. Presque tous ses défauts, ses vices et ses vertus, ont plus ou moins le caractère de la passion et de l'esprit de parti qui les signale. Nulle part l'étranger inoffensif ne voyagera avec plus de sécurité qu'en Irlande; le brigand même n'attaquera que les personnes connues du pays, sans toucher à l'étranger.

C'est la misère, prolongée durant tant de siècles, qui dénature le véritable caractère d'un peuple, et finit par le démoraliser. Il serait impossible de ne point trouver des vices dans une nation, lorsqu'on voit des populations entières livrées aux conséquences d'une misère morale et physique qui l'accable. Il s'ensuit aussi que l'homme qui travaille le moins à cause d'indolence ou de manque d'industrie, aimera les jouissances matérielles beaucoup

plus que celui qui s'applique au travail. L'Anglais, assidu et laborieux, changerait certainement de caractère et de mœurs du moment où le gouvernement cesserait de protéger son industrie et son commerce ; sa puissance s'évanouirait, et sa domination des mers n'existerait plus. Partout où les fruits du travail sont protégés par les lois, ils offrent une source abondante de bien-être, de prospérité et de puissance; mais lorsque l'industrie ne rapporte ni bénéfice, ni honneur, ni protection , on ne doit plus s'étonner que l'Irlandais soit indolent et pauvre, et l'Anglais laborieux et riche. Les anciennes chroniques irlandaises attestent même que la persévérance dans le travail était jadis un des traits distinctifs du peuple irlandais.

Partout le travail demande à être récompensé par des avantages, des priviléges, des prérogatives : c'est ce qui a donné naissance aux patentes royales qui protégent l'industrie en Angleterre. L'Irlandais a perdu, depuis des siècles, les facultés et les moyens de s'enrichir; des lois positives et exclusives l'en ont privé. Quel mobile pourrait-il trouver pour se livrer au travail, quand il ne lui procure aucun avantage? Car, n'ayant point de propriété, il ne laboure la terre qu'au profit de son maître ; c'est ce qui lui rend le travail à charge, et lui en inspire la répugnance. Les amendements apportés aux lois ne sauraient d'abord produire l'amélioration des mœurs, et faire naître l'amour du travail et le besoin de la propriété dans ceux qui, il y a cinquante ans, n'osaient point acheter un champ ou posséder un cheval qui valût plus de cinq livres sterling. L'existence de l'Irlandais n'est point assurée parce que ses moyens d'acquérir sont incertains. Lorsqu'on lui fait observer qu'il augmente sa misère par son indolence, sa constante réponse est : « Nous sommes si pauvres (we are so poor)! » et c'est tout dire, car l'avantage momentané qu'il pourrait obtenir en soulageant sa

misère, lui paraît si insignifiant, qu'il est persuadé que cela ne vaut pas la peine de faire des efforts pour l'acquérir.

Ce découragement moral du peuple irlandais paraît être la source de son intempérance et de sa disposition dominante à l'ivrognerie. Le peu de salaire que gagne l'ouvrier, il le porte au cabaret et le dépense en s'enivrant. On dirait que cette disposition pour l'usage des boissons spiritueuses, et le vice d'habitude qui en résulte, est la compagne de l'extrême misère, car, partout où elle existe dans une grande extension, les boissons enivrantes jouent un rôle dominant dans la démoralisation des masses. Les pamphlets, les écrits et les placards qui paraissent à Dublin sur l'usage démesuré du *whiskey*, eau-de-vie très-forte, donnent une idée de la consommation extraordinaire qui s'en fait, et des mœurs des classes inférieures, en attaquant le vice avec les armes de la satire. Pendant les séances de la société pour le progrès des sciences pratiques, on a vu les carrefours et les édifices publics couverts de placards d'une taille immense, portant l'inscription : « Eau-de-vie à bon marché, Mort et Cie (*cheap whiskey, Death et Cie*).» On recommandait au public connaisseur la raison de cette nouvelle maison de commerce, avec d'autant plus de sarcasme, que l'esprit qu'on y mettait était fondé sur des faits statistiques. On annonçait que cette maison se chargeait de former des ivrognes, des mendiants et des vagabonds, aux conditions les plus raisonnables, et dans le plus court espace de temps..... Death et Cie, après s'être adressés aux jeunes boutiquières pour les prévenir de ce qui se passerait dans leurs boutiques, invitent les servantes à prendre connaissance d'une nouvelle manière de boire avec confort du whiskey à bon marché, derrière des paravents, dans les boutiques de Grocer (*in Grocer's shops*), et d'apprendre, dans les cabarets, la méthode la plus facile de

devenir menteuses et voleuses. Toutes les dames (*mistresses*) de famille sont sollicitées d'encourager cette utile habitude, et de distribuer à leurs servantes du whiskey les jours de lessive et d'autres occupations extraordinaires. Le public est assuré que personne ne vend de meilleur poison, ne brise mieux les cœurs, et ne rend plus misérables les familles, que la maison Mort et Cie, laquelle est privilégiée par le gouvernement, à la suite de la réduction du prix du whiskey, etc. Le public est invité en même temps à prendre note qu'il existe dans l'arrondissement des excises de Dublin, *seize cents maisons privilégiées* pour la vente du whiskey, en vertu de quoi cette dépense des amateurs est portée à une somme énorme dans ce seul district (somme que l'on ne nommera point ici, parce que le pamphlet paraît l'avoir exagérée). En 1833, sept millions de livres sterling ont été dépensés pour le whiskey *dans toute l'Irlande,* somme qui excède le montant des taxes des pauvres, dans cette même année, pour toute l'Angleterre, tandis que des centaines de nos compatriotes, dit l'auteur de l'écrit, sont réduits à souffrir de la faim. Sept millions sterling (175 millions de francs), dépensés en whiskey, et notre peuple mourant de faim! Telle était la teneur de ce seul placard, qui peignait à la fois le vice de l'ivrognerie dans les classes inférieures du peuple de Dublin, et l'esprit sarcastique dont il donne une idée, et qui est dans la nation, tout en exposant des faits statistiques.

Dans l'état d'appauvrissement et de misère extrême où se trouve la grande masse du peuple irlandais, il n'y a peut-être pas de nation en Europe qui ait été plus adonnée à l'excès de l'ivrognerie que les Irlandais; habitude malheureuse qui a augmenté à un haut degré la détresse générale du pays. C'est pourquoi il est d'autant plus curieux et instructif d'observer le changement étonnant qui s'est opéré dans la nation par la seule *force de la foi*,

par le pouvoir d'un sentiment religieux qui se présente comme une source féconde du salut moral de son existence, et le résultat d'une puissance de volonté qui se manifeste par les miracles qu'elle produit. C'est un phénomène psychologique trop important pour ne pas exposer ici quelques détails à ce sujet, en présentant le résumé des faits qui le constatent, et que les journaux ont publiés successivement.

Il y a quatre à cinq ans que quelques hommes bienveillants de la *Société des Amis*, qui s'appelle ainsi elle-même, mais que l'on nomme généralement des *Quakers*, saisis de l'aspect de détresse croissante des classes inférieures du peuple, conçurent l'idée de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour arrêter les progrès de l'ivrognerie, qu'ils regardaient comme la source de leur misère. Ce fut à Cork, ville de l'Irlande méridionale, qu'ils fondèrent une *Société de tempérance*, et se donnèrent beaucoup de peine pour décider les classes ouvrières à en faire partie; mais tous leurs efforts échouaient contre l'habitude enracinée chez les hommes auxquels ils s'adressaient, et ils auraient entièrement abandonné leur plan, s'ils n'avaient été témoins de l'influence extraordinaire qu'exerçait sur le peuple un digne ecclésiastique nommé *le père Matthew*. Ils l'engagèrent à se charger de l'exécution de l'œuvre charitable que leurs efforts n'avaient pu réussir à mener à bien. Quoique le révérend père eût peu de confiance dans le succès d'une pareille entreprise, il consentit à l'essayer. Il convoqua une assemblée publique dans le but de préparer les voies à l'établissement d'une société de tempérance, et la manière dont il procéda prouve qu'il connaissait le caractère de ses compatriotes, qui n'aiment point les longueurs et les difficultés, mais qui sont *pleins de vénération* pour tout ce qu'accompagne une *onction religieuse*.

Ceux qui désiraient être reçus dans la société n'avaient qu'à se présenter, pour répéter les paroles du prêtre : « Je promets, tant que je serai membre de la société de tempérance, de m'abstenir de l'usage de toute boisson spiritueuse, excepté comme médecine, et de contribuer de toutes mes forces à ramener aussi d'autres du vice de l'ivrognerie. » Dès que le récipiendaire avait prononcé cette promesse, le prêtre lui donnait sa bénédiction, en prononçant ces mots : « Que Dieu vous bénisse et vous fortifie pour tenir votre parole. » Malgré la grande vénération dont jouissait le père Matthew auprès du peuple, qui ne le nommait que l'ami des pauvres, il n'y avait que peu de personnes qui s'associassent à une union qui leur imposait l'obligation de renoncer à leurs plus douces habitudes. Il fallait des prodiges, des miracles avant de porter les Irlandais, faciles à exciter, à faire un sacrifice si difficile, et bientôt s'opérèrent et des miracles et des prodiges.

Plusieurs ouvriers qui, par leur vénération illimitée pour le père Matthew, s'étaient laissé décider à faire partie de la société, avaient été antérieurement des ivrognes déclarés. Ce vice avait non-seulement détruit leur ménage, mais aussi leur santé, et nombre de ces ouvriers, atteints d'une vieillesse prématurée, s'acheminaient vers la tombe entr'ouverte sous leurs pas chancelants. Le changement total de la manière de vivre qu'ils adoptèrent, leur rendant les forces qu'ils avaient perdues, on les voyait en peu de temps, eux que leur chétive apparence faisait regarder comme la proie certaine d'une mort accélérée, reparaître sains et vigoureux. Le peuple ne pouvait se convaincre qu'un effet aussi surprenant à ses yeux se fût opéré par la seule tempérance, d'autant plus que ceux qui avaient été sauvés assuraient que dès le moment où le père Matthew avait prononcé sur eux sa bénédiction, ils avaient senti une amélioration

sensible dans leur état. Bientôt la croyance se répandit que la bénédiction du révérend père avait une force miraculeuse, et dès lors on vit arriver à Cork, de tous les coins de l'Irlande, les aveugles, les perclus et les malades qui se traînaient péniblement pour déposer la promesse de la tempérance entre les mains du père Matthew et être guéris par sa bénédiction. Le digne ecclésiastique fit tout ce qui était en son pouvoir, afin d'éloigner de lui la renommée de la sainteté dont l'entourait la multitude des croyants, mais sa modestie ne pouvait détruire la profonde conviction de son pouvoir de faire des miracles.

Il reçut, de loin comme de près, des invitations de visiter telle ou telle autre ville pour avancer l'œuvre sainte qu'il avait commencée. Il avait beau décliner toutes ces invitations en déclarant qu'on lui rendait trop d'honneurs, et qu'il ne voulait point augmenter la sensation qu'il avait faite contre sa volonté, on ne cessait de le presser de nouvelles sollicitations. Un voyage pour affaires l'avait appelé à Limerick. A peine son arrivée fut-elle connue dans cette grande ville, que toute la population se porta vers sa demeure pour voir l'homme saint et éprouver l'effet miraculeux de sa bénédiction. Les autorités durent faire marcher des troupes afin d'empêcher que la foule immense n'occasionnât des malheurs. Le révérend père, sous la protection de la force armée, reçut la promesse de tempérance de la bouche de bien des milliers de pauvres. Comme, après son retour à Cork, les pèlerinages augmentaient chaque jour davantage, et que toutes les routes étaient couvertes de gens de la campagne qui voulaient avoir la bénédiction du père Matthew, il reçut de ses supérieurs l'injonction de se rendre dans les grandes villes les plus rapprochées de Waterford et de Clonmel, pour épargner au pauvre peuple de ces contrées au moins une partie du chemin et des frais de voyage qu'occasionnait leur translation

Toute l'Irlande catholique fut alors saisie comme d'une inspiration divine : le père Matthew ne pouvait plus se refuser aux invitations dont il était assailli, et partout où il se porta, ses efforts eurent le plus brillant succès.

Au commencement de l'année 1840, on avait porté, d'après les publications des journaux, sur les registres de la *Société de tempérance*, fondée par le révérend père, le chiffre considérable de 500,000 membres. L'usage des boissons spiritueuses avait tellement diminué que, dans beaucoup de villes de l'Irlande méridionale, et nommément à Limerick, quatre-vingts cabaretiers avaient quitté leur profession, et qu'un déficit considérable en était résulté dans les revenus publics. Aussi l'influence morale de l'extension des sociétés de tempérance se fit sentir dans toute l'Irlande méridionale d'une manière miraculeuse. On a compté récemment plus de 800,000 personnes converties en Irlande par le père Matthew. A l'ouverture des dernières sessions des tribunaux, il n'y avait pas eu, de mémoire d'homme, aussi peu de crimes à juger, et les prisons, qui avaient toujours été encombrées, se trouvaient vides dans divers endroits. Mais on ne doit pas croire que cette influence se soit manifestée comme un phénomène passager, car l'autorité et l'influence du père Matthew ont toujours été en augmentant, et, avec elles, les sociétés de tempérance fondées par lui se sont répandues en mille ramifications et mille affiliations sur l'île entière. Comme d'ailleurs le clergé catholique fait tout son possible pour protéger ces sociétés, on peut espérer que la bénédiction du père Matthew exercera ses effets bienfaisants encore pendant de longues années.

Telle est la voix unanime de tous les écrits et de tous les journaux qui ont publié des détails sur cette œuvre charitable de la réforme des mœurs d'un peuple trop longtemps abandonné aux malheurs d'un vice qui infes-

tait des populations entières ; tels sont aussi les vœux de toute âme chrétienne qui sait apprécier la force morale de la volonté et du pouvoir de la foi d'un véritable sentiment de religiosité pour le salut de l'humanité.

ARTICLE II.

ÉCOSSE.

ASPECT DU PAYS ET DE SES HABITANTS.

ÉTUDE DE LEURS ANCIENS SOUVENIRS ET TENDANCE DES SCIENCES MODERNES.

Physionomie générale du pays. — Sources d'instruction, d'étude et d'observation. — Position géographique. — Frontières. — Réunion politique à l'Angleterre. — Souvenirs du moyen âge. — Château de Berwick. — Ceux de l'intérieur du pays et leurs vastes possessions. — Variété des points de vue. — Pourquoi les Écossais voyagent-ils comme les Anglais? — Intempérie du climat. — Réponse d'une jeune personne et celle de Walter Scott. — Physionomie des Highlands et de leurs habitants. — Aspect du pays des montagnes. — Iles Hébrides. — Aïona, ses ruines byzantines et gothiques. — Staffa, grotte de Fingal. — Sa formation et ses dimensions. — Mœurs, langue et coutumes des anciens montagnards calédoniens, représentés dans les Écossais d'aujourd'hui. — Langue galoise (gaël). — Littérature de la langue galoise, traduction d'Ossian. — Recueils anciens et modernes de poésies. — Ouvrages, grammaires, traités. — Leurs auteurs. — Journal galois nouvellement publié. — Écoles ambulantes galoises. — Tendance de l'étude actuelle des sciences en Écosse. — Hospitalité des descendants des anciens chefs de clans dans les Highlands.

Quel pays intéressant et curieux, instructif et réglé, riche et bien cultivé, champêtre et pittoresque, avec ses châteaux, ses parcs, ses champs, ses rochers, ses grands et beaux lacs! Il réclamerait à lui seul des volumes entiers pour le peindre, pour tracer le tableau d'une nature qui paraît avoir inspiré à la nation qui l'habite le romantique qu'elle présente. Tout y semble respirer l'opulence d'une heureuse existence, et rappeler le souvenir de la patrie poétique des anciens chansonniers d'un peuple montagnard; mais cette opulence s'évanouit encore aux

sources mêmes de ses richesses dans les nombreuses usines et fabriques du pays, lesquelles, à l'exemple de celles de l'Angleterre, offrent l'aspect de la misère des classes ouvrières, comme à Glascow et dans d'autres villes industrielles, cette maladie mercantile d'un siècle qui n'a pas encore trouvé l'équilibre de l'existence entre l'ouvrier qui produit et le fabricant ou marchand qui vend et qui gagne.

Il y a sans doute beaucoup à étudier et à observer dans un pays romantique et pittoresque, commerçant et industrieux, avec des souvenirs poétiques qui se perdent dans les temps reculés des premières conquêtes, des récits des chansons et des merveilles de la tradition historique. L'aspect de ce pays, la physionomie de ses habitants, leurs mœurs, leurs goûts, leurs affections, sont toujours restés caractéristiques au milieu des grandes modifications que plus de trois siècles de réunion à l'Angleterre ont pu produire sur une frontière qui n'en sépare l'Écosse que par une petite rivière, tandis que l'une et l'autre ont une vaste limite commune, celle du grand océan, qui les sépare du reste du monde. Cette étude de l'observateur est instructive, piquante et curieuse; elle le met à même de comparer les pays et les peuples sur une faible frontière politique, leur histoire ancienne et moderne; de rechercher dans les localités mêmes l'origine de leurs mœurs, de leurs habitudes et du caractère national qui les distingue dans toutes les modifications des temps et des lieux. Elle met à même, cette étude, d'allier la fidélité des souvenirs de la nation et la mémoire des anciens rois d'Écosse à une entière soumission à ses souverains actuels, et de trouver ainsi les causes qui ont produit ce phénomène que l'*Écossais est resté Écossais*, tout en faisant partie intégrante de l'Angleterre.

C'est en Écosse qu'on trouve les souvenirs du moyen âge dans la physionomie originale des monuments qui

les attestent. Son aspect, sous ce rapport, diffère de celui de la contrée limitrophe ; il la rend plus romantique et par ses anciens châteaux et par la variété de ses sites. Preuve en est d'abord l'aspect de la ville de Berwich, qui s'élève en amphithéâtre sur la rive gauche de la Tweede. Un ancien château, qui la défendait autrefois contre les fréquentes invasions de ses voisins, la couronne encore aujourd'hui, et atteste, par ses ruines pittoresque, l'origine de sa construction du moyen âge. D'autres châteaux magnifiques se dessinent dans l'arrière-fond du tableau qui se déroule à vos yeux, et étendent souvent les vastes limites de leurs dépendances jusqu'au bord de la mer, comme pour dévoiler l'immensité de la frontière naturelle qui les entoure ; ou bien ces propriétés, avec leurs châteaux, s'enfoncent dans les montagnes qui les font apercevoir de loin, en soulevant, par intervalles, le rideau pittoresque dont ils sont drapés, et qui les borde jusqu'aux contours de la baie de Forth. Les riches perspectives du pays, variées d'épisodes imposants, présentent souvent, dans l'aspect vague de la mer, comme autant de points d'arrêt, des îles romantiques de rochers, les unes plus curieuses que les autres, et laissent voir aux bords de l'horizon de nombreux vaisseaux qui cinglent vers la capitale à voiles déployées. Les plus belles routes serpentent dans le pays et au bord de la mer ; elles ménagent à leur tour tous les points de vue qui laissent distinguer au loin la physionomie des maisons de campagne, ou celle des ruines imposantes de quelque château historique qui relèvent l'intérêt des îles de rochers dont elles couronnent les sommités de murs et de remparts pittoresques qui leur servaient jadis de défense. Quel beau pays! direz-vous ; pourquoi les Écossais le quittent-ils pour voyager sur le continent comme les Anglais? C'est encore une île, observerez-vous ; elle inspirera toujours le désir de connaître ce qui est au delà des mers

qui baignent ses côtes. Aussi les Écossais ne peuvent-ils en jouir que rarement par les rayons d'un soleil qui, sans leur être étrangers comme aux habitants de l'Angleterre, leur sont fort souvent dérobés par les intempéries du climat, ce qui les empêche de jouir beaucoup de l'aspect riche et varié du sol de leur belle patrie. On demandait un jour à une jeune Écossaise : Est-ce qu'il pleut toujours dans votre beau pays? — Quand il ne pleut pas, il neige, » répondit-elle (if it does not rain, it snows). Si cette réponse était naïve dans la bouche d'une jeune personne, celle que fit Walter Scott, répondant à la même question : « Il y neige quelquefois, » est une plaisanterie spirituelle qui n'est pas moins vraie, dans le sens qu'il l'entendait. L'atmosphère en Écosse est souvent troublée, mais elle est moins brumeuse, et offre en été des intervalles plus longs et plus fréquents de beaux jours qu'on ne le voit en Angleterre.

La partie de l'Écosse qui s'étend jusqu'à ses limites extrêmes du nord et de l'ouest renferme les montagnes des *Highlands*, aussi intéressants que curieux dans leurs détails. On y trouve une physionomie de pays et un cachet de mœurs qui lui sont propres. Le caractère de ces montagnes et leur configuration, les mamelons et les rochers dont elles sont composées, ont quelque chose de particulier qui ne ressemble ni aux montagnes de la Suisse, ni à celles, dirait-on, d'aucune autre contrée. Mais elles n'en sont pas moins pittoresques par leurs formes et par les beaux lacs qu'elles renferment, qu'on appelle « loch » dans le pays, tels que *loch* Lomond, loch Kathrine, près de Glasgow, tandis qu'on les nomme *lacs* en Angleterre. — Ces montagnes sont riches par les pierres précieuses qu'on y trouve, et par la grande variété de minéraux de toute espèce qu'elles renferment. Le pays plat, dans la partie orientale de l'Écosse, contient les mines les plus abondantes, celles de charbons

de terre de Newcastle et d'autres carrières. Le nord de l'Écosse et celui de l'Irlande, jusqu'aux dernières limites de l'occident septentrional des îles Hébrides dans la mer Atlantique, sont la patrie de la minéralogie et de la géologie de la Grande-Bretagne. Cette étude intéressante offre un vaste champ d'observation, de recherches et d'exploitation, par la découverte des fossiles et des pétrifications que l'on trouve dans les rochers et les carrières profondes des mines; on n'y voit point ces rocs menaçants, ces masses détachées d'un aspect abrupt, ces belles forêts, ces pelouses riantes qui caractérisent les Alpes de la Suisse et font le charme d'un tableau champêtre et sauvage tout à la fois. On n'y trouve point cette aisance et cette riche culture d'un climat méridional; mais on éprouve un attrait particulier à la vue des beaux lacs avec leurs nappes argentées qu'entourent ces montagnes, sans former des lignes tranchées comme en Suisse. Ce sont des groupes de montagnes et de collines, dont la pente vient se perdre dans les eaux calmes et limpides des lacs, à l'exception de quelques-uns, comme celui de Kathrine, dont une partie des bords est formée par des rochers escarpés. — Les inclinaisons des montagnes sont animées de troupeaux de vaches pour la plupart d'une race particulière, sans cornes, moins grandes que dans les Alpes, et font entrevoir dans les bois dont elles sont couronnées des bandes de cerfs qui se détachent sur des bruyères à peu de hauteur. Les sites les plus riants servent d'emplacement à des maisons de chasse, ou à ces grands châteaux dont les propriétaires sont les descendants des anciens chefs de tribus ou de clans, qui portent encore leur nom et restent fidèles à leurs couleurs dans l'étoffe rayée à carreaux dont ils sont vêtus, et qui forme leur costume national. L'influence des propriétaires du sol est une espèce de domination qu'ils exercent sur

ces clans, dont les souvenirs historiques tiennent à leur nom.

Les *Hébrides*, qui appartiennent aux Highlands et en forment une partie instructive et curieuse, présentent des ruines de monuments de l'ancienne histoire de la Calédonie, tels qu'on les voit à *l'île d'Aïana*. On y remarque les restes d'un couvent byzantin à côté d'une église gothique épiscopale, qu'on n'imaginerait pas de trouver sur ce point isolé de l'océan Atlantique, au milieu des îles de rochers inhabitables qui entourent ce refuge de la piété des premiers temps de la chrétienté, et dont les inscriptions gravées sur les pierres sépulcrales des rois normands qui conquirent ces contrées, attestent l'antiquité. La plus remarquable de ces îles, sous le rapport de sa conformation et du souvenir poétique qui s'y rattache, est celle de *Staffa* avec sa *grotte de Fingal*, chantée par Ossian et par les bardes de son époque. L'île est composée d'un seul bloc de rochers de basalte, dont le sommet est couvert de pâturages où paissent des troupeaux de vaches que l'on y transporte pendant l'été, sans qu'il y ait quelque trace d'habitation. Des murs de rochers descendant à pic jusqu'au fond de la mer présentent des crevasses curieuses et forment au niveau de l'eau différentes petites grottes, dont celle de Fingal est la plus grande et la plus pittoresque. Construite par la nature, d'une seule voûte de basalte en colonnes hexagones et octogones mathématiquement et perpendiculairement jointes entre elles, cette grotte a près de 70 pieds de haut sur 35 de large et 150 pieds de profondeur. Elle est tout à la fois romantique et poétique, imposante et majestueuse, et présente à son entrée l'aspect d'une grande ogive gothique qui semble avoir reçu sa dernière formation par l'action des vagues de l'Atlantique, qui paraissent avoir achevé les détails extrêmement curieux de sa configuration aussi pittoresque qu'étonnante. Cette supposition se change en évidence

quand on observe les tronçons des colonnes arrondies, qui se présentent à la base comme dans la voûte de la grotte où se terminent les bouts des colonnes qui la forment par leur jonction perpendiculaire. On dirait qu'elles menacent de s'écrouler à chaque instant en se détachant de la voûte comme autant de pierres d'attente, si elles n'étaient suspendues depuis tant de siècles par le principe éternel de la structure primitive des mondes.

Préoccupés des premiers temps de l'histoire des différentes peuplades du Nord, de Norwégiens et de Danois qui ont envahi et conquis successivement l'antique Calédonie, et dont les rois ou les « *earles* » demandaient tous d'être enterrés, pour le salut de leurs âmes, à l'île d'Aïona, parce qu'un ermite ou anachorète y avait laissé une grande renommée de sainteté,..... nous retournons dans les montagnes des Highlands de l'Écosse actuelle, pour y trouver les traces des anciennes mœurs, et réunir leur souvenir à l'ensemble de l'aspect du pays et de ses habitants. Il est rare de trouver dans un peuple de montagnards, comme celui des Highlands, une plus grande influence de la civilisation sur la physionomie de leurs mœurs primitives et le caractère national, qui appartiennent aujourd'hui à cette partie de l'Écosse. On y chercherait en vain, dans nos jours industrieux, le fils poétique des montagnes de la Calédonie, l'habitant vif et ardent dont le caractère mobile portait l'empreinte des événements du temps qui l'avait formé et que l'histoire du pays, dans ses développements successifs, a fait descendre dans les plaines fertiles pour modifier et adoucir ses habitudes et les civiliser, en arrêtant l'élan naturel de son tempérament; on le chercherait en vain, parce qu'il est devenu industriel et qu'on ne reconnaît plus ce fils poétique des montagnes dans l'Écossais froid, spéculateur et commerçant d'aujourd'hui. On dirait même qu'il ne lui est resté d'autre souvenir des montagnards calédo-

niens que le costume romantique et traditionnel des montagnes qui l'inspiraient jadis, et cet ancien idiome originaire qui semble tenir à son pittoresque costume.

Le montagnard des Highlands se pare encore des anciennes couleurs rayées à carreaux, d'après le clan ou la tribu à laquelle il appartenait ; sa coiffure, qui ne couvre que la partie supérieure de la tête, est cette même espèce de berret poétique, surmonté d'une plume d'aigle, que portaient ses aïeux. Son vêtement est le même, habit ajusté au corps et se terminant en forme de jupon qui, malgré l'âpreté du climat des montagnes, laisse à nu la moitié de la cuisse et la jambe. Aussi a-t-il conservé ses souliers à boucles avec une espèce de bas qui ne montent pas au-dessus du milieu de la jambe entourée de rubans rouges qui se croisent autour du mollet et se nouent au bord de ses bas en guise de jarretières. Une pièce d'étoffe carrée, destinée à tenir lieu de manteau, se drape pittoresquement sur ses épaules et complète le costume du Highlandais, qu'il a hérité de ses pères, qu'il est habitué à porter par le froid de ses montagnes, et qu'il met surtout les jours de fêtes et de chasse. Tout ce bariolage sied à un monde créé par l'imagination ; car l'aigle, le rocher, la cataracte, la bruyère, la cornemuse, instrument national, le guerrier gravissant les montagnes, l'humble berger portant encore le costume des Celtes, constituent les principaux éléments du romantique et du pittoresque d'un tableau des Highlands.

Le montagnard enfin parle sa langue des montagnes, le galois (gaël), qui fut un jour celle de la plus grande partie des îles britanniques et de toute l'Irlande, parce qu'elle est d'origine celtique. Son ancien usage dans les îles est attesté encore aujourd'hui par les noms des montagnes, des districts, des lacs et des rivières, tandis que l'idiome qu'on parle encore aujourd'hui dans la province de Wales (Galles) était répandu sur la côte occidentale

de l'Albion, depuis la pointe la plus avancée de la Cornouaille jusqu'aux Hébrides les plus avancées du Nord, et qu'on parlait peut-être aussi, à une autre époque, dans l'Écosse actuelle. Il est d'ailleurs curieux d'observer à cette occasion que les Highlandais d'Écosse, les montagnards de Galles, les paysans de l'Irlande et de la Bretagne, se comprennent jusqu'à ce jour sans difficulté. C'est depuis la conquête des Picts jusqu'au règne de Malcolm III, qui mourut en 1093, que le galois fut la langue de tous les habitants de l'Écosse actuelle. A dater de cette dernière époque ; elle tomba en décadence et ne paraît point avoir été répandue après le règne d'Alexandre III, en 1284. Cependant, jusqu'à la moitié du siècle passé, cette langue fut encore celle des classes élevées et inférieures de la population des Highlands.

Aujourd'hui cet idiome n'est plus en usage chez les nobles, et il y a même des chefs de clans qui, tout en se vantant de l'antique origine de leurs familles, ne comprennent plus les panégyriques poétiques qu'on avait composés en l'honneur de leurs ancêtres. Le goût de la poésie était si général parmi les Highlandais, que, lorsque les chefs de tribus n'entretenaient plus de bardes, et que ceux-ci cessèrent de former un état à part, l'art poétique ne trouva pas moins d'amateurs qui ne cherchaient d'autre récompense que celle d'être appréciés par leurs amis, en cultivant leur talent.

En 1750, James Macpherson fit imprimer à Édimbourg un petit volume de traductions du *gaël*, qui fut suivi plus tard d'une édition d'Ossian. On regarda dès lors la langue galoise comme n'étant point entièrement éteinte. Il parut aussi en Irlande plusieurs traductions d'anciens fragments sous le titre de : Reliques de la poésie irlandaise par miss Brookes (Relicks ofirish poetry), et en Écosse, par Smith, sous celui d'Antiquités galoises (Gaëlic antiquities). Une collection de poésies parut en

même temps à Perth et une autre à Édimbourg. Duncan Mac Intyre publia, en 1748, un volume de poésies originales, et semble avoir été le premier qui fit paraître dans les Highlands ses propres poëmes en langue galoise. Les noms de Mackensie, Ross, Stewart, Mac Dugal, Mac Lay, et dans les derniers temps celui de Mac Coll, sont généralement connus en Angleterre. En 1812, Stewart fit publier ses Éléments de la grammaire galoise, ouvrage fort estimé par sa profondeur, et, en 1824, le docteur Armstreng fit paraître son Dictionnaire galo-anglais et anglo-galois, également estimé pour ses recherches sur l'affinité du gaël avec d'autres langues. Il a paru depuis un autre dictionnaire très-précieux, de la rédaction duquel la *Société highlandaise* de Londres et d'Édimbourg avait chargé les premiers savants galois, qui y ont travaillé pendant plusieurs années. *Les écoles ambulantes* dites *galoises*, établies dernièrement dans le nord de l'Écosse, par souscription, ont répandu le goût de la prose galoise. Pour alimenter encore ce goût, le docteur *Mac Lead*, président actuel de l'assemblée générale de la société, a fondé un journal sous le nom de *Courrier galois*. Ce même auteur a fait paraître ensuite, sous le titre de: « Livre des montagnes » (« Leabhar nan Cnoc ») un ouvrage qui a obtenu, à juste titre, une grande popularité. Enfin il a paru dernièrement à Glasgow « Bibliotheca celtica, » par Reed, où presque tous les ouvrages galois se trouvent indiqués.

On n'a cru pouvoir entrer dans ces détails, puisés dans l'atlas qui a fourni de nombreuses notices à ce sujet, que pour donner ici une idée de la tendance littéraire en Écosse et du goût de l'étude de la langue originaire du pays, qui se joint à celle des sciences naturelles qu'on y cultive aujourd'hui avec autant de profondeur que de prédilection. Il paraît qu'on a su réunir ainsi les souvenirs poétiques et romantiques des premiers chansonniers

de l'antique Écosse aux progrès des sciences positives qui forment le goût dominant des recherches du jour, en laissant à la science spéculative la faculté de ses combinaisons abstraites et profondes fondées sur de nouvelles théories.

Pour en revenir aux habitants des Highlands, on observera, en terminant cet exposé sommaire de physionomie caractéristique, que les descendants des anciens chefs des clans, ayant conservé des propriétés fort étendues dans les Highlands, ont su maintenir, avec la possession du sol, une certaine domination morale et traditionnelle sur les clans qui portent leur nom et leurs couleurs comme autant de réminiscences de l'antique histoire romantique de leurs montagnes. On y trouve encore l'hospitalité des anciens temps, avec les formes simples et prévenantes d'une franche cordialité. L'étranger, après son introduction formelle dans une des premières maisons de campagne ou dans un château, est assuré de recevoir le même accueil dans tous ceux où il sera successivement introduit, pour être regardé comme membre de la famille. Le maître, ou le fils de la maison que l'étranger quitte, l'accompagne chez le voisin, et partout il est engagé à se familiariser avec les habitudes de la maison, avec celles des amples repas dont on le régale, et à prendre part aux récréations, aux promenades, aux courses qu'on lui propose et surtout aux chasses si renommées pour la variété et la quantité de gibier de toute espèce et de ces cerfs d'Écosse, qui sont plus grands que ceux du continent et que l'on trouve dans les montagnes et les rochers pittoresques des Highlands, qu'animent encore les récits romantiques des anciennes traditions.

ÉDIMBOURG.

Historique de la ville. — Approches de la capitale. — Tableau pittoresque et romantique, grand et majestueux. — Position du vieux château. — Aspect de Princess-street. — Pont de communication et détails curieux de site. — Échappées de vues romantiques encadrées dans les portiques d'un pont. — Calton-Hill et sa vue étendue et centrale. — Sommet de la montagne. — Ses monuments. — Observatoire, mausolées de Dugald-Stewart et de Playfairt. — Monument de Nelson. — Son élévation, point de vue, inscription. — Monument dit national, non achevé. — Campo-Vachino et pierre d'attente. — Édifice grec, monument du poëte Burns. — Terrasse du Régent. — Château gothique au pied de Calton-Hill. — Leur aspect et leur impression. — Tableau de nuit au clair de lune. — Impression poétique et romantique. — Apparition de terreur. — Aspect de différents quartiers de la ville neuve et de ses beaux édifices. — Queen-street, jardins en terrasse. — Situation des rues et leur régularité. — Cacon-Mill, Princess-street, Pont du Nord, centre du mouvement. — George-street. — Rue des monuments. — Statues de Mellville, de Pitt, de George IV. — Édifice en fer fondu. — Dépôt des titres de noblesse des anciennes familles d'Écosse. — École des arts. — Temple de Pæstum. — Point de vue de la vieille ville, du haut de son vieux château. — Maison de Knox. — Chaire ambulante du jeune missionnaire. — Maison du régent Murrey. — Marché dans la ruede High-street. — Château de Holy-Rood. — Ses souvenirs historiques. — Jacques II, Marie Stuart, comte d'Artois, Charles X. — Contraste et parallèle de la vieille ville et de la ville neuve d'Édimbourg. — High-street, tableau de mœurs anciennes décrites par Walter Scott. — Débit de liqueurs spiritueuses et de mets nationaux. — Cathédrale de Saint-Gilles.—Historique du château d'Édimbourg.— Sa position pittoresque. — Université. — Sa réputation de savoir. — Son cabinet d'histoire naturelle. — Fossel-Elt. — Basalte de Staffa.—Bois pétrifié. — Toile d'asbeste. — Environs intéressants et instructifs de la capitale. — Carrière de Creagleith. — Ses trois arbres fossiles. — Recherches savantes. — Janison et sa dissertation. — Pétrifications de poissons. — Carrière dite Leimstone. — Arthur's seat. — Bloc de basalte. — Antony-Chapel. — Trois points de vue principaux d'Édimbourg. — Observation générale. — Inventeur des logarithmes.

« La ville d'Édimbourg, ou plutôt son château, était autrefois connu sous le nom celtique de *Maydin*, que les Romains traduisirent par *Castrum puellarum* (camp des jeunes filles). L'étymologie la plus probable de son nom moderne lui vient du roi saxon *Edwin*, qui répara

sa forteresse et lui donna un nouveau nom. Elle serait tombée entre les mains des Saxons après la bataille de Caltraeth (devenue célèbre par les chants bretons d'Aneürin et ceux de l'Anglais Gray), dont le résultat fut de réunir le Lothian du milieu et de l'est au royaume de Northumberland, bataille qui eut lieu vers le milieu du sixième siècle. Edwin ne vivait qu'au commencement du septième.

« Dans l'intervalle, les Écossais proprement dits, qui n'étaient d'abord qu'une colonie d'Irlandais peu considérable, ayant soumis les *Picts*, devinrent un peuple puissant et formidable, et poussèrent par degrés leurs excursions jusqu'aux rivages de Tife. Pendant les convulsions de l'heptarchie, vers l'an 1020, Malcolm II obtint du comte saxon Ladulf la cession du Lothian qui, depuis ce temps, fit partie du royaume d'Écosse. Les rois écossais continuèrent pendant plusieurs règnes à « demeurer dans la ville de Dumferline, » ou à résider à Scone; mais, petit à petit, Édimbourg, devenue une ville forte, leur offrit plus de sécurité. Ils se déterminèrent à fixer leur résidence dans la partie méridionale du Forth. Édimbourg obtint à la longue le titre de capitale que sa supériorité lui méritait. On trouve encore dans les places qui environnent le palais royal des traces de la langue celtique des anciens rois écossais. »

Les approches de la capitale de l'Écosse s'annoncent par des bois, des taillis et des pelouses, du milieu desquels se détachent des habitations champêtres, pleines de goût et de fraîcheur, avec des clairières et des échappées de vues d'un superbe tableau qui va se dérouler à vos yeux et où vous devinez des sites que l'imagination peint déjà dans les détails pittoresques et romantiques qu'elle fait pressentir. Vous vous trouvez sur un plateau élevé d'où l'œil découvre les sommets de montagnes lointaines et vaporeuses, des rochers, des monuments, et

bientôt vous distinguez des châteaux et des palais, dont les uns vous transportent en Grèce, les autres aux tours gothiques du moyen âge. Tous ces points saillants de sites divers vous semblent des promontoires poétiques d'un pays classique que borde la mer, dont les limites s'évanouissent aux confins de l'horizon. Ce sont des apparitions isolées qui planent dans les airs sur le contour où vous vous trouvez, et qui, à mesure que vous avancez, en font sortir tour à tour autant de différentes villes en terrasses, dont les unes se groupent sur les hauteurs et les autres descendent dans les bas-fonds et les crevasses qui séparent les montagnes, et qu'on dirait appartenir encore à autant de siècles qu'elles semblent représenter jusqu'aux temps les plus modernes. Elles captivent l'attention, charment l'imagination par la richesse et la beauté de leur aspect; vous promenez vos regards vers le bord de l'horizon, et mille autres détails aériens se retracent aux yeux de l'âme et épanouissent le cœur. Vous voyez un vaste et magnifique amphithéâtre qui descend depuis les hauteurs jusqu'à la mer; vous y découvrez des villes, des ports et des canaux remplis de vaisseaux. Vous y voyez des baies et des golfes, des bourgs et des maisons de campagne, les unes plus pittoresques que les autres; de belles allées d'arbres touffus, comme autant de rayons divers qui communiquent avec les villes, les ports, les fabriques et les usines, qu'alimente le commerce et qu'entretient le mouvement industriel, intéressant et varié d'un point central qui vous présente l'effet magique du plus beau panorama qu'il soit possible de voir.

Transporté par les airs au bord du cadre immense de ce magnifique tableau, vous demanderez quelle est cette ville, avec toutes celles qui y appartiennent dans un si vaste rayon, et qui ne forment qu'un seul ensemble indivisible dans toute la majesté d'une grande et imposante nature d'un aspect si nouveau et si féerique; quelle est

la ressemblance dans ces détails, la comparaison, le parallèle, les réminiscences enfin qu'elle pourrait faire naître en vous. Tantôt vous direz que telle partie du tableau vous rappelle Naples, et vous êtes tenté d'y chercher le Vésuve; que telle autre vous retrace Gênes, avec son port vu à distance, du haut de la chaîne de montagnes qui l'entourent en amphithéâtre; tantôt vous direz que c'est une échappée de Palerme, avec les rochers du mont Pellegrino, et la grotte de la belle et sainte Rosalie, qui quitta la cour et ses splendeurs pour terminer ses jours dans la retraite, échappée qui se présente du plateau élevé de l'intérieur de l'île, et qu'enfin vous y découvrez quelque ville restaurée de la Grèce. Tous ces souvenirs vagues vous occupent et vous entourent; mais ils ne soutiennent point une comparaison suivie dans ses détails: tout est autrement, tout est unique dans son genre. C'est la grande identité du sentiment, celle de l'impression profonde d'une nature imposante, riche, vaste et majestueuse, qui frappe, pour vous faire trouver le *type du beau*, *du vrai* et *du sublime* dans le souvenir de tout ce que vous avez vu de grand dans la nature, et dont l'enthousiasme croit trouver des ressemblances et des points de contact qu'on ne saurait comparer. Vos arguments s'évanouissent, la différence des localités même, celle des climats et des latitudes les effacent, et l'imagination seule franchit les distances et les lieux que retrace la mémoire. Chaque beauté à son caractère distinctif de détails et d'ensemble que l'on ne saurait analyser pour l'apprécier dans ses ressemblances avec des beautés qui paraissent analogues. Aussi, les plus grandes impressions sont celles de l'ensemble, les grandes jouissances celles des détails, fondées sur ces impresssions. Il s'ensuit qu'il serait difficile de comparer Édimbourg à rien de tout ce qu'on a vu et admiré dans d'autres climats. Pour résumer l'impression que vous

fait la belle capitale de l'Écosse, on dira que son aspect est aussi unique que son site est riche et curieux dans ses détails, que c'est enfin une des villes les plus extraordinaires que l'on puisse voir pour la beauté de sa position et les points de vue ravissants qu'elle offre.

Ce qui frappe d'abord en entrant dans la ville du côté du chemin de Londres, en venant de Stirling, c'est le vieux château gothique, berceau de l'histoire de l'Écosse du moyen âge. Il en représente le souvenir vivant placé sur un rocher qui paraît défendre l'extrémité de la ville, étant entouré de ravins et de vallons ornés de jardins et de plantations qui s'étendent à ses pieds, en formant les limites naturelles de la vieille ville et de ses monuments historiques. Une rue large et magnifique se déroule devant vous; elle est tirée au cordeau, n'ayant qu'une seule rangée de belles maisons semblables à des palais, alignées d'un côté, tandis que de l'autre elle borde, sur la sommité parfaitement horizontale d'un coteau de deux milles de longueur, cette espèce de vallon ou de bas-fond qui la sépare de la vieille ville, et en présente le panorama le plus pittoresque et le plus varié. On y découvre des édifices anciens et modernes d'une physionomie piquante, formant des agglomérations de maisons dont les unes semblent hissées au-dessus des autres, en laissant entrevoir des points saillants de rochers qui en rendent la position aussi intéressante que curieuse. Un long pont de communication, à différentes arches très-élevées, qui descendent dans le ravin, et du haut duquel vous découvrez une autre ville disposée à vos pieds, rend cet aspect plus pittoresque encore. A côté de ce pont d'une construction hardie, du côté de la rue où vous vous trouvez, vous voyez des maisons de quatre étages, tandis que du pont même jusqu'à la base de ses piles, vous en comptez neuf; elles forment sous le pont des rues et des places où se tiennent les marchés

aux légumes et aux fruits, sur lesquels vous planez en passant le pont. Tous ces accidents de terrain et de sites vous attirent et vous intéressent singulièrement, et vous direz qu'il serait difficile de trouver dans aucune autre ville des détails si extraordinaires et si nouveaux, sur une échelle aussi grande. La rue qui les présente est la *Princess-street* dans la ville neuve, une des plus larges et des plus belles de la capitale. Plus loin, le ravin qui borde la vieille ville s'élargit encore davantage, et vous voyez la ville neuve passer au-dessus d'une autre partie de l'ancienne. Vous vous trouvez dans cette même Princess-street tout d'un coup, entre deux rangées de maisons qui se sont formées depuis le pont, en montant insensiblement. Une échappée de vue romantique et étendue se découvre comme par enchantement. Vous passez, sans vous en douter, la seule arche d'un pont d'une hauteur prodigieuse. Vous ne voyez qu'une balustrade des deux côtés, comme celle d'un balcon, surmontée d'une espèce de portique qui vous offre le cadre le plus pittoresque d'une ville entière déployée à vos pieds, avec ses beaux environs. Ce sont les faubourgs de la vieille ville qui se réunissent à ceux de la ville neuve, par une rue qui passe entre des rochers au-dessus du pont, formant la communication de la Princess-street avec la montagne sur laquelle vous allez monter. L'ensemble de ces échappées ravissantes est encore varié dans l'arrière-fond du tableau, par l'aspect de montagnes et de rochers pittoresques, surmontés de ruines et de châteaux des temps gothiques qui absorbent votre attention. Vous êtes passé au milieu de toutes ces échappées d'un intérêt à ne rien laisser échapper aux yeux de l'esprit et de l'âme qui reçoivent ces impressions dans les perspectives optiques qui les varient à chaque pas, comme autant de croquis de vues magnifiques dont vous emportez le reflet dans le souvenir d'une grande et noble jouissance. Si l'aspect

de ce site est unique dans son genre, l'intelligence de l'art et du sentiment du beau a su le ménager pour le rendre si éminemment romantique dans tous ses détails.

La belle rue de Princess-street monte au delà de ce pont jusqu'au pied d'une montagne circulaire dont le sommet est couronné de monuments curieux : c'est le *Calton-Hill* qui se groupe pittoresquement à l'extrémité de la ville neuve. La vue qu'il offre sur les différentes parties d'Édimbourg et de ses environs, sur toute cette belle et fertile contrée, pleine de mouvement et d'accidents de terrain, sur la mer, le golfe, la ville de Leith avec un port où aboutit une belle allée du faubourg de la ville neuve, toute cette riche vue d'ensemble est aussi importante que grande et magnifique. On prétend que la promenade, à mi-côte autour de la montagne, a donné la première idée à l'inventeur des vues en panorama qui représentent un horizon en entier, et qu'on a exécutées depuis sur une vaste échelle et avec tant de succès, en faisant entrer le jour du haut d'une coupole vitrée dans l'enceinte intérieure d'une tour ronde, au centre de laquelle on place le spectateur, et dont le mur est tapissé des dessins d'un tableau sur lequel on plonge à vue d'oiseau, comme du haut d'une montagne. Le sommet de Calton-Hill présente un plateau plus ou moins régulier, semblable à celui d'un cône coupé par en haut. On y voit différents monuments qui relèvent la beauté d'une position extrêmement romantique. Un *observatoire* à coupole, décoré de colonnes, avec un mur d'enceinte et flanqué de mausolées d'un style distingué, consacrés à la mémoire de savants célèbres, attire vos regards. On y remarque le monument de *Dugald-Stewart*, professeur des sciences morales et philosophiques, avec une épitaphe dont les grandes lettres dorées semblent proclamer en Angleterre que l'on cultive et honore en Écosse les

sciences spéculatives. C'est un mausolée orné de colonnes corinthiennes cannelées d'un bel effet, formant un des coins de l'enceinte de l'observatoire, dont l'angle opposé présente un monument gothique, également intéressant. Il consacre la mémoire de *Playfairt*, professeur de philosophie naturelle.

Plus loin, vous voyez une colonne svelte et élancée, placée sur le point le plus saillant du plateau : c'est le fanal de la gloire nautique, qui guide et éclaire le marin; c'est *un des plus beaux monuments* qui aient été élevés à la mémoire de *Nelson*, sur un emplacement qu'on n'aurait pu mieux choisir. La forme en est originale et piquante. Sur une saillie de rocher débordant le plateau qui lui sert de base, vous distinguez une espèce de château fort ou de donjon carré, garni de créneaux tout autour de son enceinte, du milieu de laquelle s'élève une colonne en forme de tour ronde, également surmontée de créneaux. Le piédestal qui représente le donjon est occupé par une boutique de confiseur, qui vous invite à vous reposer de la fatigue de la montée dans des petits boudoirs, et à vous rafraîchir pour vous préparer à une ascension plus grande encore. Un écrit enchâssé dans un cadre doré vous avertit que le sommet du monument est élevé de 484 pieds au-dessus du niveau de la mer, et de 130 au-dessus de la base de la colonne; il y est dit nommément : « The baingage ou the top of the flag-staff of lord Nelson's monument Calton-Hill Edinburgh is 484 feet above the level of the sea, and 130 feet above the base of the monument. » On monte dans l'intérieur de la colonne jusqu'à la plate-forme qui la termine. C'est de là que vous jouissez de la vue la plus étendue et la plus ravissante de la contrée sur laquelle vous planez à vue d'oiseau, et que vous avez admirée à la base du monument. S'il est impossible de décrire des vues de ce genre, il faut voir celle-ci pour se rendre compte de l'impres-

sion profonde qu'elle est faite pour produire sur l'âme et la pensée. Elle est considérée comme un des points de vue les plus beaux de l'Europe, et que, sous plus d'un rapport, on pourrait placer à côté de ceux de la Strada nuova et de la baie de Naples, abstraction faite de la différence du climat. On lit sur le monument cette belle inscription simple et caractéristique : « To the memory of vice-admiral Horacio lord viscount Nelson, and of the great victory of Trafalgar, too dearly purchased with his blood, the grateful citizens of Edinburgh have erected this monument ; not to express their unavailing sorrow for his death ; nor yet to celebrate the matchless glories of his life ; but by his noble exemple to teach their sons to emulate what they admire, and like him, when duty requires it, to die for their country. A. D. MDCCCV. De l'autre côté on voit le portrait de Nelson, sculpté en médaillon.

Un autre monument pique la curiosité et attire vivement l'attention. Il se trouve au milieu du plateau rocailleux de la montagne, et présente une rangée de colonnes grecques, d'une belle proportion, tout à la fois d'un aspect frais et d'un souvenir antique : c'est le *Monument dit national :* il devait perpétuer la gloire de la nation, mais il n'a point été achevé ; et c'est peut-être le plus grand éloge qu'on puisse faire à la nation. Pour le souvenir antique qu'il représente, vous diriez que c'est le Campo-Vachino du Capitole ; pour la conception d'une grande idée, que c'est la pierre d'attente d'un vaste et glorieux édifice, dont les proportions semblent être calculées sur celles d'un Parthénon.

A la vue de ces monuments divers consacrés à la mémoire des grands hommes, à la science philosophique de l'Écosse et à la gloire militaire de la Grande-Bretagne, vous croyez distinguer un instant le Panthéon d'Édimbourg qu'on vient de fonder. Rempli des grandes im-

pressions qu'ils produisent sur vous, en descendant de Calton-Hill, vous êtes frappé par l'aspect de deux nouvelles constructions qui se trouvent disposées au pied de la montagne. L'une est une grande école avec une belle façade en style grec, ornée de colonnes et de terrasses, d'où l'on aperçoit un petit temple rond qui renferme le mausolée du poëte écossais *Burns*, placé à l'entrée de la *terrasse du Régent*, avenue magnifique avec une rangée de maisons élégantes, tournant le long de la terrasse, d'une grande étendue, en descendant derrière le Calton-Hill. Ce quartier fait face à la mer, et est un des plus beaux de la ville. De l'autre côté se trouve, au sortir de la promenade panoramatique, un bâtiment massif, entouré de murs crénelés, flanqué de tours carrées d'un gothique sombre et sans ornements, avec des grilles et des barreaux de fer qui en défendent l'entrée. Quel peut être ce château lugubre? On se sent oppressé de reconnaître la nouvelle prison d'Édimbourg, dans la plus belle partie de la ville, et de ses échappées de vue les plus pittoresques. Quels rapprochements à faire entre une maison d'éducation, d'un noble style grec, d'une élégance classique, et l'édifice d'une prison qui signale les conséquences des vices, nés, en grande partie, d'une absence totale d'éducation et d'instruction morale; l'un et l'autre de ces bâtiments étant nouvellement achevés, et appartenant au temps le plus récent, quoique portant tous deux la livrée des temps antiques! On désirerait ne point trouver une prison là où la nature s'est plu à célébrer ses plus beaux triomphes sur les sentiments de l'âme et du cœur, par l'aspect de ses grandes beautés, et que celui de la dépravation des hommes, qui ne peut laisser que des impressions douloureuses, ne devait point troubler ces régions élevées de la poésie, de douces rêveries, et que les ombres de la nuit rendent si romantiques. La ville, vue le soir de la hauteur de Calton-Hill, illuminée

de milliers de feux de gaz qui tracent la longue et large avenue de Princess-street, du vieux château groupé sur un rocher abrupt qui forme l'arrière-fond de la vieille ville, les feux lointains de Leith et de son port, des fanaux, comme autant de vedettes avancées dans la mer, à l'entrée du golfe, ainsi que les feux épars des châteaux et des maisons de campagne ; tout cet ensemble a quelque chose de magique sur la grande échelle de son étendue par les rayons pâles de la lune, qui grandissent encore les ombres mystérieuses des lieux et des distances. Vous y remarquez ce sinistre séjour de l'humanité déchue dont votre imagination vous retrace, derrière les grilles de la prison, avec ses ombres fortement portées au pied de la montagne, toutes les apparitions de terreur, les figures criminelles qu'il renferme, et que vous croyez voir paraître à travers les barreaux.

Les autres parties de la ville neuve présentent des quartiers non moins élégants, des maisons fraîches, d'un jaune pâle et agréable, couleur de la pierre de taille dont elles sont construites ; et ces maisons, tantôt d'une architecture simple, tantôt formées de colonnes, offrent toujours un style grec, noble et pur. Partout de grandes et belles places circulaires ou d'un carré oblong, avec des monuments, des statues et des obélisques. Ce sont quelquefois des squares immenses, comme dans *Queen-street,* qui traversent la ville neuve d'un bout à l'autre, entourés de belles rangées de maisons et de jardins où se trouvent des tentes turques, des jets d'eau et les échappées de vue du plus beau site. Ces jardins sont ornés de grilles élégantes et s'étendent sur toute la prolongation des squares, ce qui présente un aspect aussi beau que varié. Queen-street avec ses terrasses, car ces jardins sont souvent disposés à différents étages, partage la ville neuve en deux parties égales, dont l'une s'élève pittoresquement jusqu'aux jardins de Princess-street et

de ceux du château, étant coupée par plusieurs autres belles rues qui montent et descendent sur le vaste plan de la position ravissante et curieuse de la capitale. Ces rues forment douze divisions triangulaires et régulières, en ménageant, à chaque mouvement de terrain, de nouvelles échappées de vue, et se présentent vers le nord en demi-lune, où ces rayons de perspective semblent aboutir aux prairies et au petit lac de Cacon-Mill, hors de la ville. Beaucoup de larges rues et de places surpassent en beauté celles de Londres, mais elles sont exposées aux vents du nord, ce qui les rend peu agréables en hiver. Les riches Écossais qui quittent leurs châteaux pour passer la saison rigoureuse dans la capitale semblent être moins sensibles au froid et au vent que les habitants de Londres ne le sont au brouillard et à la fumée, car ils n'habitent que les beaux édifices de la ville neuve.

La régularité des maisons de cette partie de la capitale et leur ressemblance sont si grandes, qu'on a de la peine à les distinguer entre elles, ce qui fatigue l'œil, malgré l'aspect même de leur élégance. Leur grandeur et leur hauteur, leurs balcons avec leurs balustrades, les portes vertes ou brunes sont les mêmes, jusqu'aux sonnettes et aux petits écussons polis et luisants qui portent les noms des habitants, leur rang ou leur profession. On dirait, en voyant ces adresses, que toutes les maisons sont occupées ; mais on se demandera : Où est donc le mouvement qui devrait animer cette ville élégante ? Il n'est nulle part. L'intérieur est aussi dépeuplé que les approches, et les grandes routes qui y mènent sont mornes et silencieuses, et ne donnent par conséquent aucune idée de l'agitation des grandes capitales. Les rues désertes semblent manquer de population : il n'y a que la Princess-street où se concentre le seul mouvement de la ville neuve. C'est là que se trouvent les plus beaux magasins, les restaurants et les hôtels, et que tout s'anime près du pont du Nord,

non loin de Calton-Hill. C'est là le siége de la vie, et la grande artère de la population d'Édimbourg. Le pont du Nord a 1100 pieds de longueur ; un lit profond qui lui sert de base passe sous ses arches et présente dans un vallon la vaste place du marché, dont il a été question. Elle fait partie d'une ville inférieure et semble en former un point central de mouvement et de commerce, ainsi que de communication avec les faubourgs, tableau intéressant qui se déploie à vos regards du haut du pont. George-street, au centre de la ville neuve, est la rue des monuments ; elle a une demi-lieue de long et est ornée d'édifices publics, de l'église Saint-George, de la Banque, du monument de lord Mellville, statue placée au haut d'une colonne, de la statue colossale de Pitt et de celle de George IV, en bronze : cette dernière, érigée en mémoire du séjour de ce roi à Édimbourg, à l'occasion de son voyage en Écosse, en 1822. On y voit de riches magasins d'orfévrerie, de modes et de parfumerie.

On remarque dans la ville neuve un *édifice* curieux dans son genre, par le but auquel il a été consacré, ainsi que par sa belle et imposante architecture. Situé presque vis-à-vis du grand pont du Nord, il est entièrement construit en *fer fondu*, orné d'une large coupole vitrée; les escaliers sont en fonte et d'une noble élégance. C'est le *dépôt des documents* et des titres de noblesse des plus anciennes familles de l'Écosse. Les archives de tous les clans y ont été réunies, il y a plusieurs années. C'est aujourd'hui le répertoire complet de l'histoire du pays depuis les temps les plus reculés. Les clans s'y trouvent rangés dans les armoires qui garnissent l'intérieur de la vaste coupole, dans un ordre admirable.

Que d'établissements publics, que d'institutions de bienfaisance et d'instruction n'y a-t-il pas à Édimbourg ! Ils sont tous disposés dans de grands édifices gothiques, flanqués de tours carrées qui caractérisent la physiono-

mie de la vieille ville. On remarque au bord du coteau qui la sépare de la ville neuve l'*École des Arts*, bâtiment nouveau, plein de souvenirs antiques, d'une riche et imposante architecture, en forme de temple, avec des colonnes un peu trop rapprochées. C'est un des temples restaurés de Pæstum, direz-vous, avec ses magnifiques colonnes, son fronton élégant et ses mystérieux ornements égyptiens aux extrémités du frontispice.

Tel est l'aspect de cette partie de la cité toute neuve, et l'on serait tenté de dire qu'elle n'a été construite que pour prouver ce que le goût peut produire lorsqu'il dispose d'une belle situation et des matériaux excellents que fournissent abondamment les carrières des environs de la capitale.

Pour voir l'ancienne ville d'Édimbourg, la ville des Stuarts, avec ses rues étroites, ses maisons élevées à toits aigus, et ses églises écrasées, on passe le pont du Nord qui traverse la vallée sans rivière, ou bien on descend et on monte en suivant une rampe assez rapide. Il faut la voir, cette ville des siècles, pour en avoir le plus beau coup d'œil, du haut du *vieux château* gothique, qui atteste son antiquité; il faut la voir encadrée dans les cintres des ogives qui retracent le caractère de sa première construction, et plonger du haut du rocher sur la rue longue et étroite qui la traverse d'une extrémité à l'autre et qui aboutit au château de Holy-Rood; il faut la voir, en arrêtant ses regards sur la maison du fanatique *Knox*, qui semble haranguer le peuple de la fenêtre du coin saillant de sa demeure, surmontée d'une tourelle grotesque. C'est sur la sommité du rocher que vous avez vu le jeune missionnaire, ardent et éloquent, monté en chaire sur le marchepied de son prie-Dieu ambulant, pour proclamer les paroles de l'Évangile sous la voûte du ciel, protégé d'un côté par les murs du vieux château, ayant de l'autre la perspective de la maison de Knox, avec son

toit aigu, sa flèche écrasée et tous les souvenirs d'une violente réforme. Cette rue longue et étroite, grotesque et historique, appelée High-street, a une lieue de long : elle forme le centre de la vieille ville, sous plus d'un rapport, et descend en parcourant le faubourg, jusqu'au château de Holy-Rood, qui se trouve hors de la ville. Vous voyez dans cette rue la maison du régent *Murrey*, avec ses petites flèches minces et ses obélisques à l'entrée de la porte, et plus d'une ancienne église réformée et restaurée. Près d'une de ces églises, on remarque un rassemblement perpétuel de peuple, ce qui donne à cette rue un mouvement particulier: c'est un marché pour le bas peuple, qui a lieu tous les jours près d'un carrefour. Cette rue vous offre d'un bout à l'autre des réminiscences historiques. Elle vous conduit hors de la ville, et tout d'un coup vous vous trouvez en face du château de *Holy-Rood*, avec les ruines pittoresques de sa *chapelle gothique* qui communique au château flanqué de tourelles. Que de souvenirs d'histoire ancienne et moderne se réunissent dans cette enceinte, comme pour offrir le supplément historique des événements qu'a vus passer le vieux château situé à l'autre extrémité de la ville! Antique abbaye, elle fut transformée en château par James V, et devint successivement la demeure de l'infortunée Marie Stuart, de Jacques II, du comte d'Artois, de Charles X et de sa famille. Tout y a été scrupuleusement conservé, tout y représente, jusqu'au plus petit objet d'ameublemeut, ces diverses époques si éloignées et si différentes les unes des autres. A leur aspect, on dirait que ce château ne semble avoir été destiné qu'à recueillir le souvenir d'augustes infortunes. Charles X, deux fois émigré en Écosse, a dû retrouver à Holy-Rood les mêmes appartements dans le même état où il les avait laissés; appartements simples, qui n'offrent qu'une vue solitaire sur une prairie et un jardin mal entretenus, d'où l'on devine à peine

le beau site qui les entoure à quelque distance. Dans le même étage, on voit d'un côté la demeure de Marie Stuart, de l'autre la salle du trône de George IV, où, pendant son séjour à Édimbourg, en 1822, il recevait la noblesse du pays. On y voit son portrait en pied, revêtu du costume national écossais que ce roi, galant et aimable, mettait toutes les fois qu'il donnait audience publique aux Écossais. Que de réminiscences! que de sentiments divers fait naître l'aspect seul de ce château, qui réunit la mémoire de tant d'époques, de tant d'événements extraordinaires! C'est le seul château des anciens rois d'Écosse qui soit resté intact. Le duc d'Hamilton en est le propriétaire; il occupe une partie séparée de ce vaste édifice. La chapelle attenante est un beau monument en ruines pittoresques de l'époque élégante du style gothique; on admire les cintres de l'intérieur et celui de la porte de l'entrée principale avec ses sculptures et ses ciselures.

C'est l'immense contraste de la ville neuve avec la vieille ville qui rend si intéressantes, curieuses et piquantes toutes les parties d'Édimbourg dans leur coup d'œil d'ensemble, relevées par la grande variété des plus beaux sites. Là, vous voyez des rues larges avec des décorations de théâtre magnifiques, des détails d'un beau style grec, frais et régulier, que la muse de l'architecture et de la sculpture soigne elle-même : ici ce sont des rues droites, qui montent et descendent, des agglomérations de vieilles constructions baroques et grotesques, dont les étages supérieurs surplombent sur leurs fondements, ou bien des masses de murailles colossales d'un aspect grave et sombre, comme les événements des siècles dont elles ont été les témoins. Passé le magnifique pont du Nord de la ville neuve, avec ses échappées de vue ravissantes, vous arrivez au carrefour du marché de High-street et vous trouvez cette rue des siècles dans le même état où la dé-

peint Walter Scott, dans le tableau des anciennes mœurs qu'il en fait; vous y trouvez le même mouvement, les mêmes habitudes des temps les plus reculés, et qui contrastent si singulièrement avec les rues élégantes et désertes de l'intérieur de la ville neuve. On vend à Highstreet, comme alors, de la toile de Flandre et de la tapisserie de France; mais c'est aussi aux quatre coins du carrefour historique que l'on débite encore, au milieu de l'affluence du bas peuple et sous les fenêtres des magasins modernes, des eaux spiritueuses qui, pour être moins simples qu'alors, sont d'un raffinement de composition la plus variée, afin de soutenir la grande épreuve de la concurrence; or, on en compte aujourd'hui plus d'une douzaine d'espèces, et le *whiskey*, comme la plus forte, occupe le premier rang. Malgré le fréquent usage de ces eaux spiritueuses, dont se désaltèrent les dernières couches du peuple, sans y mettre du sucre et de l'eau chaude, comme cela se pratique dans les after-dinners des grands repas, on est étonné de voir rarement dans cette rue de rassemblement populaire, où l'on débite aussi des mets nationaux en plein air, des hommes ivres, parce qu'ils semblent avoir, d'ancienne date, l'habitude de ces boissons. On dirait que les habitués trouvent dans le whiskey un calmant rafraîchissant en été, un ingrédient réchauffant en hiver, et dans toutes les saisons un palliatif à leurs peines et à leurs soucis.

La vieille ville, qui est loin de marquer par sa propreté et ses conforts, n'a point ces magasins élégants et cette netteté qui distinguent la ville neuve. Les maisons y sont sans symétrie; on y voit peu d'anciennes constructions gothiques, mais, vues de la sommité des rues qui montent et descendent, elles se groupent pittoresquement. Highstreet est l'artère de la vieille ville, comme Princess-street l'est de la ville neuve, et toutes les deux s'étendent en ligne parallèle. La cathédrale de *Saint-Gilles*, consacrée

à ce saint, ancien patron de la ville, est le principal monument de haute antiquité dans cette rue : elle est déjà mentionnée dans un acte de David, roi d'Écosse; mais les dernières restaurations qu'elle a subies en 1835, lui ont donné un aspect moderne ; elle présente sur le sommet de sa coupole une couronne colossale également restaurée.

Le point le plus élevé de High-street est le *château d'Édimbourg*, situé sur un rocher qui plonge à pic, d'une élévation de 300 pieds au-dessus du niveau de la baie. Le château est flanqué de tours et de murs, garnis de batteries; il renferme l'arsenal et les casernes des troupes qui l'occupent. Son historique est aussi celui de la capitale ; il remplirait des volumes entiers, car il embrasse l'histoire de l'Écosse. On y voit les régaux de l'antique couronne du royaume, et la chambre qui servit de demeure à Marie Stuart. Son souvenir historique est profané par une guinguette établie dans cette chambre, et sert de point de réunion aux soldats de la garnison. Un vieux portrait de la malheureuse reine y est encore fixé au-dessus des têtes d'une soldatesque de montagnards ivres; une seule fenêtre, percée dans un mur de dix pieds d'épaisseur, éclaire ce tableau : c'est la même qui s'ouvrit au fils de Marie Stuart, héritier de deux royaumes, pour le faire descendre du haut de ces austères remparts. La chambre des régaux n'est pas loin de la guinguette des soldats, et ce n'est point sans étonnement que l'on remarque la grande sécurité qui paraît être fondée sur la fidélité des montagnards.

La vue de la *terrasse du château* est une des plus riches et des plus belles que l'on puisse voir; elle se déroule sous l'impression des souvenirs pénibles des infortunes et des malheurs qu'elle rappelle et dont elle a été témoin; sa beauté ne saurait adoucir les réminiscences douloureuses que conserve la mémoire des siècles dans les som-

bres remparts qui l'entourent. On voit de là tous les détails rapprochés de la ville, les coupoles, les tours, les clochers, les édifices et les colonnes de l'éblouissante ville neuve, à côté de cette vieille ville qu'une vallée, une gorge, ou plutôt qu'un ravin, entre deux coteaux, en sépare, avec ses constructions rembrunies et irrégulières, piquantes et grotesques, son hôpital d'Heriot, sa cathédrale de Saint-Gilles et le château de Holy-Rood. Le regard se repose et se perd, au delà des deux villes, dans le magnifique paysage qui les entoure, et dont les coteaux et les collines forment un double rideau, derrière lequel l'immense Océan étend ses bras jusqu'au golfe de Forth, où les rochers rougeâtres et les îles verdoyantes dont il est parsemé, se présentent comme autant de points d'arrêt qui brillent sur sa nappe argentée, semblables à des rubis et des émeraudes qu'elle renferme. Du côté de l'intérieur du pays, l'ensemble de ce tableau est encadré au bord de l'horizon par une chaîne de montagnes lointaines et bleuâtres, où l'œil expert de l'Écossais découvre les sommités couvertes de neige de Ben-Worlyk, de Ben-Limond et de Ben-Ledi. On y remarque le cours de la rivière de Forth jusqu'à Stirling, une des plus anciennes villes d'Écosse et l'une de ses premières capitales, avant qu'Édimbourg existât; on y voit planer, à l'extrémité de l'horizon, les ruines d'un château qui couronne la pointe avancée d'un rocher saillant formant la crête d'une haute montagne. C'est dans les plaines, entrecoupées de coteaux et de monticules isolés qui entourent cette belle position, que l'on trouve les restes d'un camp retranché des Romains, et d'un mur de défense du temps de leur sguerres prolongées contre les Pictes et les Scots.

Dans la vieille ville, centre de l'administration, vous distinguez, près de la cathédrale de Saint-Gilles, la *Bibliothèque des avocats*. Elle fut fondée en 1640, et réunit 30,000 volumes dans un bel et vaste édifice. Près de là,

derrière le beau bâtiment de la *Cour de Justice*, ou de l'ancien parlement, que l'on regrette de voir masqué par l'église de High-street, qui est la cathédrale, on aperçoit sur une petite place, la statue équestre, en bronze, de Charles IV, dernier roi d'Écosse.

C'est aussi dans la vieille ville que se trouve l'*Université d'Édimbourg*. Centre de l'érudition et de l'importance littéraire de l'Écosse, elle offre des ressources d'instruction très-étendues pour les progrès des sciences dans leurs développements successifs. Elle a toujours su maintenir à juste titre une réputation de savoir, marquée par la tendance philosophique de ses études. C'est là que, dans un magnifique édifice de style grec, aux dimensions nobles et élégantes, vous voyez un des plus beaux monuments d'architecture de la Grande-Bretagne, avec un *cabinet* intéressant d'histoire naturelle, qui présente les produits remarquables des trois règnes de la nature, particulièrement ceux de l'Écosse. Parmi les quadrupèdes, vous distinguez la carcasse d'un animal primitif, inconnu parmi les espèces vivantes, nommé *Fossil-Elt*, trouvé dans les fouilles faites à l'*Ile de Man*; il n'est pas aussi grand que celui du cabinet d'histoire naturelle de l'université de Dublin; des exemplaires curieux de l'amphibie à bec d'oiseau et à quatre pieds, découvert il y a quelques années, sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, et nommé *Ornithorhincus paradoxus*. Vous y voyez les riches collections de minéraux, de pétrifications et de pierres précieuses qu'on trouve dans les crevasses des montagnes et des rochers des Highlands, des hiéroglyphes, des inscriptions de Babylone, des fragments de basalte en colonnes octogones de la grotte de Fingal, de l'île de Staffa, l'une des Hébrides. C'est là que vous voyez des blocs d'un grand arbre fossile, tiré de la carrière de Creagleith, près d'Édimbourg, et qui a fait l'objet des savantes recherches des géologues. On y voit enfin des morceaux de

toile d'amiante (*amiantus cloth*), ou d'asbeste en filet, qui est une modification du mica incombustible. La bibliothèque de l'université compte 80,000 volumes, parmi lesquels se trouvent des manuscrits précieux. On y compte 2,000 étudiants.

Les proches environs d'Édimbourg sont aussi intéressants pour la science que curieux pour leurs monuments et la beauté des sites; ils sont riches en minéraux et en fossiles, et offrent un vaste champ à l'étude des naturalistes. Aussi y voit-on les professeurs d'histoire naturelle, les minéralogistes et les géologues faire de fréquentes tournées scientifiques avec leurs disciples, les étudiants de l'université, pour leur donner des leçons aussi pratiques qu'instructives.

La carrière de *Creagleith*, éloignée d'une lieue et demie de la capitale, fournit la belle pierre d'un jaune pâle et agréable, qui a servi à la construction de la plus grande partie de la magnifique ville neuve. On y passe un pont remarquable par sa construction hardie, réunissant les deux bords escarpés d'un ruisseau nommé Leithwater, qui se jette dans la mer, près de la ville et du port de Leith : c'est le chemin qui mène à la carrière. Elle appartient à M. Romsey, et rapporte à son riche propriétaire un revenu de deux mille livres sterling par an, que lui paye son fermier et qu'il tire de la seule vente des pierres qu'elle fournit. Creagleith renferme quatre différentes espèces de pierres, et est surtout remarquable par les *trois arbres fossiles* qu'on y a trouvés et qui sont devenus l'objet de savantes recherches. Le premier de ces arbres fut découvert en 1826 ; il était contourné et cassé en différents blocs, qui forment ensemble une longueur de 47 pieds. Le propriétaire offrit un de ces fragments à l'université d'Édimbourg, un autre au jardin botanique, et employa le troisième à faire confectionner des plateaux de table et autres objets, parce qu'on trouva ce fossile

susceptible de recevoir un poli aussi supérieur que celui du plus beau marbre noir, dont il tient lieu. On y distingue l'écorce et les diverses parties de la structure ligneuse de l'intérieur de l'arbre, indiquée par de légères nuances de couleur. Un second arbre pétrifié, d'une moindre grandeur, fut trouvé en 1831, également en fragments, qui ont servi à la confection de meubles pour le propriétaire. Un troisième enfin a été découvert, en 1833, un mois avant l'assemblée de l'Association britannique pour les progrès des sciences, dont la réunion devait avoir lieu à Édimbourg. Cette docte société y trouva un objet digne de recherches profondes de la faculté. Le professeur *Jamison*, géologue célèbre de l'université, publia une dissertation sur ces fossiles, laquelle fut imprimée dans le rapport sur les travaux de l'Association de la même année. Le troisième arbre, enfin, présente une pétrification très-curieuse, dans toute l'intégrité d'un seul tronc avec ses branches, qui y sont conservées. Trouvé à une profondeur de 150 pieds dans le roc de la carrière, la partie qui a été mise à découvert est de 26 pieds de longueur, sur 2 1/2 à 3 pieds de diamètre, ou 9 pieds de circonférence : la partie inférieure de l'arbre étant encore renfermée dans le roc, on ne saurait déterminer exactement sa longueur entière, qui doit être considérable. On ne reconnut point d'abord l'*espèce d'arbre,* quoiqu'on le jugeât exotique ; ce ne fut qu'après bien des recherches, en comparant les différentes conformations des arbres, que l'on découvrit l'espèce à laquelle il a appartenu ; c'est un genre de pin qui existe encore dans l'île de Norfolk, New-South-Wales (Nouvelle-Galles du Sud), en Australie. Il est intéressant d'examiner, à l'aide d'une loupe, la structure des filaments de l'intérieur du bois, dans un morceau du fossile poli, où l'on reconnaît toutes les parties de la formation de l'arbre.

En suivant une direction opposée à celle du plateau élevé de Creagleith, on arrive à une autre carrière nommée *Leimstone* d'après la nature de sa pierre, où l'on trouve de *curieuses pétrifications de poissons* d'une variété d'espèces qui ne semblent point avoir appartenu à un climat aussi froid que celui d'Édimbourg, ou bien le calorique du sol a dû être différent à l'époque où existaient ces poissons. Plus rapproché de la ville, après avoir passé le château de Holy-Rood, on voit s'élever une montagne formée d'une masse de rochers, et qui frappe par sa structure particulière; c'est un bloc immense de basalte en couches horizontales, qui couronne un monticule nommé *Arthur's seat*, entremêlé d'autres genres de pierres les plus variées. Une promenade pittoresque, qui serpente autour des flancs de cette montagne élevée de 822 pieds au-dessus du niveau de la mer, fait voir de près des détails remarquables de formation. Elle offre de son sommet la vue la plus intéressante du mont de Calton-Hill, de l'intérieur du pays et des deux villes d'un contraste de physionomie si piquant, entre lesquelles Calton-Hill se présente comme un promontoire au milieu d'une riche campagne qui s'étend sur son versant. On remarque à *Arthur's seat* une ruine gothique fort intéressante, qui, par un beau clair de lune, se dessine d'une manière très-romantique; c'est *Auton's chapel* à mi-côte. Que d'autres promenades encore qui offrent des échappées de vue les unes plus belles que les autres, telles que les beaux chemins de *Duc's walk*, de *Salisbury crag* (rocher escarpé), etc.! Les sommets des deux coteaux de montagnes opposées d'Arthur's seat et de Calton-Hill, et le vieux château qui repose sur son rocher abrupt, sont sans doute les *trois points de vue* les plus remarquables et les plus intéressants d'Édimbourg, variés par tant de tableaux divers d'un site magnifique qu'ils déroulent à vos yeux.

Quel riche pays d'exploitations instructives pour l'é-

tude de l'histoire naturelle et de la géologie! Que d'accidents de terrain! que de situations uniques dans leur genre offrent les beaux environs de la capitale, et que les cadres resserrés de ce coup d'œil ne sauraient embrasser pour les décrire! Les impressions qu'ils produisent, se gravent au fond de l'âme et se reproduisent dans le répertoire des plus beaux souvenirs de ces jouissances nobles et instructives des voyages qui cultivent l'esprit et alimentent la pensée.

Édimbourg se glorifie d'une réputation d'instruction et d'érudition qu'il a su mériter, et dont il jouit à juste titre. C'est dans cette ville que naquit, en 1614, l'inventeur des logarithmes, *lord Napier of Mercheston*, qui habitait son château de Mercheston aux environs de la capitale. Siége des sciences qu'elle cultive avec succès, on l'a entendu nommer et on la nomme encore l'Athènes du Nord; épithète à laquelle elle paraît répondre sous plus d'un rapport.

POPULATION DE L'ÉCOSSE. — INDUSTRIE, MŒURS, CARACTÈRE NATIONAL.

Relevé statistique de la population. — Idée du caractère des Écossais, leur industrie et leur esprit d'invention. — Glasgow. — Sa population manufacturière — Son commerce et son industrie. — Nombre de machines à vapeur. — Chauffeurs. — Machinistes. — Principe de la vie des machines. — Travail et industrie des machines. — Mousselines brodées par des machines. — Fondation du commerce et de l'industrie à Glasgow. — Patrick Gibson. — James Watt. — Université de Glasgow. — Sa bibliothèque. — Goût des Écossais pour l'étude. — Tendance générale d'instruction. — Mobilité dans leurs études favorites. — Celle de la métaphysique, de la nature et de la physique du globe. — Hulton, Werner. — Édimbourg savant divisé en deux parties. — Walter Scott et son romantisme. — Vif intérêt pour la géologie. — Cause de cet intérêt général. — Tendance de la paléontologie. — Creech, statistique des mœurs et leurs changements. — Première simplicité des mœurs. — Leur relâchement. — Mœurs réglées de la population d'aujourd'hui. — Exemple de moralité des montagnards dans le malheur. — Édimbourg un jour de dimanche. — Caractéristique. — Sixfeet's club. — Usage antique

aux dîners de chasse.—Souvenir romantique des bardes.— Affections de l'Écossais. — Souvenir de leurs rois. — Chêne de Marie Stuart. — Anomalie de respect pour le souvenir. — Nationalité profonde de l'Écossais. — Ses qualités. — Celles du beau sexe. — Cachet de mœurs nationales et leur antique source. — Hospitalité des trois nations. — Vertus sans apprêt du campagnard.— Intérieur de la demeure d'un laird ou chef de tribu (clan). — Ses armes et ses marques distinctives. — Fashion des Anglais étrangère aux Écossais. — Mot de Walter Scott à ce sujet. — Musique nationale et militaire. — Instrument de musique des anciens peuples du Nord. — Enfance de l'art et romantisme des traditions. — Musique des quatre régiments montagnards écossais (highlanders).— Son usage et son effet. — Costume modifié des montagnards, dans les régiments écossais. — Tromboni de Naples. — Origine des cantiques. — Études d'ethnographie et de traditions des peuples. — Premières annales des nations. — Leur histoire du sentiment. — Migration des Normands. — Leurs invasions en Écosse, en France et en Italie. — Tromboni de la Calabre. — Tancrède et ses Normands, conquérants de la Calabre. — Rapprochements des souvenirs historiques. — La Sicile et l'île de Malte. — Apparition des régiments de montagnards écossais sur ce point central entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. — Aspect romantique d'une émigration de peuple moderne. — Montagnards montant la garde à la Valette. — Terme des courses du Voyageur solitaire. — Ses souvenirs voyageant. — Ses impressions d'autopsie et sa prière au lecteur.

D'après les derniers relevés qu'on a faits en Écosse, sa population est portée à 2,100,000 habitants, parmi lesquels il y avait 610,000 individus voués au commerce, 410,000 autres, ainsi que 550,000 enfants au-dessous de dix ans, livrés à diverses occupations. On comptait, sur la totalité des habitants, 191,000 qui fréquentaient les écoles. Le nombre des condamnés, dans les douze dernières années, avait été moindre que par le passé, et aussi moins considérable que dans les États limitrophes. Il y avait en 1836, sur 800 habitants, un criminel, tandis qu'en Angleterre il y en avait un sur 682, en France un sur 550.

Les Écossais sont un peuple actif, industrieux, entreprenant et persévérant. On peut s'en convaincre dans les fabriques et les manufactures du pays ; aussi l'esprit d'invention et de perfectionnement y domine et se manifeste par des combinaisons aussi ingénieuses que pratiques.

On a dit que l'Anglais était dirigé par l'habitude, l'Écossais par la passion et la réflexion, et l'Irlandais par la passion seule. Sans examiner jusqu'à quel point on peut admettre ce parallèle, on se permettra d'observer que le trait distinctif du caractère des Écossais paraît être la persévérance de l'industrie jointe à un tempérament plus ou moins passionné, réglé par la réflexion et l'intelligence. Aussi réunissent-ils à une certaine répugnance pour les habitudes de la routine, une espèce de mobilité d'esprit, tempérée par la gravité et l'inflexibilité de leur caractère.

Pour avoir une idée de l'industrie et de l'esprit d'invention des Écossais, il faut visiter leurs manufactures et leurs fabriques, celles de *Glasgow*, centre de leur commerce et de cette puissante industrie qui l'alimente et le fait prospérer. La population industrielle de cette ville et de ses environs, qui comprennent tout le district manufacturier de Paisley, ville de 60,000 habitants, de Dumbarton, Renfrew, Lanark, Greenock et de Port-Glasgow, est portée aujourd'hui, dans son ensemble, à 450,000 individus. On compte dans cette partie méridionale de l'Écosse, à Glasgow, Paisley, Édimbourg, Harwick, Carlisle, Galashiels, 51,000 métiers de tisseurs, qui procurent la subsistance à 28,366 familles et 113,464 individus. Glasgow est situé au bord de la Clyde, qui forme un port très-animé au milieu de la ville. C'est un des 21 ports de l'Écosse; l'Irlande en a 15, et l'Angleterre en possède 74. Cette rivière navigable, sans avoir l'étendue et l'importance de la Tamise, est toujours garnie de trois rangs de vaisseaux faisant le commerce d'exportation avec le nord de l'Amérique. On remarque sur ses beaux quais l'activité grave et infatigable de la population commerçante et industrielle : un seul coup d'œil sur la ville vous fait voir l'immense quantité de ces cheminées monumentales qui annoncent les foyers des fabriques, comme autant de tours imposantes, dont le diamètre, à leur

base, est quelquefois de 50 pieds sur 150 d'élévation. La ville de Glasgow et ses faubourgs possèdent actuellement 310 *machines à vapeur*, dont 176 sont employées dans les fabriques et manufactures, 59 dans les mines de charbon de terre, 7 dans les carrières, et 68 sur les bateaux à vapeur. Le total de leur force égale celle de 5,406 chevaux. Voici donc toute une population à part, de chauffeurs renfermés dans des localités souterraines, qui n'ont d'autre tâche d'existence que d'entretenir un feu d'enfer dans ces foyers, afin de faire bouillir dans d'immenses chaudières l'eau qui produit la vapeur dont la force invisible fait agir les leviers des machines. Les machinistes, qui représentent l'âme de ces engins, circulent au milieu de leurs rouages et risquent à chaque instant, à la moindre distraction, de compromettre ou de sacrifier leur existence de calculs mathématiques, engagés au service des machines. Une seule imprudence dans ces éléments de feu et d'eau bouillante qui semblent renfermer le cœur et les palpitations des machines, une seule échappée dans ce labyrinthe de rouages innombrables, est faite sans doute pour effrayer et frapper tout à la fois l'esprit et l'imagination les plus polytechniques. C'est le principe de la vie des machines, qu'elles répandent dans tous les rouages qui en relèvent et dont l'âme est encore concentrée dans celle du machiniste qui surveille la force de leur action et avec elle le résultat de leurs travaux. La vapeur mystérieuse, cette nuée blanchâtre et aérienne, qui en renferme le mobile, s'élève perpendiculairement à travers dix étages, et dans chacun met en mouvement, par le moyen des rouages dont elle fait agir les leviers, les machines les plus compliquées qui remplissent les immenses salles de l'industrie des fabriques, où les étoffes les plus variées, les plus fines et les plus élégantes, sont ouvrées par ces machines. Dans chacun des dix étages, chaque machine a son genre d'industrie particulier, depuis la matière première qu'elle

travaille, jusqu'au tissu le plus délicat qu'elle confectionne sur les métiers automates, dont chacun produit *trente aunes d'étoffe tissue* par jour, qu'un seul enfant suffit souvent à surveiller, et qu'au moindre dérangement, l'ouvrier, en touchant un ressort, peut arrêter à l'instant même.

Les manufactures de coton (*coton mills*), à Glasgow, sont au nombre de vingt ; celui des fabriques qui fournissent les tissus légers, est très-considérable : les inventions les plus ingénieuses président à leur confection. Dans un de ces établissements, où se fabriquent les mousselines les plus fines, on voit une vaste salle remplie des deux côtés du passage du milieu d'une grande quantité de rouages qui appartiennent à autant de métiers, et qu'une puissance invisible semble faire agir ; les mousselines fines comme une toile d'araignée, tendues sur les cylindres, sont roulées et déroulées sous vos yeux par le moyen de ces petits rouages en fonte ; l'étoffe aérienne et diaphane, tendue par le même mécanisme sur d'autres métiers de rouages qui y brodent enfin des fleurs de différents dessins, et que l'on change à volonté en plaçant ou déplaçant un seul rouage dont l'action paraît être fondée sur des combinaisons de calculs mathématiques.

Le commerce de Glasgow, ville aujourd'hui si industrielle, fut fondé en 1668 par un marchand de cette cité, nommé *Patrick Gibson*, qui fit des spéculations heureuses. On n'y comptait alors que 6 à 7,000 habitants. Les richesses que lui procura le commerce favorisèrent bientôt sa prospérité, et dans moins d'un siècle, le nombre des habitants de Glasgow se trouva quintuplé. Ville de commerce de second ordre, avec un port considéré le meilleur du royaume, *James Watt*, inventeur des machines à vapeur, en fit une ville industrielle de premier rang, et légua à la Grande-Bretagne l'immense *industrie des machines*.

On remarque aussi à Glasgow, au milieu des travaux de l'industrie, ceux de la science. Son université, fondée en 1450, par l'évêque Tarnbult, est, après celle de Saint-Andrew, la plus ancienne de l'Écosse. Sa bibliothèque renferme à peu près 60,000 volumes et beaucoup de manuscrits remarquables, parmi lesquels on distingue une traduction en vers de la Bible, par Zacharie Boyd, qui date de l'an 1400.

L'Écossais aime l'étude, il est studieux et passionné pour la lecture. L'aliment de l'esprit est un besoin pour lui, et appartient à son existence intellectuelle. La tendance de la nation pour l'instruction paraît être le résultat d'une civilisation générale, qui s'étend sur les classes moyennes de la société. La capitale est, sous ce rapport, le centre de l'instruction et de la culture. Les nombreux journaux politiques et littéraires qui y paraissent suffisent à peine, malgré leur prix élevé de vente et d'abonnement, aux besoins de la lecture quotidienne. La mobilité de l'esprit des Écossais fait qu'ils se passionnent pour une science qu'ils embrassent de prédilection, en changeant d'objet d'étude et de recherche, comme on change de mode ; mais cette *mobilité* ne semble point être chez eux dans le goût de la mode, elle paraît être dans les *mœurs* qui varient selon les besoins de la culture, sans changer le type de leur nationalité.

Dans l'histoire de leur littérature moderne, la métaphysique était naguère une des branches favorites de leurs méditations et de la recherche des grandes vérités transcendantes qu'ils exploitaient. Aujourd'hui, c'est *l'étude de la nature*, de ses phénomènes, de ses causes primitives, c'est enfin *la physique du globe*, où deux manières différentes d'interprétation se sont emparées des esprits et de leurs argumentations. *Hutton* trouva les causes des phases géologiques dans le feu, *Werner*, dans l'eau, et tout d'un coup l'Édimbourg savant se divisa en deux

parties ; l'une se fit *vulcanienne*, et l'autre *neptunienne;* et l'histoire de l'âme et de la nature dut céder le pas, dans la science même, à l'histoire des passions de l'homme, passions qu'il porte jusque dans le sanctuaire de l'étude de la nature qui alimente son intelligence, sans altérer la soif d'une instruction aussi indéfinie que l'échelle de l'infini qu'elle ne saurait définir d'après les formes données de ses conceptions. *Walter Scott*, célèbre comme antiquaire et historien, remplaça la réalité des choses par les productions d'une imagination romantique, en s'appliquant aux spécialités des choses. Les chroniques prirent la place de l'histoire, et la majesté de la vérité s'évanouit devant l'attrait du romantisme d'un écrivain poétique. Alors, entraîné par le charme du récit, on s'attacha avec passion à ce que l'homme avait fait, et il sembla un moment qu'on ne se souciait plus de savoir *pourquoi* il l'avait fait. L'étude du romantisme devint celle des détails qui retraçaient, dans une peinture attrayante de portraits en miniature, des événements de localité et d'intérieur ; elle absorba dès lors celle de l'homme, de sa *psychologie*, de *la physionomie des nations*, de la grande et profonde *étude de l'histoire de l'humanité*. La science de la nature paraît vouloir suppléer, pour conduire peut-être un jour à une nouvelle étude de l'homme même dans les manifestations de son individualité intellectuelle.

L'étude de la nature, ou de la physique du globe, étant aujourd'hui à l'ordre du jour, il sera permis d'observer, à cette occasion, que le vif intérêt que l'on porte à la géologie paraît trouver sa source dans l'objet même de ses recherches et de leurs progrès. On dira que de toutes les sciences d'histoire naturelle, aucune n'est cultivée en ce moment avec tant d'ardeur et exploitée par tant de mains différentes que la *géologie*. Aussi le monde civilisé en général ne s'intéresse-t-il tant à aucune autre science et

ne prend-il plus connaissance que de celle-ci. C'est une observation qui s'applique également à la Grande-Bretagne, comme à tout le continent. Rien en effet n'est plus naturel que le désir de connaître les époques de la formation du globe que nous habitons : c'est un désir qui s'est toujours répandu davantage au delà des limites du monde savant. On ne saurait d'ailleurs disconvenir que ce genre de recherches, fondé sur des découvertes faites dans les entrailles de la terre, offre un charme particulier à tout homme pensant, à quiconque admire la grandeur de la nature dans les lois immuables de ses œuvres.

Mais il faut avouer que si l'on a fait des progrès extraordinaires sous ce rapport dans les cinquante dernières années, et qu'on ait résolu des problèmes qui paraissaient hors de la portée de l'esprit humain , on est encore bien loin du but positif de ces recherches que la science de la *paléontologie* tend à approfondir ; car la physique et la chimie de l'intérieur du globe semblent appartenir au mystère impénétrable des ateliers de la nature. Toutes les formidables catastrophes qui ont eu lieu sur la surface de notre planète , tout ce qui enfin paraît éventuel à nos yeux , ce sont sans doute autant de phénomènes qui se rapportent à une liaison intime dans les lois de leur manifestation , d'après une échelle inconnue à l'homme , malgré les systèmes vulcanien et neptunien qui, dans leur combinaison même d'agents différents , parviendront difficilement à établir une histoire de la formation du globe. Ses annales sont écrites dans l'intelligence universelle, dont celle de la science de l'homme est à peine un faible reflet.

La mobilité d'esprit de l'Écossais se fait connaître par la direction variée qu'il imprime à son intelligence , comme aussi par les modifications dans la *physionomie de ses mœurs*. Les données statistiques de Creech, auteur critique et compétent , présentent des aperçus curieux et

instructifs à ce sujet, et remontent jusqu'au commencement du siècle passé. Après les premières époques de la rigueur extrême du puritanisme, son austérité commençant à s'adoucir vers l'année 1700, on trouva du goût à la musique, à la danse, au théâtre, et l'étude des sciences prit aussi un nouvel élan. Le luxe commença à se répandre avec l'extension du commerce et de l'industrie, sans exercer, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, une influence pernicieuse sur la moralité publique des habitants de la capitale. Le vol, la rapine et l'effraction étaient des choses inouïes, et la sécurité publique était si grande, qu'on regardait le verrou et la serrure des portes comme des précautions inutiles; on ne pensait point à les fermer même pendant la nuit. La peine capitale était rare; il n'y avait qu'une ou deux exécutions par an dans tout le royaume, et quelquefois pas une seule dans toute l'année. Il était du bon ton d'aller le dimanche à l'église, et cette coutume religieuse était observée par toutes les classes de la société. Les rues étaient désertes pendant les heures consacrées au service divin; chaque famille s'y rendait avec ses domestiques, et dans chaque maison on faisait la prière du matin et du soir, sans oublier de larges aumônes aux pauvres. Ces pieuses habitudes continuèrent à être observées jusque vers la moitié du siècle dernier. Une nouvelle époque commença en 1763, et opéra des changements dans la physionomie des mœurs et des habitudes jusqu'à 1783. Les murs qui entouraient la ville disparurent, et la fondation d'une ville nouvelle, jointe à l'ancienne capitale, créa aussi d'autres habitudes. On commença par ne plus fréquenter si souvent les églises, et une nouvelle distribution des heures de la journée fut introduite; au lieu de dîner à 1 ou 2 heures, on dîna à 4 ou cinq heures. Les familles se dispensèrent de la pieuse obligation d'assister au service divin avec leurs domestiques, et les exercices de dévotion dans les maisons ces-

sèrent également ; on faisait moins d'aumônes aux pauvres qu'autrefois, et le relâchement des mœurs envahit les classes inférieures de la population. En 1783, on vit dans la prison d'Édimbourg six assassins enfermés à la fois, et dans la même année on prononça trente-sept sentences de mort.

L'élégance de la ville neuve, le luxe des maisons et la richesse des ameublements ruinèrent beaucoup de propriétaires ; la capitale s'était agrandie de moitié, et les agréments de la vie, les besoins du confort et du luxe avaient augmenté en conséquence. Cependant, dans toutes les modifications de l'histoire des sociétés, la prospérité des richesses ne semble point avoir marché dans la même progression avec la culture morale des mœurs, dont le principe de pureté paraît tenir à une certaine simplicité d'habitudes, pour être conservées intactes. Ce relâchement des mœurs, vers la fin du siècle, coïncida avec la révolution française, qui trouva quelques sympathies dans les classes moyennes. Des mesures sages et énergiques conservèrent toutefois l'esprit d'ordre et de moralité publique, et chaque famille reprit une certaine surveillance sur la conduite de ses enfants. Aussi les mœurs se rétablirent-elles avec la tranquillité qui avait été momentanément troublée par des agitations intérieures. Aujourd'hui la masse de la population de l'Écosse occupe une place distinguée parmi les nations les plus respectables pour la moralité des mœurs, malgré la misère qui se fait sentir, surtout pendant les longs hivers d'un climat septentrional, dans les dernières couches du peuple. Les exemples d'émeutes sont rares. Les masses des habitants de campagne, dans les cas de malheurs imprévus, semblent se pénétrer d'une résignation qui paraît être le résultat d'un sentiment de moralité publique et de religiosité. C'est ainsi qu'en 1837 on a vu des familles entières de montagnards devenir victimes de la famine plutôt que de

commettre le moindre vol, dont elles n'auraient point eu à craindre les conséquences.

Les Écossais, en général, ont, jusqu'à un certain point, repris l'habitude des vertus qui distinguaient les habitants d'Édimbourg avant 1763. Si l'on danse aujourd'hui, malgré la rigueur des observances religieuses; si l'on s'amuse enfin, c'est pour des buts de bienfaisance qu'on est censé le faire. Les temples de Thalie ne sont point dignes de leur nom, et les imitations dramatiques qu'on donne des romans de Walter Scott ne répondent nullement à leur tendance par la mauvaise exécution qui les signale. Édimbourg, vu un jour de dimanche, a le même aspect monastique de Londres dans ce jour de dévotion et de piété. Le service divin a lieu dans toutes les églises à la même heure; la cloche qui sonne pour l'une est le signal pour toutes les autres, et la population de la ville quitte ses demeures au même instant : elle se rend en masse à la prière, et retourne en masse au sortir de l'église dans un ordre et un silence qui seraient dignes de la discipline du séminaire le mieux réglé. Il faut prendre ses précautions dans les villes d'Écosse comme à Londres et plus encore qu'à Dublin, pour faire ses provisions la veille du jour de la prière, afin de ne pas mourir de faim un dimanche, car toutes les boutiques, même celles de comestibles, sont hermétiquement fermées.

Les Écossais ont une prétention fondée aux sciences qu'ils cultivent, en se vouant à une branche d'étude qu'ils poursuivent avec ardeur, sans négliger d'autres parties nécessaires du savoir; ce qui contribue à répandre parmi eux une instruction générale qui leur est propre. Ils joignent à l'intelligence un beau physique qui paraît être, en général, l'apanage des habitants des îles celtiques. On remarque dans la haute société, en Angleterre et en Irlande, de belles physionomies, des têtes marquantes et expressives, profondes et fines, surtout graves et im-

posantes chez les Anglais. L'Écossais joint à ces qualités plus ou moins prononcées, un genre de beauté qui paraît lui appartenir plus particulièrement, avantage ordinaire des montagnards du Nord, c'est *sa haute stature.* Fier de cette noble prérogative qu'il tient de ses ancêtres, on dirait qu'il rend une sorte d'hommage à cette qualité physique par un club qui existe à Édimbourg sous la dénomination de *Sixfeet's club* ou club de six pieds, afin de prouver que s'il a cessé d'être Celte, il est encore Calédonien dans toutes les proportions de sa stature. La première des conditions d'admission à ce club est de s'y présenter avec la taille de six pieds anglais, ou 5 pieds 6 pouces de France, condition *sine qua non,* qui s'applique également au guerrier vaillant comme à l'écrivain célèbre et à l'homme distingué par son esprit et son génie. Il en est irrévocablement exclu, sans égard à ses qualités intellectuelles, s'il n'est point favorisé par la nature pour faire partie du sixfeet's club. C'est ainsi que Wallace avec la petite taille que lui donne l'histoire, Walter Scott qui n'avait pas la grandeur requise, n'auraient pu, l'un malgré son courage, l'autre malgré l'élan de son imagination romantique, aspirer à y être admis. Une certaine rivalité traditionnelle semble en avoir fait un objet d'émulation particulière parmi les Écossais pour le recrutement de leur club; car on n'a pas manqué d'établir également à Londres un sixfeet's club.

Aussi les montagnards écossais, en descendant du haut de leurs rochers vers les châteaux de leurs ancêtres, après une de leurs parties de chasse si renommées, semblent-ils avoir trouvé le moyen de suppléer aux inconvénients des petites tailles par un ancien usage qu'ils pratiquent encore aujourd'hui, pleins du sentiment patriotique de leur antique origine. Revêtus de leur costume national, au signal donné de l'after-dinner, les convives du dîner national se lèvent de leurs siéges, et avec l'in-

dépendance et la fierté du montagnard, posent un pied sur la chaise, l'autre sur la table, et portent ainsi avec enthousiasme les toasts habituels, le berret romantique en tête, surmonté d'une plume d'aigle. Cet aspect a quelque chose de poétique, de hardi et de courageux, en haussant la taille, comme le cothurne des Grecs, qui rendait plus imposante celle de leurs héros; il rappelle le temps des bardes qui chantaient, à ces occasions, la valeur, la probité et l'hospitalité, dans les récits merveilleux des traditions. A les voir et à les entendre, ces montagnards, dans les réunions auxquelles leur costume fantasque donne l'attrait du romantisme, on dirait que les toasts et les chants qui les remplissent d'enthousiasme sont les mêmes qui firent retentir un jour les échos de leurs antiques rochers.

C'est aux after-dinners de ces repas, au moment où les convives se lèvent et posent le pied sur la table pour porter les toasts patriotiques, que des joueurs de cornemuse, et, dans les dîners militaires, des clairons, font le tour de la table, en accompagnant les toasts d'airs nationaux. Le président (chisholm) fait alors l'éloge des descendants calédoniens, «de ces hommes à corps robustes et indestructibles, de ces hommes pleins de fierté nationale et de courage audacieux, des fils d'une nature élevée et patriarcale, dans lesquels l'élan héroïque et romantique des aïeux ne s'est point encore éteint. Jamais Highlandais n'a tourné le dos à l'ennemi; jamais il n'a abandonné son ami dans la détresse. Les Highlandais ont toujours combattu avec le même courage et sur mer et sur terre, sous les drapeaux et sous le pavillon: « The flag that braved a thousand years the battles and the breeze, » et quelque part qu'ils soient émigrés, ils conservent toujours un tendre souvenir pour le pays natal de leurs montagnes et pour l'ancienne union des clans, pour les chants et les traditions héroïques de leurs pères. »

Les affections des Écossais pour leurs anciens usages, leurs habitudes, leurs mœurs et leur costume, autant qu'ils se comportent avec les progrès de la civilisation et les besoins actuels de la culture générale de la nation, s'étendent aussi sur la famille de leurs rois, dont le souvenir s'est conservé jusqu'aux temps modernes. Aujourd'hui encore, on fait à Édimbourg des boîtes, des salières et des gobelets du bois d'un chêne que Marie Stuart doit avoir planté de sa main près de la chapelle de Holy-Rood, et qui avait résisté à la dévastation qu'attestent les ruines de ce beau monument gothique. Si la foi religieuse s'attache avec tendresse à la mémoire d'une reine infortunée, elle a donné depuis une dimension si extraordinaire à ce bois de chêne, qu'on ne cesse de fabriquer jusqu'à ce jour, ces petits objets de souvenir et d'affection que l'on expose dans le plus riche magasin de bijouterie, situé à côté du pont du Nord qui réunit la ville neuve à l'ancienne ville d'Édimbourg. Le fait est que l'on voit encore chez le concierge du château un morceau de cet arbre que l'on fut obligé d'abattre pour cause de vétusté, et qu'effectivement il fut confectionné avec le bois de ce chêne une foule de petits souvenirs qui, depuis longtemps, ne sont plus dans le commerce, sans avoir cessé d'être un objet de spéculation. On ne fera point ici mention de l'emploi que l'on fait de la prison de Marie Stuart, dans le vieux château, à l'autre extrémité de la ville, mais on observera que c'est une anomalie qui offre un contraste singulier avec le souvenir qu'on attache à la mémoire de cette reine.

Toutes ces affections que nourrit un sentiment religieux de patriotisme, semblent bien propres à conserver dans l'âme de l'Écossais une *profonde nationalité* qui appartient à ses plus chers souvenirs. Aussi est-il resté Écossais, tout en participant aux intérêts communs d'une autre nationalité à laquelle son histoire et sa gloire l'ont

réuni. L'aristocratie écossaise et son influence, la différence de quelques dogmes religieux, et la rigidité bien plus grande de la discipline puritaine, n'en ont pas moins servi à tracer, entre l'Écossais et l'Anglais, une ligne de séparation qui marque surtout la différence du caractère national, jointe à la langue même des montagnards. Mais quelque Écossais que soient les enfants de l'Écosse, en formant aujourd'hui une partie intégrante de l'Angleterre, ils ne s'offensent point, comme les Irlandais, du nom d'Anglais; dénomination qui s'attache à l'idée du royaume-uni de la Grande-Bretagne. Car toutes les fois que vous demanderez à un *Irlandais* qui voyage sur le continent, *s'il est Anglais*, parce que de prime abord vous reconnaîtrez en lui l'insulaire, il vous répondra avec une certaine indignation : Oh! non, monsieur, je suis Irlandais!

Les Écossais sont graves comme les Anglais, mais ils sont affables; qualité qu'on est rarement dans le cas d'attribuer à un Anglais. On n'a pas besoin avec eux de cette grande résolution de les entamer; résolution qu'il faut pour rompre l'air glacial d'un Anglais. Il se distingue par un genre de politesse qui se plie beaucoup plus facilement que celle de leurs voisins, aux formes reçues sur le continent. L'Écossais a une certaine expression d'obligeance, si rare chez les Anglais, une démonstration d'hospitalité cordiale qui vous met à votre aise; enfin un extérieur de bienveillance que ne dément point l'épreuve qu'on serait dans le cas d'en faire, sans en excepter les sixfeet's clubs, qualités qui semblent surtout appartenir aux Highlandais.

Si l'on désigne généralement l'Anglais par le sobriquet de John Bull, l'Irlandais par celui de Pat, diminutif de *paddy*, l'Écossais se nomme *Sandy*. On accuse Sandy de trop aimer à voyager, reproche qu'on adresse également à Paddy. Leurs vues sont les mêmes que celles des Anglais

qui quittent leur patrie, c'est d'améliorer leur état. Aussi trouve-t-on des émigrés écossais et irlandais dans les cinq parties du monde. Mais Sandy cherche à s'assurer une fortune, pour aller en jouir dans ses montagnes natales, tandis que l'Irlandais se fixe aux lieux où il l'a acquise.

Le beau sexe justifie l'épithète que la nature lui a décernée; il a le désir naturel de plaire et le moyen d'y parvenir. Grandes, blondes ou brunes, en général très-blanches, les Écossaises sont plutôt belles que jolies, et si la finesse de physionomie ne leur est pas toujours tombée en partage, elles savent y suppléer par l'aménité de leur esprit et par une bienveillance de caractère qui les distingue. Ces qualités, réunies à la cordialité des hommes, dans l'intérieur de la famille, semblent former la base de l'hospitalité qui est une de leurs vertus nationales. Dans les habitudes d'éducation et d'intérieur de famille, les Écossaises paraissent avoir une analogie parfaite avec les dames anglaises. Aux grandes réunions et aux bals, leur beauté se fait remarquer par un genre d'éclat, et leur esprit par un agrément qui leur sont propres. Ces qualités prêtent à leur conversation un intérêt soutenu et pourraient être l'objet d'un parallèle avec l'ingénuité des dames anglaises. On trouve dans les salons d'Édimbourg tout ce que l'hospitalité a d'obligeant, tout ce que le savoir a de varié et d'intéressant, par l'accueil prévenant qu'on fait aux étrangers.

Ces prévenances portent un cachet de mœurs nationales par la manière dont les Écossais exercent l'hospitalité dans leurs campagnes. On dirait qu'il en est résulté cette confiance, ces formes franches et obligeantes des anciens temps romantiques dont le souvenir leur est si cher. Aussi le désir de se rendre agréables et celui de faire apprécier un pays pour lequel les indigènes professent, avec raison, une sorte de culte, se réunissent-ils pour rendre le séjour d'un voyageur en Écosse aussi intéressant qu'instruc-

tif. Les habitants de l'Albion reprochent quelquefois aux Calédoniens d'être avares; mais ce reproche est en contradiction avec l'hospitalité, qui est, sans doute, plus grande chez les Écossais que chez les Anglais.

Cette vertu primitive des nations paraît être fondée, chez l'Anglais, sur l'ostentation; chez les Irlandais, elle repose sur une espèce de vanité, jointe au désir de laisser une bonne impression de son pays et de sa nation; tandis que chez les Écossais, l'hospitalité semble basée sur une cordialité indépendante de caractère, réunie à leur bienveillance naturelle.

L'Anglais, plein d'une morgue qui n'est pas toujours celle de l'orgueil, n'a pas tort de vous faire un accueil d'ostentation, parce qu'il a besoin d'en imposer par son opulence et ses richesses, qui le rendent souvent si magnifique dans ses points de contact avec l'étranger. Comme, d'ailleurs, il n'est ni communicatif, ni prévenant de sa nature, parce que son industrie et son commerce universel ne lui en laissent pas le temps, il a encore besoin, surtout dans ses grandes réunions de société qu'on appelle routs, de rendre magnifique l'ennui qu'il en éprouve. L'Irlandais, souvent méconnu et gêné dans ses moyens, semble, par ces mêmes raisons, avoir besoin d'être prévenant et hospitalier, d'autant plus qu'il lui arrive rarement de voir des étrangers chez lui, surtout dans l'intérieur de son pays; car il n'est ni de mode, ni de bon ton, de voyager en Irlande. Aussi, par la même raison, désire-t-il inspirer une bonne idée de sa personne et de sa patrie. Enfin, l'*Écossais* aime à être *hospitalier*, parce que, d'abord il est riche et cordial, sans ostentation, et qu'ensuite il trouve du plaisir à faire aux étrangers qui voyagent en Écosse, les honneurs de son beau pays qu'il est d'usage de visiter, même après avoir parcouru l'Angleterre, ne fût-ce que pour voir le site magnifique d'Édimbourg. L'Écossais paraît avoir

conservé quelque chose de plus patriarcal encore dans l'intimité des familles de la campagne, et la simplicité de leurs mœurs, qu'on ne le trouve dans les classes moyennes et notables de l'intérieur de l'Angleterre. Les démonstrations d'hospitalité du campagnard sont sans apprêts, et se répètent de montagne en montagne, comme les échos romantiques des chants des bardes qui les célébraient. Cette hospitalité est exercée avec d'autant plus de franchise, que le campagnard est plus éloigné de l'influence des froids calculs de l'industrie et de ses machines qui dessèchent le sentiment et matérialisent la pensée.

Le montagnard écossais est généreux et hospitalier; il est fier et enjoué à sa manière, et un *laird* (chef de clan ou de tribu), quoique l'argent n'abonde pas dans les montagnes, ne saurait refuser un crédit à son ami; aussi lui arrive-t-il assez souvent d'être ruiné par un parent ou un ami de son clan, s'il vit chez lui, ou par un compagnon d'armes, s'il est à l'armée. « Mais il y a toujours, a dit un voyageur, quelque chose de noble et de magnifique dans la manière de vivre d'un laird montagnard, même quand sa maison et son château tombent en ruine, quand ses domaines sont chargés d'autant de dettes qu'ils peuvent en porter. Tout imprime le respect à ce qu'on pourrait appeler ses sujets; la bannière de ses ancêtres, le joueur de cornemuse de sa famille, personnage important dans sa maison; les couleurs qui distinguent la tartane que porte son clan; son nom et son titre, dans la composition duquel il entre toujours un *clan;* un *glen,* un *lock* ou un *craig*, monosyllabes qui signifient *tribu*, *vallée*, *lac* et *montagne.* Ce n'est que lorsqu'il voyage qu'on l'appelle, par exemple, Mac Donald de Clanronald, Campbell de Glenfalloch, etc. Chez lui, il ne porte jamais que le nom de Clanronald, Glenfalloch, Glenmore, Lochgarry, etc. N'oublions pas l'ornement particulier que porte sur son bonnet le chef de chaque clan

et qui le fait reconnaître : c'est la bruyère, le genêt, le myrte sauvage, une branche de pin, etc. ; le ménestrel de la famille qui souvent a été l'instituteur du jeune laird; ses mariniers et ses pêcheurs, si ses domaines sont situés sur le bord de la mer ou sur ceux d'un lac ; la fête anniversaire de sa naissance ; le cérémonial des jours où il tient une sorte de cour plénière qui réunit tout son clan ; enfin les ornements grossiers de ses appartements qui, indépendamment des armoiries de chefs et d'un grand nombre de portraits de famille, montrent, le long des murailles, des armes anciennes et modernes, quelquefois une armure complète, et toujours des fusils, des pistolets, des sabres (claymore des montagnards), des lances, des piques, des hallebardes, des *dirks* (nom du poignard des Highlandais) ; à quoi on ajoute des aigles et des faucons empaillés, des bois de daims, des queues de renards, et même des peaux de veaux marins.»

On a dit qu'un Écossais ne pouvait point jouer un rôle dans le monde des fashionables, parce que les uns étaient trop fiers, sans avoir la morgue de la fashion, les autres trop peu fortunés, d'autres encore trop pédants pour s'y prêter. Les avocats, les employés de bureau et les savants sont les seuls rivaux des Anglais pour le ton de la mode. « L'empire de la fashion, a-t-on observé, n'a point d'invasion à craindre de la part des Écossais.» Ces paroles partent d'une autorité qui connaissait les Écossais et qui ne leur faisait pas tort, à moins que le manque de talent pour la fashion n'en soit un. Ces mots sont de Walter Scott.

Il est encore resté aux Écossais un souvenir de nationalité que les anciens Highlandais leur ont transmis ; c'est un genre de *musique nationale* qui semble tirer son origine des habitants du Nord. Les montagnards en sont aussi fiers que des couleurs bigarrées de leurs clans, parce qu'ils y trouvent une réminiscence historique et

traditionnelle, quelque peu harmonieuse et variée qu'elle soit au milieu des accords recherchés et pleins d'art des temps modernes. Ils sont accoutumés à ces sons uniformes, comme à leurs rochers couverts de neige la plus grande partie de l'année. Il est curieux d'observer que cette musique est encore aujourd'hui la *musique militaire* et *nationale* des régiments écossais. Elle se réduit à un seul instrument de prédilection ; c'est enfin la *cornemuse* des anciens peuples du Nord. La mélodie en est simple, monotone et mélancolique, comme l'expression de mélancolie particulière aux montagnards. Elle remonte évidemment à la première enfance de l'art, à celle du peuple qui l'inventa. Les airs composés sur cette musique semblent avoir conservé une énergie relevée par le romantique des traditions, et produisent encore de l'enthousiasme parmi les Écossais du dix-neuvième siècle. On dirait que ce sont des effets pareils à ceux que la lyre savante de Timothée produisait sur Alexandre. C'est la force magique des coutumes historiques des peuples. Chaque nation a eu son époque romantique, et si elle n'a point passé par celle de la chevalerie du moyen âge, les chants et les ballades, les romances et les épopées ont transmis les récits poétiques des traditions qui célébraient la mémoire des grands hommes, des bienfaiteurs de leurs peuples.

Dans les quatre *régiments écossais* composés de montagnards highlandais, la musique du régiment est composée de cornemuses, musique exclusivement nationale. Ses sons aigus, sans être forts, ne flattent guère l'oreille et ne semblent point de nature à enflammer le courage dans quiconque n'est pas montagnard écossais. On ne saurait les entendre à une grande distance dans un pays de plaines, ni transmettre à des masses nombreuses les commandements, pour lesquels on emploie les trompettes et les tambours. Mais la cornemuse, dira-t-on,

conduisit un jour à la victoire les armées de Robert Bruce et des clans de Wallace; elle a contribué encore dans les temps modernes à soutenir la résistance héroïque des Écossais montagnards; et si les quatre régiments highlandais ont aujourd'hui la musique et les tambours comme toute l'armée, ils ont de plus la cornemuse.

Cet instrument n'a point été réformé ou aboli, lors même qu'on a modifié le costume des montagnards dans les régiments. On y a adopté un habit de la forme de celui de l'armée anglaise et substitué une espèce de shako couvert de plumes noires, au berret des montagnards. Il faut y ajouter des bas à losanges rouges et blanches d'ancienne pratique, retenus par une jarretière rouge au milieu de la jambe; des souliers serrés par une large boucle en cuivre; ce qui a l'air bien antique et offre une disparate choquante avec la sévérité de la tenue des armées européennes. C'est enfin la même chaussure à peu près dont il a été question en parlant du costume des habitants des Highlands en général.

Il est curieux d'observer à cette occasion que la cornemuse existe dans les mêmes proportions et les mêmes dimensions chez un autre peuple également montagnard, mais diamétralement opposé par ses mœurs, ses habitudes, le climat de ses montagnes, le soleil ardent de l'été réuni au souffle brûlant du vent de sirocco qui arrive des plaines de sable mouvant des déserts de Nubie. C'est un peuple qui exerce encore la profession primitive de pasteur; ce sont enfin les *Tromboni*, si grotesques, si curieux, si pittoresques; les Tromboni si sobres, si près de la première enfance des peuples, de la simplicité primitive des mœurs, de ces bergers enfin qui descendent des montagnes de la Calabre et qu'on voit à Naples jouant devant les images de la sainte Vierge pour implorer sa protection. Affublés de pelisses tournées en dehors, qu'ils ne quittent point dans les chaleurs, malgré leurs

pieds nus, ils ont quelque chose de grotesque qui attire autant l'attention que la curiosité. Cela rappelle l'origine des *cantiques* et de leur plus ancien monument, le cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge, où, dans l'enfance de l'art, on joignait au chant et à la musique, la danse qui coupait alternativement les couplets du cantique. Ce fut l'art des premiers cultes; ce fut plus tard celui du roi David qui avait chanté et dansé devant l'arche, en s'accompagnant des accords de sa harpe. Les Tromboni, montagnards de Calabre, n'ont point de harpe pour accompagner leurs chants religieux, mais on dirait que les sons de la cornemuse qui, dans un certain éloignement, ressemblent à ceux de l'orgue, peuvent bien avoir donné l'idée à l'invention de cet instrument, pour suppléer à l'expression du sentiment dans son enfance. Quelle source de recherches et d'observations sur les pratiques religieuses et leur origine dans les mœurs, les habitudes et le langage allégorique des peuples! Quelle étude intéressante d'ethnographie vivante, de physiologie et de psychologie! Enfin que de rapprochements à faire dans l'affinité des parallèles et l'histoire des traditions des peuples; jusqu'aux usages des temps modernes, enfin jusqu'à la musique militaire des régiments highlandais!

Les chants furent *les premières annales des nations;* ils ont fait naître les anciennes *romances* qui, par degrés, ont, à leur tour, fait éclore *l'épopée.* La poésie naquit avec le chant; elle fut la première expression lyrique de l'homme; la musique, celle de *l'histoire du sentiment.* C'est là enfin *l'histoire des nations dans ses commencements.*

La ressemblance parfaite de la cornemuse des montagnards d'Écosse avec celle des Tromboni à Naples, et des peuples scandinaves des pays septentrionaux de la Norwége, de la Suède et de la Finlande, en descendant jusqu'aux provinces d'Esthonie et de Livonie, pourrait bien

présenter des indications qui se rapportēraient aux temps de la migration des peuples. Il paraît que c'est à cette époque qu'il faut rapporter son origine dans différents pays auxquels la cornemuse est commune. Dans presque tous les Apennins, dans les Pyrénées, l'Espagne et le Portugal, dans l'Auvergne et les Cévennes, partout on trouve les bergers et la musette ou la cornemuse.

C'étaient les Norwégiens aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la stature imposánte et musculeuse, qui envahirent l'Écosse et les Hébrides, ce qu'attestent les inscriptions des tombeaux des rois ou des *earles* à Aïona, qui pirataient sur les côtes de France du temps de Charles le Chauve, qui assiégèrent Paris dans le IXe siècle, et fondèrent en 912 *le duché de Normandie*. Ce sont eux enfin qui s'établirent en Italie, où Tancrède de Hauteville, fils cadet d'un vassal de Robert duc de Normandie, s'étant rendu maître de la Pouille et de la Calabre, fut proclamé roi de Sicile, après la mort de Guillaume II, dit le Bon, arrivée en 1182. Le tombeau de Tancrède, creusé dans ce beau porphyre rosâtre et poli que l'on tire des carrières de la Sicile, présente un des plus anciens monuments de la cathédrale de Palerme, et atteste encore aujourd'hui la mémoire de ce prince de Normandie. S'il ressuscitait de son magnifique sarcophage, il ne trouverait plus ses Normands, conquérants farouches et audacieux, à la haute stature; mais son cœur palpiterait encore aux accords d'un instrument que ses compatriotes paraissent avoir légué aux paisibles bergers de la Calabre.

Le rapprochement de ces souvenirs historiques de conquêtes et de migrations des peuples du Nord devient plus curieux encore quand on passe de la Sicile, où se croisèrent tant de peuples divers pour la conquérir successivement, depuis ses premiers habitants fabuleux, les Géants, les Lestrigons et les Cyclopes; quand on passe aujourd'hui de la *Sicile* à l'île de *Malte*, non moins re-

marquable par son histoire et ses habitants, on est surpris d'y trouver en garnison ces montagnards écossais dans leur costume romantique et national, leur musique militaire et historique, la cornemuse, en tête. Cette apparition calédonienne sur une île de rochers qui présente le point central de contact entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, frappe singulièrement. Il faut voir ces montagnards monter la garde dans cette île de remparts, aux différents étages des batteries casematées, au haut des rochers imprenables de la Valette, d'une couleur semblable à celle de la pierre de taille des maisons de la ville neuve d'Édimbourg, pour éprouver toute la surprise et tout l'intérêt que leur aspect romantique est fait pour inspirer. Il faut les voir, ces guerriers forts et musculeux, ces enfants des montagnes, aujourd'hui civilisés et doux, mais persévérants et courageux, il faut les voir pour se rendre compte de l'impression profonde que fait naître l'idée d'une *émigration romantique et moderne* d'un peuple originaire d'un climat si opposé. On dirait que ces guerriers n'ont quitté leurs montagnes et leurs rochers, leurs vallons et leurs îles, jusqu'aux rocs de basalte primitif des Hébrides, de ces régions froides et âpres, jusqu'à la grotte poétique de Fingal, un des points les plus curieux du Nord, que pour monter la garde au son de la cornemuse, sur la place du château des anciens grands maîtres de Malte, et occuper les postes les plus avancés du midi de l'Europe.

Débarqué avec les montagnards écossais à l'île de Malte, le Voyageur solitaire, entraîné par ses « souvenirs » et absorbé dans ses « méditations, » s'aperçoit, du haut des remparts de la Valette, que ses courses l'ont entraîné trop loin de l'Angleterre, en s'occupant des Écossais. Mais les souvenirs voyagent avec l'homme; ils résident dans le fond de son âme et appartiennent à sa vie interne, de même que les idées et les pensées qu'ils alimentent dans

les conceptions de l'intelligence, du résumé des choses et des faits qu'on a observés et comparés. Ils sont liés, ces souvenirs, dans leurs associations, comme les rapprochements dans leur affinité, et présentent autant de cases diverses qui s'ouvrent à la méditation dans le répertoire de la pensée et l'autopsie des premières impressions, qu'il y a de chapitres qu'on a traités dans ces « Souvenirs, » pour former un ensemble coordonné dans ses rapports et groupé dans ses développements. Tel était le plan que le Voyageur solitaire a cru pouvoir suivre dans la répartition de la tâche laborieuse qu'il s'était imposée. Il appartient à ses juges de prononcer s'il a atteint jusqu'à un certain point le but qu'il s'était proposé. Arrivé au terme de ses courses et de ses méditations sur le caractère national des Anglais, qui forme l'objet de cet écrit, il lui sera permis de rappeler ici sa prière consignée dans l'avant-propos, en plaçant avec confiance l'ouvrage sous les auspices judicieux de l'indulgence de ses lecteurs.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SECOND.

ARTICLE II.

Pages

Pages

Article II.

Article III.

Pages

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.







